

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00490308 4

HISTOIRE

DE LA

MARINE FRANÇAISE

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

Histoire de la Marine française. — T. Ier. *Les Origines.* Un volume in-8° avec gravures dans le texte et hors texte.

— T. II. *La Guerre de Cent ans. Révolution maritime.* Un volume in-8° avec gravures dans le texte et hors texte.
(*Couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, grand prix Gobert.*)

— T. III. *Les Guerres d'Italie. Liberté des mers.* Un volume in-8° avec gravures dans le texte et hors texte.

— T. IV. *En quête d'un empire colonial. Richelieu.* Un volume in-8° avec gravures dans le texte et hors texte.
(*Couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, grand prix Gobert.*)

— T. V. *La Guerre de Trente ans. Colbert.* Un volume in-8° avec gravures dans le texte et hors texte.
(*Couronné par l'Académie française, grand prix Gobert.*)

— T. VI. *Le Crépuscule du Grand Règne. L'Apogée de la guerre de course.* Un volume in-8° avec gravures dans le texte et hors texte.

Colbert. *Un grand ministre de la Marine.* 4e édition. Un volume in-16.

Jacques Cartier. Un volume in-16 de la collection *les Grandes figures coloniales.* 10e mille.

Géographie de l'Égypte à travers les âges. Un volume in-4° illustré dans le texte et hors texte. Tome I de l'*Histoire de la Nation égyptienne.*

En collaboration avec MM. Tramond et Lauvrière :

L'Amérique française. Un volume in-4° illustré dans le texte et hors texte. Tome I de l'*Histoire des Colonies françaises.*

Le tome V, presque épuisé, ne se vend qu'avec la collection entière. Les tomes I à IV sont en nouvelle édition revue et corrigée.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1932.



VAUBAN, LIEUTENANT GÉNÉRAL DE LA MARINE
« POUR L'HONNEUR »

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

HISTOIRE

DE LA

MARINE FRANÇAISE

VI

LE CRÉPUSCULE DU GRAND RÈGNE
L'APOGÉE DE LA GUERRE DE COURSE

PAR

CHARLES DE LA RONCIÈRE
CONSERVATEUR A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE,
ANCIEN PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DE MARINE

Avec vingt-deux gravures hors texte



PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

AVERTISSEMENT

L'Histoire de la Marine française a subi une éclipse de douze ans. Tant de lettres me sont venues, si touchantes parfois, de tous les points du monde, pour me presser d'en donner la suite, que je dois à cette légitime impatience une explication. Tout, en effet, m'incitait à continuer, et les plus hautes récompenses de l'Institut, le Grand Prix Gobert dont l'Académie française et l'Académie des Inscriptions, par trois fois (1), m'avaient honoré; et la satisfaction intime de voir donner pour noms de baptême à nos vaisseaux de guerre les noms de héros trop longtemps méconnus, que j'avais mis en lumière : l'amiral *Jean de Vienne*, émule de Du Guesclin, *Maillé-Brézé*, grand maître de la navigation sous Louis XIII, le *Chevalier-Paul*, fils d'une lavandière de Marseille, parvenu, sous Louis XIV, aux plus hauts grades de la marine, gagnés par sa valeur et son désintéressement.

N'avais-je pas cet autre stimulant qu'est l'éventualité d'une découverte historique, dont chacun des volumes précédents avait eu la primeur : blocus continental de l'Angleterre au temps de Philippe le Bel; expédition mystérieuse organisée par Louis XI pour chercher

(1) En 1901 et 1911 à l'unanimité par l'Académie des Inscriptions, en 1920 par l'Académie française.

outre-mer un remède contre la lèpre dont il se croyait atteint; secret de la reine Catherine de Médicis, qui voulait profiter de la déshérence de la Couronne de Portugal pour nous doter du Brésil; vrai crime du surintendant Fouquet, qui n'était pas seulement un concussionnaire, mais un insurgé latent, résolu à provoquer une Fronde maritime...

Mon long silence a une excuse. Une science se meurt en France : la Géographie historique. N'ayant personne à qui transmettre son flambeau, j'ai voulu consigner, comme en un testament pour les chercheurs de l'avenir, le fruit de mes investigations.

Ni René Caillié, ni Gerhard Rohlfs n'ont été les premiers explorateurs européens de Tombouctou et du Touat. Plus de quatre siècles avant eux, le Sahara et le Niger étaient parfaitement connus et cartographiés (1). Un Toulousain revenait, en 1413, des bords du Niger, d'où il rapportait un dictionnaire des langues arabe, targui et sonrhaï, cependant qu'un autre voyageur, en 1447, envoyait en Europe, du fond du Touat, une description des oasis où abondaient les Juifs et leurs ennemis les Philistins; lisez, les Touareg. Et par là se trouvait posé le problème d'un empire Juif Saharien dans le haut moyen âge : ce sont des cartes juives qui nous donnent au quatorzième siècle le Sahara.

Un autre problème surgit presque aussitôt. Avions-nous la mappemonde présentée par Christophe Colomb à la Junte des Rois Catholiques à la veille de sa fameuse découverte? Une carte de la Bibliothèque Nationale en présentait tous les caractères : couverte de

(1) *La Découverte de l'Afrique au moyen âge. Cartographes et explorateurs*. Le Caire, Société royale de Géographie d'Égypte. Le Caire, 1924-1927, 3 vol. in-fol.

légendes empruntées au livre de chevet de Christophe Colomb (1), reflétant des barbarismes et des solécismes de ses gloses, répondant à la définition qu'il donnait de ses cartes, elle avait notamment une légende relative aux îles du Cap Vert, découvertes par un Génois et riches en cannes à sucre, la signature, pour ainsi dire, du voyageur de commerce en sucre qu'avait été le Génois Christophe Colomb, et la légende se trouve effectivement sur la copie turque d'une de ses cartes. Quelque polémique qui se soit engagée là-dessus, il semble bien que nous avons enfin sous les yeux un spécimen des cartes de Christophe Colomb, dressées à la veille de son fameux voyage (2).

Les cartographes étaient des peintres. On méconnaît trop le côté artistique de leur œuvre. Quoi de plus délicat, par exemple, que les scènes de genre peintes en Floride, en 1564, par le cartographe dieppois Jacques Le Moyne de Morgues, alors qu'il n'y avait encore aucun établissement européen dans l'Amérique du Nord, un fortin excepté dans *la Floride française* (3).

Et quoi de plus naturel, pour un historien de la Marine, que de retracer l'œuvre coloniale de nos marins. Et ce fut, à la veille de l'Exposition internationale des colonies, l'*Amérique française* (4), puis *Jacques Cartier* (5).

(1) L'*Ymago mundi* du cardinal d'Ailly, éditée en 1931 par Ed. Buron. Paris, 1931, 3 vol. in-fol.

(2) *La Carte de Christophe Colomb*. Paris, Editions historiques, 1925, in-fol., pl. en noir et en couleurs. (Épuisé). — Cf. la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1931 : « Le livre de chevet et la carte de Christophe Colomb. »

(3) Éditions interalliées. Paris, 1929, 2 vol. in-fol., pl. en couleurs. — *French-Florida*. Paris, 1932, 2 vol. in-fol., pl. en couleurs. (Épuisé.)

(4) *Histoire des Colonies françaises*, publiée sous la direction de MM. Hanotaux et Martineau, t. I. *L'Amérique*, par Ch. de La Roncière, J. Tramond et E. Lauvrière. Paris, Société de l'Histoire Nationale, 1929, in-4°.

(5) Paris, Plon, 1931, in-12.

Merveilleuse aptitude de notre race à découvrir l'Univers. Depuis un siècle à peine, une épopée magnifique s'est déroulée dans le monde. Marins, soldats, négociants, missionnaires ont pénétré jusque dans les profondeurs du continent noir. « De ces Français, ne me demandez point les noms; ils sont inscrits dans l'histoire au fronton de l'immortalité », disais-je naguère, du haut de la tribune du Reichstag, où j'étais le porte-parole de la France au centenaire de la Société de Géographie de Berlin, en qualité de vice-président de la Société de Géographie (1).

Séduit par l'*Histoire de la Nation Française*, Sa Majesté le roi Fouad Ier demanda à M. Hanotaux de doter d'un monument semblable son pays.

Comme *la Découverte de l'Afrique au Moyen Age* avait eu l'honneur d'attirer son attention, j'eus mission de faire la synthèse de la géographie physique, historique et humaine de l'Égypte (2).

Ces digressions ont pris fin. *Une épopée canadienne* (3) m'a ramené à l'Histoire de la Marine française : est-il rien de plus émouvant que l'héroïsme de ces onze frères Le Moyne, tous officiers de marine ou des troupes de la marine, qui, au soir du règne de Louis XIV, réduits à leurs ressources, enlevèrent à l'Angleterre les postes de la baie d'Hudson et une partie de Terre-Neuve, fondèrent la colonie de la Louisiane

(1) Discours publié en 1928 dans *la Géographie*, organe de la Société de Géographie, et aussi dans le *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*.

(2) *Histoire de la Nation Égyptienne*. Tome I. Introduction générale par Gabriel HANOTAUX. *La Géographie de l'Égypte à travers les âges*, par Charles DE LA RONCIÈRE. Paris, Société de l'Histoire Nationale, et Plon, 1931, in-4°, pl. en noir et en couleurs.

(3) Paris, Renaissance du Livre, 1930, in-8° (10e édition).

et donnèrent aux Indiens une paix éphémère par le pacte d'une Société des Nations.

A l'épopée canadienne, va succéder une épopée française ; le présent volume n'est pas autre chose. Au crépuscule du grand règne, la nation tend son énergie pour seconder le vieux roi dans une lutte sans merci. « Le Cid Canadien », Le Moyne d'Iberville, et ses dix frères, les Macchabées de la Nouvelle-France, ont pour émules, dans les mers d'Europe et d'Amérique, les corsaires Jean Bart, Du Guay-Trouin, Cassard, Coursic, Forbin, Du Casse. Et Tourville se révèle, dans la guerre d'escadre, le plus grand homme de son temps. Mettrai-je son portrait en tete du présent volume? — Non : car « il ne fut bon que pour lui-même », ce qui est une faiblesse de caractère.

Or, au-dessus de la vaillance, il y a le désintéressement; et parallèlement à l'héroïsme, l'envergure d'esprit. Dans la tourmente qui secoue la France, — crise de conscience où son unité est en jeu, crise de croissance où son empire colonial est en péril, crise de confiance où son crédit est ruiné, — un homme se lèvera pour porter remède à tout. Belle figure de penseur et de soldat, assez noble pour s'imposer à Louvois, lorsqu'il s'agira de défendre le domaine de la conscience, assez énergique pour ne pas se cantonner dans la défense passive des frontières, assez clairvoyant pour chercher dans l'impôt de tous la solution de la crise financière, cet homme, l'organisateur de la guerre de Course, était Sébastien Le Prestre de Vauban, lieutenant général de la Marine « pour l'honneur! »

HISTOIRE

DE LA

MARINE FRANÇAISE

LES NUAGES S'AMONCELLENT

« On traitait de la paix; mais en traitant, nous continuions dans cette hauteur à quoi nous sommes si bien accoutumés et depuis si longtemps, quoique nous ne vissions que des ennemis autour de nous ». A la date où écrivait Mme de La Fayette (1), la Méditerranée est devenue un lac français, où la superbe des Génois, des Espagnols ou des Barbaresques a dû s'incliner devant notre pavillon. Le point d'honneur est sauf, mais ses exigences, en offusquant l'Europe, amoncellent autour du Soleil Royal les nuages menaçants d'amours-propres froissés. Des consciences meurtries leur font cortège et portent à l'étranger les rancœurs de la révocation de l'Édit de Nantes, officiers et matelots protestants désertent, au point qu'il faut les remplacer par des bateliers de la Loire. Et c'est l'instant où l'orage

(1) *Mémoires de* Mme DE LA FAYETTE, publiés avec préface, notes et tables par Eugène ASSE. Paris, 1890, in-12, p. 249.

de la révolution d'Angleterre, en crevant, jette contre nous toutes les flottes d'Occident. Comment nous fîmes face à tous avec une suprême énergie, ce sera pour notre patriotisme un noble sujet de fierté, après que cette levée de boucliers aura été pour notre orgueil une leçon.

I

LE BOMBARDEMENT DE GÊNES

(Mai 1684).

La paix de Nimègue avait laissé « un levain d'animosité entre la France et l'Espagne », l'affaire du Luxembourg, que le roi Catholique refusait de céder. Le 26 octobre 1683, l'Espagne finissait par nous déclarer la guerre. Gênes montrait ses sympathies pour elle, en se plaçant sous sa protection. En retour des soldats qu'elle en avait reçus, elle lui prêtait le concours de ses galères. Seignelay accusait même les Génois d'avoir cherché à détruire nos vaisseaux à Toulon, nos galères à Marseille, au moyen de machines infernales qu'on découvrit à temps. Une démonstration navale, une coercition au besoin, s'imposait. Elle fut confiée au vieil Abraham Du Quesne, que le ministre de la Marine pour ses débuts accompagna, ayant tous pouvoirs pour déclarer la guerre ou imposer la paix.

Le 17 mai 1684, une flotte énorme, — quatorze vaisseaux de ligne, vingt galères, dix galiotes à bombes, cent bâtiments de transport ou de service, — se déployait en éventail devant Gênes (1). Les galiotes à bombes du chevalier

(1) « Liste des vaisseaux et autres bastimens arméz au port de Toulon ». 1684. (Archives Nat., K. 1355, n° 7.) — « Journal de la navigation de l'armée navale du Roy depuis notre jonction aux isles d'Hyères ». (*Ibidem*, n° 9.) — « Journal contenant ce qui a esté exécuté devant Gènes. Isles

Des Gouttes s'embossaient depuis la tour de la Lanterne jusqu'au faubourg de Bisagno, avec les vaisseaux de Du Quesne et Tourville en soutien, et les galères du duc de Mortemart en flanc-garde. Pour les alimenter en munitions, un service de chaloupes, dirigé par le major de Lévis, faisait le va-et-vient entre elles et les flottes de transport laissées en arrière, hors de la portée du canon de la place.

A une offre de paix, s'ils livraient quatre galères bâties pour renforcer la flotte espagnole, les Génois répondirent en ouvrant le feu. La riposte des galiotes fut prompte. Pointis et Landouillette en dirigeaient le tir avec l'expérience acquise lors des bombardements d'Alger. Les points vitaux de la ville, palais des Doges, magasin du Port-Franc, arsenal des armes, palais de Saint-Georges où était le trésor, furent atteints. Et la pluie des bombes tombait en ouragan sur les quartiers voisins du port. Deux sorties des galères de Giovanni-Maria Doria furent rembarrées.

Le 22 mai, le feu cessa. L'intendant général de Bonrepaus apportait une offre de pardon : à l'instigation des Espagnols, elle fut repoussée. Un débarquement fut alors décidé. Tandis que le chef d'escadre d'Amfreville retenait

d'Hyères, 6 juin 1684 ». (*Ibidem*, n° 10 ; *Gazette de France* de 1684, p. 409. — Attaque de M. de Lhéry. (*Ibidem*, n° 11.) — *Relation de ce qui s'est exécuté à Gennes par l'armee navale de S. M. Très Chrestien* depuis le 17 jusqu'au 24 de may 1684. In-4°. — *Veüe de la Ville de Genes et de l'armée navale du Roy*, dans les dispositions où elle estoit le 24e jour de may 1684 entre une et deux heures après-midi, lorsque les bâtiments qui avaient porté les troupes à la descente de Saint-Pierre d'Arène en revinrent après avoir esté les maistres de ce magnifique faubourg. Gravure. (Bibl. Nat., Ms. Franç. 6180, fol. 30). — *Mercure galant* de juin 1684, t. I. — Le duc de Mortemart à Seignelay. Gènes, 15 juin 1684. (Eugène Sue, *Histoire de la Marine française*. Paris, 1836, in-8°, t. IV, p. 209). — Ordre de la flotte. (Bibl. Nat., Estampes, I, c. 6.)

Storia del bombardamento di Genova, nell' anno MDCLXXXIV, libro inedito degli Annali di Filippo Casoni Genova, 1877, in-16. — *Relazione di Genoa, suoi diversi stati, ultime differenze ed aggiustamento con la corona di Francia*. Bologna, 1685, in-12.

l'attention des Génois en assaillant, à l'est, le faubourg de Bisagno, trois mille huit cent cinquante hommes s'embarquaient dans la nuit à bord des chaloupes du duc de Mortemart, chargé de mener à l'ouest, à San Pier d'Arena, une attaque à fond. Tourville commandait le détachement des vaisseaux, et Béthomas celui des galères. Les tranchées, le fort qui couvrait le faubourg, furent enlevés. Le chef d'escadre de Lhéry tombait, frappé d'une balle. L'affaire nous coûtait deux cent cinquante hommes.

Du 17 au 28 mai, les galiotes ne lancèrent pas moins de treize mille trois cents bombes. Gênes était dans la consternation. La populace fuyait, en hurlant de peur, dans la montagne. Elle redoutait l'explosion de la machine infernale de Logivière, l'énorme bombe que transportait une flûte. Le consul de Florence, témoin de cet affolement, comparait le bombardement à l'embrasement de Troie. Jugeant la leçon suffisante, Seignelay disloqua le corps expéditionnaire. Laissant au blocus de la place Tourville avec cinq vaisseaux et quatre galères, il expédia Du Quesne et Mortemart aux côtes de Catalogne pour chauffer les Espagnols.

...Quelques semaines plus tard, le doge de Gênes était à Versailles, tout étonné de s'y voir, pour conclure la paix. Elle fut signée le 2 février 1685. Dès le 15 août 1684, l'isolement de l'Espagne l'avait forcée à signer la trêve de Ratisbonne.

Espagnols et Génois avaient pourtant cru, certain jour, tenir une facile revanche. Notre général des galères, le duc de Mortemart, avait eu ordre de se mettre à la recherche des galères d'Espagne « pour leur demander le salut, et de les combattre en cas de refus ». Il avait appris qu'elles s'étaient massées avec celles de Naples, de Sicile et de Sardaigne (1),

(1) Au nombre de vingt-deux galères et deux galiotes. Le duc de Mortemart à Seignelay. Gênes, 15 juin 1684. (E. Sue, t. IV, p. 210.)

que les galères génoises les avaient jointes. Bref, trente-cinq galères doublaient le cap Corse, le 10 juillet 1684, lorsque parut un vaisseau de ligne sous pavillon fleurdelisé, qui escortait des flûtes chargées d'agrès.

Le Bon, de cinquante canons et quatre cents hommes, a pour capitaine un officier énergique d'une vieille famille rhénane, Ferdinand de Relingue. Il est encerclé : douze galères du marquis Centurione l'attaquent par l'arrière, que défendent quelques caronades. Les autres, en croissant, lui barrent la route à l'avant. Un tir à mitraille des pièces de retraite sème le carnage parmi les galères de Centurione, tandis que *le Bon*, servi par une faible brise, gagne une des pointes du croissant, puis revire, présentant le flanc aux galères qu'il a à la hanche sous le vent : « Plusieurs furent obligées à nager au vent pour se mettre à la bande ». Six d'entre elles, *la Réale* d'Espagne en tête, chargent, leurs vergues de trinquet élongées pour l'abordage. Un feu terrible arrête leur élan. Et revirant de nouveau, Relingue, de ses bordées, force ses adversaires à lâcher prise. Il est trois heures de l'après-midi ; l'engagement a duré près de cinq heures. Criblé de coups, mais victorieux, *le Bon* fait à Livourne une entrée triomphale (1).

Trente galères espagnoles sont toutefois à ses trousses. Un capitaine de vaisseau hollandais, sommé de s'écarter pour ne pas gêner leur tir, refuse et déclare noblement que, si elles tirent un seul coup de canon, il se rangera aux côtés du *Bon*. Les Espagnols se retirent. *Le Bon* a quatre-vingt-dix tués et blessés. Son action d'éclat mal comprise à la Cour, Relingue est enfermé à la tour de Toulon pour n'avoir pu sauver les flûtes qu'il escortait, et son vaisseau confié à un autre capitaine. Mais quand la vérité fut connue

(1) Archives Nat., *Marine,* B^3 46, fol. 403. — Relation datée de Toulon, 31 juillet 1684. (*Gazette de France* du 12 août 1684). — Cesareo Fernandez Duro, *Armada española*, t. V, p. 205.

tout entière, justice lui fut rendue comme « à un des plus braves et des plus expérimentés capitaines (1) ».

II

LE POINT D'HONNEUR ESPAGNOL : LE SALUT DU PAVILLON

Même en temps de paix, nos difficultés avec l'Espagne venaient des prohibitions dont elle frappait notre commerce avec les Indes Occidentales, encore que nos négociants opérassent sous le couvert de marchands espagnols (2). En 1684, la Cour de Madrid fit, à leur arrivée, saisir les galions en vue de reconnaître les effets qui appartenaient à nos nationaux. La France ne pouvait admettre cette exclusive. Elle réagit (3).

Dix jours après la signature de la trêve de Ratisbonne, une de nos escadres était détachée au détroit de Gibraltar pour s'opposer au départ des galions; Tourville recevait l'ordre d'obliger l'escadre espagnole au salut, et de la combattre en cas de refus (4). « L'air de hauteur réussit avec les Espagnols. Point de milieu avec cette nation : Ou elle vous craint, ou elle s'imagine que vous la craignez ». Il fallut récidiver, le marquis de Preuilly retournait en 1685 avec quinze vaisseaux dans la baie de Cadix. Dès que parurent les galions de la flotte d'argent, « il

(1) Saint-Geniès à Villermont, 15 et 27 juillet 1684. (A. Jal, *Abraham Du Quesne*, t. II, p. 509).

(2) Albert Girard, *le Commerce français à Séville et Cadix au temps des Habsbourg*. Contribution à l'étude du commerce étranger en Espagne aux seizième et dix-septième siècles. Thèse. Paris, 1932, in-8°, p. 285.

(3) Calmon-Maison, *le Maréchal de Château-Renault* (1637-1716). Paris, 1903, in-8°, p. 100.

(4) Louis XIV à Tourville. 25 août 1684. (Delarbre, *Tourville et la marine de son temps*. Paris, 1889, in-8°, p. 139).

vira à pic pour les combattre, s'ils manquaient à saluer. Les saluts se firent, et nous eusmes le chagrin de voir passer en sûreté des richesses qu'on faisait monter à quatre-vingt-seize millions (1) ».

Survint en 1686 la fameuse affaire de l'Indult, impôt extraordinaire dont la *Casa de Contratacion* de Séville entendait frapper les marchandises françaises envoyées au Mexique. Louis XIV répondit par la mobilisation de toutes ses forces navales, qui s'acheminèrent vers le détroit, pour empêcher la flotte de la Nouvelle-Espagne de sortir de Cadix, jusqu'à restitution des taxes indûment perçues au Mexique sur des marchandises françaises (2).

La division de Rochefort, quatre vaisseaux et un brûlot du marquis de Villette, fut la première au rendez-vous, le 21 avril 1686. Elle ne saluera que si Cadix lui répond coup pour coup, est-il signifié au gouverneur; et deux vaisseaux hollandais en rade sont menacés d'être coulés bas, s'ils tardent à rendre au pavillon de France le respect qui lui est dû. A leurs treize coups de canon, Villette ne répond que par cinq.

Le major général de la place vient lui exprimer sa surprise de voir parmi des vaisseaux un *navio de fuego,* un brûlot, alors qu'il n'y a point de guerre entre la France et l'Espagne.

« Je répondis froidement, dit Villette, que c'estoit l'avant-garde de l'armée de France.

— Il me demanda si je venois de Brest?

— Je luy dis que non, et que c'estoit le mareschal d'Estrées qui en venoit.

(1) *Mémoires du marquis* de Villette, publiés pour la Société de l'Histoire de France par M. Monmerqué. Paris, 1844, in-8°, p. 74. — Calmon-Maison, p. 101. — Girard, p. 293.

(2) Tout ce conflit est longuement exposé par M. Albert Girard, p. 295-322.

— Il me demanda si c'estoit de Toulon?

— Je luy dis que non, et que c'estoit M. le duc de Mortemart qui en devoit venir.

« Ce major porta l'épouvante à terre. Le peuple de Cadix se souleva contre les François. J'envoyay dire au gouverneur que, si on leur faisoit la moindre insulte, je prendrois cela comme un acte d'hostilité.

« La question du salut vint sur le tapis; l'amiral d'Espagne détacha Papachin, avec sept vaisseaux bien armés, pour m'obliger à saluer. Quand il fut à une portée de canon de moy et qu'il vist tous mes canons débouchés et que j'estois à pic, avec toutes mes voiles déferlées, prest à appareiller, il envoya dire à l'amiral [de Lara] qu'il ne commenceroit point la guerre sans un ordre par escrit; et l'amiral refusa de le luy donner. Je tins les choses en cest estat vingt-trois jours entiers. J'exigeay de tous les vaisseaux qui entroient dans la rade que leur premier salut fust pour le pavillon de France, quoy que je n'eusse mis qu'une flamme ». L'arrivée successive du duc de Mortemart, avec Tourville, et du maréchal d'Estrées, avec le marquis de Preuilly, porta nos forces navales devant Cadix à quarante vaisseaux, vingt galiotes à bombes et quantité de brûlots (1), dont la présence sema la panique dans une population terrorisée par le bombardement de Gênes.

Pour rétablir l'équilibre, l'amiral de Lara, qui avait vingt-deux vaisseaux, escomptait le concours des dix vaisseaux hollandais du comte de Stirum. Mais nos grand'-gardes détachées au cap Saint-Vincent, veillaient. Un vaisseau hollandais, rencontré le soir du 18 mai 1686 par *le Marquis* de Belle-Isle-Érard, fut invité à virer vers le détroit : et comme il n'obéissait pas au coup de semonce, — un boulet tiré par son avant, — comme il jouait un air

(1) Villette, p. 78. — Le comte d'Aguilar au roi d'Espagne. 11 mai 1686. (C. Fernandez Duro, *La Armada española,* t. V, p. 211).



BOMBARDEMENT DE GÊNES PA

(Gravure de Be



)U QUESNE (24 MAI 1684).

u-le-Doujon.)

de fanfare pour nous narguer et fonçait même à pleines voiles sur nous, Belle-Isle-Érard lui décocha une bordée qui tua le capitaine Ewick et coucha bas quatorze de ses hommes : le navire se rendit (1).

La démonstration navale avait porté ses fruits : l'indult imposé abusivement à nos marchands fut supprimé le 10 juin et la liberté du commerce complètement rétablie. Tandis que le maréchal d'Estrées et l'amiral Rodrigo Manuel Manrique de Lara échangeaient des congratulations à bord de *la Esperanza* (2), deux de leurs divisions, dans l'ignorance de l'accord passé, étaient aux prises.

Les deux galions du général Pablo Aramburu (3), partis de la Corogne à destination de Cadix, rencontraient le 25 juin, au large du cap Finisterre, cinq de nos vaisseaux. Les troupes qu'ils avaient à bord compensaient quelque peu leur infériorité numérique, d'autant que trois de nos navires traînaient au loin. Sous le feu de Job Forant, des dépôts de cartouches explosent et font sauter la poupe du *San Carlos*, la proue du *San Juan* : trois cents Espagnols sont tués et blessés. Aramburu demande secours au comte de Stirum qui passe, mais qui refuse de se départir de la neutralité. Force est aux galions de se rendre, les équipages n'ont plus voulu réoccuper leurs postes de combat. Les prises ramenées à la Rochelle furent aussitôt relâchées sur l'ordre du roi (4).

Une ordonnance de 1671 défendait aux capitaines des vaisseaux de guerre espagnols de saluer les premiers, sauf

(1) Archives Nat., *Marine*, B[4] 10 : Relation du combat. — *Gazette de France* du 22 juin 1686, p. 310.

(2) C. Fernandez Duro, t. V, p. 212 note.

(3) Le *San Carlos*, de 60 canons et 468 hommes, le *San Juan* de 60 canons et 416 hommes.

(4) *Gazette de France*, 1686, p. 370. — « Information de la presa de los bajeles *San Carlos* y *San Juan*. » (Bibl. Nacional de Madrid, ms. CC. 55 : C. Fernandez Duro, t. V, p. 213).

s'ils étaient en présence de l'étendard pontifical ou impérial. Leur point d'honneur allait être soumis à une rude épreuve.

Ah! le point d'honneur, dont le salut du pavillon était le signe tangible, quelle place il occupe alors! Rencontré par le vice-amiral de Hollande, Tourville va, sans autre marque de commandement qu'une flamme, « le reconoître avec toutes ses batteries » et le force au salut (1). Quelques jours plus tard, c'est le duc de Grafton qu'il croise dans le détroit de Gibraltar : il n'a que trois vaisseaux contre cinq, et le pavillon d'Angleterre flotte au grand mât. Tourville néanmoins passe « bort à bort à la voix », sans esquisser de salut. « Il y a plaisir à estre sur un vaisseau où on puisse soutenir avec honneur la gloire des armes du Roy (2) ».

Ce plaisir, il va le payer de deux blessures, à la jambe et au visage. *Le Content* de 64 canons, qu'il monte et qu'escortent *le Solide* et *l'Emporté*, de 32 canons, sort d'Alicante le 2 juin 1688, lorsque paraissent deux vaisseaux espagnols de 70 et 60 canons, le *Carlos III* et le *San Jeronimo*, commandés par Honorato Bonifacio Papachin. Tourville hisse le pavillon d'union, signal pour ses deux collègues de s'apprêter au combat, puis dépêche une tartane aux Espagnols pour les inviter au salut : en cas de refus, elle mettra son enseigne en berne. Les Espagnols refusent. Tourville aussitôt arrive à petites voiles sur Papachin sans tirer un seul coup, en subit le feu et l'accroche par le beaupré et la civadière, tandis que ses collègues encadrent le *San Jeronimo*. Et un duel digne du Cid Campeador s'engage entre trois futurs maréchaux de France, Tourville, Château-Renault, d'Estrées, et le

(1) Tourville à Seignelay. Devant Malaga, 28 août 1687. (J. Delarbre, p. 324).

(2) Tourville à Seignelay. 4 septembre 1687. (J. Delarbre, p. 325).

« héros » de la marine espagnole, Papachin, qui s'est distingué pendant les guerres de Sicile. L'ancien corsaire, natif de Villefranche dans le Comté de Nice, promu vice-amiral d'Espagne, a des matelots d'élite, la plupart Flamands et Hollandais, car il a l'escadre de Flandres.

Après un corps à corps terrible où le capitaine de La Rongère, à l'avant du *Content*, fait pleuvoir une grêle de grenades sur le *Carlos III*, les deux vaisseaux, dégréés, manœuvres coupées, se détachent pour continuer à se canonner à portée de pistolet. Château-Renault amène *le Solide* à la rescousse de son chef, et ses boulets ramés abattent le grand mât de Papachin. Il y a trois heures et demie que dure le combat. Juan Amant Bli, ne voyant plus le pavillon de son chef, se rend avec le *San Jeronimo* à *l'Emporté* de Victor-Marie d'Estrées. Un contre trois, l'artillerie masquée par la chute de la mâture, l'abordage imminent, Papachin, après avoir consulté ses marins, reconnaît qu'il faut céder à la force, et il salue de neuf coups, que Tourville rend aussitôt. « Il n'est rien dont les Français ne viennent à bout sous le règne de Sa Majesté ». Cent quatre-vingt-dix tués et blessés du côté espagnol, soixante-six tués et blessés sur le seul vaisseau de Tourville, des vaisseaux désemparés, tel était le lourd tribut payé à une querelle d'amour-propre (1). L'an d'après, l'ordonnance de la marine sanctionne les prétentions royales, en spécifiant de façon très nette la priorité du salut pour les vaisseaux du roi, « en quelques mers et

(1) Tourville à Seignelay, à bord du *Content*, 3 juin 1688. (Théodore Ortolan, *Règles internationales et diplomatie de la mer*. Paris, 1856, in-8°, t. I, p. 457). — *Mercure galant* de juin 1688, t. I, p. 306; et de juillet 1688, p. 148. — Delarbre, p. 155.

Lettre de Papachin. Alicante, 7 juin. (C. Fernandez Duro, *Armada española*, t. V, p. 228; et *Disquisiciones nauticas*, t. III, p. 84). Tourville la fit traduire en français pour la mettre dans ses archives. (Bibl. Nat., Ms. des Nouv. acq. franç. 20216, p. 186).

côtes que se fasse la rencontre. Dans les rencontres de vaisseau à vaisseau, ceux de Sa Majesté se feront saluer les premiers par les autres et les y contraindront par la force, s'ils en faisaient difficulté. Le vaisseau portant pavillon amiral, rencontrant en mer les galères d'Espagne, se fera saluer le premier par celle qui portera l'étendard royal. Les escadres des galères de Naples, Sicile et Sardaigne salueront les premières le vice-amiral de France, qui les y contraindra en cas de refus. Les vaisseaux des moindres États portant pavillon amiral rencontrant celui de France plieront leur pavillon et salueront de vingt et un coups de canon ».

III

LE CHATIMENT DES BARBARESQUES (1685-1688).

Les Barbaresques ne se tenaient pas pour battus. La paix, que Tourville avait conclue pour cent années avec les Algériens, ne dura pas un lustre. Et les Tripolitains se montrèrent, malgré la bastonnade reçue à Chio, si arrogants qu'il fallut récidiver. « Sa Majesté ayant donné la paix à toute l'Europe, écrivit Louis XIV à Jean d'Estrées, il ne reste qu'à forcer les corsaires de Tripoli de demander la paix ». Si leurs vaisseaux sont au port, il les brûlera, et il exigera la restitution de tous les esclaves français. Le marquis d'Amfreville part de l'avant pour terrer les pirates, qui évacuent de la ville femmes et enfants. Après escale à l'îlot désert de Lampedouse, où il laisse comme ermite un Parisien, le maréchal d'Estrées arrive le 19 juin 1685 devant Tripoli, que les cinq galiotes à bombes prennent aussitôt sous leur feu : « les furies d'enfer s'estoient deschènées dans la ville ». Pointis et

Landouillette sont si bien passés maîtres dans l'art d'expédier les « diables volans » que le dey de Tripoli, « l'illustre et magnifique Adgi Abdalla », demande, le 25 juin, « grâce, pitié et compassion au très illustre et très excellent général de haute renommée ». Son messager, le beau père du dey algérien Baba Hassan, un vieillard de quatre-vingt-douze ans, a droit à la pitié. La remise de tous les captifs français et une rançon d'un demi-million de livres sauvèrent Tripoli de la destruction. Pour parfaire le chiffre demandé en lingots, sequins et gargantilles, les femmes se dépouillèrent de leurs chaînes d'or et les janissaires du croissant d'or de leur étendard. Et le dey fit décapiter plusieurs Turcs, pour avoir caché leur argent (1).

En août, le maréchal obtenait à l'amiable du bey de Tunis une indemnité pour recel des prises des Tripolitains.

Les Algériens devaient, aux termes du traité signé avec la France, libérer tous les esclaves français. Pour éluder la convention, ils en expédièrent un grand nombre à Constantinople (2). Cette collusion entre les Barbaresques et les Turcs motiva l'envoi en Orient du capitaine de vaisseau Gravier d'Ortières, dont le rapport indique assez la mission : « Estat des places que les princes Mahométans pos-

(1) Instructions de Louis XIV au maréchal d'Estrées. 8 avril 1685. (E. Sue, *Histoire de la marine française*. Paris, 1836, in-8°, t. IV, p. 230). — Le maréchal d'Estrées à Seignelay. De la rade de Tripoli, le 21 juin 1685. (E Sue, t. IV, p. 241); à bord de *l'Ardent*, 10 juillet. (E. Sue, t. IV, p. 249).

« Relation du bombardement de Tripoly, par M. Pastour de Costebelle, brigadier des gardes de la marine à Thoulon en 1685. » (Manuscrit appartenant au comte Allard Du Chollet.) — « *Plan de la ville de Tripoli de Barbarie attaquée par l'armée navale du Roy commandee* par le mareschal d'Estrée..., réduite à l'obéissance de Sa Majesté. » Par Beaulieu Le Donjon. — « Estat des espèces données par le gouvernement de Tripoli. » (E. Sue, t. IV, p. 251).

(2) « Principes de M. le marquis de Seignelay sur la marine », publiés en appendice d'E. Sue, t. IV, p. 412.

sèdent sur les costes de la Méditerrannée : les plans en ont esté levez par ordre du Roy à la faveur de la visite des eschelles du Levant, que Sa Majesté a fait faire les années 1685, 1686 et 1687, avec les projets pour y faire descente et s'en rendre maistre (1) ». La reconnaissance militaire du commandant du *Jason* fut complétée par l'ingénieur Plantier, qui leva tout particulièrement les plans des châteaux forts des Dardanelles (2). En dépit des exhortations du P. Coppin, qui demandait, dans le *Bouclier de l'Europe ou la Guerre Sainte* (3), qu'on frappât l'islam à la tête par la prise de Constantinople, Louis XIV ménagea la Sublime Porte et se contenta d'une démonstration navale dans les Dardanelles (4).

Cependant, les pirateries des Algériens ont redoublé. Il faut en finir. En 1687, une foule de croiseurs pourchassent de toutes parts les pirates. Château-Renault attaque près de Ceuta, le 28 août, le vice-amiral d'Alger, armé de 42 canons, lui met hors de combat une trentaine d'hommes et capture le reste de l'équipage. Un autre vaisseau algérien de 40 canons est contraint par Beaulieu de s'échouer le 23 août et de se détruire par le feu près du cap Tenès. Cinq autres sont ramenés captifs à Toulon par le duc de Mortemart, le comte d'Estrées et le chevalier de Noailles. Un huitième, qui porte 36 pièces, est si violemment canonné par le marquis d'Amfreville en novembre, qu'il se jette à la côte de Sardaigne, près de l'îlot de la Vacca, et laisse cent quatre-vingts prisonniers entre nos mains (5).

(1) Bibl. Nat., Géographie.

(2) Bibl. du Service hydrographique de la Marine, Ms. 109 (1067).

(3) Lyon, 1686, in-4°. — H. OMONT, *Projets de prise de Constantinople*, extrait de la *Revue diplomatique*, 1893.

(4) En 1686. (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 10). Elle fut confiée au chevalier Du Méné.

(5) *Gazette de France*, 4 et 18 octobre et 20 décembre 1687. — Château-Renault à Seignelay. (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 11, fol. 33. — CALMON-MAISON, p. 107).

La mer ainsi déblayée, le maréchal d'Estrées reçoit la mission de frapper dans leur aire les vautours.

A bord, sont comme otages des Algériens d'importance; en arrivant devant Alger, le 29 juin 1688, le maréchal prévient le dey que leur vie répond de celle des esclaves français. Au dos de la missive, Hadji Hussein se contente d'inscrire : « Si vous tirez des bombes, nous mettrons le ro i des vôtres [le consul] au canon » (1).

A peine le bombardement est-il commencé le 1er juillet, que la sinistre menace s'exécute : « La tête en bas, les pieds en haut, attachés par les bras au canon », quarante malheureux Français servent ainsi de projectiles. Le P. Montmasson avait eu, au préalable, le nez et les oreilles coupés. Seuls, les protestants sont épargnés (2). Au coude que fait l'ancien môle d'Alger, j'ai salué avec émotion le lieu du supplice que marque une plaque commémorative. En revanche, la maison du dey, les mosquées, les bagnes reçurent de graves dommages.

Par un capitaine de brûlot fait prisonnier et ménagé jusque-là, par le capitaine Toucas, le pacha mande qu'il est prêt à envoyer un parlementaire. Des négociations s'engagent, que le commissaire général Guillaume Marcel a ordre de poursuivre l'année suivante.

Et voyez l'évolution radicale qui s'est produite dans notre attitude vis-à-vis des Barbaresques : « Vous n'avez point de meilleur ami que moi », écrit Hadji Hussein à son « cher ami » Seignelay (3). La veille, le 25 septem-

(1) Eugène Plantet, *Correspondance des deys d'Alger avec la Cour de France (1579-1833)*. Paris, 1889, in-8°, t. I, p. 157. — Rapport du maréchal d'Estrées (Feraud, *Histoire de la Calle*, p. 269). — Rapport de Tourville. Alger, 14 juillet 1688. (Delabre, p. 335). — Archives Nat., *Marine*, B³ 56, fol. 44, 63, 101, 149 et 229.

(2) Mémoires du pasteur Brassard, alors captif à Alger. (J. Pannier, Les protestants français et l'Algérie, dans *Société de l'histoire du protestantisme français, Assemblées à Alger et à Niort*. Paris, 1930, in-8°, p. 161.)

(3) Plantet, t. I, p. 170.

bre 1689, a été signé entre la France et Alger un traité de paix, dont les instructions lénitives données à notre plénipotentiaire disent assez les tendances : « Les Algériens pourraient hiverner et se radouber en France, s'ils couraient sus aux Anglais; leurs malades seraient reçus dans nos hôpitaux, et des munitions leur seraient vendues « au prix du Roi (1) ».

Que nous voilà loin de la légende du Régulus malouin, un de ces problèmes qui passionnent l'opinion (2). Pierre Porcon de La Barbinais, né à Saint-Malo en 1639, escortait avec sa frégate des navires marchands quand il tomba aux mains des Algériens. Prisonnier du dey, il en reçut la mission d'aller porter à Louis XIV des propositions de paix. La vie de six cents esclaves français répondait de son retour, qui, en cas d'échec, serait suivi de son supplice. Il échoua, revint à Alger et fut aussitôt décapité (3).

Relatée longtemps après l'événement, la scène se serait passée en 1681. Les auteurs contemporains sont muets sur elle. Mais un document prouve que La Barbinais vivait encore huit ans plus tard. Esclave du roi de Maroc, il venait, le 26 septembre 1689, proposer l'échange des Marocains enchaînés comme forçats sur les galères avec les Français esclaves à Meknez (4). « Les circonstances étant pressantes pour faire la paix, on fut heureux d'écouter la proposition du roi de Maroc qu'il fit par un esclave français envoyé en France pour faire un échange d'esclaves (5) ».

En 1695, Porcon de La Barbinais était capitaine en

(1) « Principes de M. le marquis de Seignelay sur la Marine. »

(2) *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, t. XLVI, p. 676, 805; t. XXVII, p. 26; t. LII, p. 498, 812; t. LXI, p. 277, 411.

(3) Manet, *Biographie des Malouins célèbres*. Saint-Malo, 1824, in-8°, p. 76. — Cunat, *Saint-Malo illustré par ses marins*, p. 82.

(4) Archives Nat., *Marine*, B² 66, fol. 190.

(5) Principes de Seignelay sur la Marine. (E. Sue, t. IV, p. 416.)



BOMBARDEMENT DE TRIPOLI, « ATTAQUÉ PAR L'ARMÉE NAVALE DU ROY, LE 22 JUIN 1685 ».

(Gravure de Beaulieu-le-Donjon.)

second du *Coëtquen* (1). Et voilà bien compromise la légende du Régulus malouin, immolé victime de la parole donnée.

Dans cet empressement à traiter, les pirates des côtes de Barbarie étaient trop subtils pour ne pas discerner un indice de faiblesse, dont les Tripolitains tentèrent, après le désastre de la Hougue, de profiter pour nous donner le coup de pied de l'âne. On verra plus loin ce qu'il en coûte de s'attaquer à un vieux lion blessé.

Mais ce fut des siens que le vieux lion reçut les plus rudes coups de griffes, pour les avoir maltraités lui-même.

IV

L'EXODE DES PROTESTANTS

Le 18 octobre 1685 est une des dates les plus douloureuses de notre histoire. Ce jour-là, le vieux chancelier Le Tellier contre-signait la Révocation de l'Édit de Nantes. Peu à peu s'était imposée l'idée que l'unité du pays n'allait point sans l'unité de religion, conception plausible, à la condition de rester dans le domaine de l'apostolat. Et telle était, en effet, la mission donnée par Colbert, le 14 avril 1680, à « des ecclésiastiques habiles et capables d'instruire ceux qui voudroient bien se mettre en estat de connoistre les erreurs dans lesquels ils estoient engagéz ». Et l'intendant de la marine à Rochefort se faisait vertement rabrouer pour son « opiniastreté à proposer d'envoyer des troupes » chez les réfractaires. Seignelay (2),

(1) Comte H. Le Nepvou de Carfort, *Histoire de Du Guay-Trouin. Le Corsaire.* Paris, 1922, in-8°, p. 138.

(2) [Benoist,] *Histoire de l'édit de Nantes.* Delft, 1693-1695, 3 vol. in-8°. — E. Spanheim, *Relation de la Cour de France en 1690*, éd. Ch. Schefer. Paris, Société de l'Histoire de France, 1882, in-8°. — Charles

suivant la tradition paternelle, « panchoit du costé de la clémence », en ordonnant de « discontinuer les visites » des navires étrangers où se cachaient les huguenots fugitifs. Et il interdisait au sanguinaire Arnoul d'enfumer les malheureux avec du foin mouillé et du soufre : « Ce sont des âmes qu'il faut gagner à Dieu par la douceur de la charité, disait-il, afin qu'elles reviennent d'elle-mêmes au sein de l'Église et que ce soit plutôt volontairement que par crainte » (1).

La responsabilité de la Révocation de l'Édit de Nantes pèse tout entière sur les rivaux de la dynastie Colbert-Seignelay, sur les Le Tellier-Louvois. A la veille même de cette grave mesure, le 9 septembre 1685, l'intendant de la Marine à Rochefort recevait ordre de mettre des détachements de troupes, « en la manière qui serait expliquée par M. de Louvois, chez les Religionnaires trop fiers » de l'Aunis, de la Rochelle et de Ré.

Plus d'un croyant préfère à un naufrage de conscience la livrée du forçat, à laquelle le condamne la déclaration royale du 18 mai 1682 (2), rude et terrible existence qu'a narrée le galérien Marteilhe, ou la déportation à Saint-Domingue à bord de transports nauséabonds (3).

Weiss, *Histoire des réfugiés protestants de France depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à nos jours*. Paris, 1853, 2 vol. in-8°. — A. Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*. Paris, 1867, in-8°, art. « Protestants ». — Haag, *La France protestante*, art Forant.

(1) Eugène Guitard, *Colbert et Seignelay contre la religion réformée... Étude inédite... sur la révocation de l'édit de Nantes*. Paris, 1912, in-8°, p. 38, 130 : d'après les Archives Nat., *Marine*, B² 58, fol. 514; B² 61, fol. 48 v°, et B² 62, fol. 211; années 1686 et 1687. — Seignelay à l'abbé de Fénelon, 14 février 1686 : à propos des protestants, « combien il est important de les ramener par la douceur ».

(2) Deux mille deux cent vingt-quatre protestants furent condamnés aux galères. (Haag, *La France protestante*, édit. Bordier, t. VI, p. 213).

(3) Cent soixante-dix protestants, hommes et femmes, partent de Toulon, le 30 septembre 1687, à bord des pinques *Marine* et *Concorde*, escortées par la division du marquis de Nesmond. (*Mémoires de Samuel* de Pechels. Montauban, 1685 — Dublin, 1692. Touloûse, 1878, in-16).

D'autres, en nombre infiniment plus grand, cherchent dans la fuite la liberté, fuite d'autant plus difficile qu'un réseau de garde-côtes, de croiseurs et de vedettes est tendu tout le long du littoral pour entraver leur exode. Le chef d'escadre Gabaret « navigue incessamment » de la Loire à la Gironde; un aide-major dans les couraux d'Oléron; Salampart, à l'entrée de la Charente; Perrinet, dans la Bidassoa; deux frégates, des Sables-d'Olonne au Morbihan; une autre, de Saint-Malo à Dunkerque; deux, de Dieppe à Dunkerque; deux, de la Dive au Pas-de-Calais; toute une escadrille, en Méditerranée (1). Sur le rivage, des huttes abritent les corps de garde uniquement occupés d'arrêter les fugitifs (2). Rien n'y fait. Et bientôt, « le roy, las de la dépense faite pour empescher l'évasion des nouveaux convertis, resoudra de laisser aller ceux qui persistent à vouloir sortir du royaume (3) ».

Et comme une artère qui se vide, la douloureuse saignée des émigrants continue : « Il en vient une si furieuse quantité que Messieurs d'Amsterdam commencent à trouver qu'il y en a trop », écrit notre ambassadeur en Hollande, qui croirait « prévariquer à son devoir » en ne prévenant pas le roi (4). Dans les anses désertes de nos côtes, flotte parfois un petit carré d'étoffe noire, timbré d'une croix : c'est le signal convenu que des protestants attendent pour s'embarquer, l'apparition des *barques de*

(1) Instructions du 28 octobre 1685. (Eugène SUE, t. IV, p. 266). — Archives Nat., *Marine*, B² 55, fol. 456, 463. — Bibl. Nat., Ms. Franç. 7044, fol. 160. — A. JAL, *Dictionnaire critique*, p. 1008.

(2) 1686 (GUITARD, p. 126).

(3) Seignelay à Arnoul, 10 septembre 1687. (Archives Nat., *Marine*, B² 62, fol. 198). — Guillaume et Jean DAVAL, *La seconde partie de l'histoire de l'église réformee de Dieppe (1660-1685)*. Rouen, 1902-1903, 2 vol.

(4) Lettre du comte d'Avaux. La Haye, 23 octobre 1687. (F.-A.-J. MAZURE, *Histoire de la Révolution de 1688 en Angleterre*. Paris, 1825, in-8°, t. III, p. 397.)

charité (1). Car « les capitaines de vaisseaux anglais qui viennent dans les ports de France ont des émissaires qu'ils envoyent dans les provinces voisines pour avertir les Religionnaires et nouveaux convertis » (2). A bord des neutres, les fugitifs se cachent sous des ballots, dans les tas de charbon ou dans des futailles vides (3).

Pour la marine, les pertes furent lourdes. En dépit de l'exemple donné par les neveux et par un fils du grand Du Quesne, — Du Quesne-Guiton, Du Quesne-Mosnier et Du Quesne-Moroз, — et par ses vieux compagnons d'armes Job Forant et Jean Gabaret d'Angoulins, qui furent promus, l'un chef d'escadre, l'autre, lieutenant général, il y eut relativement peu de conversions parmi les officiers de marine : Belle-Isle-Érard, Villette, La Clochetterie, Huet du Riveau, de Gennes, Herpin (4) eurent assez peu d'imitateurs. On vit même en pleine guerre un capitaine de brûlot, Roland, déserter avec d'autres pseudo-convertis (5).

L'année même de la Révocation de l'édit de Nantes, les officiers mariniers du département de Rochefort sont, pour plus de moitié, des huguenots, six cent soixante-neuf sur douze cent huit. « Le commerce du pays est entre les mains des Religionnaires... Les principaux maistres [de navires]

(1) Archives Nat., *Marine*, B² 48, fol. 258 ; B² 52, fol. 325. — Guitard, p. 125. — Michel-Claude Guibert, *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Dieppe*. Dieppe, 1878, in-8°, t. II, p. 226.

(2) Capture, par le garde-côtes du garde-marine de Saint-Clair, d'un bâtiment anglais chargé de protestants de l'ile de Ré. Mars 1702 (B⁴ 23, fol. 149. — Paul Bert, *Histoire de la révocation à Bordeaux*. Bordeaux, 1908, in-8°).

(3) E. Benoist, t. V, p. 947. — Les dragonnades en Poitou, *Journal de Jean* Migault (1681-1688), éd. Weiss et Clouzot. Paris, 1910, in-8°, p. 205, 230.

(4) Henri Lehr, *Les protestants d'autrefois. Sur mer et outre-mer. La marine de commerce. La marine de guerre*. Paris, 1907, in-8°, p. 183, 198. — A. Jal, *Abraham Du Quesne*, t. II, p. 523.

(5) En 1692. (Archives Nat., *Marine*, B² 84, fol. 42).

sont de la R. P. R., et le plus grand nombre des bastiments marchands leur appartient (1) ».

En Angleterre, où les huguenots français n'ont cessé de se rendre depuis le milieu du seizième siècle (2), le catholique Jacques II « regarde tous les protestants comme des républicains (3) ». Et, de fait, il perdra en 1688 son trône, chassé d'Angleterre par une coalition de protestants anglais, hollandais et français.

En Allemagne, les édits de Potsdam et de Cassel (4), immédiates répliques à la Révocation de l'édit de Nantes, ouvrent toutes grandes aux émigrés les portes de la Prusse et de la Hesse. Le Danemark donne le bâton de grand maréchal au lieutenant-général Charles de La Rochefoucauld, comte de Roye, dont quelques marins vont s'établir en Islande (5). En Norvège, les réfugiés huguenots deviennent les agents actifs de la propagation de la culture française (6).

Depuis l'Islande jusqu'au cap de Bonne-Espérance, depuis l'Amérique jusqu'au Siam, il n'est pas de continents et d'archipels où on ne trouve des exilés. Des Religionnnaires d'Anduze obtiennent du bey de Tunis la concession du cap Nègre; d'autres huguenots s'établissent au Maroc, à Salé (7). Un autre sera gouverneur de l'île anglaise de

(1) Lettres de Bonrepaus, 13 et 19 mai 1685. (Guitard, p. 43, 44).

(2) *Publications of the huguenots Society of London*. London, 1887 et suiv., in-4°.

(3) Bonrepaus à Seignelay. Londres, 3 janvier 1686. (Ch. Weiss, t. II, p. 420).

(4) Des 29 octobre et 12 décembre 1685. (Erman et Réclam, *Mémoires pour servir à l'histoire des refugiés français dans les États du roi*. Berlin, 1782, 8 vol. in-8°).

(5) Ch. Weiss, t. II, p. 295. — Bibl. Nat., Ms. Franç. 7044, fol. 137.

(6) Charliat, Les réfugiés protestants en Norvège, dans le *Bulletin de la Société du protestantisme français*, 1er semestre de 1929.

(7) Lettres de Pontchartrain, 4 août 1700, et 1704. (Henri Lehr, *Les protestants d'autrefois. Sur mer et outre-mer*, p. 52, 55). — *Mercure historique*, septembre 1699.

Sainte-Hélène, où, au milieu de l'Océan, il a tenté, avec dix-huit Français, la culture de la vigne (1). Des protestants de l'île de Ré chercheront un gîte à l'entrée du détroit de Magellan (2). Aux Petites Antilles, des réfugiés demandent aux autorités anglaises un secours temporaire, jusqu'au moment où ils pourront gagner honorablement leur vie (3).

Aux Pays-Bas les protestants français apportèrent les secrets de nos industries, « broderies en soye et en fil, dessinateurs de points et d'étoffes à fleurs, sergiers, blanconniers, fileurs d'or et d'argent lyonnais, ventaillers et ébénistes, faiseurs de caudebec et de chandelles au moule, fabricants de serges à la Dauphine, de dentelles au point à la Reine, de brocarts, de chapeaux de castor », etc... (4). Presque partout, les colonies hollandaises furent vivifiées d'un sang français. En Guyane, où le gouverneur Cornelis Van Aersen Van Sommelsdijck avait épousé une huguenote charentaise, Marie de Châtillon, des émigrés, amenés par le *Prophète Samuel*, développèrent les plantations de canne à sucre, tant à Surinam qu'à Paramaribo (5).

Mais c'est la colonie hollandaise du cap de Bonne-Espérance qui bénéficiera surtout de l'émigration française. Amenés en 1688 et 1689 à bord de sept bâtiments, nos protestants s'établissent à quelques lieues du cap, dans une localité qu'ils baptisent *la Petite Rochelle* (6). Au Dra-

(1) En 1690. Le gouverneur s'appelait E. Poirier. Il était de Blois. (H. Dehérain, *Dans l'Atlantique*. Paris, 1912, in-8°).

(2) A l'île de « Sinsanie ». (Archives Nat., *Marine*, B² 55, fol 502 v°).

(3) Requête d'Étienne Duport au nom des protestants français réfugiés aux îles « Caribbean ». 5 août 1698. (Fortescue, *Calendar of State Papers. Colonial Series. America, 1697-1698*, n° 721).

(4) Supplique adressée par le ministre Scion, au nom des réfugiés français, au magistrat d'Amsterdam, 24 mars 1684. (Ch. Weiss, t. II, p. 437).

(5) Ch. Weiss, t. II, p. 160. — Maurice Besson, *Vieux papiers du temps des Isles*. Paris, 1930, in-8°, t. II, p. 51.

(6) Où un de nos commissaires de marine, Robert, au cours d'une escale

kenstein dans le charmant refuge de *la Vallée des Français,* le pasteur s'adonne à la versification des psaumes et les ouailles à la viticulture, car la plupart des émigrés sont des paysans gascons et languedociens (1). Par un pressentiment singulier de la fortune, plusieurs d'entre eux s'achemineront en chariots vers le Monomotapa, vers le pays des mines d'or du Transvaal (2). « Ils furent cinq mois dans leur voyage; ils prétendaient pousser jusques dans le pays du Prêtre Jean. Mais l'eau leur manqua, et ils furent obligéz de retourner sur leurs pas ». Ils avaient pénétré de quatre cents lieues dans les terres (3) jusqu'au désert de Kalahari.

Les colons anglais de la Nouvelle-Angleterre se montrèrent pour les émigrés de charitables Samaritains, selon le thème d'un prêche fait à Boston par l'ancien pasteur de la Rochechalais. Les Faneuil de la Rochelle, établis dans le territoire de Boston, obtinrent de la ville l'autorisation de construire un wharf pour décharger leurs vaisseaux. Sur la piste indienne qui menait au Connecticut, un de leurs concitoyens, Bernon, fondait *New Oxford,* qu'arrosait la Nipmuck River; et un troisième, Pierre Baudouin, s'établissait sur les bords de la baie de Casco dans le Maine.

du *Mercure,* comptait en 1713 plus de trois mille âmes. (*Bulletin de la Section de Géographie*, t. XLVI (1931), p. XXXII.)

(1) *Bulletin de la Société du protestantisme français,* t. XXXI (1882), p. 408. — Mac Call THEAL, *History of South Africa (1652-1695).* London, 1897, in-8°, t. I, p. 327. — Hendrik Carel Vos LEIBBRANDT, *Rambles through the archives of the Colony of the Cape of Good Hope (1688-1700).* Capetown, 1887, in-8°. — Henri DEHÉRAIN, *Le Cap de Bonne-Espérance au dix-septième siècle.* Paris, 1909, in-12, p. 119. — Voyage de *l'Amphitrite* au Cap et en Chine en 1698-1699 (Cl. MADROLLE, *Les premiers voyages français à la Chine.* Paris, 1901, in-4°, p. 8). — LOJARDIÈRE, *Relation d'un voyage à la côte des Cafres (1687-1688) :* Cf. HAAG, *La France protestante,* à ce nom. — C. G. BOTHA, *French Refugees and the Cape.* Capetown, 1919, in-8°.

(2) Carte ms. du Cap. (Bibl. Nat., *Géographie,* CC. 1252, fol. 109).

(3) François FROGER, *Relation du premier voyage des Français à la Chine fait en 1698, 1699 et 1700 sur le vaisseau* « l'Amphitrite », Heraugegeben von E. A. VORETZSCH. Leipzig, 1926, in-8°, p. 13.

Mais la plupart des Rochelais restèrent groupés dans une petite ville voisine de New-York, qui a gardé le nom de *New-Rochelle*. Les fugitifs étaient, au reste, si nombreux à New-York même qu'on édifia pour eux en 1704 un temple : *Aedes sacra Gallor. Prot. Reform.* (1).

L'un d'eux, Durand, parcourait la Virginie en quête d'un gîte pour ses compatriotes. La Caroline, particulièrement, était représentée à nos gens comme une terre promise. Il en vint quatre cents en 1686 à bord d'une frégate de Hollande : mais ils furent promptement désenchantés et se trouvèrent très « malheureux sous la domination angloise, qui ne pouvait compatir à l'humeur françoise ». Telle fut la confidence que recueillit, de la bouche de l'un d'eux, le fondateur de notre colonie du Mississipi, Le Moyne de Bienville : « Segond souhaitoit de tout son cœur, et tout ce qu'ils estoient de François réfugiéz, que le Roy leur voulust permettre de s'establir en ce pays, sous son obéissance, avec la liberté de conscience. » Bienville transmit la requête au ministre de la Marine, à Pontchartrain. « Le roi n'a pas chassé de son royaume les hérétiques pour en faire une république », répondit le ministre (2). La minute

(1) Gilbert Chinard, *Le Voyage d'un réfugié huguenot en Virginie* (sous presse); et Gilbert Chinard, *Les réfugiés huguenots en Amérique*. Paris, 1925, in-8°. — Abiel Holmes, *A memoir of the french protestants, who settled at Oxford in Massachusetts A. D. 1686*. Cambridge, 1826, in-8°. — Charles Baird, *Histoire des réfugiés huguenots en Amerique*. Traduit de l'anglais par A. E. Meyer et de Richemond. Toulouse, 1886, in-8°. — Georges F. Daniels, *The Huguenots in the Nipmuck Country or Oxford prior to 1713*. Boston, 1880, in-8°. — *Voyage d'un Français exilé pour la religion, avec une description de la Virginie et de Marilan*. La Haye, 1687. — A. Holmes, *Memoirs of the French Protestants settled at Oxford (1686)* : vol. III des collections *of* the Massachusetts Historical Society, 1686. — Ralph Le Fèvre, *History of New Pfaltz*. Albany, 1909, in-8°. — Jeanne A. Forbes, *Records of the town of New Rochelle (1699-1828)*. New Rochelle, 1916. — *Plan pour former un établissement en Caroline*. La Haye, 1686, in-8°. — Jacques Pannier et Gustave Mondain, *L'expansion française outre-mer et les protestants français* Paris, 1931, in-4°.

(2) Ch. de La Roncière, *Une épopée canadienne*. Paris, 1930, in-8°,

psychologique où une faute pouvait être réparée, était passée.

Devant les ruines qui s'accumulent, un homme s'est levé pour clamer la vérité. « Le projet si pieux, si saint et si juste, loin de produire l'effet qu'on en devoit attendre, a causé une infinité de maux » : l'exode de quantité d'arts et d'industries prospères, l'émigration de cent mille personnes, neuf mille matelots d'élite, six cents officiers, douze mille soldats aguerris, « ils ne l'ont fait que trop voir ». Et ce grand honnête homme qu'était Vauban concluait avec énergie à la nécessité d'un retour à l'édit de Nantes, mesure de haute politique, « qui mettrait le poignard dans le sein du prince d'Orange (1) ». — « J'ai lu votre mémoire, où j'ai trouvé de fort bonnes choses, balbutiait, penaud, le dur ministre qu'était Louvois, suprême *mea culpa* d'un moribond. Mais entre nous, elles sont un peu outrées, j'essayerai de les lire au Roy ». Inlassablement, la voix attristée du patriote réclama « la réhabilitation de l'édit de Nantes » ; qu'un traité de paix nous contraignît à la réintégration des huguenots dans leurs droits, — c'était l'instant où quatre de leurs régiments devaient quitter l'Angleterre pour envahir la France, — « et ils ne regarderoient plus nos rois comme leurs princes légitimes, mais comme des ennemis (2) ».

Une personne qui « à sa manière était une réformée dans l'Église » (3) et qui gravitait dans l'ombre du trône, aurait dû faire écho à Vauban. Déjà le député des églises

p. 157. — Pontchartrain à Bégon, 2 juillet 1704. (Archives Nat., *Marine*, B² 176, fol. 1).

(1) « Mémoire pour le rappel des huguenots, adressé à feu M. de Louvois en décembre 1689 ». (*Oisivetés de* M. DE VAUBAN. Paris, 1843, t. I, p. 3; *Vauban. Sa famille et ses écrits*, éd. DE ROCHAS. Paris, 1910, in-4°, t. I, p. 465; t. II, p. 473). Louvois mourut le 5 janvier 1690.

(2) 5 mai 1693 (*Vauban*, éd. DE ROCHAS, t. II, p. 487). — Daniel HALÉVY, *Vauban*. Paris, 1924, in-8°, p. 88.

(3) Mme Saint-René TAILLANDIER, *Figures du passé : Madame de Maintenon*. Paris, 1923, in-8°, p. 143.

réformées avait supplié Mme de Maintenon d'intervenir : « M. de Ruvigny a informé le Roi qu'étant calviniste, j'avois continué à l'être jusqu'à mon arrivée à la Cour, écrivait-elle. Cela m'oblige à approuver certaines choses qui répugnent extrêmement à ma sensibilité (1) ». Et cette sensiblerie ira jusqu'à faire « défenses à M. de Vauban de parler davantage de l'affaire des gens de la Religion. Elle s'étais fait lire par Racine le mémoire sur ce sujet : mais je ne sçay pas si le Roy étoit présent. Quoy qu'il en soit, écrivait un espion, c'est Racine qui, de la part de la dame, en a donné l'avis à M. de Vauban (2) ».

Françoise d'Aubigné, veuve Scarron, royale compagne d'un monarque tout-puissant, as-tu donc oublié la morale d'*Esther*? Et ce rôle de dispensatrice de la clémence royale ne devrait-il pas être le tien pour des infortunés dont tu as partagé la foi? De toi, voici ce qu'ils disent : « Le roi se reposoit sur elle du poids de la roiauté. La dévotion dont elle se piquoit, fit que chacun prit ce caractère. Il n'y eut plus de différence entre être courtisan ou dévot. Tout s'arma d'un zèle ardent pour la destruction de l'hérésie (3) ». — « Qu'en pense Votre Solidité? » avait l'habitude de dire à Mme de Maintenon le roi Soleil (4).

Et l'inévitable se produisit. Les émigrés restèrent sourds à la voix de la patrie, que l'intendant de marine Bonrepaus tenta de leur faire entendre (5). Le marquis de Ruvigny, évincé par Mme de Maintenon, se muera en lord Galloway; et cet ancien lieutenant-général des armées françaises

(1) A. de Galtier de Laroque, *Le marquis de Ruvigny, député général des églises réformées auprès du roi*. Paris, 1892, in-12, p. 249.

(2) Paris, 14 juin 1694. (Bibl. Nat., Nouv. acq. franç. 4801, fol. 28 v°).

(3) H. P. de Limiers, *Histoire du règne de Louis XIV*, 2e édition. Amsterdam, 1718, in-12, t. V, p. 193.

(4) Mme Saint-René Taillandier.

(5) A. de Boislisle, *M. de Bonrepaus, la marine et le désastre de La Hougue*. Paris, 1877, in-8°, p. 7.

chassera de Madrid le petit-fils de Louis XIV (1). Partout, en Irlande, en Piémont, en Allemagne, en Espagne, aux batailles de la Boyne et de la Marsaille, les réfugiés français se révéleront les plus redoutables de nos adversaires : « il n'y a qu'eux qui se défendent bien, faisant leur devoir partout et en toutes occasions (2) ».

Sous pavillon ennemi (3), ils opposent aux flottes royales une résistance désespérée (4) et se font sauter plutôt que de se rendre. L'un d'eux, Jean Fournier, élève de Petit-Renau (5), portera aux Hollandais la connaissance de ces terribles galiotes à bombes qui réduiront Dieppe en cendres. Et si nos expéditions navales sont éventées d'avance, c'est que tous nos ports sont enveloppés dans un réseau d'espionnage dont un protestant français, Cailliaud, tient à Rotterdam les fils invisibles (6).

Ainsi handicapée, la marine royale aura à soutenir les efforts conjugués de la plupart des nations maritimes de l'Europe, tandis que l'étranger recueillera des sujets d'élite qui donneront à l'Allemagne les ancêtres de ses généraux de 1870 et 1914, aux États-Unis ceux de trois de ses présidents, aux Hollandais ceux des généraux qui mèneront en Afrique australe la guerre des Boers...

(1) Alfred Baudrillart, *Philippe V et la Cour de France*. Paris, 1890, in-8°, t. I, p. 264.

(2) *Mercure historique et politique*, juillet 1691, p. 75.

(3) En 1691, l'un d'eux est promu capitaine de vaisseau par les Hollandais. (Fr. Ravaisson, *Archives de la Bastille*. Paris, 1877, t. IX, p. 299). On trouvera d'autres exemples, dans le présent volume, de cas semblables.

(4) Valentin Rochard, de La Rochelle, commandant *le Neptune* de Flessingue, oppose au chef d'escadre Abraham Du Quesne-Mosnier une résistance terrible, qui coûte à celui-ci son bras droit. 7 avril 1697. (A. Jal, *Abraham Du Quesne*, t. II, p. 568).

(5) De Jonge, *Geschiedenis van het nederlandsche Zeewesen*. 'S. Gravenhage, 1839, in-8°, t. IV, p. 140.

(6) A. Desbans, *Une affaire d'espionnage à Marseille en 1696*. Paris, 1906, in-8°, extrait de la *Revue maritime*. — J. Dedieu, *Le rôle politique des protestants français (1685-1715)*. Paris, 1920, in-8°. — Fr. Ravaisson, *Archives de la Bastille*, t. IX, p. 299.

L'île d'Éden.

En présence du désarroi de leurs frères et pour rassembler des énergies qui se disséminaient à travers le monde au dam de leur patrie, plusieurs officiers de marine avaient repris l'idée de l'amiral de Coligny : fonder outre-mer une République protestante. Les fils du grand Du Quesne, Henri et Abraham, et Charles de Sailly, autre officier de marine protestant, avaient tout prévu : un sénat de douze membres, un directeur des fortifications, qui devait être l'officier du génie Étienne de Trégodière, et jusqu'à un bibliothécaire! à installer dans l'*île d'Éden*. Dès que le marquis Henri Du Quesne fit connaître, en 1689, son projet, ses coreligionnaires affluèrent d'Angleterre, de Suisse et d'Allemagne en Hollande, où les États généraux avaient mis deux vaisseaux à leur disposition.

Mais au départ du Texel, un accident et un scrupule les arrêtèrent : l'avarie de *la Droite* qui se blessa en s'ouvrant un chemin dans les glaces, et la crainte d'avoir à se mesurer au Cap, qu'ils s'étaient engagés à défendre (1), avec un autre Du Quesne, converti au catholicisme et expédié à la tête d'une escadre française dans l'océan Indien. Par respect pour la mémoire de son père, le marquis Henri Du Quesne avait juré qu'il ne porterait jamais les armes contre les Français.

Il dépêcha toutefois aux renseignements une *Hirondelle* légère avec dix hommes et six canons (2). Commandée par

(1) Par acte passé à Amsterdam le 28 janvier 1690 (Hendrik Carel Vos Leibbrandt, *Rambles through the archives of the colony of the Cape of Good Hope, 1688-1700*. Cape-Town, 1887, in-8°, p. 113)

(2) [Henri Du Quesne,] *Recueil de quelques memoires servant d'instruction pour l'etablissement de l'île d'Éden*. Amsterdam, 1689, in-12 : réédité sous le titre : *Un projet de Republique à l'île d'Éden en 1689, par le*

Antoine Valleau, de l'île de Ré, *l'Hirondelle* avait mission de prendre possession de l'île d'Éden, *alias* Bourbon ou Mascareigne, au cas où elle ne serait pas occupée; en cas contraire, de planter sur l'île Diego-Ruys ou Rodrigues le pavillon du marquis Du Quesne : un drapeau blanc à huit larges rayons partant du centre, avec le lion de sable des Du Quesne en abîme. Au revers, on lisait la devise : *Libertas sine licentia.* Partie d'Amsterdam le 10 juillet 1690, la petite frégate découvrait le 3 avril 1691 l'île d'Éden.

Comme le pavillon fleurdelisé y flottait — il y avait alors à Bourbon deux cents blancs et cent huit noirs, — Valleau gouverna sur l'île Rodrigues, où il laissa huit hommes. Dans un livre intéressant comme un roman, au point qu'on a failli le considérer comme tel, le gentilhomme bressan François Leguat a conté ses tribulations. L'île Rodrigues était déserte : elle avait des arbres « admirablement beaux », au feuillage si épais que les rayons du soleil ne pouvaient le pénétrer; mais on n'y trouvait d'autres quadrupèdes que des rats et des lézards; des tortues seules pouvaient fournir de confortables repas, ainsi que des lamentins, et, quand on pouvait en abattre, des pigeons, des gelinottes, des « solitaires aux pieds de coq d'Inde, et aux femelles d'une beauté admirable, blondes ou brunes », des pailles-en-queue et autres oiseaux.

La construction de pauvres cabanes, couvertes de feuilles

marquis Henri Du Quesne, précédé d'une notice par Th. SAUZIER. Paris, 1887, in-8°. — *Voyages et aventures de François* LEGUAT *et de ses compagnons en deux isles désertes des Indes Orientales*. Amsterdam, 1708, 2 vol. in-12. — La réalité de ce voyage ayant été mise en doute par M. Atkinson, le commandant Vivielle et, au moyen de documents hollandais, M. H. Déhérain, ont démontré qu'il n'avait rien d'imaginaire : Geoffroy ATKINSON, *Le voyage extraordinaire dans la littérature française* de 1700 à 1720. Paris, 1922, in-8°. — VIVIELLE, *L'énigme du voyage de François Leguat à l'île Rodrigues*. Paris, 1926, in-8°; et Henri DEHÉRAIN, *Le voyage de François Leguat dans l'océan Indien (1690-1698) est-il imaginaire?* Paris, 1926, in-8° : extraits du *Bulletin de la Section de Géographie* (1926).

de lataniers, la culture de jardins, la lecture de la Bible occupèrent d'abord les émigrés. Mais le Français éminemment sociable eut bientôt la nostalgie du « monde habité ». Un esquif fut construit, où les huit compagnons s'embarquèrent le 21 mai 1693, pour gagner l'île Maurice. L'accueil du gouverneur hollandais Roelof Diodati Opperhoufd manqua de cordialité. Il exila nos gens sur l'îlot Marianne, une des deux îles désertes dont parle Leguat, à l'entrée du Grand-Port de l'île Maurice.

Ainsi se termina l'expédition projetée à l'île d'Éden, dont une imagination enfiévrée avait fait un Paradis terrestre. Un astronome français, au siècle suivant, s'installait « dans l'enfoncement nommé de François Leguat, sur la côte septentrionale de l'île », pour observer le passage de Vénus (1).

Son rêve évanoui, Henri Du Quesne deviendra... amiral suisse. Il commandera sur le lac de Genève une flottille de canonnières, armées chacune de trois canons et six doubles arquebuses. Ces navires légers, montés de vingt-quatre rameurs, sont destinés à couvrir le pays de Vaud contre les attaques du duc de Savoie, un ennemi de la France (2).

V

LA MYSTÉRIEUSE DISPARITION DE CAVELIER DE LA SALLE EN LOUISIANE

La prise de possession notariée de la Louisane par Cavelier de La Salle (3) avait eu comme corollaire l'envoi d'une petite troupe de soldats et de missionnaires pour

(1) J. Vivielle, *La mission du chanoine Pingré à l'île Rodrigues en 1761*. Paris, 1925, in-8°, p. 9.

(2) Ch. Weiss, t. II, p. 222.

(3) Le 9 avril 1682 (Cf. *supra*, t. V, p. 438).

« assujétir sous nostre domination plusieurs nations sauvages et leur porter les lumières de la foy et de l'Évangile » : tels étaient les termes des instructions données au découvreur le 14 avril 1684 (1). Une centaine de soldats aux ordres du capitaine de Tonty, une escadrille formée d'un vaisseau de 36 canons, d'une flûte de transport et d'une barque, *le Joly*, *l'Aimable* et *la Belle*, flanqués d'une caiche légère, formaient toute l'expédition.

Elle appareilla à La Rochelle sous de fâcheux auspices; « sotte commission », disait de son but le capitaine de vaisseau Machault-Belmont; c'est d'un visionnaire d'avoir cru que deux rivières dites de Colbert et de Seignelay se jetaient, l'une dans le golfe du Mexique, l'autre dans la mer du Sud, déclarait un autre capitaine de vaisseau, Machault-Rougemont.

Ce qui était plus grave, c'était la mésentente du commandant de l'escadrille, Beaujeu, et de Cavelier de La Salle, esprit « chagrin, impénétrable et défiant à faire enrager un autre qu'un Normand », un homme « qui n'avoit jamais commandé que des escoliers (dans un collège de Jésuites) et qui n'avait jamais guerroyé que contre les sauvages ». A l'escale de Saint-Domingue, Beaujeu put se procurer un routier espagnol du golfe du Mexique, prêté par le flibustier Du Chesne. Et il arriva au but, à « une grande ouverture », où Cavelier de La Salle reconnut l'embouchure du Père des eaux. La petite expédition à peine mise à terre, l'un des transports, *l'Aimable*, fit naufrage, et *le Joly* prit congé. Il emmenait, avec les naufragés, l'abbé d'Esmanville, prêtre de Saint-Sulpice, qui avait refusé de rester : on m'a envoyé « faire la guerre

(1) Lettres de Cavelier de La Salle, de Beaujeu, des deux Machault, de l'abbé d'Esmanville, de l'ingénieur Minet, de Seignelay, etc. (Pierre Margry, *Mémoires et documents pour servir à l'histoire des origines françaises des pays d'Outremer*. Paris, 1879, in-8°, t. II).

aux démons et non aux chrétiens », avait-il déclaré à Cavelier de La Salle, en apprenant qu'on envisageait l'attaque des Espagnols de la Nouvelle-Biscaye. Un « créolle Indien de race espagnole », ancien capitaine général du Nouveau-Mexique, ruiné par l'Inquisition, le comte Alonso de Peñalossa, avait en effet proposé à Seignelay la conquête de Panuco et des mines de la Nouvelle-Biscaye (1). Et il n'avait pas été éconduit : « l'entreprise du comte de Peñalossa et celle du sieur de La Salle serviront à s'entre-appuyer ». Cavelier de La Salle, laissé seul par Beaujeu, lui donna quitus par une lettre datée, le 3 février 1685, « de l'embouchure d'une rivière que je crois, disait-il, estre une des descharges du Mississipy ».

D'un fort construit par le fidèle Henry Joutel, il partit en exploration avec la barque *la Belle*. Et chaque année, il récidiva. Le 18 mars 1687, il était dans la rivière du Malheur, lorsque, ne voyant pas revenir une patrouille envoyée à la recherche d'une cachette de blé, il se mit lui-même en quête. Un vol d'aigles attira son attention. Il planait au-dessus des cadavres de son neveu et de son laquais assassinés. L'assassin, le chirurgien Duhaut, l'abattit lui-même d'une balle (2). En tuant Cavelier de La Salle, il avait tué la colonie naissante.

VI

FUGITIVE ÉCLAIRCIE. LA FRANCE AU SIAM (1685-1689).

Pour nous ménager au royaume du Siam un accueil triomphal, la foi, l'intérêt et la politique s'étaient fixé

(1) MARGRY, t. III, p. 48.

(2) JOUTEL, *Journal historique du dernier voyage que feu M. de La Salle fit dans le golfe du Mexique pour trouver l'embouchure et le cours de la rivière de Mississipi*. Paris, 1713, in-8°.



LE COMTE DE FORBIN.
Amiral de Siam du Nom d'Opra Sac Disom-Cram Chef d'Escadre des Ar=mées Navalles de Sa Majesté, Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis.

rendez-vous. Dès l'année 1662, deux missionnaires apostoliques français, Mgr Pallu, évêque d'Héliopolis, et Mgr de La Motte-Lambert, évêque de Béryte, avaient élu domicile dans la capitale du Siam, à Juthia ou Ayuthia, aujourd'hui Kroung-Kao (1). Et ils avaient donné à entendre que le roi « se déterminerait à embrasser la religion chrétienne, pour laquelle il avait montré beaucoup d'inclination » (2). La Compagnie des Indes Orientales avait expédié au Siam, en 1680, un de ses meilleurs agents à bord du *Vautour*, pour y fonder un comptoir (3). Et Boureau-Deslandes sut si bien conquérir l'amitié du premier ministre que, l'année même, une ambassade siamoise partait pour la France à bord du *Soleil d'Orient*, qui, malheureusement, périt corps et biens dans un typhon. Ce ministre, un Grec de Céphalonie nommé Constance Phaulcon, conscient de l'instabilité de ses fonctions, avait besoin de consolider sa fortune. Et c'est ainsi qu'il avait fait appel aux Français. Une seconde ambassade siamoise partit en 1684 pour la France et fut hébergée à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, à l'hôtel Colbert, qui était à l'emplacement de la Bibliothèque Nationale (4). Les relations officielles ainsi

(1) « Nouvelles écrites de Siam par les missionnaires français » (Colonies, *Affaires de Siam*, 1.)

(2) Seignelay au major de Chaumont, 21 janvier 1685 (Archives Nat., *Marine*, B²).

(3) Relation de l'expédition du *Vautour*, capitaine Boureau-Deslandes, dans la rivière de Siam (*Mercure galant*, septembre 1681.)

(4) Le P. Joseph d'Orléans, *Histoire de M. Constance, premier ministre du roy de Siam*. Paris, 1690, in-12. — *Relation de l'ambassade de M. le chevalier* de Chaumont *à la Cour du roy de Siam, avec ce qui s'est passé de plus remarquable durant son voyage*. Paris, 1686, in-12. — Le P. Bouvet, Relation (Ms. de la bibl. Cordier). — [Abbé de Choisy,] *Journal ou suite du voyage de Siam, en forme des Lettres familières, fait en 1685 et 1686 par M. L. D. C.* Amsterdam, 1687, in-12. — *Mémoires du comte* de Forbin [rédigés par Simon Riboulet]. Amsterdam, 1730, 2 vol in-12. — Le P. Tachard, *Voyage de Siam, des Pères Jésuites envoyéz par le Roy aux Indes et à la Chine*. Paris, 1686, in-4°. — Lucien Lanier, *Étude historique sur les relations de la France et du royaume de Siam de 1662 à*

nouées, elle reprit la route de l'Extrême-Orient à bord d'une division française.

Dans l'histoire maritime du Grand Règne, l'expédition de Siam est un repos d'esprit. Les noms des navires qui portent l'ambassade du roi Soleil, ont quelque chose de léger; *l'Oiseau* et *la Maligne* symbolisent bien l'état d'âme des compagnons du major des armées navales, chevalier de Chaumont, promu ambassadeur au Siam : à côté des six doctes Jésuites, encombrés d'instruments, de demi-cercles, de pendules à répétition, de « miroirs ardens », de microscopes, de thermomètres, de baromètres et de cartes marines, il y a en effet une douzaine de jeunes gentilshommes, attachés d'ambassade; il y a Forbin, le spirituel Provençal; il y a l'abbé de Choisy, un abbé de Cour qui va jusqu'à se déguiser en femme, et d'autres esprits si peu marins « qu'ils rendent la moitié de leur âme ». Et, sans doute, y a-t-il parmi eux des chevaliers de *l'Ordre de Méduse,* fort répandu alors parmi les officiers de marine, qui tiennent leurs chapitres autour d'une table bien garnie, après avoir fait serment, sur une tête de Méduse, d'y faire honneur (1). L'abbé de Choisy serait digne d'être des leurs. Écoutez-le :

« *L'Oiseau* est un franc rouleur. On mange en volant. Chacun prend sur son assiette trois cuillerées de mortier, et on se jette cela dans l'estomac. On s'arrache quelque cuisse de coq. Il faut sçavoir toutes les règles du contrepoids pour boire... Robin est mort, et nous le man-

1703. Versailles, 1883, in-8°; extrait des *Mémoires de la Société des Sciences morales... de Seine-et-Oise :* à la fin de cette étude, se trouve le relevé des sources manuscrites à consulter aux Archives de la Marine et des Colonies.

(1) L'Ordre avait été fondé en 1683 par des officiers de marine (Émile Mancel, *Jacques Vergier (1655-1720).* Dunkerque, 1903, in-8°, p. 37. — *Les agréables divertissements de la table ou les règlemens de l'Ordre de Méduse.* Lyon, 1712, in-8°.

gerons. C'étoit un mouton fameux entre les moutons par ses grands voyages. Il avoit fait plusieurs campagnes. Quelqu'un s'est avisé de dire que Robin n'étoit qu'une machine. Là-dessus grande dispute. On crie, et personne n'avance. La retraite sonne, et chacun de se coucher, plein de son opinion et de soi-même... Une heure de portugais, deux heures de siamois, une heure d'Euclide, tout cela entremêlé de quelques chapitres des *Essais de morale,* une fondation à perpétuité d'un chapitre de l'Évangile, un peu de musique, de tems en tems la promenade sur le pont, quelque petite conversation avec les pilotes, regarder sur la carte, les prières, le dîné, le soupé, une partie d'échecs : les jours vont si vite.

« La vie que nous menons est délicieuse. Notre conscience est en repos. Nous faisons fort bonne chère. Quant à la conversation, on l'a telle qu'on la veut avoir; et il y a bien de petites villes en France où il n'y a pas tant de gens d'esprit que dans notre vaisseau... Je voudrois bien qu'ils vinssent disputer de philosophie, qu'ils nous fissent un défi sur l'histoire, qu'ils nous montrassent la barbe des satellites de Jupiter : comme ils seroient repousséz à la baricade. Je trouve ici une demi-douzaine de théophiles. J'explique du portugais avec le Père Visdelou; M. Basset m'apprend ce que c'est que les Ordres sacréz; je regarde dans la lune avec le Père de Fontenei; je parle du pilotage avec notre enseigne Chammoreau qui en sçait beaucoup. Et tout cela en passant, sans empressement, en se promenant. M. Manuel, l'un de nos missionnaires, sçait la musique comme Lulli. Vous sçavez si j'aime la musique, et cela ne s'oppose point au séminaire. Qu'est-ce que le Paradis, qu'une musique éternelle (1)! »

(1) En dehors du *Journal* de l'abbé de Choisy, d'où ce passage est tiré, il existe une « Lettre envoyée de San Jacob en l'isle de Madagascar à M. l'abbé de Marins par M. l'abbé de Choisy, contenant les raretéz qu'il

A la relâche du Cap, une heureuse surprise attendait l'expédition. Même aux Jésuites, les protestants hollandais ménagèrent le plus gracieux accueil ; un peintre de Breslau, le Dr Claudius, leur fit cadeau d'aquarelles figurant la flore et la faune du pays, dont nos gens virent des échantillons dans l'un des plus beaux jardins du monde. A Bantam, la Cadix des îles de la Sonde, nous fûmes évincés, tandis qu'à Batavia, la Venise de l'Extrême-Orient, le gouverneur hollandais donna aux malades de l'expédition tout le loisir de se guérir. Le 24 septembre 1685 enfin, le chevalier de Chaumont jetait l'ancre dans le Mé-nam, la rivière du Siam.

Un magnifique cortège de « balons » tout dorés, — ainsi appelait-on des galiotes aux extrémités relevées comme celles des gondoles, — se forma sur deux colonnes pour accompagner l'ambassade française jusqu'à la capitale. En tête, voguait sous un dais la lettre de Louis XIV, qui fut, au débarquement, placée sur le char royal, puis, arrivée au Palais, déposée dans un vase d'or à manche d'or. Entre des éléphants de guerre, des soldats assis, la crosse de leurs mousquets à terre, et des mandarins prosternés, le major de Chaumont avança jusqu'à la tribune royale et, après un triple salut, au lieu de se déchausser et de se traîner à l'orientale sur ses coudes, se couvrit pour prononcer sa harangue et présenter à Phra-Naraï la lettre de Louis XIV. Tous les mandarins étrangers vinrent ensuite saluer l'ambassadeur de France dans son hôtel, peint en rouge comme les palais royaux.

Sur le projet de conversion du roi de Siam, il fallut déchanter : Phra-Naraï se déclarait attaché à « une religion professée pendant deux mille deux cent vingt-neuf ans

a veu dans son voyage avec M. le chevalier de Chaumont », 2 octobre 1685 (Bibl. Nat., Thoisy 352, fol. 101). Mais c'est une lettre controuvée, qui n'a rien d'authentique.

sans aucune prétermission ». Mais, par une convention signée le 10 décembre 1685, il autorisa la libre prédication de l'Évangile, en dispensant de travailler les dimanches et fêtes les Siamois convertis : cependant qu'il accordait à la Compagnie des Indes le monopole du commerce de l'étain dans l'île de Joncelang et la faculté de créer un comptoir fortifié à Singor. Ce n'étaient que les prémisses d'une ligue offensive et défensive que Phaulcon proposa à l'ambassadeur de France, et qu'une nouvelle ambassade siamoise, de concert avec le P. Tachard, eut ordre d'aller négocier en France.

En prenant congé le 12 décembre, le chevalier de Chaumont laissait derrière lui l'ingénieur de La Mare, chargé de fortifier les places maritimes du royaume, et le lieutenant de vaisseau chevalier de Forbin, promu amiralissime du Siam ou *Opra sac disom Cram :* titre qui lui donnait le droit de se ceindre la tête d'une couronne et d'un bonnet pointu et de commander une soixantaine de galères en croisière sur les côtes du Cambodge.

En échange des tapis de la Savonnerie, des pendules, des miroirs et des lustres, des fusils et des pistolets, et de ses portraits, que lui avait envoyés Louis XIV, le roi de Siam offrait des cadeaux dignes du Grand Roi : aiguières de « tambacq » plus estimé que l'or, cabinets d'argent et d'écaille, paravents ouvragés, services de table du Japon, curiosités de la Chine, telles que des dames à cheval sur des paons et tenant une coupe à la main.

L'accueil fait aux ambassadeurs siamois eut quelque chose de grandiose : entrée solennelle dans Paris, le 12 août 1686, avec une escorte de soixante carrosses à six chevaux, messe à Notre-Dame, bals à Saint-Cloud, promenades dans Paris, peinture de leurs portraits à Versailles, médaille frappée en leur honneur, visite de toutes nos places du Nord, articles dithyrambiques dans le *Mercure*

galant. Rien n'était assez bien pour célébrer ces nouveaux alliés, qui emportèrent pour leur souverain une couronne d'or enrichie de diamants, de rubis et d'émeraudes, un panache d'or couvert de pierreries, des miroirs de cristal garnis d'or, un globe céleste aux étoiles d'or où une horloge sonnait les heures et le faisait tourner comme le firmament...

Le 1er mars 1687, une nouvelle division, beaucoup plus importante que la première, appareillait à Brest pour le Siam (1). Vaudricourt avait, cette fois, sous ses ordres deux vaisseaux de ligne et quatre flûtes (2), avec douze compagnies d'infanterie destinées à tenir garnison au Siam sous le commandement du lieutenant-colonel Des Farges, promu maréchal de camp. Quatorze Jésuites accompagnaient le P. Tachard; deux ambassadeurs de France étaient à bord : un académicien, auteur galant de poésies badines et mathématicien, Simon de La Loubère, et un commissaire de la marine, directeur de la Compagnie des Indes, Claude Cébéret du Boullay. L'un était chargé du règlement des intérêts politiques et religieux, l'autre des traités de commerce et de l'inspection des comptoirs français. Avec les soldats de Des Farges, nous pouvions, aux

(1) *Journal des deux voyages à Siam de Du Quesne-Guitton (1686-1691)*, manuscrit inédit n° 12543 de la bibliothèque de la Marine de Rochefort, publié par Louis Delavaud (extrait du *Bulletin de la Société académique indo-chinoise*). Paris, 1883, in-8°. — *Second voyage du P.* Tachard *et des Jésuites envoyéz par le Roy au royaume de Siam*. Paris, 1689, in-4° — *Du royaume de Siam*, par M. de La Loubère, envoyé extraordinaire du Roy auprès du roy de Siam en 1687 et 1688. Paris, 1691, 2 vol. in-18. — *Relation des révolutions arrivées à Siam dans l'année 1688*, par Desfarges Amsterdam, 1691, in-12. — *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, par Gervaise. Paris, 1688, in-4°. — Hendrik Carel Vos Leibbrandt, *Rambles through the archives of the colony of the Cape of Good Hope, 1688-1700*. Cape-Town, 1887, in-8°, p. 21 : Lettre de Van der Stell à la Compagnie hollandaise. Le Cap, 26 avril et 10 octobre 1688.

(2) *Le Gaillard*, de 52 canons, commandé par Vaudricourt; *l'Oiseau*, de 46 canons, commandé par Du Quesne-Guiton; les flûtes *Loire*, *Normande*, *Dromadaire* et un sixième bâtiment.

termes des instructions royales, « tout entreprendre et porter la terreur dans tous les endroits des Indes ».

Dès le Cap de Bonne-Espérance, le programme se réalisa. Le gouverneur hollandais Van der Stell, épouvanté à la vue de notre escadre, le 11 juin 1687, mobilisa à la sourdine tous ses burghers pour épauler la petite garnison du Cap : « Nous sommes à la merci de nos ennemis », disait-il. Mais nos gens, éprouvés par le scorbut, songeaient à tout autre chose qu'à une agression ; ils ne désiraient que des vivres frais et du repos, qui leur furent libéralement accordés à terre. Quant aux Jésuites, ils demandèrent la permission de vérifier l'hypothèse de Thévenot, que « la mer avait autrefois passé sur le haut [de la montagne] de la Table ».

A la relàche de Batavia, l'accueil des Hollandais fut tout autre. Ils refusèrent l'autorisation de débarquer les malades. Aussi les 636 soldats embarqués à Brest n'étaient-ils plus que 492, lorsque, le 28 septembre, l'expédition entra dans le Mé-Nam. L'amiralissime du Siam n'était plus là pour la recevoir. Forbin avait eu à réprimer d'abord une sédition des soldats portugais ou métis qui tenaient garnison à Bangkok, puis à soutenir un violent combat contre l'équipage débarqué d'une galère de Macassars. Ces musulmans fanatiques, au nombre d'une cinquantaine, n'avaient pas massacré moins de 366 Siamois à coups de kriss dans une charge désespérée.

Forbin fut rendu responsable de cette boucherie, alors qu'il n'avait fait que suivre les instructions de Constance Phaulcon. Fier et ombrageux, il demanda son congé ; et, refusant d'indiquer les motifs de sa décision, il fut invité à quitter le royaume dans les quarante-huit heures, « chassé comme le dernier des hommes, sans être coupable » (1).

L'arrivée de l'escadre de Vaudricourt et Du Quesne-

(1) Lettre de Véret, chef du Comptoir français à Siam, 5 novembre 1686. (Colonies, *Affaires de Siam*, t. II).

Guiton rétablit notre prestige, en nous donnant les deux clés du Siam : Bangkok sur le Mé-Nam, et Merguy sur la côte de l'océan Indien. Aux capitaines du *Gaillard* et de *l'Oiseau*, le roi de Siam donna des vestes de brocart à boutons d'or, et au capitaine d'Andenne un sabre à chaîne d'or (1). La Loubère était accrédité près de lui comme ambassadeur et Des Farges comme général des troupes.

En janvier 1688, *l'Oriflamme* quittait Brest avec des lettres de Louis XIV pour Des Farges et Du Bruant, qui pourraient compter désormais sur l'arrivée annuelle des vaisseaux du roi. Deux cents soldats étaient à bord pour la relève de nos garnisons Il arriva au Siam en septembre, à temps pour coopérer non pas à la relève, mais à l'évacuation de notre petit corps expéditionnaire. Notre influence au Siam était ruinée. Une expédition partie de Pondichéry sous le commandement de L'Estrille, capitaine de *l'Oriflamme* (2), et de Des Farges, commandant des troupes, tenta d'établir une garnison dans l'île siamoise de Joncelang. Elle échoua et rapatria aux Indes nos missionnaires établis au Siam, tandis que Mgr de Lyonne, évêque de Rosalie, passait en Chine à bord d'un vaisseau équipé par des Juifs (3).

Alors que l'on escomptait en France le développement de nos opérations au Siam, au point d'y envoyer, en 1689, comme inspecteur général le marquis d'Eragny, subordonné au commandant en chef Des Farges, tout l'édifice péniblement construit s'écroula. « Vous aurez sçu sans doute la catastrophe arrivée à Siam et le massacre de M. Constance Phaulkon », écrivait à la Compagnie, le

(1) *Second voyage du P.* Tachard. Paris, 1689, in-4°, p. 230.

(2) « Instruction pour le sieur de L'Estrille », capitaine de *l'Oriflamme*, 15 janvier 1688 (L. Lanier, p. 148).

(3) Qui avait, de plus, sous ses ordres *le Siam*, de 40 canons, et *le Lourd*, de 18. Il appareilla à Pondichéry, le 10 avril 1689 (*Mercure galant*, janvier 1691, p. 86, 108, 122).

2 décembre 1689, le directeur général Pillavoine. Le portrait qu'en donnait l'agent Véret nous fait bien connaître l'aventurier grec sur qui nous avions misé : « Ni beau, ni laid, l'air gracieux et beaucoup d'esprit, entreprenant beaucoup et ne finissant rien : ambitieux, aimant l'argent, la vengeance, les flateurs et les gens qui rampaient sous lui » (1).

Quatre-vingts Français se sauvèrent « de la déroute du Siam » à bord du *Merguy* avec Du Bruant, commandant des troupes (2). Cinq vaisseaux s'apprêtaient en France pour l'Extrême-Orient, lorsqu'on apprit le désastre : leur départ fut contremandé (3).

La liquidation de l'affaire du Siam fut désastreuse. Une des flûtes qui en revenaient, *la Normande*, abordait sans défiance au Cap de Bonne-Espérance, le 26 avril 1689, quand elle se vit soudain confisquée. Sa compagne, *le Coche*, de 24 canons, parut à dix jours de là : inquiet des manœuvres insolites de dix navires hollandais de 28 à 44 canons, qui se halaient par son travers, aux derniers feux du jour, le capitaine d'Armagnac ordonna le branle-bas. A minuit, avant que le vent de terre le poussât au large, les Hollandais le criblèrent de boulets. Notre capitaine périt glorieusement, son pavillon flottant encore. Il n'en restait pas moins que la Compagnie néerlandaise, à ce coup de main sans gloire, gagnait deux navires et deux millions et demi (4). Depuis l'année précédente, — et nos marins l'ignoraient, — les hostilités étaient ouvertes entre la France et les Pays-Bas.

(1) Dernis, chef du bureau des Archives de la Compagnie des Indes, *Recueil ou collection des titres, édits, déclarations, arrêts, règlemens et autres pièces concernant la Compagnie des Indes*. Paris, 1755, in-4°, t. II, p. 51.

(2) Rivière de « Tavage » entre Merguy et le Pégou, où s'est refugié *le Merguy*. Dessin du temps (Bibl. Nat., Estampes, Od. 59, fol. 15).

(3) Martineau, *Mémoires de François* Martin, t. III (sous presse)

(4) 2 400 000 livres. *La Normande* devint le *Goede Hope* et *le Coche*, l'*Africa* (Henri Dehérain, *Dans l'Atlantique*. Paris, 1912, in-12, p. 170).

LA GUERRE
DE LA
LIGUE D'AUGSBOURG

LA GUERRE DU ROI GUILLAUME

Une chaloupe envoyée aux écoutes des « remuements » qui se produisaient en Angleterre, revenait en hâte annoncer le débarquement de Guillaume d'Orange et la fuite de Jacques II, quand elle rejoignit à Ambleteuse une chaloupe anglaise, où un passager était traité avec le plus grand respect. Lorsqu'il voulut débarquer, « un des officiers de sa chaloupe, s'étant mis à l'eau, le reçut à fourchet sur son épaule, ayant la tête nue : M. Minard, [un lieutenant de vaisseau français], lui soutenait une main » (1). Ainsi prit terre le royal fugitif Jacques II, dont l'allure était tout l'opposé de la virile attitude de Guillaume le Conquérant, voire de son gendre, l'usurpateur Guillaume d'Orange, que le peuple de Londres allait acclamer comme un autre conquérant (2). Guillaume

(1) *Journal du corsaire Jean* Doublet *de Honfleur*, publié par Charles Bréard. Paris, 1883, in-8°, p. 123.

(2) Dépêche du comte d'Avaux à Louis XIV. La Haye, 17 novembre 1688 (E. Sue, t. IV, p. 290).

d'Orange n'avait-il pas inscrit sur ses pavillons de guerre : *Pro libero parlamento* et *pro religione protestante*, et au-dessous de ses armes : « Je maintiendrai » (2).

I

JACQUES II RETOURNE EN IRLANDE AVEC UNE ESCADRE FRANÇAISE (1689).

« La France était arbitre de toute l'Europe. N'avait-elle pas employé sa médiation entre le Grand Seigneur et l'Empereur; entre celui-ci et le Tékéli; entre le même Grand Seigneur et la République de Venise; entre la Suisse et le duc de Savoie; entre celui-ci et le grand-duc de Toscane; entre les rois de Suède et de Danemark; entre l'Angleterre et les États-Généraux de Hollande... L'honneur obligea Louis XIV de donner refuge au roi Jacques et aux siens et de soutenir sa querelle, pour le remettre sur le trône. Qu'allait-il y gagner? » (1)

A Jacques II, roi faible et entêté, enclin à supporter « plutôt ses malheurs par insensibilité que par courage, quoiqu'il fût né avec une extrême valeur », la France prodigua tous « les respects ». Louis XIV accueillit magnifiquement l'infortune. Il voulut lui rendre le prestige. « Mais plus les Français voyoient le roi d'Angleterre, moins on le plaignoit de la perte de son royaume » (2). Tout autre que lui eût redressé la destinée. « L'Irlande tenoit ferme, un royaume beaucoup plus grand que les

(1) A. Augustin-Thierry, *Un colonial du temps de Colbert. Mémoires de Robert* Challes, *écrivain du roi*. Paris, 1931, in-12, p. 23, 29.

(2) *Mémoires de* Mme de La Fayette, éd. Eug. Asse. Paris, 1890, in-12, p. 209, 230.

géographes ne le marquoient sur la carte. Un petit parti de protestants fut abattu en très peu de temps par Tyrconnel, qui étoit vice-roi. Tyrconnel pria le roi de passer en Irlande. L'on envoya un homme de confiance, nommé Pointis, capitaine de vaisseau, pour prendre des mesures » : en suite de quoi, tout ce qu'il y avait de cordons bleus et de refugiés britanniques s'achemina vers Brest pour s'embarquer. Mais là, Jacques II, qui avait été amiral d'Angleterre, examinant en connaisseur nos vaisseaux, « ne fut pas content de la marine et le manda au roi. Cela donna des vapeurs à M. de Seignelay » (1).

Jacques II pourtant ne dit rien de semblable dans ses *Mémoires* : il se félicite, au contraire, d'avoir trouvé à Brest « une escadre de vingt-deux voiles que le bon ordre des affaires maritimes de ce pays et la promptitude naturelle à la nation française avaient permis d'équiper en un court espace de temps pour lui servir d'escorte » (2). Et Mme de Sévigné de s'exclamer : « Quel endroit dans l'histoire du Roi que la manière dont il a reçu le roi d'Angleterre. Les présents dont il l'a accablé en partant pour aller en Irlande, des vaisseaux à Brest, des frégates, des troupes, des officiers, et le comte d'Avaux pour conseil, deux millions en partant. Mais après ses grandes choses, il lui a donné ses armes, son casque, sa cuirasse, qui lui porteront bonheur et de quoi armer dix ou douze mille hommes, des chaises de poste faites en perfection, des calèches, des attelages, des chevaux de main, des services d'or et d'argent, des toilettes, du linge, des lits de camp. Et en l'embrassant, « je souhaite de ne vous revoir jamais : mais si, par malheur. vous revenez, soyez

(1) Mme de La Fayette, p. 211, 224, 231.

(2) *Mémoires de* Jacques II. Paris, 1825, in-8°, t. IV, p. 57 (Collection des Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre).

persuadé que vous me retrouverez tel que vous me voyez » (1).

Le 12 mars 1689, Jacques II débarquait à Kinsale en Irlande, après une traversée sans incident.

Mais déjà le comte d'Avaux l'avait jugé : « La seule chose, Sire, qui pourra nous faire de la peine, écrivait-il à Louis XIV, est l'irrésolution du roy d'Angleterre, qui change souvent d'avis » (2).

En vain, Tyrconnel et d'Avaux le supplient-ils de mettre l'Irlande en sûreté, de faire des diversions en Écosse, de châtier les rebelles. Jacques II pratique la politique de l'inertie : il épuisera ses efforts dans le siège de Londonderry. Qu'il donne au moins à une douzaine de corsaires malouins des commissions pour courir sus aux Orangistes? — Il refuse (3).

Qu'il ne s'étonne donc point du refus de nouvelles troupes que fera à notre ambassadeur en Irlande le ministre de la guerre, Louvois : « Ne voyez-vous pas que ce serait les exposer à une perte certaine que de les faire embarquer dans un temps où les Anglais joints aux Hollandais sont maistres de la mer! De pareilles propositions modifient au dernier point, car elles ostent toute espérance que les affaires du roy d'Angleterre puissent se restablir » (4).

La lettre du ministre n'était pourtant point justifiée par les événements. Un petit corps d'armée de trois mille hommes, avec des munitions pour l'armée de Jacques II, avait passé sans encombre en Irlande, que dis-je! il avait

(1) *Lettres de* Mme de Sévigné, éd. Monmerqué. Paris, in-8°, t. VIII, p. 503 (Collection des Grands Écrivains).

(2) Lettre du comte d'Avaux datée de Kinsale, 23 mars 1689 (*Négociations de M. le comte* d'Avaux *en Irlande (1689-1690)*, éditées par sir Arthur Gordon, 1858, in-8°, p. 23).

(3) Lettres du comte d'Avaux, 14 et 23 avril (p. 77, 91).

(4) Louvois au comte d'Avaux, 13 juin (*Négociations* d'Avaux, p. 284).

assisté à un brillant combat naval livré par l'escadre qui l'avait transporté.

II

LE COMBAT DE BANTRY

(11 mai 1689).

Parti de Brest, Château-Renault arrivait le 9 mai 1689 en vue des côtes d'Irlande, lorsque à la hauteur de Cork, parurent les éclaireurs du vice-amiral Arthur Herbert. Château-Renault leur donna la chasse avant de virer de bord vers l'ouest. La baie de Bantry s'enfonce d'une dizaine de lieues dans les terres. Dépêchant au fond de la baie armes, poudre, argent et harnachements, qui l'eussent embarrassé pendant l'action, il se porta à l'entrée, en ordre de bataille, lui au centre, Gabaret à l'avant-garde, Forant à l'arrière-garde. Dans la matinée du 11 mai, un pavillon rouge, vingt-sept fois hissé par ses vigies, signala l'approche d'autant de navires de guerre, dont dix-neuf vaisseaux de ligne sur deux rangs (1). C'était Arthur Herbert qui nous cherchait. Chacun reculait devant l'ouverture des hostilités, car la guerre n'était point déclarée. La fougue du capitaine anglais Ashby décida du destin (2).

(1) Mille cent canons et six mille quinze Anglais affrontaient nos vingt-quatre vaisseaux montés de mille deux cent soixante-dix canons et sept mille trois cent trente hommes.

(2) Combat de la baie de Bantry, 11 mai 1689 :

Sources françaises : Château-Renault à Seignelay, 15 mai (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 12, fol 69 : E. Sue, t. IV, p. 317 ; Calmon-Maison, *Le Maréchal de Château-Renault*. Paris, 1903, in-8°, p. 121 et 319). — « Extrait des lettres de MM. Château-Renault, Gabaret et Forant sur ce qu'on leur a écrit que les nouvelles d'Angleterre portaient qu'ils pouvaient remporter sur Herbert un avantage plus considérable ». 20 mai (E. Sue,

Au lieu d'obéir au signal d'attendre, voiles à mi-mât, Ashby, prenant ce signal pour une marque de défiance qu'il passât à l'ennemi, força de voilure et ouvrit le feu, à quoi Château-Renault riposta en hissant le pavillon rouge à la misaine. Notre vaisseau de pointe (1), *le François*, « par une des plus fines manœuvres, s'approcha sans tirer jusques à la portée du mousquet », de *la Defiance* et, là,

t. IV, p. 323). — Louis XIV à Château-Renault, 24 mai (Archives Nat., *Marine*, B[4] 12, fol. 111 : CALMON-MAISON, p. 123). — « Relation du combat donné par les vaisseaux du Roy » (*Gazette de France* du 21 mai 1689. — *Mercure galant*, mai 1689, p. 302, 321). — *Relation de ce qui s'est passé dans le combat entre l'armée navalle du Roy, commandée par Mr de Chateau Renaud, et l'armée angloise commandée par l'amiral Herbert*. Roüen, L. Besongne, in-4°. — *Mémoires de* Mme DE LA FAYETTE, éd. ASSE, p. 238.

SOURCES ANGLAISES : Relation apportée à Londres par un capitaine de la flotte d'Herbert (LAMBERTY, *Mémoires de la dernière révolution d'Angleterre*. La Haye, 1702, in-12, t. II, p. 370). — *Memoirs relating to the Lord Torrington,* edited by John Knox LAUGHTON. Printed for the Camden Society, 1889, in-8°, p. 37; liste de la flotte d'Herbert. — BURCHETT, secrétaire de l'Amirauté, *Mémoires de tout ce qui s'est passé de plus considérable sur mer durant la guerre avec la France,* 1688-1697, traduit de l'anglois. Amsterdam, 1704, in-12, p. 52. — John CHARNOCK, *Biographia Navalis*. London, 1794, in-8°, t. I, p. 266.

(1) Voici quel était notre ordre de bataille :

AVANT-GARDE :	CORPS DE BATAILLE :	ARRIÈRE-GARDE :
le François, Panetié,	*le Capable,* Bellefontaine,	*le Neptune*, de Pallières,
le Vermandois, Machault,	*l'Arrogant,* La Harteloire,	*l'Arc-en-ciel,* Perrinet,
le Duc, Colbert de Saint-Marc,	*le Diamant,* Coëtlogon,	*l'Excellent,* La Vigerie,
le Fendant, de Réals,	L'ARDENT, CHATEAU-RENAULT,	LE COURAGEUX, FORANT,
LE SAINT-MICHEL, GABARET,	*le Furieux*, Desnots,	*le Sage,* Vaudricourt,
le Fort, Rosmadec,	*le Faucon*, d'Hervault,	*l'Emporté,* Roussel,
le Léger, Forbin,	*le Modéré*, Sainte-Hermine.	*l'Oiseau,* Du Quesne-Guiton,
le Précieux, de Salempart.	*l'Entreprenant*, Beaujeu.	*l'Apollon*, Montortié.

(Archives Nat., *Marine,* B[4]12, vol. 60 : CALMON-MAISON, p. 319).

tira des bordées si terribles que les Anglais fermèrent immédiatement leurs sabords, « de peur que l'on escarmotat leurs canonniers. » Les vaisseaux venus à la rescousse d'Ashby furent reçus de même par Panetié, Machault, Colbert de Saint-Marc, qui les forcèrent au bout d'une heure et demie à la retraite.

« Toute l'avant-garde de nos vaisseaux et le corps de bataille jusqu'à moi, écrivait Château-Renault, se trouvèrent en ligne dans le même temps que l'amiral des Anglais se trouva par mon travers. Ce fut là que nous commençâmes à nous tirer; toute la ligne continua jusqu'au serre-file... La différence dont nos vaisseaux vont, nous empêcha de garder régulièrement nos postes, les Anglais faisant trop de force de voiles et allant mieux que nous ». Château-Renault avait passé du corps de bataille à l'avant-garde avec Coëtlogon, Desnots, La Harteloire et Sainte-Hermine; et, restant « le maître de la teste des Anglois », il avait déjoué le dessein d'Herbert, qui était « de nous gagner le vent au large et de nous mettre entre deux feux, afin de pouvoir gagner ensuite le débarquement » et détruire notre convoi. Quatre heures durant, il resta par le travers de l'amiral anglais, qui, le grand hunier rompu, plia et fut reconduit, nos canons tirant sans cesse, à sept lieues au large. Château-Renault avait six pieds d'eau dans la cale de *l'Ardent;* Coëtlogon avait été blessé par une explosion de gargousses qui avait fait sauter la dunette du *Diamant*. Les derniers capitaines du corps de bataille, gênés sans doute par le revirement de l'avant-garde, Bellefontaine, « si bon acteur autrefois en pareille occasion », Beaulieu, d'Hervault, n'avaient pas suivi leur chef. L'arrière-garde n'intervint que sur le tard, en tirant par les créneaux de la première division. Forant prétexta qu'il avait été laissé sans ordres en réserve. S'il avait été engagé à temps, au lieu de ne désemparer que

deux vaisseaux, il aurait enveloppé les ennemis, dont « il ne se seroit peut-être pas sauvé un ».

A cinq heures, Château-Renault rompait le combat. Il n'avait pas plus de quarante tués et quatre-vingt-treize blessés (1); les Anglais, quatre-vingt-dix tués et deux cent soixante-dix blessés (2). C'était une victoire. Herbert, pourtant, « s'en tiroit avec plus de bonheur qu'on ne devoit s'y attendre ». Guillaume d'Orange vint à Portsmouth lui conférer la pairie avec le titre de comte de Torrington, en même temps qu'Ashby et Shovell recevaient la chevalerie. « Sa Majesté Guillelmine avoit pourtant reçu une petite mortification, le frère d'Herbert, qui étoit sur le vaisseau de Château-Renault, pleuroit à chaudes larmes de voir fuir son frère. Les Anglois que M. de Château-Renault avoit mis à terre, ne pouvoient avoir de joie de l'affront que leur nation venoit de recevoir (3) ».

... Au lieu que Louis XIV invita Château-Renault à « remporter des avantages plus décisifs (4) ». C'est que les officiers généraux « se jetoient la faute les uns sur les autres de ce que l'on n'avoit pas davantage battu les ennemis; aussi en eurent-ils tous des réprimandes de la Cour (5) ».

« La décision dépend du général, déclarait dans sa déposition Gabaret, qui reprochait à Château-Renault d'avoir bousculé l'ordre de bataille. Il doit juger lui-même de l'état des ennemis par leurs manœuvres. Ces connaissances ne s'acquièrent que par une longue pratique à commander des divisions avant de commander en chef ». Et Gabaret, avec la fatuité que donne souvent la médiocrité, se vantait

(1) Calmon-Maison, p. 320.

(2) Burchett.

(3) Louvois à Tilladet, 23 mai (Camille Rousset, *Histoire de Louvois*. Paris, 1863, in-8°, t. II, p. 197).

(4) 24 mai.

(5) Mme de La Fayette, p. 264.

« d'avoir commandé depuis quinze ans des divisions avec quelque réputation (1) ».

Dieu merci! Ce ne fut pas à lui que Louis XIV confia nos destinées maritimes, mais à un héros de roman, digne de commander à d'autres héros.

Les escarmouches se multiplièrent dans la mer d'Irlande, dans la Manche, dans l'Océan et dans la mer du Nord. Les gazettes se plurent à en donner les détails : et l'on vit cet incroyable imbroglio amené par la Révocation de l'édit de Nantes et la Révolution d'Angleterre, des protestants français livrer bataille, à la tête de navires ennemis, à des frégates de Louis XIV commandées par des Jacobites anglais.

Deux de ces Jacobites, Nagle et Booth, capitaines de *la Jolie* et de *la Tempête,* placées sous les ordres de Du Quesne-Mosnier, transportent en Écosse un bataillon irlandais, quand, le 20 juillet 1689, deux garde-côtes écossais leur barrent la route à la hauteur du cap Cantire. Les deux Jacobites enveloppent la *Janet* du capitaine Brown, qui, le bras emporté, baisse pavillon. Puis ils se portent au secours du capitaine Du Quesne-Mosnier, qui, par trois fois, a tenté d'enlever à l'abordage le second garde-côtes, *le Pelican.* L'équipage du *Pelican*, écrasé par notre feu, demande quartier, puis, par les sabords, nous envoie une grêle de balles. Furieux, nos marins bondissent sur le pont, dépêchent quatre-vingt-dix hommes et amarinent le navire, avant que le capitaine Hamilton, moribond, ait pu mettre le feu aux poudres (2).

(1) E. Sue, t. IV, p. 324.

(2) D'Avaux à Seignelay. Dublin, 26 juillet (*Negociations*... d'Avaux, p. 327). — *Mercure galant,* août 1689, p. 300. — *Gazette de France,* 1689, p. 385.

A full and true relation of the remarkable fight betwiet capt. Hamilton and capt. Brown, commanders of the two Scotch frigates, and three french men of war that brought over the Irish men to join Dundee. London,

Du Quesne-Mosnier, neveu du grand Du Quesne, était un protestant converti au catholicisme.

Quelle attitude allait avoir, vis-à-vis de leurs frères passés à l'ennemi, les « nouveaux réunis »? L'aventure du lieutenant Julien de la Rochelle fut, là-dessus, édifiante. Au large de Belle-Isle, sa corvette de dix canons rencontre un vaisseau de soixante, et une frégate de vingt-quatre canons qui, s'approchant d'elle sous pavillon blanc, la criblent de boulets. Ce sont des Hollandais. Surpris, Julien jure de « vendre cher sa vie » et, six heures durant, livre bataille jusqu'à ce que sa corvette coule bas. Avec les douze survivants de l'équipage, il gagne le navire marchand qu'il escorte et, par des sabords pratiqués dans la cabine de *la Maréchale*, en se faisant de balles de coton un rempart de fortune, il tire sur ses adversaires avec des boulets à deux têtes. Le vaisseau de ligne est dématé; la frégate, avec des renforts envoyés par sa conserve, tente pour la cinquième fois l'abordage, quand une salve lui brise le beaupré. Un navire marchand vient de battre deux navires de guerre (1).

III

L'ÉVASION DE JEAN BART ET DE FORBIN

(Juin 1689).

En mai 1689, Seignelay reçut d'un corsaire dunkerquois un mémoire intitulé (2) :

Fraser, Aug. 2 1689; réimprimé dans James GRANT, *The old Scots Navy from 1689 to 1710*. London, Navy records Society, 1914, in-8°, p. 26 : cf. aussi (p. 29) la requête de cent quarante-deux prisonniers provenant des deux garde-côtes écossais, internés à Kinsale.

(1) *Mercure galant*, août 1689, p. 278. — *Gazette de France*, 1689, p. 434.

(2) Sur Jean Bart, M. Henri MALO a publié un ouvrage très documenté : *Les corsaires. Les corsaires dunkerquois et Jean Bart*. Paris, 1914, 2 vol. in-8°.

« Proposition et moiens que donne Jean Bart pour la destruction du commerce des Hollandais, tant de la mer Baltique, Islande, Gronlande, Moscovye et autres endroits du Noort, estant leur grand, leur plus fréquent et très considérable négoce, sans lequel l'Estat de Holande ne peut subsister ». Comme les Hollandais, « fort ménagers », ne font escorter leurs convois que par un ou deux navires de guerre, il suffirait, pour les battre, de trois vaisseaux. — Non, observa le commissaire de la marine Patoulet qui annota le mémoire (1) : « Il en faudroit au moins quatre, armés aux dépends du Roy, comme *le Diamant, le Modéré, le Solide* et *l'Emporté*, et joindre à ces vaisseaux les frégates *les Jeux, le Serpent, la Railleuse, la Tempête* et *la Sorcière*, avec les trois petites frégates que j'ai fait bastir cette année ». — « Et quand mesme cet armement du Roy leur feroit prendre [aux Hollandais] de plus grand mesure, poursuivait Jean Bart, cela augmenteroit le nombre de leurs convoys de plus de trente navires de guerre, dont l'entretien et frois seroit fort considérable ».

Jean Bart obtient en partie gain de cause. Il a partie liée avec Claude de Forbin. Et c'est le ministre lui-même qui les commandite pour donner le branle à la guerre de Course, qu'il a déchaînée par un ordre daté du vaisseau amiral *le Souverain* (2). Bart et Forbin se proposent de détruire le commerce des Hollandais dans les mers du Nord (3). Comme leurs petites frégates *les Jeux* et *la Railleuse* vont sortir du Havre, une vingtaine de navires marchands sollicitent leur escorte pour aller à Brest. Le 22 mai 1689, le convoi est par le travers des Casquets, quand deux vaisseaux de ligne lui barrent la route. Se

(1) A Dunkerque, le 2 mai 1689 (Léon Guérin, *Histoire maritime de France*, t. IV (1851), p. 479).
(2) 30 juillet 1689 (Bibl. Nat., Thoisy 90, fol. 401).
(3) E. Sue, t. V, p. 141.

dérober avec deux frégates, qui n'ont pas plus de quarante-quatre pièces légères, devant des vaisseaux qui alignent quatre-vingt-dix pièces lourdes, n'aurait rien de déshonorant. Mais que deviendrait le convoi? Nos deux corsaires acceptent la bataille. Ils accrocheront le plus gros des navires anglais, le *Nonsuch,* pendant que trois navires marchands amuseront l'autre (1).

Jean Bart, sans tirer un coup de canon, fond à pleines voiles sur le *Nonsuch,* mais embarrasse son beaupré dans les haubans ennemis et manque l'abordage. *La Railleuse* vient à son secours, force à coups de mousquets et de grenades les marins du capitaine Thomas Roome Coyle à vider le pont et va tenter l'abordage, quand le second vaisseau anglais, libéré des trois navires marchands qui ont pris honteusement la fuite, assaille en flanc nos frégates et, à portée de mousquet, les écrase de son feu. L'enseigne de Guermont, lieutenant des *Jeux,* se sauve en chaloupe. Bart est blessé à la tête, Forbin compte six blessures, cent quarante hommes sur deux cent vingt sont hors de combat. Il faut se rendre. Leur sacrifice a sauvé le convoi.

A bord des vaisseaux anglais, il ne restait plus un seul officier valide. Ce fut un simple contremaître, Robert Sincock, qui en dut assumer le commandement et ramener les prises à Plymouth. Dépouillé par les vainqueurs, « nud comme la main », et gratifié d'une culotte trouée, Forbin accompagna Jean Bart en prison.

Un maître de barque ostendais leur procure une lime; les barreaux de la prison sont sciés; et nos deux corsaires,

(1) Archives Nat., *Marine*, B^2 69, fol. 471; B^3 58, fol. 87. — *Mémoires du comte de* Forbin, *chef d'escadre.* Amsterdam, 1730, in-12, t. I, p. 270. — *Gazette de France,* 1689, p. 303. — Henri Malo, *Les corsaires dunkerquois et Jean Bart.* Paris, 1913, in-8°, p. 184. — Henri Malo, *Jean Bart.* Paris, 1929, in-8°, p. 39 : La grande légende de la mer. — John Charnock, *Biographia navalis.* London, 1794, in-8°, t. I, p. 175 : article Roome Coyle (Thomas).

leur chirurgien et deux mousses descendent de nuit au moyen de draps, gagnent une yole où l'Ostendais a déposé des vivres, un compas et une carte marine, et sortent du port en répondant au qui-vive de la sentinelle : « *Fishers* ». Deux jours plus tard, Bart, « ramant avec une vigueur infatigable », abordait à Erquy en Bretagne.

« D'où venez-vous? demande Seignelay à Forbin, qui s'est aussitôt rendu à la Cour.

— D'Angleterre.

— Mais par où diable avez-vous passé?

— Par la fenêtre, Monseigneur ».

Et Forbin de demander de quoi prendre sa revanche : « Si j'avois eu l'avantage de commander un bâtiment de cinquante pièces de canon, j'aurois pris infailliblement les deux vaisseaux anglais qui nous ont fait prisonniers ». Le lendemain, il était promu capitaine de vaisseau.

Jean Bart, lui, humilié d'avoir été pris, s'est rendu à Dunkerque, où les « câpres », — les corsaires, — lui ont fait, le 16 juin, une réception triomphale. Patoulet demande pour lui le même grade. Forbin fait observer au roi qu'il a semblé oublier Bart, « action bien généreuse et qui n'a guères d'exemple dans ma Cour », déclare Louis XIV en donnant au brave Dunkerquois le brevet de capitaine de vaisseau (1). Haute leçon de moralité, que Seignelay propose en exemple, en invitant les officiers à « se défaire de cette basse jalousie qui les porte à se desservir les uns les autres ».

Dans une lettre d'un magnifique patriotisme, Vauban montrait la beauté du geste de Jean Bart : « Ayant esté battu, il n'a osé hazarder de se présenter devant le Roy en cet estat; mais quand il aura bien pris sa revanche, si on

(1) Qu'il accompagne d'une lettre de félicitation pour avoir combattu deux vaisseaux anglais, 19 juin 1689 (Émile Mancel, *Notices historiques sur Jean Bart*. Dunkerque, 1905, in-8°).

veut qu'il y aille, il ira. Voilà, Monseigneur, comme il faut les gens de guerre, et pleust à Dieu que vostre marine fust toute sur ce pied-là. Pour moy, j'aime qu'un homme de guerre doive tout à son mérite et non à la faveur. Accordez-luy vostre protection au deffaut de sa mauvaise cour, et souvenez-vous, s'il vous plaist sur cela, quels hommes ont esté le vieux Tromp, Ruiter et Du Quesne. Ils n'estoient pas de meilleure maison que luy (1) ».

L'année n'était pas close que Jean Bart prenait une première revanche. Il interceptait au Dogger-Bank (2) une flûte et une galiote sous pavillon danois qui transportaient en Écosse quatre compagnies orangistes : quatre des officiers, hélas! étaient des protestants français. Un autre allait nous livrer un combat acharné.

IV

CLAUDE D'AMBLIMONT DÉTRUIT UN CONVOI HOLLANDAIS

(27 juillet 1689).

A quinze lieues à l'O. N. O. du Texel, l'énergique capitaine qui avait battu Ruyter au Fort Royal de la Martinique, Claude d'Amblimont, rencontrait, le 27 juillet 1689, une flottille hollandaise. Il avait une flûte de 40 canons, *le Profond*, couplé de trois frégates. Les Hollandais, en pareil nombre, une flûte, trois frégates et une galiote, chargées de colons et de troupes pour les garnisons de

(1) 22 juin 1689 (Archives Nat., *Marine*, B³ 58, fol. 96; B³ 59, fol. 345 : H. Malo, t. II, p. 188).

(2) Le 19 décembre 1689. Il commandait *l'Alcyon*, de trente canons, et avait pour conserve *l'Opiniâtre* du capitaine Herpin (Archives Nat., *Marine*, B² 73, fol. 23; C⁵ 251, fol. 75 : Bibl. Nat., Clairambault 290, p. 89 : H. Malo, t. II, p. 195).

Curaçao, Guinée et Surinam, nous attendent « avec beaucoup de fierté, ayant juré sous peine de la vie de ne se jamais quitter ».

Herpin en tête, Claude d'Amblimont ensuite, La Motte dans ses eaux et Selingue en serre-files (1), notre colonne attaque et « fait danser un furieux menuet » au commandant en chef des Hollandais, qui est forcé de quitter son poste, le feu à bord, foudroyé au passage par *la Serpente* et serré de près par *le Profond* qui continue à le traiter avec « ruderie ». Selingue, dont « l'équipage est animé comme des lions », combat « à la portée du pistolet de poche » la frégate d'arrière-garde qui lui fait face et que *le Profond* vient également investir. Elle a pour capitaine un émigré français, qui emmène aux Antilles vingt-cinq ménages. « Autant sauter que d'être pendu », crie-t-il, et il met le feu aux poudres. La frégate hollandaise d'avant-garde, battue par *la Serpente*, aurait fait de même, si elle n'avait été amarinée à temps : des traînées de poudre étaient toutes proches de mèches allumées. Du vaisseau amiral en feu, s'était détachée une chaloupe pleine de naufragés, « qui jettoyent leurs mains jointes au ciel, demandant quartier. Selingue en recueillit soixante-seize. Du convoi hollandais, seule la galiote avait échappé. « Un vaisseau en feu, un coulé à fond et les autres pris, la tragédie » des Hollandais ne coûtait à Claude d'Amblimont que soixante-quinze tués et blessés, la plupart à son bord (2).

(1) Commandant respectivement *la Sorcière* de 26 canons, *le Profond* de 40, *la Trompeuse* de 12 et *la Serpente* de 26 pièces.

(2) Relation de Selingue, jointe à la lettre de Claude d'Amblimont du 6 août 1689 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 12, fol. 101 ; B[2] 70, fol. 49, 61, 68 ; C[4] 252, fol. 253. — E. SUE, t. IV, p. 325. — Emile MANCEL, *Un contemporain de Jean Bart : le chef d'escadre d'Amblimont*. Dunkerque, 1907, in-8°, p. 9). — Henri MALO, *Les Corsaires dunkerquois et Jean Bart*, t. II, p. 191.

Une autre tragédie nous coûta beaucoup moins. Attablé dans un cabaret de Saltash en Cornwall avec le capitaine d'une pinasse hollandaise de 40 canons, qu'il reconnaît « à son nez extraordinairement long », Jean Doublet lui soutire que la cargaison vaut 400 000 florins et nécessite une escorte : « Vous avez bien du canon? — Oui, mais mon plus fort est embarrassé, et je n'ay que trente et huyt hommes ».

Doublet n'a qu'une « bicquoque » de 6 canons. Il s'embarque à la nuit close avec vingt-huit hommes sur un bateau de pêche anglais dont il a enivré l'équipage. — « D'où est le bateau? crie une sentinelle du fort. — *A Fisher boat* », répond Doublet, et il aborde la pinasse hollandaise, surprend la vigie, occupe le poste des officiers : par l'écoutille, un de nos charpentiers tombe sur le dos du capitaine tout occupé de mettre le feu aux poudres. On hisse les huniers, et voilà la prise en mer : « Une soury avait enlevé un éléphant » (1).

Ces escarmouches préludaient à des actions d'envergure, car l'heure était particulièrement grave. Louis XIV avait déclaré la guerre aux Hollandais le 26 novembre 1688; et depuis lors, ses adversaires n'avaient cessé de croître. Le 15 avril 1689, il ouvrait les hostilités contre les Espagnols, en avouant sa déception de n'avoir pu les avoir comme alliés pour rétablir en Angleterre le roi légitime et défendre la religion catholique. En mai, c'était le tour des Anglais. Louis XIV avait prétendu dicter ses volontés à l'Europe. Et l'Europe, — Empire, Espagne, Hollande, Angleterre, Savoie, — s'était armée contre lui.

« Un homme a dit : Je passerai la mer, je dépouillerai mon père de son patrimoine, je le chasserai, lui, sa femme, son héritier, de ses terres et de ses États; et comme il l'a

(1) *Journal de Jean* Doublet, p. 127.

dit, il l'a fait. Ce qu'il devait appréhender, c'était le ressentiment de plusieurs rois qu'il outrage en la personne d'un seul roi. Mais ils tiennent pour lui... Un seul, toujours bon et magnanime, ouvre ses bras à une famille malheureuse. Tous les autres se liguent comme pour se venger de lui et de l'appui qu'il donne à une cause qui leur est commune » (1).

(1) *Les Caractères de* La Bruyère, chap. XII. Des Jugemens.

LA GUERRE D'ESCADRE

I

SEIGNELAY S'IMPROVISE AMIRAL

« Jamais la France n'avoit mis une si nombreuse flotte sur pied, et jamais elle n'avoit paru plus nécessaire. On savoit la jonction de beaucoup de vaisseaux hollandois avec les Anglois. On avoit beau presser pour les nôtres, il manquoit une infinité de choses. Nos matelots n'étoient pas en grand nombre : la religion en avoit fait évader une infinité, et des meilleurs. On fut obligé de prendre des bateliers de la rivière de Loire pour les remplacer, mais il falloit les dresser; tout cela demandoit du temps; et à la Cour, on n'en vouloit pas donner. M. de Seignelay partit de Versailles pour se rendre à Brest. » Reléguant le vice-amiral d'Estrées au commandement de la garde des côtes, le ministre s'improvisa amiral. « Général en tout, lorsqu'il ne donnoit pas le mot, il en avoit et les habits et la mine. Il parla d'aller attaquer les ennemis jusque dans leurs ports et dit que l'on allât d'abord à l'abordage » (1).

L'abordage? Mais peut-il seulement sortir de Brest? La flotte anglo-hollandaise l'a prévenu. Un traité passé entre Guillaume d'Orange et les États généraux des Pays-

(1) Mme de La Fayette, p. 239.

Bas a fixé l'effectif des escadres à entretenir en commun : dix frégates dans le Pas de Calais; trente vaisseaux, douze frégates et brûlots dans la Manche; cinquante vaisseaux, quatorze frégates et brûlots dans la Méditerranée (1). Mais pour frapper un grand coup, la majeure partie de ces forces navales, soixante-quatorze navires de guerre, ont été expédiés contre Brest et croisent dans l'Iroise. Sortir contre eux avec les quarante vaisseaux du vice-amiral d'Estrées serait folie. Il fallait attendre l'escadre du Levant.

Parti le 9 juin 1689 des îles d'Hyères, Tourville ne paraissait point. Les vingt vaisseaux qu'il amenait, contrariés par des vents opiniâtres du nord-ouest, avaient couru jusqu'aux Açores, pour gagner en louvoyant les abords du cap Finisterre. Cette randonnée les avait empêchés de croiser les corvettes envoyées à leur rencontre pour les aviser du blocus de Brest. Ils l'apprirent fortuitement d'un Danois. Les officiers généraux, réunis en conseil de guerre, opinèrent, deux, Nesmond et d'Amfreville, pour une relâche à Lisbonne ou un retour à Toulon, et un seul, Villette-Mursay, pour le forcement du blocus. Tourville se rallia au dernier avis : et après avoir détaché de l'avant Du Chalard et La Mothe d'Héran avec deux des meilleurs voiliers de l'escadre pour prévenir le maréchal d'Estrées, il courut bord sur bord au large d'Ouessant, attendant qu'une saute de vent éloignât la croisière ennemie (2).

Va-t-il réussir ou va-t-il tomber dans le filet du blocus? — Seignelay est très inquiet : un billet que lui apporte le corsaire Jean Doublet, dit ceci : « Les vaisseaux de Sa Majesté sont en bon état; tout se porte bien, et suis ravi d'en avoir autant appris de vous : le chevalier de Tour-

(1) 29 avril vieux style (9 mai) 1689 (Lamberty, *Mémoires de la dernière révolution d'Angleterre*. La Haye, 1702, in-12, t. II, p. 321).

(2) *Mémoires... de* Villette, p. 92.

ville » (1). Heureux optimisme, que sert, le 29 juillet 1689, une brume épaisse. Quand s'ouvre l'opaque rideau, le vent du sud-ouest a balayé la flotte ennemie : Tourville « tente le hasard de passer brusquement », et il réussit.

Dans sa « passion extrême de se trouver à une bataille navale », Seignelay dicte, à bord du *Souverain* (2), des instructions qui mettent sous les ordres de Tourville une masse de manœuvre de soixante-deux vaisseaux et vingt-neuf brûlots (3). Mais le contact avec l'ennemi est perdu : la croisière de blocus s'est évanouie. « En vérité, je vois que le Roy est très mal servy », fulmine le ministre (4).

« L'exploit de la plus formidable armée que le roi eût jusqu'alors mise sur mer (5) », se borne à un combat singulier. Détaché en reconnaissance du côté de Plymouth, le chevalier Du Méné, commandant *le Marquis*, de 58 canons, attaque un vaisseau anglais, d'égale force, le combat à portée de pistolet, tue le capitaine, met cent cinquante hommes hors de combat, et fait prisonniers les survivants. Le bras emporté, le chevalier Du Méné paie de sa vie une victoire qui ne lui a pas coûté plus de vingt-sept tués et blessés (6).

Un autre de nos éclaireurs, Jean Doublet, en se faisant passer pour contrebandier, attire au large d'Exmouth le collecteur des taxes royales, qu'il capture et amène à Seignelay. Des poches de cet « officier en manteau rouge », tombent des papiers. Stupeur! Ce sont les « véritables portraits, forces et signaux de notre armée. — Nous

(1) *Journal de Jean* Doublet, p. 141.

(2) Bibl. Nat., Thoisy 90, fol. 401.

(3) *Ordre de marche et de bataille pour le jour et pour la nuit que M. le chevalier de Tourville... donne pour être observé.* Placard signé de lui, 1689. (Bibl. Nat., Franç. 20625, fol. 474; Franç. 21494, fol. 52).

(4) *Journal de Jean* Doublet, p. 143.

(5) Mme de La Fayette, p. 276.

(6) *Mercure galant*, août 1689, p. 290. — *Gazette de France*, 1689, p. 485.

n'avons plus de secrets en France, s'écrie consterné le ministre : elle est trahie de tous côtés » (1).

L'année 1690 nous réservait une revanche. Le 19 mai, l'escadre de Killigrew et Van Almonde, qui convoyait la flotte marchande des Échelles du Levant, recevait avis d'Alicante qu'une petite division française rasait les côtes d'Espagne (2). Château-Renault montait vers nos ports du Ponant avec cinq vaisseaux et trois brûlots. A la vue de l'escadre anglo-hollandaise, double de la sienne, il se forme en bataille, en ligne de file, le vieux brave Jacques de Cuers de Cogolin en tête de colonne (3), prêt à s'ouvrir de force un passage. « Mais, la nuit venue, il donne dans le détroit; le vent, la marée, tout le favorise. Les ennemis veulent le poursuivre; mais ses vaisseaux, de frais espalmés, les distancent et échappent (4), apportant leur renfort à Tourville, qui, depuis le 29 octobre 1689, a le commandement en chef de nos forces navales avec le grade de vice-amiral du Levant.

Le plan de la campagne de 1690 ne fut pourtant point conçu par le vice-amiral.

La suprême habileté pour un chef, c'est de donner le change à l'ennemi. A défaut de « bons voiliers frais carennés et ariméz en vaisseaux de course » pour reconnaître et duper l'adversaire, Tourville songe à sacrifier une corvette. Elle aurait, à bord, de faux avis d'une expédition en Irlande qu'on laisserait, lors de la capture, « attachés avec un boulet, comme on a accoutumé de le faire, sans les jeter à la mer, afin que les ennemis pussent y ajouter créance » . La voie libre, il gagnerait avec toutes ses forces la Méditerranée pour y razzier flottes et convois,

(1) *Journal de Jean* Doublet, p. 141.

(2) Burchett, *Mémoires de tout ce qui s'est passé sur mer (1688-1697)*.

(3) « Extrait des services de la famille de Cuers de Cogolin » (Manuscrit appartenant au commandant Vivielle).

(4) Le P. Hoste, *L'art des armées navales*. Lyon, 1697, in-fol., p. 96.

car l'inaction lui pèse : « Il n'est pas possible de rester un si long temps à la mer à pirouetter à l'entour d'une armée, sans en venir aux mains » (1).

Mais voici que des instructions ministérielles, en date du 16 mai 1690, le comblent de joie. C'est un ordre d'attaque contre les ports anglais, Portsmouth, Torbay..., prélude d'une croisière à l'entrée de la Tamise pour prévenir la jonction des flottes anglaise et hollandaise. « Partez, je vous conjure, ajoute Seignelay. Les heures de retardement roulent sur moy. Au nom de Dieu, donnez-moy cette marque de votre amitié » (2).

L'inspirateur du plan de campagne est Jean Bart. En termes énergiques, le rude corsaire l'a préconisé pour « désenyvrer l'Angleterre du génie de son nouveau maître » et secouer la « léthargie » des partisans du roi Jacques. Occupation des Dunes, attaque du fort de Sherness, blocus des vaisseaux de Chatham par nos galères, nos galiotes à bombes et nos barques longues, montée de la Tamise jusqu'à la Tour de Londres, incendie des chantiers de construction, voilà pour les Anglais. Quant aux Hollandais, « on pourrait utilement les muguetter par des offres de restablissement de commerce, leur plus grand appast » (3).

Tourville, Château-Renault et d'Estrées quittent Brest à la tête de soixante-quinze vaisseaux, six frégates et vingt brûlots (4). Une lettre qu'ils interceptent, leur révèle

(1) « Mémoire donné au roi par M. de Tourville » (Delarbre p. 337).

(2) Archives Nat., *Marine*, B² 72, fol. 104. — Bibl. Nat., Nouv. acq. franç. 20216, fol. 390.

(3) Jean Bart, « Mémoire sur une entreprise à exécuter dans la rivière de Londres », 29 avril 1690 (Archives nat., *Marine*, B³ 62, fol. 528 : H. Malo, t. II, p. 199). — Mémoire de Seignelay (*Ibid.*, K. 1360).

(4) Et 26770 hommes, 4216 canons, selon une statistique (Archives Nat., *Marine* B⁴ 12. — Bibl. Nat., Nouv. acq. franç. 20216, fol. 357); — 23060 hommes, 4502 canons, selon une autre (Bibl. Nat., Estampes Ic. 6.)

qu'il y a cinquante-huit navires de guerre dans la rade de Sainte-Hélène. Ravi de la nouvelle, Tourville forme une colonne d'attaque de vingt vaisseaux, que deux autres colonnes épauleront, pour brûler la flotte en rade. Mais la pointe de l'île de Wight doublée, le 5 juillet 1690, l'on ne trouva plus l'ennemi dans la nasse de la baie.

On avait abandonné, au reste, comme impraticable le projet, préconisé par le chevalier Jennings, de pénétrer dans la rade de Portsmouth « par la passe des Aiguilles » (Needles). Par des pêcheurs anglais qu'on avait relâchés, ce même chevalier Jennings avait mandé à ses compatriotes que l'armée navale de France n'avait « d'autre dessein que de remettre le Roy légitime sur le trosne » d'Angleterre, en battant la flotte du prince d'Orange (1).

Le 8 juillet, Jean Bart revenait du large en annonçant qu'il avait compté quatre-vingt-quatre voiles carrées. Le même jour, un bateau de Boulogne apportait la nouvelle de la victoire de Fleurus et mandait à Tourville de lui donner un pendant (2). Le 9, un pavillon rouge, hissé soixante fois, signalait l'approche d'autant de vaisseaux de ligne. C'était Herbert, c'était l'adversaire que cherchait Tourville, en étalant les marées, se laissant porter par elles quand elles étaient favorables, jetant l'ancre quand elles étaient contraires...

Arthur Herbert était à Sainte-Hélène, quand il reçut de Weymouth la nouvelle stupéfiante qu'il était pourchassé par toutes nos forces navales. Il était si loin de s'en douter, qu'il n'avait aucun bâtiment en observation dans l'Ouest. Des insulaires britanniques, pris par nous, lui apportèrent une lettre du capitaine de vaisseau jacobite William Jen-

(1) Jennings au maire de Plymouth, à bord du *Soleil Royal*, le 1er juillet 1690.

(2) « Journal de la navigation de l'armée navalle commandée par M. le Comte de Tourville pendant la campagne de l'année 1691, » par DE VAUVRÉ (Archives Nat., K. 1360, n° 4).

nings, promettant le pardon à tous les capitaines qui embrasseraient la cause du roi Jacques (1). Herbert n'en tint aucun compte. Il attendait, pour engager l'action, les renforts anglais et hollandais, qui venaient peu à peu de l'Est, quand de la Cour de Londres, lui arriva l'ordre formel de livrer bataille. Le secrétaire d'État Nottingham lui laissait entendre que sa retraite « exposait à une ruine inévitable » la division Shovell venant d'Irlande, la division Killigrew qui avait franchi le détroit de Gibraltar, et enfin une riche flotte marchande. La reine Marie d'Angleterre ajoutait : « Une victoire éviterait à la nation les soulèvements et, en même temps, l'invasion (2) ».

Au Conseil de guerre interallié qu'il réunit aussitôt, Herbert exposa la nécessité de combattre des adversaires, qui ne tiendraient pas une heure, disait-il, en citant l'affaire de Bantry. — « N'en parlez pas, interrompit son collègue hollandais Evertsen. Nous savons tous comment l'affaire s'est passée et que tous les Français font leur devoir en braves gens. Il ne sera pas si aisé de les battre (3) ». Herbert allait en faire l'expérience à ses dépens.

« Si la victoire que nous remportasmes dans la Manche n'eut pas toutes les suites qu'elle devoit avoir, écrivait Villette-Mursay, elle servit au moins à faire connoistre que nos forces, bien employées et bien ménagées, estoient au-dessus de toutes celles qui s'estoient liguées contre le Roy ».

(1) Archives Nat., *Marine*, B⁴ 12, fol. 384.
(2) John Entick, *A Naval history*. London, 1757, in-fol., p. 549.
(3) Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 20216, fol. 359.

II

LA VICTOIRE DE BÉVEZIERS

(10 juillet 1690).

Herbert n'a que cinquante-six vaisseaux anglo-hollandais (1), épaulés par autant de navires légers, quand, le 10 juillet 1690, « à la petite pointe du jour » (2), la flotte de

(1) Soixante-deux vaisseaux, dix-huit mille neuf cent quinze hommes et quatre mille cent cinquante-trois canons, selon un « ordre de bataille français », conservé à la Bibl. Nat., Estampes Ic. 6; — cinquante-trois vaisseaux, selon le plan hollandais.

(2) Bataille navale de Béveziers, 10 juillet 1690 :

Sources françaises : Lettres et rapports signés : Tourville : « 11 juillet, à six lieues du cap de Bévesier; 13 juillet, à quatre lieues du cap de Fayerlay; 15 juillet, devant la Rye » (Archives Nat., *Marine,* B[4] 12, *passim*, publiées par E. Sue, t. IV, p. 360, 370; Delarbre, p. 340; *Mémoires du marquis de* Sourches, éd. Pontal, t. III, p. 266; *Gazette de France,* 22 juillet 1690); — Château-Renault, 11 juillet, B[4] 12, fol. 400; (*Mercure galant,* juillet 1690, p. 297; E. Sue, t. IV, p. 362; Calmon-Maison, p. 130; Le Chanteur de Pontaumont, *Combat naval de Béveziers,* dans les *Mémoires de la Société Académique de Cherbourg*, 1843); — Villette-Mursay, 15 juillet (*Mémoires... de* Villette, p. 159); — l'intendant de Vauvré (B[4] 12, fol. 344); — Dumanoir, à bord du *Constant* (fol. 342); — un capitaine provençal répétiteur, sans doute Forbin (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 20216, fol. 357); — un officier du *Furieux*. « A la hauteur d'Atting, 14 juillet » (*Mercure galant,* juillet 1690, p. 245); — le commissaire Cartigny, du *Triomphant* (B[4] 12); — Renau, 11 juillet (fol. 389). — A. Jal, *Abraham Du Quesne et la marine de son temps,* t. II, p. 584; — *Mémoires du comte de* Forbin. Amsterdam, 1730, in-8°, t. I, p. 302; — le P. Hoste, *L'art des armées navales*. Lyon, 1697, in-fol., p. 281; — « Relation de ce qui s'est passé au combat donné... entre l'isle de With et le cap Ferley » (Bibl. Nat., Franç. 20597, fol. 145 : D[r] E.-T. Hamy, *François Panetié*, p. 112).

A la lettre de Renau d'Éliçagaray du 11 juillet était joint un plan, la « disposition de l'armée navalle du Roy et des flottes ennemyes », qui fut gravée dans un placard imprimé intitulé : *Description du combat naval donné le 10 juillet 1690 entre la flotte du Roy commandée par le comte de Tourville... et les flottes anglaise et hollandaise,* avec les mouvements, manœuvres et l'ordre de marche des vaisseaux, les canons, les capitaines, les équipages de ceux de la flotte du Roy (Bibl. du service historique de

Tourville, depuis plusieurs jours en vue, se dispose à engager la bataille par le travers des blanches falaises du cap Beachy Head ou de Pevensey, le Béveziers de nos cartes. Nos soixante-dix vaisseaux forment une ligne aussi droite que si elle était tirée au cordeau, chacune de nos neuf divisions a un vaisseau répétiteur pour transmettre les signaux.

La brume est tombée; nous attendons le choc, les huniers à mi-mât, les navires légers en seconde ligne. Villette-Mursay, qui commande la division de pointe dans l'escadre de Château-Renault, fait venir à bord du *Conquérant* tous ses capitaines pour leur mander une manœuvre qu'il a fait approuver par Tourville. Mettant à profit notre supériorité numérique, ils forceront de voiles, puis revireront sur l'avant-garde ennemie. « Engagez le combat à quelque prix que ce soit », a envoyé dire dans la nuit Tourville.

la Marine, Ms. 142 (11) : Bibl. Nat., Franç. 20597, fol. 154 : E. Sue, t. IV, p. 306). — « Plan du combat naval », accompagné d'une Relation très précise, manuscrite (Bibl. du service historique de la Marine, Ms. 142 (11).

Sources anglaises : Herbert de Torrington à lord Caermarthen. Beachy Head, 1/11 juillet (J. Dalrymple, *Memoirs of Great Britain and Ireland from the dissolution of the last Parliament of Charles II until the Sea-Battle off La Hogue*. London, 1773, in-4°, t. II, p. 112, appendice II. — Procès de l'amiral Herbert (John Entick, p. 550). — *Memoirs relating to the Lord Torrington,* edited by John Knox Laughton. Camden Society, 1889, p. 44. — Burchett, p. 73.

« A prospect of the Late engagement at sea... engraved by the earle of Torrington order », dans Charnock, *Biographia navalis*. London, 1794, in-8°, t. I.

Sources hollandaises : Rapports du lieutenant-amiral Evertsen et du chef d'escadre Gillis Schey, à bord du *Hollandia* et de la *Princes Maria*. Près de Chatham, 17 juillet ; du vice-amiral Geerit Van Callenburgh, 16 août (L. Sylvius, *Saken van Staat en Oorlog*. Tweede Vervolg. Amsterdam, 1698, in-fol., 28[e] Boek, p. 127. — De Jonge, t. IV A, p. 199. — Snellen à sa femme, 15 juillet (De Jonge, t. IV A, p. 213).

« Plan et... disposition de l'armée du Roy commandée par M. de Tourville : copie de l'original fait par les Hollandais » (Bibl. du Service historique de la Marine, Ms. 142).

L'ordre de bataille était celui-ci (1) :

ESCADRE BLEUE D'AVANT-GARDE :

le Fier, de Relingue, chef d'escadre.......	68	can.
le Fort, La Harteloire..	52	—
le Maure, La Galissonnière..............	52	—
l'Éclatant, Septêmes...	54	—
LE CONQUÉRANT, VILLETTE, lieutenant général.	70	—
le Courtisan, Pointis...	62	—
l'Indien, Roussel......	50	—
le Trident, Riberette...	52	—
le Hardy, Des Gouttes, répétiteur..........	58	—
le Saint-Louis, La Roquepercin.............	56	—
l'Excellent, Montbron..	56	—
le Pompeux, d'Aligre...	74	—
LE DAUPHIN ROYAL, CHATEAU-RENAULT.......	110	—
l'Ardent, d'Infreville...	62	—
le Bon, Digoine........	52	—
le Précieux, Perrinet...	56	—
l'Aquilon, Beaugeais, répétiteur............	50	—
le Fendant, La Vigerie.	52	—
le Courageux, Sérigny..	62	—
LA COURONNE, LANGERON, chef d'escadre.......	58	—
le Ferme, Vaudricourt.	54	—
le Téméraire, Du Riveau-Huet.........	52	—

ESCADRE HOLLANDAISE :

Wapen van Utrecht, Decker..............	64	can.
Wapen van Alkmaar, Kalf................	50	—
Tholen, Calis..........	60	—
WEST VRIESLAND, CALLENBURGH...............	82	—
Princes Maria, Schey...	92	—
Castricum, Kuijper.....	52	—
Agatha, Van der Zaan...	50	—
Stad en Lande, Taalman.	52	—
Maagd van Enkhuisen, Van den Poel........	72	—
Noord Holland, Swaan..	44	—
Maagd van Dordrecht, Pietersen...........	60	—
HOLLANDIA, EVERTSEN....	70	—
Veluwe, Van Brakel....	60	—
Provincie van Utrecht, Convent............	50	—
Maze, Snellen.........	64	—
Vriesland, Van der Goes.	68	—
Elswout, Noorthey......	50	—
Rijgerberge, Van Zijll...	74	—
GEKROONDE BURG, VAN DE PUTTE..............	62	—
Noorder Quartier, Dick..	72	—
Veere, Mosselman......	60	—
Cortienne, den Boer.....	50	—

(1) « Ordre de bataille du combat de l'année 1690, le 25e de juillet » (Bibliothèque Nat., Estampes Ic. 6. — Archives Nat , *Marine*, B4 12, fol 404 : CALMON-MAISON, p. 321). — *Memoirs relating to the lord Torrington*, p. 49. — CLOWES, p. 335.

ESCADRE BLEUE D'AVANT-GARDE :		ESCADRE HOLLANDAISE :
Derrière la ligne de combat :		*Derrière la ligne :*
le Solide, Ferville......	48 can.	4 brûlots.
l'Alcyon, Jean Bart	44 —	
l'Éole, Du Tast........	50 —	
6 brûlots.		

Il était huit heures du matin. Vent arrière, Herbert, battant pavillon rouge, arrivait sur Tourville, et Ralph Delavall, dont l'escadre avait des pavillons bleus, faisait face à Victor-Marie d'Estrées; les Hollandais d'Evertsen à Château-Renault.

« Les ennemis vinrent en bon ordre attaquer notre ligne presque de front, écrivait le lendemain Château-Renault; les Hollandais me tombèrent en partage et arrivèrent un peu plus tôt que le reste de la ligne. Ils firent une faute bien considérable pour des gens du métier. Ils n'avaient pas assez prolongé leur ligne pour combattre les vaisseaux de la tête; la division de M. de Villette fit force de voiles pour être en état de revirer sur les ennemis et les mettre entre deux feux ».

Château-Renault les avait laissés s'engager à fond contre lui, avant de prescrire à son divisionnaire une manœuvre qui s'imposait. Les Hollandais Callenburgh et Evertsen, que soutenaient « deux vaisseaux bien serrés », chargeaient « avec toute la vigueur possible et une grande franchise » Château-Renault et ses matelots, d'Aligre et d'Infreville. Le vaisseau amiral de notre escadre bleue, *le Dauphin Royal*, n'avait parmi tout son équipage que six marins aguerris, et ses soldats de marine n'étaient que des recrues, disciplinées par l'ancien mousquetaire Boisténard. Il se comporta néanmoins magnifiquement : ripostant par une violente canonnade, que dirigeait Trouillet, « le meilleur officier de France », il eut, « en morts et blessés, près de

cent hors de service ». Son matelot d'arrière, *l'Ardent*, très maltraité, dut sortir de la ligne pour se raccommoder; le second de Le Roux d'Infreville, La Piaudière, était grièvement blessé. Le matelot d'avant, *le Pompeux*, par une fausse interprétation du capitaine d'Aligre, s'éloignait, après avoir fait « beau feu », et forçait de voiles pour rejoindre notre division de pointe, qui exécutait une manœuvre enveloppante. Car notre succès se dessinait. Voyez la gravure ci-jointe représentant la position des deux armées à la troisième heure de l'action.

Après avoir gagné le vent, Relingue, La Harteloire, La Galissonnière, Septêmes, Villette et Pointis reviraient sur les Hollandais, que leur crochet prenait entre deux feux. Si Villette avait « placé à la teste de la ligne ses brûlots », c'en était fait des Hollandais. Quelques-uns se dérobèrent à notre étreinte, en passant par le créneau laissé ouvert par deux blessés, par *l'Ardent* et par *le Précieux*, de Perrinet, qui avait perdu soixante-neuf hommes.

Il y avait deux heures que la bataille était engagée, quand l'escadre rouge d'Herbert, au centre, arriva à portée de canon.

L'infortune des Hollandais n'en va pas moins croissant. Tourville « se prolonge sur leur arrière-garde ». Forcés de distendre leur ligne devant ce nouvel adversaire, « trop abandonnés pour se rallier au vent, ils se mettent en double et tombent en désordre sur Tourville ». La *Princes Maria* du chef d'escadre Gillis Schey, une écumoire, compte soixante-douze tués et blessés; les chefs d'escadre Van Brakel et Jan Dick, le capitaine Noorthey sont blessés à mort; la division Van de Putte est rase comme un ponton. Le *Vriesland*, de soixante-huit canons, pris sous le feu du *Souverain* et de *l'Arc-en-Ciel*, est réduit à l'état de

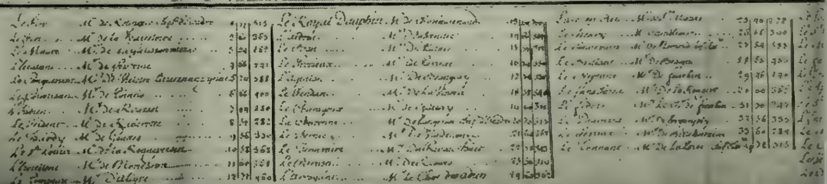
crible. Invité par le marquis de Nesmond à se rendre : — « Jamais », répond Philip Van der Goes, qui a abattu, à bord de *l'Arc-en-Ciel,* cinquante et un des nôtres. Lui, il a deux cent trente hommes hors de combat. Quand le second de Nesmond, le capitaine d'Aire, montera à bord de l'épave du *Vriesland* pour l'amariner, « il n'y avoit pas un pied sur le vaisseau, depuis l'eau jusqu'au haut, où il n'y eût un coup de canon. On n'y voyoit que gens l'un sur l'autre, morts ou mourans ». Il faudra brûler notre prise, après avoir évacué les survivants.

ESCADRE BLANCHE DU CENTRE :

le Brusque, De Ricous...	50 can.
l'Arrogant, Des Adrets..	54 —
l'Arc-en-Ciel, Ste-Maure.	44 —
l'Henri, d'Amblimont...	62 —
LE SOUVERAIN, NESMOND.	80 —
le Brillant, Beaujeu.....	66 —
le Neptune, Forbin......	46 —
le Sans-Pareil, La Rongère................	58 —
le Fidèle, Forbin-Gardane	46 —
le Diamant, Serquigny.	56 —
le Sérieux, Bellefontaine.	56 —
le Tonnant, La Porte...	70 —
LE SOLEIL-ROYAL, TOURVILLE................	98 —
le Saint-Philippe, Coëtlogon..............	80 —
le Marquis, Châteaumorand................	80 —
le Furieux, Desnots.....	60 —
le Fortuné, Pallas.......	58 —
l'Apollon, Bidault.......	56 —
le Saint-Michel, Villars..	54 —
l'Entreprenant, Sèbeville.	56 —
LE MAGNIFIQUE, AMFREVILLE................	76 —
le Content, Saint-Pierre..	56 —

ESCADRE ROUGE :

Plymouth, Carter.... .	60 can.
Deptford, Kerr........	50 —
Élizabeth, Mitchell.....	70 —
SANDWICH, ASHBY......	90 —
Expedition, Clements...	70 —
Warspite, Fairborne...	70 —
Woolwich, Gother.....	54 —
Lion, Torpley.........	60 —
Rupert, Pomeroy......	66 —
Albemarle, Wheler....	90 —
Grafton, duc de Grafton.	70 —
ROYAL SOVEREIGN, HERBERT...............	100 —
Windsor Castle, Churchill...............	90 —
Lenox, Granville......	70 —
Stirling Castle, Hastings.	70 —
York, Hopsonn........	60 —
Suffolk, Cornewall....	70 —
Hampton Court, Layton.	70 —
DUCHESS, GILLAM......	90 —
Hope, Byng...........	70 —
Restoration, Botham...	70 —



BATAILLE DE BÉVEZIERS (JUILLET 1690). L

(Service hi

M. De Tourville	[illegible]	104	404	
M. de Cotlogon, chef d'esc.	36	80	315	
M. de [illegible]	37	58	345	
M. Desnos	38	60	365	
M. [illegible]	39	62	366	
M. Bidaud	40	58	360	
M. Le Ch.er de Villars	41	58	345	
M. De Sébeville	42	60	365	
M. Danquegille	43	76	390	
M. De S.t Pierre	44	68	390	
M. De Valois	45	60	262	
M. Le Ch.er Damfreville	46	56	252	

Le Courageux	M. De S.t Marc	47	58	308
La Victoire	M. De Blenac	48	42	230
Le Vaillant	M. de Chaleau	49	54	315
Le Parfait	M. De Machaut	50	60	350
Le Triomphant	M. de Flacourt	51	72	515
Le Bourbon	M. le Ch.er d'Ortucut	52	58	350
Le Duc	M. De Latour	53	52	303
Le Vaillant	M. De Gueymore	54	54	330
Le Capable	M. de La Pharouze	55	50	250
Le Brave	M. De Champigny	56	68	365
Le François	M. D'Ailly	57	44	202
L'Aimable	M. de Lamothe Hequenouille	58	60	300
Le Fourvant	M. de Cogolin	59	72	500

Le Grand	M. Le Comte d'Estrées, Vice-Amiral de France	60	86	600
Le Belliqueux	M. Desfranes	61	72	315
Le Prince	M. Le Baron des Adrets	62	58	365
Le [illegible]	M. Desherbiers	63	52	230
Le Modéré	M. Desaugiers	64	50	312
Le Fleuron	M. de Hubert	65	51	339
L'Aimable	M. Du Magnon	66	70	450
L'Arrogant	M. de Gabaret lieutenant général	67	80	600
Le Glorieux	M. de Belisle Erard	68	62	302
L'Éclatant	M. de Ramadier	69	70	472
Le Terrible	M. De Pannetier	70	72	315

L'on voit par ce Plan que partie des Hollandois sont doublez par l'Escadre de M. de Villette qui les auroit entierement perdus sans le Calme, l'Escadre bleue Angloise [illegible] maltraittée par l'arrieregarde de France. M. de Nesmond fait rendre un Vaisseau Anglois qu'on fit brûler. Ensuitte plusieurs Anglois et Hollandois sont demastez et maltraittez [illegible] qu'il parut; les Anglois envoyerent un brulot qui brûla sans effet près M. [illegible]. Les petits bâtiments qui [illegible] sont les fregates, Brulots, Barques longues et Chaloupes des deux Armées.

RE HOLLANDAISE EST DOUBLÉE ET ENVELOPPÉE.

de la Marine.)

ESCADRE BLANCHE DU CENTRE :		ESCADRE ROUGE :	
le Vermandois, Du Chalard	58 can.	*Derrière la ligne :*	
le Cheval Marin, Ch^r d'Amfreville	40 —	*Constant Warwick*, Beverley	36 can.
le Fougueux, Saint-Marc	58 —	8 brûlots.	
Derrière la ligne de combat :			
le Faucon, Montbault	44 —		
6 brûlots.			

Que faisait l'escadre rouge des Anglais? — Tourville dira d'Herbert : « Ce mylord n'avoit pas jugé à propos de se tenir ny près ny lontems sous le feu du *Soleil Royal* ». A vrai dire, le mouvement giratoire de notre corps de bataille, entraîné par notre avant-garde à encercler les Hollandais, a amené Tourville à la hauteur de la première division rouge, celle d'Ashby, tandis que le marquis d'Amfreville fait face à Herbert.

La scène est grandiose : de la dunette de Tourville, Renau d'Eliçagaray en prend le croquis, sans souci des boulets, dont l'un emporta les basques de son justaucorps. Vite « lassé de se trouver par le travers du *Soleil Royal* » et du *Tonnant*, le vice-amiral John Ashby « sort de la ligne avec précipitation, criblé de coups ». Le *Tonnant*, il est vrai, a été « entièrement désemparé par un boulet artificiel ». Mais cinq adversaires ont reculé, démâtés : un brûlot a été coulé par Desnots.

L'amiral rouge Herbert, au lieu de « prester le colet » au *Magnifique*, battant le pavillon d'Amfreville, « ne s'attache qu'à l'endroit le plus faible de nostre ligne », au point de suture du centre et de l'arrière-garde, aux petits vaisseaux *Content, Entreprenant*, *Saint-Michel* et *pollo n,* au *Fougueux* enfin, qui le força « à se retirer au fond de la ligne, malgré les cent pièces de canon du *Royal*

Sovereign. Notre supériorité éclate nettement au centre.

ESCADRE BLEUE ET BLANCHE D'ARRIÈRE-GARDE

le Comte, La Roche-Courbon-Blénac......	40	can.
le Vigilant, Chalais.....	52	—
le Parfait, Machault....	62	—
LE TRIOMPHANT, FLACOURT.	70	—
le Bourbon, d'Hervault..	62	—
le Vaillant, Feuquières..	48	—
le Duc, Pallières........	48	—
le Capable, La Boissière..	54	—
le Brave, Champigny...	54	—
le François, d'Hailly....	46	—
l'Agréable, La Motte-Genouillé............	58	—
le Florissant, Cogolin...	80	—
LE GRAND, V.-M. D'ESTRÉES...............	80	—
le Belliqueux, Des Francs.	74	—
le Prince, Des Adrets...	56	—
le Prudent, Des Herbiers...............	52	—
le Modéré, Des Augiers..	50	—
le Fleuron, Chabert.....	54	—
l'Aimable, Du Magnou..	70	—
L'INTRÉPIDE, J. GABARET..	80	—
le Glorieux, Belle-Isle-Érard..............	60	—
l'Illustre, Rosmadec....	66	—
le Terrible, Panetié.....	74	—

Derrière la ligne de combat :

le Léger, Du Rouvray...	44	—

6 brûlots.

ESCADRE BLEUE :

Anne, Tyrrel..........	70	can.
Bonaventure, Hubbard..	48	—
Edgar, Jennifer........	64	—
Exeter, Mees..........	70	—
Bredah, Tennant.......	70	—
Saint Andrew, Dorrell..	96	—
CORONATION, DELAVALL...	90	—
Royal Katherine, Aylmer.	82	—
Cambridge, Foulks......	70	—
Berwick, Martin........	70	—
Swallow, Walters......	48	—
Defiance, Graydon......	64	—
Captain, Jones.........	70	—

Derrière la ligne :

8 brûlots.

A notre droite, le vice-amiral bleu Ralph Delavall « chargeoit avec beaucoup de vigueur ». En vrai sanglier, il cherchait à défoncer notre ligne entre *le Grand* et *l'Intrépide*, entre Victor-Marie d'Estrées et Gabaret. Sous les

bordées de ses pièces lourdes, deux vaisseaux de quatrième rang, *le Fleuron* et *le Modéré*, s'éclipsent pour panser leurs blessures. Atteint d'une bombe, *le Terrible* de Panetié saute « de la sainte-barbe jusqu'à la dunette », il a quatre-vingt-treize hommes hors de combat. Et Delavall, « tout glorieux, se laisse tomber avec ses deux matelots sur M. de Gabaret, croyant faire ployer les vaisseaux de l'arrière-garde ». Mais il est contenu, puis repoussé; deux de ses navires, démâtés, sont ras comme des pontons. *L'Illustre* de Rosmadec a tenu tête à cinq adversaires à la fois, « avec toute la fermeté et la valeur imaginables », aidé par *le Glorieux*. De ses quarante-huit canons, *le Vaillant* a repoussé un trois-ponts armé de quatre-vingt-dix pièces. Là encore, nos adversaires sont tenus en échec, pendant que se règle le sort des Hollandais.

« Sur le soir, le vent tourne de nostre costé environ une demye heure. S'il eust continué, il y avoit dix vaisseaux de coupés. Sans le calme qui arriva, les Hollandois étoient perdus sans ressource. Ils n'étoient plus en état de tirer; il n'y avoit plus qu'à tendre la main » pour les prendre. « Les Anglois se crurent enfin obligéz de faire figure »; le capitaine du *Vriesland*, notre prisonnier, ne criait-il pas à la trahison (1). Ils lancèrent, à cinq heures du soir, sur *le Conquérant* un brûlot, que les batteries de Villette coulèrent bas; puis ils dépêchèrent leurs chaloupes pour remorquer hors de la fournaise cinq des éclopés.

Une dernière manœuvre les aida à « opérer une retraite fort honorable à la veüe de nostre armée; ils mouillèrent à quelque distance de nous, sous voiles et en bataille », nous laissant ainsi dériver loin d'eux avec le jusant. De son chef, un simple répétiteur de signaux, Forbin, eût

(1) Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 20216, fol. 360.

voulu hisser le signal de jeter l'ancre : « Redresser son général » eût été une incorrection, dont ses officiers le détournèrent. A neuf heures du soir, Herbert rompait le combat. « Il leva l'ancre et prit la route de l'Est avec la grande marée (1) ».

Le soir même, partait du *Soleil Royal* ce bulletin de victoire : Les ennemis ont « pris la fuitte en se faisant remorquer par leurs chalouppes, laissant près de nous dix de leurs vaisseaux désemparés, que nous prendrions s'il y avait un souffle de vent. Nous en avons pris un, démâtés onze, coulés deux et trois brûlots, et brûlé un quatrième qui venoit fondre sur nous ».

Les vaisseaux éclopés eussent reçu le coup de miséricorde, si les quinze galères du bailli de Noailles avaient rallié à temps l'armée navale. Elles s'étaient attardées dans leur port d'armement, à Rochefort, dont un dessin à l'encre de Chine avec rehauts de couleurs, exécuté en cette même année 1690, montre le superbe panorama (2).

A l'heure de la bataille, elles n'étaient encore qu'au « Havre des Fées », l'Aber Vrac'h en Bretagne. Réduit à ses seuls moyens, Tourville s'emploie à exploiter la victoire et « à talonner les ennemis plus que les forces des équipages et les mâtures ne peuvent le permettre ». « Un feu de joie » le guide dans les ténèbres, les flammes du *Gekroonde Burg,* battant pavillon de Van de Putte, qui s'est fait sauter; le *Noord Quartier,* qui porte la cornette de Jan Dick, a sombré; le *Maze* de Jan Snellen, assailli à Hastings, perd cent trente hommes, mais s'échappe.

« Affalés dans l'anse de Béveziers, hors d'état de se lever », les Hollandais demandent du secours à leurs alliés.

(1) Bulletin adressé à l'abbesse de Pentemont, sœur de Tourville (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 20216, fol. 40.)

(2) Ce dessin, signé Berquin, mesure 3 m. 40 sur 0 m. 53; il est conservé à la Bibliothèque de Saintes.

Sept de leurs vaisseaux rasent « la terre qui les mange », mais sans pouvoir échapper à l'étreinte de Villette qui leur coupe la retraite vers les cales de radoub de Portsmouth. Dans la nuit du 13 juillet, la débâcle s'accentue; le *Wapen van Utrecht* sombre; le *Maagd van Enkhuisen*, l'*Elswout* et un brûlot se jettent à la côte près de Rye, où leurs capitaines les sabordent; en dépit de la batterie qui commande l'entrée de ce port, le *Tholen* reçoit de Tourville un coup mortel. L'*Anne*, vaisseau anglais de 70 canons, est brûlé par son capitaine près de Winchelsea. Les débris de la flotte vaincue se traînent vers le Pas de Calais. Le désarroi est parmi les coalisés. Herbert, violemment pris à partie par les Hollandais, est traduit devant une Cour martiale et relevé de son commandement, alors que le neveu de Tourville, Châteaumorand, et son major général, Raymondis, ont apporté à Versailles de nouveaux bulletins de victoire.

Louis XIV exulte. Dans une lettre à l'archevêque de Paris où il réclame un *Te Deum*, il se fait l'historien de la campagne : Les Anglo-Hollandais, disait-il, « vinrent vent arrière sur mon armée navale, espérant que l'avantage du vent les rendroit maistres de finir le combat sans s'exposer à la perte entière de leur flotte. Mais, après qu'il eut duré sept heures, les ennemis furent obligéz de plier et de prendre la fuite en désordre. Ils perdirent en cette occasion le vaisseau le *Frisland*, de 68 canons, qui se rendit au vaisseau *le Souverain*, commandé par le marquis de Nesmond, et deux autres de la mesme force furent couléz bas avec deux de leurs brulotz. Cependant, mon armée, profitant de son avantage, se servoit des marées pour poursuivre les ennemis, qui avoient toujours le vent favorable : se voyant presséz et hors d'espérance de pouvoir sauver les vaisseaux qui avoient esté démastéz, ils prirent le parti d'en faire sauter trois et d'en couler bas quatre autres. Le 12, les flottes ennemies estant par le travers du cap de Ferley,

à 30 lieues de l'isle de With, où le combat avoit commencé, et mon armée les poursuivant toujours, le comte de Tourville, voyant sous le vent six vaisseaux démastéz qui rangeoient la coste d'Angleterre, détacha aussitost une escadre sous le commandement du marquis de Villette qui fit brusler quatre de ces vaisseaux et eschouer les deux autres.

« Cette action s'est passée sans que mon armée ayt receu aucun dommage considérable [trois cent quarante-quatre tués, huit cent onze blessés (1)]; et tous mes vaisseaux sont en estat de tenir la mer... En sorte que je me trouve à présent *maistre de la Manche*, après avoir battu les Anglais, qui se vantoient depuis plusieurs siècles d'en estre les maistres, fortifiéz de tous les vaisseaux de Hollande ».

Louis XIV fait d'autant plus sonner la victoire de Béveziers que, le lendemain 11 juillet, il a subi une défaite. Nos troupes, mises à la disposition du roi Jacques II, ont été battues à la Boyne en Irlande par Guillaume d'Orange, qui a aligné des régiments d'émigrés français. L'infortunée reine d'Angleterre a repris courage : « Après ce que vous venez de faire, écrit-elle à Tourville, je regarde le Roy maistre de la mer. Si nous sommes assez heureux pour retourner bientost dans notre pays, vous en aurez esté le premier à nous en ouvrir le chemin (2) ».

Ce chemin, Jacques II est le dernier à le prendre. La bataille de la Boyne a si bien abattu ses espérances qu'il a pris la fuite et s'est embarqué à Duncannon sur un navire malouin, *le Lauzun;* à Kinsale, attend la division navale

(1) « Estat des morts, blessés et malades » (Archives Nat., *Marine*, B[4] 12, fol. 405; E.-T. Hamy, *les Blessés de Béveziers*, extrait du *Bulletin de la société française d'histoire de la médecine*. 1902.)

(2) Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 20216, fol. 28. — État des troupes (7 400 hommes) mises à la disposition de Jacques II (C. Rousset, t. II, p. 382, 421).

de Forant et Du Quesne-Mosnier. Juillet n'était pas achevé que le roi détrôné et vaincu était de retour à Brest.

Ainsi était ruiné le plan de Seignelay, qui comptait qu'après la victoire navale de Tourville, Château-Renault irait dans le canal de Saint-Georges détruire les transports de Guillaume d'Orange et isoler ainsi en Irlande les troupes orangistes (1). De la déception du ministre, Tourville fut le bouc émissaire : et le vainqueur de Béveziers se fit traiter de « poltron d'esprit », s'il était « brave de cœur » (2), pour n'avoir pas exploité la victoire.

Il a proposé pourtant l'attaque de Torbay et Dartmouth, tout en détachant dans les parages de Yarmouth la division de Relingue pour ruiner la pêche du hareng (3).

Les quinze galères du bailli de Noailles l'avaient enfin rallié le 30 juillet (4). Le 5 août, tandis que la population en charrettes ou à cheval s'enfuit dans une épouvante folle, elles remorquent à l'embouchure de la Tyne des chaloupes réparties en quatre divisions et chargées de quinze cent soixante-dix hommes, puis s'embossent à droite et à gauche pour soutenir la colonne du vice-amiral d'Estrées et du commandant des gardes-marines, de Coulombe. Trois canons tombent entre nos mains. Une douzaine de navires, dont un vaisseau tout neuf de 44 canons, sont incendiés dans le port de Tinmouth; la ville est mise à rançon : « N'exposez aucunement l'élite de l'armée navale, en un temps où l'ennemi pourrait tomber sur celle du Roy », a dit Tourville : et nos troupes se rembarquent à l'approche d'une armée de six mille hommes. Le 8 août, avec son

(1) *Mémoires de* Jacques II, t. IV, p. 178, 183.

(2) *Ibidem*. — « Principes de M. le marquis de Seignelay » (E. Sue, t. IV, p. 405).

(3) Lettre de l'intendant de Vauvré à Seignelay. A bord du *Soleil Royal*, le Havre, 29 juillet (Archives Nat., K. 1360, pièce 15.)

(4) Ch. Bréard, *La navigation des galères de Ponant (1690)*. Rouen, 1893, in-4° : extrait du *Bulletin de la Société normande de géographie*.

intrépidité coutumière, Tourville reconnaissait en chaloupe Dartmouth, sous les volées du château, d'une tour et de deux batteries. Mais comme il n'y avait que deux ou trois petits navires derrière une estacade, il jugea superflu d'attaquer.

Tout autrement fructueuse eût été l'attaque de Plymouth, où Killigrew était réfugié avec une dizaine de navires de guerre, tandis que deux cents bâtiments de commerce se pressaient dans le port marchand. « Allez brûler ces vaisseaux de guerre, manda Seignelay; ou au moins, si vous pouvez vous rendre maître des vaisseaux marchands, vous pourrez terminer par là une campagne dont les commencements ont été si glorieux ». — « L'entreprise doit être par vous examinée sur les lieux, réitéra le ministre à Tourville, pourvu que vous y apportiez une véritable envie de faire quelque chose d'extraordinaire et que votre esprit soit un peu moins fertile en raisons, lorsqu'il s'agit de trouver des difficultés (2) ». Mais Tourville, estimant l'entreprise impossible, rebrousse chemin vers la France, malgré la menace d'être relevé de son commandement et remplacé par d'Estrées; c'est qu'il a des milliers de malades, qu'il débarquera tant en Normandie qu'à Brest (3). Il désarme, ne laissant que les divisions de Relingue et d'Amfreville en observation à l'ouvert de la Manche.

Une de leurs petites frégates s'y couvrit de gloire. N'ayant que dix-huit canons et dix pierriers, *la Friponne*

(1) Lettres de Tourville. 2 et 5 août (E. SUE, t. IV, p. 377). — Mémoires de Bonrepaus et d'Estrées. 5 août (Affaires étrangères, *Angleterre*, Mémoires et documents 54, fol. 230, 235). — COQUELLE, *Les projets de descente en Angleterre d'après les archives des Affaires étrangères*, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, 1901, p. 437.

(2) DELARBRE, p. 185.

(3) Deux mille huit cents en Normandie, six mille à Brest (Mémoire de Tourville : Bibl. Nat., Nouv. acq. Franc. 20216, fol. 134). — L'intendant de Vauvré n'accusait que trois mille six cents morts, blessés et malades (Archives Nat., K. 1360).

livre coup sur coup bataille à quatre corsaires hollandais, puis à deux vaisseaux de ligne de Clowdisley Shovell, et ne se rend qu'après avoir perdu son capitaine, Saint-Marc, tué, son lieutenant tué, son maître d'équipage tué et quatre-vingt-dix matelots tués et blessés (1).

III

LE MINISTRE LOUIS DE PONTCHARTRAIN

En 1690, le glas de Jean-Baptiste Colbert de Seignelay sonna le lendemain du jour des Morts. « C'est la splendeur qui est morte », s'écria Mme de Sévigné. « Formé par un père infatigable et d'une capacité consommée, la France avait eu peu de ministres si actifs, si laborieux et si vigilans que lui. Sincère ami du mérite, il ne le laissa jamais languir dans l'obscurité » (2).

Pour le remplacer, Louis XIV jeta les yeux sur un homme qui, en l'absence du ministre, « faisait marcher le service » et à qui Saint-Simon reconnaissait « du mérite, du talent, de la capacité et de l'esprit ». Ancien commissaire général de la Marine, auteur principal de la Grande Ordonnance de 1689 sur la Marine, François d'Usson de Bonrepaus avait, sous le titre d'intendant général des classes et armées navales, des fonctions équivalentes à celles d'un sous-secrétaire d'État (3). Mais quand il fut question d'en faire un secrétaire d'État, les cabales les plus opposées s'unirent pour lui faire obstacle. Déjà le chancelier Le Tellier lui avait nui dans l'esprit du roi : « Depuis plus de

(1) Décembre 1690 (Burchett, p. 86).

(2) Forbin, t. I, p. 305.

(3) Arthur de Boislisle, *M. de Bonrepaus, la marine et le désastre de la Hougue*. Paris, 1877, in-8°, extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*.

dix ans, écrivait Bonrepaus à son frère (1), il ne s'estoit pas passé un jour que ce méchant vieillard n'eust cherché l'occasion de dire du mal de moy... Sa Majesté m'avertit que les parens de M. de Seignelay m'estoient entièrement contraires ». Il n'avait pas les huit cent mille livres à leur verser pour l'achat de la charge. Ce fut Louis Phelypeaux de Pontchartrain qui la paya. — « Mais c'est sur vous que je compte pour faire des fonctions que M. de Pontchartrain ignore entièrement. Vous ordonnerez de tout, dit Louis XIV à Bonrepaus. — « Comme il est fort glorieux, cela luy sera insupportable, objecta Bonrepaus avec un bon sens qui ne put emporter la conviction royale. Il est du service de Sa Majesté de laisser faire M. de Pontchartrain, à qui les commis de M. de Seignelay expliqueront les choses. La marine n'est pas la magie noire. »

Erreur : « tout nerf, tout esprit, tout sentiment, tout délicat et fin, tout noble, tout naturel, tout simple, vif et hardi, charmant et en riens et en affaires, ce très petit homme » de Pontchartrain démentit le trop flatteur portrait fait par Saint-Simon (2), qui le dotait d' « une physionomie d'où sortaient des étincelles de feu et d'esprit ».

Avec lui, que nous sommes loin des maximes colbertines : « Le Roy ne donne les charges de la Marine qu'au mérite et non à la recommandation. Il n'y a qu'un moyen de parvenir : le temps et les belles actions ». — « Continuez à vous aider, car mon crédit est médiocre », disait alors à son cousin Villette Mme de Maintenon, au lieu qu'aujourd'hui Pontchartrain est aux ordres de la favorite. Un sobriquet énergique cinglera dans la Marine les créatures de Mme de Maintenon : *les Bâtards du cotillon*. Et

(1) Le 27 janvier 1693 (*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1882, p. 265).

(2) Louis Delavaud, *Un ministre de la marine. Jérôme Phelypeaux de Pontchartrain, son éducation*. Rochefort, 1911, in-8°, extrait du *Bulletin de la Société de Géogr. de Rochefort*.

encore si le favoritisme s'arrêtait à la recommandation! Un écrivain de Marine va plus loin.

« M. de Pontchartrain fut le premier qui vendit généralement tous les emplois de la Marine, écrivait Challes (1). Le mérite, la bravoure, la valeur, la science, les services et la probité ne consistaient dans l'esprit du ministre et de sa femme, des commis supérieurs et du reste de la couvée, que dans les espèces sonnantes dont ils profitaient. Une avarice sordide et crasse régnait partout, surtout dans l'esprit de Mme de Pontchartrain, qui très souvent lâchait des mots dont la plus effrontée harengère aurait eu honte ». Pure calomnie de pamphlétaire, sans doute!

Et si nous n'avions sur le ministère de Pontchartrain les sévères appréciations de l'intendant général Bonrepaus, du maréchal de Tourville et du secrétaire général de la Marine Valincourt, nous hésiterions à prêter foi au baron de La Hontan : « Les commis gouvernaient la Marine. Vous êtes-vous promené longtemps devant la porte ou dans la cour de M. de Pontchartrain? Avez-vous eu l'honneur de percer jusqu'à son antichambre et d'y rester cinq ou six heures? A quoi aboutit tout ce manège qu'il faut recommencer tous les jours? Le Monseigneur donne votre placet à un secrétaire qui le suit. Celui-ci le porte aux sieurs de La Touche, de Bégon et de Salaberri. Il faut courir promptement mendier à force de pistoles la faveur des laquais de ces commis, sans quoi vous vous enrhumeriez à la porte de leurs bureaux, et la destinée de votre officier dépend ainsi d'un faquin de valet. Pour ce qui est du vrai mérite, c'est ce que ces sortes de ministres ont grand soin d'écarter. La vertu toute nue passe pour un monstre (2) ».

(1) *Mémoires de Robert* Challes. éd. A. Augustin-Thierry, p. 196.

(2) 26 juillet 1691 (François de Nion, *Un outre-mer au dix-septième siècle*. Paris, 1900, in-12, p. 264).

Les commis qui préparaient ainsi, par leur médiocrité et leur partialité, la déchéance de la Marine, s'appelaient Salaberry et de La Touche, l'un Basque, l'autre Provençal; chargés l'un du bureau du Levant, l'autre du Ponant, ils furent en fonctions de 1688 à 1709 pendant les ministères des deux Pontchartrain (1). Fort heureusement, des directives autrement qualifiées furent données à la Marine par un vice-amiral et par un lieutenant général honoraire, par Tourville et par Vauban. Et le second organisera rationellement la guerre de Course, quand le premier devra renoncer à la guerre d'Escadre.

IV

ANNE HILARION DE COSTENTIN DE TOURVILLE ET PETIT-RENAU

Depuis le jour où Tourville avait commencé, à dix-huit ans, sa carrière maritime dans les parages sillonnés par Ulysse, la fortune, à cet Adonis, n'avait cessé de sourire. Qu'il se mesurât avec les meilleurs charpentiers de marine pour la construction d'un modèle de vaisseau, ou qu'il livrât bataille à l'ennemi, la victoire lui restait fidèle. « Il n'ignore aucune ligne qui puisse convenir à un vaisseau » ; et il n'ignore rien non plus des manœuvres navales qui réduisent l'adversaire à merci. Loin de le jalouser, tel de ses compagnons d'armes, Coëtlogon, ne cessera de prôner à la Cour « sa bravoure et sa capacité » (2). Et qu'on insinue que son poste est dû « à la

(1) D. Neuville, *État sommaire des archives de la Marine*. Paris, 1896, in-8°, p. xxxix.

(2) Cf. sur la carrière de Tourville, le t. V, p. 270, 695, etc.

faveur particulière de M. de Seignelay » (1), Tourville lui-même se chargera de réduire la calomnie à néant.

Les éternelles prétentions du médiocre Gabaret à une promotion injustifiée ont obligé Tourville à écrire un « Mémoire des actions où il s'est trouvé plus que M. Gabaret (2) ».

« Il a été dans tous les combats où M. Gabaret s'est trouvé et il y a occupé les premiers postes.

« Il a été attaqué, dans un port de l'île de Chios, qu'on nomme Port Dauphin, par trente-six galères turques, chargées d'infanterie, étant dans un vaisseau de quarante pièces de canon; il y eut cinq cents Turcs de tués dans le combat et quatre-vingts hommes de son équipage.

« Il est le seul officier qui s'est trouvé dans un combat de galère contre galère, qui sont des plus sanglans qui soient, où il y eut trois cents hommes de tués de part et d'autre.

« Il a combattu, avec un seul vaisseau, contre sept navires d'Alger pendant neuf heures.

« M. Du Quesne, dans le combat de Stromboli, ayant détaché un brûlot pour brûler le vaisseau de M. de Ruyter, le chevalier de Tourville se détacha de la ligne, essuya le feu des ennemis et n'abandonna pas le brûlot... Il a pris deux vaisseaux sous Barlette, et un sous la forteresse de Brindisy... Il a brûlé sous la ville de Reggio, en Calabre, un vaisseau de Votre Majesté que les galères d'Espagne avaient pris, et quatre bâtimens des ennemis, après avoir canonné la place pendant trois heures. Il entra le premier à la tête de l'armée, avec le vaisseau *la Syrène* dans le port d'Agosta et fit rendre le fort d'Avolas; en s'embarquant dans sa chaloupe avec le chevalier de Coëtlogon,

(1) Ezéchiel Spanheim, *Relation de la Cour de France en 1690,* éd. E. Bourgeois. Paris, 1900, in-8°, p. 55.

(2) Mémoire autographe publié par E. Sue, t. V, p. 65.

son lieutenant, il coupa les palissades et, s'étant rendu maître de la porte, fit faire la composition. Il a commandé sous M. de Vivonne à l'affaire de Palerme, où il y eut neuf navires ennemis brûlés (1).

« Entre toutes ces actions, étant en course en Levant et faisant ses caravanes, il a eu dix abordages... Il s'est trouvé dans trois naufrages; et depuis ces malheurs, il a eu une extrême application aux constructions des vaisseaux de Sa Majesté ».

Et Tourville terminait par cette flèche du Parthe décochée dans le flanc de son rival : « Dans la guerre de Sicile, lorsque M. de Vivonne avait fait le projet de prendre Syracuse l'épée à la main, il lui donna le commandement des troupes de la marine et de cent officiers pour aller à la brèche, préférablement à M. Gabaret ».

Alors qu'il était lieutenant général, Tourville avait initié lui-même, à bord de *l'Éveillé*, les officiers de marine à toutes les finesses des manœuvres navales (2). Il avait commencé ce cours en 1681. Et ce fut son aumônier, le P. Hoste, qui le tint à jour dans son *Art des armées navales* (3) et dans un « Traité des signaux et évolutions navalles, écrit sous la dictée de Tourville (4) ». Plus d'un officier (5) recueillit précieusement les leçons du grand marin, des manuscrits en font foi.

C'est qu'une grande émulation pour les études scienti-

(1) Tous ces exploits de Tourville ont été relatés ci-dessus dans le t. V de la présente *Histoire de la Marine française*, p. 271, 603 et suiv.

(2) *Exercice en général de toutes les manœuvres qui se font à la mer en toutes les occasions qui se peuvent présenter*. Fait par M. le chevalier de Tourville, lieutenant général des armées navales, à bord de *l'Éveillé* en présence de tous les officiers. Au Havre, 1693 : traduit en suédois en 1698.

(3) Lyon, 1697, in-fol.

(4) « Du comte de Tourville. 1691 », — « du maréchal de Tourville. 1697 » (Bibl. du Service hydrographique de la marine, Mss. 115 (1301) et 116 (1302)).

(5) J. Olivier en 1694, le chevalier de Francine en 1693 (*Ibidem*, Mss. 123 et 124).

fiques régnait dans la marine. Gardes-marines et enseignes étaient tenus d'assister aux cours établis dans chaque grand port de guerre. Tous les mois, ils comparaissaient devant un jury formé de l'officier général commandant en chef, de l'intendant, du commissaire général et des quatre capitaines les plus anciens en grade. Et Seignelay, chaque mois, se faisait adresser les notes des gardes-marines, signées du jury et de leurs maîtres (1).

Leurs chefs furent soumis au même entraînement.

Lorsque, à l'incitation de Tourville, naquit l'idée d'une sorte d'école des hautes études à l'usage des officiers généraux de la marine et des capitaines de vaisseau, l'Ordonnance du 26 avril 1691 chargea de cet enseignement Bernard Renau d'Eliçagaray, qui venait de faire paraître, en 1689, une *Théorie sur la manœuvre des vaisseaux*, au reste discutée. Deux capitaines de vaisseau, le comte de Saint-Pierre et le marquis Des Adrets, refusèrent de suivre ses cours et provoquèrent une cabale, que mata leur incarcération à Brest.

Renau, à qui sa « taille singulièrement petite, mais bien proportionnée et jolie », avait valu le nom de Petit-Renau, était « un homme doux, simple, modeste et vertueux, fort brave et fort honnête homme, bon géomètre, bon astronome, grand philosophe, avec cela particulièrement savant dans toutes les parties de la construction et de la navigation », selon le témoignage d'un critique peu porté à la louange, Saint-Simon. Et son invention des galiotes à bombes, qui avaient terrorisé Alger et Gênes, confirmait ce verdict (2).

(1) Principes de Seignelay sur la marine (E. SUE, t. IV, p. 440, 444).

(2) Ordonnance de Louis XIV plaçant Renau à la tête des écoles pratiques d'officiers, 1691 (Archives Nat., *Marine*, A² XX ; B² 76, fol. 148). — *Mémoires de* SOURCHES, t. III, p. 469 : 25 septembre 1691. — *Mémoires de* SAINT-SIMON, éd. de BOISLISLE, t. XIII, p. 29 ; t. XII, p. 425. — Éloge de Renau par Vauban, 1688 *(Bulletin philologique et historique du Comité des tra-*

Savoir construire et manœuvrer un vaisseau, assouplir ses gabiers, former ses canonniers ne suffisaient pas pour l'instruction d'un officier. Il fallait se guider sur la carte, naviguer en prenant hauteur et faisant le point. Or Tourville déclarait, en 1685, qu'il n'avait trouvé aucune bonne carte, ni anglaise, ni hollandaise, pour la Méditerranée (1). Mais les travaux hydrographiques de nos officiers et de nos ingénieurs étaient à la veille d'aboutir à un magnifique « atlas de cartes marines levées par ordre exprès du Roy pour l'usage de ses armées de mer ». *Le Neptune Francois* fut publié en 1693 : et telle était sa valeur scientifique qu'il fut aussitôt démarqué par les Hollandais. En tête, était figuré le vaisseau-amiral de Tourville : *le Soleil Royal.*

Cette année-là, le 27 mars, Tourville avait été gratifié du bâton de maréchal de France, avec des lettres de provision où Louis XIV retraçait sa magnifique carrière (2). Et si peut-être dans le privé, une trop grande économie ne lui fit pas tenir une table ouverte proportionnée à ses frais de représentation, si le ministre même lui adressa des observations à ce sujet, il reçut partout, — logé chez les échevins de chaque ville, salué de la pique par les bataillons des troupes de la marine (3), — il reçut partout les honneurs que méritaient son habileté et sa vaillance : la campagne du large et la bataille de la Hougue.

vaux historiques (1888), p. 238, 258). — Ch. de La Roncière, *Histoire de la Marine française*, t. V, p. 716.

(1) Delarbre, p. 150.

(2) E. Sue, t. V, p. 95.

(3) « Principes de M. de Pontchartrain, père, sur la marine » (E. Sue, t. V, p. 360, 365).

V

LA CAMPAGNE DU LARGE

(1691).

Dès les débuts du ministère des Pontchartrain, on put s'apercevoir que « la mort de Seignelay avait apporté du changement à la marine ». Au lieu de recevoir des directives fermes et énergiques, les opérations navales allèrent à vau-l'eau. Les avis étaient partagés sur le plan de campagne à adopter en 1691 : tenir la flotte bien armée et rangée sur deux lignes dans la rade de Brest, disait Tourville, « laisser les ennemis se consumer à la mer », puis les combattre au large d'Ouessant, quand, épuisés par une longue croisière, ils voudraient se retirer. — « Ne pas balancer à aller chercher les ennemis dans la Manche, opinait Villette-Mursay, et garder sur eux l'air de supériorité que nous avions pris ». De fait, on commença par suivre le plan de Tourville : la flotte mouilla sur deux lignes, l'une au Porzic, l'autre à la Cormorandière, épaulées par des batteries et couvertes d'estacades. Puis le second projet prévalut : et la sortie de la flotte « s'exécuta, sinon avec une joye universelle, au moins avec une promptitude fort grande (1) ».

L'instruction (2) qu'il a reçue et annotée, lui prescrit de croiser « à l'ouvert de la Manche, de sorte qu'il n'y puisse entrer ni sortir aucun bâtiment, sans tomber au pouvoir des vaisseaux de Sa Majesté. . Les flottes angloise et hollandoise de Smyrne pourront être à l'entrée de la Manche au commencement de juin. Il est de la dernière importance

(1) *Mémoires ...de* Villette, p. 105.
(2) En date de Marly, 26 mai 1691 (E. Sue, t. V, p. 17).

que ledit sieur de Tourville soit en état de l'attaquer, et Sa Majesté veut bien lui dire qu'enlever cette flotte, riche de 30 000 000 (livres), seroit plus important qu'une seconde victoire sur l'armée navale des ennemis... L'intention de Sa Majesté n'est pas que ledit sieur de Tourville aille chercher les vaisseaux ennemis dans la Manche... En cas qu'ils en sortent et qu'ils soient en nombre supérieur, Sa Majesté ne veut pas qu'il les attaque : elle veut au contraire qu'il les évite ».

— « Comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire au Roy, écrit en marge Tourville, dès le moment que deux armées sont en présence, il est impossible d'éviter un combat ». Mais il va s'employer à éviter ce tête-à-tête.

« Le roi, qui ne veut point descendre de ce degré de gloire où ses armes l'ont élevé », écrivaient nos adversaires, a mis en mer une flotte (1) qui ne serait guère moins forte que celles d'Angleterre (2) et de Hollande. Le renseignement est erroné. Tourville a soixante-neuf bâtiments de guerre, soit vingt vaisseaux de moins que ses adversaires, ce qui ne l'empêche point de se porter, suivant sa consigne, à l'ouvert de la Manche et d'arrêter tout ce qui en sort ou tout ce qui se présente pour y entrer. « Il ne laisse pas de s'approcher des Sorlingues, pour donner de la jalousie aux ennemis (3) ».

La tactique réussit. S'il pouvait lire le journal de bord

(1) Soixante-dix-huit vaisseaux, vingt-sept brûlots, quatre mille cinq cent quarante-quatre canons et vingt-neuf mille quatre cent cinquante hommes (*Mercure historique*, juillet 1691, p. 65).

(2) Quarante-huit vaisseaux, trois mille quatre cent quatre-vingt-sept canons et vingt-quatre mille huit cent quatre-vingts hommes pour la seule flotte anglaise (*Mercure historique*, mai 1689, p. 515).

(3) Le P. Hoste, *L'Art des armées navales*, p. 362. — Relation des mouvements de la flotte française, par un officier de la marine (Bibl. Nat., Français 19678, fol. 45). — « Plan des mouvements de l'armée navale commandée par M. de Tourville en 1691, signé : de Vauvré (Bibl. du service historique de la Marine, ms. 142).

du *Britannia*, vaisseau amiral de son adversaire (1), il saurait combien Russell est dérouté. La flotte française est aussi insaisissable que le vaisseau fantôme. Un pêcheur l'a aperçue à la fin de juin dans les parages d'Ouessant. On y va. Elle n'y est plus. Russell se rapproche du cap Clear pour couvrir le convoi qui arrive de Turquie. A la fin de juillet, il détache la division de Clowdisley Shovell vers Brest pour voir si notre flotte s'y trouve. Elle n'y est point. Au début de septembre, des éclaireurs sont encore envoyés en vain aux renseignements.

Cependant, Tourville est tombé sur la flotte à destination de la Jamaïque : il a enlevé les deux vaisseaux d'escorte, la *Mary Rose*, de cinquante canons, et le *Constant Warwick*, et plusieurs navires marchands ; les autres, se dérobant à nos coureurs à la faveur du brouillard, sont contraints de rentrer dans la Manche. Mais Tourville apprend avec peine de ses prisonniers que le convoi de Smyrne lui a échappé (2).

Il croit nécessaire de « justifier sa conduite » dans un mémoire que le ministre annotera à son tour (3). Il a eu connaissance de la flotte de Smyrne par une corvette venant de la Martinique, qui l'avait rencontrée, rasant les Sorlingues. Or, à sa proposition de croiser à vingt-cinq lieues des Sorlingues, le ministre avait répondu qu'il suffisait de se tenir « un peu plus au milieu de l'entrée de la Manche, pour l'empêcher d'entrer dans le canal ». Comme toutes les apparences indiquaient qu'elle était jointe à l'armée navale ennemie, « je tombais, disait Tourville, dans la nécessité de combattre contre une armée qui se trouvait pour lors de près de cent vaisseaux de guerre ».

(1) Journal de bord du capitaine du *Britannia*. 27 juin vieux style (7 juillet), 28 juin, 3 juillet, 19 juillet, 31 août 1691 (Londres, Record Office, *Admiralty*, Captains logs 138, *Britannia*).

(2) Tourville à Pontchartrain, 26 juillet 1691, à vingt-neuf lieues au sud-ouest d'Ouessant (E. Sue, t. V, p. 30).

(3) Tourville à Pontchartrain. 25 octobre 1691 (E. Sue, t. V, p. 35).

— « Tout le reste n'est qu'un raisonnement tiré, écrira rageusement en marge Pontchartrain. L'armée ennemie était de soixante-quatre vaisseaux de guerre; la flotte de Smyrne était escortée par quatorze autres, la plupart petits ».

— « J'aurais mérité d'être puni, ayant mon instruction et vos lettres, ripostera Tourville, si j'avais exposé l'armée à un combat inégal ».

Et voici, selon le P. Hoste, quels furent les fruits de sa mémorable campagne du large :

« Les alliéz qui étoient moüilléz aux Sorlingues, se mettent en mer pour chercher les François et les combattre. Mais Tourville les tire au large, leur dispute le vent, les joue par mille fausses routes, passe cinquante jours à la mer, toujours prêt à profiter des occasions. Il rentre ensuite à Brest, finissant une très heureuse campagne, qui, parmi les connaisseurs, a fait également admirer le génie et l'habileté de ce grand général (1) ».

A l'autre extrémité du bras de mer qu'est la Manche, Jean Bart opérait de même façon que Tourville. Bloqué dans Dunkerque par l'escadre bleue d'Angleterre il avait imposé ses vues à Louis de Pontchartrain, dont la versatilité coutumière s'accommodait pourtant mal « des algarades et des fantaisies des officiers de guerre (2) ». Et laissant au port les gros vaisseaux de Méricourt, que l'amiral Ralph Delavall continua consciencieusement à tenir bloqués, Jean Bart sortit subrepticement, sans être aperçu, dans la nuit du 25 au 26 juillet 1691. Il emmenait une division légère, huit frégates (3), couplées d'une douzaine de capres.

A peine au large, à une dizaine de lieues d'Yarmouth, paraît un petit convoi anglais, sorti de la Tamise. Il est

(1) Le P. Hoste.
(2) *Mémoires du comte de* Forbin, t. I, p. 307.
(3) *L'Alcyon,* Jean Bart; *le Comte,* Forbin; *l'Hercule,* Languillet; *les*

lestement troussé, sans grande résistance du *Tiger,* qui l'escorte : les trois prises (1) sont acheminées sur Bergen sous l'escorte de trois capres dunkerquois, quand elles sont enveloppées par une autre flottille anglaise qui arrive d'Elseneur convoyée par la *Charles Galley* et la *Mary Galley.* Elles ne peuvent échapper. Et les vainqueurs apprennent de notre équipage de prise notre plan de campagne, qui est de détruire la flottille de pêche au Dogger-Bank, courir la côte anglaise jusqu'à Newcastle, enlever la flotte de la Baltique, croiser au large des Orcades et rallier Bergen. De fait, Jean Bart débarque à Newcastle le 31 juillet, brûle le château de Withrington, détruit deux navires de guerre et de nombreux dogres de pêche, remonte jusqu'aux Shetland et gagne Bergen.

Le gouverneur de Bergen, un borgne d'origine allemande, dépourvu d'esprit, veut interdire à nos frégates l'entrée du port et séquestrer nos prises. Mais Forbin, avec son habit bleu brodé d'or et son grand air qui le fait prendre pour un fils naturel de Louis XIV, en impose au gouverneur et chasse de nos prises les gardes danois. Nos marins remettent à la mer et « mourant de faim, de froid et de mauvais temps », rallient Dunkerque à la fin de novembre.

C'est alors que Jean Bart tint sa parole d'aller à la Cour : là, « les plaisans disoient en badinant : *Allons voir*

Jeux, de Monségur; *le Tigre,* de Maisonnette; *l'Aurore,* de Montault; *la Sorcière,* Rey (Archives Nat., *Marine,* B² 76, fol. 191; B² 78, fol. 711. — Bibl. Nat., Clairambault 877, fol. 75. — R. Malo, p. 210). — « Relation de la navigation de M. le chevalier de Forbin. » 26 novembre 1691 (Archives Nat., *Marine,* B⁴ 13, fol. 501.)

Lettre des capitaines de la *Charles Galley* et de la *Mary Galley,* James Buck et James Wishart, au secrétaire de l'amirauté, 22 juillet v. st. (W. J. Hardy, *Calendar of State Papers. Domestic series* (1690-1), p. 455).

(1) Le *Tiger,* capitaine Cotterell, de trente-quatre canons et huit pierriers, le *William and Mary,* le *Constant Mary,* avec cent cinquante-neuf prisonniers : à bord du *Tiger,* Jean Bart avait mis un équipage de prise d'un lieutenant et trente-huit hommes.

le chevalier de Forbin qui mène l'Ours! » L'Ours était un « simple pêcheur, sans protecteur et sans autre apui que lui-même, qui s'était élevé, en passant par tous les degréz de la marine, jusqu'à devenir chef d'escadre ».

L'année pourtant se solde par un échec. En mai, le marquis de Nesmond avait transporté en Irlande les troupes du lieutenant général de Saint-Ruth (1). Elles tenaient garnison, sous le commandement du marquis d'Usson, dans une des dernières places jacobites de l'île, à Limerick. La ville est assiégée par les Orangistes. Après une résistance désespérée, dans l'attente de l'arrivée de la flotte française, elle est forcée de capituler le 13 octobre 1691. Et il faut une cessation d'armes pour permettre à nos transports de venir évacuer nos troupes à travers la croisière du vice-amiral Ralph Delavall (2).

Dans le Levant, le vice-amiral d'Estrées, après avoir secondé les opérations de Catinat contre Nice, avait reçu pour instruction de bombarder Barcelone et de mettre Alicante et Carthagène à rançon (3). Il avait neuf vaisseaux et trois galiotes à bombes, que renforçaient les vingt-six galères du bailli de Noailles. Le 8 juillet 1691, ses galiotes lancèrent des bombes sur Barcelone, où l'arsenal et une centaine de maisons prirent feu, mais sans provoquer l'insurrection escomptée d'une ville où l'esprit de sédition régnait en permanence. Alicante, le 22 juillet, fut invitée à payer une contribution de guerre pour éviter sa ruine; sur le refus hautain du gouverneur, Pointis mena les

(1) Deux brigadiers généraux d'infanterie et de cavalerie, cent six officiers, cent cinquante cadets, trois cent vingt gentilshommes écossais et irlandais, des chirurgiens, des ingénieurs, douze cent cinquante hommes huit cents chevaux et des armes pour vingt-six mille (*Mercure historique*, juin 1691, p. 595).

(2) Le marquis d'Usson à Château-Renault. Limerick, 14 octobre 1691 (*The manuscripts of the House of Lords* (1690-1691). London, 1892, in-8°, p. 333).

(3) E. Sue, t. V, p. 49.

galiotes à bombes à portée de mousquet de la ville, qui pendant cinq jours et cinq nuits « sans intermission » fut soumise à un bombardement infernal. Gentilshommes et marchands s'échappèrent « sans une chemise pour changer » . Quinze cents maisons furent atteintes.

Le 29 juillet, la frégate de garde dans l'Ouest fit le signal d'alarme. Vingt-trois vaisseaux de guerre arrivaient vent arrière. Le vice-amiral comte Manuel d'Aguilar, qui croisait au cap Saint-Vincent, avait fait sa jonction avec Papachin, posté à Malaga. Le comte d'Estrées, le 29 juillet, dut se replier : il le fit en bon ordre, les galiotes et les brûlots à la remorque des galères, et lui couvrant la retraite avec trois vaisseaux (1), « feux allumés pour montrer aux ennemis qu'on ne les appréhendoit point » . Le lendemain, « côté en travers » il enrayait net la poursuite du comte d'Aguilar, qui fut mis aux arrêts sur la plainte de Papachin, ayant eu ordre de nous livrer bataille, à quelque prix que ce fût. Au printemps de 1692, le comte d'Estrées était mandé dans la Manche pour une opération de grande envergure.

VI

LE DRAME DE LA HOUGUE

(29 mai-3 juin 1692).

Le premier acte de la tragédie.

Un drame se prépare, qui a pour acteurs un roi, un ministre, un marin : un roi absolu dont la grandeur s'affir-

(1) *L'Éclatant, le Marquis* et *le Fortuné*. Rapport du comte d'Estrées. A bord de *l'Éclatant*, 31 juillet 1691 (E. Sue, t. V, p. 51). — C. Fernandez Duro, *Armada española*, t. V, p. 264 et 252. — Rapport d'un témoin oculaire (Bibl. Nat., Français 20597, fol. 163).— *Mercure historique*, août 1691, p. 195.

mera dans l'adversité ; un ministre cassant qui s'affolera devant les conséquences de son ineptie ; un marin animé du sentiment du devoir jusqu'au sacrifice. Dans la coulisse s'agitent un roi détrôné, un traître de mélodrame qui ne trahit point, et d'autres personnages que mène le destin. Les scènes se succèdent, rapides, angoissantes ; une dépêche d'un intérêt capital arrive douze heures trop tard : une faible escadre va se faire écraser, quand la *furia francese* la sauve ; mais l'impéritie administrative lui prépare un cruel lendemain. Tout cela, c'est, en trois actes, le drame de la Hougue.

Nous n'en connaissions point jusqu'ici tous les détails. L'historien de la marine impériale, Jal, en donne la raison : « Les Archives de la Marine avaient un dossier précieux sur lui. On ne sait quand et comment il a disparu. Je le vis à Versailles en 1832 », pour la dernière fois (1). Depuis lors, les archives de la Marine ont été transportées à Paris. A cette carence, d'autres documents nous permettent de suppléer : ils fournissent, pour brosser un tableau, le chaud coloris de témoignages oculaires, comme le sont les curieux Mémoires de Robert Challes, écrivain du roi.

Depuis la bataille de la Boyne, l'exode des Jacobites en Bretagne a pris de telles proportions qu'à Brest, « la place dans un lict, au cabaret, coustoit jusqu'à 30 sols ». Et de même qu'au temps de Cromwell, Charles II, exilé lui aussi, tenait cour d'amirauté à Roscoff (2), de même Jacques II jouit des prérogatives de la souveraineté et délivre sur nos côtes des commissions pour armer en course des navires de guerre, reconnaissables à leur couleur jaune ; ils ont pour capitaines des Anglo-Irlandais, James et Robert Welsh, Vaughan, Golding à Saint-Malo, Noblet

(1) Jal, *Dictionnaire critique de biographie*, col. 1198.

(2) Lettres de l'évêque de Saint-Pol-de-Léon, 7 et 10 octobre 1691 (Archives Nat., *Marine*, B[3] 67, fol. 136).



Monsieur Le Comte de Tourville Vice Amiral
et Marechal de France

Smith, William Baudouin, Dirik Pleitre à Brest, Patrick Lincol à Nantes (1). Deux de ces vaisseaux sont expédiés dans la Nouvelle-Angleterre (2). Le moment paraît venu de tenter une rescousse dans les îles Britanniques pour rétablir la dynastie des Stuart.

Un papillon, placardé sans doute partout, trahit cet espoir : « Comme on est persuadé qu'il y a beaucoup de bons sujets de Sa Majesté Britannique sur la flotte angloise, qui seroient bien aises de quitter le prince d'Orange, on promet à tous ceux qui viendront joindre la flotte de Sa Majesté Très Chrestienne deux mille écus de récompense, s'ils amènent un vaisseau de guerre au-dessus de quarante pièces de canon (3). » Et l'éventualité de nombreuses désertions dans la marine anglaise planera sur les graves décisions que notre Conseil de guerre sera appelé à prendre.

Louis XIV a tenu lui-même à le présider. Il y a appelé toutes nos sommités navales pour examiner les divers projets de descente en Angleterre soumis au ministre : le major des galères, M. de Bombelles (4), parle de débarquements; le chevalier William Jennings propose l'incendie de Chatham (5); l'intendant général de Bonrepaus préconise le blocus de la Tamise (6). Le roi pose au conseil de guerre une question précise : « Peut-on aller mouiller l'ancre

(1) 1692 (*The Manuscripts of the House of Lords, 1692-1693*, p. 219). — Archives de l'Amirauté à Brest, copie dans Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 10570, p. 214, 246). — Les corsaires jacobites avaient nom : *Sarsefil, l'Espion de Saint-Malo, le Prince de Galles, le Milford, la Providence, le Soleil* (Archives Nat., *Marine*, B³ 75, fol. 243, 274, 295, 415, 444).

(2) B² 89, fol. 21, 204, 340, 381.

(3) Affaires étrangères, *Correspondance. Angleterre*, vol. 172, fol. 271.

(4) Projet de M. de Bombelles, 1er février 1692 (Bibl. du service historique de la Marine, ms. 142, fol. 14).

(5) Archives Nat., *Marine*, B⁴ 14, fol. 18.

(6) « Mémoire touchant ce qui peut être exécuté dans la campagne prochaine par les armées navalles du Roy (Archives Nat., K 1360, n° 17 : Georges Toudouze, *La bataille de la Hougue*. Paris, 1899, in-8°, p. 14).

derrière le ban de Godouin », d'où l'on peut voir l'entrée de la Tamise?

Et Tourville, consulté, de répondre catégoriquement : « Non ».

— « Peut-on attaquer les ennemis à la pointe Sainte-Hélène » ?

— « Non. Il n'y a que des raisons très importantes à l'État, comme le seroit une descente considérable, qui nous doivent obliger à donner un combat dans la Manche à force égale ».

— « Mais, objecte Renau d'Éliçagaray, des vaisseaux, manœuvrant bien, peuvent toujours éviter le combat, même dans la Manche dont les parages sont considérés à tort comme dangereux ».

— « J'en conviens, concède Tourville. Nous pouvons mouiller par toute la Manche aussy bien que les ennemis. Mais après avoir donné un combat, nous n'aurions où nous racomoder dans des lieux tous ouverts au vent et à la mer et dans lesquels nous n'aurions aucun secours. Si nostre armée avoit quelque désavantage dans un combat, il est seur qu'elle courreroit risque d'estre entièrement défaitte (I) ».

Si ce mémoire trouvé dans les papiers de Tourville n'a pas été écrit après coup, jamais sibylle ne fut plus prophétique.

Mais Bonrepaus a riposté : « Il n'est pas possible de gagner des batailles sans perdre beaucoup de monde; il ne faudroit pas compter pour perdus les vaisseaux dématés, parce que, à moins d'une déroute entière, on couvre d'ordinaire les vaisseaux qui sont dans cet état (2) ».

(1) Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 20216, fol. 134, 144, 146.

(2) « Deuxième mémoire touchant ce qui peut être exécuté par les armées navalles du Roy. » 1er février (Archives Nat., K. 1360, n° 18 Toudouze, p. 17. — A. de Boislisle, p. 19).

Le conseil de guerre s'arrête en définitive au plan de campagne suivant : Tourville escortera le convoi des vingt-quatre mille hommes commandés par le maréchal de Bellefonds, que Louis XIV met à la disposition de Jacques II : l'infanterie s'embarquera à la Hougue, la cavalerie au Havre (1). La descente effectuée à Torbay, la flotte de Brest rejoindra sa base, où la rallieront les divisions de Rochefort et de Toulon, pour empêcher toute réaction de l'ennemi.

Pendant que ces discussions académiques se déroulent, les événements s'enchaînent, et le drame commence par des manifestations d'une hostilité mal déguisée du ministre pour l'amiral.

Tout de suite, arrivent à Tourville des instructions comminatoires. Du ministre, le 10 mars 1692 : « Vous facheriez le Roy si, sous prétexte d'attendre des explications sur les ordres reçus, vous différiez votre départ d'une marée (2) ».

Et du roi, le 25 mars : « Sa Majesté veut absolument qu'il [Tourville] parte de Brest le 25 avril, quand même il auroit avis que les ennemis soient dehors avec un nombre de vaisseaux supérieur. En cas qu'il les rencontre en allant à la Hougue, Sa Majesté veut qu'il les combatte, en quelque nombre qu'ils soient. S'il a du désavantage, Sa Majesté se remet à lui de sauver l'armée le mieux qu'il pourra. *J'ajoute ce mot de ma main à cette instruction*, précise Louis XIV, *pour vous dire que ce qu'elle contient est ma volonté, et que je veux qu'on l'observe exactement.* LOUIS (3) ».

(1) « Je travailleray demain et après demain avec M. de Tourville à examiner avec luy.. le mouillage de l'armée navalle à la Hogue pour l'embarquement de l'infanterie, » à raison de « deux cens hommes sur chacun des cinquante vaisseaux de guerre ». Lettre de Bonrepaus à Pontchartrain. Brest, 8 avril (Archives Nat., *Marine*, B[3] 72, fol. 229).

(2) Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 20216, fol. 120..

(3) A. DE BOISLISLE, p. 21. L'Ordre de Louis XIV, si formel, adressé à Tourville, a été publié dans *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*

Que se passe-t-il donc à Versailles pour que le ministre et le roi prennent des décisions aussi brutales? Ceci, que les renseignements, envoyés par les Jacobites d'Angleterre et apportés par le capitaine Lloyd, puis par le chevalier Blaire, sont des plus encourageants : le contre-amiral Carter, et plusieurs officiers sont du parti du roi Jacques ; l'amiral Russell lui-même garderait de la sympathie pour son ancien chef et souverain; la flotte hollandaise n'a point encore rallié la flotte d'Angleterre (1). La rumeur de défections éventuelles a pris une telle consistance en Angleterre qu'officiers généraux et capitaines, réunis à bord du *Britannia*, ont jugé nécessaire d'envoyer à Guillaume III une adresse collective protestant de leur fidélité (2). De plus, Hollandais et Anglais ont fait leur jonction. Nos commis du ministère de la Marine n'en savent rien.

« Ces gens-là n'ont aucune connaissance de la marine », déclarait Tourville à Bonrepaus, le seul homme à qui il était autorisé à s'ouvrir de ses instructions. Pourtant, il obéit : au jour dit, le 25 avril, l'évêque de Saint-Pol de Léon, Mgr de Coëtlogon, donnait la bénédiction à la flotte en rade. Mais de son propre aveu, elle n'était pas prête. A Pontchartrain, qui l'avait chargé de contrôler et d'activer les armements, l'évêque écrivait : « Il n'y a pas assez de poudre, et elle n'est pas assez forte (3) ». Pour équiper la flotte, on avait tout ramassé, « jeunes, vieux, bons et mauvais, depuis le cèdre jusqu'à l'hisope », selon la

du 10-30 juillet 1926. — Cf. aussi E. Sarot, *Les Costentin de Tourville*. Coutances, 1907, in-8°. — A. Hulin, *Tourville, vice-amiral du Levant*. Paris, 1907, in-8°.

(1) Rapin de Thoyras, *Histoire d'Angleterre*. La Haye, 1749, in-4°, t. XI, p. 287. — *Mémoires de* Jacques II. Paris, 1825, in-8°, t. IV, p. 304. — Saint-Simon, t. I, p. 51.

(2) Le 15-25 mai (Burchett, p. 147).

(3) Brest, 25 avril (Archives Nat., *Marine*, B^3 72, fol. 104).

pittoresque expression du commissaire de Gastines (1).

Et pour transporter les troupes rassemblées à la Hougue, on réquisitionnait partout des transports, au Havre, à Dieppe, à Dunkerque (2)...

Est-ce à la lenteur de l'intendant Des Clouzeaux, homme assez falot, « incapable de se déterminer sur rien », est-ce à la contrariété des vents qu'il faut attribuer les retards de l'appareillage? Toujours est-il que Pontchartrain, convaincu que « Tourville étoit encore le plus fort (3), ne garde plus de mesures; il répand sa bile contre lui. Il luy déclare ouvertement que le Roi, persuadé qu'il manquoit de courage, lui prescrit une chose qui n'a jamais été prescrite à un général d'armée. Et en quelle occasion lui donne-t-on cet ordre? C'est lorsqu'il doit avoir trois cents bâtiments de charge, remplis de vingt-quatre mille hommes des meilleures troupes du Roi; et il n'y a aucun lieu de douter que si, dans cette situation, il perd une bataille, il fait perdre au Roi tout ce grand nombre de troupes, sans aucun moyen de les sauver ».

Ces graves paroles, qui situent les responsabilités, sont de Bonrepaus... Bonrepaus, sur qui le ministre incohérent, après avoir tout brouillé, tout compromis, cherche à se décharger de ses lourdes responsabilités : « Tout est dans vos mains sans réserve », écrit, le 20 mai, Pontchartrain. Il n'est plus temps.

Par « un coup de la cervelle mal timbrée de l'illustre M. de Pontchartrain », Tourville reçut « une réponse si dure qu'il oublia sa sagesse et ne connut plus que sa témérité » :

— « Ce n'est point à vous, Monsieur, à discuter les

(1) Nantes, 6 juin (B[3] 70, fol. 250; cf. aussi le fol. 151).
(2) B[3] 72, fol. 163, 165, 168. — A. de Boislisle, p. 24.
(3) Pontchartrain à Bonrepaus, 19 mai (Archives Nat., *Marine*, B[2] 84, fol. 555).

ordres du roi, disait la dépêche ministérielle; c'est à vous de les exécuter et d'entrer dans la Manche. Mandez-moi si vous voulez le faire, sinon le Roi commettra à votre place quelqu'un plus obéissant et moins circonspect que vous ».

Tourville sortait de table, après avoir dîné avec l'intendant Des Clouzeaux, quand il déplia la fatale dépêche. Il la relut plus de dix fois avec une fureur croissante.

— « Êtes-vous écrivain du roi? — demanda-t-il à Robert Challes, qui a consigné dans ses *Mémoires* cette scène historique. — Oui. — Eh bien, entrez dans le cabinet de M. Des Clouzeaux ». Et il dicta une circulaire qui mandait d'urgence en conseil de guerre quatorze officiers généraux.

— « Se comptant au nombre des morts sacrifiés à la vanité d'un ministre ignorant et brutal », il enguirlandait ce nom de toutes les épithètes que lui inspirait la colère.

Le conseil fut bientôt assemblé. Tourville exhiba la lettre ministérielle : — « Allons, Messieurs, il ne s'agit point de délibérer, il s'agit d'obéir. Si on nous accuse de circonspection, qu'on ne nous accuse point de lâcheté ».

Songez que Tourville, par surcroît, était de race normande, c'est-à-dire essentiellement formaliste, comme Cavelier de La Salle, qui emmenait un notaire pour prendre possession de la Louisiane; comme le capitaine Gauvain, qui refusait, au combat de l'île Nevis, d'aller à l'abordage, parce que l'ordre de La Barre n'était pas explicite; comme Abraham Du Quesne, qui n'ouvrait pas le feu, parce que l'apparition du pavillon de combat n'avait pas été appuyée de deux coups de canon (1).

Voilà Tourville en mer le 12 mai. « Les vents de nord-est le mirent ce jour-là hors de l'Iroise, et il s'en servit

(1) Cf. t. V, p. 466, 544.

pour gagner par bordées le travers de Darmouth. Mais ces mesmes vents estant devenus forcés, il fallut mettre à la cappe et perdre en quarante-huit heures ce qu'on avait gagné en six jours ».

Cependant Renau d'Eliçagaray a déclaré fermement qu'avant de livrer bataille, il fallait attendre la jonction de nos escadres (1). Et Pontchartrain d'écrire, angoissé, au vice-amiral d'Estrées : « Tourville est à présent dans la Manche, beaucoup inférieur en nombre. Joignez-le incessamment, en quelque estat que vous soyez. Vous n'y perdrez pas un moment (2) ». Mais l'escadre du Levant, qui a perdu deux vaisseaux au passage du détroit de Gibraltar et qui s'est attardée pour régler leur sort, n'est en mesure de quitter Brest que le 31 mai, trop tard pour intervenir à l'heure du destin (3).

Alors que, le 22 mai, Pontchartrain disait d'un ton cassant : « Que Tourville aille chercher les ennemis avec le nombre de vaisseaux qu'il a actuellement » (4), il ne sait que faire pour lui donner contre-ordre. L'affolement du ministre vient des nouvelles d'Angleterre qu'il a reçues par un troisième exprès des Jacobites, nommé Clark : les flottes ennemies ont fait leur jonction, et il n'y a plus à compter sur la défection d'amiraux britanniques (5). Dix corvettes sont dépêchées en toute hâte de Cherbourg et de la Hougue avec un ordre de repli, qui, par une fatalité incroyable, ne le touche pas. Sa dernière dépêche, en date du 24 mai, a été écrite des eaux anglaises, de Plymouth où le poussent les vents (6).

(1) La Hougue, 21 mai (A. de Boislisle, p. 31).

(2) Pontchartrain au comte d'Estrées, 31 mai (A. de Boislisle, p. 30.)

(3) Brodeau à Cabart de Villermont. Brest, 30 mai (Bibl. Nat., Franç. 22802, fol. 104).

(4) A Bonrepaus (B^2 84, fol. 601).

(5) Rapin de Thoyras, t. XI, p. 287.

(6) B^2 84, fol. 654.

Le lendemain, il a été rallié par la division Villette-Mursay qui arrive de Rochefort et, le surlendemain, par deux autres vaisseaux. Il n'a pas plus de quarante-quatre vaisseaux et onze brûlots, avec lesquels il marche à l'aveugle, dans l'ignorance des forces adverses.

Engagée dans ces conditions, « la bataille de la Hougue sera un monument éternel du danger qu'il y a de confier les affaires de la guerre à des gens qui n'y entendent rien » (1).

La bataille.

Le 29 mai, à l'aube, la flotte française cheminait sur six colonnes avec vent de sud-ouest, par temps couvert et brumeux, à sept lieues au large de la pointe de Barfleur, elle approchait du but, du convoi qu'elle venait quérir à la Hougue, quand un vaisseau de chasse, *l'Henry*, hissa le signal : « Flotte en vue sous le vent » ; la queue s'en perdait dans le lointain. Quand le rideau de brume se déchira, nous nous trouvâmes devant un spectacle terrifiant. Nous avions devant nous « les vaisseaux capitaux » d'Angleterre et de Hollande, le gros de la flotte britannique d'Edward Russell, l'escadre néerlandaise de Van Almonde, la division Carter qui revenait d'une patrouille au large de Saint-Malo, la division Delavall qui avait battu l'estrade du côté de Dieppe, bref « quatre-vingt-onze vaisseaux de ligne, sans compter vingt et un autres qui estoient à vue, cinquante bruslots et un nombre infini de caïches, de flustes et de frégates d'avis (2) ». A leurs quarante-trois mille hommes, nous ne pouvions en opposer que vingt et un mille, avec trois mille cent quarante canons contre six mille huit cents.

(1) Valincourt, secrétaire général de la Marine (Villette, p. lvii.)

(2) 53 463 hommes contre 20 900, 6 820 canons contre 3 142 (Clowes, t. II). 26 vaisseaux hollandais 13 frégates, 7 brûlots, 6 yachts, 2 160 canons, 9 182 Hollandais. (De Jonge, t. IV, p. 340).

Tourville a jugé d'un coup d'œil la situation. Maître du vent, il pourrait se dérober sans déshonneur. Mais battre en retraite, ce serait semer la panique parmi ses équipages. Et puis, ne « faut-il pas quelquefois, dans les choses désespérées, agacer la fortune et chercher des accidens heureux ».

Ordre de se mettre en bataille, l'arrière-garde à gauche, l'avant-garde à droite dans l'est, l'escadre blanche de Tourville encadrée de l'escadre bleue de Gabaret et de l'escadre bleue et blanche du marquis d'Amfreville. Pour avoir tardé à passer de l'ordre de marche à la ligne de bataille, la division Langeron encourt du major de Raymondis le signal de reproche.

« L'armée la plus belle et la plus nombreuse que l'on eût jamais vue à la mer », manœuvre depuis quatre heures du matin pour prendre ses positions de combat. Elle oppose aux quatorze vaisseaux du marquis d'Amfreville toute l'escadre hollandaise, vingt-six vaisseaux et treize frégates, aux seize vaisseaux de Tourville les trente-sept de l'amiral rouge Russell, aux quatorze vaisseaux de Gabaret les trente-trois de l'amiral bleu John Ashby.

Instant solennel où chaque capitaine, du haut de la dunette, exhorte l'équipage à une mort glorieuse : « Mes enfants, dit le capitaine de Bagneux, nous allons au péril de nos vies servir notre religion, notre patrie et notre roi. N'êtes-vous pas résolus de sacrifier jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour des intérêts si chers ». — « Vengeurs du ciel et de la terre, mettez-vous à genoux, dit à son tour l'aumônier ; chantez le *Miserere* ; récitez le *Confiteor* ; je vous donne à tous l'absolution avec l'indulgence plénière ». Puis chacun, ayant lampé une rasade d'eau-de-vie, courut à son poste (1).

(1) *Mémoires de* CHALLES.

Huniers et misaine déferlés, Tourville arrivait vent arrière « avec toute la bravoure et la fermeté possible » sur la ligne légèrement incurvée de ses adversaires; le *Britannia* au centre formait la pointe d'une accolade, de façon à laisser apercevoir ses signaux de toute la rangée des vaisseaux. Russell, laissant Tourville s'engager à fond, n'arbora le pavillon de combat qu'à dix heures du matin. — « Je fis sçavoir en même temps à l'amiral Almonde, écrivait-il plus tard, qu'aussitôt que quelques vaisseaux de son escadre pourraient gagner le vent sur les ennemis, qu'ils revirassent; et j'avertis l'escadre bleue de faire voile et de fermer la ligne » (1).

(1) Bataille de la Hougue, 29 mai 1692 :

SOURCES FRANÇAISES : Tourville à Pontchartrain, 3 juin (DELARBRE, *Tourville*, p. 203). — Le P. HOSTE, *l'Art des armées navales*, p. 381. Aumônier de Tourville, le P. Hoste a écrit, sous son inspiration, le récit de la bataille. — Relations du lieutenant-général Villette-Mursay (*Mémoires du marquis de* VILLETTE, p. 111); — du chef d'escadre de Coëtlogon. La Hougue, 7 juin (*Mercure galant*, juin (I), p. 134); — Autre, « Fait à la Hougue à bord de M. de Cotelogon » (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 14, fol. 81); — de la Roche-Allard, capitaine du vaisseau *Henry*. Saint-Malo, 4 juin (DELARBRE, p. 216); — « d'un officier que les ordres de son général ont obligé de se trouver partout pendant le combat » (*Mercure galant*, juin (I), p. 254). — « Relation du combat de la Hougue », intercalée dans les *Mémoires de* VILLETTE, p. 111. — « Relation du combat naval donné le 29 mai 1692 » (Archives du Génie, Ligue d'Augsbourg 1, n° 59 : *Mercure historique*, juillet, p. 47 : E. SUE, t. V, p. 78). — Relation de la bataille et de ses suites (Bibl. Nat., Estampes Ob. 51, fol. 3). — Relation de Robert Challes, écrivain du *Prince* (A. AUGUSTIN-THIERRY, *un Colonial au temps de Colbert. Mémoires de Robert* CHALLES, *écrivain du Roi*. Paris, 1931, in-12). — Une relation de la bataille par le marquis de Nesmond, que je n'ai pu retrouver, avait été envoyée par l'intendant de Marine au Havre, Louvigny, à la Cour (Archives Nat., *Marine*, B³ 68, fol. 230). — Dépêches de Pontchartrain sur « le combat de l'armée navale » (B² 84, fol. 696, 698).

Plan figurant « les quatre différentes attitudes des armées de France et d'Angleterre dans le combat de l'année 1692 » (Dépôt des Fortifications, *Archives du Génie*, Ligue d'Augsbourg 1, n° 59). — Un autre plan, un peu différent, montre la cinquième et dernière « attitude » des deux flottes : il a été publié par Georges TOUDOUZE, *La bataille de La Hougue*. Paris, 1899, in-8°. — J. DE CRISENOY, *La Campagne navale de 1692*. Paris, 1865, in-8°. — Arthur DE BOISLISLE, *M. de Bonrepaus, la marine et le*

Un dessin conservé aux archives du Génie a fixé les « attitudes » successives des deux flottes, dont l'une, oiseau de proie gigantesque, s'apprête à saisir un oiselet. Nous débordant par les ailes, les Anglo-Hollandais cherchent à nous emprisonner dans leurs serres, en courant du nord-

désastre de la Hougue. Paris, 1877, in-8°, extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France*.

Sources anglaises : Rapport de l'amiral Russell. La Hougue, 23 mai-2 juin (*The manuscripts of the House of Lords, 1692-1693*). London, 1894, in-8°, p. 211. — Lettres de l'amiral Russell à Nottingham, relatant la bataille. 20 mai vieux style; et Portsmouth, 12 juin (British Museum, Harleian Miscell., IV, 550. — *London Gazette*, n° 2768. — *Mercure historique et politique*, juillet 1692, p. 67). — « Line of Battle » (British Museum, additional Manuscript 34932, fol. 77). — Journal de bord du capitaine du *Britannia* (Record Office, *Admiralty*, Captains logs 138, *Britannia*). — « Transactions relating to the Royal Navy and the Fight with the French (1692) : written by the earl of Nottingham », publiées par John Knox Laughton, *The Naval Miscellany*. London, 1912, in-8°, t. II. — Burchett, secrétaire de l'Amirauté britannique, *Mémoire de tout ce qui s'est passé de plus considérable sur mer*, p. 147. — Registre d'ordre de l'amiral Russell à bord du *Britannia*, 1692 (Record Office, *Admiralty* 1, vol. 692). — Lettre du chevalier Ralph Delavall à Nottingham, à bord du *Sovereign*, près de Cherbourg, 1er juin (*Mercure historique et politique*, janvier-juin 1692, p. 620). — Lettre écrite de Whitehall, 9 juin (*ibidem*, p. 628). — Journal de Rooke, vice-amiral de l'escadre bleue (Charnock, *Biographia navalis*. London, 1794, in-8°, t. I, p. 406). — *Life of sir John Leake, rear-admiral of Great Britain*, by Stephen Martin-Leake ; et *Life of Captain Stephen Martin*, ed. by C. R. Markham. London, 1895, in-8° : Publications of the Navy records Society. — Relation d'un officier de l'*Ossory* (Charnock, t. I, p. 361, note). — *A true... prospect of the late engagement between the English and the French Fleets on the 19/29 may 1692 at 6 1/2 laag of cap Barfleur*, gravure montrant la flotte française en fuite et Cherbourg en flammes.

Sources hollandaises : Rapports de l'amiral P. Van Almonde (Lieuwe Van Aitzema, *Derde vervolg van Saken en Oorlog (1692-1697)*. Amsterdam, 1699, in-fol., p. 77 : Traduits en français dans le *Mercure historique et politique*, janvier-juin 1692, p. 624 ; juillet, p. 624). — Rapports du contre-amiral P. Van der Goes. Cap Barfleur, 1er juin, et du capitaine Cornélis Van der Saan. A bord de l'*Amsterdam*. Ile Saint-Maclou, 3 juin (Lieuwe Van Aitzema, p. 80). — *De Franse Vloot... gebrant... door Russel en Almonde*. Gravure (Bibl. Nat., Estampes, Ob. 51), — *Ruinees en der Fransen Oorlog-Shepen te la Hogue*, gravure de Romain de Hooge (Bibl. Nat., Estampes, fol. E C. 50 A, t. II, p. 173). — *De Franse Vloot verdelgt door de vereenigde Engelse en Staatse Vlooten*... 1692. Gravure (Bibl. Nat., Estampes Ob. 51).

nord-est au sud-sud-ouest, la pointe sur Barfleur, dont la bataille a retenu en Angleterre le nom.

« Tourville n'estoit qu'à une portée de mousquet de l'amiral d'Angleterre », le marquis de Villette, un de ses divisionnaires, à la même distance du vice-amiral rouge; pendant un quart d'heure, ils restent face à face sans tirer un seul coup. « On demeure dans l'attente ». Nos ennemis sont perplexes et inquiets, aurions-nous « quelque intelligence » parmi eux? « Ils ne pouvaient comprendre qu'on pût, sans quelque raison secrette, attaquer une armée comme la leur avec des forces si inférieures ». Un Hollandais rompit la solennité de cet angoissant silence, en tirant sur *le Saint-Louis*, qui riposta ; « et à cet exemple, les deux lignes se virent tout d'un coup en feu », sans que se produisît une seule des défections escomptées parmi les Jacobites.

Voici comment elles étaient composées :

ESCADRE BLEUE ET BLANCHE DE FRANCE
à droite du corps de bataille :

—

Bourbon, Perrinet...... 68 can.
MONARQUE, NESMOND.... 90 —
Aimable, Réals........ 70 —
Saint-Louis, La Roque-Persin.............. 64 —
Diamant, Feuquières... 50 —
Gaillard, chevalier d'Amfreville............. 52 —
Terrible, Sèbeville..... 80 —

ESCADRE HOLLANDAISE :

—

Zeeland................ 90 can.
Koning-Willem......... 92 —
Brandeburg............ 92 —
West Vriesland, CALLENBURCH............... 84 —
PRINS, VAN ALMONDE..... 92 —
Princes Maria.......... 92 —
Castel-Medemblik....... 86 —
Beschermer............ 84 —
ADMIRAAL GENERAAL, VAN DER GOES................ 84 —
Noord Holland......... 68 —
Erste Edele............ 74 —
Monickendam.......... 72 —
Gelderland............. 72 —
Stad-Muyden........... 72 —
Estwant................ 72 —
Prinz-Casimir.......... 70 —

ESCADRE BLEUE ET BLANCHE DE FRANCE
à droite du corps de bataille :

—

MERVEILLEUX, marquis d'AMFREVILLE	98 can.
Tonnant, Septèmes	80 —
Saint-Michel, chevalier de Villars	60 —
Sans-Pareil, Ferville	62 —
Sérieux, marquis de Blénac	64 —
FOUDROYANT, DE RELINGUE	104 —
Brillant, chevalier de Combes	62 —

ESCADRE HOLLANDAISE

—

Vriesland	70 can.
Riddershape	72 —
Zeven Provinciën	76 —
Ziericzee	60 —
Gelderland (II)	64 —
Haarlem	64 —
Veere	62 —
Zeeland (II)	64 —
Leyden	64 —
Amsterdam	64 —
Veluwe	64 —
Maagd van Dordrecht	64 —
Tergoes	64 —
Medemblik	50 —
Gesterland	50 —
Ripperda	50 —
Scattershof	50 —
Stad en Lande	52 —
Hoorn	50 —
Delft	54 —

ESCADRE BLANCHE DE FRANCE
au centre :

—

Modéré, d'Évry	52 can.
Illustre, de Combes	68 —
SOUVERAIN, marquis DE LANGERON	80 —
Content, chevalier de Sainte-Maure	68 —

ESCADRE ROUGE ANGLAISE :

—

Plymouth, Maine	60 can.
Ruby, Mees	50 —
Cambridge, Lestock	70 —
Oxford, Wishart	54 —
Sandwich, Hastings	90 —
ROYAL WILLIAM, Jennings. Clowdisley. SHOVELL.	100 —
Breda, Lambert	70 —
Kent, Neville	70 —
Saint-Albans, Fitzpatrick	50 —
Swiftsure, Clarke	70 —
Hampton Court, Graydon	70 —
Grafton, Bokenham	70 —
Restoration, Gother	70 —

ESCADRE BLANCHE DE FRANCE au centre :		ESCADRE ROUGE ANGLAISE :	
Admirable, chevalier de Beaujeu	96 can.	*Greenwich*, Edwards	54 can.
Saint-Philippe, chevalier d'Infreville	84 —	*London*, Aylmer	96 —
SOLEIL ROYAL, TOURVILLE. Desnos	104 —	BRITANNIA, RUSSELL. Fletcher.	100 —
Conquérant, Du Magnou.	86 —	*Saint-Andrew*, Churchill.	96 —
Glorieux, chevalier de Châteaumorant	64 —	*Chester*, Gillam	48 —
Perle, chevalier de Forbin	52 —	*Eagle*, Leake	70 —
		Rupert, Beaumont	66 —
		Burford, Harlow	70 —
Courageux, chevalier de La Luzerne	58 —	*Centurion*, Wyvill	48 —
Maure, Des Augiers	50 —	*Captain*, Jones	70 —
Couronne, chevalier de Montbron	76 —	*Devonshire*, Haughton	80 —
AMBITIEUX, VILLETTE-MURSAY. Saujon.	92 —	ROYAL SOVEREIGN. DELAVALL. Sanders.	100 —
Henry, La Roche-Allard.	64 —	*Royal Katherine*, Cornewall	82 —
Fort, chevalier de La Rongère (1)	68 —	*Bonaventure*, Hubbard	48 —
		York, Deane	60 —
		Lenox, Munden	70 —
		Saint-Michael, Hopsonn.	90 —
		Et douze brûlots.	

ESCADRE BLEUE DE FRANCE à gauche du corps de bataille :		ESCADRE BLEUE D'ANGLETERRE :	
		Albemarle, Wheler	90 can.
		Resolution, Good	70 —
Excellent, Du Rivau-Huet.	60 can.	*Monk*, Hoskins	60 —
Prince, de Bagneux	56 —	*Expedition*, Dover	70 —

(1) « Ordre de bataille au plus près du vent » de la flotte de Tourville (Bibl. Nat., Franç. 22802, fol. 103. — *Mémoires de* VILLETTE, p. 114).

ESCADRE BLEUE DE FRANCE
à gauche du corps de bataille :

—

MAGNIFIQUE, COËTLOGON . . 86 can.
Laurier, chevalier d'Hervault . . . . 64 —

Brave, chevalier de Chalais . . . . 58 —
Entendu, de Ricoux . . . . . 40 —
Triomphant, de Machault-Belmont . . . . 80 —
ORGUEILLEUX, { GABARET. Courbon-Blénac. } . . 94 —
Fier, de La Harteloire . . . 90 —
Fleuron, chevalier de Montgon . . . . 56 —

Courtisan, Colbert de Saint-Marc . . . . 64 —
GRAND, PANETIÉ . . . . 84 —
Saint-Esprit, de La Gallissonnière . . . . 64 —
Syrène, Du Quesne . . . . . 64 —

ESCADRE BLEUE D'ANGLETERRE :

—

NEPTUNE, { ROOKE. Gardner. } . . . 96 can.
Chatham, Leader . . . . . . 50 —
Windsor Castle, Danby. 90 —

Royal Oak, Byng . . . . . . 74 —
Advice, Hawkins . . . . 50 —
Northumberland, Cotten. 70 —
Lion, Wiseman . . . . 60 —
Berwick, Martin . . . . 70 —
Defiance, Gurney . . . . . . 60 —
Montagu, Foulks . . . . . . 62 —

Warspite, Grantham . . . . 70 —
Adventure, Dilkes . . . . . . 64 —

Vanguard, Mason . . . . . . 90 —
VICTORY, { ASHBY. Stanlay. } . . . . . 100 —
Duchess, Clements . . . . . 90 —
Monmouth, Robinson . . . 66 —

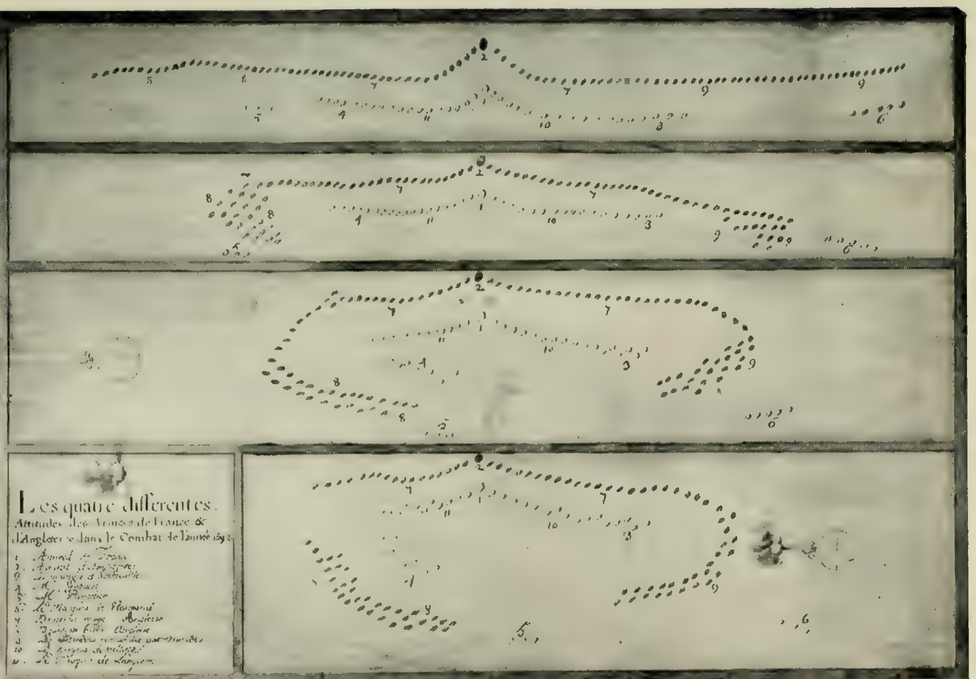
Edgar, Torpley . . . . 72 —
Stirling Castle, Walters. 70 —
Dreadnought, Coall . . . . 64 —
Crown, Warren . . . . 50 —
Suffolk, Billop . . . . 70 —
Woolwich, Myngs . . . . . . 54 —
Ossory, Tyrrel . . . . 90 —

DUKE, { CARTER. Wright. } . . . . 90 —

Cornwall, Boys . . . . 80 —
Essex, Bridges . . . . 70 —
Deptford, Kerr . . . . 50 —
Hope, Robinson . . . . 70 —
Et 12 brûlots.

Qu'on se représente les trois escadres de notre ligne de bataille : chacune d'elles a trois divisions, qui sont, de droite à gauche, d'est en ouest, les divisions de Nesmond, d'Amfreville et de Relingue, de Villette-Mursay, de Tourville et de Langeron, de Coëtlogon, de Gabaret et de Panetié. En pointe, le marquis de Nesmond arrive fièrement, en « dépendant » au fil du vent pour coiffer l'extrémité de l'escadre hollandaise et empêcher les sept divisions du lieutenant-général Van Almonde de nous doubler. Mais les cinq vaisseaux qu'il commande, poussés par la brise, dépassent le but ; par le créneau qu'ils ouvrent, les Hollandais se précipitent et doublent notre aile droite. Coupé de son chef de file, Nesmond se tient alors au vent, à grande portée des Hollandais, qu'il menace à son tour en flanc. « Sans presque combattre, il faisoit la sûreté de toute l'armée ». Soit prudence, soit méfiance, au souvenir cuisant de Béveziers où ils avaient soutenu tout le faix de la bataille, les Hollandais ne s'engagèrent pas à fond. Qu'est-ce que trente-neuf et trente-trois hommes hors de combat à bord de leurs vaisseaux les plus éprouvés, l'*Admiraal Generaal* de Van der Goes, et les *Zeven Provincien* de Liefde, quand on les compare aux pertes effroyables des deux autres nations aux prises?

Des deux branches de la tenaille qui se referme sur Tourville, l'une ne le serre point, l'autre s'est détachée tout entière par un singulier incident. La division de Panetié, en queue de l'arrière-garde, n'avait pu encore gagner son rang, bien qu'elle forçât de voilure, quand le vent tourna et souffla du nord-ouest. Au lieu de « prendre la résolution de périr dans son poste », François de La Croix-Panetié, le héros de Bantry et de Béveziers, « un brave homme qui savoit son métier », prit du champ avec ses trois vaisseaux. Et voilà que toute l'escadre bleue, les trente-trois navires de guerre de John Ashby se précipitent à sa poursuite. Croyant à tout instant tenir le fugitif, ils



BATAILLE DE LA HOUGUE (29 MAI 1692).

POSITIONS SUCCESSIVES DES FLOTTES ADVERSES

(Archives du Génie.)

s'allongent sur deux colonnes pour le prendre entre deux feux. Gagnant du champ par temps calme, distancés quand il ventait, ils furent ainsi leurrés, quatre heures d'horloge, par notre fin limier qui se rapprochait peu à peu de la division du marquis de Nesmond, sortie elle aussi de l'étau ennemi, à l'autre extrémité du champ de bataille. En dedans de la tenaille desserrée, Gabaret courait parallèlement à l'escadre d'Ashby pour intervenir au besoin, pavillon bleu de France contre pavillon bleu d'Angleterre. Sa division formait charnière avec notre ligne de bataille, où, seules, six divisions restaient à leurs postes.

Couverts par Gabaret contre l'escadre bleue, par Nesmond contre l'attaque à revers des Hollandais, épaulés à gauche par Coëtlogon et Langeron, à droite par d'Amfreville et Relingue, « Tourville et Villette combattirent longtemps avec un costé libre et avec moins d'ennemis ». Mais la relation insérée dans les *Mémoires* de Villette-Mursay a-t-elle vraiment raison d'ajouter une critique contre les autres divisionnaires, dont les manœuvres imprévues avaient atténué la pression ennemie : « Si nos autres généraux avoient eu la mesme régularité à prendre, pour leur partage, ceux des pavillons ennemis qui leur estoient parallèles, le désavantage du nombre n'auroit point esté augmenté par le désavantage des mouvemens ».

Le nombre? De Tourville à Villette-Mursay, du *Soleil Royal* à *l'Ambitieux*, nous n'alignons pas plus de six vaisseaux en face des vaisseaux qui entourent le *Britannia* et le *Royal Sovereign*, Russell et Delavall, et qui nous livrent « le plus horrible combat ». Les adversaires se pulvérisent : sous les coups furieux de notre amiral et de ses matelots Le Roux d'Infreville et Guérusseau Du Magnou, du chevalier de Châteaumorant qui a marqué d'une croix de Malte le hunier du *Glorieux*, et de Forbin, qui perd dans l'action le tiers de l'équipage de *la Perle*, les Anglais

ont la sensation que leur centre va être défoncé. Écrasé par notre feu, leur *Chester* sort en loques de la ligne de bataille; l'*Eagle* de John Leake a soixante-dix tués, le double de blessés (1), le beaupré et la misaine brisés. *L'Ambitieux* de Villette-Mursay malmène le *Royal Sovereign* de Ralph Delavall, mais ne peut empêcher deux petits vaisseaux d'être mis à mal par cinq adversaires. A la soudure de l'escadre blanche avec l'escadre bleue et blanche, *l'Henry* et *le Fort* sont l'un désemparé, l'autre réduit à se faire nager avec de grands avirons pour échapper à l'étreinte ennemie. Le vent, qui a fraîchi au nord-ouest, favorise la manœuvre d'encerclement des trente-six vaisseaux français en ligne. Que faire?

Il est deux heures de l'après-midi. — « Mouillons à mer étale », suggère Villette-Mursay : Tourville adopte la proposition et la transforme en un ordre, que le major de Chavagnac, à sa droite, l'aide-major Mézières, à sa gauche, portent de vaisseau à vaisseau.

Il en résulte pour les nôtres quelque répit; l'escadre rouge de Russell, entraînée par le flot, s'est éloignée de Tourville. « Bientost après, les choses furent si confuses qu'à peine pouvait-on discerner les vaisseaux ennemis d'avec les nôtres. Il arriva même que les vice-amiraux des deux corps de bataille cessèrent un moment de tirer pour tascher de s'entrevoir ».

Mais voici que de l'autre bord, notre corps de bataille est assailli par l'escadre bleue d'Ashby, revenue de la vaine poursuite de Panetié. Gabaret, refoulé et incapable de reprendre son poste dans la ligne, vient en désordre se plaquer derrière la division de Villette-Mursay. La lutte reprend avec violence contre *le Soleil Royal*, dont « la perte seroit le gain infaillible du combat ». L'issue en

(1) Deux cent vingt tués et blessés et dix-sept canons démontés (Charnock, t. II, p. 168).

serait douteuse, s'il ne se produisait une manœuvre dont « l'événement autorisa » et justifia l'audace.

Coëtlogon était aux prises avec Clowdisley Shovell.

« Le contre-amiral rouge m'écheût en partage, écrivait-il, Bagneux, mon matelot de devant, eut ses premiers coups. Ce capitaine fit très-bien tout ce jour. Nous combatismes de près, ma petite division et moy, une partie de la division rouge. Le chevalier d'Hervault estoit derrière moy. Il avoit Mr Du Riveau derrière luy, et Mr de Chalais devant Mr de Bagneux. Tous ces Messieurs combattirent avec beaucoup de valeur, jusqu'à ce que, les vents ayant changé, Mr Gabaret m'envoya dire de tenir le vent, de peur d'estre envelopé.

— « Je vois l'amiral dans un si grand péril, répondit Coëtlogon, que je crois ne pouvoir rien faire de mieux que d'aller me mettre auprès de ce général ». Résolu à le sauver ou à périr, le brave Breton, crevant le cercle des assaillants qui accablaient Tourville, lui « osta deux vaisseaux de dessus les bras ». — « Une juste reconnaissance m'oblige de ne pas oublier le chevalier de Coëtlogon, écrivait le P. Hoste dans le récit de la bataille; par une valeur incomparable, il vint partager le péril et la gloire de cette action, — et avec lui, son voisin, le capitaine de Bagneux. — Ce fut là le rude du combat ».

Le Prince du capitaine de Bagneux, au milieu de trois vaisseaux plus forts que lui, se trouvait « placé le mieux du monde pour être coulé bas. Un anglais était à tribord, un autre à bâbord et l'autre à notre arrière, si près de nous, — disait l'écrivain Challes, — que par les sabords de la sainte-barbe, il nous envoyait des boulets et des mitrailles, qui traversaient toute la longueur du navire. Nous restâmes ainsi près d'une demi-heure entre trois feux et aurions assurément été coulés, si M. le marquis de Nesmond, qui commandait *le Monarque,* ne fût venu à notre secours. Il s'attacha à celui qui nous tenait par l'ar-

rière et qui nous tuait le plus de monde; il lui fit bientôt lâcher prise. Ensuite, il vira sur bâbord et lança de si près toute sa volée de tribord sur celui qui nous tenait du même côté, qu'il ne perdit pas un coup et ôta l'envie à l'Anglais d'attendre une nouvelle décharge. M. de Bagneux, n'ayant plus affaire qu'à celui qui était à bâbord, le fit si bien chanter qu'il se retira. — Voilà de lâches coquins, s'écria-t-il; je ne sais s'ils sont plus braves avec les femmes; mais je vois bien qu'ils n'aiment pas le tête-à-tête ». *Le Prince* n'en avait pas moins plus du tiers de son équipage hors de combat : cent quarante-six tués et plus de soixante blessés. — « Vous n'accuserez que cinquante tués et ferez mourir les autres peu à peu à l'hôpital, dit à l'écrivain du bord le commissaire général Antoine d'Herbault ».

Le dernier des vaisseaux de l'escadre d'avant-garde, *le Brillant* du chevalier de Combes, combattait avec notre corps de bataille. Le lieutenant de vaisseau, qui commandait dans l'entrepont, monta sur la dunette où étaient disposés, pour l'état-major, des rafraîchissements.

— « Mordieu, qu'il fait chaud ici! » lui dit le sous-lieutenant qui avait le commandement de la batterie haute.

Pour te reprocher ta faiblesse,
C'est aux enfers que je t'attends,

fredonna le lieutenant, qu'un boulet décapita, comme il descendait de l'échelle de la dunette.

— « Ah! mon Dieu, sauvez-moi du rendez-vous », gémit le sous-lieutenant; il ne fut pas exaucé : un autre boulet le coupa en deux. Et l'on comprend, devant cette hécatombe, qu'un de nos officiers fut « contraint de sabrer et d'écharper plusieurs de nos gens qui quittaient le canon ».

« La postérité ne pourra pas croire ce qui se passa. Huit ou neuf vaisseaux français combattirent des deux bords

durant sept heures cette foule d'ennemis qui les entouraient ». Enveloppé par l'escadre rouge de Russell et l'escadre bleue d'Ashby, Tourville restait exposé à la grêle de boulets de six vaisseaux. Il tenait. « Il n'y avait pas autre chose à faire pour éviter une déroute entière ».

Un instant interrompu par la brume, « le combat recommença au clair de lune, plus fort qu'auparavant ». *Le Soleil Royal* demeurait la cible des Anglais; persuadés que Jacques II était à bord, — ce n'était qu'un de ses bâtards, — sa mort ou sa capture, pensaient-ils, assureraient à l'Angleterre le repos, à Guillaume III la couronne. Contre notre beau trois-ponts et nos second, *l'Ambitieux,* les brûlots se succèdent en file, le *Cadiz Merchant*, le *Fox*, le *Phaéton,* l'*Hopewell,* l'*Extravagant* (1). Aucun n'atteint le but. Tourville évite les uns d'un coup de gouvernail, esquive les autres en mouillant une ancre et fait accrocher les derniers par des chaloupes que mènent Hautefort, Clérac, Vatry. — « J'aime mieux me griller le nez que de tourner le dos aux ennemis », déclare notre hôte, Henry de Fitz James, prieur d'Angleterre, bâtard du roi Jacques.

« Le soleil, qui venoit de se coucher, avoit laissé l'orizon tout rouge et, la fumée du canon s'y mêlant, faisoit paroître l'air tout enflammé, écrivait Goussé de La Roche-Allard, un des matelots de Villette-Mursay. Nous ne voyions au travers de cet embrasement que de gros vaisseaux qui étoient tout en feu par la quantité de canons qu'ils tiroient pour faire approcher leurs brûlots ». Mais ces vaisseaux qui cajolaient au fil du courant en nous présentant la proue, le *Royal William* du contre-amiral rouge Clowdisley Shovell, le *Kent* et d'autres recevaient « des décharges entières » des vaisseaux de Tourville et Coëtlogon.

(1) Clowes, t. II, p. 535.

Le Saint-Philippe leur tira toute sa bordée à double charge à portée de la pique.

Puis, ce fut le tour du vice-amiral bleu Rooke, qui s'attaqua, avec le *Neptune*, le *Windsor Castle* et l'*Expédition*, à notre vaisseau amiral. « Lassés du feu que nous faisions », les bleus d'Ashby cherchaient à passer par les créneaux de notre ligne en loques pour rallier les rouges de Russell. « Ce passage fut terrible pour eux et leur rendit avec usure le mal qu'ils nous avoient fait. A bout portant, ils reçurent tout notre canon sans pouvoir nous nuire. Le furieux feu de nostre mousqueterie et de nostre canon dura jusqu'à la nuit close. Cette dernière action finit le combat. Il étoit dix heures du soir ».

« Nous sommes ce qui s'appelle échignés et criblés de coups, étant désemparés de tous mâts et de voiles, et la plus grande partie de notre équipage tué ou blessé, écrivait La Roche-Allard, dont *l'Henry* flanquait *l'Ambitieux* de Villette-Mursay. Il faut que ces gens-là aient bien peu de feu et de vigueur pour ne nous avoir pas tous mis en cannelle avec une armée aussi nombreuse ».

Et Villette-Mursay renchérissait : « Tout ce que fit, ce jour-là, le comte de Tourville, est si grand et si beau qu'il n'y a rien à excuser ny à défendre. Il fit pendant douze ou treize heures tout ce qui est du caractère héroïque. Les ennemis ne désavouaient pas la perte de cinq mille hommes des leurs », du contre-amiral Carter, des capitaines de vaisseau Hastings et Graydon et d'une foule d'officiers (1). Si nous avions dix-sept cents hommes hors de combat, nous n'avions perdu aucun navire. C'était une victoire.

(1) Les Anglais avaient trois mille blessés, selon des nouvelles de Londres du 11 juin. *Le Sandwich*, *l'Hamptoncourt*, *le Pembroke*, *l'Adventure*, *les Zeven Provincien*, éclopés, rallièrent les arsenaux anglais (*Gazette de France* du 14 juin. — W. J. Hardy, *Calendar of State papers. Domestic series* (1692), p. 295).

« Je voudrais qu'il me fût permis de finir là mon récit, et pouvoir couvrir d'un voile les jours qui ont suivi ».

« Les malédictions du hazard ».

L'infernale musique du canon s'était tue. A fond de cale, aumôniers et chirurgiens s'empressaient autour des blessés et des mourants. « Le vent étant venu à une heure après minuit, M. de Tourville tira un coup de canon pour signal d'appareiller. Chacun se rangea sans ordre auprès du premier pavillon qu'il rencontra », dans un désarroi aggravé par la mise hors de combat du major général Joseph de Raymondis, blessé « à faire pitié ».

La partie était perdue, il n'était plus question de convoyer le corps expéditionnaire. Il fallait sauver la flotte. Par une ironie du sort, par une de ces « malédictions du hazard » qui nous accablaient, Petit-Renau montait à bord du *Soleil Royal* pour apporter l'ordre de repli devant la jonction des forces ennemies, au moment même où leur meute nous talonnait. « Villette donna ordre à quinze vaisseaux de couper tous en mesme temps à la pointe du jour, en s'avertissant l'un l'autre par un mot qui ne pust estre entendu des ennemis. Le marquis d'Amfreville, qui faisoit l'ouest avec douze vaisseaux en bon estat, se trouva à une heure du jour sur la route du marquis de Villette ».

Six divisions, trente-sept vaisseaux, les divisions blanches de Tourville et Villette, bleues de Coëtlogon et Panetié, blanches et bleues d'Amfreville et Relingue restaient groupées. Nesmond, que l'aide-major de Chavagnac n'avait pu prévenir, isolé du gros de la flotte, cinglait à contre-bord vers la Hougue, Gabaret et Langeron vers Brest.

Un grand blessé, atteint de dix-huit blessures à la flottaison, *le Prince*, se traînait à l'écart. Le pilote Nicolas

Bonami, un Havrais, éreinté, « ronflait comme un tuyau d'orgue ».

— « Debout, crie le capitaine de Bagneux.

— « Vous me fatiguez trop; je sais mon métier, grogne le pilote : faites venir une bouteille de vin, ce sera autant d'avalé, dont l'eau de mer n'occupera pas la place ». On en monte six : « Buvons un coup et confions-nous à Dieu. Ce qu'il garde est bien gardé. Vous enterrerez la synagogue avec honneur ». L'enterrement n'eut pas lieu. Le cap au nord-ouest, Bagneux rallia Langeron. Tous deux échappaient à un enfer (1).

L'escadre pantelante n'avait aucun abri. « Atendu le peu d'aparance qu'il y avoit de construire des murailles et des tours sur les bancqs », Panetié avait fait écarter un projet de l'ingénieur Gobert, qui était de fermer la petite rade du Havre par une digue qui eût rejoint le banc de l'Éclat. Et au lieu « d'imposer la loy dans la Manche », nous étions sans défense dans son coupe-gorge (2).

Le drame touchait à sa fin. L'épilogue était « une retraite assez malheureuse pour être appelée déroute ».

Tourville avait cheminé dans l'ouest toute la nuit. A huit heures du matin le 30 mai, il était à une lieue au vent de la meute ennemie, lancée tout entière à sa poursuite. *Le Soleil Royal*, une écumoire, tant il avait reçu de coups, retardait la marche des fuyards, qu'il exposait à une perte certaine. Sur l'observation véhémente de Villette-Mursay et en dépit des capitaines de pavillon Desnos et Desnos-Champmeslin qui refusaient d'assumer seuls la responsabilité du salut du vaisseau amiral, Tourville, la nuit venue, gagna en canot *l'Ambitieux* avec une vingtaine de personnes, le commissaire général Claude Feignet, le pilote

(1) *Mémoires de Robert* Challes.

(2) Mémoire de Gobert, 25 février 1692; — avis de Panetié, 2 mars (Archives du service hydrographique, carton 18, pièce 19).



LA BATAILLE DE LA HOUGUE (EN HAUT). L'INCENDIE DE « L

(Gravure de Romain de Hooge



IEUX » ET DES VAISSEAUX RÉFUGIÉS A LA HOUGUE (EN BAS)

othèque Nationale, Estampes.)

Laisné et Petit-Renau. A onze heures du soir, par le travers de Cherbourg, où l'étale de la mer et le calme l'avaient arrêté, il levait l'ancre et prenait la route du raz Blanchard, suivi à une demi-lieue par l'ennemi.

« Poussé à bout », il s'engage dans le long canal qui sépare le Cotentin des îles d'Aurigny et de Guernesey, et par gros vent du sud-ouest tâche de doubler les Casquets. Aucun signal : il espère « dérober une marée entière à l'armée ennemie ». Les courants du raz Blanchard sont très violents; vingt-deux de nos vaisseaux les franchissent, distançant de quatre lieues la flotte ennemie. Mais treize autres, les plus forts, sont en difficulté; le jusant leur manque; le pilote Laisné ordonne trop tard de mouiller; le fond est très mauvais; les ancres chassent; nos vaisseaux dérivent à la merci des ennemis. L'aube du 31 mai vient de se lever.

« En cette extrémité », Tourville abat son pavillon et fait le signal : « Sauve qui peut ». C'est alors que pour les vaisseaux qui ont franchi le redoutable défilé, un simple chef d'escadre, Panetié, hisse le pavillon de ralliement; il fait route sur Saint-Malo.

Les autres ont rebroussé chemin, trois ne peuvent dépasser Cherbourg; les dix derniers, avec Tourville, poussent jusqu'à la Hougue, où ils retrouveront deux navires de la division Nesmond.

Devant cette dislocation de nos forces navales, la flotte ennemie se partage en trois escadres de chasse : Van Almonde et Ashby poursuivent Panetié; Delavall donnera le coup de grâce aux trois vaisseaux qui se traînent; Russell, à la tête de quarante vaisseaux et de plusieurs brûlots, suit « beaupré sur poupe » son terrible adversaire, Tourville.

Delavall est le premier engagé. Que peuvent contre dix-sept vaisseaux et trois brûlots les grands blessés qui se sont

réfugiés à Cherbourg. *Le Soleil Royal*, la mâture fracassée, est entré dans la fosse du Galet, où un fortin lui offre la frêle protection de ses six pièces de canon (1). « Ses deux gardes » du corps, *le Triomphant* et *l'Admirable*, se sont échoués, l'un, proche de l'embouchure de la Divette, que défendaient la Tour des Sarrasins et la Tour de l'Église, l'autre à l'est de la ville, vers Tourlaville ; pour les couvrir, on improvisa une estacade. C'est tout le secours que ces invalides pouvaient attendre. « Ville, château et donjon revêtus à l'antique avec des murs épais, couronnés de mâchicoulis, point de jetées, un méchant quai de pierres sèches », tel était Cherbourg, « une place de la dernière importance », qui eût sauvé la flotte française, s'il n'y avait eu la criminelle jalousie de Louvois. Écoutez cette terrible déposition de l'intendant Foucault (2) : « En 1688, le roi avait fait travailler à la citadelle de Cherbourg par M. de Vauban. Elle était fort avancée, lorsque M. de Louvois, pour donner du chagrin à M. de Seignelay, plutôt que pour le bien du service, obtint du roi un ordre pour la faire démolir. La démolition était achevée, lorsque je suis venu en basse Normandie. Je n'ai trouvé qu'un chaos de débris, de tours, de bastions et de murailles renversées ».

L'hallali commença par *l'Admirable*, le dimanche 1er juin. Le *Saint-Albans*, battant pavillon de Ralph Delavall, et trois autres vaisseaux « le périrent de coups ». Sous un ouragan de boulets, l'intrépide maître d'équipage Rillart fit le va-et-vient pour évacuer les hommes valides : le dernier d'entre eux, le capitaine de Beaujeu, abandonna son bord, où les Anglais mirent le feu, après avoir recueilli les blessés qu'on

(1) Cf. la « carte de la rade de Cherbourg pour faire connaître au ministre l'ensemble des positions pour la défense de la ditte rade ». Début du dix-huitième siècle (Bibl. Nat., Géographie, D. 404).

(2) *Mémoires de Nicolas-Joseph* Foucault, publiés et annotés par F. Baudry. Paris, 1862, in-4°, p. 257 : Collection des documents inédits.

n'avait pu enlever. *Le Triomphant* du capitaine de Machault avait deux cents hommes hors de combat sur cinq cent quarante-sept, quand le brûlot *Wolf*, capitaine Greenway, lui attacha sa tunique de Nessus (1).

L'agonie du *Soleil Royal*, commencée à neuf heures du matin, fut terrible. « A un demy quart de lieue » de terre, il se bat seul contre dix-sept; d'une bordée de sa batterie basse, il met à mal le contre-amiral anglais. Mais Ralph Delavall a mobilisé toutes les berges et les allèges de son escadre pour mener à l'attaque du glorieux blessé trois brûlots : « En vérité, écrivait-il, je puis dire sans vanité que l'action fut chaude ». Les capitaines Desnos et Desnos-Champmeslin s'y couvrirent de gloire. Le premier brûlot est coulé par eux à coups de canon; le second se crève sur un écueil; le troisième, *le Blaze* de Thomas Health, accroche la poupe de notre vaisseau qui tirait encore. « Alors, il n'y eut plus de remède ». Tout flamba. *Le Soleil Royal* sautait avec « un bruit affreux »; les hommes étaient emportés dans les airs « comme des mouches, le rivage en était chargé »; l'hôpital fut encombré de blessés, « la cour même s'en trouva pleine ». Songez qu'à la veille de la

(1) *Mémoire du maréchal de* VAUBAN *sur les fortifications de Cherbourg (1686)*, publié par M. Joachim MÉNANT. Paris, 1851, in-8°. — Relation de la destruction du *Soleil Royal* (*Mercure galant*, juin (I) 1692, p. 146). — Ralph Delavall à Nottingham. A bord du *Royal Sovereign*, près de Cherbourg, 22 mai v. st. 1er juin (John ENTICK, *A new naval history*, p. 558; et *Mercure historique*, t. XII (juin 1692), p. 620). — W. J. HARDY, *Calendar of State papers. Domestic series (1693)*, p. 359; et (1692), p. 408. — Relation d'un officier du *Soleil Royal* (*Mercure galant*, juin (I) 1692, p. 145). — Relation datée de Tourlaville, 2 juin, et adressée à Cabart de Villermont (Bibl. Nat., Ms. Français 22802, fol. 109). — Relation du commissaire Feignet, qui avait 6 800 livres dans sa caisse au moment où sauta le *Soleil Royal* (Archives de la Manche, citées par Paul LECACHEUX, « les trésors des vaisseaux de Tourville », dans *la Dépêche de Cherbourg* du 4 avril 1928). — Relation de Pierre Mangon du Houguet, de Jean Lecroël et du prieur de Cherbourg : certificat délivré au chevalier de Rantot (EMANUELLI, La bataille des 29 mai-5 juin 1692 : Bataille de la Hougue, documents nouveaux, dans la *Revue de Cherbourg et de la Basse-Normandie*, 1906-1907. Cherbourg, in-8°, p. 391 et 434).

bataille de la Hougue, *le Soleil Royal* n'avait pas moins de neuf cent soixante-treize hommes à bord (1).

A peine l'holocauste est-il terminé que Delavall se remet en chasse, renforcé des Hollandais de Van Almonde et des Anglais d'Ashby, qui reviennent de leur poursuite infructueuse dans le Raz Blanchard. Le capitaine d'un brûlot capturé leur apprend le gîte d'une autre proie. « Suivi beaupré sur poupe » par l'escadre de Russell, Tourville n'a trouvé, dans « l'endroit le plus propre des côtes de Normandie pour y tenir un grand nombre de vaisseaux en sûreté », que « deux fortifications fort mauvaises et entièrement contre nous » : le fortin de la Hougue et la redoute de Tatihou. Là encore, le mauvais génie de Louvois nous a privés des fortifications proposées en octobre 1690 par l'ingénieur de Combes, « l'ouvrage le plus facile et le plus nécessaire que le roi pût faire pour le salut de ses vaisseaux (2) ». Tourville, à vrai dire, doit battre sa coulpe : « Il seroit difficile de gaigner la Hougue, a-t-il déclaré, s'il se donnait un combat entre le cap Lezard et Ouessant » (3). Et c'est là qu'il lui faut chercher un abri, dans l'anse qui va de la lanterne des morts de Quineville au petit fortin de l'île Tatihou.

Il a ordre de ne « rien faire, dans l'extrémité où il se trouve, sans avoir consulté le roi Jacques II, le maréchal de Bellefonds et l'intendant de Bonrepaus (4) ». Il va les trouver à terre en compagnie des marquis d'Amfreville et Villette-Mursay : « Si mon vaisseau était un simple corsaire, déclare Villette, je le ferais échouer. Mais comme il

(1) Bibl. Nat., Franç. 20597, fol. 173.

(2) *Mémoires de N.-J.* Foucault, p. 269.

(3) Légende portée sur un « Plan du Havre avec les augmentations à faire », signé de Gobert, 1692. (Archives du service hydrographique, Pf. 37. 2. 6.)

(4) Rappel de Pontchartrain à Tourville, 31 mai (Archives Nat., *Marine*, B² 84, fol. 694.)

s'agit de vaisseaux du Roi, je crois qu'il est de la gloire de Sa Majesté de les défendre jusqu'à l'extrémité ». Ainsi en est-il décidé. Bellefonds et Tessé passent la nuit du 31 mai au 1er juin à dresser des batteries, armer des chaloupes et expédier aux vaisseaux de la poudre meilleure que celle embarquée à Brest : « Celle-ci ne poussait pas le boulet la moitié si loin que celle des ennemis (1) ».

La situation s'aggrave d'heure en heure : « Toutes les circonstances du vent et tous les hazards de la fortune nous persécutent ». Derrière l'escadre rouge, nous voyons poindre les pavillons de l'escadre bleue et les flammes tricolores des Hollandais. « Il n'y a plus que deux partis à prendre : se deffendre et se faire sauter, ou bien s'eschouer, profitant de la grande marée, et par là sauver les équipages, les canons et les agrès ».

Mais quand les officiers engagent leurs matelots à « vendre leur vie le plus cher qu'ils pourroient, les équipages, qui étoient des Sésars le jour du combat, dirent tout haut qu'on ne trétoit point des hommes comme des bestes qu'on mène à la boucherie. Ils combatroient tant qu'on vouderoit en mer, mais plutost d'estre sacrifiés dans

(1) « Relation de ce qui s'est passé à la Hougue au brûlement de nos vaisseaux », dans les *Mémoires de Nicolas Joseph* FOUCAULT, éd. F. BAUDRY dans la Collection des Documents inédits. Paris, 1862, in-4°, p. 282. — Lettre de Tessé. Au camp de la Hougue, 31 mai-2 juin (Archives histor. de la guerre, volume 1241 : TOUDOUZE, p. 90). — Relation d'un officier de Coëtlogon (Archives Nat., *Marine*, B4 14, fol. 82). — Plan du combat devant la Hougue, peut-être par l'ingénieur DE COMBES (TOUDOUZE, p. 50). — *Mémoires du marquis de* VILLETTE, p. 134. — Tourville à Pontchartrain, 3 juin : rapport très court (DELARBRE, p. 378). — Disposition des navires brûlés à la Hougue, au Dépôt des Fortifications.

Liste des vaisseaux, frégates et brûlots de Rooke qui attaquèrent nos vaisseaux échoués (Journal de ROOKE). — Van Almonde aux États généraux, à bord du *Prinz*, près du cap Barfleur, 3 juin (*Mercure historique et politique*, janvier-juin 1692, p. 624; John ENTICK, p. 559; E. SUE, t. V, p. 884. — Russell à Nottingham. Portsmouth, 12 juin (*Mercure historique et politique*, juillet 1692, p. 67). — Sur Caermarthen, cf. Robert Pentland MAHAFFY, *Calendar of State papers. Domestic series (1703-1704)*. London, 1924, in-8°, p. 388.

un lieu où l'on ne pouvoit se défendre, ils se jeteroient à la mer et gagneroient la terre » (1). La nouvelle de l'incendie du *Soleil Royal* a provoqué parmi eux une démoralisation, qu'accroît l'arrivée des matelots « abattus et effrayés. Personne ne donne ordre à rien, et c'est une confusion à faire pitié ». Bellefonds a promis cent chaloupes et n'en fournit aucune.

Que peuvent faire Tourville et nos lieutenants généraux, avec une demi-douzaine de chaloupes, contre l'escadre de Rooke : l'*Eagle* mène à l'attaque dix vaisseaux, autant de frégates, quatre brûlots et une centaine de chaloupes bien armées, cent trente-huit bâtiments que le vicomte Mangon compte « vis-à-vis de sa barrière ».

Une estampe de Romain de Hooge figure de façon saisissante la mort du second vaisseau amiral de Tourville, *l'Ambitieux* : il a coulé un de ses adversaires commandé par le marquis de Caermarthen, avant de recevoir le coup de grâce de la *Charles Galley* et de deux galiotes.

Avec lui périssent d'autres vaisseaux Capitaux, *le Magnifique* du brave Coëtlogon, *le Merveilleux* du marquis d'Amfreville, *le Saint-Philippe* de Le Roux d'Infreville, qui fut un des matelots de l'amiral, *le Foudroyant* du chef d'escadre de Relingue, *le Terrible*, qui servait de matelot au lieutenant-général d'Amfreville et qu'une fausse manœuvre avait échoué sur les rochers de Tatihou.

Le lendemain 3 juin, au flot de dix heures, ce fut le tour de six autres vaisseaux de moindre rang, échoués aux Hoguets. En vain une batterie barbette, hâtivement dressée par Gassion, essaie-t-elle d'arrêter l'essaim de chaloupes qui bourdonne autour d'eux : *le Tonnant*, *le Fort*, *le Fier*, *le Gaillard*, *le Bourbon* et *le Saint-Louis* ne sont bientôt plus que des brasiers.

(1) Relation anonyme (Bibl. Nat., Estampes, Ob. 51, fol. 2).

Les transports rassemblés pour embarquer les troupes de Jacques II auraient le même sort, si les régiments de Vaubécourt et de Nauclat ne s'y jetaient pour les défendre. Russell n'insista point; et après des salves d'allégresse, il disparut le 5 juin, « orziant vers Barfleur ».

« Telles ont été les suites d'une action dont les commencemens avoient été si heureux et, j'oserais dire, l'action la plus glorieuse qui se soit jamais passée en mer, si les événemens, qui se sont attribué parmi les hommes le droit de décider du mérite des choses, n'en avoient été si malheureux ».

Deux des rescapés, qui longeaient les côtes anglaises, y voyaient de toutes parts s'allumer des feux de joie (1). Un émigré pour cause de religion ne publiera-t-il pas un pamphlet dédié aux amiraux vainqueurs et intitulé : *Nouveau voyage de la flotte de France à la rade des Enfers*. Ces vaisseaux défunts s'empilent en pyramides dans une gravure hollandaise (2) et brûlent dans une autre estampe où un crieur public, amputé d'une jambe, procède à leur appel (3). — « Canailles, hors de la Manche », dit un placard hollandais, cependant qu'une médaille frappée à Londres porte en exergue : « Fuyez et dites à votre roi que ce n'est pas à lui qu'appartient l'empire de la mer (4) ».

« Le grand malheur change entièrement la face de toutes nos affaires ».

« Je n'insisterai pas sur les grands avantages qui reviennent à la cause commune de cette signalée victoire, écrivait un Hollandais (5) : la parfaite union entre les deux

(1) *Mémoires de Robert* CHALLES.

(2) *De Franse Vloot... gebrant... door Russell en Almonde* (Bibl. Nat., Estampes Ob. 51.)

(3) *France Omsrooper : le Crieur public* (Bibl. Nat., Imprimés, réserve Lb[37], 4034, fol. 2.)

(4) Reproduite dans CLOWES.

(5) *Lettres historiques*. La Haye, 1692 (I), p. 677.

nations cimentée par cet événement; l'empire de la mer qui leur est acquis; le négoce entièrement entre leurs mains, sans avoir besoin de grosses escortes; l'impossibilité du roi Jacques de rien entreprendre désormais contre l'Angleterre; le négoce de la France entièrement éteint, les peuples réduits dans la dernière misère; les côtes exposées à la merci de ses ennemis; ses colonies en Asie et dans l'Amérique hors de tout secours; les soins pris en France depuis trente ans pour équiper une flotte considérable, rendus inutiles dans cinq ou six heures ».

Dans sa lettre du 3 juin à Pontchartrain (1), Tourville rejetait discrètement les responsabilités sur qui de droit : « J'avois devant moi l'exemple du *Soleil Royal,* de *l'Admirable* et du *Triomphant*, qui avoient été obligés d'échouer à Cherbourg. N'ayant plus que ce moyen d'éviter d'être pris, je vins mouiller à la Maison d'eau pour pouvoir échouer, et j'aurais même échoué en arrivant au coup de pleine mer, si, par les avis du roi d'Angleterre et de M. le maréchal de Bellefonds, on n'eût suspendu cet échouage jusqu'au lendemain. Quant au brûlement du corps des vaisseaux, c'étoit une chose inévitable... *Je n'ai manqué que par une trop grande ponctualité des ordres contenus dans mon instruction* et par le malheur des vents qui ont facilité la jonction des ennemis ».

« Nous aurions tous bien besoin de nous faire saigner, car depuis les dix heures du matin du 29, nous avons fait du mauvais sang », écrivait au ministre de la Guerre le maréchal de camp de Tessé. Et il ajoutait : « Je voudrais estre à Siam plutost que d'estre témoin de ce cruel spectacle ». Mais tous n'avaient pas la même sensibilité : « Le roi d'Angleterre et le maréchal de Bellefonds y avoient assisté comme à un feu d'artifice. Bonrepaus était demeuré

(1) Delarbre, p. 378.



LES DÉBRIS DE LA FLOTTE FRANÇAISE RÉFUGIÉS A SAINT-MALO DERRIÈRE DES FORTS ET DES BATTERIES (JUIN 1692).

(Gravure hollandaise. Collection du docteur Sottas.)

dans sa chambre pendant tout ce désordre avec une grande quiétude ». Il y gagnera sa révocation. Le roi lui déclarera « qu'il n'a plus besoin de son service pour la marine (1) ».

Jacques II, ses espérances déçues, fera son *mea culpa :* « C'est ma malheureuse étoile qui a attiré ce malheur sur vos forces toujours victorieuses, écrit-il à Louis XIV. C'est pourquoi je prie Votre Majesté de ne pas s'intéresser plus longtemps pour un prince aussi malheureux que moi, mais de me permettre de me retirer avec ma famille dans quelque recoin du monde, où je n'arrête plus le cours ordinaire de votre prospérité ».

« Le roy et la reyne d'Angleterre rentrent dans leur malheureuse condition, si l'on en juge avec des veuës humaines, écrivait Mme de Maintenon. Dieu veut en faire de grands saints ». La réaction fut autrement énergique chez Louis XIV ; dans l'épreuve, il ne se départit point de cette grandeur d'âme qui faisait la dignité et la majesté de sa personne. En apprenant devant Namur ce « cruel tire-laisse » : — « J'ay plus de joye, dit-il, d'apprendre que quaranté-quatre de mes vaisseaux en ont battu quatre-vingt-dix de mes ennemis pendant un jour, que je me sens de chagrin de la perte que j'ay faite (2) ». — « Si l'avantage a esté pour les vainqueurs, la gloire a esté tout entière pour les vaincus », répétèrent à l'envi les courtisans dans leurs lettres de condoléances à Tourville (3).

Il avait eu contre lui le nombre, avait-il eu aussi contre lui la trahison ? Un yacht anglais, capturé par *le Prince*, possédait à bord nos ordres de bataille et nos signaux, avec leur traduction en marge. — « La Révocation de l'édit de Nantes est une plaie qui saignera longtemps », dit, en haussant les épaules, le capitaine de

(1) Sourches, t. IV, p. 125 : 23 septembre 1692.
(2) *Mercure galant*, juin (I) 1692, p. 280.
(3) *Ibidem*, p. 155. — Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 20216, fol. 106, 141.

Bagneux, en apprenant le fait. — « Il faut que le diable s'en soit mêlé », s'exclamèrent le chef d'escadre Joseph Andrault de Langeron et le commissaire général Antoine Phelypeaux d'Herbault, qu'on avait envoyé prévenir à bord du *Souverain*. Ces vaisseaux, rescapés de la bataille, longeaient alors les côtes anglaises, où s'allumaient des feux de joie. Ils rallièrent Brest, où les rejoignirent deux vaisseaux du marquis de Nesmond, qui avaient laissé deux de leurs conserves au Havre (1) ; contournant l'Écosse, Nesmond avait gagné le goulet de Brest, malgré la poursuite de dix-sept vaisseaux lancés à ses trousses.

C'est que Russell et Van Almonde avaient décidé, dans un conseil de guerre tenu devant la Hougue, de faire voile vers Ouessant pour détruire l'escadre du comte d'Estrées à sa sortie de Brest. Puis ce serait le tour des vaisseaux réfugiés à Saint-Malo, puis des arsenaux de Rochefort et du Havre. Quatorze mille hommes de troupes aux ordres de Schomberg, duc de Leinster, avec des chaloupes canonnières et des bateaux de fer-blanc pour les débarquements, sont mis à la disposition des amiraux confédérés (2).

A Brest, le comte d'Estrées a reçu ordre de se tenir coi. Comme il a reconnu, au cours d'un conseil de guerre, que les canons de la Roche Mingam et les batteries avancées n'étaient pas capables d'arrêter une armée navale, malgré les retranchements que le duc de Chaulnes ouvre partout à la hâte, on fait entrer « dans la Chambre de Brest » toute l'escadre, quarante vaisseaux, seize brûlots, trois galiotes à bombes, qui se tiennent parés pour combattre à l'ancre (3). Mais que le marquis d'Amfreville parvienne à

(1) *L'Entendu* et *le Diamant* (Archives de la Guerre, vol. 1241, fol. 81).

(2) « Transactions relating to the Royal Navy and the Fight with the French (1692) : written by the Earl of NOTTINGHAM », ed. by J. K. LAUGHTON, t. II, p. 174, des *The Naval Miscellany*.

(3) 12 juin (Bibl. Nat., Géographie, C. 5797 (359). — Pontchartrain au comte d'Estrées, à Desclouzeaux et à Arnoul, 4 juin (Archives Nat.,

rallier Brest, comme il en a l'ordre « absolu », avec la division réfugiée à Saint-Malo, et Victor-Marie d'Estrées prescrira un appareillage immédiat pour balayer la Manche (1). « En cas de malheur, Sa Majesté ne lui en imputera pas la faute (2) ».

A Saint-Malo, on se prépare à couvrir l'escadre fugitive. Une gravure hollandaise montre le dispositif de la défense. Une batterie a été dressée sur le rocher des Grandes Conchées : des estacades barrent la rivière de Dinan : une troupe de paysans, masquée derrière un rocher, a ordre de n'ouvrir le feu que de fort près : Panetié a embossé dans la Fosse aux Normands le vaisseau du chevalier de La Luzerne et une soixantaine de chaloupes bien armées. L'ennemi peut venir (3).

Il paraît le 16 juillet : on dénombre vingt-cinq vaisseaux de ligne, cinq brûlots et dix navires légers rangés en ligne vis-à-vis du cap Fréhel (4).

Arrivé le 14 juillet à Guernesey, l'amiral Russell a mandé en effet à bord du *Britannia* le vice-amiral de l'escadre bleue et a dit à Rooke : Prenez quinze vaisseaux et frégates ou brûlots, dont le *Northumberland ;* joignez-y seize navires de guerre hollandais de Callenburgh ; et croisez au cap Fréhel, afin d'examiner en quelle posture est l'escadre de Saint-Malo (5).

Marine, B² 84, fol. 714 et 705 v°. — Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 21336 fol. 177). — Lettre de l'évêque de Léon. Brest, 9 juin (B³ 72, fol. 106).

(1) Brest, 6 juillet (Manuscrit du port de Brest, 161. — Archives de la Guerre, vol. 1241, fol. 103).

(2) Pontchartrain à d'Amfreville. 16 juin (Archives Nat., *Marine,* B² 84, fol. 849).

(3) Bonrepaus à Pontchartrain. Saint-Malo, 6 juillet (Archives Nat., *Marine,* B³ 72, fol. 272 v°). — Lavardin, commandant pour le roi, à Pontchartrain. Saint-Malo, 9 juillet (*Ibidem,* B³ 73, fol. 4).

(4) Lettres de Lavardin, 16 juillet (*Ibidem,* B³ 73, fol. 9, 64). — Lettre de Bonrepaus. Saint-Malo, 17 juillet (*Ibidem,* B³ 72, fol. 284).

(5) Registre d'ordres de l'amiral Russell (Record office, *Admiralty* 1, vol. 692).

Le lendemain, Rooke profite d'un épais brouillard pour sonder, sous le feu du château de la Latte, les abords de la place (1). Il rapporte qu'il a vu en partance trente-cinq navires de guerre, — deux prisonniers évadés en précisent même l'armement, — et que l'endroit le plus favorable pour opérer un débarquement est Cancale. — Opération « infiniment hasardeuse », objecte Russell, dans une rade remplie d'écueils et d'îlots fortifiés, dont l'un a trente canons et l'autre cinquante. Les alliés ne peuvent débarquer qu'une douzaine de mille hommes, alors que la défense à Saint-Malo dispose de forces doubles. Au conseil de guerre du 17 juillet, Benbow est seul à préconiser l'attaque de la ville et des vaisseaux mouillés à une portée de canon de la tour Solidor (2).

Sur une nouvelle injonction de la reine d'Angleterre (3) : « Rien ne peut être tenté contre les vaisseaux réfugiés en rade, avant que la ville soit enlevée par les troupes, déclare la Marine. — Rien ne se peut faire sans l'assistance de la flotte », riposte l'Armée. Sur quoi, la reine prescrit à l'amiral Russell, le 10 août, de détacher tous les vaisseaux de troisième rang et vingt brûlots pour seconder l'attaque de Saint-Malo (4). Déjà l'escadre bleue de l'amiral Ashby a eu ordre de se porter sur la route des vaisseaux qui tenteraient de gagner Brest (5). Il est trop tard.

(1) Archives Nat., *Marine*, B[4] 14, fol. 85.

(2) Lettre de Russell. Torbay, 13 juillet vieux style-23 juillet (John Knox Laughton). — « Extracts from a Commissioner's note Book (1691-1694) », dans le t. XL des Publications of the Navy Records Society, *the Naval Miscellany*, t. II, p. 186.

(3) Du 26 juillet-5 août.

(4) John Knox Laughton.

(5) *Britannia*, 25 juillet-4 août (Registre d'ordres du *Britannia*).

Nous, des vaincus?

Vaincus? Nous n'en avons ni l'esprit ni le langage. Attaquez! « Pas un moment à perdre », tel est l'ordre donné au comte d'Estrées (1). L'attaque ne se fera point en formations massives, mais dans l'ordre dispersé.

Dès le 30 janvier 1692, le chevalier Des Augiers a réussi « une jolie action » contre un convoi hollandais qui transporte du blé de Bilbao à Cadix. Il prend à partie un des vaisseaux de l'escorte, ses collègues Serpault et du Vignau un autre, tandis que la frégatille du chevalier Jean-Hector de Caupenne d'Amou donne dans le convoi. Les vaisseaux, qui sont forts de cinquante et quarante-six canons, sont coulés à fond avec leurs cinq cents hommes, le capitaine Broeder et seize matelots exceptés (2). « L'un des plus beaux coups du monde » fut suivi d'un second, le 31 août. Des Augiers se jette avec trois vaisseaux sur un convoi hollandais qui défile au large du cap Lizard. Après un combat furieux, qui dure de trois heures jusqu'à sept heures du soir, Des Augiers enlève le *Castricum*, de cinquante-quatre canons, Évery et Forbin, la *Marie-Élizabeth*, de quarante-huit pièces. Huit bâtiments marchands prennent, avec ces deux vaisseaux, la route de Brest (3). Seize autres ont été cueillis par des corsaires malouins.

(1) 27 et 30 août (Archives Nat., *Marine*, B[2] 85, fol. 446, 480).

(2) Lettres du duc de Gramont, 1[er] et 14 avril, 21 mai 1691; lettre datée du Socoa, 10 avril (Archives Nat., *Marine*, B[3] 67, fol. 249, 257, 259, 265, 289). — Le chevalier Des Augiers commandait *le Maure*, de cinquante-quatre canons, Serpault, *le Poli*, et Du Vignau, *l'Opiniâtre*, de trente-six canons chacun, Jean d'Amou, *le Séditieux*, de vingt-six canons (*Gazette de France*, 1692. — *Mercure galant*, février 1692, p. 283. — De Jonge, t. IV A, p. 385. — E. Ducéré, *Histoire maritime de Bayonne : les corsaires sous l'ancien régime*. Bayonne, 1895, gr. in-8°, p. 193). — Lettre du duc de Gramont, Bayonne, 13 février 1692 (Archives Nat., *Marine*, B[3] 74, fol. 3.)

(3) Des Augiers avait des vaisseaux de quarante-huit à cinquante-quatre

Le corsaire normand Doublet a appris à Dantzick la nouvelle de la Hougue, et cela de la façon la plus singulière : des marins anglais, en se moquant de nous, lui ont montré leur « derrière à nud ». Il prend dans sa chaloupe quelques-uns de ses matelots, monte à bord des malotrus et, « de toc et de taille », en couche bas une dizaine. Trois vaisseaux hollandais, à Elseneur, le somment d'abattre sa flamme : « Venez l'oster, répond-il. Si vous n'estes que vous trois, je me propose bien de vous faire abattre les vostres ». Et il fit comme il avait dit. A la sortie du Sund, les trois matamores durent saluer la flamme du *Profond*, à la vue de l'escadre danoise et aux applaudissements du futur roi Frédéric IV, qui reçut le sous-lieutenant à la coupée, tambours battant et matelots sous les armes faisant la haie. Voilà notre état d'âme : l'état d'âme de son collègue dunkerquois, Charles Keyser, qui navigue de conserve avec lui, au retour d'une mission de confiance en Écosse. Il donne comme un « enragé » sur deux croiseurs hollandais, qui couvrent une flottille de pêche : mais des bordées à mitraille, suivies de salves de mousqueterie, le couchent bas, l'épaule fracassée, avec quatre-vingt-sept des siens, tués « estropiés ou passablement blessés », rançon d'une bravoure imprudente (1).

Nous, des vaincus? — La division de Christophe Ripault de La Caffinière (2) livre bataille, le 5 août 1692, à quatre

canons, *le Maure*, *le Modéré* et *la Perle* (*Mercure galant*, août 1692, p. 267. — *Gazette de France*, 1692, p. 488. — De Jonge, t. IV A, p. 380. — W. J. Hardy, *Calendar of State papers. Domestic series* (1691-1692), p. 530).

(1) *Journal du corsaire Jean* Doublet, éd. Bréard, p. 189. — Pierre-Jacques Charliat, *Le corsaire Jean Doublet dans les mers septentrionales*. Paris, 1931, in-8°, extrait du *Bulletin de Géographie*. — E.-T. Hamy, *Quelques notes sur le corsaire Jean Doublet, 1655-1728*, Boulogne-sur-Mer, in-8° ; extrait du *Bulletin de la Société académique*.

(2) *Le Neptune*, *le Vermandois* et *le François*, commandés par La Caffinière, Lévis et Beauvais-Le Goux (*Gazette de France*, 1692, p. 474). —

galions espagnols rencontrés au large du cap Finisterre. Elle en met trois en fuite (1) et amarine le dernier, le *San Juan*, de soixante-deux canons et quatre cent soixante hommes. A la même date, la division Ribeyrette égaille, deux par deux, ses vaisseaux et ses frégates dans le canal de Malte, au cap Matapan et dans l'Archipel (2) pour obliger les Barbaresques « à se repentir de la rupture ».

La France n'a plus de marine, ont dit les Anglais aux raïs tripolitains. Et ceux-ci de nous mépriser, croyant impunément donner au vieux lion français le coup de pied de l'âne. En novembre, trois de leurs corsaires sont aux aguets de nos convois dans le canal de Malte, lorsque deux des rescapés de la Hougue, *le Sérieux*, de Blénac et *le Fleuron*, de Montgon, leur tombent dessus, enlèvent *le Cadi* et *la Patronne,* après avoir mis cent soixante hommes hors de combat : quatre cent soixante prisonniers sont entre nos mains, soixante esclaves chrétiens nous doivent la liberté. A Tripoli, où *la Capitane* revient solitaire et mal en point, l'émotion dégénère en émeute ; la taïffa tire de leur geôle nos nationaux ; les Anglais ont menti ; la France reste la maîtresse des mers. « Les Tripolins » lui demandent un miséricordieux aman, que leur apportera, suprême épreuve, *le Fleuron*, l'un des vaisseaux qui les a châtiés (3).

La Caffinière était de Guérande : il fut grièvement blessé (François Jégou, *Histoire de Lorient port de guerre,* p. 36.)

(1) Le *San Carlos,* dont le capitaine José Garao fut condamné à mort pour lâcheté, le *San Lorenzo* et le *San Tomas* (C. Fernandez Dubo, t. V, p. 254, note.)

(2) *Le Sérieux* et *le Fleuron* au cap Matapan, *l'Arc-en-Ciel*, *l'Aventurier* et *l'Éclair* dans le canal de Malte, *l'Aquilon* et *l'Étoile* dans l'Archipel (Archives Nat., *Marine,* B² 87, fol. 455, 593 v°, 624).

(3) Auger Sorhainde à Pontchartrain. Tunis, 21 décembre 1692 (E. Plantet, *Correspondauce des beys de Tunis et des consuls de France avec la Cour*, t. I, p. 485. — E. Plantet, *Correspondance des deys d'Alger avec la Cour de France*, t. I, p. 402, n. 3). — Pontchartrain à Blénac, 28 janvier et 18 février 1693 (Archives Nat., *Marine*, B² 93, fol. 87, 162). — *Mercure galant*, janvier 1693, p. 315. — *Gazette de France,* 1693, p. 24, 32, 36, 125.

Sans doute, « l'accident » arrivé à la flotte de Tourville ne permet plus à Jean Bart de transporter en Écosse les officiers généraux fidèles à la cause de Jacques II, Buchan, Graham, Cannon, avec leur état-major. S'il ne ravitaille pas la petite garnison jacobite qui se maintient fièrement à l'entrée du Firth of Forth, dans l'îlot de Bass Rock (1), l'intrépide câpre dunkerquois rêve de détruire les bâtiments mouillés aux Dunes, pourvu que « les brûlots fussent accompagnés de vaisseaux de guerre en nombre supérieur à ceux des ennemis » (2). Une autre proie, à défaut, faillit être sienne. Le guetteur de Dunkerque a aperçu une flotte qui se détache de la côte d'Ostende. Jean Bart entre en chasse avec quatre bâtiments, la serre de près et l'escorte « à grands coups de canon » jusqu'à la côte anglaise. C'est Guillaume III qui passe à bord de l'escadre de Clowdisley Shovell, pavillon abattu, dit-on, pour n'être pas repéré par le redoutable corsaire (3).

Un coup de main « contribueroit beaucoup à faciliter la bastisse des vaisseaux de Sa Majesté (4) » : ce serait l'enlèvement de la flotte hollandaise chargée des bois de la Baltique. Jean Bart en reçoit la mission (5). Ses trois frégates tombent le 15 novembre 1692, sur une centaine de voiles qu'escortent le *Grijpskerk*, le *Postiljon* et le *Paauw*, de quarante, vingt-quatre et dix-huit canons. Les

(1) Mars-juin 1692 (Archives Nat., *Marine*, B² 82, fol. 119; B² 83, fol. 643; B² 84, fol. 536, 827. — Émile Mancel, *Vie de Jean Bart. Pages détachées (1692)*. Dunkerque, 1906, in-8°, extrait du *Bulletin de l'Union Faulconnier*. — H. Malo, t. II, p. 226.

(2) Jean Bart et Patoulet à Pontchartrain, 3 et 15 septembre (B³ 68, fol. 25, 29, 31. — E. Mancel, p. 17).

(3) Marquis de Sourches, t. IV, p. 138.

(4) Marquis de Sourches, t. IV, p. 143. — De Jonge, t. IV A, p. 390.

(5) H. Malo, t. II, p. 227. — Jean Bart commandait *le Comte*, de deux cent soixante et onze hommes d'équipage, Maisonnette *l'Hercule*, de deux cent six, Perrier *le Tigre*, de cent soixante-dix-neuf (B³ 81, fol. 9; E. Mancel, p. 27). — H. Malo, t. II, p. 233.

capitaines du premier et du dernier navire d'escorte, Broeder et Gillis Janszon Du Pon, sont tués et le *Paauw*, amariné ainsi que vingt-deux bâtiments, d'une valeur de six cent mille francs. Le salut du reste ne fut dû qu'à l'apparition du lieutenant-amiral Willem Bastiaansze Schepers (1).

Jean Bart a des émules. Un simple petit corsaire malouin de seize canons, *le François de la Paix*, accroche, le 3 septembre 1692, un convoi anglais qui revient de la Jamaïque; sa vigoureuse étreinte permet à un corsaire de cinquante canons, *l'Invincible* de Beauvais-Grout, d'arriver. Trois navires captifs, qui n'ont pas moins de cinquante-huit canons, prennent la route de Nantes avec un butin d'un demi-million (2). Neuf jours plus tard, c'est la flotte néerlandaise des Indes Orientales qui tombe par le travers de six de nos long-courriers. Et le *Waterland,* crevé par un boulet, va par le fond, pavillon amiral au grand mât, avec la cargaison de deux millions et demi qu'il rapporte de Batavia (3).

Rien n'arrête nos braves. Louvis Van Hemskerck projette de débarquer par surprise cinq cents soldats à la Brille, de brûler les vaisseaux du bassin d'Helvoet-Sluys, de rompre les digues et d'inonder le pays (4). Avec sa seule frégate, Monségur attaque une position près de la Corogne : son lieutenant, le chevalier Grenier, force trois retranchements, se fait jour à travers un corps d'infanterie et de cavalerie, et « le dernier sur le rivage, se sauve à la nage,

(1) H. Malo, t. II, p. 233.

(2) Lettre de l'écrivain de La Motte. Nantes, 19 septembre (B^3 70, fol. 360 v°).

(3) Rapport des directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, 24 décembre (De Jonge, t. IV A, p. 397). — W. J. Hardy, *Calendar ... Domestic series, 1691-1692*, p. 476. — *Gazette de France*, 1691, p. 570.

(4) Proposition à M. de Pontchartrain. Brest, 14 novembre (B^4 14, fol. 1).

son épée à la bouche » (1). Ainsi les coups de main à terre vont-ils de pair avec les captures faites au large.

« La France est récompensée par des richesses immenses qui nous viennent de ce nombre presque infiny de bâtimens enlevéz. Nous triomphons tous les jours, quoyque nous n'eussions point d'armée navale en mer (2) ». Et pourtant, tel le Phénix, les vaisseaux brûlés à la Hougue renaîtront de leurs cendres sous les mêmes noms, *le Foudroyant*, *le Merveilleux*, *le Terrible*, dans les chantiers de Brest (3), *le Tonnant*, *le Saint-Philippe* à Toulon (4), *le Triomphant* au Port-Louis (5), *l'Admirable* à Lorient (6), car Pontchartrain a racheté ses torts en donnant partout des ordres pour faire construire de grands vaisseaux, voire *le Grand Louvois*, qui devait être le vaisseau amiral (7), mais qui, Dieu merci, ne conserva point ce nom. Et l'année de la Hougue ne sera pas close qu'une médaille sera frappée « à la splendeur maritime de la France ». Que dis-je! Comme un Malouin, La Villebagne-Éon, proposait d'enlever l'escadre espagnole de trois vaisseaux et pataches, qui arrivait de Buenos-Ayres avec un million et demi de piastres (8), le ministre répondit : « Le roy a des affaires plus importantes à présent que celle-là (9) ». D'un

(1) Grenier, depuis lors, mit hors de combat trois brigantins de Biscaye sur les cinq qui l'attaquaient (B² 84, p. 303).

(2) *Mercure galant*, août 1692, p. 291.

(3) Archives Nat., *Marine*, B³ 70, fol. 44. — Ils furent lancés dès la fin de novembre (Archives de la Guerre, vol. 1241, fol. 162).

(4) Dépêche de l'intendant Vauvré. Toulon, 19 juin (B³ 71, fol. 239). — Pontchartrain à Arnoul, 7 juin (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 21336, fol. 186).

(5) B² 90, fol. 539.

(6) B³ 69, fol. 64.

(7) W. J. Hardy, *Calendar of State papers. Domestic series (1691-1692)*, p. 530. — On acheta aussi des vaisseaux en Suède et en Danemark (B² 84, fol. 847 v°; B² 85, fol. 268; B² 87, fol. 381).

(8) Propositions de La Villebagne-Éon (B² 89, fol. 70; B³ 75, fol. 374. — Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 21337, fol. 501.

(9) Pontchartrain à La Villebagne-Éon. 6 mars 1693 (B² 89, fol. 578).

seul coup, les pertes que notre marine avait subies à la Hougue pouvaient être réparées.

VIII

LE COUP DE FILET DE LAGOS

(27-28 juin 1693).

Le prince d'Orange proclamait, triomphant, que « nous ne mettrions à la mer que pour nous enfuir et pour nous empêcher d'être brûlés » (1). Les conjonctures semblaient lui donner raison. « Examinez si l'armée navalle peut estre en seureté dans la rade [de Brest], avec les moyens que nous avons en main », avait écrit le ministre de la Marine à Tourville (2). Et quand le trio Killigrew, Delavall et Shovell pénétra dans la baie de Brest avec quatre-vingt-trois vaisseaux et dix-neuf de ces bâtiments incendiaires, dont le nombre indiquait assez quel était « un de ses plus grands attraits », quelle ne fut pas sa stupeur d'apprendre de ses éclaireurs qu'on n'apercevait dans le port aucun vaisseau de ligne : seules, les galiotes à bombes de Renau d'Éliçagaray montaient la garde (3).

« Sortez de la rade au plus tost, avait écrit le roi à Tourville. Vous attendrez mes ordres sur Ouessant, ayant des advis certains que le dessein de mes ennemis est de venir attaquer Brest » (4). Et loin de se laisser embou-

(1) Racine à Bonrepaus, 28 juillet 1693 (*OEuvres de* RACINE, éd. RÉGNIER, 2e éd., t. VII (1888), p. 103).

(2) 22 avril 1693 (Archives Nat., *Marine*, B2 90, fol. 204).

(3) 27 juin. Le navire éclaireur *Warspight* était piloté par un protestant français (Dépêche de Killigrew, Delavall et Shovell : British Museum, Additional Manuscript 35855). — *The Manuscripts of the House of Lords (1693-1695)*, p. 199, 292). — BURCHETT, p. 180.

(4) 30 avril et 12 mai (Archives Nat., *Marine*, B2 88, fol. 265 et 266) — Renau resta à Brest (B2 90, fol. 293 v°, 384).

teiller, le nouveau maréchal de France avait pris le large, en dérobant à l'ennemi sa marche. Nos services de renseignements dominent, cette fois, l'adversaire, dont les évolutions sont observées par des postes échelonnés « en neuf divisions » sur les côtes et signalées de cap en cap par des drapeaux (1). Au lieu que le trio des amiraux anglais marche en aveugle. Nos *Gazettes* ne signalent-elles pas notre flotte du côté de l'Irlande (2). Combien l'amiral anglais n'aurait-il pas payé pour connaître les instructions données à Tourville! « Lorsque M. le comte d'Estrées vous aura joint, avait dit Louis XIV (3), vous pourrez attaquer sans désadvantage : lorsque vous reviendrez du costé de Brest, je désire que vous poussiez votre advantage aussy loin que vous le pourrez, estant certain que vous me mettrez en estat d'obliger les ennemis à recevoir la paix ». Et les escadres du Ponant et du Levant de courir l'une vers l'autre (4), alors que, pour donner le change, deux corvettes ont été détachées au large avec « un faux avis » au comte d'Estrées de rallier Tourville à l'ouvert de la Manche (5).

Sur six colonnes, le cap au sud-ouest, Tourville chemine; plus d'un de ses vieux vaisseaux, fatigués, « cloche » du beaupré qui se disloque ou des mâts qui se rompent; mais l'escadre continue à marcher. Et voilà qu'aux abords de la côte portugaise, elle arbore le jack et les autres pavillons anglais ou hollandais. Un canot, envoyé à Lagos, est monté d'Irlandais, commandés par l'un des leurs, capitaine de frégate à bord du *Glorieux*. Des délégués portugais, venus à bord, sont reçus à la coupée par le grand prieur Henry de Fitz-James, duc d'Albemarle, fils naturel de Jacques II, qui leur parle en anglais : Tourville s'entretient avec eux

(1) B[3] 67, fol. 33 : cf. B[2] 86, fol. 255.
(2) *Gazette de France* du 13 juin 1693.
(3) 15 juin (B[2] 88, fol. 270).
(4) Instructions au vice-amiral d'Estrées, 23 mai (B[2] 93, fol. 451 v°).
(5) Au cap Clare (Journal de l'intendant DE VAUVRÉ).

en espagnol : « ces fleurs de lis sur les vaisseaux et les canons? demandez-vous. Ce sont des prises faites à la Hougue. Nous allons au détroit de Gibraltar attaquer le comte d'Estrées ».

Il s'est fait passer pour l'amiral Rooke, qui escorte, en compagnie du Hollandais Van der Goes, un riche convoi marchand vers les côtes d'Andalousie, d'Italie et de Turquie, le convoi de Smyrne, comme on l'appelle communément. Et c'est précisément Rooke que guettent ses éclaireurs disséminés au large.

L'amiral anglais n'a aucune idée du danger qui le menace (1). Et pourtant il est averti. Le capitaine d'un brûlot, capturé le 26 juin au large du cap Saint-Vincent, l'a renseigné. — « Vous avez devant vous soixante vaisseaux de ligne aux ordres de Tourville, a déclaré ingénument Lucenay, capitaine du *Joly;* je suis prisonnier maintenant; mais c'est vous qui le serez tous avant la nuit ». Rooke est perplexe. Un lieutenant du *Brillant*, aux arrêts à bord du brûlot, a refusé de corroborer le renseignement; les matelots prisonniers, en fins matois, répondent d'un air candide que Tourville convoie avec une quinzaine de vaisseaux une flotte marchande vers Marseille, le gros de l'armée étant resté à Brest avec Château-Renault (2). Si bien que les amiraux Rooke et Hopsonn concluent, en dépit des observations de leur collègue hollandais plus méfiant, qu'ils ont devant eux une simple division navale, commandée par Gabaret. Et Van der Goes en tête, Rooke au centre, Hopsonn en queue, avec trente-quatre vaisseaux en bataille couvrant le convoi de Smyrne, vont chercher à nous passer sur le corps (3). Ils sont enferrés.

(1) Déposition de Rooke devant le conseil de guerre *(The manuscripts of the House of Lords (1693-1695),* p. 228.)

(2) Rapport du capitaine Fairborne, 26 juin n. st. (*Ibidem*, p. 239).

(3) Procès-verbaux des conseils de guerre tenus à bord du *Royal Oak*,

L'escorte de la flotte de Smyrne était ainsi composée :

ESCADRE ANGLAISE		ESCADRE HOLLANDAISE	
ROYAL OAK, vice-amiral ROOKE	64 can.	ADMIRAAL GENERAAL, VAN DER GOES	84 can.
BREDA, contre-amiral HOPSONN	62 —	*Gelderland*, Stilte	72 —
Monmouth, Pickard	58 —	*Zeeland*, Schrijver	64 —
Lumley Castle, Meester	56 —	*Wapen van Medemblik*, Van der Poel	64 —
Monk, Fairborne	52 —	*Oost-Stellingwerf*	52 —
Lion, Gardner	52 —	*Nijmegen*	50 —
Loyal Merchant, Harris	50 —	*Schiedam*, Van Rechteren	50 —
Princess Anne, Wakelin	48 —	*Wapen Van De Schermer*	44 —
Tiger Prize, Sincock	48 —	*Salamander*, galiote à bombes.	
Woolwich, Myngs	46 —	*Susanna*, galiote à bombes.	
Newcastle, Baker	46 —	Quatre brûlots.	
Chatham, Leader	44 —		
Smyrna Factor, Littleton	40 —		
Sherness, Norris	28 —		
Lark, Wotton (1)	16 —		

« Ce seroit un coup de massue aux Anglois et Hollandois s'ils perdoyent leurs vaisseaux marchands », écrivait un de leurs espions, en parlant du convoi de Smyrne (2)...

Le 26 juin 1693, Tourville, mouillé depuis trois semaines dans la rade de Lagos, vit revenir précipitamment ses navires de garde, dont les coups de canon annonçaient l'approche de l'ennemi. Mais était-ce la grande flotte de guerre, bien supérieure à la nôtre, était-ce le convoi de Smyrne? Les éclaireurs savaient seulement qu'il y avait de cent vingt à cent quarante voiles en ordre de marche sur trois colonnes. Pour n'être point surpris, si c'était la grande flotte, Tourville tira, à sept heures du soir, le coup de partance et courut, vent arrière, vers le détroit, de façon à

— Lettre de Peters et Vaughan, à bord de l'*Asia*, 30 juin n. st. (*Ibidem*, p. 219).

(1) CLOWES, t. II, p. 358.

(2) Rapport d'un espion, qui avait « avis de dessus la flotte mesme » de Tourville (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 4802, fol. 74, 131, 169).

éviter une armée plus forte que la sienne et à tendre la main au comte d'Estrées qu'il attendait, ou, en cas contraire, à revirer pour envelopper le convoi (1).

A l'aube du 27 juin, Tourville était à une douzaine de lieues de Lagos, par le travers de Faro, persuadé, comme tout le conseil, qu'il avait devant lui la grande flotte de guerre, auquel cas ses navires de chasse (2) devaient se couvrir de fanaux. Or, en fait de signal, on n'entendait que des coups de canon et des explosions de navires qui sau-

(1) Bataille de Lagos, 27-28 juin 1693 :

Sources françaises : Tourville à Pontchartrain, 6 juillet (Delarbre, p. 379). — « Journal de navigation de l'armée en 1693 », par l'intendant de Vauvré (Archives Nat., *Marine*, B[4] 14, fol. 413). — Journal de l'expédition, 22 mai-22 juillet (*Mercure galant*, août (I) 1693, p. 144). — Journal de la campagne par Dumanoir, embarqué sur *le Saint-Louis* (B[4] 14, fol. 404). — (*Mémoires du marquis de* Villette, p. 144). — Relation de la bataille (Archives de la guerre, vol. 1241, fol. 180). — « Relation de l'expédition », par un espion anglais habitant Paris (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 4801, fol. 127. — *Gazette de France*, 1693, p. 374, 381, 385, 411). — *Relation de la défaite entière du convoi des ennemis estimé plus de soixante millions*. Toulon, 1693; analysée dans le *Mercure historique et politique*, t. XV, août 1693, p. 156.

Sources anglaises : Relation de ce qui s'est passé entre le convoi du vice-amiral Rooke et la flotte... de Tourville, envoyée à la Cour d'Angleterre, du 1er de juillet 1693 » (*Mercure historique et politique*, t. XV, juillet 1693, p. 163). — Rapport de l'amiral Rooke sur sa campagne depuis le 20-30 mai jusqu'à son arrivée en Irlande. Sainte-Hélène (Wight), à bord du *Neptune*, 7-17 septembre (*The manuscripts of the House of Lords, 1693-1695*, p. 215) : Son interrogatoire (p. 227). — Relation de son secrétaire, le capitaine J. Martin (p. 200). — Rapport du capitaine Fairborne. Funchal (Madère), à bord du *Monk*, 27 juin/7 juillet (p. 222). — Lettres de Peters et Vaughan, à bord de l'*Asia*, baie de Gibraltar, 20-30 juin (p. 224); des mêmes, 24 juin/4 juillet; et de Littleton, capitaine du *Smyrna Factor* (John Entick, *A new naval history*. London, 1757, in-fol., p. 567. — *The manuscripts of His Grace the duke of Portland preserved at Welbeck abbey*. London, 1894, in-8°, t. III, p. 533). — Burchett, p. 189. — W. J. Hardy, *Calendar of State papers. Domestic series (1693)*, p. 210, 214, 259.

Sources hollandaises : Lettre du consul néerlandais à Cadix, Amia, 4 juillet (De Jonge, t. IV A, p. 426). — « Pertinent Verhaal », dans l'*Europeschen Mercurius*, juillet 1692, fol. 39.

(2) *L'Ardent, le Victorieux, le Dauphin Royal, le Magnanime, le Conquérant, le Florissant, le Pompeux, le Bizarre, le Prompt, le Superbe, le Héros, le Content* (Archives de la Guerre, vol. 1241, fol. 180).

taient. A deux heures de l'après-midi, Tourville fut enfin édifié : un exprès du chevalier de Sainte-Maure annonçait que la flotte en vue était le convoi de Rooke, qu'il en avait brûlé deux navires, capturé deux autres (1) et que nous n'avions pas plus de vingt-sept vaisseaux de guerre devant nous, avec un convoi de plus de cent voiles. Instantanément, dans l'allégresse de penser « qu'il ne devait en échapper aucun », Tourville renversa sa manœuvre et hissa l'ordre d'entrer en chasse, vent debout.

Convaincu de n'avoir affaire qu'à une faible escadre, à Gabaret ou au comte d'Estrées, Rooke arrivait vent arrière et en ligne sur nous, quand, soudain, il fut terrifié. Il avait compté au large vingt-neuf, puis quarante vaisseaux de guerre sous trois pavillons, tandis qu'une autre escadre cherchait à le couper de la côte et à le prendre dans une tenaille. Telle était en effet la mission de l'escadre bleue de Gabaret, de tomber sur l'arrière-garde anglo-hollandaise pour la doubler. Devant la manœuvre d'enveloppement qui se dessinait, Philip Van der Goes, le héros de Béveziers, envoya prévenir son collègue que la retraite s'imposait. — « Trop tard, répondit Rooke : pour sauver le convoi, il nous reste à mourir ». Et pour permettre à celui-ci de gagner Cadix pendant qu'il contiendrait l'assaut, il amena ses maîtresses voiles. Il était trois heures.

Les Hollandais manœuvraient contre Gabaret. Deux vaisseaux de soixante-quatre canons, *le Zeeland* et *le Wapen van Medemblick,* tombaient à cinq heures sous les feux croisés de *l'Ardent,* du capitaine d'Évry, et de deux vaisseaux de quatre-vingt-douze et cent canons, *le Victorieux* de Gabaret et *le Dauphin Royal* de Panetié, qui les obligèrent à amener pavillon. « Gabaret et Panetié étaient à la portée de canon de Rooke, lorsqu'ils revirèrent pour pour-

(1) Capturés par *le Superbe* et *le Content*..



MINIATURE DE MARTIN, DIT MARTIN DES BATAILLES (1691).

(Bibliothèque de Rouen.)



JEAN BART, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE DE SAINT-LOUIS, CHEF D'ESCADRE DES ARMÉES NAVALES ET COMMANDANT LA MARINE A DUNKERQUE.

(Gravé par J.-B. Bradel, d'après le tableau original

suivre les Hollandois; et ce fut ce mouvement qui sauva le reste de la flotte ennemie ». Il rouvrait un filet qui allait se fermer sur une gigantesque proie.

Ou maladresse ou jalousie contre son chef, la faute en retombait sur Gabaret. Nos adversaires profitèrent de l'aubaine pour s'éclipser dans la nuit, poursuivis par Belle-Isle-Érard, Du Chalard et La Roche-Allard, qui jalonnaient leur route de fusées de ralliement : huit bâtiments pris ou brûlés figurèrent à leur tableau de chasse.

Le lendemain, Rooke, en plein désarroi, n'ayant plus que cinquante-quatre voiles autour de lui, menacé devant et derrière par nos divisions, réunit tous les capitaines à son bord et, pour sauver les débris du convoi, prit la route de l'Irlande.

Dans une « consternation » générale, tous les autres bâtiments de commerce, avec cinq vaisseaux de guerre, s'étaient éparpillés vers Cadix, vers San-Lucar, vers Gibraltar, vers Madère, pour échapper à l'étreinte de notre flotte qui les acculait au rivage. Six bâtiments étaient brûlés par Jean Bart au rivage de Faro.

Le 29 juin, notre flotte paraissait, en ordre de marche sur six colonnes, devant Cadix : sous le fort San-Sebastian, le capitaine Champmeslin, à la tête du *Castricum,* du *Brusque* et du *Mignon,* détruisit deux navires, richement chargés. Un prisonnier évadé d'un de nos bords ayant répandu le bruit que nous allions brûler tous les navires réfugiés dans le Puntal, une panique folle saisit la population, qui s'enfuit, femmes, religieux et enfants. Ce qui sauva Cadix d'un bombardement, ce fut l'intérêt de la colonie française qui y possédait de grands entrepôts (1).

Des détachements allaient de toutes parts donner aux

(1) Cadix, 4 juillet (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 4801, fol. 166).

fuyards le coup de grâce : Château-Renault au cap Spartel, La Galissonnière à Malaga, Saint-Marc à Lagos, Coëtlogon à Gibraltar. Ici, s'étaient réfugiés à l'abri du môle les plus riches bâtiments du convoi de Smyrne dont le capitaine de *l'Asia,* Hazelwood, avait pris le commandement. Une première attaque des nôtres échoua. Mais l'entrée en ligne de deux galiotes à bombes, soutenues par les huit vaisseaux de Coëtlogon, brisa toute résistance en éteignant le feu des batteries du môle. Les navires ennemis, sabordés par leurs propres équipages avant l'arrivée de renforts envoyés de Cadix par le capitaine Littleton, furent achevés par nos marins qui y allumèrent l'incendie ; ils avaient une cargaison de six millions.

A Malaga, les chaloupes de Champmeslin, matelassées contre la mitraille, et un brûlot attaquaient cinq frégates de Flessingue ou d'Angleterre sous le feu des milices espagnoles. Mais soutenues par les bordées des vaisseaux de La Galissonnière, chaloupes et brûlot achevaient leur œuvre de destruction et ramenaient même un navire anglais de trente-deux canons, amariné par l'enseigne Beaussier.

Deux vaisseaux de ligne, trente-deux navires marchands capturés, vingt-sept brûlés, tel était le bilan de cette victoire. « Elle eust porté un coup mortel aux ennemis, si elle avoit esté complette », déclarait Pontchartrain, qui incriminait avec raison la manœuvre maladroite de Gabaret : « Vous auriez pu faire plus que vous n'avez fait », portait la dépêche ministérielle (1).

C'était le dommage « le plus grand qu'eût subie la nation angloise depuis plus d'un siècle. Il y avoit deux ans que la flotte n'avoit été à Smirne. Vingt mille ouvriers anglois, n'attendant que les soyes qu'elle rapporte, respiroient

(1) 3 août (Archives Nat., *Marine*, B² 88, fol. 280 ; B³ 91, fol. 244 bis).

[soupiroient} après son arrivée. Ainsi voila un enchaînement de pertes qui alloit jusqu'à l'infiny (1) ».

Et Tourville allait être renforcé par l'escadre du Levant commandée par Victor-Marie d'Estrées. La campagne de 1693 dans la Méditerranée avait été assez terne. Le comte d'Estrées, à la tête de vingt vaisseaux, devait brûler la flotte espagnole, tandis qu'elle se raccoutrait dans le royaume de Naples, au port de Baïes. Il la surprit au mouillage, en fut salué, car les Espagnols le prirent pour le commandant d'une flotte anglo-hollandaise. Et pourtant il ne se hasarda point à l'attaquer pour la détruire, tant le mouillage était mauvais (2). Le vice-amiral d'Estrées gouverna donc sur la Catalogne, où le maréchal de Noailles assiégeait Rosas. Pour appuyer les troupes de siège, les vaisseaux de ligne débarquèrent les quatorze cents hommes du chef d'escadre marquis de La Porte et les galères deux mille hommes. Neuf jours après, à la fin de mai 1693, Rosas capitulait (3). Et le comte d'Estrées avait ordre de rallier aussitôt Tourville au cap Saint-Vincent (4).

La jonction faite, notre flotte alignait un effectif formidable : quatre-vingt-treize vaisseaux, six galiotes à bombes, quarante-trois mille huit cent quatre-vingts hommes (5). Ce qui fit défaut, ce fut un objectif proportionné à ces forces navales : « Il n'y a plus d'entreprises à faire en Catalogne, déclara péremptoirement le maréchal

(1) *Mercure galant,* août 1693, p. 225. — *Gazette de France,* 1693, p. 418, 420.

(2) Marquis DE SOURCHES, t. IV, p. 167 et 186 : 7 mars et 11 avril 1693.

(3) Lettre du maréchal de Noailles (Archives Nat., *Marine*, B² 93, fol. 417. — Marquis DE SOURCHES, t. IV, p. 208, 210 : 2 juin.

(4) 23 mai (B² 93, fol. 451 v°).

(5) Archives Nat., *Marine*, B⁴ 14, fol. 403). — Une autre liste donne quatre-vingt-sept vaisseaux, trente brûlots, deux galiotes, dix flûtes, dix-huit vedettes, quarante et un mille trois cent seize hommes (Bibl. Nat., Estampes Ic. 6).

de Noailles, l'armée est en quartier en Roussillon (1) ».

Tout autre aurait été l'issue de la campagne si, toutes forces réunies, nos vice-amiraux du Levant et du Ponant étaient venus livrer bataille à l'amiral Russell, comme le portaient les instructions de Louis XIV. Russell s'y attendait. Le 25 août, au large du cap Lizard, il annonçait qu'il mettrait tout en œuvre pour nous barrer la route avant l'entrée à Brest (2). Il est vrai qu'avec son incorrigible optimisme, le secrétaire d'État de Jacques II, Middleton, en assurant à Louis XIV que deux des amiraux anglais, Delavall et Killigrew, étaient dévoués à son maître (3), présageait pour nous la victoire.

Au retour en Ponant, Tourville apprit de Gramont (4), qu'une soixantaine de voiles chargées de minerai de fer étaient prêtes à « partir à toutes heures » de Santoña, sous l'escorte de huit vaisseaux (5) anglo-hollandais. L'ordre de les attaquer lui parvint malheureusement trop tard. Un seul vaisseau ennemi, un hollandais de cinquante-quatre canons, qui sortait du Pasajes, fut envoyé par le fond sous les bordées de *l'Adroit* du capitaine de Saint-Clair (6).

IX

CAMPAGNES DANS LA MÉDITERRANÉE (1694-1697).

Le coup de filet de Lagos nous avait mis en appétit. Sans autres forces que quatre vaisseaux et deux frégates, Fer-

(1) VAUVRÉ, fol. 481.

(2) A bord du *Britannia* (British Museum, Additional Manuscript 35855, fol. 22).

(3) Projet de Middleton pour une entreprise en Angleterre. Octobre 1693 (Affaires étrangères, *Correspondance*, *Angleterre*, vol. 172, fol. 373).

(4) Par lettre du 14 octobre (Archives Nat., *Marine*, B^2 88, fol. 227).

(5) Ordre du 14 octobre (B^2 88, fol. 217).

(6) Le 30 juillet (B^4 14, fol. 332 : *Mercure galant*, août 1693, p. 229).

dinand de Relingue n'hésitait pas à livrer bataille à un convoi de cent trente voiles rencontré à la fin de janvier 1694 au cap Saint-Vincent. Les Anglo-Hollandais pliaient, malgré leur escorte, sous l'attaque du capitaine Du Chalard, un « des meilleurs seconds que l'on pût avoir » ; un « homme sûr », Tourteau apprêtait son brûlot, quand l'apparition de neuf vaisseaux et deux frégates nous força de rompre, pour ne pas être pris entre deux feux (1). C'était l'escadre de Wheler et de Callenburgh qui croisait à l'entrée du détroit de Gibraltar pour la protection des convois. Une effroyable tempête, quelques jours plus tard, ensevelissait dans les flots le *Sussex* de Wheler, deux autres vaisseaux et trois galiotes (2), presque à la veille du jour où le reste de notre escadre du Ponant allait prendre la route du détroit, en ralliant Relingue à Lisbonne.

C'eût été le moment de donner suite à une proposition de Gramont, Forbin et La Boulaye d'attaquer avec quatre frégates et six corvettes le convoi qui chargeait du fer à Bilbao (3).

Parti de Bertheaume avec les divisions de Brest, de Rochefort et du Port-Louis, trente-quatre vaisseaux, neuf brûlots et cinq corvettes, Château-Renault gagne en une semaine la Méditerranée. Le contre-amiral John Neville est trop faible pour lui disputer le passage. C'est au contraire un petit détachement de trois navires anglais que Champigny (4) brûle le 16 mai 1694 à Porto Magno, à cinq lieues de Carthagène (5).

(1) Relations de Relingue, à bord de *l'Heureux*, et de Champigny, à bord du *Marquis*. Rivière de Lisbonne, 1er et 5 février 1694 (Arch. Nat., *Marine*, B4 15, fol. 153 et 165). Les autres vaisseaux étaient *le Content* et *le Trident*.

(2) Clowes, t. II, p. 362.

(3) B4 15, fol. 23, 27, 42.

(4) A la tête du *Content*, du *Trident*, du *Marquis* et des frégates *la Fée* et *la Blonde*.

(5) « Relation de ce qui s'est passé au Port-Magno, faite par M. Du

Le 20 mai, Château-Renault découvre des vaisseaux espagnols dans la baie de Tortose. Il envoie contre eux les huit navires de guerre du capitaine de Réals et continue sa route, quand une violente canonnade l'engage à revirer de bord. Réals est aux prises avec quatre vaisseaux de ligne, que Diego Antonio de Velasco ramenait de Barcelone : la capitane de l'escadre de Flandres, le *Carlos II* et les *Tres Reyes*, de soixante-dix canons, le *Santiago* et le *San Tomas,* de cinquante-six. Deux d'entre eux s'échouent, deux autres, halés par des galères, se réfugient sous la tour des Alfages, où le capitaine d'Amfreville et le chef d'escadre de Relingue les gardent à vue.

Monnier, commandant *l'Héroïne,* « vent droit debout », mène à l'attaque deux corvettes et deux brûlots, que soutiennent quatre vaisseaux de faible tirant d'eau. Mais les Espagnols, sans l'attendre, se font sauter; un boulet, parti de la tour des Alfages, a emporté le chevalier Goussé de La Roche-Allard, un des héros de la Hougue. La destruction de toute une division espagnole ne nous coûta guère davantage (1). La brillante traversée de Château-Renault (2), suivie de la jonction de l'escadre du Levant avec les galères du bailli de Noailles, place, le 30 mai, sous les ordres de Tourville cinquante vaisseaux, douze brûlots, dix frégates, vingt et une galères (3).

Mais quel misérable objectif s'offre à ce grand déploie-

Chalard », capitaine du *Content* (Archives Nat., *Marine*, B[4] 15, fol. 175. — Bibl. Nat., Français 20625, fol. 375). — Lettre du marquis de Villette. Sous voiles aux côtes de Catalogne, 23 mai (B[4] 15, fol. 324 : *Mémoires* de VILLETTE, p. 339).

(1) Rapport de Château-Renault, Par le travers de Tortose, 24 mai (Bibl. Nat., Français 20625, fol. 350. Nouv. Bibl. Nat., acq. Franç. 21337, fol. 454). — *Mémoires de* VILLETTE, p. 147. — C. FERNANDEZ DURO, t. V, p. 257. — *Mercure historique*, mai 1691, p. 502 : armement des navires espagnols.

(2) Pontchartrain à Château-Renault, 9 juin (B[2] 101, fol. 425).

(3) 3 618 canons, 21 510 hommes (Journal de campagne, B[4] 15, fol. 259).

ment de forces navales? Une petite place de la Catalogne, Palamos, qu'assiège l'armée du maréchal de Noailles (1). Est-il vraiment opportun de faire chanter le *Te Deum* à bord du vaisseau amiral, parce que la ville a été prise d'assaut le 10 juin, six cents Espagnols tués et deux mille faits prisonniers ! (2). Tourville a une autre consigne, autrement proportionnée à ses forces navales, celle de se porter au-devant de la flotte ennemie et de lui livrer bataille (3). C'est que la prise de Palamos n'est que la préface du siège de Barcelone. Déjà, à entendre un espion de l'Angleterre (4), le roi d'Espagne et son conseil « demandent la paix à mains jointes » .

L'amiral Russell, notre adversaire à la Hougue, arrive de la Manche, rallie à Cadix les divisions Neville et Callenburgh, au cap Palos les vaisseaux espagnols de Papachin branlants de vétusté, à Altea les galères du général marquis Baltasar de Camarasa et se porte vers Barcelone avec soixante-dix-huit vaisseaux, vingt-deux brûlots et vingt-deux galères (5). Va-t-il surprendre Tourville ?

La frégate *l'Héroïne*, que notre amiral a envoyée à la découverte dans le détroit, a dénombré la flotte ennemie, quand elle est rattrapée et amarinée le 18 juillet 1694 par deux « coureurs » britanniques. Aux questions de Russell, le capitaine Monnier répond « ingénuement » que Tourville

(1) BEAULIEU LE DONJON, *Plan de la ville et citadelle de Palamos assiégée par l'armée du Roy, commandée par M. le maréchal duc de Noailles, le 1er juin 1694, et soumise le 10 du même mois*. Gravure.

(2) Louis XIV au chef d'escadre de Cogolin, 23 juin (Archives du commandant Vivielle).

(3) Instructions du 4 mai 1694 (Archives Nat., *Marine*, B4 15, fol. 144). — Journal de la campagne de Tourville en 1694 (B4 15, fol. 259. — Bibl. Nat., Clairambault 888, fol. 333, 370).

(4) Lettre datée de Paris, 14 juin 1694 (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 4801, fol. 30).

(5) *Memoirs relating to the Lord Torrington*, p. 69.

a cinquante-cinq vaisseaux. — « Exact », observe l'amiral anglais en contrôlant la réponse par une liste tirée de sa poche. — « Cela luy fit ajouter foy à tout ce que je luy dis dans la suitte, rapporta plus tard Monnier. Pour l'obliger à faire diversion, de peur qu'il ne surprît M. le maréchal de Tourville devant Barcelonne », le capitaine de *l'Héroïne* prétendit qu'il allait au-devant de la division Panetié qui venait de Brest, qu'au reste Tourville était prévenu de l'arrivée des flottes coalisées (1) : et il donna des détails si précis sur leurs rendez-vous, — détails qu'il tenait de marins français servant à bord de nos adversaires — que l'amiral britannique, complètement déconcerté, crut ses desseins éventés. Tourville s'était, au reste, mis hors d'atteinte et à l'abri des îles d'Hyères.

La situation de l'Espagne aux ports dépourvus de tout, aux soldats en haillons, « plus propres pour un hôpital que pour un camp », impressionna si défavorablement Russell qu'il refusa tout concours de troupes de débarquement au marquis de Villena, vice-roi de Catalogne, et au général d'artillerie Antonio Pimentel. Après avoir couvert Barcelone contre une attaque éventuelle, il reprenait la route de l'Océan, quand un contre-ordre l'arrêta à Malaga en septembre. Guillaume III lui mandait d'hiverner à Cadix (2).

Combat de l'île Pantellaria

(28-29 janvier 1695).

Russell a détaché la division Killigrew au-devant du convoi de Smyrne. Le 28 janvier 1695, entre le cap Bon

(1) « Relation du capitaine Monnier, envoyé à la découverte de l'armée navale des ennemis et pris par l'amiral Russell, » qui le relâcha le 16 septembre à Malaga (Bibl. Nat., Franç. 20625, fol. 358).
(2) BURCHETT, p. 227.

et l'île Panttelaria, à l'aube, paraissent deux vaisseaux français, qui, à deux heures, sont rejoints par le *Plymouth* du commodore James Killigrew, excellent voilier de soixante canons, beaucoup meilleur marcheur que les cinq autres vaisseaux anglais.

Killigrew accroche ainsi nos deux navires de guerre, ripostant de sa batterie d'avant aux cinquante-quatre pièces du *Content* et de sa batterie d'arrière aux quarante-deux du *Trident*. Mais lui-même est tué, son grand mât abattu; cinquante hommes sont hors de combat; sabords fermés pour esquiver le feu de notre mousqueterie, le *Plymouth* s'éloigne. Il a donné le temps d'arriver au *Falmouth* et à l'*Adventure*. Désemparé à son tour, son capitaine, le comte d'Aulnay, tué, le capitaine en second Bennett, un Irlandais, blessé au visage, l'enseigne de La Salle Saint-Cricq, le gras de la jambe emporté, *le Trident* n'est plus lui-même « qu'un cadavre », quand il abat son pavillon, au bout de huit heures d'un violent combat.

Le Content, lui, a pris du champ, en décochant de dures bordées au *Southampton* : et la voilure doublée, Du Chalard s'éloigne « plus que grand largue » vers le nord. Il a franchi une cinquantaine de lieues et, arrivé à l'île Marittimo, à l'extrémité occidentale de la Sicile, il espère s'être dérobé à la faveur de la nuit. Mais la clarté de la lune a permis à trois adversaires de cinquante, cinquante-six et soixante canons, le *Southampton,* le *Newcastle* et le *Carlisle,* de ne pas perdre sa piste. Le 29 janvier, à huit heures, il est rejoint par le *Carlisle.* Aux pièces lourdes de Norris, Du Chalard ne peut riposter que des « deux pièces de la sainte-barbe qui même souvent labourent dans l'eau », et des quatre pièces des gaillards. Ses batteries sont masquées par la chute du mât de hune et de la grande vergue, puis de l'artimon et de la misaine, « et la mer devenait toujours plus grosse et roulante ». *Le Content* n'était plus qu'une

« charette sans roues, que seule gouvernait la mer », quelle que fût la volonté des officiers de « sacrifier leur vie pour le sauver », il fallut, à quatre heures du soir, baisser pavillon (1). Norris pria les officiers, en témoignage d'estime, de garder leurs épées ; et le gouverneur de Messine les envoya complimenter.

Par ailleurs, le bilan de la campagne de 1695, pour les coalisés, fut lamentable. A l'annonce que deux divisions navales se portaient contre elle au mois de juin, Marseille avait pris des mesures pour parer à un bombardement, garni ses batteries, bordé de troupes la côte, dépavé ses rues et placé partout des tonnes pleines d'eau pour éteindre les incendies (2). Mais la tempête sauvegarda la ville en dispersant l'escadre de Mitchell et d'Evertsen.

De notre côté, le marquis de Langeron avait demandé le renfort de dix vaisseaux à trois-ponts du Ponant pour l'attaque de Barcelone (3). Mais la présence de Russell rendait tout siège impossible. Avec le concours des galères de Naples, de Sicile et de Gênes, il tenta même de reprendre Palamos, en débarquant la brigade Stewart. Mais sur un faux avis que Tourville avait quitté Toulon, il abandonna la partie. En octobre 1695, Russell repassait le détroit de Gibraltar, furieux de la ladrerie et de la nonchalance des Espagnols (4).

La nullité de ces opérations navales ne mit que davantage en relief un fait d'armes dont l'île Ponza, une antique

(1) Il avait 32 tués et blessés sur 380 hommes (Relation du capitaine Du Chalard. Messine, 12 février 1695 : Archives Nat., *Marine*, B4 16, fol. 417 : *Mercure galant*, mars 1695, p. 297 : E. Sue, t. V, p. 112). — Relation d'Antoine des Essarts, comte de Burgos (B4 16, fol. 421). — *Mémoires* de Sourches, t. IV, p. 432. — Rapport d'Edward Holland. 23 janvier v. st. (W. J. Hardy, p. 24). — Burchett, p. 252. — Charnock, t. II, p. 328.

(2) W. J. Hardy, *Calendar* (*1695*), p. 336.

(3) Archives Nat., *Marine*, B4 16, fol. 59.

(4) C. Fernandez Duro, t. V, p. 259.

colonie romaine, fut, en mai 1695, le théâtre. La barque longue de La Roche-Herculès en sortait le 13, lorsque deux galères espagnoles lui intimèrent l'ordre d'amener. La Roche refuse. « Tout son équipage sur le ventre » laisse passer l'ouragan de la mitraille, puis se relève et riposte du mousquet et du canon de retraite. Les voiles en loques, il gagne l'abri du port de Ponza. Un abri? ce fortin armé de quatre pièces sur affûts vermoulus : cette garnison de quatre hommes, dont un prêtre, qui tient du duc de Parme sa commission de commandant!

Le lendemain, les galères sont au nombre de quatre; le capitaine de l'escadre napolitaine, Beltran de Guevara, duc de Najera, débarque quatre cents hommes. La Roche-Herculès n'a que soixante-dix hommes, dont « sept mousses et autres gens inutiles pour le combat ». Il brûle sa barque et occupe la tour. Le prêtre-commandant, sommé de nous livrer, a refusé. Pour venir à bout de nos braves, il faudra l'arrivée de cinq autre galères, avec « le général de bataille » Marino Caraffa. Enveloppé par quinze cents hommes de troupes, foudroyé par deux batteries, et par les canons de coursie de neuf galères, La Roche-Herculès ne rendit que le 20 mai une tour en ruines. Dès son arrivée à Naples, il recouvra pour sa bravoure la liberté (1).

Bellefontaine eut ordre de battre l'estrade de ce côté avec deux vaisseaux, tandis que le capitaine de Pallas avait mission d'aller pourchasser avec quatre autres (2) les corsaires hollandais qui infestaient le canal de Malte. Il découvrit un superbe vaisseau de soixante-huit canons et deux cent soixante hommes d'équipage, par le travers de Cérigo. — « Je connois les Hollandois, dit Forbin à son

(1) « Relation de ce qui s'est passé dans le combat à l'isle de Ponce, au sieur de La Roche-Herculès », 24 mai 1695 (B^4 16, fol. 437).

(2) *Le Sérieux, le Bon, le Marquis* et *le Modéré*. Instructions du 15 septembre 1695 (B^4 16, fol. 31).

collègue : si nous nous amusons à canoner, nous nous battrons jusques à demain : l'unique parti à prendre, c'est d'aborder ». Pallas ne fut pas de cet avis : et pendant deux heures, *l'Arsenal-de-Dantzig* et *le Marquis* de Forbin, qui eut quatre-vingts hommes hors de combat, « se criblèrent : J'avois moi-même failli être emporté par trois boulets, écrivait Forbin ; le premier avoit emporté la poche de ma culotte, le second avoit passé entre mes jambes, le troisième avoit emporté le nœud de ma perruque ». Alors, sans tenir compte de l'apparition de six navires suspects, pas plus que du signal de Pallas qui le mandait à bord du *Sérieux*, Forbin attaqua à l'abordage le beau trois-ponts hollandais et l'enleva : *l'Arsenal-de-Dantzig* arrivait de Smyrne avec une cargaison de deux millions. Comme ses matelots voulaient dépouiller une jeune Genevoise qui avait caché des perles et des pierreries dans ses cheveux, Forbin s'indigna et fit respecter la belle captive : « Aprenez, Marauts, qu'un homme de ma sorte est incapable de bassesses (1) ».

Un de ses passagers, le bailli de La Vieuville, fit plus. Un corsaire flessinguois avait été capturé avec cent vingt hommes près de Malte. « Voulant donner un exemple de charité à tous les jeunes chevaliers qu'il menoit, le bailli fit une quête où il mit beaucoup du sien, et de l'argent qu'il ramassa, habilla tous ces pauvres gens ».

L'an d'après, Forbin enlevait, sous les murs de Roccella en Calabre, deux corsaires de Majorque. Huit Turcs, prisonniers à bord des corsaires, l'avaient aidé à amariner les prises. Il alla tout exprès aux côtes tripolitaines, les déposer « dans un pays où il retrouveroient et leur liberté et l'exercice de leur religion. Dans leur baragouin, ils le

(1) *Mémoires de* Forbin, t. I, p. 350. — Desbans, *Une affaire d'espionnage maritime en 1696,* p. 41 : lettre de l'espion Vilain. Marseille, 2 avril 1696.

couvroient de toutes sortes de bénédictions », en lui baisant les pieds. « Mon but, disait Forbin, étoit de leur faire connoître par là que les François observoient exactement les traitéz (1) ».

Le bailli de Noailles, pendant ce temps, en août 1696, pourchassait sur les côtes catalanes les galères espagnoles, qui s'étaient repliées de Barcelone sur Palamos. Mais, renforcées de douze cents vieux soldats, d'un vaisseau et de six grosses barques, les vingt-six galères de Beltran de Guevara obligèrent nos vingt-cinq galères à faire « scie-scourre (2) », c'est-à-dire à battre en retraite, de quoi Barras de la Penne tenta une difficile justification.

« Proffitez de la conjoncture présente dans laquelle il y a peu de vaisseaux de guerre ennemis dans le port de Cadix », écrit le ministre de la marine au chef d'escadre de Cogolin (3); et détachez la division Champigny pour barrer le retour de la flotte de la Nouvelle-Espagne. Le 7 avril 1697, Champigny est dans le détroit de Gibraltar, sous pavillon anglais, quand deux navires apparaissent. Ce sont des Hollandais. L'un, *la Concorde*, de vingt-huit canons, l'arcasse de poupe emportée par nos bordées, est vite maté par *le Content* de Champigny. Tout autre est l'attitude du *Neptune*, qui n'a pourtant pas plus de quatre-vingt-quatorze hommes avec quarante canons. Il a esquivé l'abordage du *Trident*, dont le capitaine, Du Quesne-Mosnier, a le bras emporté par un boulet : « Du Quesne fit appeler M. de Mora qui estoit à la première batterie, luy dit d'aborder le vaisseau, et à M. de Girenton d'entrer

(1) *Mémoires de* Forbin.

(2) « Relation de la campagne des galères du Roi faite en 1696 » par Barras de La Penne (Bibl. Nat., Franç. 9176, p. 683). — Journal de bord du chevalier de Grimaldi (Bibliothèque de Draguignan, ms. M. 19). — Fernandez Duro, t. V, p. 435.

(3) 20 février, 27 mars et 3 avril 1697 (Archives du commandant Vivielle).

dedans, et descendit se faire panser, se fit couper le bras sans hésiter et remonta à sa chambre ». A ce moment, son adversaire, la mâchoire fracassée, baissa pavillon. Et savez-vous quel était ce brave capitaine hollandais ? Un protestant rochelais, Pierre-Valentin Rochard, entouré de religionnaires français (1) !

On ne peut taire les beaux combats livrés par la frégate *l'Hirondelle* du chevalier de Ligondès, qu'assistent les chevaliers d'Hauterive et de Rochefort. Le *Lion d'or* de Flessingue, de trente-six canons, forcé de s'échouer en avril 1697 au cap Spartivento, un autre flessinguois, de trente canons, coulé à Carbonera en Sardaigne, un vaisseau anglais de vingt-quatre canons capturé, tel est son tableau de chasse (2).

Et voici mieux encore. Le 12 juin 1697, Vendôme est devant Barcelone. Général des galères depuis 1694 et lieutenant-général des mers du Levant, Louis-Joseph duc de Vendôme est, de plus, à la tête d'une centaine d'escadrons et de bataillons. Le vice-amiral d'Estrées, avec neuf vaisseaux et trois galiotes à bombes, le bailli de Noailles, avec trente galères, le secondent. Canonniers de marine et matelots mettent en batterie soixante canons et vingt-quatre mortiers, dès que Vendôme s'est rendu maître du poste des Capucins. Six bataillons des galères et des vaisseaux aux ordres du bailli de Noailles occupent le quartier de Saint-Martin. Deux galiotes à bombes ouvrent le feu. Le comte de Corsana tiendra près de deux mois. Mais n'ayant aucun secours des flottes alliées, il capitulera le 10 août et sortira de la place par la brèche avec six mille fantassins et douze cents chevaux. La prise de Barce-

(1) « Relation du combat donné par M. de Champigny », par Champigny et Vauvré. Toulon, 28 avril (Archives Nat., *Marine*, B^4 18, fol. 222, 225).

(2) *Gazette de France*, 1697, p. 347.

lone marquait le point final de la guerre en Méditerranée (1).

(1) De Bellerive, *Histoire des dernières campagnes de S. A. S. Mgr le duc de Vendôme*. Paris, 1714. — Instruction au comte d'Estrées sur la disposition des vaisseaux et des galères pour le siège de Barcelone, 15 mai 1697 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 18, fol. 39). — « Rolle des officiers majors, officiers mariniers et soldats tués et blessés au siège » (B[4] 18, fol. 209) : *le Content* eut cinquante-six tués et blessés, *le Trident* trente-quatre, *l'Heureux Retour* quatorze, *le Marquis* onze… — *Mercure galant*, juin 1697, p. 274 ; août, p. 239. — *Diario pontual de los sucessos del sitio de Barcelona*. Madrid, Antonio Bizarron, 1697. — Beaulieu le Donjon, *Le nouveau plan de Barcelone, comme il est aujourd'huy assiégé par les armées du Roy*. Juin 1697. Gravure. — Balaguer, *Historia de Cataluña*, t. VIII, p. 422.

LA GUERRE DE COURSE

La guerre d'escadre avait pris fin en 1694. « Les deux campagnes suivantes ne furent que de défensive, n'y ayant eu d'armemens que pour la course, qui n'a pas laissé de couster cher aux ennemis, écrivait Villette-Mursay dans ses *Mémoires* (1). Ce que les armemens en course ont cousté aux ennemis, s'estant tourné en France au seul profit de quelques particuliers, nous a presque mis hors d'estat de mettre sur pied des armées, qui pussent disputer la mer aux Anglois et aux Hollandois, et d'employer utilement les fonds que le Roy a continué de faire pour sa marine ».

Le ministre avait dû réagir contre l'état d'esprit qu'on voit poindre dans ces lignes ; il sévit contre certains officiers qui parlaient de la guerre de Course avec mépris et refusaient d'y participer, « croyant déroger ». Le marquis de Nesmond, pourtant, n'avait pas craint de leur donner l'exemple de l'obéissance. Il y récolta la richesse.

I

« FUREUR INCROYABLE POUR LA COURSE ».

Déjà au temps de Seignelay, le roi lui-même avait songé à faire la guerre « en corsaire » et avait invité le ministre

(1) *Mémoires du marquis de* VILLETTE, p. 149.

à donner l'exemple. *La Railleuse* de Jean Bart, *la Serpente, la Sorcière* avaient été armées par Seignelay, de compte à demi avec Louvois. Les comtes d'Estrées, de Gramont, de Brionne, la comtesse de Mailly, la marquise d'O, avaient suivi, obtenant la concession de navires royaux à équiper à leurs frais, moyennant l'abandon au Trésor du tiers des prises (1).

A l'exemple du roi et des ministres, les courtisans s'intéressèrent si bien à la guerre de Course qu'ils ne rougirent point d'y figurer en nom. A la Cour d'Amirauté de Brest, au jugement des prises, toute la Cour semblait s'être donné rendez-vous, la famille royale en tète. *Marquise de Maintenon, Duc de Bourgogne, Duc d'Anjou, Prince de Conti, Duc du Maine, Comte de Toulouse, Duc de Chaulnes, Comte de Tessé, Vendôme, Harcourt, Lauzun, Renau, Vauban, Pontchartrain, Francois d'Argouges, Coëtquen, Princesse de Savoie, Princesse de Hanovre, Marquise de Béringhen, Marquis d'O, Matignon, Marquis d'Herbault, Marquis de Guémadeuc, Comte de Revel,* tous ces noms de princes, de ministres, de grands seigneurs et de grandes dames sont portés par des frégates (2).

A ces sveltes grandes dames de la Course, que demande-t-on pour rattraper les « culs carrés », chargés de morues, et les flûtes « au gros ventre » qui portent dans leurs flancs les trésors des Indes d'Orient et d'Occident? On leur demande de filer « cent lieues en vingt-quatre heures » et d'avoir un équipage décidé, si « Démesure n'est point

(1) H. Malo en donne de nombreuses références dans *les Corsaire dunkerquois et Jean Bart*, t. II, p. 184.

(2) Registres de jugements de validations de prises. Brest, 16 mai 1695-juin 1697; — et de déclarations de prises, 1696-1703 (Amirauté de Brest : copie dans Bibl. Nat., Nouv. acq. franç. 10570, p. 214, 246. — Dr A. Corre, *Les premières courses de Du Guay-Trouin.* Vannes, 1896, in-8°. — André Péju, *La course à Nantes aux XVIIe et XVIIIe siècles.* Paris, 1900, in-8°, p. 94, 149).

prouesse » (1), s'il ne faut point être trop téméraire. « Ce n'est point les canons qui prennent, c'est la résolution des gens pour aborder » (2). Manque-t-on d'argent pour armer des corsaires? L'évêque de Saint-Malo y subviendra en faisant porter à la Monnaie le trésor des églises (3). Et un chanoine de la ville, docteur en Sorbonne, en une consultation dogmatique, établira la légitimité de la Course, quand elle a pour objet « le bien de l'État » (4).

Quant aux vaisseaux, tous les navires royaux de quarante-quatre canons au plus pourront être prêtés, radoubés et pourvus de munitions, aux armateurs en course (5). Mais comment « armer un très grand nombre de vaisseaux corsaires », sans préjudicier aux besoins de la marine royale? C'était, disait à Vauban l'intendant Patoulet, de recourir aux matelots de toutes les nations, particulièrement aux déserteurs hollandais, à des « espèces d'oyseaux passagers de tous pays » (6).

Le congé délivré aux corsaires portait autorisation de « courir sus aux pirates, forbans, interlopes et gens sans aveu, même aux Espagnols, Anglais, Hollandais et autres ennemis de l'État » (7). Restaient les neutres, dont le pavillon trop souvent couvrait la marchandise ennemie.

(1) Rapport de Du Coudray-Perrée, dont le corsaire *Beaulieu* succomba dans un combat contre le vaisseau de ligne *Dover*, de cinquante-deux canons, 9 juillet 1693 (Archives de l'Amirauté, mairie de Saint-Malo, C. 4).

(2) Paul DECHARME, *Le comptoir d'un marchand au XVIIe siècle*, d'après une correspondance inédite, avec une introduction sur... Honfleur. Paris, 1910, in-8°, p. 133, 185 : le marchand s'appelait Charles Lion.

(3) Ordonnance de Mgr de Guémadeuc du 8 mars 1693.

(4) Consultation du chanoine Duparc (abbé J. POULAIN, *Duguay-Trouin*, p. 378).

(5) 5 décembre 1691 (Bibl. Nat., Nouv. acq. franç. 21335, fol. 400).

(6) 1693 (Archives Nat., *Marine*, B² 90, fol. 747). — H. MALO, *Les corsaires*, t. II, p. 396.

(7) Spécimen d'un de ces congés dans un article de SAVIGNON, *Corsaires malouins au XVIIe siècle,* publié dans la *Revue de Paris* du 1er septembre 1931.

Un règlement du 17 février 1694 stipulait bien que tout navire muni d'un passeport d'un pays neutre, serait déclaré de bonne prise, s'il était acquis que le navire n'était pas dans ce pays neutre au moment de la délivrance du passeport (1). Seul moyen de déjouer le subterfuge « des Suédois, Danois, Portugais et des autres puissances avec lesquelles nous n'étions pas en guerre, sous la bannière desquelles nos ennemis firent leur commerce tant qu'ils purent » (2).

Pris d'une sorte de frénésie, d'une « fureur incroyable pour la Course », les corsaires malouins pullulent : Du Guay-Trouin, Hervé Des Saudrais, Alain Porée, La Villestreux, Le Goux, Louis-Paul Danycan, Joseph Danycan, Athanase Le Jolif, Le Fer de Beauvais, Le Fer de La Bellière, Belle-Isle-Pépin, François Fossart, de La Villauglamatz, Thomas de Miniac, Piednoir, Gravé, Jacques Boscher, Josselin Gardin, Noël Des Artons, Nicolas Arson, Géraldin (3). Rien ne les arrête : *la Machine* ne recule pas devant un vaisseau de ligne et ne succombe devant *le Centurion*, qui a quatre cent soixante hommes, qu'après avoir perdu le tiers de ses deux cents braves. Dans la seule année 1692, le duc de Chaulnes ne perçoit pas moins de 900 000 livres pour son dixième de parts de prises, comme amiral-gouverneur de Bretagne. Le connétable de la ville, Magon de La Chipaudière, le gouverneur du château, marquis de Guémadeuc, le procureur du roi, Charles Locquet de La Grandville, arment des corsaires.

« La difficulté est d'unir des sociétés différentes de marchands, surtout des Malouins. Chacun a sa cotterie,

(1) D'Artis, *Journal d'Amsterdam*, 1694, in-12, p. 62.

(2) De Madris, intendant, « Mémoire sur la Flandre flamingante » (1698-1699) (Bibl. Nat., Clairambault 895, fol. 268 v°).

(3) André Savignon, *Corsaires malouins au XVIIe siècle,* dans la *Revue de Paris* du 15 août 1931.

ses vues, ses intérêts et ses manières d'agir » (1). Toutes ces énergies se dépenseraient en vain, si elles ne concouraient à un but commun, autrement élevé que de vulgaires pillages et, en portant de rudes coups à l'échafaudage du commerce ennemi, n'inclinaient nos adversaires vers la paix, voici comment.

II

L'APÔTRE DE LA GUERRE DE COURSE

VAUBAN

Lieutenant général de la Marine « pour l'honneur ».

Pontchartrain désorienté et Bonrepaus disgracié, qui prendra en mains nos destinées maritimes? Tourville? — Non. « Son élévation a été un songe pour ses amis, un étonnement pour ses camarades et pour lui-même. Bon matelot, bon pilote, brave homme, il serait embarrassé d'une longue suite. C'est un gentilhomme de fortune qui s'est plus attaché à sa profession qu'à se polir et se donner de l'esprit. Il se tâte trop pour un marin. Son amitié est fort aisée, mais elle est fort indolente » (2). *Non e buono che per lui* (3).

Or, un chef se doit à autrui, en un temps surtout où « le mérite ne suffit pas pour faire fortune : il faut un patron pour le faire connaître » (4) et le soutenir contre les

(1) Dépêches de Gastines. Saint-Malo, 18 mars et 4 avril 1693 (Archives Nat., *Marine*, B² 75, fol. 247, 253).

(2) Remarques sur l'état de France (1693), par Louis-Frédéric BONET, neveu et secrétaire de Spanheim, d'après M. E. BOURGEOIS, éditeur d'Ezéchiel SPANHEIM, *Relation de la Cour de France en 1690*. Paris, 1900, in-8°, p. 55 : ces « Remarques » sont publiées à la suite de l'édition de SPANHEIM faite pour la Société de l'Histoire de France, p. 403.

(3) Beaujeu à Valincourt. Dunkerque, 24 mars 1693 (E. SUE, t. V, p. 149).

(4) Abbé DE CHOISY, *Journal ou suite du voyage de Siam*, p. 27.

« *bâtards du cotillon* » (1) de Mme de Maintenon. La marine eut le bonheur de connaître ce chef-là, « le meilleur homme et le meilleur patriote du monde; toujours occupé de l'État et du soulagement de toutes ces parties avec un désintéressement parfait » (2), il conseillera au ministre de discerner le vrai mérite, alors que « tout le monde court après les bons morceaux » (3).

Né « dans un pays bossilé et montagneux, frontière du Morvan et de la Bourgogne » (4), pauvre enfant d'une famille nombreuse, Sébastien Le Prestre de Vauban avait cette règle de vie : il faut « qu'un homme de guerre doive tout à son mérite et non à la faveur ». Et il tâcha de la faire passer dans les pratiques de la marine (5).

Car le grand ingénieur chargé de donner à la France une ceinture de forteresses, fut aussi lieutenant général de la marine. « Pour l'honneur », sans toucher d'appointements (6), il se dépensa pour elle en études de tactique et de balistique; il contribua de ses deniers aux armements navals et chercha une solution à la crise très grave du recrutement.

Il veut doter nos vaisseaux d'une arme terrible qui « apporterait une prompte décision du combat »; je veux parler du mortier à bombes du calibre de dix pouces inventé par le chevalier de Ressons (7). Une seule de ces bombes serait plus que suffisante pour perdre un vaisseau.

(1) CHALLES, *Journal d'un voyage aux Indes Orientales*, 1690, éd. SOTTAS.

(2) SAINT-SIMON.

(3) Vauban à J. de Pontchartrain. 1699 (A. JAL, *Dictionnaire critique*, art. Vauban).

(4) Dit-il dans la *Dîme royale*.

(5) Lettre à Seignelay, 22 juin 1689.

(6) Pontchartrain à Vauban, 17 août 1695 (A. JAL, *Dictionnaire critique*, article Vauban, p. 1232, note — Daniel HALÉVY. *Vauban*. Paris, 1924, in-12).

(7) Pontchartrain au chevalier de Ressons, 18 mars et 15 avril 1693 (Arch. Nat., *Marine*, B² 93, fol. 255, 329 v°).

« M. de Vauban me dit avant-hier, écrivait au ministre l'inventeur (1), qu'il fallait faire quantité de ces pièces » et en mettre deux sur chaque navire de guerre. On en mit même cinq sur *le Phénix*.

Le chevalier de Ressons était l'inventeur d'une autre arme de guerre, « bonne à des navires marchands lorsqu'ils étaient attaqués par des corsaires, ou à des chaloupes pour aller à la rencontre d'un brûlot ». Mais Tourville recommandait (2) de la tenir secrète et de la remiser soigneusement en magasin après chaque campagne. Cette arme, c'était « une sorte de flesche ».

Vauban fut appelé à juger une invention du bailli de La Pailleterie, qui permettait, par un double timon, de « faire marcher les galères à reculons. J'ai eu, écrivait-il (3), plusieurs conférences avec Messieurs les marins de l'une et de l'autre espèce, qui tous la trouvent excellente, et moi encore plus qu'eux... Une galère, de cette façon, peut toujours présenter l'avant et, par conséquent, se tenir toujours en état de se faire respecter... N'avez-vous jamais vu un mâtin acculé au coin d'une rue par d'autres chiens; il est constant qu'ils ne le pillent jamais par l'endroit où il leur montre les dents! Il faudroit, s'il était possible, changer les quatre bâtardes en deux pièces de dix-huit, allonger le courcier, ajouter un troisième mât pareil à celui de l'avant et par con-

(1) Toulon, 20 février 1693 (Bibl. Nat., Nouv. acq. franç. 21336, fol. 357). Le 1er mars, *le Phénix* embarquait cinq de ces mortiers : « M. de Vauban les trouva de très grande utilité », écrivait l'intendant de Vauvré. Les dessins de ces mortiers par le chevalier de Ressons sont à la Bibliothèque du Service historique de la Marine. N'est-ce pas Ressons au lieu de « Ricous » qu'il faut lire dans un projet daté de Toulon, à bord du *Furieux*, le 2 août 1694, et préconisant l'emploi de galiotes à bombes armées de quatre mortiers et huit canons (*Ibidem*, n° 142) (14).

(2) A Seignelay, 8 août 1686 (Delarbre, p. 321).

(3) Au bailli de La Pailleterie, commandant deux galères à Saint-Malo. Brest, 26 août 1694 (Le P. Daniel, *Histoire de la Milice française*. Paris, 1728, in-4°, t. II, p. 754).

séquent une seconde mizaine; il y va du vôtre de pousser cette belle invention aussi loin qu'elle peut aller, et épuiser la matière jusqu'à la bagatelle ».

Vauban s'intéressait également à un type nouveau de croiseur léger. Il avait demandé à l'intendant Arnoul « un mémoire sur tout ce qui se pouvoit dire au sujet des brigantins »; et, le mémoire fait, il était venu exprès à Paris pour le voir, de mesme que « le dessein » explicatif dont « son dessigneur » prit copie. Nanti de ces documents, Vauban avait « porté incessamment au Roy » le plan « de ces nouveaux bastiments (1) ». Aussi nos marins se mettent-ils à l'école de leur lieutenant général honoraire. Le capitaine de vaisseau Pointis n'obtiendra-t-il pas la permission de s'initier à la guerre de siège en accompagnant Vauban au camp devant Charleroi (2). C'est là qu'il prendra des leçons pour attaquer Carthagène d'Amérique. Un autre officier de marine soumet à Vauban un mémoire sur la façon d'attaquer « debout au corps » les vaisseaux de ligne avec des vaisseaux légers armés de pétards (3).

Ainsi le mémoire de Vauban « concernant la caprerie » deviendra-t-il la charte de la guerre de Course (4) : « Depuis sept ans que la guerre dure, y est-il dit, nous n'avons tiré aucun avantage de la mer. Tous les grands armements ont

(1) Arnoul à Pontchartrain, 1692 (Bibl. Nat., Nouv. acq. franç. 21335, fol. 17).

(2) Pontchartrain à Vauban, 16 septembre 1693 (Archives Nat., *Marine*, B² 91, fol. 618).

(3) « Plan ou détail de l'entreprise contre la flotte ennemie », 1693 (Affaires Étrangères. *Correspondance Angleterre*, vol. 172, fol. 399).

(4) « Mémoire sur la caprerie », annoté par Vauban (FAVÉ, *Mémoires militaires de Vauban et des ingénieurs Hue de Caligny*. Paris, 1854, in-8°, 2ᵉ p., p. 181). — « Mémoire concernant la caprerie, la course et les privilèges dont elle a besoin pour se pouvoir établir ». 30 novembre 1695 (*Oisivetés de M.* DE VAUBAN, éd. de 1843. t. II, p. 158. — *Vauban, sa famille et ses écrits, ses oisivetés et sa correspondance*, par le colonel DE ROCHAS D'AIGLUN. Paris, 1910, in-4°, t. II, p. 452).

été fort à charge. Il faut donc donner un autre tour à la guerre de mer et la rendre dure et incommode aux ennemis. Brest est situé comme si Dieu l'avait fait exprès pour être le destructeur du commerce de ces nations-là ».

« L'œuvre de la plus habile politique », continue Vauban, ce n'est pas le choc brutal, c'est l'ébranlement des « arc-boutans de la Ligue » par les coups répétés « d'une guerre de mer subtile et dérobée », qui, l'atteignant dans son trafic, effriterait sa puissance. D'une « affaire purement maritime, esclave des vents et des hasards », on pourrait faire l'arme terrible qui couperait aux ennemis « le nerf de la guerre » et les contraindrait à se camoufler en neutres « par de faux donner à entendre ou par des ventes simulées » dont nous ne serions pas dupes.

Et quelle économie! Sept millions. Et Vauban d'organiser scientifiquement la Course, au lieu de la laisser à « l'abandon ». Tout est prévu; l'émulation des officiers qu'on « intéresserait considérablement dans les prises », l'enrôlement d'une classe tout entière d'inscrits, la formation de trois escadres de soutien, à Dunkerque, à Brest et à Toulon, de façon à épuiser l'ennemi, en l'astreignant « à de très gros convois (1) ».

L'idée de Vauban finit par s'imposer si bien que des capitaines de vaisseau, Coëtlogon, Colbert de Saint-Marc, l'adoptent avec enthousiasme : « Rien de plus préjudiciable aux ennemis », dit l'un (2); ils en seront plus incommodés que par « un corps d'armée », dit l'autre (3).

Comme l'a prévu Vauban, l'Angleterre est obligée d'en-

(1) « Mémoire des dépenses de la guerre sur lesquelles le Roy pourrait faire quelques épargnes », par VAUBAN, août 1693, présenté au roi en décembre (*Oisivetés de M. de Vauban*, t. I, p. 246).

(2) « Mémoire de M. le chevalier DE COËTLOGON sur des opérations à faire par mer, 1694 » (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 15, fol. 9, 15).

(3) *Ibidem*, fol. 48.

tretenir une foule de croiseurs, près de cent (1), pour se mettre à couvert de nos coups. Amatelotés deux à deux, ils ne peuvent résister à nos petites divisions volantes. Et Burnett d'avouer, découragé : « Pendant que notre empire paraît absolu sur les mers, c'est sur ces mêmes mers que nos négociants subissent les plus grandes pertes ». Partout, des embûches les guettent : du cap Clear au Tage et au détroit de Gibraltar, de la Jamaïque et du Groenland jusqu'aux côtes de Guinée : convois des Indes Orientales et flotte provenant de la Moscovie sont également menacés (2). Contre cet essaim de guêpes qui troublait leur commerce, la réaction anglo-hollandaise fut brutale ; pour écraser des mouches, le léopard britannique brandit un pavé.

III

LA MACHINE INFERNALE LANCÉE CONTRE SAINT-MALO

(29 novembre 1693).

« On se préparoit en Angleterre à faire sur Saint-Malo une terrible exécution. Cette ville, par sa situation avantageuse à la tête de la Manche, où aboutit le grand Océan, étoit à portée de nuire beaucoup au commerce de l'Angleterre et de la Hollande. La plupart de ses habitans étoient des armateurs, et des armateurs aussi intrépides,

(1) La plupart des corsaires auxquels l'Angleterre délivrait des lettres de marque, étaient plus faibles que les nôtres en équipage surtout, n'ayant que vingt canons et cinquante hommes, 1695-1696 (Record Office, *Admiralty* 2/1046, fol. 247). — Liste des quatre-vingt-dix-huit croiseurs anglais armés de novembre 1693 à novembre 1694 (*The manuscripts of the House of Lords 1693-1695,* p. 474).

(2) Rapport de Colbert de Saint-Marc (Archives Nat., *Marine,* B[4] 15, fol. 48).

aussi vigilans, aussi alertes que le pouvoient être ceux de Flessingue. Comme le profit des prises appartenoit presque tout entier à ceux qui les faisoient, les Malouins s'appliquoient à en faire avec toute l'ardeur imaginable. Et ils réussissoient presque au-delà de leurs espérances. Aussi cette ville, à proportion de sa grandeur, étoit alors la plus riche de l'Europe (1) ».

Anglais et Hollandais, acharnés contre elle, en méditaient la destruction. A la Tour de Londres, s'était construit dans le plus grand secret « un épouvantable chef d'œuvre », « l'ouvrage d'une vengeance outrée et d'une haine recuyte », dont Saint-Malo ferait les frais. Une flotte l'escortait.

C'est à l'amiral de l'escadre bleue, John Berkeley, qu'échut la mission d'écraser nos nids de guêpes. Saint-Malo, que les Anglais avaient en haine, au point de maltraiter les Malouins captifs (2), ne fut pas prise au dépourvu. Hommes et femmes, une population héroïque avait travaillé aux fortifications du Vieux Rocher, que devait protéger une défense mobile de galères, de chaloupes et de brûlots. Mais les deux galères avaient été renvoyées à Brest et les autres navires royaux désarmés en septembre 1693, sur l'ordre de Pontchartrain, qui croyait n'avoir plus rien à craindre de la croisière anglaise (3). Au reste, un inventeur, François Ledieu, ne se disait-il pas en état de détruire la flotte ennemie, en attachant des feux d'artifice à la barre qui reliait les boulets à deux têtes (4).

On se confiait aussi dans les ouvrages fortifiés que

(1) Rapin de Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, t. XI (1749), p. 318.

(2) Gastines à Pontchartrain. Saint-Malo, 7 mars 1693 (Archives Nat., *Marine*, B³ 75, fol. 232 v°).

(3) Pontchartrain à M. de Gastines, 6 mai et 5 septembre 1693 (B² 90, fol. 333 v°; B² 91, fol. 505). — Les deux galères détachées à Saint-Malo sous le commandement du chevalier d'Escrainville, étaient *la Sublime* et *la Constante* (B³ 75, fol. 273, 281, 338, 423. — Archives de Saint-Malo, E E. 6).

(4) B³ 75, fol. 233.

Vauban faisait construire sur les rochers qui environnaient la ville, Conchée, Grand et Petit Bé, Islet et île Harbour : le grand ingénieur ne cachait point son « estime pour ces habitants, parce qu'il les avait trouvés entreprenants et fort zellés pour la gloire du roy dans la course par mer (1) ».

A tout événement, le gouverneur de la province, le duc de Chaulnes, avait fait procéder, en sa présence, à des expériences de bombardement qui avaient démontré que la ville n'était pas à l'abri des bombes (2).

Le 26 novembre 1693, on apercevait des remparts de Saint-Malo une flotte sous pavillon blanc que l'on prit pour celle des gabelles. Mais le doute fut vite dissipé : quand elle mouilla à un demi-mille, on discerna douze vaisseaux de ligne et autant de frégates (3). C'était l'escadre anglaise de Benbow; à dix heures du soir, cinq galiotes à bombes ouvraient le feu. Rien n'avait pu arrêter l'avance de l'ennemi, ni la Conchée, où il avait trouvé un fort inachevé, ni Cézembre, où des religieux Récollets n'avaient pu opposer de résistance (4).

(1) Archives de Saint-Malo, CC. 380; Abbé J. POULAIN, *Duguay-Trouin, corsaire, écrivain*. Paris, 1882, p. 190.

(2) B[3] 75, fol. 335 v°.

(3) B[3] 75, fol. 508.

(4) Jean DOUBLET, p. 202. — Relation du bombardement de Saint-Malo, par un espion rouennais à la solde de l'Angleterre. Saint-Malo, 2 décembre (Record Office, *New letters*, *France*, n° 22). — Lettre écrite de Saint-Malo le 3 décembre (*Mercure historique et politique*, décembre 1693, p. 663). — *Mercure galant*, décembre 1693, p. 285. — Général DE LA VILLESTREUX, *Deux corsaires malouins sous le règne de Louis XIV*. Paris, 1929, in-12, p. 60 — Mémoires de PORÉE-DUPARC : Archives de Saint-Malo, GG. 341. — Arthur DE LA BORDERIE, *Le Bombardement et la machine infernale des Anglais contre Saint-Malo en 1693. Récits contemporains*, Nantes, Société des bibliophiles bretons, 1885, in-8°. — Abbé M.-J. POULAIN, *Duguay-Trouin*, p. 200 et 384.

Lettre de Benbow, à bord du *Norwich*, en rade de Guernesey, 23 novembre-3 décembre (CHARNOCK, *Biographia navalis*, t. II, p. 225, note). — Relation écrite de Londres (*Mercure historique*, décembre, p. 669). — CLOWES, t. II, p. 476, note.

Mais au Fort-Royal s'étaient jetés « les plus braves et signalés capitaines de frégate de Saint-Malo, tous enfants des meilleures familles; ils avaient agi de concert, sans se piquer du commandement, résolus de combattre jusqu'à la fin ». Deux mortiers servis par le corsaire Jean Doublet lançaient des bombes à éclatement instantané, le feu étant mis à leur fusée deux *Ave Maria* avant de l'être à l'amorce des mortiers. Deux galiotes ennemies s'en trouvèrent endommagées.

Le 28 novembre, arrivaient en toute hâte le gouverneur de Bretagne, les chefs d'escadre de Coëtlogon et Le Roux d'Infreville. Seraient-ils les témoins d'une catastrophe : « Demain, Saint-Malo ne sera plus », laissent entendre les Anglais. Dans la nuit du 29, une lourde masse aux voiles noires avance à la remorque de trois chaloupes et approche de la tour Bidouane, qui sert de magasin à poudre. Il est huit heures du soir. La masse n'est plus qu'à deux encâblures du Fort-Royal, quand elle touche sur un rocher. — « Qui va là? » crie une sentinelle de garde à la porte Saint-Thomas. Une détonation épouvantable répond. La machine infernale de Willem Meesters vient de sauter : un vaisseau de 23 canons, maçonné de briques et rempli de feux d'artifices, goudron, poix, soufre, bitume, nitre, camphre et vitriol, résine et « pétreol », avec des lits alternés de barils de poudre, de grenades, de bombes et de carcasses, « dragées du goût des âmes enragées », que projetaient quatre volcans ménagés dans le pont. « Les carcasses étoient composées de grenades, de boulets de canon, de chaînons, de pistolets chargéz et envelopéz dans des étoupes et dans de la toile godronnée, et de toutes sortes de matières combustibles. Elles étoient ouvertes par six endroits, comme par six bouches dont il devoit sortir de grosses flammes d'un feu violent, capable de consumer les matières les plus dures ».

Le résultat fut pitoyable... pour l'inventeur, mais non pour la ville. Des vitres brisées, des toits renversés par la commotion, ce fut tout. Des prisonniers anglais, que le duc de Chaulnes donna ordre de promener par la ville, constatèrent qu'elle était presque intacte. Il y eut pourtant des victimes, « écrasées et brisées, dont un homme fort bien vestu de bon drap avec des boutons d'orfèvrerie, une veste rouge et une culotte de velours vert ». C'était l'équipage de la machine infernale.

Le coup manqué, Benbow se retira « sans bruit ».

IV

LA CAMPAGNE DU BASQUE COURSIC AU SPITZBERG (1693).

Un Malouin, qui s'intitule modestement « ancien navigateur », a fait construire des navires de « course » à Bayonne et Saint-Jean-de-Luz (1), parce qu'il projette une campagne contre les baleiniers hollandais dans les mers glaciales familières aux baleiniers basques. Mais déjà Charles de La Touche-Porée a été précédé dans l'océan Arctique par un autre fils de Saint-Malo, Beauchesne-Gouin, qui s'est assuré le concours d'un de ces rudes corsaires dont le spirituel duc de Gramont disait : « Le propre du matelot basque est d'estre un peu léger et d'aymer à s'escarter comme des perdreaux (2) ».

Joannis de Suhigaraychipi, dit Coursic, « le petit Corsaire », tenait plutôt du Gerfaut. Le 18 février 1692, sa frégate *la Légère* accrochait un vaisseau hollandais de

(1) 1692 (Archives Nat., *Marine*, B^2 84, fol. 542; B^2 91, fol. 592; B^2 90, fol. 339).

(2) Lettre de Gramont, 1er avril 1691 (B^3 67, fol. 249).

44 canons qui apportait des agrès au vaisseau amiral d'Espagne équipé au Pasajes. Le bras cassé, Coursic reforme trois fois sa compagnie d'abordage et saute enfin sur le pont ennemi où des « coffres à poudre » explosent sous ses pas. Il a trente-sept tués et blessés, les Hollandais cinquante-cinq : « premier, second pont, chambre du capitaine, tout est teint de sang » ; le capitaine agonise dans la sainte-barbe où il s'est traîné pour tenter de se faire sauter. La population de Saint-Sébastien a assisté palpitante à « l'action la plus éclatante » du monde (1). Coursic a pourtant à se réhabiliter. En croisière au cap Ortegal avec cinq bâtiments armés par le duc de Gramont, il omet de faire des signaux de reconnaissance et, par ce « manque de conduite », en viendrait aux mains avec une escadre suspecte, si elle ne prenait la fuite : l'escadre était celle de Forbin (2).

Tel est l'homme qui va, avec son compatriote Louis de Harismendy, avec le Malouin de Beauchesne-Gouin et le capitaine de vaisseau de La Varenne (3), donner « la camisade » aux baleiniers hollandais du Spitzberg.

Mais lorsque l'expédition arrive dans la baie du Sud, à l'entrée du grand fjord du Spitzberg, que couvrent les îles du Danois et d'Amsterdam, les Hollandais ont pris l'alarme. On n'aperçoit qu'une dizaine de leurs bateaux. Les autres se sont éclipsés dans le Nord, à deux lieues de là, à travers des chenaux inconnus de nos gens. La Varenne et Beauchesne-Gouin restent dans la baie du Sud,

(1) Lettre du duc de Gramont. Bayonne, 20 février 1692 (B³ 74, fol. 11). — *Gazette de France*, 1er mars 1692.

(2) Pontchartrain au duc de Gramont, 7 et 14 octobre... 1692 (B² 86, fol. 83, 325, 606, 700 ; B² 89, fol. 769 ; B² 90, fol. 165) ; — au marquis de Nesmond, 8 novembre, 24 et 27 décembre (B² 86. fol. 304, 676, 740 ; B² 89, fol. 564) ; — à Forbin, 4 mars 1693 (B² 89, fol. 590).

(3) Commandant *le Prudent* et *le Pélican*, Coursic commande *l'Aigle*, Harismendy *le Favori*.

tandis que Coursic et Harismendy se glissent à travers les fissures d'une banquise jusqu'à Beerbay, « la baie aux Ours », par 81° 30′ de latitude.

La sonde à la main, ils longent une langue de terre, où le pavillon hollandais flotte sur une barricade garnie de canons. Une grêle de boulets ne les arrête pas. Au fond de la baie, nos deux Basques aperçoivent quarante-cinq baleiniers rangés « en bon ordre en forme de croissant » ; à une quarantaine de marins par navire, il y a là plus de quinze cents hommes en bataille, avec amiral, vice-amiral et contre-amiral, qui alignent trois cents canons contre l'artillerie légère de nos deux frégates. A la sommation de mettre pavillon bas, que leur fait en hollandais l'enseigne d'Etchebehere, le 6 août 1693, répondent des « hurlemans » et, « par irrision », le cri : « Vive le Roy », que ponctuent des bordées d'artillerie. Commencé à huit heures, le combat ne se ralentit qu'à une heure de l'après-midi. Après s'être « deffendus comme des diables », les Hollandais, écrasés par le feu de *l'Aigle* de Coursic et du *Favori* d'Harismendy, se halent hors de la baie à la remorque de leurs chaloupes. Ah! « sy M. le commandant [de La Varenne] ou de Beauchesne eussent esté avec nous, écrira un de nos combattants, il n'en auroit pas coûté un coup de canon ». Vingt-huit bâtiments, toutefois, restaient entre nos mains, soit dans la baie aux Ours, soit dans la baie du Sud : les plus atteints furent brûlés, les onze meilleurs, acheminés sur Saint-Jean-de-Luz. Quelques-uns avaient des passeports danois : mais à l'examen, on reconnut que c'étaient aussi des ennemis « masqués », des Hambourgeois, qui avaient été chercher des lettres d'aveu à Altona (1).

(1) « Relation du voyage de Spitzberguen en Groland, par quatre frégates soubs les ordres de M. de La Varenne », par Harismendy ou par l'enseigne d'Etchebehere (Archives Nat., *Marine*, B[4] 14, fol. 522 : publié

Coursic revint victorieux dans sa patrie natale (1), où il ne devait point mourir. Dans le cimetière de Plaisance à Terre-Neuve, on lit sur une pierre le nom de Joannis de Suhigaraychipi, dit Coursic (2). Des tombes, c'est tout ce qui subsiste là-bas comme vestiges de la domination française. Je dirai plus loin (3) comment, pour la défense de Terre-Neuve, Coursic versa en 1694 son sang.

La Varenne n'avait point fait route avec les Basques; il rallia aux Orcades deux frégates malouines armées par La Touche-Porée et Vaujoyeux, à qui avaient été expédiés ses signaux de reconnaissance (4). Elles avaient poussé jusqu'en Islande et revenaient assez « rebutées » d'une croisière infructueuse (5), lorsqu'elles tombèrent, le 30 septembre 1693, à la hauteur du cap Clear, sur le convoi anglais des Antilles, une douzaine de voiles, dont un vaisseau de 50 canons, le *Diamond*, capitaine Wickham, a l'équipage renforcé par tout un état-major, colonel, capitaines et lieutenants. A midi, *le Grénédan*, de 30 canons,

par E. T. Hamy, *Une croisière française à la côte Nord du Spitzberg en 1693*. Paris, 1901, in-8° : extrait du *Bulletin de géographie historique)*. — « Carte de la côte de Spitzberg, représentant partie de la navigation faite dans les glaces par les frégates du Roy en 1693, pour aller à la baye de Biersbay » (Archives du Service hydrographique de la Marine, portef. 2. 7. 1). — Le duc de Gramont à Pontchartrain, Bayonne, 29 septembre 1693 : relation de la campagne d'après Hoguette, arrivé avec une des onze prises (E. Ducéré, *Histoire maritime de Bayonne : les corsaires sous l'Ancien Régime*. Bayonne, 1895, in-8°, p. 202). — Pontchartrain à La Touche-Porée. 18 juillet (Archives Nat., *Marine*, B² 91, fol. 144, 492.)

(1) Le ministre le charge, avec les frégates *l'Aigle* et *le Favori*, *l'Entreprenant* et *la Jolie*, de donner la chasse aux corsaires ennemis qui pullulent sur les côtes de Bayonne. 21 novembre 1693 (Archives Nat., *Marine*, B² 92, fol. 474).

(2) *Le Temps* du 13 août 1891.

(3) La guerre coloniale.

(4) Pontchartrain à La Touche-Porée. 18 juillet 1693 (Archives Nat., *Marine*, B² 91, fol. 164, 492. — Cf. B² 90, fol, 339). — Armement du *Phelypeaux* (B⁴ 75, fol. 258).

(5) Rapport du capitaine de Saint-Martin, qui était à bord du *Grénédan*. Saint-Malo, 15 septembre 1693 (B⁴ 14, fol. 512).

capitaine Vaughan, — un Anglais jacobite, — se trouve vergue à vergue avec le vaisseau anglais, lui décoche une bordée et passe pour enlever le brûlot *Cygnet* (1). L'autre frégate malouine, *le Phelypeaux*, de 44 pièces, le relève dans l'attaque du *Diamond*, que le capitaine de Vaujoyeux accroche. Contre notre compagnie d'abordage, un émigré français, Paul de Brisach, fait merveille à la tête des Anglais retranchés dans leur gaillard. Mais ils sont délogés à coups de grenades; au cri de : *Vive le Roi,* et au prix d'une grave blessure, qui lui vaudra une médaille d'or, un Provençal, Félix Honoré, a enlevé leur pavillon. Le vaisseau est nôtre. Et le convoi presque en entier prendra la route de Saint-Malo, avec toute une cargaison de piastres et de poudre d'or pour Guillaume d'Orange, du sucre, du cacao et autres produits coloniaux pour le commerce britannique (2). « Deux grands livres manuscripts en anglais » contenaient de précieux renseignements sur les Barbades (3).

V

LE MALOUIN DU GUAY-TROUIN

Le virtuose et l'animateur de la guerre de Course fut un ancien clerc tonsuré, moins sensible à la grâce qu'aux « premiers aiguillons de Mars et de Vénus », il l'a lui-même confessé. Né à Saint-Malo le 10 juin 1673, volontaire

(1) Le capitaine du *Cygnet*, John Perry, passa en conseil de guerre et fut condamné à dix ans de prison pour ne pas s'être tenu aux côtés du *Diamond* (J. W. Hardy, *Calendar of State papers*, *Domestic series*, 1696, p. 392).

(2) Certificat du colonel Holt (J. W. Fortescue, *Calendar of State papers*, *America*, *1693-1696*, p. 301). — *Gazette de France*, 1693, p. 519. — *Mercure galant*, octobre (II) 1693, p. 206.

(3) Gastines à Pontchartrain. Saint-Malo, 7 et 14 octobre (Archives Nat., *Marine*, B^3 75, fol. 446, 467, 485).

à seize ans sur un corsaire paternel, René Trouin, sieur Du Guay, a rendu immortel le nom de Du Guay-Trouin. A l'instar de César, il a écrit les Commentaires de sa vie avec une simplicité pleine de noblesse : « Mon style simple, dit-il, fera connoistre qu'ils sont écrits de la main d'un soldat incapable de farder la vérité (1) ».

A dix-huit ans, il décidait, par son coup d'œil, du sort d'un combat. Volontaire à bord du *Grénédan*, de vingt-huit canons et deux cents hommes, il suggérait l'attaque d'une flotte de quatorze voiles aperçues, le 21 août 1691, au nord de la baie de Bantry. Devant les forces ennemies où battaient des pavillons amiral, vice-amiral et contre-amiral sur des vaisseaux percés de quarante, trente-six et trente-six sabords, le capitaine Pierre Le Goux de La Fontaine hésitait. — « Ces gros milords sont de simples bâtiments marchands, déclara Du Guay-Trouin, après les avoir examinés à la lunette d'approche. Ils n'ont que vingt-huit, vingt-quatre et vingt-quatre pièces; les autres sabords sont garnis de canons de bois ».

Et Le Goux de La Fontaine d'attaquer. L'amiral, le *Francis Samuel*, voit tomber son capitaine, abattu d'une balle par un gabier, et ses canonniers, foudroyés dès qu'ils paraissent aux sabords : il baisse pavillon. Au moment d'aborder

(1) Du Guay-Trouin a laissé deux rédactions de ses *Mémoires*. La première, représentée par les manuscrits de Chaumont et des archives communales de Brest, a été éditée sous le titre : *Vie de Monsieur* Du Guay-Trouin, *écrite de sa main et dont il a fait présent, lui-même, à la famille de MM. de Lamotte à Brest*. Paris, 1884, in-12. C'est celle-là que je citerai. — La seconde fut préparée par lui en réponse aux Mémoires de Forbin où des exploits communs étaient inexactement rapportés. La préface qu'il prépara et dont j'ai l'autographe en ma possession, est une réfutation de Forbin : cette seconde édition parut par les soins de son neveu, La Garde-Jazier, et de son ami, Godard de Beauchamp, sous le titre : *Mémoires de* Du Guay-Trouin, 1740, in-4°. — Comte Henri Le Nepvou de Carfort, *Du Guay-Trouin. Sa maison natale. Documents inédits*, Paris, 1912, in-8°; et *Histoire de Du Guay-Trouin. Le Corsaire*, Paris, 1922, in-8°. Le comte de Carfort, mon cousin, m'a légué le soin d'achever ici son œuvre.

l'Europe, Du Guay-Trouin est précipité à la mer par le choc des deux vaisseaux. Il s'agrippe à une manœuvre courante, remonte sur le pont ennemi et reçoit un coup de pistolet du capitaine, qu'il abat d'un coup de sabre : l'équipage crie merci. Les *Seven Stars*, abordées de long en long, sont réduites de même, ainsi que deux navires du convoi (1),

Le stratagème qu'ont essayé les Anglais, est retourné contre eux. Le 31 août, à deux lieues des Sept-Iles, un vaisseau de ligne et une frégate britanniques nous barrent la route. Le Goux de La Fontaine met ses prises en bataille, pavillon blanc de la marine de guerre battant au vent, et défile fièrement devant l'ennemi interdit. Le lendemain, il entrait à Saint-Malo, où Du Guay-Trouin, à dix-huit ans, était promu capitaine de corsaire.

Doublé d'une autre frégate, *le Coëtquen,* de dix-huit canons, qu'il commande, tombe sur un convoi anglais, charge l'escorte, amarine une douzaine de navires marchands et n'abandonne que deux de ses prises à la vue d'une escadre britannique, qui le force à se réfugier à Erquy (2). En 1693, Du Guay-Trouin commande *le Profond*, qui « essuie un assez fascheux combat de nuit avec un vaisseau de guerre suédois », un neutre attaqué par méprise. Une flûte comme *le Profond* n'est guère propice aux croisières. Du Guay-Trouin va avoir mieux, une frégate légère. Mais les aventures commencent à son propre bord. Il est jeune, autoritaire et friand de la lame. Il charge, la dague et l'épée à la main, son maître canonnier qui a déserté dans les rues de Lisbonne; et à Saint-Malo, il se bat en duel avec un prévôt de salle parisien qu'il avait embarqué pour

(1) Rapport de Le Goux de La Fontaine à l'amirauté, 1er septembre 1691 (Ch. CUNAT, *Saint-Malo illustré par ses marins.* Rennes, 1857, p. 109.) — Archives de Saint-Malo, EE. 6.

(2) Son rapport en date du 4 juin 1692, conservé aux Archives de l'Amirauté à la mairie de Saint-Malo, a été publié par le général DE LA VILLESTREUX, *Deux corsaires malouins*, p. 41.

servir de maître d'armes à ses officiers et volontaires.

A bord de *l'Hercule* qu'il commande en 1693, ses officiers, las d'une croisière pourtant fructueuse, où « les coustures du bastiment larguent », murmurent qu'il est temps de relâcher; l'ordonnance du Roy est positive là-dessus. — « Accordez-moi encore huit jours de croisière, nous ferons fortune », leur dit Du Guay-Trouin. Il a vu en songe deux gros vaisseaux qui viennent à toutes voiles vers lui. Et de fait, à l'aube, deux long-courriers paraissent à l'ouest des Sorlingues : *l'Hercule* les enlève aisément; et le volontaire « à perruque blonde » qui les amarine, les trouve chargés de sucre, d'indigo, d'or et d'argent. « Je laisse aux philosophes à expliquer la nature et le principe de cette voix intérieure qui m'a souvent annoncé les biens et les maux, écrit avec son mysticisme de Celte le corsaire malouin. Qu'ils l'atribuent, s'ils veulent, à quelque génie qui nous accompagne, à une imagination vive et eschaufée, ou à notre âme elle-mesme, qui, dans des momens heureux, perce les ténèbres de l'avenir ». La vente des deux prises rapporta trois quarts de million (1).

L'Hercule avait vingt-huit canons; *la Diligente*, qu'on lui confie en 1694, est une frégate de trente-six canons, avec laquelle il va quérir en Portugal le comte de Prado, gendre du maréchal de Villeroy, et autres Grands portugais.

En route, il enlève un vaisseau de Flessingue, la *Panthère*, qui arrive de Curaçao avec une riche cargaison.

Du Guay-Trouin fit alors une gasconnade qui devait lui

(1) Les prises de *l'Hercule* étaient *le Cézar* de Londres, de vingt-huit canons et quatre pierriers, chargé en Guinée d'ivoire et à la Jamaïque de sucre, et *la Caroline*, de vingt-six canons, chargée de sacs d'or et d'argent. Apposition de scellés sur les prises par l'amirauté de Nantes, le 17 septembre 1693 (Archives de la Loire-Inférieure, série B, fonds de l'Amirauté). Comme *le Coëtquen* de Saint-Malo, commandé par Géraldin, était en vue au moment de l'action, Du Guay-Trouin dut lui abandonner sa part de prises. *(Ibidem)*

coûter cher. Par bravade, il tira quelques boulets sur un vaisseau de ligne anglais qui escortait des navires charbonniers : mais par une faute contre le code maritime, il n'avait pas arboré de pavillon. Que dis-je? il avait mis en berne, par dérision, le drapeau anglais. Le capitaine du *Prince d'Orange* allait s'en souvenir. Le 12 mai 1694, par « temps fort embruïmé », Du Guay-Trouin tombait au milieu d'une escadre anglaise qui croisait aux Sorlingues dans l'attente du convoi de Virginie. Acculée à la côte anglaise, les mâts brisés, *la Diligente* tente d'accrocher l'*Adventure,* de quarante-quatre canons, pour l'enlever à l'abordage, quand l'officier du gaillard d'arrière, ignorant la résolution désespérée de son capitaine, s'éloigne d'un coup de barre. Les autres vaisseaux du commodore John Jennings, le sien la *Mary* excepté, sont venus à la rescousse du capitaine Charles Cornwall, qui commande l'*Adventure*. Le *Monk* du capitaine Thomas Warren nous foudroie de ses soixante grosses pièces à portée de pistolet : le *Dunkirk,* de soixante canons, le *Dragon,* de quarante-six, le *Ruby,* de quarante-huit, font feu de leurs pièces de chasse. Notre équipage se réfugie à fond de cale, d'où Du Guay-Trouin le débusque à coups de grenades. Mais quand il remonte sur le pont, le pavillon a été amené. Le hisser à nouveau, « ce serait aller à la boucherie » par une infraction aux lois de la guerre. Du Guay-Trouin se rend. Il est porté, blessé, à bord du *Monk*, où le capitaine Warren lui cède sa propre cabine et le traite comme un fils (1).

A Plymouth où il est conduit, on lui donne la ville pour prison, quand survient le capitaine du *Prince d'Orange*, qui raconte la fanfaronnade des bordées tirées sans pavillon.

(1) *Vie de Monsieur* Du Guay-Trouin, p. 26. — Dr A. Corre, *Les premières courses de Du Guay-Trouin*. Vannes, 1896, in-8°, extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée*.— *Manuscripts of the House of Lords (1693-1695)*, p. 479. — Clowes, t. II, p. 479 note. — Rapport de Du Guay-Trouin devant le lieutenant général de l'amirauté (Ch. Cunat, p. 181).

L'amirauté anglaise ne badine pas avec ces incartades. Du Guay-Trouin est mis au cachot, une sentinelle à sa porte. Vénus vient à son secours sous les espèces d'une accorte marchande, qui tenait cabaret vis à vis de la prison. Un capitaine suédois procure une chaloupe et des armes : et avec l'aide de son valet de chambre et de son chirurgien, qui peuvent circuler en ville, le corsaire s'évade. Le lendemaîn, « il embrassait de grand cœur sa terre natale près de Tréguier (1) ».

Il n'est point de ces capitaines qu'on laisse chômer après un accident de carrière. Un vaisseau royal de quarante-huit canons, *le Francois*, n'attend que lui pour appareiller à La Rochelle. Et sa revanche ne tarde point. Le 3 janvier 1695, à cinquante-six lieues ouest-quart nord-ouest d'Ouessant, deux vaisseaux cheminent, le *Nonsuch*, de quarante canons, et le *Boston*, percé de soixante-douze sabords, que la ville de ce nom offre au prince d'Orange. « Vergue à vergue ». Du Guay-Trouin assaille le premier, que deux incendies successifs préservent seuls de l'abordage. « Alors sûr de luy », le Malouin revire sur le *Boston*, qu'il a démâté et qu'il amarine. Le *Nonsuch* a perdu son capitaine Thomas Taylor et tous ses officiers ; il est ras comme un ponton ; il se rend. La cabine du capitaine est tapissée des brevets de Forbin et de Jean Bart. Du Guay-Trouin, au prix de la moitié de son équipage, les a vengés. Un de nos prisonniers anglais, à fond de cale, disait pendant la bataille à ses camarades : « Réjouissez-vous, car vous serez bientost en liberté; le *Nonsuch* est commandé par un des plus braves hommes d'Angleterre. — Le Malouin est plus brave encore », avait riposté un autre prisonnier, un capitaine hollandais, qui demanda en grâce de faire monter son contradicteur

(1) Rapport de Du Guay-Trouin sur son évasion, 30 juin 1694 : publié, d'après les archives de la Marine à Saint-Servan, par l'abbé J. Poulain, *Duguay-Trouin corsaire, écrivain*... Paris, 1882, in-8°, p. 365.

sur le pont. A la vue de notre victoire, l'Anglais faillit « crever de dépit (1) ».

Le Sans-Pareil, — c'est la traduction du mot *Nonsuch*, — devait fournir une brillante carrière.

L'an d'avant, Du Guay-Trouin avait rencontré aux Sorlingues un brave corsaire, Jean Doublet, capitaine du *Comte de Revel*. *Le Comte de Revel* avait un glorieux passé, digne du nom qu'il portait, celui du lieutenant-général Charles-Amédée de Broglie, comte de Revel. Hervé Dufresne Des Saudrais, qui l'a commandé, a forcé tour à tour les pavillons des amirautés des Pays-Bas à s'incliner, vaincus, devant l'hermine bretonne qui timbre le pavillon bleu à croix blanche des corsaires de Saint-Malo. Le 25 mai 1690, c'est un redoutable corsaire de Flessingue, Hartmann, qui reçoit en poupe toute la volée du Malouin et sur le pont une pluie de grenades; il tombe mourant, pendant que le *Fortuné* amène son pavillon rouge chargé d'une tour crénelée d'or. Le 30 septembre 1691, le *Horn*, grosse flûte haut enhuchée, battant les couleurs tricolores, orangée, blanche et bleue, de la Zélande, est enlevé à l'abordage, malgré l'appoint des troupes qu'il transporte à Curaçao. Le *Delft* enfin, qui fait route sur le cap de Bonne-Espérance, abat à son tour devant Dufresne Des Saudrais le drapeau bleu d'Oost-Frise, aux trois étoiles d'or, qui flottait à sa gaule de poupe (2).

L'audace ne réussit pas toujours. *Le Comte de Revel* en a fait l'expérience sous son nouveau commandant, Jean

(1) « Extrait du Journal tenu par le s[r] Bochart [J. Boscher], capitaine en second sur le vaisseau du Roy *le François*, armé en course et commandé par le s[r] Trouin, dit Barbinais ». Port-Louis, 24 janvier 1695 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 16, fol. 307. — Ch. Cunat, p. 183. — Le Nepvou de Carfort, p. 123. — Lettre de Falmouth, 31 janvier 1695 (W. J. Hardy, *Calendar... (1695)*, p. 309).

(2) Ch. Cunat, p. 94.

Doublet, qui n'a pas craint d'attaquer, au large du cap Finisterre, un convoi de quarante navires marchands bien armés. Et la moitié de son équipage hors de combat, l'aumônier décapité par un boulet, comme il monte de la cale pour supplier qu'on arrête la lutte, le corsaire rentre à Brest avec quatre-vingt-dix-neuf tués, blessés et estropiés, qu'il débarque sur « un batteau chalant ».

Son équipage à peine reformé, Jean Doublet a repris la mer. Dans la rade de la plus grande des îles Sorlingues, Du Guay-Trouin l'a invité à dîner à son bord, quand paraît un vaisseau de ligne de soixante canons. Surpris de nous voir, l'Anglais jette par-dessus bord, pour nous échapper en s'allégeant, chaloupes, mâts de rechange et cloisons. Un garde-côtes de trente canons, le *Scarborough*, n'a pas la même fortune : le capitaine Thomas Killingworth se fait tuer avec trente des siens, sans parvenir à sauver son navire de l'étreinte du *Comte de Revel* (1). Jean Doublet n'avait pas, ce jour-là, pour conserve *le François,* mais *l'Étoile,* qui « n'était pas celle des trois Mages ». Par une exception très rare chez les Malouins, elle avait pour capitaine un couard, Pignonvert-Creton, qui allait de même saigner du nez sans « oser se commettre », dans l'attaque d'un convoi anglais ; et l'une de ses conserves, *le Coëtquen,* faute d'être soutenue, fut capturée (2).

Le Comte de Revel, un jour, le 29 juillet 1695, trouva son maître. Démâté, il dut se rendre à un des plus redoutables chasseurs de corsaires, au *Weymouth* de William Juniper,

(1) Au large de Londonderry, le 28 juillet 1694. La prise fut baptisée *le Duc de Chaulnes* (Rapports de Jean Doublet Saint-Malo, 15 août 1694 : Archives Nat., *Marine*, B⁴ 15, fol. 366 : *Journal du corsaire* Jean Doublet, éd. Bréard, p. 286 et 198). — Charnock, t. II, p. 425. — W. J. Hardy, *Calendar* (1695), p. 214.

(2) Le 7 février 1695. Guillaume Creton de Pignonvert commandait alors *le Saint-Aaron* (Bibl. Nat., Thoisy 91, fol. 123).

qui avait déjà réduit, l'année d'avant, *l'Invincible* de Saint-Malo, magnifique frégate de cinquante-quatre canons et trois cent quarante hommes d'équipage (1), et qui devait couler *le Fougueux*, de quarante-huit canons (2).

Ce serait, du reste, une injustice de sous-estimer la valeur des Anglais. Un petit bâtiment armé de huit canons et de vingt hommes, le *Conquest*, livre bataille, à l'entrée du Tage, à un navire de guerre français armé de vingt-six canons et cent quatre-vingts hommes. Robert Stapelton a huit tués, et, quittant son navire en flammes, il gagne en bateau Lisbonne. Le 24 février 1694, *le Centurion,* de quarante-huit canons, tient tête, dans les mers du Nord, à quatre corsaires dunkerquois montés de six cents hommes : et le capitaine John Price se rend maître du plus fort de ses adversaires. En avril, le *Ruby,* de quarante-huit canons, qui croise dans la mer d'Irlande, enlève le corsaire *l'Entreprenant,* de quarante-six canons. Et l'*Africa,* de quarante-six canons, énergiquement commandé par John Knapp, couvre un convoi qu'il amène de la Nouvelle-Angleterre contre l'attaque de trois corsaires français, qui ont, à eux trois, plus de cent canons (3).

VI

PETIT-RENAU

Mais aux corsaires malouins est venu se joindre un inspecteur général de la Marine, Petit-Renau, avec un vais-

(1) Le 27 juin 1694. L'entrée en ligne du *Dunkirk* avait obligé le corsaire malouin à cesser un combat, qu'il soutint de trois heures du matin à six heures du soir. Il avait cinquante tués et quarante-cinq blessés (W. J. Hardy, *Calendar* (1695), p. 265. — Charnock, t. II, p. 420).

(2) En décembre 1696.

(3) Clowes, t. II, p. 479.

seau léger et mince (1) construit à Brest sur ses plans, *le Bon*, de cinquante-six canons. Le 27 mars 1694, au large des Sorlingues, l'ancien professeur de tactique navale fera ses preuves comme corsaire. Un superbe long-courrier percé pour soixante-dix pièces, mais monté seulement de quarante-huit canons, est en vue.

On fait la prière ; on exhorte l'équipage à se battre vaillamment ; chacun prend son poste ; et à demi-portée de pistolet, *le Bon* amène le pavillon anglais pour arborer le drapeau de France. Ventre à terre, nos hommes ont laissé passer la bordée du *Berkeley-Castle*, qui reçoit la nôtre avec usure. Le pont ennemi nettoyé par notre feu, les grappins d'abordage cèdent, tant la mer est grosse : recul involontaire que saluent ironiquement les fanfares des trompettes et hautbois adverses (2).

Mais Petit-Renau a reviré sur les Anglais et les accroche par la hanche de bâbord, tous les canons pointés en avant. « Mât contre mât, vergue contre vergue, on combattit pendant trois quarts d'heure au canon et à la mousqueterie, quoyque les étoupins du canon des ennemis eussent mis le feu à notre sainte-barbe, et les nôtres à son gaillard d'arrière. Retranchés dans leur château de devant et de derrière », les Anglais tiennent encore un quart d'heure : leur capitaine, « homme de beaucoup de courage et fort opiniâtre », le bras cassé, combat jusqu'au bout et fracasse d'un coup de pistolet à bout portant un sergent de bombardier. Et son pavillon abattu, le capitaine Hyde le hisse à nouveau.

Par les vergues, les bombardiers ont sauté à l'abordage, la grenade à la main : le capitaine de Fontenay, le lieute-

(1) De 130 pieds de long, 33 de large, 14 de creux (A. Jal, *Dictionnaire critique*, art. Renau d'Eliçagaray). — *Mercure galant*, avril 1694, p. 305. — W. J. Hardy, *Calendar... (1695)*, p. 249.

(2) Renau à Pontchartrain. Brest, 2 avril 1694 (L. Guérin, *Histoire maritime de la France* (éd. de 1851), t. IV, p. 492).

nant de Monclair, le sous-lieutenant d'artillerie de La Sauvagère les suivent avec une centaine d'hommes. Le *Berkeley Castle* est nôtre, beau vaisseau de quarante-huit canons, qui apporte de Madras une cargaison d'un demi-million de livres sterling. L'affaire nous a coûté quatre-vingts tués et blessés. Le lieutenant de vaisseau d'Aire, blessé, en prend le commandement. Notre prise est désemparée, les manœuvres coupées, et la mer se fait de plus en plus grosse. Petit-Renau jette une remorque : mais « le vent chargeoit à la coste d'Angleterre, qui estoit à six ou sept lieues à vau-le-vent ». Lof sur lof, *le Bon* avec sa remorque cherchait à gagner le large. Pendant la nuit, la tempête ne fit qu'augmenter, « affolant toujours à la coste d'Angleterre ». Par le roulis, le poivre de la cargaison de la prise se mêla au salpêtre qui fondit ; les pompes s'encrassèrent ; le navire anglais sombrait ; l'équipage de prise eut tout juste le temps de rallier *le Bon*. Petit-Renau vint rendre compte au Roi de cette brillante action qui eût pu rapporter une fortune ; et il offrit sept diamants que le vaincu lui avait remis et que Louis XIV le pria de garder.

VII

VICTOIRE DE VAUBAN A CAMARET

(18 juin 1694).

Une flotte, assemblée à Portsmouth au printemps de 1694, embarquait un corps expéditionnaire d'une dizaine de mille hommes, dont l'objectif restait mystérieux : La Rochelle ? Saint-Malo ? Nice ? (1) L'alarme était

(1) Bibl. Nat., Français 24996, nouvelles adressées au maréchal de Noailles. — Marquis DE SAPORTA, *La famille de Madame de Sévigné en Provence*. Paris, 1889, in-8°, p. 84. — L. DELAVAUD, *Un ministre de la*

partout. Et nous ne pouvions être partout en garde. Un suprême avis de Jacques II permit de repérer l'endroit où se déclencherait l'attaque (1).

Le projet des Anglais était de s'emparer de la côte de Cornouailles, au sud du Goulet de Brest, et d'en enclouer les batteries pour enfiler ensuite le Goulet et attaquer notre grand port de guerre. Au reste, la presqu'île de Cornouailles constituait à elle seule un bastion facile à défendre avec une poignée d'hommes contre des armées entières. Les Anglais en firent l'expérience.

« Le secret est l'âme de ces sortes d'entreprises. Celui-ci ne fut point gardé ». Instruit en détail des instructions données à Berkeley, Vauban renforça de canons et de mortiers le bastion qui était proche du château de Brest et garnit de pièces lourdes le port; il arma en canonnières de grandes barques, montées de fusiliers et de grenadiers, qu'il posta dans le secteur de Léon, à Bertheaume, au Conquet, dans la rivière de Landévennec, partout où pouvait se faire une descente (2). Ainsi transforma-t-il complètement Brest dont on disait à la Cour : « La place vaut si peu de chose par sa situation que rien ne peut la rendre bonne (3) ».

Une série de redoutes ou de batteries, quatre au nord, autant au sud, couvrirent de leurs feux la traversée du Goulet (4). Le Goulet franchi, l'ennemi devrait défiler entre deux lignes de vaisseaux et de brûlots, l'une appuyée

Marine, Jérôme Phélypeaux de Pontchartrain... Sa visite des ports de France en 1694, 1695 et 1696. Rochefort, 1911, p. 24 : extrait du *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*.

(1) *The Manuscripts of the House of Lords, 1693-1695*, p. 252 et 459.

(2) Rapin de Thoyras, t. XI, p. 344.

(3) Mme de La Fayette, p. 235.

(4) « La rade de Brest, de Bretome, Camaret et des environs, ce qu'il faut fortifier pour mettre en sûreté les vaisseaux du Roy dans la rade » : carte couverte de notes de la main de Vauban (Bibl. Nat., Estampes : *Topographie, Finistère* 1). — Cf., pour 1695, le mémoire de Vauban sur la nécessité de fortifier le Goulet (éd. Rochas, t. II, p. 208).

sur Brest, l'autre embossée entre la Pointe des Espagnols et les îles Rondes. On renonça toutefois à ce dernier dispositif pour abriter les vaisseaux à l'intérieur du port, sans toutefois emplir d'eau leurs cales : « Si on les couloit à fond, disait Vauban, ils s'en sentiroient toute leur vie ». Trois endroits lui paraissaient particulièrement vulnérables pour une descente : les Blancs-Sablons, Bertheaume et Camaret.

Un espion déguisé en matelot suédois avait repéré dans la baie des Blancs-Sablons, illustrée jadis par Prégent de Bidoux, tout un convoi de bâtiments marchands convoyé par *le Jersey*. L'amiral Russell détacha contre lui deux vaisseaux de ligne et un brûlot (1), sous le commandement du capitaine Pickard. Pickard, le 10 mai, força *le Jersey* à s'échouer en flammes : son explosion détruisit deux petits sloops de guerre, tandis que vingt-cinq navires marchands étaient la proie des flammes ou de l'ennemi (2).

Vauban est arrivé dans ce moment critique. Il a le commandement de Brest et des évêchés bas-bretons, avec le chef d'escadre Panetié, pour diriger la défense mobile qui « chicanera » l'approche de la côte. Deux autres marins, Le Roux d'Infreville et Langeron, défendront les secteurs de Bertheaume et de Camaret, où des batteries « à fleur d'eau et en façon d'amphithéâtre » bordent les rives du Goulet de Brest (3).

(1) *Monmouth,* soixante-six canons, capitaine Pickard, *Resolution,* soixante-dix canons, capitaine John Baker, brûlot *Roebuck* (Clowes, t. II, p. 473).— *Memoirs relating to the Lord Torrington,* p. 66.

(2) *Publications of the Navy Records Society,* t. XL : *The Naval Miscellaneous,* t. II, p. 202. — Lettres du vice-amiral C. Van de Putte à l'amirauté de Zélande, 26 juin, et du lieutenant-amiral Almonde. Sainte-Hélène, à bord de l'*Unie,* 26 juin (*Europeschen Mercurius,* junii 1694, p. 286. — De Jonge, t. IV, 1re partie, p. 465.)

(3) Vauban, « Mémoire qui prouve la nécessité de mieux fortifier les costez du Goulet de Brest » (Bibl. Nat., Franç, 20625). — Installation des

Le 16 juin 1694, Vauban venait d'achever à cheval, en compagnie de Panetié, l'inspection des travaux de défense, « quand sur les dix heures du soir on entendit des signaux d'Ouessant, qui marquoient la vue d'une grande flotte, trente ou trente-cinq navires de guerre et plus de quatre-vingts autres bastiments de charge. Sur les cinq à six heures du soir, le 17, écrivait Vauban, ils sont venus mouiller entre Camaret et Bertheaume, à la portée de la bombe de ces deux postes. Je les ai tous vus des batteries de Cornouailles et de Léon où j'étois allé donner quelques ordres. Ils ont trois pavillons au grand mast et deux au mast d'avant, ce qui me persuade que c'est une armée composée d'Anglois et de Hollandois. Le vent leur est contraire; s'il change, je ne doubte pas de les avoir demain à la descente ou dans la rade. Nos gallères ne sont point venues, ce qui nous fait un grand tort (1) ».

La flotte de l'amiral bleu, John Berkeley, amalgamée avec une division hollandaise, quarante et un vaisseaux et

batteries par Renau d'Eliçagaray (Archives Nat., *Marine,* B[4] 15, fol. 168). — Vauban à Barbezieux, Brest, 18 juin, et à Pontchartrain, 21 et 28 juin (Vauban, *sa famille et ses écrits,* éd. de Rochas, t. II, p. 415; A. Jal, *Dict. critique,* p. 1232). — Levot, *Histoire de la ville et du port de Brest*. Brest, 1863, in-8°, t. II, p. 50 et suiv. — Lettre de l'intendant de Nointel, 18 juin (*Mercure historique et politique,* juillet 1694, p. 74). — « Relation du combat donné à Camaret le 18 juin 1694 lors de la descente des Anglois et des Hollandois » (Bibl. Nat., Franç. 20625, fol. 353 : publié par le Dr E.-T. Hamy, *François Panetié,* p. 152). — Relation de M. de Saint-Pierre (Archives Nat., *Marine,* B[4] 15, fol. 358). — Relation datée du 19 juin (*Gazette de France* du 26 juin). — Georges Toudouze, *La bataille de Camaret*. Mâcon, 1899, in-8°, et *la Défense des côtes au dix-septième siècle*. Paris, 1900, in-8°, p. 150. — Daniel Halévy, *Vauban*. Paris, 1924, p. 123. — Relations datées du vaisseau *Queen*. Camaret, 19 juin, etc. (*Mercure historique...,* juillet 1694, p. 77 et 79). — Burchett, p. 216. — Charnock, t. II, p. 123. — Relation du capitaine Nathaniel Green, 15/25 juin (William John Hardy, *Calendar of State papers. Domestic series (1694-1695),* p. 183). — Lettre d'un espion. Brest, 18 juin (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 4801, fol. 106).

(1) Vauban au ministre de la Guerre Barbezieux. Brest, 17 juin 1694, onze heures du soir (Archives de la Guerre, vol. 1256; publié par P. Levot, *Histoire de la ville et du port de Brest*. Paris, 1865, in-8°, t. II, p. 52).

frégates, quatorze brûlots, deux galiotes, escortait des transports. La pointe du Miniou hissa un pavillon blanc, la pointe des Espagnols un pavillon rouge, signal convenu pour nos troupes de rallier Camaret ou Le Conquet, tandis que le tocsin appelait à leur poste les milices garde-côtes.

Peregrine Osborne, marquis de Caermarthen, détaché de l'avant, fit une rapide reconnaissance, à la suite de laquelle un conseil de guerre fut tenu à bord du *Britannia,* au large des Pierres Noires. Le 18 juin à midi, le brouillard levé, les sept vaisseaux et frégates du contre-amiral marquis de Caermarthen et du capitaine hollandais Jan Erasmus (1) ouvraient le feu sur les batteries de Camaret, pour faciliter le débarquement des troupes de Talmash à bord de soixante-dix bateaux.

Les neuf compagnies de grenadiers du brigadier Cutts, avec les régiments des colonels Venner et Hussey en soutien, ont à peine pris terre que des pièces chargées à mitraille balayent la plage. Trois batteries, soudain démasquées, « leur donnent dessus, par devant et par derrière ». Des feux de peloton éclatent d'une triple ligne de tranchées. Par des chemins couverts, habilement ménagés par Vauban et Renau d'Eliçagaray, l'infanterie de marine surgit à demi-portée de mousquet, avec les capitaines de La Cousse et de Benoist; l'escadron du maréchal de camp de Cervon s'apprête à charger. La partie est dès lors perdue pour les Anglo-Hollandais; Talmash est blessé, un ingénieur protestant de France qui s'est jadis distingué au siège de Mayence, le colonel de La Motte, est tué; l'escadre de soutien est des plus éprouvées; le *Drakesteyn* d'Erasmus compte cinquante et un tués et blessés; Caermarthen, qui a vu tomber près de lui plusieurs hommes atteints par les éclats d'une bombe, doit évacuer pour la *Charles Galley* le

(1) Le *Monk* de soixante canons, le *Drakesteyn* de quarante-quatre, le *Damiaten* de cinquante, les frégates *Charles Galley*, *Shoreham, Wolf, Wesep.*

Monk, « réduit à la moitié de son équipage ». Ces deux navires et le *Shoreham* n'ont pas moins de cent douze tués et blessés. Au bout d'une heure et demie, les Anglais, sous un feu meurtrier, lâchent pied et, en se rembarquant hâtivement sous nos charges, laissent cinq cent quarante-huit prisonniers entre nos mains.

Et sans avoir mis en ligne un seul bâtiment, une seule canonnière, nous capturons une frégate hollandaise de trente-quatre canons, le *Wesep,* qui a appareillé trop tard pour éviter le jusant. Prise sous le feu du fort de Rochemadou, canardée par les mousquetaires de La Gondinière, son commandant, Watercamp, emporté par un boulet, son lieutenant et quarante hommes hors de combat, le *Wesep* amène pavillon, beau trophée que le capitaine de La Clochetterie conduira triomphalement à Brest, avec les soixante-sept survivants du bord, au moment où arrive, au bruit du canon, le fils du ministre. Le soir du 18 juin, chez Vauban, un espion à la solde de l'Angleterre s'entretenait avec un officier gascon émigré et fait prisonnier au moment de la descente. Il rendait justice à la sagesse des dispositions prises par Vauban, qui écrivait modestement au ministre Pontchartrain : « Dieu protège visiblement le Roy pour que Brest et tout ce qu'il contient ne soit pas, de l'heure qu'il est, en cendre ».

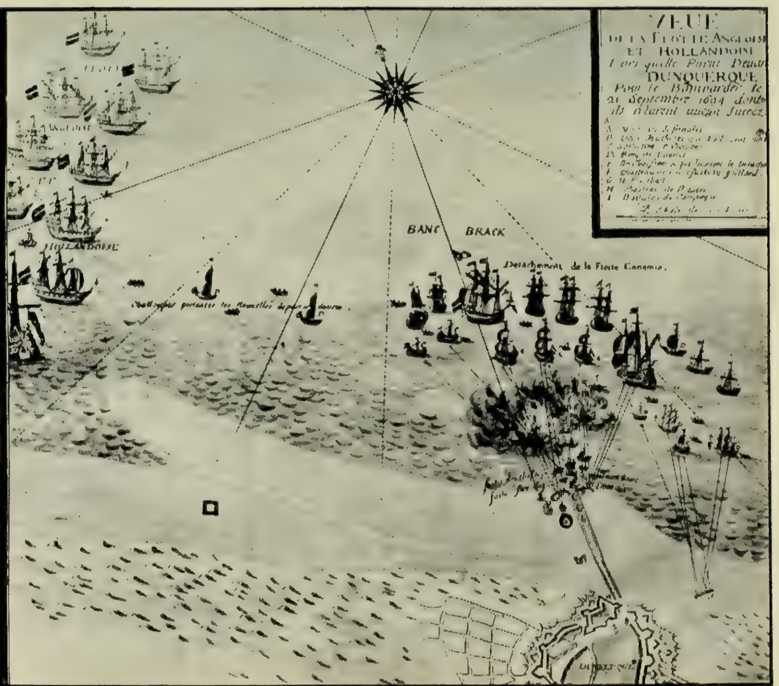
VIII

VICTOIRE DE JEAN BART AU TEXEL

(29 juin 1694).

A en croire l'intendant Patoulet (1), Jean Bart s'endormait dans les délices de Capoue : « M. Bart n'est plus le

(1) Janvier 1693 (H. Malo, t. II, p. 236).



BOMBARDEMENT DE DUNKERQUE (21 SEPTEMBRE 1694).

Aquarelle (Bibliothèque Nationale, Estampes. Topographie. Dunkerque.)

mesme homme que par le passé. Il lui faudroit un esguillon, un capitaine de vaisseau qui fust aussy fort que luy dans le mestier et dont on pourroit faire à l'avenir un chef d'escadre : on verroit bientost M. Bart reprendre ses premières ardeurs pour le service », au lieu qu' « il a une jolie femme qui le retient ». L'héroïque Dunkerquois n'eut pas besoin, pour réagir, du stimulant d'une rivalité.

La France est affamée. Un convoi énorme de blé est attendu de Vleker en Norvège; Jean Bart parviendra à l'amener, s'il répond à « la confiance que Sa Majesté prend en sa capacité, sa bonne volonté et son affection pour le service. S'il rencontre une escadre supérieure à la sienne, qu'il se conduise suivant la nécessité (1) ». La nécessité se présenta trois jours après son départ à Dunkerque, le 29 juin 1694.

Huit vaisseaux de guerre hollandais poussaient comme un troupeau vers le Texel une centaine de voiles. *La Biche*, envoyée aux renseignements, rapporte que c'est le convoi attendu. Il a été capturé la veille, en dépit de sa petite escorte de trois frégates suédoises et danoises.

Il n'y a pas un instant à perdre : il faut « reprendre la flotte ou y rester ». Tout le conseil en demeure d'accord. Pour compenser son infériorité numérique, Jean Bart fait entrer dans la ligne de bataille une simple flûte, *le Portefaix*, qu'il a garnie de cent vingt matelots prélevés sur une corvette et une flûte de service. Le lieutenant de Court de La Bruyère, qui la commande et que deux vaisseaux hollandais tentent de couper, prend intrépidement son poste en passant entre le deuxième et le troisième vaisseau hollandais, sous le feu de toute la ligne ennemie. Dans l'ordre

(1) Instructions du 29 mai 1694 (Archives Nat., *Marine*, B^4 15, fol. 334 : E. Sue, t. V, p. 150 ; H. Malo, p. 254).

de bataille, Jean Bart fait face au contre-amiral Hiddes de Vries (1) :

Fortuné, La Peaudière...	50 can.	*Prinses Amelia*..........	58 can
Comte, d'Oroigne.......	40 —	*Rozendaal*.............	38 —
		Oost Stellingwerf......	54 —
MAURE, JEAN BART......	54 —	PRINS FRISO...........	58 —
Mignon, St-Pol Hécourt.	50 —	*Stad en Lande*.........	50 —
Adroit, Salaberry de Benneville..............	44 —	*Zee Reep*..............	34 —
Portefaix, La Bruyère...	24 —	*Beschermer*............	45 —
Jersey, de Pontac.......	50 —	*Vlissingen*.............	50 —

Jean Bart a hissé le signal d'abordage : « le sabre à la main, chacun choisira son homme ». La Peaudière, en tête de colonne, joint la *Prinses Amelia* et, à coups de grenades, force l'équipage à abandonner le gaillard d'avant, mais, les grappins coupés par un boulet, est contraint de déborder.

Le comte d'Oroigne se serait de même rendu maître du *Rozendaal*, si ses grappins n'avaient cédé. Ayant deux adversaires à contenir, il manœuvre de façon à « les empêcher de nous doubler ».

(1) Combat du 29 juin 1694 :

SOURCES FRANÇAISES : H. MALO, t. II, p. 255. — Rapports de Jean Bart, Dunkerque, 3 et 11 juillet; du comte d'Oroigne, de Saint-Pol Hécourt, Salaberry de Benneville, La Peaudière, Du Mesnil de Chamblaye et Patoulet, Dunkerque, 3 et 4 juillet (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 15, fol. 343, 345, 351; C⁴ 258, fol. 178; B² 98, fol. 46; B² 99, fol. 105; B³ 81, fol. 136, 138). Les rapports de Jean Bart ont été publiés par E SUE, t. V, p. 153; par VANDEREST, *Histoire de Jean Bart*, p. 113, et par L. GUÉRIN, *Hist. marit. de France*, t. IV, p. 481. Le rapport de Saint-Pol Hécourt a été publié par E. MANCEL, *Le chevalier de Saint-Pol Hécourt*. Dunkerque, 1905, in-8°, p. 15 : extrait du *Bulletin de l'Union Faulconnier*. — Lettre de Dunkerque, 3 juillet (Bibl. Nat., Franç. 20625, fol. 357). — *Mercure galant*, juillet 1694, p. 183 et 194. — *Gazette de France*, 15 juillet. — Rapport du subdélégué de Desmadris (Guerre, *Archives historiques*, vol. 1257, n. 15, 16). — Jugement de bonne prise après interrogatoire du contre-amiral et des deux capitaines hollandais, 10 septembre (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 15, fol. 354). — Journal de DANGEAU, 5 juillet 1694. — *Mémoires du marquis* DE SOURCHES, t. IV, p. 351. — FAULCONNIER, *Description historique de Dunkerque*, t. I, p. 103.

Jean Bart est aux prises avec le contre-amiral Tjerk, Hiddes de Vries, dont la fougue est égale à la sienne, mais qui « ne tardera pas à s'en repentir ». Le pont du *Prins Friso* balayé par un feu de salve, l'enseigne Du Conseil, le jeune François Bart s'y jettent avec la compagnie d'abordage. Un contremaître provençal grimpe au mât d'artimon et, arquebusé par Hiddes de Vries, il n'en décroche pas moins le pavillon du contre-amiral ; il panse sa main et sa cuisse avec son mouchoir, bondit à la poupe, enlève l'enseigne qui y flotte, et, frappé d'un coup d'esponton par le contre-amiral, il l'abat, l'œil crevé d'un coup de pic de sa hache d'armes. « Dans un espace d'environ six-vingts pieds de long et de trente de large, six ou sept cents hommes s'écharpent à coups de haches et de sabres, s'éventrent de coups d'espontons et de hallebardes, s'assomment de boulets et se mutilent par des éclats de grenades ». Victoire nous reste. Cent quatre-vingts Hollandais, tous les officiers nagent dans le sang ; leur contre-amiral est atteint de six blessures, « dont trois mortelles ». En une demi-heure, l'affaire a été expédiée. Jean Bart n'a que trois tués et vingt-sept blessés.

Son matelot d'arrière, Marc-Antoine de Saint-Pol Hécourt, se mesure dans le même moment avec le matelot adverse, Hendrics de Vernage de Veer. Après avoir décoché au *Stad en Lande* une bordée à double charge, il lui jette des grappins qui ne tiennent pas ; il revire, l'accroche à nouveau ; tout l'équipage se présente à l'abordage », un garde-marine irlandais en tête, qui fracasse le crâne d'un matelot, et, blessé d'un coup de sabre, transperce de deux coups de pointe le corps du lieutenant. Reculant pas à pas, du gaillard d'arrière dans la grande chambre, puis dans l'entrepont, entouré de soixante cadavres et de quatre-vingts blessés, blessé lui-même, Hendrics de Vernage de Veer se rend : il sera traité, lui, ses lieutenants et son fils,

« comme s'ils estoient de nos amis, quoyque nos prisonniers fussent traités fort mal à Amsterdam ». Saint-Pol a sept tués et trente blessés.

A bord du *Zee Reep*, Salaberry de Benneville a jeté une vingtaine d'hommes, qui sont refoulés, le lieutenant de Fricambault tué, l'enseigne Gabaret forcé de se jeter à la mer. Mais une seconde tentative réussit; le commandant Rutgert Bucking amène pavillon. Une intervention de la *Prinses Amelia* a été neutralisée par une contre-attaque de La Peaudière. Le *Vlissingen* se dérobe à l'étreinte de Pontac. Saisis de panique, les débris de l'escadre hollandaise prennent la fuite.

Jean Bart arrête la poursuite. Mieux vaut ramasser le convoi, qu'il amène à Dunkerque le 3 juillet, avec ses trois prises de guerre et cent quatre-vingt-quatre prisonniers (1), dans le temps même où l'amiral Berkeley a l'ordre impératif de l'intercepter et le vice-amiral Hopsonn de courir sus à l'escadre dunkerquoise (2). Or, trois jours avant, Pontchartrain a écrit à Jean Bart, avec la même arrogance qui a fait bondir Tourville : « Si Sa Majesté s'apercevoit que le séjour de Dunkerque le rend paresseux, elle envoyeroit dans ce port un officier général (3) ». La réponse fut l'arrivée d'un courrier qui déposa aux pieds du roi le pavillon amiral hollandais. Peu accoutumé à « marcher sur un parquet frotté », François Bart glissa : « Messieurs Bart sont meilleurs marins qu'équiers », déclara Louis XIV. — « Monsieur, présentez cette fleur à Monsieur votre père, et dites-lui de ma part, s'écria la princesse de Conti, de la mettre à sa couronne de lauriers ». C'était Vénus

(1) Archives Nat., *Marine*, B² 99, fol 48; B³ 81, fol. 146 : H. Malo, t. II, p. 263.

(2) 7 et 19 juillet 1694, n. st. (*Manuscripts of the House of Lords (1693-1695)*, p. 493).

(3) 30 juin (H. Malo, t. II, p. 255).

qui couronnait Mars (1). Et Cérès y ajouta ses gerbes, dans la médaille qui fut frappée en son honneur : *Annona Augusta*, disait la légende qui surmontait la proue du vaisseau.

Le courrier gratifié d'un brevet d'enseigne, le contremaître provençal d'une médaille d'or, Jean Bart de lettres de noblesse qui en faisaient un chevalier, le ministre fut le seul à montrer du mécontentement. Alors que les Hollandais se consolaient, dans leur malheur, à l'idée qu'ils avaient été « vaincus par des héros », Pontchartrain reprocha à Jean Bart de n'avoir pas « pris le party de mener luy mesme au Havre les vaisseaux ». — Il s'attira cette verte réponse d'un intendant : « Son vaisseau ny les autres de son escadre n'estoient plus en estat de naviguer, presque tous leurs mastz estant coupéz. Il faut luy rendre cette justice, et que son action est telle que peut-estre n'en trouvera-t-on jamais une semblable... Il semble qu'elle diminueroit une partie de son esclat, sy le Roy ne faisoit quelque chose d'extraordinaire pour la récompenser (2) ». La violence de la réaction ennemie témoigna, mieux encore, de l'exaspération provoquée par la bravoure et l'audace de nos corsaires.

IX

BOMBARDEMENT DE DIEPPE ET DU HAVRE

(Juillet 1694).

Au début de juillet 1694, l'apparition de voiles suspectes, — en réalité un convoi danois, — jeta l'émoi à Dieppe.

(1) Mémoires manuscrits de François Bart, cités par Richer, *Vie de Jean Bart*, p. 98 ; H. Malo, p. 265.

(2) H. Malo, t. II, p. 263.

« Chacun plioit sa toillette. Si deux cents bombes saluoient la ville, écrivait un espion, cela feroit un effet merveilleux. Ils n'ont que la bourgeoisie, avec six cents hommes de milices de Bretagne, qui n'ont pas figure de soldats (1) ».

Le 16 juillet, l'enseigne de vaisseau de Beaujeu, commandant la frégatille *la Volage,* débarquait brusquement et disait à l'oreille du procureur de l'amirauté : « Je crois que vous allez avoir les ennemis sur les bras ». Il ramenait captive une frégate anglaise de dix-huit canons, qu'il soupçonnait fort d'être une vedette ennemie. Le surlendemain, le doute n'était plus possible. Toute l'escadre bleue de Berkeley était en vue, les mâts de hune amenés pour résister à l'ouragan qui soufflait de l'ouest (2).

Beaujeu, Saint-Marc, Thuillier, Le Ber, Labbé, Moinet, les marins offrirent au lieutenant général de Beuvron d'équiper en brûlots les bateaux de pêche de Saint-Valéry-en-Caux et, la tempête, la marée et la nuit aidant, d'incendier la flotte ennemie, ou, à défaut, avec les chaloupes de Dieppe, d'enlever de nuit les galiotes à bombes; ou encore, de mettre le feu au vaisseau amiral anglais, un maître de barque ne demandait pour cela qu'un bateau, quelques barils de goudron, du soufre, de la paille et six hommes. — « Forfanterie » que tout cela, répondit dédaigneusement François d'Harcourt, marquis de Beuvron. Il

(1) Rouen, 11 juillet 1694 (Bibl. Nat., Nouv. acq. franç. 4801, fol. 183).

(2) Relation du bombardement de la ville de Dieppe, extraite du manuscrit de Laurent Croisé, procureur du roi en l'amirauté de Dieppe; et autre relation anonyme, dans *Mélanges*. Documents publiés par MM. Ch. de Beaurepaire, Paul Le Cacheux, A. Héron et Hippolyte Sauvage, 5e série. Rouen, 1898, in-8°, p. 47, 96. — *Bulletin de la Société d'histoire de Normandie*, t. V, p. 285. — Desmarquets, *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe*. Paris, 1785, in-8°, t. I. p. 437. — Michel-Claude Guibert, *Mémoires pour servir à l'histoire de Dieppe*. 1878, in-8°, t. I, p. 88.

Berkeley à John Trenchard. Baie de Dieppe, 23 juillet n. st. (W. J. Hardy, *Calendar... (1694-1695)*, p. 224). — *Mercure historique*, août 1694, p. 175.

resta passif, se bornant à installer canons et mortiers au Moulin à Vent et à la pointe de la grande jetée; les bourgeois se retranchaient le long du rivage; la milice bretonne garnissait les remparts. On attendait une descente, comme à Camaret. Il n'y en eut pas. Ce fut pis.

Le 22 juillet, de la petite rade, dix galiotes à bombes ouvrirent un feu d'enfer, qui ne se ralentit plus jusqu'au lendemain soir, des galiotes de réserve relayant celles qui étaient hors de service. Dans la nuit, des feux s'allumèrent aux extrémités des jetées, ajoutant à l'émotion générale. Un gros trois-mâts, embusqué derrière les galiotes, s'ébranlait, machine infernale semblable à celle qui avait piteusement échoué à Saint-Malo. Du dernier canon qui ne fût pas démonté, David Chauvel, chargé de la défense des jetées, lui creva le flanc. Mais ce furent les bombes qui firent à Dieppe une besogne infernale : construites en bois, quatre mille maisons flambèrent. C'est à peine s'il en resta debout trois cents, que sauvèrent les miliciens bretons de l'ingénieur de La Guillonnière et les marins du lieutenant de frégate Le Ber. Dieppe était en ruines. Sa glorieuse histoire elle-même avait péri avec ses archives en flammes. De vingt-cinq, ses vaisseaux de haute mer tombaient à cinq (1).

Je ne sais si Berkeley avait à bord le magnifique Atlas maritime dédié l'année précédente à Guillaume III, où la plupart de nos ports étaient dessinés de façon précise par Romain de Hooge. Sa tâche en eût été singulièrement facilitée.

Le 25 juillet 1694, Berkeley essayait d'infliger au Havre le sort de Dieppe. Mais les vaisseaux, car il n'avait pas plus de quatre frégates, durent demeurer au large : et Macclesfield, qui commandait les troupes de débarquement,

(1) Archives Nat., *Marine*, G 7 à 14, agendas de marine.

manqua de cran. « Si les ennemis avaient eu de bons espions et qu'ils eussent mis seulement cinq cents hommes de pied à terre proche les tuileries, ils se fussent rendus maistres de toutes les batteries ». Au lieu que le lendemain, la milice, renforcée de deux compagnies de mousquetaires, bordait les remparts, et le maréchal de Choiseul prenait la direction de la défense. Atteinte par un boulet rouge parti du bastion de Sainte-Adresse, la galiote à bombes *Granada* sautait en l'air. En vain, Berkeley et Macclesfield, à bord du *Firedrake,* essayèrent-ils d'entrer dans le port : des épaves en obstruaient la passe. Le bombardement n'en avait pas moins mis à mal, du 26 au 29, « plus de trois cents maisons, le quart de la ville » (1).

L'alarme est partout le long de nos côtes. L'ingénieur Willem Meesters a proposé de détruire les forts avancés de la défense de Dunkerque avec des machines infernales, soutenues par une dizaine de frégates et de brûlots, une vingtaine d'autres se tenant parées pour attaquer Jean Bart. Mais le conseil de guerre interallié, réuni aux Dunes par l'amiral Clowdisley Shovell, estime impraticable l'attaque de ces blockhaus, d'autant que les pilotes anglais et hollandais refusent de conduire en rade de Dunkerque les frégates légères. Deux machines lancées contre les jetées brûlent sans résultat (2).

Une tentative de Clowdisley Shovell contre Calais ne réussit pas davantage, tant sont violents les vents d'équinoxe. Dans la crainte d'un retour offensif, le gouverneur

(1) Lettre du major Hamel, 4 août 1694 (A.-E. Borély, *Histoire de la ville du Havre*. Le Havre, 1880, in-8°, t. III, p. 176). — Rapport de Berkeley. A bord du *Queen*, en rade du Havre de Grâce, 27 juillet n. st. (Charnock, t. II, p. 125, note. — W.-J. Hardy, p. 229).

(2) Proposition de W. Meesters ; — Clowdisley Shovell à Trenchard, à bord du *Captain*, aux Dunes, 8 septembre 1694 n. st., Gravelines, 25 septembre ; aux Dunes, 30 septembre, n. st. (W. J. Hardy, *Calendar... (1694-1695)*, p. 283, 299, 306). — Clowes, t. II, p. 477 : les machines infernales s'appelaient la *William and Mary* et l'*Abram's Offering*.

de Calais matelasse les toits de fumier et dépave les rues, afin d'amortir la chute des bombes (1).

Un protestant français, qui servait comme capitaine dans l'armée anglaise (2), condamnait « ces inventions propres à abîmer une ville en un instant : elles paraissent avoir quelque chose de si féroce et de si barbare qu'on ne peut assez s'étonner que des nations civilisées et chrétiennes se portent les unes contre les autres à ces excès. La férocité peut-elle jamais faire honneur à une nation ? Il est du droit de la guerre d'affaiblir son ennemi par la défaite de ses armées, par la destruction de ses forteresses, par la prise de ses villes et le rançonnement de ses provinces. Peut-on croire qu'il soit permis de faire périr une multitude désarmée, dont on n'a rien à craindre, ou de la réduire à un état pire que la mort? Cette espèce de vengeance n'est-elle pas excessive, et, si c'est une punition, n'est-elle pas trop cruelle ? Il faut que je le dise, les flottes combinées d'Angleterre et de Hollande n'auraient-elles pas autant affaibli la France en rançonnant les villes qu'en les brûlant » ?

X

RIPOSTE DES MALOUINS

(1695).

De leur essaim qu'ont vainement tenté d'enfumer les Anglais, les terribles frelons sont sortis irrités. Alain Porée est en croisière aux Sorlingues avec son frère Charles Porée de La Touche, lorsqu'un vaisseau de ligne paraît le 14 février 1695. Il n'a, à bord du *Saint-Esprit*, que trente-quatre pièces légères à opposer aux cinquante pièces

(1) Charnock, t. II, p. 225, note.
(2) Rapin de Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, t. XI (1749), p. 348.

de gros calibre du *Dartmouth* de Roger Vaughan. Il n'en hisse pas moins le pavillon de combat, bleu à croix blanche, et fonce sur son adversaire, que sa haute muraille protège contre une escalade. Il engage alors le duel au canon, abat, de coups heureux, le grand mât et le mât d'artimon de l'Anglais, qui a ses batteries masquées par la chute des voiles. Et le vaisseau anglais, où gisent quatre-vingt-dix-huit tués et blessés sur deux cent cinquante hommes, est enlevé à l'abordage (1).

En septembre, nouveau succès; Alain Porée a pour compagnon d'armes La Bellière (2), quand il croise, le 14 au crépuscule, quatre vaisseaux de la Compagnie hollandaise des Indes; au grand large d'Ouessant, ils battent fièrement pavillon tricolore, rouge, blanc et noir. Porée tombe sur le vaisseau de pointe, la *Princesse de Danemark*, percée pour cinquante-deux canons, mais montée de trente-huit pièces, et se porte lui-même en soutien de sa compagnie d'abordage qui, le kommandeur hollandais tué, amarine le navire. La Bellière a enlevé le bâtiment en serre-file, l'*Amaranthe;* la petite *Princesse d'Orange*, de vingt-quatre canons, se rend; seul, le dernier navire du convoi parvint à s'échapper.

Le portrait du roi et une épée d'honneur, qu'il reçoit comme récompense de sa bravoure (3), incitent Alain Porée à se surpasser. Il y gagnera, dans la prise à l'abordage de l'*Annibal* de Van der Goes et de l'*Aigle Noir* de Vandewerf, deux redoutables corsaires flessinguois, une grave blessure qui le contraindra au repos.

(1) *Le Saint-Esprit* avait quarante et un tués et blessés (Ch. Cunat, p. 156. — *Gazette de France*, 1695, p. 96). — W. J. Hardy, *Calendar of State papers. Domestic series* (1695). — Clowes, t. II, p. 484.

(2) L'un commande *le Saint-Esprit*, l'autre *le Polastron* (Ch. Cunat, p. 161).

(3) Pontchartrain au commissaire de Mauclère, 5 décembre 1695 (Ch. Cunat, p. 165).

Détailler les exploits des corsaires malouins serait fastidieux. Les gazettes du temps en sont remplies. La campagne de 1695 fut particulièrement dure aux Anglais, qui se sentaient impuissants (1).

A deux milles du cap Land's End, au petit jour, René Moreau de Maupertuis, père de l'académicien, aperçoit une des mouches de la croisière anglaise des Sorlingues. L'*Experiment,* de quarante-huit canons, l'un des plus fins voiliers de la flotte britannique, nous a à peine éventés que l'hermine sur fond bleu à croix blanche du *Comte de Toulouse* se jette sur le léopard et l'accroche par le beaupré. Balayés du pont par notre feu, acculés à la poupe, les Anglais ne doivent leur délivrance qu'au feu et à la fumée épaisse d'un incendie éclaté à leur bord (2).

Jacques Boscher, un cousin de Du Guay-Trouin, longe les côtes déchiquetées du Donegal par une mer houleuse, lorsque apparaît un robuste long-courrier, qui apporte des Indes des lingots, des pierres précieuses et de riches tissus. Il vient se placer à la hanche du colossal *London;* et, à portée de pistolet, le petit *Charles* ouvre le feu : en vain, le brave Joseph Aldevis défend-il sa riche cargaison. Il est blessé et pris.

Sous les déguisements les plus bizarres (3), mués parfois en Maures et la figure peinte en jaune, les frelons malouins s'attaquent avec une intrépidité folle aux vaisseaux de ligne. Beauvais-Le Fer en combat même deux, de soixante-deux et cinquante-quatre canons, et ne suc-

(1) Lettre de Dublin adressée au duc de Shrewsbury, avril 1695 (W. J. HARDY, p. 424). — Dès août 1694, on ne comptait pas moins de cinquante-quatre corsaires français dans les mers étroites qui environnent l'Angleterre (*Mercure historique*, août 1694, p. 217).

(2) 1694 (Ch. CUNAT, p. 121. — A. SAVIGNON, « Corsaires malouins, » dans la *Revue de Paris*, du 1er septembre 1931).

(3) Manuscrit du corsaire Angenard à Saint-Servan (Abbé J. POULAIN, *Duguay-Trouin*, p. 88).

combe, au bout de vingt heures, que parce qu'il n'a plus de poudre (1). Beaubriand-L'Évesque assaille, avec *le Fortuné*, un vaisseau de cinquante-quatre canons qui convoie la flottille de Guinée et des Barbades. Et après un vif feu de mousqueterie, il enlève l'*England*, qui, coule bas presque aussitôt, avec la plus grande partie de son équipage (2).

Mais il advint aux Malouins un malheur. *La Roue de la Fortune* de Saint-Malo, capitaine Dominique Masterson, ayant été jetée à la côte près de Galway, les Anglais s'emparèrent de son code de signaux de reconnaissance, qui leur permit de donner le change à nos corsaires (3).

Qu'importe! Beaubriand-L'Évesque, Du Guay-Trouin, La Villestreux, tous ces rudes corsaires malouins vont se ranger, pour des attaques massives, sous les ordres d'un lieutenant général des armées navales, qui arme lui aussi en course, avec Vauban pour commanditaire. Au lieu d'aller attaquer au sortir de Santoña la flotte anglo-hollandaise comme il en a l'ordre (4), le marquis André de Nesmond installe sa croisière à l'ouvert de la Manche, embuscade habituelle des corsaires malouins (5).

Le 26 avril 1695, il était à une trentaine de lieues des Sorlingues, quand apparurent dans le Sud-Ouest trois bâtiments de guerre, deux vaisseaux et un brûlot, sous

(1) Mémoire adressé à Pontchartrain par le sieur de Grandpré. 1695 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 16, fol. 140).

(2) De cent soixante hommes, Beaubriand ne put sauver que vingt-cinq marins. Il en avait perdu lui-même trente-deux. C'était le 26 février 1695 (*Gazette de France*, 1695, p. 127).

(3) Interrogatoire de Masterson, Dublin, 8 septembre 1694 n. st. (W.-J. Hardy, *Calendar... (1694-1695)*, p. 282, 319, 358).

(4) En date du 19 février 1695 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 16, fol. 345). — L'attaque des convois de Santoña et Bilbao, des ports de la Corogne et Fontarabie, avait fait l'objet de nombreux mémoires envoyés au ministre par Forbin et La Boulaye en 1694, Olivier Hill et Belle-Isle en 1695 (B⁴ 15, fol. 23, 27, 42; B⁴ 16, fol. 86, 90, 102 et 118).

(5) « Conditions accordées par le Roy au sieur marquis de Nesmond pour la construction de trois frégates... pour faire la course » (B⁴ 16, fol. 349). — Vauban à Pontchartrain (*Vauban*, éd. de Rochas, t. II, p. 438).

pavillon britannique. C'est un détachement que la négligence d'un officier de quart a laissé isoler d'un grand convoi en route pour la Méditerranée. Ils se laissent approcher de nos cinq vaisseaux (1), qui leur donnent le change en arborant l'enseigne anglaise. Déjà Du Guay-Trouin est dans les eaux de leur chef de file, quand un coup de canon à boulet le rappelle à l'ordre. C'est le marquis de Nesmond qui se réserve ce morceau de choix, un « gros milord » de soixante-dix canons, le *Hope*. Le pavillon blanc vient d'être hissé.

Du Guay-Trouin et La Villestreux se jettent sur le second vaisseau, l'*Anglesea*, de cinquante-huit canons, et le brûlot *Roebuck*, qui s'enfuient malgré les signaux de ralliement de leur chef. « Chauffés de bien près » par nos corsaires, ils s'échappent sans avoir plus d'une douzaine de tués et blessés. Luc de la Haye de La Villestreux, « désolé » par le gros canon du *Hope*, tombait mortellement blessé; quarante-cinq des siens étaient hors de combat; mais le vigoureux accrochage des corsaires malouins aidait le marquis de Nesmond à triompher du vaisseau de ligne. A onze heures et demie du soir, le capitaine Henry Robinson, blessé, ayant quatre-vingts hommes hors de combat sur quatre cents, baissait pavillon. « Dès mon retour en Angleterre, je ferai pendre les deux lâches qui m'ont abandonné », disait-il (2). Par contre, un long-

(1) *Excellent*, soixante-deux canons, Nesmond; *Pélican*, cinquante canons, chevalier Des Augiers; *Fortuné*, cinquante-six canons, Beaubriand-L'Evesque; *Saint-Antoine*, cinquante-six canons, La Villestreux; *François*, quarante-huit canons, Du Guay-Trouin.

(2) Rapport de Du Coudray-Perrée, commandant en second *le Saint-Antoine*. 6 mai 1695 (Archives de l'Amirauté à la mairie de Saint-Malo, C. 4 : général DE LA VILLESTREUX, *Deux corsaires malouins*, p. 71). — *Vie de* DU GUAY-TROUIN *écrite de sa main*, p. 43. — Lettre du second capitaine du navire *le Saint-Antoine*, du 4 mai 1695 (*Mercure galant*, mai 1691, p. 298). *Gazette de France*, 1695, p. 228. — Rapports du capitaine de l'*Anglesea*, à son arrivée à Plymouth, puis du capitaine du

courrier de l'East India Company, le *Henry*, attaqué à Dinglebay en Irlande par *le Marin* du capitaine Nagle, se faisait sauter, après avoir abattu Nagle et soixante des nôtres (1).

Les autres long-courriers suivaient en ordre dispersé; ils arrivèrent à l'ouvert de la Manche avant que la division Hopsonn fût sortie à leur rencontre pour les couvrir (2). Le 17 août 1695, deux d'entre eux (3) rencontraient l'escadre du marquis de Nesmond, qui capturait leur riche cargaison de porcelaine, de laque et de diamants. Trois autres (4) tombaient, au large de Galway, sur Beaubriand-L'Évesque et Du Guay-Trouin, qui s'en rendaient maîtres « après une résistance opigniastre » et y cueillaient les soieries, le café, le poivre et l'opium chargés à Surate. Deux cent quarante canons, sept cent seize hommes, un milion et demi de livres sterling, telle était la perte effroyable de la Compagnie anglaise des Indes (5). Le financier Samuel Bernard n'offrit pas moins de trois millions cent cinquante mille livres à Nesmond pour la cargaison de ses prises, les diamants non compris (6).

C'est du côté de la Hougue que se portent, à la saison

Hope, Henry Robinson. Plymouth, 20 mai 1695 (W. J. Hardy, *Calendar*... (1695), p. 324, 334). — Jugement des prises faites par l'escadre de Nesmond (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 10570, p. 214, d'après les archives de l'Amirauté de Brest). — Clowes, t. II, p. 484.

(1) « Relation du combat du vaisseau *le Marin* » (Archives Nat., *Marine*, B4 16, fol. 356).

(2) W. J. Hardy, *Calendar*... (1695), p. 65.

(3) *Princess-of-Denmark* et *Seymour*, de quarante canons et cent trente-trois hommes chacun (*Mercure galant*, septembre 1695, p. 288, et novembre, p. 182 : État de leur cargaison). — Liste de l'escadre de Nesmond (B4 16, fol. 352).

(4) *Success*, de trente-deux canons et quatre-vingts hommes; *Defence*, de cinquante canons et cent cinquante hommes; *Resolution*, de quarante canons et cent trente hommes, suivant l'état dressé par l'East India Cy (*The manuscripts of the House of Lords*, 1695-1697, p. 75).

(5) *Ibidem*. — *Mercure galant*, octobre (I), p. 320, et octobre (II) 1695, p. 31. — *Vie de* Du Guay-Trouin, p. 47; Du Guay-Trouin eut à réprimer une révolte du *François* (Archives Nat., *Marine*, B4 16, fol. 311).

(6) Principes de Pontchartrain sur la Marine (E. Sue, t. V, p. 370).

suivante, de nouveaux coups. Benbow a rencontré une escadrille de marchands malouins qui a cherché l'abri du fortin de la Hougue. L'un des navires est coulé; un autre, qui n'a que dix canons, tient tête pendant quatre heures entières, avant de succomber, à deux vaisseaux de guerre, le *Jersey* et le *Maidstone* (1). Aussi quelle haine ont vouée aux Malouins les Anglais.

Au cours de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, en une dizaine d'années, les registres de l'amirauté de Saint-Malo n'accusent-ils point un chiffre formidable de prises : cent soixante-douze navires de guerre ou d'escorte, trois mille trois cent quatre-vingt-quatre bâtiments marchands : et l'amiral de France pour récompenser la bravoure des Malouins, leur fera présent de vingt-quatre canons de marine (2).

XI

BOMBARDEMENT DE SAINT-MALO, DUNKERQUE ET CALAIS

(Juillet-août 1695).

Comment venir à bout de pareils faucons! Les Anglais n'ont point été rebutés par l'échec retentissant de leur machine infernale. L'an d'après, une reconnaissance en forces s'est approchée du fort de la Conchée (3), qu'une flotte de soixante-quinze voiles attaque le jeudi 14 juillet 1695. Les Malouins ont discerné parmi elles une vingtaine de vaisseaux de ligne, des galiotes à bombes et des machines d'une construction particulière, pourvues d'un

(1) Abbé Poulain.

(2) Ch. Cunat, p. 29.

(3) Lettre du chevalier de La Pailleterie. Saint-Malo, 11 août 1694 : Cinq vaisseaux, frégates et corvettes ennemis se sont rapprochés de la Conchée (Archives Nat., *Marine*, B[4] 15, fol. 552).

grand mât et deux petits, « ayant la figure d'un bazile sans aucunes œuvres mortes ».

Le lendemain, au signal du *Shrewsbury*, Benbow et Richards se placent en soutien de neuf galiotes à bombes. Le fort de la Conchée, défendu par La Marguerie, n'a que peu de munitions, et les Anglais se couvrent de son feu par un épais rideau de fumée, issu de deux de leurs vaisseaux. Mais les galères du chevalier de La Pailleterie et du marquis de Langeron, soutenues par les doubles chaloupes du chevalier de Sainte-Maure, se portent contre les galiotes « avec une générosité qui ne se peut exprimer ». Berkeley, Van Almonde, Clowdisley viennent en vain en chaloupes encourager leurs marins. A neuf heures du soir, le 15 juillet, non seulement la provision de bombes est épuisée; mais la galiote à bombes *Dreadful*, très endommagée, est incendiée; la *Carcass*, la *Thunder*, la *Charles Galey* sont mal en point. Les assaillants ont soixante tués et blessés; les Malouins, huit. Une fois de plus, l'attaque s'est brisée sur le vieux rocher des corsaires, sans parvenir à l'entamer. Sept maisons brûlées, deux cents autres légèrement endommagées; tel est le résultat atteint (1).

Les forts en bois, qui défendent les jetées de Dunkerque, le château d'Espérance et le château Vert, eux, seront-ils à l'épreuve des flammes. Que pourront-ils contre les seize frégates, les dix-huit galiotes à bombes et les quatre brû-

(1) « Relation de ce qui s'est passé au bombardement de Saint-Malo jusqu'à ce jour 15 juillet » (Bibl. Nat., Clairambault 880, fol. 63, 65). — Lettre d'Aumaistre, Saint-Malo, 24 juillet 1695 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 16, fol. 293 et 19). — Mémoires de Porée-Duparc (Archives de Saint-Malo, GG. 341). — Journal de Georges Trublet de La Villejégu, juillet 1695 (*Annales de la Société historique et archéologique de Saint-Malo* (1919-1920), p. 93). — Rapport de l'expédition de Berkeley, Juillet 1695 (Charnock, t. II. p. 127, note). — W. J. Hardy, *Calendar*... (1695), p. 6. — Clowes, t. II, p. 481. — Rapport du lieutenant général Van Almonde, à bord du *Slot van Muiden*, 18 juillet (*Europeschen Mercurius*, juillet 1695).



CARTES MARINES A L'USAGE DES ARMÉES DU ROY DE LA GRANDE-BRETAGNE. AMSTERDAM (1693)

(Gravure de Romain de Hooge.)

lots de Berkeley, qui dispose, en tout, de cent douze voiles! Mais l'apparition de Berkeley, le 11 août 1695, ne nous a pas pris au dépourvu. Jean Bart s'est jeté dans le château d'Espérance, le capitaine de vaisseau de Saint-Clair dans le château Vert : ils ont chacun deux douzaines de pièces lourdes. Entre les deux redoutes est un ponton, également armé de canons de 24, qui tirent à fleur d'eau : là commande La Ferrière. Le chef d'escadre de Relingue dirige la défense mobile; dix-huit chaloupes canonnières, montées de cinq cent soixante hommes, *l'Étoile, l'Impérieuse, la Droite, la Fantasque, l'Aurore, la Perle, la Pucelle, la Coquette, la Sérieuse, la Grondeuse, l'Enjouée*... (1), sont réparties en deux groupes; l'un à l'Ouest, au vent des forts, dérivera de leur route les brûlots; l'autre, entre les têtes des jetées, barrera le chenal : le chevalier de Montgon et le marquis de Château-Renault les commandent.

Après un bombardement préalable, l'amiral anglais, à trois heures, hisse le pavillon rouge : il cherche à couper des forts le groupe des chaloupes de Montgon. Relingue, à cette vue, sort du chenal avec les chaloupes de Château-Renault; et, aidé par le feu des forts, il détourne de leur but les quatre machines infernales *Ephraïm, William and Elizabeth, Mayflower* et *Happy Return*, que soutiennent pourtant autant de vaisseaux de guerre : un matelot a été tué à ses côtés, à bord de la chaloupe du chevalier de Luynes.

Le 12 août, Relingue fait mieux encore. Une frégate hol-

(1) Bibl. Nat., Clairambault 877, fol. 268. — Lettres de Berkeley à l'Amirauté et au duc de Shrewsbury, août 1695 (*Calendar... Domestic series, 1694-1695*, p. 475, 483, 496). — Résolution du conseil de guerre pour le bombardement de Dunkerque (British Museum, addit. Manuscripts 21494, fol. 38). — Lettre du chef d'escadre de Relingue. Dunkerque, 12 août (Affaires étrangères, Correspondance, Angleterre, vol. 173, fol. 47). — Relations publiées dans le *Mercure galant* d'août 1695, p. 237. — FAULCONNIER, *Description historique de Dunkerque*, t. I, p. 106. — Relation de Clowdisley Shovell (CHARNOCK, t. II, p. 21). — CLOWES, t. II, p. 482. — SAINT-MALO, t. II, p. 289.

landaise de vingt-six canons, le *Batavier*, s'est échouée. Il la fait attaquer par les quatre chaloupes du capitaine de vaisseau de Saint-Pol Hécourt, que soutiennent toutes les autres. Court de La Bruyère monte à l'abordage : les soixante-trois hommes de Tuijll Van Serooskerke, qui la défendent, demandent quartier. A peine l'ont-ils évacuée, qu'elle est livrée aux flammes. Le lendemain, Berkeley a disparu. *Dunkerca illæsa*, telle est la légende de la médaille qui commémorera sa défaite.

Défaite d'autant plus cuisante pour une grande flotte qu'une simple barque dunkerquoise, armée de quatre pièces, avait eu l'audace de pénétrer dans la Tamise et d'enlever, à la vue de trente vaisseaux de ligne, un navire de trente-quatre canons. Louis Le Mesle ne s'en était pas tenu là. En Hollande, il livrait combat à deux navires d'escorte, les forçait à s'échouer, rançonnait quatorze bâtiments, capturait dans le Vlie un vaisseau de seize pièces et chassait une patache, montée de deux cents hommes, qui cherchait à lui ravir ses prises. Au cours d'une seconde campagne en novembre 1695, il enlevait à l'abordage un navire de seize canons, qu'une frégate avait vainement essayé de couvrir. En moins d'un an, il avait amassé un butin de 550 000 livres (1).

Échec et mat devant Saint-Malo et Dunkerque, les Anglais seront-ils plus heureux contre Calais? Le 17 août, le fort en bois, qui protège de ses quatorze pièces l'entrée du môle, est attaqué à la faveur des ténèbres; les galiotes à bombes ouvrent le feu sur la ville. Une contre-attaque de nos demi-galères est repoussée par les frégates anglaises, dont l'une, l'*Aldborough*, perd son capitaine (2), emporté par un de nos boulets. Nos batteries ripostent à leur tour, si

(1) Relation signée de Louis Le Mesle. Dunkerque, 5 janvier 1696 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 17, fol. 203. — Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 9392, fol. 193).

(2) Robert Osborne (Clowes, t. II, p. 482).

bien que, le 20 août, l'ennemi reprend la route des Dunes, sans avoir réussi.

XII

LE BUREAU D'ESPIONNAGE DE ROTTERDAM

Une lettre, saisie au domicile d'un avocat parisien et approchée par hasard d'un brasier, laissa apparaître, entre les lignes d'une lettre de négoce ordinaire, des caractères jusque-là invisibles. Écrits avec une encre sympathique, faite de jus de citron et d'eau d'alun, c'étaient des renseignements précis sur nos armements maritimes. La liste de nos vaisseaux n'avait-elle pas été copiée « au bureau même de la marine ». Nous fûmes ainsi mis sur la trace d'un formidable réseau d'espionnage qui nous enveloppait d'une trame serrée.

Les fils en étaient connus du pasteur Pierre Jurieu, célèbre par ses controverses avec Bossuet et Fénelon, qui mettait au service de Guillaume d'Orange les renseignements confidentiels reçus des ouailles restées en France et bercées par l'onction de ses lettres pastorales. Le bruit ne courait-il pas, dès 1693, parmi les protestants rochelais, « que le prince d'Orange leur ferait bientôt rendre leurs temples et leurs ministres ». Le grand chef de l'espionnage ennemi n'était pourtant point Jurieu. Celui auquel les espions transmettaient, « en caractères non apparents et écriture cachée, un compte très exact de tous nos armements, de la qualité des vaisseaux, de l'état des équipages, du départ et des lieux pour lesquels ils étaient destinés », était un fanatique d'esprit étroit, Étienne Caillaud, dit Daniel Corvinus (1).

(1) Henri Lehr, *Les protestants d'autrefois. Sur mer et outre-mer.* Paris, 1907, in-8°, p. 115 et 131. — A. Desbans, *Une affaire d'espion-*

« Tout le commerce des lettres des *merles* », ainsi appelait-on les agents secrets de l'ennemi, « roulait » sur lui. Il tremblait de voir tomber aux mains de nos corsaires les « paquebots » où se trouvait leur correspondance. « C'est une chose surprenante que je ne reçoive pas de lettre, écrivait-il le 1er mai 1696. Il y a là-dessous quelque mystère ».

Le mystère, c'était la création en France d'un service de contre-espionnage, qui avait « déterré » les intrigues souterraines de Caillaud. Avec le concours d'émigrés rouennais restés patriotes, de l'avocat Belmar Basnage entre autres, un agent de la police française avait démasqué les « merles » qui, par Genève pour le Sud, par la capitale et la Manche pour le Nord, acheminaient leur correspondance vers le bureau du chiffre de Rotterdam. Ces merles étaient l'avocat Desgranges, dit la Couture, à Paris ; Saint-Martin, à Saint-Malo ; le contrôleur des fermes Budot, à Dunkerque ; « l'ami » de Brest, « un ancien catholique romain », du nom de Legrand, qui se suicida pour échapper à la torture ; le cousin de Caillaud, Poulion, à Paris ; son beau-frère Bourigault à Rochefort, indicateur habile qui, pour surprendre le secret des armements, « mangeait à l'auberge » avec des officiers de marine en renom.

Une rafle générale mena au supplice tous les traîtres, au désespoir de Jurieu et de Caillaud, qui s'ingénièrent à rétablir « les correspondances dans les ports ». L'un d'eux fut même adjoint en qualité de midshipman à l'amiral anglais, avec cette lettre d'introduction du ministre Shrews

nage maritime à Marseille en 1696 d'après des documents inédits. Paris, 1906, in-8°, extrait de la *Revue maritime*. — Abbé J. Dedieu, *Le rôle politique des protestants français*. Paris, 1921, in-12, p. 180, 215, 281, 305 : lettres de Jurieu au secrétaire d'État anglais. — Archives de la Préfecture de Police à Paris, A A/4 721, année 1696. — W. J. Hardy, *Calendar... (1696)*, p. 240.

bury en date du 23 juin 1696 : « Je recommande formellement à sir George Rooke un Étienne Cailleau, protestant français, dont les rapports ont rendu de grands services à Sa Majesté ».

De ces services, vous aurez un spécimen par l'obligation où l'on se trouvait de redoubler de surveillance sur nos vaisseaux dans les ports : « On vient de trouver au port de Rochefort, écrivait le ministre de la Marine (1), une chemise de feu attachée avec un tirefond au vaisseau *le Vermandois*, et une mèche disposée pour y mettre le feu dans un certain temps ». Et un Anglais naviguant sous pavillon danois avec un banquier de Londres, était jeté à la Bastille sous l'inculpation d'incendiaire : il aurait voulu brûler les vaisseaux royaux désarmés à Brest (2).

Sur l'effectif de nos escadres, la liste des vaisseaux partis de Toulon, leur port, leur artillerie, leurs équipages, la date de leur partance, le bureau de Rotterdam était exactement renseigné. L'ennemi savait qu'il aurait à combattre les cinquante-trois vaisseaux et les dix galiotes ou brûlots de Château-Renault, montés de neuf mille sept cent quatre-vingt-deux hommes, tous « très gaillards (3) ». Et les chiffres étaient conformes à la réalité (4).

Pourquoi, en pleine guerre de course, une grosse escadre vient-elle ainsi du Levant?

(1) Au chef d'escadre de Cogolin à Toulon. 27 janvier 1694 (Archives du commandant Vivielle).

(2) Le capitaine s'appelait John Hastings. Il fut incarcéré le 27 juin 1696 (Archives de la préfecture de police, A A/4 721).

(3) DESBANS, p. 16, 34.

(4) Liste de la flotte de Château-Renault : cinquante vaisseaux, trois frégates, six brûlots. Toulon, 6 janvier 1696 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 17, fol. 111 : CALMON-MAISON, *le Maréchal de Château-Renault*, p. 338).

XIII

AVORTEMENT D'UNE EXPÉDITION JACOBITE (1696).

C'est que de sourds grondements d'une révolution possible se font entendre en Angleterre, où « l'on crie ouvertement contre le gouvernement ». La perte de quatre mille deux cents navires marchands, soit de trente millions de livres sterling, avouée en plein Parlement, la rareté de l'argent, l'absence des troupes et des escadres, les unes en Flandre, les autres à Cadix pour protéger les convois, la complicité trop légèrement escomptée de Marlborough, de Shrewsbury et de l'amiral Russell incitent les Jacobites de la Cour de France à tenter une fois de plus la fortune pour rétablir Jacques II. Ne disait-on pas que les amiraux Delavall et Killigrew dévieraient la route de leurs escadres pour le laisser passer, que le capitaine de vaisseau Bottom s'était fait tuer pour s'être déclaré ouvertement Jacobite. Sur le feu qui couvait outre-Manche, le moment semblait venu de souffler.

En vue du débarquement de Jacques II en Angleterre, Louis XIV mettait à sa disposition dix-huit régiments d'infanterie, cinq de cavalerie, sous les ordres des marquis d'Harcourt et de Gontaut-Biron et du duc d'Humières, et les divisions navales du marquis de Nesmond et de Jean Bart (1), en attendant que Château-Renault arrivât du

(1) *Mémoires du maréchal de* Berwick. Londres, 1737, 2 vol. in-12, t. I, p. 154. — *Vie de* Jacques II, *roi d'Angleterre*, d'après les Mémoires écrits de sa propre main, publiée par le Rd. J. S. Clarke, traduite par Jean Cohen. Paris, 1819, in-8°, t. IV, p. 380. — « Mémoire de Milord Middleton sur une entreprise contre l'Angleterre ». — « Mémoire donné par Milord Middleton de la part du roi d'Angleterre. Octobre 1695 » (Archives Nat.,

Levant avec Relingue et Coëtlogon comme vice-amiraux, et d'Amblimont et Henry de Fitz-James, duc d'Albemarle, comme contre-amiraux. Mais l'armement de l'escadre du Levant « ressembla aux préparatifs que le roi de Pologne faisoit tous les ans pour se mettre en campagne, où l'on se remuoit beaucoup et l'on n'avançoit point ». Pontchartrain tremblait pour elle, au point de conseiller à Château-Renault, pour éviter un combat, de gagner Rochefort ou de regagner Toulon (1).

La mission de lui barrer la route incombait à l'amiral Rooke, dont les soixante voiles recevaient d'incessants renforts. Mais un bâtiment capturé le 16 mai 1696, *le Foudroyant*, apprit aux Anglais que Château-Renault avait passé entre les mailles du blocus : il était, depuis le 5, à Brest, avec quarante-sept vaisseaux de guerre, dont les signaux de reconnaissance, par cette capture, tombaient aux mains de l'ennemi. Un éclaireur aperçut effectivement en rade de Brest de nombreux vaisseaux, les pavillons amiral, vice-amiral et contre-amiral de l'escadre blanche, le pavillon contre-amiral de l'escadre bleue (2). Mais déjà le sort de l'Angleterre s'était joué.

Pendant que Château-Renault occuperait Rooke, les lieutenants-généraux Jean Gabaret et de Nesmond, flanqués de Jean Bart, devaient mener en Angleterre, du côté de Douvres, une armée de seize mille hommes. Le poète Jacques Vergier, « homme d'esprit, de joie et de bonne

Marine, B[4] 16, fol. 69, 73). — *Mercure galant*, février 1696. — Continuation de RAPIN-THOYRAS, t. XI. — Bibl. Nat., Clairambault 1108, fol 245. — SAINT-SIMON, t. III, p. 56. — Interrogatoire et confession du Jacobite John Fenwick (W. J. HARDY, *Calendar... (1696)*, p. 492).

(1) Pontchartrain au commissaire d'Herbault. 29 février 1696 (Archives Nat., *Marine*, B[2] 112, fol. 153 : CALMON-MAISON, p. 170); à Château Renault. 12 mai (*Ibidem*, B[2] 116, fol. 331 : CALMON-MAISON, p. 174).

(2) BURCHETT, p. 306 : Quatre vaisseaux avaient dû rebrousser chemin vers Toulon. — *Le Foudroyant* avait été pris au sortir de Lorient (François JÉGOU, *Histoire de Lorient*, p. 23).

chère », assisterait Jacques II de ses conseils et, pour le compte de la marine, s'informerait minutieusement des mouvements des flottes ennemies (1). Un bâtard de Jacques II qui devait, sous le nom de Berwick, gagner le bâton de maréchal de France, Jacques de Fitz-James, avait été sonder l'état des esprits en Angleterre. Il revint, déguisé en matelot, à travers les croiseurs anglais et rencontra son père, qui s'acheminait le 1er mars 1696 vers le port d'embarquement de son état-major, Calais.

Le rapport de Berwick fut réfrigérant. Il accrut « les refroidissements et les irrésolutions » de Jacques II et de Middleton, son secrétaire d'État. Les Anglais attendaient pour se soulever, paraît-il, le débarquement de nos troupes; et Jacques II attendait, pour s'embarquer, les lueurs des incendies allumés par ses partisans.

Ce qui parut, le 8 mars, la veille du jour où Gabaret comptait appareiller, ce fut la flotte orangiste, qui se déploya en éventail pour cerner dans les ports les transports de l'expédition jacobite. Forte de cinquante-trois vaisseaux de ligne, sans compter les frégates et les galiotes à bombes, elle s'égailla, la division Clowdisley Shovell devant Boulogne, la division Berkeley devant Gravelines et l'amiral Russell devant Calais. Aucun pilote n'osa conduire les vaisseaux de ligne dans nos rades, et l'attaque de l'escadre de Jean Bart à Dunkerque parut impraticable (2). Le bombardement de Calais par Benbow, le 13 avril, ne fut qu'une démonstration navale (3). Était-il besoin d'autre

(1) Pontchartrain à Vergier, 25 février et 28 mars 1696; — Louis XIV à Vergier, 27 février (Émile Mangel, *Jacques Vergier, 1655-1720*. Dunkerque, 1903, in-8°, p. 25, 28, 71). — Instructions à Gabaret (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 17, fol. 108). — H. Malo, *Les Corsaires dunkerquois*, t. II, p. 296).

(2) *Memoirs relating to the lord Torrington* [G. Byng], p. 78.

(3) Benbow eut douze tués et blessés et lança de trois à quatre cents bombes (Charnock, t. II, p. 226 note).

chose? Le grand projet d'expédition de Jacques II s'était évanoui, sans que ce pauvre fantoche de roi eût tenté le moindre geste pour venir au secours de ses partisans fidèles, que Guillaume d'Orange livra au bourreau. Et maintenant, qu'allaient devenir nos escadres et nos divisions navales, que les Anglais tenaient partout bloquées? Rooke, rallié par Aylmer et Evertsen, n'avait pas moins de cent quinze navires de guerre, avec lesquels il avait proposé au Conseil d'amirauté d'écraser Château-Renault. Guidés par un ingénieur émigré de France, par « Monsieur Petit », vaisseaux, brûlots, galiotes à bombes, régiments Stewart et Cote, entreraient dans le Goulet de Brest et détruiraient notre flotte du Levant. Mais Berkeley succéda à Rooke : le conseil de guerre des flottes coalisées jugea la chose impraticable. La suite de la campagne se borna au bombardement de Saint-Martin-de-Ré, le 15 juillet, et à celui des Sables-d'Olonne. Tourville était à la Rochelle. La population attendait dans l'angoisse : une troupe de comédiens jouait au moment où parurent les Anglais; il fit continuer la représentation. Et sans méfaire, Berkeley passa (1).

Le Mercure galant (2) se gaussait ainsi de lui : « Descendre dans l'isle de Groa, qui n'a nulle défense, brûler des maisons, couper les jarets à cent cinquante mazettes ou chevaux, assembler les bestes à cornes dans un cimetière et les passer par les armes, brûler quelques maisons abandonnées dans les isles de Hoüat et de Hédic », sans parvenir à enlever les deux tours qui les défendent, ces manœuvres d'une grande flotte de guerre « sont si extravagantes qu'elles confondent les raisonnemens » et engendrent le mépris.

(1) Burchett, p. 308. — W. J. Hardy, *Calendar... (1696)*, p. 192 et 223. — Tourville à Pontchartrain. La Rochelle, 19 juillet 1696 (Delarbre, p. 419). — Clowes, t. II, p. 488.
(2) De juillet 1696, p. 326.

Quand, ses vivres épuisés, Berkeley rallia l'Angleterre, il apprit de ses éclaireurs que nos renards avaient quitté leur gîte de Brest : Nesmond avait été rencontré par les 46°, le cap sur la pointe Saint-Vincent; Château-Renault était parti pour une destination inconnue (1), qui était les Açores (2). Mais en vain attendit-il, ses croiseurs déployés à l'ouest de l'île Florès, le passage des galions de la Nouvelle-Espagne. La proie s'était défilée (3).

XIV

VICTOIRE DE JEAN BART AU DOGGER BANK

(16 juin 1696).

Ricanez, Messieurs les coalisés, de ce grand homme de mer, que les courtisans, à Versailles, ont tourné en ridicule, parce qu'il n'a point leurs manières, leurs fanfreluches et leurs canons de dentelles. Frappez, Messieurs, une médaille injurieuse où vous faites de Jean Bart un nouveau Stortebecker (4), « l'avaleur de verres », le pirate de la Baltique qui, au moyen âge, faisait subir à ses prisonniers l'épreuve des ordalies et condamnait à mort le captif incapable d'ingurgiter d'un coup un énorme hanap (5). Jean Bart vous fera avaler une coupe aussi amère.

Tandis que les vingt-deux vaisseaux du contre-amiral Benbow sont aux aguets devant Dunkerque et surveillent

(1) Rapport de Jacobson, de Stockholm, venant de Camaret et arraisonné par le *Dover*. 11 août (W. J. Hardy, p. 315).

(2) Instructions à Château-Renault (Archives Nat., *Marine*, B² 114, fol. 192).

(3) Château-Renault montait *le Conquérant* : il avait douze vaisseaux, deux brûlots et une corvette. Son rapport est daté du 6 novembre 1696 (Archives Nat., *Marine* B⁴ 17, fol. 168 : Calmon-Maison, p. 177 et 431)

(4) Rapin de Thoyras, t. XI, p. 427.

(5) Cf. le tome II de mon *Histoire de la marine française*, p. 165.

étroitement le chenal du Nord, Jean Bart sort intrépidement, « le boute-feu à la main », par la passe de l'Est le 18 mai 1696. Le brouillard et la nuit ont masqué les mouvements de ses huit frégates. Piqué au vif de l'observation du Roi, « qu'il n'a pas été aussy heureux cette campagne que les précédentes », il cherche une éclatante revanche dans les « coups très sensibles » qu'il portera aux convois qui, de la Baltique, de Moscovie, d'Angleterre ou de Hollande, convergent vers le Dogger Bank, pivot de sa croisière (1).

Le 17 juin, il est à dix-sept lieues du Texel, lorsqu'il apprend, de Danois qui passent, l'approche de quatre-vingts voiles, escortées par cinq vaisseaux de guerre. C'est la flotte hollandaise de la Baltique. Un conseil de guerre, aussitôt réuni, fixe l'attaque pour le lendemain ; Jean Bart, « sans s'amuser à canonner, ira droit au commandant », chaque frégate choisira son adversaire : *le Comte* et *le Milford* se tiendront parés en réserve de soutien. Deux capres dunkerquois donneront en fourrageurs dans le convoi.

A six heures du matin, le 18 juin, Jean Bart hisse le pavillon de combat. Les Hollandais, revirant par la contremarche, amarres à bâbord, nous attendent en ligne et couvrent le convoi, qui fuit à toutes voiles. L'ordre de bataille est le suivant (2) :

Jersey, d'Oroigne.......	50	can.	*Graaf van Solms*........	38	can.
Alcyon, de Saint-Pierre..	38	—	*Weldam*..............	38	—
MAURE, JEAN BART......	54	—	RAADHUIS VAN HAARLEM...	44	—
Mignon, St-Pol Hécourt.	50	—	*Den Arent*.............	24	—
Adroit, Villeluisant.....	44	—	*Soestdijk*..............	44	—

(1) Instructions du 11 avril 1696 (Archives Nat., *Marine,* B² 116, fol. 79; Émile MANCEL, *Notices historiques sur Jean Bart*. Dunkerque, 1905, in-8°). Benbow se plaignit de n'avoir pas été assisté par le Hollandais Van der Goes (John CAMPBELL, *Life of the admirals*. Dublin, 1748, in-8°).

(2) Combat du Dogger Bank, 18 juin 1696 : SOURCES FRANÇAISES : Com-

Les capitaines hollandais, Anthony Massart le Jeune, Isaac Sweers, Rutgert Bucking, Halewyn et Van den Bergh, se tiennent si étroitement serrés que, pour atteindre leur chef, Jean Bart doit prolonger le petit *Den Arent*, qu'il salue, au passage, d'une bordée et de sa mousqueterie. Et comme le capitaine Halewyn s'obstine, Jean Bart l'écrase d'un tel feu de mousqueterie, parti du couronnement et de la galerie de poupe que le pygmée baisse pavillon, son capitaine tué.

Le Kommandeur Rutgert Bucking a le même sort. Abordé par Jean Bart, assailli par une nuée de marins, à la tête desquels bondit le volontaire anglais Trogmorton, le *Raadhuis van Haarlem*, à neuf heures, est à nous. Jean Bart compte à son bord trente et un tués et blessés, dont le chevalier de Kargrais. A eux deux, nos navires de pointe n'éprouvent pas plus de pertes pour réduire le *Graaf van Solms* et le *Weldam*. Saint-Pol Hécourt et Huraut de Villeluisant, qui commandent les frégates de queue, enlèvent facilement le *Soestdijk*. Nous avons en tout trente tués et soixante blessés.

L'escorte enlevée, les vainqueurs, tombant sur le convoi, obligent à coups de canon les flûtes à s'arrêter et en brûlent vingt-cinq.

Mais voilà qu'à midi, une escadre hollandaise apparaît,

position de l'escadre de Jean Bart (Archives Nat., *Marine*, B[4] 114, fol. 130). — Relation de Jean Bart. Conckalf en Norvège, 4 juillet (B[4] 17, fol. 191 : E. Sue, t. V, p. 160 : Vanderest, *Histoire de Jean Bart*, 2[e] éd., p. 139). — « Journal de navigation du sieur Vergier, ou relation très détaillée du combat rendu le 18 juin par M. Bart » (E. Sue, t. V, p. 164 : L. Guérin, *Histoire maritime de France*, éd. de 1851, t. IV, p. 484 : Em. Mancel, *Vergier (Jacques) (1655-1720)*. Dunkerque, 1903, in-8°, p. 32. extrait des *Bulletins de l'Union Faulconnier*. — Rapports des corsaires Charles Bateman, Jean Saus, Pierre Glasson et Nicolas Kicken, commandant *le Lambety, le Saint-Jean, les Deux-Frères, la Bonne-Espérance* (Archives Nat., *Marine*, C[4] 263, fol. 92). — Archives de la Guerre, vol. 1355, fol. 46, 75, 116 ; vol. 1356, fol. 205. — Henri Malo, t. II, p. 304.

Sources anglaises et hollandaises : Burchett, p. 317. — J. C. de Jonge, t. IV, B, p. 85.

faisant route à toutes voiles sur nous. C'est l'escadre du Vlie, les treize vaisseaux de guerre du Kommandeur Arnold Manart, qui accourent au canon. Lutter, cette fois, est impossible. Jean Bart évacue toutes ses prises, entasse sur l'une d'elles, *Den Arent*, huit cents prisonniers valides qu'il renvoie en Hollande ; il ne garde que les états-majors et deux cent trente blessés ou autres, qu'il est impossible ou trop long de transborder ; et il met le feu aux quatre grands vaisseaux de guerre capturés. Sidérés, ses nouveaux adversaires ont mis en panne. Quand ils le prennent en chasse, Jean Bart s'éloigne lentement, sous ses huniers, après avoir vu sombrer dans les flammes ses victimes : « On ne peut marquer plus fortement la fierté de cette manœuvre ».

Il est suivi jusqu'au Vleker par les forces adverses : une escadre anglaise l'attend au Dogger Bank. Il échappe à toutes les embûches, « donne le suif » à ses frégates à Concalf en Norvège et revient avec des équipages grossis de Dunkerquois séquestrés par les Hollandais, et d'Italiens, qui ont demandé à combler nos vides.

Il manque d'un jour le convoi de l'East India Cy, qui a contourné l'Écosse. Mais il tombe dans « des fourmillières de vaisseaux ennemis ». Le 28 septembre, à trente-trois lieues du Vlie, Benbow tâche de le coincer entre ses deux divisions. En inclinant sa route au S. S. O., Jean Bart va de l'avant, mais pour les retrouver en embuscade le lendemain ; à trente lieues de Dunkerque, quatorze vaisseaux de ligne manœuvrent pour le joindre, six pour le doubler. *Le Comte*, *le Mignon* et *le Tigre* sont serrés de près : Bart les couvre, en revirant au N. N. O. ; et, le 30 septembre, passant à travers tous les obstacles, tous ses bâtiments mouillent en rade de Dunkerque (1).

(1) Rapport du commissaire Vergier. Dunkerque, 1er octobre 1696 (Archives Nat., *Marine,* B4 17, fol. 197 : Mancel, *Vergier*, p. 176. — Burchett, p. 317).

« Tant de valeur et de bonne conduite » vaut à Jean Bart le grade de chef d'escadre (1). Il a la gloire et il a la fortune. Quatorze capres, Jacques Bart entre autres, se sont associés à lui dans la saison qui suit. Et la rafle du convoi d'Irlande, qui apporte à Ostende une cargaison de cuirs, de laine et de bœufs, les enrichit de près d'un million (2).

Pour se protéger des coups de Jean Bart, les Hollandais seront contraints de détacher en permanence l'escadre du contre-amiral Van der Goes aux abords de Dunkerque, tandis que la division Manart va au-devant des convois des Indes (3). La consternation règne à Amsterdam, les denrées y atteignent des prix exorbitants. Le peuple réclame la paix à grands cris (4). Voilà l'œuvre de Jean Bart et des capres dunkerquois.

Le bilan des pertes qu'ils firent subir au commerce ennemi pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, est impressionnant. Malgré les reprises faites pour plus de six millions par les corsaires ostendais, malgré l'absence de bons garde-côtes qui lui assureraient aide et protection, malgré le camouflage de l'ennemi sous des pavillons neutres pour se dérober à nos coups, *la caprerie* rapporta à Dunkerque « 17 533 697 livres de *raizeans* ». Encore ne tenait-on point compte du pillage des entreponts abandonnés aux matelots, qu'on appelait « vulgairement *le poutrage* (5) ».

Le partage du butin donnait à chaque homme une part, à chaque mousse une demi. Le vaisseau avait droit à une

(1) Le 1er août 1697 (B^2 123, fol. 46 : E. Sue, t. V, p. 170).

(2) Rapports des capres Bart, Saus, Jacobsen, etc. (Archives Nat., *Marine*, C^4 263, fol. 168 ; B^3 124, fol. 518 : H. Malo, t. II, p. 317).

(3) Nouvelles de la Haye, 20 juin 1697 (*Gazette de France de 1697*, p. 307).

(4) H. Malo, t. II, p. 313.

(5) De Madrys, « Mémoire sur la Flandre flamingante ou Dunkerque » (1698-1699) (Bibl. Nat., Clairambault 895, fol. 268 v°). — Un seul corsaire dunkerquois, en 1695, en une campagne fit quatorze prises (Hardy, *Calendar (1696)*, p. 480).

part pour chaque pied de longueur de quille et pour chaque canon du calibre de trois livres : trois pierriers étaient comptés pour un canon (1).

XV

A L'OUVERT DE LA MANCHE
(1696).

Au printemps de 1696, une foule d'escadrilles et de corsaires français sont aux aguets à l'entrée de la Manche : la division d'Andenne (2), la division du marquis de Nesmond (3), qui a pour altière maxime « qu'il ne convient pas à un vaisseau du Roy d'emprunter le secours d'un vaisseau particullier », la division de Petit-Renau qui revient des Antilles (4), et enfin une foule de Malouins.

Le 1er mai 1696, un petit brigantin de soixante tonneaux, *le Comte-de-Tessé*, coupe intrépidement la route à une belle flûte de quatre cents tonneaux, au *Roi-David*, qui arrive de Surinam et fait route sur Amsterdam, un immense pavillon tricolore, rouge, blanc et noir flottant en poupe. De ses dix-huit canons, Samson pense écraser le pygmée qui veut l'assaillir. Ses hommes couchés sur le pont, ses quatre chefs de pièce prêts à faire feu, Pierre-Guillaume de La Vigne-Buisson a laissé passer l'ouragan : mais il s'est cramponné à son gigantesque adversaire. Une première bordée que mène Julien Lhermite de Dinan, une

(1) Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 10570, fol. 77.
(2) *Solide, Oiseau, Gaillarde, Violent.* Juin 1696.
(3) *Fougueux, Fort, Téméraire.*
(4) *Intrépide, Phœnix, Gaillard, Pontchartrain, Incognu* et *Renau.* Août-septembre 1696 (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 10570, p. 242, d'après les Archives de l'Amirauté à Brest).

seconde qu'il conduit lui-même à l'abordage, chargent avec vigueur les soixante Hollandais du *Roi-David,* qui, leur capitaine tué, se rendent à merci. Huit jours plus tard, notre léger bâtiment rentrait à Saint-Malo avec son opulente capture (1).

Au prix de quarante-cinq tués et blessés, La Bellière-Le Fer enlève la *Marie-d'Amsterdam,* dont la cargaison vaut un demi-million. La Lande-Palissade se fait tuer en enlevant dans l'Iroise un autre bâtiment hollandais (2). Et le 16 septembre, deux petits corsaires de seize canons, *la Marquise-de-Maintenon* et *le Volant,* n'hésitent pas à livrer bataille à seize navires, queue d'un grand convoi, qu'ils ne lâchent que devant l'arrivée d'un vaisseau de cinquante canons (3).

Moins heureux, le frère « d'une jeune demoiselle, belle, bien faite et fort spirituelle » que Du Guay-Trouin courtisait vainement, un jeune homme de vingt ans, allait connaître la défaite, mais dans quelles conditions! Il y gagnera la renommée. Quarante canons, deux cent vingt hommes, c'est tout ce que porte *le Saint-Louis* de Saint-Malo; et pourtant Thomas-Auguste Miniac de La Moinerie n'hésite pas à livrer bataille à un vaisseau de ligne de soixante-deux canons, le *Middlewest*, en présence de toute la division anglaise qui croise à l'ouvert de la Manche (4), mais que la brume, en ce jour de Toussaint de l'année 1696, lui a masquée. Pendant une heure, tirant à couler bas, il balance la victoire : mais la chute de son mât de hune le livre, désemparé, à six autres adversaires qui l'enveloppent et l'écrasent de leur feu. Alors seulement, sur la sommation du capitaine Mees, commandant l'*Expedition*, de

(1) Cunat, p. 267.

(2) *Mercure de France*, juin 1696, p. 286. — *Gazette de France*, 1696, p. 300.

(3) Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 10570, p. 242.

(4) *Expedition, Hamptoncourt, Mary, Sunderland, Severn.*

quatre-vingts canons, l'adolescent se rendit (1). Quelques jours plus tard, le commodore William Allen, qui revenait d'une campagne victorieuse à la baie d'Hudson (2), se faisait tuer en livrant bataille à un autre de nos corsaires.

XVI

CROISIÈRE DE DOUBLET ET DU GUAY-TROUIN SUR LES CÔTES D'ESPAGNE (1696-1697).

Sorti le 7 juillet 1696 du Port-Louis, *le Sans-Pareil*, que monte Du Guay-Trouin, se présente à l'entrée du Vigo, où des bâtiments anglo-hollandais attendent un vaisseau d'escorte. L'ancien *Nonsuch* n'a point de peine à contrefaire le navire attendu, « tirant quantité de coups de canon, à la manière des Anglois quand ils se réjouissent et qu'ils boivent à la santé de leur prince ». Deux navires hollandais viennent à l'appeau et sont pris : le reste se terre au fond de la baie. Au retour, le 24 juillet, Du Guay-Trouin tombe sous le vent d'une escadre anglaise qui chasse près de Belle-Isle deux terre-neuviers olonnais. Avec une audace insensée, il gouverne sur la flotte de Berkeley, le jack à l'artimon, comme s'il en faisait partie. Deux vaisseaux et une frégate viennent le reconnaître : il les amuse, s'arrête pour les laisser approcher, puis leur échappe après les avoir attirés hors de portée de ses conserves; la frégate de vingt-quatre canons, seule, l'a rejoint; il l'écrase du feu de ses quarante-deux pièces et l'oblige à hisser aux barres de

(1) Mees ramena à Plymouth deux autres corsaires français de trente-six et quatorze canons (BURCHETT, p. 315. — Ch. CUSAT, p. 257, 178, note 3).

(2) Avec le *Bonadventure*, de cinquante canons, le 21 novembre 1696 (CHARNOCK, t. II, p. 406).

hune le pavillon de détresse. Pendant qu'on lui porte secours, le Malouin gagne paisiblement le Port-Louis (1).

Un bâtiment, qu'il a omis de saluer, l'a hélé au passage, en appuyant de deux coups de canon l'apparition de la flamme de guerre. C'est le capitaine de vaisseau de Feuquières, qui le mande à bord de *l'Entreprenant.* « Le capitaine, écrivait Du Guay-Trouin, me menaça avec beaucoup de violence de me faire donner la cale. Cette menace, si éloignée de ce que je crois dû à mon caractère, m'auroit fait tomber dans des mouvements qu'on ne peut sans honte refuser à l'honneur, si, toujours rempli de mon devoir, je n'avois, tout couvert de cet affront, fait précéder à mon honneur la soumission aux ordres du Roi » (2). Que ne pouvait la jalousie du grand corps devant la gloire d'un jeune officier de fortune!

Du Guay-Trouin récidive, en compagnie de son frère Étienne, qui commande *la Léonora.* Comme il va à l'aiguade près de Vigo, les milices espagnoles l'assaillent. Il les charge, « l'épée à la main et la baïonnette au bout du fusil », et les force à mettre bas les armes. Mais Étienne Trouin est blessé à mort. « La tendresse et la douleur me rendirent éloquent pour l'exorter dans ses derniers momens », écrivait Du Guay-Trouin, qui alla inhumer le malheureux à Viana en Portugal (3).

Là, en Portugal, un autre Malouin, La Moinerie-Trochon, est venu, en compagnie du corsaire Jean Doublet, écouler une cargaison de toiles de Bretagne, quand l'apparition de cinq croiseurs britanniques, en août 1696, les oblige à entrer dans une baie proche du cap Sagres. Un château-fort ferme à l'ouest la baie. Doublet en renforce

(1) *Vie de* Du Guay-Trouin, p. 50. — *Mercure galant,* août 1696, p. 15. — *Gazette de France,* 1696, p. 384.

(2) Du Guay-Trouin à Pontchartrain, 30 juillet 1696.

(3) *Vie de* Du Guay-Trouin, p. 55.

de ses canonniers la garnison, débarque deux canons sur la pointe opposée et dissémine ses fusiliers le long du rivage. Et quand les chaloupes anglaises « fonssent » sur les barques qui mènent à Faro notre cargaison, des décharges à mitraille les accueillent. Les Anglais « pestent comme des enragés. — S'ils vous attrapent, ils vous hacheront par pièces, dit le gouverneur portugais à Jean Doublet. — Laissez aboyer les chiens », répond le corsaire. L'escadre ennemie est éparpillée au large pour le bloquer. Du sommet du cap Sagres, le 22 août, Doublet en a vu le point faible : la nuit venue, tous feux éteints, avec bon vent de terre, il s'éclipse avec son collègue malouin.

Quatre navires de guerre portugais qu'il rencontre, veulent le soumettre à une visite : « Alez dire au sieur comandant qu'il n'a nul droit de visite sur les vaisseaux du Roy très Chrestien, — réplique Jean Doublet au sergent à pertuisane, coiffé d'un pot de fer, que lui a envoyé Antonio de « Gamache », — et périray plutôt que de le soufrir; s'il m'y veut contraindre, j'iray l'aborder et mettray le feu au mien pour nous chauffer ensemble ». A la vue des mèches allumées, toutes proches des pots à feu et des grenades, l'officier portugais pâlit : « Quoy, vous voudriez en venir à ce point de périr plutots que d'obéir à la force. — Plutots que de souffrir un affront, oui, la résolution en est prise ». Le major de l'escadre succéda au parlementaire, mais c'était pour embrasser Jean Doublet en témoignage d'admiration.

L'an d'après, le corsaire était captif, en compagnie du capitaine de La Rue. Les mâts brisés, ils avaient succombé après un sanglant combat livré, près du cap Lizard, au *Cantorbery*, de soixante-six canons et au *Rye*, de trente-deux (1).

(1) *Journal de Jean* Doublet, p. 215, 219, 229 : les prisonniers furent débarqués à Plymouth le 18 septembre 1697.

Cependant, « l'action de vigueur faite sur la coste d'Espagne » (1) a conquis à Du Guay-Trouin le crédit, c'est-à-dire des commanditaires, officiers de marine, employés de l'arsenal de Brest et jusqu'à l'intendant Desclouzeaux. « Un service très considérable à l'État » serait la capture du convoi hollandais de Bilbao. Mais risquer le coup avec trois frégates de quarante-huit, quarante-deux et seize pièces (2) semble folie; la division d'Andenne (3), qui doit les renforcer, ne quitte point sa fructueuse croisière à l'ouvert de la Manche (4). A la veille d'attaquer, le 24 mars 1697, Du Guay-Trouin a la chance de voir apparaître deux autres Malouins, Belle-Isle-Pépin et un vieux jouteur « qui, dans plus de trente combats à forces inégales, avait toujours été victorieux », Des Saudrais Dufresne (5).

Depuis l'avant-veille, par mer houleuse, Du Guay-Trouin gardait à vue le convoi hollandais, fort de dix-neuf voiles, sorti de Bilbao sous l'escorte des trois vaisseaux de guerre du baron Willem Van Wassenaer Starrenburgh, armés de cinquante-quatre, cinquante-deux et trente-six canons. « *Le Saint-Jacques* devoit attaquer l'admiral, après avoir essuyé les premières volées des deux autres qu'il falloit passer pour le joindre. *La Faluère* devoit le suivre et luy aider à réduire l'admiral, s'il n'eust pas été suffisant luy seul. *L'Aigle Noir* fut destiné pour attaquer le petit

(1) Pontchartrain à Desclouzeaux, 26 septembre 1696 (Ch. Cunat, p. 187).

(2) *Saint-Jacques-des-Victoires*, *Sans-Pareil* et *Léonora*.

(3) *Joli*, *Oiseau*, *Mercure* et *Galathée*.

(4) Le capitaine de vaisseau d'Andenne capture deux yachts et un brûlot d'une flotte anglaise allant en Amérique et coule un des navires du convoi. Rapport daté de Groix, 22 mai 1697 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 18, fol. 49).

(5) Ils commandaient *l'Aigle-Noir* et *la Faluère*, de vingt-six et vingt-huit canons, armés par Magon de La Chipaudière et Du Demaine-Dufresne.

convoyeur, après avoir donné sa bordée au second, que *le Sans-Pareil* devoit ensuite aborder dans le désordre où les volées de ces trois premiers vaisseaux devoient l'avoir mis. Pour la petite frégate *la Léhonnorat (sic)*, elle estoit commandée pour donner sur les marchands.

« Mais la manœuvre que firent les trois convoyeurs fit changer ce dessein, et *le Saint-Jacques* fut obligé d'aborder le second quy étoit le plus proche » ; l'*Hondslaardijk* barrait la route à Du Guay-Trouin, la misaine au vent, pour couvrir son chef. Il en coûta au capitaine Cornelis Jongknecht la liberté : cent vingt de nos marins « l'enlevèrent d'emblée », lui et ses deux cent cinquante hommes.

L'amiral baron Van Wassenaer était ainsi tombé en partage au *Sans-Pareil* de Jacques Boscher, un brave qui avait jadis amariné, après cinq heures d'un combat acharné, l'un des plus beaux long courriers de la Compagnie anglaise des Indes (1). Jeune fils de l'ancien ambassadeur des Provinces-Unies en France, Van Wassenaer reçut Boscher « avec une fierté estonnante et le repoussa jusques à quatre fois ». Son vaisseau, le *Delft*, écarte ensuite du feu de ses cinquante-quatre pièces la petite *Faluère*, qui a vingt-huit pièces légères et dont le capitaine, Des Saudrais Dufresne, est tué. Le feu à bord, la poupe fracassée par l'explosion d'une caisse de cartouches, qui a couché bas soixante-dix hommes, *le Sans-Pareil* a dû s'éloigner aussi (2).

Mais grâce à l'intervention de ses deux conserves, Du

(1) Le *London*, de vingt-six canons et soixante-dix hommes, capitaine Joseph Aldevis (Ch. Cunat, p. 128) : cf. ci-dessus, p. 203.

(2) Combat du 25 mars 1697 :

Rapports de Du Guay-Trouin. Lorient, 29 mars (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 18, fol. 52 : publié par l'abbé J. Poulain, *Duguay-Trouin*, p. 366); de Belle-Isle-Pépin. Port-Louis, 1er avril (B⁴ 18, fol. 54); du commissaire général de Mauclerc. Lorient, 29 mars (B³ 98, fol. 182). — Archives de Saint-Malo, GG. 57, à la date du 1er avril 1697. — *Vie de* Du Guay-Trouin, p. 57. — De Jonge, t. IV, p. 130.

Guay-Trouin a pu « redonner un peu d'haleine et de courage à des gens rebutés, qui retournèrent, tête baissée, raborder cet intrépide baron, en résolution de périr ou de vaincre. Cette dernière scène fut si vive et si sanglante que tous les officiers de ce généreux commandant [hollandais] furent tués ou blessés en soutenant l'abordage; il fut luy mesme très dangereusement blessé en quatre endroits et tomba sur le gaillard d'avant, où il fut pris les armes à la main », au milieu de quatre-vingt-dix tués et blessés. En même temps que le *Delft*, le troisième vaisseau de guerre hollandais, le *Schoonoord*, capitaine Jacob Teengs, était maîtrisé par les deux corsaires malouins.

Réduit à un seul officier et à « cinquante-cinq hommes des moindres » de son équipage pour garder cinq cents prisonniers, forcé d'alléger *le Saint-Jacques-des-Victoires*, « entr'ouvert par les abordages réitérés », Du Guay-Trouin ne gagna le Port-Louis qu'en jetant ses canons par-dessus bord. Mais il ramenait trois vaisseaux de ligne et douze navires marchands, magnifiques trophées qui valaient un million, de l'aveu du commissaire de Mauclerc. Sur l'énergique mise en demeure de l'intendant, qui « osa prendre la liberté de dire » au ministre : « Vous vous y êtes engagé (1) », Du Guay-Trouin fut nommé capitaine de frégate légère (2).

Si vous ouvrez les registres de l'état civil de Saint-Malo, recueillez-vous en lisant ces lignes : « Ce jour, le 1er avril 1697, on a chanté vigilles des morts pour le repos de l'âme d'écuyer Hervé Dufresne, sieur Des Sauldrais, décédé à la mer dans un combat contre les Hollandois, où il s'est fort signalé en qualité de capitaine de *la Faluère*, ayant enlevé, avec ledit vaisseau et trois autres commandéz par

(1) Desclouzeaux à Pontchartrain, 29 mars 1697 (Ch. Cunat, p. 190).

(2) Pontchartrain à Du Guay-Trouin, 10 avril (Archives Nat., *Marine*, B² 125, fol. 55; B² 121, fol. 147).

les capitaines de cette dite ville, une flotte hollandoise composée de vingt vaisseaux et convoyée par trois convoys de cinquante-six, cinquante et quarante pièces de canon, quoy qu'ils n'eussent, les quatre ensemble, que cent quarante-neuf pièces ».

A la place de sa frégate délabrée, Du Guay-Trouin reçoit le commandement du vaisseau *le Solide*, qu'il joindra à quatre autres gros vaisseaux pour rentrer en campagne (1). Ainsi va-t-il balayer les terribles croiseurs britanniques *Medway* et *Expedition* des capitaines Cleveland et James Stuart, qui mènent la vie dure à nos corsaires. Le premier en a capturé une dizaine, entre autres *la Princesse de Hanovre*, de vingt canons, et *le Pontchartrain*, de cinquante (2). Les Anglais, inquiets, rôdent aux abords de la rade de Brest où une de leurs escadres livre bataille au capitaine de vaisseau Robeck de Pallières (3). Mais Du Guay-Trouin ne sortira point du Goulet. Ce qui est venu le clouer au port, c'est l'annonce soudaine de la paix.

(1) Pontchartrain à Du Guay-Trouin. 7 août 1697 (B^2 122, fol. 131). Il lui refuse, par contre, *la Mutine* et *la Gaillarde*. 9 septembre (fol. 233).

(2) 17 janvier et mai 1697 (Déclaration du capitaine Rosser de *la Princesse de Hanovre* : Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 10570. fol. 248. — Charnock, t. III, p. 67; t. II, p. 432).

(3) 15 juillet 1697 (B^4 18).

LA GUERRE COLONIALE

AUX INDES ORIENTALES

I

LA CAMPAGNE DE DU QUESNE-GUITON (1690-1691).

La disparition du pavillon fleurdelisé au Siam nous a réduits à quelques comptoirs et à de petites colonies de peuplement dans l'océan Indien. Encore la Compagnie des Indes Orientales, qui les possède, a-t-elle renoncé à « la propriété et seigneurie de l'île de Madagascar », désormais réunie à la Couronne (1), mais, en fait, abandonnée. Elle relève, depuis la mort de Colbert, du secrétaire d'État aux Finances Le Pelletier, qui la laisse frapper (2) par la prohibition d'importer des toiles peintes de l'Inde, des soieries et des tissus d'or et d'argent, qui viendraient concurrencer nos industries. Son trafic ainsi compromis, une escadre fut expédiée dans l'océan Indien pour le protéger.

Avec Abraham Du Quesne-Guiton, que les cuisants sou-

(1) Arrêt du Conseil du 4 juin 1686 (Archives Nat., AD IX, 384. — Henry WEBER, *La Compagnie française des Indes*. Paris, 1904, in-8°, p. 176).

(2) En 1686.

venirs de sa captivité, après la prise de Trinquemalé en 1672, rendent féroce pour les Hollandais, et avec le chevalier d'Aire, aussi mal disposé pour les Anglais, — « malheur à ceux de cette nation qui tombent sous leur coupe » ; — ils emmènent de quoi assouvir leur rancune : quatre vaisseaux, deux frégates (1), deux compagnies d'infanterie, dix-sept cents hommes (2).

Dans son journal de bord, le Parisien Robert Challes a croqué choses et gens d'une plume fort alerte : « M. Du Quesne a l'abord tout gracieux; M. de Joyeux, qui ne fait pas le voyage de bon cœur; Hurtain, vieux matelot natif de la Tremblade, la pépinière des matelots; M. de Bouchetière, qui se fait nommer le chevalier, je ne sais de quel ordre, ne lui voyant ni croix de par Dieu, ni de par le diable, tout frais émoulu d'Espagne, une barbe en forme de poignard, un orgueil et une morgue à faire peur aux vaches; le R. P. Tachard, qui a fait bien du bruit dans le monde et, avec lui, plusieurs Siamois. Mais à propos, comment vont-ils faire lorsqu'ils seront retournés chez eux où il ne croît point de vin, eux qui l'avalaient de si bonne grâce à Paris?... Notre vaisseau est une véritable basse-

(1) *Le Gaillard* et *l'Oiseau*, de quarante-huit canons, Du Quesne-Guiton et chevalier d'Aire; *le Florissant* et *l'Écueil*, de trente-huit canons, de Joyeux et Hurtain; *le Dragon* et *le Lion*, de vingt-quatre canons, de Quistillic et de Chamoreau.

(2) *Journal de deux voyages à Siam de* Du Quesne-Guiton *(1686-1691)*, cité. — *Relation du voyage et retour des Indes Orientales pendant les années 1690-1691*, par un garde de la marine [Claude-Michel Pouchot de Chantassin], servant sur le bord de M Duquesne, commandant de l'escadre. Paris, 1692, in-12. — Robert Challes, écrivain de *l'Écueil*. *Voyage fait aux Indes Orientales par une escadre de six vaisseaux commandés par M. Duquesne*, depuis le 24 février 1690 jusqu'au 20 août 1691. La Haye, 1721, 3 vol. in-12 : réédité par Jules Sottas, *Une escadre française aux Indes en 1690*. Paris, 1905, in-8°. — P. Lenfant, garde de la marine, journal de l'expédition de l'amiral Du Quesne aux Indes Orientales en 1690-1691 (Ms. de la collection G. Du Loup). — *Records of Fort Saint-George* [*Madras*]. *Diary and consultation book of 1690*. Madras, 1917, in-fol., p. 60, 66.

cour. Où se mettre pour respirer? Tout est plein de cages et de parcs.

« 5 mars. Il commence à faire chaud. Le soleil vient à nous, et nous allons à lui. Le navire ne branle point du tout; on lit et on écrit avec autant de tranquillité que dans une chambre. Saint Augustin, saint Bernard, A. Kempis m'entretiennent sérieusement, ou je me divertis avec Pétrone, Ovide, Horace, Juvénal, Corneille, Racine, Molière et d'autres.

« 17 avril. Tous les chirurgiens de l'escadre sont venus ce matin à bord pour y faire une nouvelle consultation sur la maladie de M. Hurtain. Faut-il tant d'ignorants pour tuer un homme âgé et malade, surtout dans ce climat ». De fait, peu de jours après, le cadavre du capitaine de *l'Écueil* glissait à la mer après avoir, selon le rite, fait le tour du bâtiment.

« D'où est le navire? » crie-t-on, dans la nuit du 2 au 3 juillet, à un vaisseau mouillé sous Anjouan et que « la terre mangeait ».

— « De Londres. Et vous? »

— « D'Amsterdam », riposte le nouveau commandant de *l'Écueil*, Glandevès de Porrières. Et comme l'inconnu refuse d'envoyer sa chaloupe avec ses papiers, *l'Écueil* lui lâche à portée de pistolet une bordée, à laquelle répond le cri déchirant de « Miséricorde », puis une salve. Les boulets pleuvent sur notre poupe, où on en comptera soixante-quatre « entre les pompes et l'arcasse. Pas un souffle de vent; la mer unie comme une feuille de papier; tout portait ». Un cri retentit le long de notre bord : — « A moi, Français, à moi! » C'est un Malouin qui s'évade du navire inconnu; le *Philip Herbert*, de soixante canons, est, dit-il, chargé de draps d'écarlate et d'argent pour près de deux millions; le prince d'Orange l'envoie à Bombay avec deux cent cinquante marins et soldats et quatre-vingts

passagers, dont « un riche banqueroutier ». Résolu à faire sauter son vaisseau plutôt que de se rendre, son capitaine, pour donner du cœur à ses gens, « a fait boire à chacun un grand coco plein de vin de Canarie ».

Ses câbles coupés, il tâche de gagner le large, malgré les bordées de notre vaisseau amiral, et par une habile manœuvre, se place entre *le Gaillard* et *l'Écueil*, de façon à les empêcher de tirer l'un sur l'autre; et « lui, de faire feu des deux côtés ». Pour nous désorienter, il met à l'avant et à l'arrière les mêmes feux que nous, ce qui n'empêche pas *le Florissant* de « tomber sur lui avec beaucoup de résolution », *le Lion* et *l'Oiseau*, « le plus mauvais voilier de l'escadre, » de le foudroyer à leur tour.

Du Quesne-Guiton, comptant douze tués et blessés sur *le Gaillard*, trente-six sur *le Florissant* et le lieutenant de *l'Écueil*, Bouchetière, grièvement blessé, « remet la partie à la pointe du jour », lorsque le *Philip Herbert*, à deux heures et demie du matin, par petit vent du Sud, tente de franchir le cercle qui le tient prisonnier. Mais le commandant Glandevès de Porrières « fait jouer nos violons pour lui donner l'aubade, comme il lui a donné la sérénade ». Un bruit de mousqueterie ininterrompue y répond. Le capitaine anglais a tenu parole : il a mis le feu au coffre des feux d'artifice. « En un moment, ce ne fut que flamme. Le navire sembloit un charbon ardent. Le feu qui sort de la fournaise, n'est pas plus éclatant. Hurlant comme des damnés et courant en foule sur le mât de beaupré », tous les Anglais périrent, leur capitaine excepté.

A Pondichéry, François Martin est dans l'angoisse depuis qu'il a appris, le 3 août, qu'à Madras, en présence des troupes anglaises on a déclaré aux Français la guerre « à feu et à sang » (1). Comment tenir, avec la poignée de sol-

(1) Martineau, *Mémoires de* François Martin, t. III (sous presse).

dats évacués du Siam, dans un petit carré flanqué de tours rondes, alors que les Anglais ont une belle forteresse garnie de cent vingt canons et de huit cents hommes de garnison ! Aussi quel soulagement, quand il voit apparaître, le 11 août, deux petits bâtiments sous pavillon blanc, les éclaireurs de notre division navale. Fugitive quiétude!

La division hollandaise de Laurens Pitt est venue se joindre aux bâtiments britanniques massés sous les batteries du fort Saint-George de Madras : neuf vaisseaux néerlandais, cinq bâtiments anglais attendent le choc de notre petite escadre. Le commandant d'un corps de cavalerie du Mogol, pour lors à Madras, va être spectateur du combat.

Attaquer était une folie, « une résolution française, pour ne pas la baptiser autrement. Le chevalier d'Aire, à qui les mains démangeaient, déclara qu'il avait vu d'autres périls en sa vie et que celui-là ne l'épouvantait pas. — Ni moi non plus, répliqua Du Quesne, je ne crains pas plus pour ma peau qu'un autre. Allons au nom de Dieu et de saint Louis, dont c'est justement la fête », le 25 août 1690.

Le Lion et *le Dragon*, de vingt-quatre canons, serrant la terre du côté de San-Thomé, attachent la partie; les vaisseaux de trente-huit pièces, *l'Écueil* et *le Florissant*, suivent; *le Gaillard* et *l'Oiseau*, qui ont quarante-huit canons, ferment la marche; et tous engagent avec l'amiral hollandais, qui a soixante pièces, une violente canonnade. Le chevalier d'Aire a la manche du justaucorps traversée, le commandeur de Porrières la figure éclaboussée par le sang d'un matelot, décapité au moment où il servait à boire. A la faveur du « feu extraordinaire » de nos deux frégates d'avant-garde, le lieutenant d'Auberville mène contre l'amiral hollandais une prise, — *le Montfort de Batavia*, — transformée en brûlot. Déjà l'équipage ennemi se jette effrayé dans les chaloupes du bord, quand les

grappins d'abordage, qui ne sont que des cercles de barrique, cèdent; et le brûlot se consume sans effet.

De part et d'autre, les adversaires s'attribuent la victoire, les uns disant que nous avons perdu deux cent quatre-vingts hommes; les autres, que l'amiral hollandais a été tué, que l'amiral anglais Heath a le nez coupé et qu'on entend les salves tirées sur la sépulture des officiers morts au feu. La vérité est que les Annales du fort Saint-George de Madras n'avouent que dix-sept tués et blessés à bord de l'escadre des coalisés : nous en avions trente-cinq sur *l'Écueil.* Mais nous enlevâmes un navire anglais « à la barbe des ennemis », rangés en bataille, les batteries du fort Saint-George tirant par les créneaux de leur ligne.

Sans être inquiété par eux, Du Quesne-Guiton se retira. Il poursuivit sa route.

Il eût été bien inspiré en faisant escale à Ceylan. Si les Hollandais nous avaient délogés de Trinquemalé en 1672, ils n'avaient pas conquis l'affection des Cinghalais. Un gentilhomme poitevin, le sieur de La Nérolle, demeuré près du roi de Ceylan, armait même contre les Hollandais une armée formidable pour les chasser de leurs cinq établissements insulaires (1); et il y serait peut-être parvenu si Du Quesne-Guiton lui avait prêté son concours.

Du Quesne, au reste, ne put rallier Merguy. C'en était fait de notre éphémère établissement au Siam. Il fallut débarquer à Balassore les deux mandarins siamois et à Pondichéry le Père Tachard. Une relâche à l'île double de « Negraille », à quatre lieues de la côte du Pégou (2), leur fit découvrir un paradis pour les chasseurs, — il n'était « point d'isle plus remplie de toute sorte de gibier »; — le capitaine d'armes de *l'Oiseau* y fut éventré par un buffle.

(1) *Gazette de France* du 24 février 1691.

(2) Deux îles sont proches du cap Negrais.

Au retour, « les matelots dançoient soir et matin, au son du tambour et du hautbois », quand, le 1er mars 1691, au large des Mascareignes, éclata « la plus affreuse tempête du monde. Ne sçachant plus quelle manœuvre faire pour nous sauver, on s'adressa à Dieu, voüant publiquement de faire dire à Sainte-Anne d'Auray un service. M. Du Quesne, à genoux sur son lit, sembloit nous avertir qu'il n'y avoit plus d'espérance, à moins qu'elle ne vînt d'en haut ». Il fut exaucé. Ses six vaisseaux échappèrent à la furie de la mer, mais réduits à l'état d'hôpitaux. Ils firent pourtant figure de navires de guerre et, les coffres à fond de cale, les branles à bas, offrirent la bataille à dix vaisseaux anglais rencontrés le 6 juin, mais pour faire fausse route dans la nuit, « seul parti que la misère obligeoit de prendre ». Ils abordaient le lendemain à Saint-Pierre de la Martinique et, le 19 août, au Port-Louis.

II

FRANÇOIS MARTIN, LE FONDATEUR DE PONDICHÉRY

Nos destinées aux Indes Orientales étaient alors entre les mains du fils d'un épicier parisien, qui avait de son rôle une juste et haute idée : « Il faut, disait François Martin, que les personnes qui sont à la tête des Compagnies dans les Indes, aient d'autres qualités que celles qui regardent la fonction simplement d'un habile marchand : c'est un service mêlé, où il est nécessaire de savoir un peu de tout » (1), être diplomate et, au besoin, ingénieur.

Et c'est ainsi que du « petit village » de Pondichéry, il

(1) *Mémoires de* François Martin, *fondateur de Pondichéry* (1665-1696), publiés par A. Martineau. Paris, 1931, in-8°, t. I, p. xxvii : Bibliothèque d'histoire coloniale.

compte faire une des cités les plus importantes de la côte de Coromandel, quand la guerre vient compromettre son œuvre.

Pondichéry n'a, pour se défendre, qu'une garnison de cent vingt hommes. Mais elle a François Martin. Aussi les Hollandais, pour la réduire, ne mobilisent pas moins de huit mille hommes, que conduit Laurens Pitt, gouverneur du comptoir de Négapatam, dix-sept vaisseaux et six frégates. Battu par soixante pièces lourdes et par des mortiers, bombardé par la flotte, François Martin n'a, pour soldats, que des « misérables qu'on avait pris gueusant aux portes des maisons de France » (1); au premier combat, nos auxiliaires, « Radjpoutes et Mores », désertent. Les parapets du fort s'écroulent. Notre riposte en artillerie manque de vigueur, la poudre hindoue ne valant point celle de l'Europe. Au bout de quinze jours, le 6 septembre 1693, le conseil de guerre reconnaît l'impossibilité de résister davantage. Il faut se rendre : « Plutôt faire tout sauter que de nous rendre à des capitulations honteuses », déclare François Martin. Les Hollandais lui accordèrent les honneurs de la guerre, la sortie du fort, « mèche allumée, tambour battant, balle en bouche, enseignes déployées, avec deux pièces de canon ». La petite garnison fut rapatriée en France, et lui emmené à Batavia.

Une escadrille de quatre vaisseaux (2), partie pour les Indes Orientales sous le commandement du capitaine de frégate d'Andenne, n'avait pu relâcher à Pondichéry pour lui porter secours : elle s'était bornée à charger à Surate du coton, des soieries, des épices et de l'indigo, et n'avait

(1) Dessin du siège de Pondichéry, août 1693 (Bibl. Nat., Estampes, Od. 59, fol. 17). — Lettre de Pillavoine à la Compagnie, Surate, 28 novembre 1693. — *Mémoires de* François Martin (1664-1694), aux Archives Nat., T. 1169. — Henry Weber, p. 180, note 2.

(2) *Le Fendant*, vaisseau du Roi, *le Florissant, l'Écueil et le Lonray* vaisseaux de la Compagnie, appareillèrent à Lorient le 26 mars 1692.

fait retour en France, après escale à la Martinique, qu'en mars 1694 (1).

Dès que fut connue la perte de Pondichéry, une expédition fut décidée pour rétablir notre prestige. Le capitaine de vaisseau Serquigny d'Aché partit en janvier 1695 avec trois vaisseaux de la marine royale et trois bâtiments de la Compagnie armés en guerre. Mais les résultats obtenus furent désastreux. L'escadre ne put délivrer les navires français bloqués dans le Gange, pas plus que les bâtiments de la Compagnie ne purent charger de marchandise à Surate (2).

EN AFRIQUE OCCIDENTALE

LA COMPAGNIE DU SÉNÉGAL ET LA COMPAGNIE DE GUINÉE

Depuis le mois de janvier 1685, deux Compagnies françaises se partageaient le trafic de l'Afrique Occidentale : la Compagnie du Sénégal, du cap Blanc à la côte de Sierra Leone (3) ; la Compagnie de Guinée, du Sierra Leone au cap de Bonne-Espérance (4). Les comptoirs dont jouissait la première étaient disséminés : les Hollandais l'avaient

(1) Correspondance de Pontchartrain avec Céberet et les directeurs de la Compagnie. 1692-1694 (Archives Nat., *Marine*, B² 85, fol. 25, 116, 288, 415, 788; B² 89, fol. 67, 190, 454, 537; B² 92, fol. 730, 782; B² 97, fol. 72; B³ 69, fol. 530; B³ 77, fol. 124, 144, 157, etc. : Paul Kaeppelin, *Les Origines de l'Inde française. La Compagnie des Indes Orientales et François Martin*. Paris, 1908, in-8°, p. 231).

(2) Kaeppelin, p. 236.

(3) Le P. Jean-Baptiste Labat, *Nouvelle relation de l'Afrique Occidentale, contenant une description exacte de Sénégal*. Paris, 1728, in-12, t. I, p. 30, 52.

(4) *Le commerce de l'Amérique par Marseille*. Avignon, 1764, in-4°, t. II, p. 306.

évincée de l'île d'Arguin, en s'y établissant subrepticement sous le pavillon de l'électeur de Brandebourg pour ne pas violer les termes du traité de Nimègue. Mais la Compagnie du Sénégal avait Portendik en territoire maure, Saint-Louis et, en amont, Saint-Joseph sur le Sénégal, un autre comptoir sur la Falémé, dans le voisinage de régions aurifères, Gorée, non loin du cap Vert, Joal, Albreda, sur la Gambie, et Bintan, sur un de ses affluents.

Elle donna mission de reconnaître sa concession à Michel Jajolet de La Courbe, en le munissant de lettres pour le commandant général Denis Basset, résidant à Gorée, et pour Louis Moreau de Chambonneau, commandant à Saint-Louis. Son voyage eut pour la géographie les résultats les plus heureux, car le Sénégal passait pour une branche du Niger; et suivant l'erreur consacrée par les cartes médiévales, les fleuves de l'Afrique Occidentale avaient, croyait-on, la même source que le Nil. La Courbe recueillit lui-même de sa relation de voyage les fruits, car il était, quatre ans plus tard, au moment où s'ouvrait la guerre, « commandant, directeur et inspecteur général de la côte d'Afrique » . Et il le resta jusqu'en 1693, date où le Sénégal passa aux mains des Anglais, mais pour être repris par un vaisseau du Roi (1).

C'était plutôt dans la concession de la Compagnie de Guinée que se pratiquait la traite.

De la hardiesse des négriers, les aventures du Bordelais Étienne de Montauban donnent une idée. Patenté par le gouverneur des Antilles, son vaisseau de trente canons, *la Machine* ou *les Trois Frères*, que montent cent quatre-vingts hommes, sillonne l'Atlantique depuis Sierra-Leone, dont il fait sauter la forteresse, jusqu'à la Bermude, où il

(1) *Premier voyage du sieur* DE LA COURBE *fait à la coste d'Afrique en 1685*, publié par P. CULTRU. Paris, 1913, in-8°, p. 15 : Société de l'histoire des colonies françaises.

enlève, le 27 juillet 1694, toute une flottille anglaise. Son retour à Bordeaux, à la tête de quatre navires, a quelque chose de triomphal : ses corsaires répandent l'or à poignées, font escorter, en plein jour, de flambeaux allumés leurs chaises à porteurs et multiplient les extravagances,

Les voilà de nouveau en mer à bord du *Loup*, de vingt-quatre canons, une de leurs prises, à eux adjugée. Montauban assaille un convoi hollandais sous la forteresse des Trois Pointes, enlève dans le golfe de Guinée, en février 1695, un négrier anglais, chargé d'ivoire et de nègres; et enfin, sur les côtes de l'Angola, il livre bataille à un vaisseau anglais de cinquante-deux canons. L'Anglais, accroché par les nôtres, se fait sauter plutôt que de se rendre. *Le Loup* a péri avec lui. Il ne se sauva des nôtres que seize hommes, dont Montauban, qui, ballotté pendant cinq jours sur une épave, gagna, au cap Lopez, les États d'un roitelet nègre de ses amis : il était si défiguré que le roitelet ne le reconnut qu'à une cicatrice. Parrain de l'héritier royal, qui fut baptisé Louis Le Grand, Montauban gagna la Barbade, une des Antilles anglaises, à bord d'un vaisseau portugais (1).

(1) *Relation du voyage du sieur* de Montauban, *capitaine de flibustiers en Guinée en l'année 1695*. S. l., 1698, in-8°. — G. Ducaunès-Duval, *Le Corsaire de Montauban à Bordeaux*. Bordeaux, 1905, in-8°, extrait de la *Revue philomatique de Bordeaux*. — Froger, *Relation du voyage de M. de Gennes*. Paris, 1698, in-12, p. 132. — Henry Ribadieu, *Histoire maritime de Bordeaux. Histoire des corsaires bordelais*. Bordeaux, 1854, in-8°.

AUX ANTILLES

I

PRISE ET PERTE DE SAINT-CHRISTOPHE
ATTAQUE DE LA GUADELOUPE
(1689-1692).

Aux Antilles, dès le début des hostilités, le duel s'est engagé. C'est à qui chassera des petites îles voisines son adversaire. Le comte de Blénac, en 1689, gagne la première manche. A la tête de six vaisseaux de guerre et de seize transports, il s'empare de l'île hollandaise de Saint-Eustache, puis déloge de Saint-Christophe les Anglais, avec le concours des Irlandais catholiques établis dans l'île. Le gouverneur des Petites Antilles dites Leeward, Christopher Codrington a peine à préserver de nos coups l'île Nevis (1).

Mais à l'arrivée de l'escadre du commodore Lawrence Wright, c'est lui qui gagnera la seconde manche. En juin 1690, deux prisonniers évadés de Nevis apportent à Saint-Christophe l'annonce de l'approche de l'ennemi. Le 28, cinquante-deux voiles paraissent du côté de la petite Saline. Aux trois mille hommes de Codrington, troupes réglées, matelots, flibustiers et Religionnaires français, le gouverneur de l'île, Charles de Peychpeyrou-Comminge, chevalier de Guitaud, ne peut opposer que onze cents miliciens, encadrés par trois compagnies d'in-

(1) W. J. Hardy, *Calendar of State Papers. Domestic series, 1689-1690*, p. 307. — Fortescue, *Calendar of State Papers Colonial series. America and West Indies (1689-1692)*. London, 1901, in-8°, n°s 345, 348. — William Thomas Morgan, *The British West Indies (1689-1697)*. University of Indiana.

fanterie. Tournés par les flibustiers anglais le 1er juillet, ses hommes « défilent par la queue » et se replient sur le fort Charles de la Basse-Terre. Le 11 juillet, la Basse-Terre est investie par terre et par mer; bombardée de Brimstone hill par des pièces longues de neuf pieds, elle est prise sous le feu de l'escadre de Wright. Le 22, elle capitule (1). Le 4 août, Saint-Eustache nous est, à son tour, enlevée, Marie-Galante tombe aux mains des Anglais. Avec deux mille hommes et une flotte, nos adversaires se flattent de nous expulser des petites Antilles. Ils en auront le démenti.

L'an d'après, c'est la Guadeloupe que Christopher Codrington attaque. Le 1er mai 1691, ses dix-huit cents hommes débarquent des navires de Wright et campent devant la Basse-Terre, que défendent quatre cents des nôtres, secondés par une autre troupe qui tient la montagne et harcèle les assiégeants. « La balance est contre nous », écrit Codrington, en demandant du renfort à son collègue de la Barbade. Du renfort? — C'est une division de onze navires français qui pénètre dans le cul-de-sac de la Guadeloupe. Le marquis d'Éagny, gouverneur général des Antilles, avec la fougue d'un ancien capitaine aux gardes françaises, après avoir jeté dans l'île deux compagnies et six cents flibustiers, parle d'attaquer l'escadre anglaise. Quatre vaisseaux du chevalier d'Arbouville (2) et trois navires marchands armés en guerre, aussi lents que de véritables charrettes », sans combat, remportèrent une victoire.

(1) « Relation de tout ce qui s'est passé entre les Français et les Anglais dans la prise de l'isle et du fort Saint-Christophe au mois de juillet 1690 », par le chevalier de Guitaud (Bibl. Nat., Franç. 20625, fol. 291). — Rapport du général Codrington. Camp de Saint-Christophe, 4 juillet vieux style (Fortescue, p. 291). — Burchett, p. 125.

(2) *Le Mignon*, *l'Emerillon*, *le Hasardeux* et *le Cheval Marin*, commandés par d'Arbouville, de La Flocelière, Du Casse et Hitton.

Avisés de leur présence sur la côte, le 24 mai 1691, Wright décida en conseil de guerre de se porter à leur rencontre. Les troupes de débarquement, réduites à onze cents hommes et menacées d'être écrasées, furent rembarquées, en dépit de l'opposition de Codrington, qui redoutait une contre-attaque contre les Petites Antilles anglaises : « La perte des Petites Antilles n'est pas de grande conséquence, répliqua Wright d'un ton bourru : la Barbade et la Jamaïque suffiront à alimenter de sucre l'Angleterre (1) ».

Et il partit à la poursuite de notre division navale, qu'il crut joindre en vue de Marie-Galante, mais qui se déroba du côté de la Dominique et gagna la rade de Saint-Pierre de la Martinique. Wright croisait quelques jours plus tard une seconde escadre française, qu'il esquiva en faisant fausse route et qui rallia, le 7 juin, la division d'Arbouville. C'était Du Quesne-Guiton qui arrivait du fond de l'océan Indien (2).

Le commandement de la mer des Antilles passait des coalisés aux Français. Le *Jersey*, beau vaisseau de ligne anglais qui battait l'estrade du côté de la Guadeloupe, était enveloppé le 28 décembre par deux frégates de quarante-quatre et seize canons. Son premier lieutenant blessé, son second et son maître d'équipage tués, le capitaine Bomsted se rendait au bout d'un quart d'heure, honni par les siens (3).

C'était maintenant le comte de La Roche-Courbon de

(1) Lettres de Codrington. Camp près de la Basse-Terre de la Guadeloupe, 30 avril v. st. 1691. — Antigoa, 3 juillet v. st. ; — lettre de Kendall, gouverneur de la Barbade. 4 juillet v. st. (FORTESCUE, *Calendar... America (1689-1692)*, n°s 1557, 1617, 1621). — Le P. LABAT, *Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique*. Paris, 1742, in-12, t. V, p. 260.

(2) POUCHOT DE CHANTASSIN, *Relation du voyage et retour des Indes orientales*, p. 323.

(3) Codrington aux Lords of Trade, 3 janvier v. st. 1692 (FORTESCUE, n° 1993).

Blénac qui pourchassait les Anglais à la tête de dix-huit navires de guerre, dont deux brûlots. En vain, le gouverneur de la Barbade renforça-t-il de sept cents hommes du régiment Bolton l'escadre du capitaine Ralph Wrenn (1). Celui-ci ne put aligner que cinq vaisseaux de ligne (2), six navires marchands et des sloops armés en guerre, lorsque, le 3 mars 1692, Blénac se présenta en bataille, son vaisseau de soixante canons au centre, deux vaisseaux de quarante-quatre en pointe (3), par le travers de la Désirade.

A huit heures, *le Vermandois*, battant pavillon du comte de Blénac, arrivait vent arrière sur la *Mary*, de soixante-deux canons, lieutenant Wyatt, qui fermait la marche et que soutinrent, « costé en travers », le *Mordaunt* et la frégate *England*. Le matelot de Blénac, Roussel et La Caffinière chargeaient également l'arrière-garde; Vaudricourt et Pontac prenaient à partie, à l'avant-garde, le vice-amiral anglais. « L'ennemy arriérait toujours dès qu'il avait tiré sa bordée », jetant à la mer, pour s'alléger, « chaloupes, coffres, hardes, bariques, provisions ». Le lendemain, il était à vingt lieues du théâtre de l'action, entre Sainte-Lucie et la Martinique.

« Pourquoy suis-je gouverneur de Saint-Domingue, écrivait Du Casse, la dignité ne m'en plaist pas. J'aymerois bien mieux estre officier de vaisseaux » que de gouverner

(1) Relation du combat de la Désirade. La Capesterre, 8 mars 1692 (*Mercure galant*, mai 1692, p. 197. — *Gazette de France*, 10 et 6 septembre). — Rapport du gouverneur de la Barbade, 14 mars (FORTESCUE, n° 2110). — BURCHETT, p. 139. — CHARNOCK, t. I, p. 383.

(2) NORWICH, *Mordaunt*, *Diamond*, *Mary*, *Antelope*.

(3) *Vaillant*, Vaudricourt, *Léger*, Contré-Blénac, *François*, Pontac, *Émerillon*, de La Flocelière, *Faucon*, Sainte-Marie, *Droite*, Vieuxpont, VERMANDOIS, BLÉNAC, *Brusque*, Roussel, *Chasseur*, Valbelle Saint-Symphorien, *Solide*, Pradine, *Bouffonne*, Julien, *Jersey*, Du Buisson, *Neptune*, La Caffinière (*Mercure galant*, mai 1692, p. 214).

une colonie « composée des égouts de tout le royaume, sans vaisseaux, poudres ny fortiffications. Les flibustiers, qui estoient la terreur des Indes, sont presque tous péris ». Et il fallait faire face aux Espagnols de l'île et aux Anglais de la Jamaïque.

Du Casse était Béarnais. Il usa de ruse. « Lorsque j'arrivay au Petit Gouave avec les vaisseaux du Roy, écrivait-il, j'avois quelques prisonniers anglois ausquels je fis insinuer que nos mouvemens tendoient plus à l'attaque de Saint-Domingue (S. Domingo) qu'à nostre deffence et qu'il y avoit des galliotes à bombes arrivéz. Ils gobèrent cette pillule. Je les renvoiay ». Les Espagnols se tinrent cois jusqu'au printemps. Quand ils s'ébranlèrent, Du Casse se porta le 20 février 1692 au Port-de-Paix avec deux corsaires et deux compagnies d'infanterie, tandis que Laurent de Graff allait avec sept cents hommes à la rencontre des Espagnols, qui se débandèrent (1).

Les Anglais devaient succéder aux Espagnols. En possession d'un recensement de la côte occidentale de Saint-Domingue, ils connaissaient nos points faibles. Et trois mille hommes allaient appareiller à la Jamaïque avec dix navires de guerre, quand un tremblement de terre, le 19 juin 1692, ruina le Port-Royal et ensevelit onze mille habitants, nègres et blancs : l'île semblait « se fondre ». Un corsaire, Daviot, qui était venu se pourvoir de nègres à la Jamaïque comme en une *petite Guinée*, échappa au désastre. Mais cerné par le *Guernsey* et deux autres navires anglais, il leur abattit soixante-dix hommes et se fit sauter au moment où ses adversaires montaient à l'abordage (2).

(1) Du Casse à Pontchartrain. Port-de-Paix, 23 octobre 1691; Le Cap, 7 mai 1692 (Bibl. Nat., Clairambault 878, fol. 20, 24). — Le P. de Charlevoix, *Histoire de l'isle espagnole ou de S. Domingue*. Paris, 1731, in-4°, t. II, p. 244. — Baron Robert Du Casse, *L'amiral Du Casse, chevalier de la Toison (1646-1745)*. Paris, 1876, in-8°.

(2) Le P. de Charlevoix, t. II, p. 244. — Rapport du président et du

II

LES MÉCOMPTES DU CONTRE-AMIRAL ANGLAIS WHELER (1693).

Le 11 avril 1693, une flotte de quarante-sept voiles paraissait en vue de la Martinique, louvoyait au sud-est et, disparaissant derrière les anses d'Arlet, mouillait dans le cul-de-sac Marin, l'un des cantons les moins peuplés de l'île. C'était l'escadre du contre-amiral Francis Wheler, qui amenait de la Barbade les troupes du colonel Foulke. En dépit de nos tirailleurs qui, masqués dans les herbes, faisaient subir à la colonne anglaise de sanglantes pertes, les églises et les sucreries de la Rivière-Pilote, du Marin et du quartier Sainte-Luce furent brûlées.

Le 19 avril, parurent les renforts anglais de Nevis, Antigoa et Saint-Christophe, huit cents créoles enrégimentés sous les colonels Williams et Blakiston. Le contre-amiral Wheler estima, malgré tout, impossible d'attaquer Fort-Royal, où Ruyter avait vu briser ses assauts. Le fort Saint-Pierre, plus au nord, parut plus facile à enlever. Le 28 avril, un débarquement s'opérait hors de portée du fort, dans le fonds Canouville; le colonel Williams, face à Saint-Pierre, couvrait le colonel Foulke qui marchait à l'assaut d'un morne fortifié. Mais une charge de cavalerie du brave François de Collart, soutenue par des miliciens, arrêta les Anglais. Une seconde tentative fut encore plus désastreuse pour les assaillants, qui se rembarquaient dans la nuit du 1er au 2 mai. L'escadre de Wheler, à elle seule, comptait six cent

conseil de la Jamaïque. A bord du *Richard and Sarah*. Jamaïque, 20 juin (v. st.) 1692 (Fortescue, p. 652).

soixante-huit morts, la plupart, il est vrai, de maladies (1).

N'ayant pas pu décider le gouverneur de la Nouvelle-Angleterre à monter une attaque contre Québec, le contre-amiral Wheler se rabattit sur Terre-Neuve, où il ne fut pas plus heureux qu'à la Martinique. L'entrée de la passe de Plaisance, le 28 août 1693, lui parut impraticable : de gros câbles en travers du goulet, les trente canons du fort et les retranchements où étaient embusqués nos colons, empêchèrent les Anglais d'aller de l'avant. « Sans gagner de réputation, écrivait le secrétaire de l'amirauté britannique (2), nous perdîmes beaucoup de braves officiers et de bons soldats. Ce fut un bonheur que l'escadre ne pérît, faute de matelots pour la ramener ».

Et le calvaire des marins anglais aux Antilles n'était point fini.

Le *Mordaunt* se jette à la côte à Cuba et périt (3). Le *Falcon*, de quarante canons, se laisse attirer dans une embuscade, en poursuivant une de nos corvettes détachée comme appât du côté de la Jamaïque. Foudroyé par *le Solide* du capitaine de Planta qui l'oblige à fermer ses sabords, accosté, les grappins levés, par *le Téméraire* du chevalier de Rollon, menacé par *l'Envieux* du capitaine de Montségur, le capitaine Bryan, ayant dix-huit tués,

(1) Les sources françaises ont été fort bien résumées par I. Guet, *Origines de la Martinique. Le colonel François de Collart et la Martinique de son temps*. Colonisation, sièges, révoltes et combats de 1625 à 1720. Vannes, 1893, in-8°, p. 219. — « Journal Kept by sir Francis Wheler, Knight, rear-admiral », 30 mars-18 mai v. st. 1693. A bord de la *Résolution*, 4 juin (*The Manuscripts of His Grace the duke of Portland preserved at Welbeck abbey*. London, 1894, in-8°, t. III, p. 516). — Analyse d'une lettre de Wheler, datée de la *Resolution*, 12 avril v. st. transmise par Kendall à Nottingham. La Barbade, 12 mai v. st. (Fortescue, n° 334). — Rapport de Codrington. Saint-Christophe, 10 mai (Fortescue, n° 336). — Liste des pertes de l'escadre anglaise. Mai (Fortescue, n° 339). — Rapin de Thoyras, t. XI, p. 317.

(2) Burchett, p. 177.

(3) Fortescue, n° 876 : lettre de Beeston, 12 février 1694.

baisse pavillon (1). Son vaisseau, sous le commandement de Lortange, grossira notre station navale des Antilles.

Et les relèves qu'on attend d'Angleterre succombent dès qu'elles débouchent de la Manche dans l'Océan. Un vaisseau de cinquante-six canons, qui transporte avec sa suite le gouverneur de la Barbade, est enlevé par le Malouin de Beauchesne. Un autre navire, chargé de catholiques anglais qu'on déporte, les fers aux pieds comme des esclaves, à la Jamaïque, est capturé par *le Comte de Toulouse* et amené à Saint-Malo (2).

La défense des Antilles anglaises ainsi affaiblie, le moment est pour nous propice de frapper un grand coup, encore que le capitaine de Saint-Marc ait dû échouer son vaisseau *le Hazardeux* à la côte de Saint-Domingue, « après avoir résisté pendant dix-neuf jours à la mer », et nous ait ainsi privés d'un puissant concours (3).

III

ATTAQUE DE LA JAMAÏQUE PAR DU CASSE (1694).

Le 10 juin 1694, le capitaine Elliot pénétrait, exténué, chez le lieutenant-gouverneur de la Jamaïque. En canot, avec deux hommes, il s'était évadé de Saint-Domingue pour prévenir son chef de l'arrivée imminente d'une flotte française : vingt navires, disait-il, trois mille hommes, Du Casse pour chef, et les déserteurs Stapleton et Lynch

(1) Avril 1694 (Le P. de Charlevoix, t. II, p. 255). — Relation de La Brouste, à bord de *l'Envieux*, 14 décembre 1694 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 15, fol. 451).

(2) *Gazette de France* des 7 août et 27 novembre 1694.

(3) « Mémoire du sieur de Saint-Marc arrivé depuis le 15 juin dernier 1694 de la coste de Saint-Domingue » (B⁴ 16, fol. 367).

pour guides. Alors que le lieutenant-gouverneur Beeston attendait l'attaque au Port-Royal, elle se déclencha le 27 juin sur le Port Morant, puis, un mois plus tard, contre Ouatirou, dans la Carlisle Bay. Un négrier, armé de trente canons, y fut brûlé : les retranchements anglais furent emportés, l'épée à la main, par le major de Beauregard, et une contre-attaque repoussée par les flibustiers de Laurent de Graff. Neuf drapeaux restaient entre nos mains : le colonel Claybourne s'était fait tuer en défendant la position. L'arrivée de la division navale du chevalier de Rollon consolide une victoire, qui coûtait aux Anglais une centaine de tués et blessés, la destruction de cinquante sucreries et deux cents maisons, et un demi-million de livres sterling. Le 3 août, Du Casse reprenait la route de Saint-Domingue avec dix-huit cents nègres ramassés comme butin (1).

En France, *le Téméraire* emporte des trophées de drapeaux. Mais son retour fut tragique. L'épidémie de fièvre jaune à bord, son capitaine et nombre de marins enlevés par le fléau, poussé par une « mer affreuse » vers les Sorlingues avec huit pieds d'eau dans la cale, il est rencontré le 8 décembre 1694 par l'*England*, de quarante-huit canons, dont la canonnade attire, le lendemain, un autre adversaire, le *Montagu*, de soixante canons. La mâchoire fracassée, le lieutenant Descoyeux passe le commandement et descend dans sa cabine. Le lieutenant de Beaumont fait

(1) Relation de ce qui s'est passé à la Jamaïque, par le chevalier de Rollon. Saint-Domingue, 1er septembre 1694 (Archives Nat., *Marine*, B4 15, fol. 444). — Relation de La Brouste, à bord de *l'Envieux*, 14 décembre (B4 15, fol. 451). — Le P. Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*. Paris, 1722, in-12, t. IV, p. 99. — « A brief account of what passed in Jamaica during the preparations and duration of the French attacks » (Fortescue, p. 326). — Relation du lieutenant-gouverneur Beeston. La Jamaïque, 18 août v. st. (Fortescue, p. 329). — Bilan des pertes anglaises à la Jamaïque et à la Barbade : cinquante navires, un demi-million de sterling. 1695 (*The manuscripts of the House of Lords, 1695-1697*, p. 76, 88).

reconnaître pour officiers les gardes-marines Consolin, Du Pont de Velleine et de Verre : les enseignes de Kerevin de Rollon et de Forsans, aux batteries, continuent le feu. Descoyeux, pansé de sa blessure, se fait porter sur le pont et repousse la sommation de William Bridges, capitaine du *Montagu*. « Battu par la hanche et par l'épaule », le grand mât abattu par la tempête, réduit à l'état d'épave, après « une des plus belles défenses qu'on eût vuë à la mer », *le Téméraire* se résigna à une « capitulation honorable », au moment de couler bas en vue de Kinsale (1).

Notre division des Antilles a l'habitude de ces sacrifices. La frégate *la Bouffonne* a quitté sa conserve en route pour Cayenne, quand elle est enveloppée, le 28 octobre 1694, par six navires de guerre hollandais. D'un feu qui crépite comme la mitraille, La Roche de Vesançay force les trois premiers à arriver. Tels « des Césars », ses officiers, « quoyque fort blessés, n'en donnent rien à connaître jusqu'à la fin du combat », qui nous laisse maîtres du champ de bataille, au prix de trente-deux tués et blessés (2).

Trois autres frégates (3), aux ordres du chevalier de Digoine, montent vers les Antilles pour assurer la relève de notre station navale. Là aussi, les belles traditions de notre marine y sont en honneur, l'humanité comme la bravoure. Invité par le comte de Blénac, par mesure de représailles, à déporter des prisonniers anglais dans les îles habitées par les féroces Caraïbes. — « Jamais, répond Digoine : c'est contre les droits de la guerre (4) ».

(1) Relation du combat, par Descoyeux (Archives Nat., *Marine*, B[4] 15, fol. 456). — Le P. Charlevoix, t. II, p. 262. — W. J. Hardy, *Calendar of State Papers. Domestic series, 1695*, p. 320. — L'état-major du vaisseau se trouve dans B[2] 88, fol. 254 v°.

(2) « Relation du combat livré le 28 octobre 1694 par la frégate du roi *la Bouffonne*, » signée de « La Roche de Vesançay » (Archives Nat., *Marine*, B[4] 15, fol. 369).

(3) *Badine, Wesep, Fourbe.*

(4) « Journal de voyage que M. le chevalier de Digoine, capitaine des

IV

ATTAQUE DE SAINT-DOMINGUE PAR LES ANGLO-ESPAGNOLS (1695).

A l'attaque de la Jamaïque, les Anglais ripostent par l'attaque de Saint-Domingue. Au commodore Robert Wilmot, l'amiral de l'escadre espagnole de *Barlovento* apporte son concours. Pour anéantir notre colonie, on disloquera les familles : les Anglais emmèneront les hommes, les Espagnols les femmes (1). Et comment résister à une armée de quatre mille hommes, que soutiennent vingt-deux navires ! Si renommé qu'il ait été pour sa bravoure, l'ex-flibustier Laurent de Graff, devenu lieutenant de roi, détale devant la colonne Lillingston. Le chevalier Du Lion, dont les batteries ont endommagé le *Swan,* est obligé de se replier aussi le 29 mai 1695, abandonnant vingt-huit canons que la poudre détrempée par la pluie n'a pas permis de faire sauter. Le cap Français est aux mains de l'ennemi.

Deux colonnes se portent sur Port-de-Paix, les Anglais par la côte, les Espagnols par les bois : Wilmot débarque à trois lieues de là, au quartier Saint-Louis, une batterie de marine. Le 24 juin, les assiégeants cernent la place, qui est sommée de capituler. A pic sur un précipice profond de soixante-cinq pieds, Port-de-Paix a une garnison de cinq cents hommes et quatre-vingts canons; le commandant de La Boulaye refuse de se rendre (2). Le major Bernanos

vaisseaux du Roy, commandant l'escadre pour les Isles de l'Amérique, a fait dans les Isles en 1694 », de novembre 1694 à mai 1695 (B^4 15, fol. 394).

(1) Madame de La Vigne-Payen à Pontchartrain. Saint-Domingue, 8 juin 1696 (Bibl. Nat., Clairambault 878, fol. 65).

(2) Le P. de Charlevoix, t. II, p. 266. — Une vue de Port-de-Paix en 1687 est reproduite par P. de Vaissière, p. 49. — Archives Nationales, *Colonies,* C^9 A^3. — « Letter from captain Robert Wilmot dated on board...

tente, dans la nuit du 14 juillet, une sortie... Un nègre de la compagnie Du Paty a déserté et livré le mot de passe. Bernanos et deux cents des siens sont massacrés dans une embuscade. Port-de-Paix succombe. Mais les assaillants sont « vraiment bas ». Les Espagnols ont quatre cents hommes malades ou épuisés : le régiment Lillingston est réduit à l'état de squelette. L'escadre espagnole, puis l'escadre anglaise évacuent en hâte Saint-Domingue, sans pousser jusqu'à Léogane où s'est retranché Du Casse. L'invasion se termine « comme un de ces orages qui crèvent avec un grand fracas sur le haut des montagnes et laissent les choses comme elles étaient auparavant » (1). La mésentente entre les troupes de terre et de mer britanniques est en grande partie la cause d'un incontestable échec (2).

V

CAPTURE DES GALIONS PAR PETIT-RENAU ET DES AUGIERS (1696 et 1697).

Petit-Renau a appareillé le 4 avril 1696 à Rochefort à destination des Antilles. *L'Intrépide* où il a arboré son pavillon de lieutenant général, est accompagné de trois autres vaisseaux et de deux frégates, dont l'une porte son nom et sa fortune (3). Le secrétaire d'État duc de

the Dunkirk in Port Royal harbour in Jamaica july 1695 : extracts of Journals of the sea-officiers » (Mr. Burchett's, *Justification of his navals. Memoirs in answer to reflections made by Col. Lillingston*. In the Savoy, 1704, in-8°, p. 6, 103). — Journal du commissaire Murrey sur la campagne (Fortescue, n° 1983). — Charnock, t. II, p. 377.

(1) Le P. de Charlevoix, t. II, p. 285.

(2) William Thomas Morgan, p. 402.

(3) Escadre du chevalier Renau : *Intrépide*, *Phœnix*, *Gaillard*, *Pontchartrain*, *Incognu* et *Renau*, de Saint-Malo (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 10570, fol. 242 : extrait des archives de l'Amirauté à Brest).

Shrewsbury tremble pour la flotte des Indes Occidentales, que menacent déjà quinze de nos corsaires (1). Mais ce furent surtout les Espagnols qui se trouvèrent atteints. La *Orca* de Carthagène, rencontrée le 29 juin à dix-sept lieues de la Havane par le chevalier de Chavagnac, se défendit cinq heures et ne se rendit qu'après avoir perdu le tiers de son équipage, qui était de deux cent soixante hommes; l'affaire coûtait au *Gaillard* une trentaine d'hommes hors de combat (2).

Mais qu'était-ce que cette capture en comparaison de l'objectif envisagé par « l'inspecteur général de la marine, la prise de toute la flotte des galions » : et Petit-Renau y aurait réussi, « si le dessein important et le judicieux motif de notre armement n'eust pas esté révélé par un traistre à qui il en cousta la vie dans Rochefort ». Ainsi parlait un bachelier en médecine, qui avait eu « le plaisir de s'estre trouvé plusieurs fois avec les symphonistes dans le vaisseau amiral » (3).

Une autre de nos escadres a la mission formelle de donner le coup de grâce à l'armadille espagnole et, au besoin, à la division anglaise des Antilles (4). Le chevalier Des Augiers a six vaisseaux, armés à Brest et à Rochefort (5). Le 26 octobre 1696, il attaque sous les forts de la Guayra à la côte de Caracas le galion *Margarita*, de qua-

(1) *Buccleuch Manuscripts*, t. II, p. 333, 336 : William Thomas Morgan, p. 404.

(2) Rapport du pilote Prieton, passager à bord de la *Orca*, de trente-six canons (*Memoires* de Villette, p. 255). — Rapport de Jacques Ernoul de La Linandais, capitaine du *Renau* (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 10570, p. 237).

(3) *Histoire du voyage de l'isle de Saint-Domingue dans le vaisseau « l'Espérance », escadre de Mr le chr Regnauld*, escrite en vers à M. Rafin à Rochefort par un homme de guerre bachelier en médecine [Train, sieur d'Aragon]. S. l., 1701, in-8° : Bibl. Nat., Ye. 34011.

(4) Instructions au chevalier Des Augiers (Le P. de Charlevoix, t. II, p. 292).

(5) *Bon, Bourbon, Aigle, Favori, Badine* et *Loire*.

rante canons, qui est enlevé à l'abordage par *le Bourbon* (1). « L'armada de Barlovento (2) », rencontrée le 6 janvier 1697 à douze lieues de Saint-Domingue, arrive « de bonne grâce », illusionnée par le pavillon anglais de nos vaisseaux et les hourrahs de nos équipages. A une patache d'avis dépêchée par l'amiral espagnol Andrès de Pez, il est répondu que l'escadre vient de la Jamaïque et se rend à la Barbade. Mais dans la nuit, l'amiral espagnol observe à la clarté de la lune que nous n'en prenons pas la route. Il revire de bord. Ni *le Bourbon*, « quoi qu'il allât comme un oiseau », ni *le Favori*, parce qu'il « n'alloit non plus qu'une charette », ne parvinrent à le rejoindre. Seul, son vice-amiral, le *Santo-Christo de Maracaybo*, de quarante-six canons et deux cent quarante hommes, démâté pour avoir voulu forcer de voilure, fut rattrapé et amariné par *le Bon*. Ses trois trompettes nègres furent le lot du capitaine Patoulet (3). Après une vaine tentative au Honduras, où il ne réussit pas à capturer des hourques « chargées et prêtes à partir (4) », Des Augiers reprit la route de France. Il n'avait pas connaissance d'un ordre qui le maintenait aux Antilles comme second de Pointis pour une expédition de large envergure, que nous conterons en fin de ce chapitre.

(1) « Le galion *la Marguerite*, patache espagnolle, prise sous les sept forts de la Goira, coste de Carac, par... M. le chevalier Des Augiers » (Bibl. du Service historique de la Marine, ms. 142, p. 15).

(2) *Santa-Trinidad, Santo-Christo de Maracaybo*, de cinquante-deux et quarante-six canons; *Nuestra-Señora del Rosario*, *Nuestra-Señora de Guadalupe*, de vingt-deux et vingt-six canons; patache *Jesus Maria y Joseph*, vingt-deux canons (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 21397, fol. 289).

(3) Rapports du chevalier Des Augiers et du commissaire de Cartigny. Rade d'Estère à Saint-Domingue, 3 et 5 février 1697; — De Patoulet Léogane, 5 février (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 18, fol. 367, 374, 378). — Le P. de Charlevoix, t. II, p. 296.

(4) Du Casse à Pontchartrain. Léogane, 29 juin 1697 (Bibl. Nat., Clairambault 878, fol. 81).



QUÉBEC VUE DE L'EST. CARTOUCHE D'UNE CARTE MANUSCRITE DE 1702 ENVIRON

(Bibliothèque Nationale, Géographie, D'Anville.)

EN NOUVELLE-FRANCE

I

ATTAQUE DE QUÉBEC PAR LA FLOTTE DE PHIPS (1690).

Au début de la guerre, Seignelay avait envisagé l'attaque de New-York par les milices canadiennes de Callières, gouverneur de Montréal, qu'auraient soutenues une frégate et une flûte, *l'Embuscade* et *le Fourgon* du capitaine Ripault de La Caffinière (1) : forces dérisoires qui obligèrent à renoncer à « l'entreprise sur la Nouvelle-York. Les affaires considérables que Sa Majesté a à soutenir, ne luy permettent pas d'envoyer au Canada de nouveaux secours de trouppes », était-il dit au gouverneur de la Nouvelle-France, Louis de Buade de Frontenac, qui avait repris, septuagénaire, la route de Québec pour réparer une situation compromise par la faiblesse de Denonville (2).

« Au printemps, nous nous rendrons maîtres de Montréal, ricanaient les Iroquois ; joints aux Loups et aux Anglais, nous passerons aux Trois-Rivières et descendrons à Québec, où les Anglais nous joindront par mer (3) ». Les Iroquois sont parfaitement renseignés. Pour neutraliser leur attaque, Frontenac prend l'offensive en déclenchant de Montréal, des Trois-Rivières et de Québec, la marche de trois

(1) Instructions à Frontenac, 7 juin 1689 (Henri Lorin, *Le comte de Frontenac. Étude sur le Canada français à la fin du XVII[e] siècle*. Paris, 1895, in-8°, p. 356).

(2) Louis XIV à Frontenac, 14 juillet 1690 (*Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1927-1928*, p. 32).

(3) Frontenac à Seignelay. Québec, 15 novembre 1689 (*Rapport de l'archiviste*, p. 22)

colonnes qui iront porter le fer et le feu en pays ennemi. Et il festoie à Montréal nos alliés Hurons, Outaouas, Nipissings, etc., quand il reçoit de Québec la nouvelle, apportée, le 7 octobre 1690, par un Abénaqui, que la flotte anglaise est dans le Saint-Laurent. Elle a forcé la capitale de l'Acadie, Port-Royal, à capituler, le 21 mai avec sa petite garnison de soixante hommes, et le fort de Chédebouctou à se rendre avec les quatorze hommes du lieutenant Montorgueil. Mais elle s'attarde, à l'île Percée, à des parodies sacrilèges, processions de soudards en chasubles, beuveries dans des calices, faute insigne ; car en perdant du temps, elle a laissé échapper l'occasion d'une foudroyante surprise (1).

Lorsque William Phips, commandant général de toutes les forces de la Nouvelle-Angleterre, arrive, le 17 octobre, en vue de Québec : « Qu'est cela ? demande-t-il à un de ses prisonniers, en écoutant le son des fifres et des tambours. — Ma foi, Monsieur, vous ne tenez rien, répond le lieutenant de Grandville : c'est le gouverneur de Montréal qui arrive : vous n'avez qu'à plier bagage ».

Quelques jours plus tôt, qu'eussent trouvé les Anglais? — « Le vaisseau amiral de ma flotte est un vaste canot, écrivait le fils d'un gentilhomme qui avait dépensé trois cent mille écus pour grossir les eaux de deux gaves béarnais (2) ; huit soldats en font tout l'équipage. Les honnêtes gens des siècles passés, le bonhomme Homère, l'aimable Anacréon et mon cher Lucien n'ont jamais voulu

(1) *Voyage dans l'Amérique*. Amsterdam, 1723, in-12, t. III, p. 85. — Journal de l'expédition de W. Phips en Acadie, 1690 (J. W. Fortescue, *Calendar of State papers. Colonial Series. America and West Indies (1689-1692)*, p. 275, n° 914).

(2) François de Nion, *Un outre-mer au XVIIe siècle. Voyages au Canada du baron de La Hontan*. Paris, 1900, in-12, p. 139, 161, 185 : d'après les *Voyages du baron de La Hontan dans l'Amérique Septentrionale*. Amsterdam, 1728, 3 vol. in-8°.

me quitter. Aristote mourait d'envie de me suivre ; mais mon canot n'étant pas assez grand pour le contenir avec son équipage de syllogismes, il fut contraint de retourner chez les Jésuites ».

A ce vaisseau fantôme, qu'opposent les colons de la Nouvelle-Angleterre ? — Trois divisions navales avec amiral, vice-amiral et contre-amiral, le *Six-Friends*, de quarante-quatre canons, amiral William Phips, le *Swan*, de seize canons, vice-amiral Thomas Gilbert, l'*American Merchant*, contre-amiral Joseph Eldredge, en tout trente-quatre navires (1). Phips et ses deux collègues s'embossent à demi-portée de canon de la Basse Ville. Un canot sous pavillon parlementaire se détache de leur flotte.

Ville Haute et Ville Basse, cité d'églises et cité de marchands que relie un chemin escarpé, Québec a comme défenses un fort situé sur la croupe d'une montagne, une palissade et des batteries le long de la grève, des barricades dans les rues, des Jésuites dans le corps de garde, des séminaristes mêlés aux colons. Au fort, Frontenac, entouré de tous ses officiers en uniformes galonnés d'or et d'argent, reçoit le parlementaire anglais : « Reddition immediate de la place », intime le message de Phips. — « La réponse est à la bouche de mes canons », réplique le gouverneur. Et de fait, le *Six-Friends* et ses conserves, foudroyés par les batteries de la Ville Basse, que pointe Jacques Le Moyne de Sainte-Hélène, sont forcés de se retirer avec des équipages décimés, pour se mettre à l'abri derrière le Cap-aux-Diamants. Le pavillon amiral, abattu et tombé dans le fleuve, est porté comme un insigne trophée dans la cathédrale. — « Le sur-amiral est bien brouillé avec la prudence et la conduite militaire », goguenarde le baron de La Hontan.

(1) Howard M. Chapin, *Privateer Ships and Sailors. The first Century of American Colonial Privateering*. Toulon, 1926, in-8°, p. 101.

Phips n'a point su conjuguer le bombardement de la ville avec une attaque à revers que doit mener une colonne de douze cents Anglais, débarqués à la côte de Beauport. Canardée par les miliciens des frères Le Moyne et de Juchereau de Saint-Denis, arrêtée au gué de la Petite-Rivière par le tir de barrage de Frontenac, la colonne se rembarque dans la nuit du 21 au 22 octobre, en abandonnant ses canons, aux cris éperdus de « Indians ! Indians ! » Les soldats anglais craignent d'être transformés en Jésuites par la sanglante tonsure du scalp. Québec est sauvé.

Désemparée, en désordre, les ponts encombrés de blessés, ayant soixante-cinq hommes hors de combat sur le seul vaisseau amiral, la flotte vaincue descend le fleuve. Avec une longue-vue, on apercevait, du pont du *Glorieux*, qui s'était défilé dans le Saguenay pour la laisser passer, quantité de bras en écharpe et de têtes bandées. La délivrance fut commémorée par l'érection, dans la Basse Ville, de la chapelle de Notre-Dame-des-Victoires et, en France, par la frappe d'une des plus belles médailles du Grand Règne : *Francia in Novo Orbe victrix. Kebeca liberata MDCXC* (1).

Le salut de Québec avait été celui de la Nouvelle-France, scellé par la défaite des Anglo-Iroquois qui marchaient contre Montréal. L'arrivée du *Soleil d'Afrique*, capitaine Bonnaventure, permit de reconquérir l'Acadie. Ce petit vaisseau de guerre de trente canons intercepta des renforts envoyés de Boston au colonel Tyng qui tenait gar-

(1) Ernest Myrand, *Phips devant Québec*. Québec, 1893, in-8°. — Lettre de La Hontan, publiée par François de Nion, p. 237. — Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*. Paris, 1714, in-4°, t. II, p. 85. — De Bacqueville de La Potherie, *Histoire de l'Amérique Septentrionale*. Paris, 1753, in-8°, t. III, p. 125. — *The Jesuit relations*, ed. Ruben Gold Twaites, t. LXIV, p. 40. — Lettre de John Lloyd. Boston, 8 janvier v. st. 1691 (Fortescue, p. 376). — Relation de Monseignat rédigée avec le concours de Frontenac (H. Lorin, p. 396). — Ch. de La Roncière, *Une Épopée canadienne*. Paris, 1930, in-8°, p. 40.

nison à Port-Royal; et les soixante-dix hommes de troupes qu'il transportait, suffirent à enlever la petite ville où Villebon s'installa comme gouverneur en octobre 1691 (1), dans l'instant même où Guillaume III proclamait la réunion de l'Acadie ou Nouvelle-Écosse au Massachusetts (2) sous le gouvernement général de William Phips.

Frontenac, investi comme son adversaire du commandement général par terre et par mer, avait à sa disposition désormais la petite division navale du capitaine Du Tast (3), avec lequel il ne s'entendait malheureusement pas très bien. L'officier de marine contesta au gouverneur le droit de faire exécuter une entreprise sur les postes anglais de Terre-Neuve.

Frontenac avait commis une grave imprudence. Non content de laisser en liberté l'officier américain John Nelson capturé par *le Soleil d'Afrique* à Port-Royal, il avait accepté, ainsi que l'évêque de Québec et l'intendant du Canada, de prendre place à sa table. Et Nelson avait fait passer à Boston des renseignements secrets sur l'état de nos forces et notamment sur « l'entreprise qu'avaient formé deux vaisseaux du Roy ». Il fut démasqué enfin et acheminé sur la Bastille en compagnie d'un marchand de Québec, son complice présumé (4).

(1) Ses instructions dataient d'avril 1691 (H. Lorin, p. 402). — Lettres datées de Boston, 26 octobre-5 novembre, 5/15 et 19/29 novembre 1691 (Fortescue, n°s 1857, 1875, 1910, 1911, 1920, 1988).

(2) Le 7/17 octobre.

(3) *Le Hasardeux, le Soleil d'Afrique*... Il eut de vifs démêlés avec Du Tast parce que l'équipage avait battu aux champs lors de la visite de l'intendant, prérogative qui lui était réservée. Québec, juillet-octobre 1691 (Bibl. Nat., Clairambault 878, *in fine*).

(4) François-Mathieu de Lino, 1693 (Archives de la Préfecture de Police, A A/4 645). — Dossier aux Archives Nat., *Colonies*, Correspondance générale, t. XII, p. 352, 354 : H. Lorin, p. 405.

II

LE DRAME DE LA BAIE D'HUDSON : LES MACCHABÉES DE LA NOUVELLE-FRANCE

A un moment où il n'y avait au Nouveau-Monde qu'une poignée de Français accablés d'adversaires, onze frères, onze officiers de marine ou des troupes de la marine, tinrent haut le pavillon de leur patrie. Partout où notre prestige était en péril, l'un ou l'autre accourait. Des plaines glacées de la baie d'Hudson aux rives brûlantes du golfe du Mexique, de Terre-Neuve aux Antilles, leur champ d'action fut immense. Ayant sauvé Québec et Montréal, ils firent trembler New-York, et ils fondèrent la Nouvelle-Orléans (1).

Tels fils, tel père. L'auteur de cette belle lignée, Charles Le Moyne, fils d'un hôtelier de Dieppe, inspire à ses cruels geôliers iroquois un tel respect qu'il les amène, en 1660, à signer un traité de paix avec « l'Empereur de France ». Ses fils magnifieront dans l'histoire les noms des fiefs qu'ils doivent à la valeur de leur père : Iberville, Bienville, Longueuil, Sainte-Hélène, Maricourt, Sérigny, Châteauguay. On les appelait « les Macchabées de la Nouvelle-France », et une vie d'épopée fera de Pierre Le Moyne d'Iberville « le Cid Canadien ».

Un drame va le mettre aux prises dans la baie d'Hudson avec un déserteur, Pierre-Esprit Radisson, qui y a été en interlope, puis y est revenu avec l'investiture de l'Angleterre, en agent de la Compagnie anglaise de la baie d'Hudson. Or, le Conseil souverain de Québec a, dès 1656, fait

(1) Ch. DE LA RONCIÈRE, *Une Épopée canadienne*. Paris, la Renaissance du Livre, 1930, in-16.

prendre possession de cette « baie du Nord de la France septentrionale ». Une Compagnie française du Nord s'est formée pour affirmer nos droits sur une région extrêmement riche en animaux à précieuses fourrures. Elle s'est assuré, en 1682, le concours du déserteur, qui, à la tête d'une poignée de Français, surprend les quatre-vingts hommes du Fort-Nelson, assoupis par l'ivresse de la Fête des Rois, mais, qui, par une nouvelle palinodie, déloge, en 1684, notre garnison. Le droit est pour nous. Un arrêt du Conseil d'État proclame, le 20 mai 1685, que la rivière Sainte-Thérèse dans la baie d'Hudson est nôtre (1). Mais qui se chargera d'être le justicier?

Le dimanche de Pâques 1686, en compagnie du chevalier de Troyes, trois frères, l'enseigne de vaisseau Pierre Le Moyne d'Iberville, « militaire comme son épée », Jacques Le Moyne de Sainte-Hélène, qui mourra au siège de Québec, Paul Le Moyne de Maricourt, le diplomate de la famille, chaussent leurs raquettes pour glisser sur la

(1) *Voyages of Peter Esprit* Radisson *(1652-1684)*, ed. by G. D. Scull. Boston, 1885, in-8°. — « Mémoire succinct de la naissance et des services de Pierre Le Moyne, écuyer, seigneur d'Iberville » (L. Guérin, *Histoire maritime de France*. Paris, 1851, t. IV, p. 473). — *Recueil de ce qui s'est passé au Canada depuis l'année 1682* [par un Canadien ayant fait en 1686 la campagne de la baie d'Hudson]. Québec, 1871, in-8°. — *Journal de l'expédition du chevalier de Troyes à la baie d'Hudson en 1686*, publié par Ivanhoé Caron. Beauceville, 1918, in-8°. — Lettre de Québec du 17 juillet 1689 (*Gazette de France*, 1689, p. 472). — « Projet d'instruction pour le sieur d'Iberville, capitaine de frégatte légère, commandant les vaisseaux que S. M. envoye au Canada. » Avril 1692 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 14, fol. 201). — Relation du P. Gabriel Marest pour la campagne de 1694 (Twaites, *The Jesuit Relations*. Cleveland, 1900, in-8°, t. LXIV, p. 261; t. LXVI, p. 67). — Archives Nat., E 1895 (26 mai 1696); E 1904 (30 avril 1698). — Le P. Labat, *Nouveau voyage aux isles d'Amérique (1742)*, t. V, p. 331. — Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, t. I, p. 554. — Henri Lorin, p. 368. — Ch. de La Roncière, p. 62. — « Memorial of the Hudson's bay Cy ». 9 juillet 1697 (Cecil Headlam, *Calendar of State papers. Colonial series. America, 1699*. London, 1908, n[os] 266, 370, 1358) : Réponse de l'ambassadeur de France, 10 mai 1699 (n° 370). — Campagne de 1696 (Fortescue, *Calendar of State papers. America, 1691-1697*, n[os] 471, 524).

neige et partent de Québec avec une centaine d'hommes, colons et soldats. En toboggan, en canot d'écorce, franchissant rivières, lacs et plaines, ils gagnent en juin, par des chemins effroyables, la baie James, qui est le cul-de-sac de la baie d'Hudson.

Trois redoutes en occupent les bords. La porte de la première défoncée, d'Iberville entre à Monsipi, l'épée à la main. Sous le fort Rupert, un vaisseau est mouillé. De nuit, « à petites rames », d'Iberville s'en approche, dépêche la sentinelle, frappe du pied le tillac pour éveiller l'équipage, qu'il sabre au fur et à mesure que des têtes passent par l'écoutille; le gouverneur général de la baie, Bridger, est prisonnier. Ainsi pourvu d'un navire, notre enseigne de vaisseau débarque une batterie à proximité du fort Kichichoüanne, construit sur la rivière Albany. Juillet n'est pas écoulé que toutes les positions anglaises de la baie James sont en son pouvoir.

Promu gouverneur des forts de la baie d'Hudson, l'enseigne d'Iberville va élargir ses conquêtes. Le duel entre une famille et une nation est engagé. Il durera onze ans. Pour nous déloger de la baie, les Anglais envoyent trois navires et cent vingt hommes, qui se présentent devant le fort Sainte-Anne. D'Iberville n'a pas plus de quatorze hommes, tous tireurs d'élite. Ils mettent bas le quart de l'effectif ennemi. Cinquante-huit Anglais se rendent, que d'Iberville laisse à la garde de son frère de Maricourt. Et avec onze de ses braves, il enlève le plus fort des bâtiments ennemis, un navire de vingt-quatre canons, dans la journée du 8 juillet 1689.

Avec deux petits bâtiments, *la Sainte-Anne* et *les Armes-de-la-Compagnie*, et une batterie de campagne, il promet à ses commanditaires d'achever la conquête de la baie d'Hudson. A son approche, en septembre 1690, la garnison anglaise du fort New-Severn ou Nieusavanne détale pour

se réfugier dans l'ultime place forte de l'Angleterre : Fort-Nelson. Les rivières qui donnent accès à la forteresse évacuée sont baptisées, en guise de prise de possession, du nom de deux de nos Canadiens : Légané et la Gargousse.

Sa brillante conduite a valu à Pierre Le Moyne d'Iberville le grade de capitaine de frégate et la mission de redresser partout, à Québec, en Acadie, à Terre-Neuve, une situation partout menacée.

Mais des mécomptes l'attendent. Le capitaine Du Tast, chargé de le seconder en 1691, allègue pour s'en dispenser que son vaisseau *le Hasardeux* est vieux, qu'il n'a pas de doublage à l'épreuve des glaces, que l'équipage, fatigué, n'a pas de vêtements chauds pour faire campagne dans la baie d'Hudson. Bref, l'expédition est contremandée (1).

On met, en 1693, deux autres bâtiments à la disposition du « Cid Canadien ». Mais il les fait examiner par les capitaines des navires royaux présents à Québec (2) : et *l'Indiscret* est jugé « extrêmement faible pour l'entreprise », et son pont, incapable de supporter des pièces de moyen calibre ; l'autre navire, *la Mary-Sarah*, n'est qu'un « méchant voilier » (3). La campagne de la baie d'Hudson est, une fois de plus, abandonnée, ou plutôt réduite à l'envoi d'un seul petit bâtiment de la Compagnie du Nord. Et alors, au lieu de nous rendre maîtres de Fort-Nelson, c'est nous qui perdrons les forts de Kichichoüanne, Rupert et Monsipi, enlevés par les équipages de trois navires anglais.

En 1694, la situation se retourne complètement en notre faveur. D'Iberville a ses frères avec lui, Sérigny et Châteauguay, et il a deux vaisseaux du Roi, *la Salamandre* et *le Poli*. Châteauguay, qui s'aventure trop près de Fort-Nelson, est

(1) Québec, 16 juillet 1691 (Archives de Québec : *Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1927-1928*. Québec, 1928, p. 63).

(2) *Corosol, Impertinent, Bretonne, Fleur-de-Lys.*

(3) Québec, 7 août 1693 (*Rapport...*, p. 150).

tué d'une balle. Mais les quarante-six canons qui défendent le fort, n'empêchent point le « bon gros homme » de commandant, un nommé Thomas Walsh, de capituler le 14 octobre 1694. Fort-Nelson redevient Fort-Bourbon : pour les Indiens Assinipoils et Cristinaux subjugués par l'appareil de leur puissance, nos vaisseaux sont des dieux, maîtres du tonnerre, auxquels « ils présentent le calumet, après les avoir longuement harangués ». Et les noms donnés au cap Bonheur et au havre de Bonne-Fortune témoignent de l'allégresse de nos vikings canadiens.

Deux ans plus tard, tout est à recommencer, Sérigny est arrivé deux heures trop tard en vue de Fort-Bourbon. Gabriel de La Forest et l'enseigne interprète Jérémie, faute de munitions, ont dû se rendre en septembre 1696, à la division Allen, — quatre vaisseaux et une galiote à bombes, — que *le Dragon* et *le Hardi* se trouvent impuissants à contre-attaquer (1).

Mais d'Iberville, non plus que Sérigny, ne se tiennent pour battus, on le verra bientôt.

III

FRANÇAIS ET ANGLAIS LUTTENT POUR LA POSSESSION EXCLUSIVE DE TERRE-NEUVE (1690-1697).

A la veille de la guerre, en 1687, un traité signé entre les gouverneurs de Rognouse et de Plaisance avait interdit entre Français et Anglais la pêche concurrente, mère de tous les conflits. Cette année-là, la population totale de notre colonie de Terre-Neuve, soigneusement recensée, comptait, dans la partie méridionale de l'île, six cent

(1) Jérémie, Relation du détroit de la baie d'Hudson, dans Jean-Frédéric Bernard, *Recueil de voyages au Nord*. Amsterdam, 1724, t. V, p. 396, 412.

trente-huit habitants, disséminés à l'île Saint-Pierre, à Fortune, au havre Bertrand, au cap Nègre, à l'Hermitage, à Pointe-Verte, au Petit-Plaisance : mais la majorité d'entre eux était cantonnée à Plaisance, où tenaient garnison Philippe de Pastour de Costebelle et vingt-cinq soldats amenés par la division d'Amblimont. De la petite capitale et de sa rade, vous trouverez le plan détaillé dans la carte que dessina Saccardi pour le pilote Chaviteau. A cent pieds de hauteur sur un rocher, le fort Saint-Louis était imprenable, semblait-il.

La partie septentrionale de l'île, le « French shore », comme l'appelaient les Anglais, était coupée de havres ou galets où nos pêcheurs, des Bretons surtout, venaient sécher les morues pêchées non loin de la côte. Pour éviter toute contestation sur la priorité d'un lieu de pêche, ils étaient tenus d'inscrire, une heure après leur arrivée, l'endroit choisi (1). Sur la grève, s'élevaient des « chaufauds » ; c'est là qu'avait lieu « l'habillage de la morue sur l'échafaud », si joliment figuré dans le cartouche d'une carte de N. de Fer en 1698. L'habillage avait lieu comme sur « un théâtre de comédie ». A la morue, le picqueur coupait la gorge et fendait le ventre; le décoleur lui arrachait les tripailles, jetant le foie dans une manne, les œufs dans l'autre; l'habilleur, « la prenant par l'oreille avec une mitaine », mettait à nu l'épine dorsale qu'il enlevait. Salée, séchée au soleil, la morue était empilée « en gros moutons », à côté du pressoir où fondait son foie.

Les deux fractions de notre colonie, Plaisance et French Shore, étaient séparées l'une de l'autre par la colonie anglaise. La guerre entre les deux colonies éclata par un coup de main des quarante-cinq flibustiers anglais de Williamson sur Plaisance le 25 février 1690. Les douze pièces du fort

(1) Arrêt du Conseil d'État du 3 mars 1684 (Archives Nat., *Marine*, A[1] 21, n° 33).

enclouées, les armes et les vivres évacués, les flibustiers torturèrent Parat, le gouverneur, en lui brûlant des mèches soufrées entre les doigts (1).

Notre situation à Terre-Neuve eût été irrémédiablement compromise, si la bouillante valeur des Malouins, par la capture d'un vaisseau de guerre et d'un convoi destinés à occuper Plaisance, n'avait donné à Pastour de Costebelle le temps d'enclore la petite ville d'un léger rempart. Il ne tarda point à être mis à l'épreuve, et dans quelles conditions! Saint-Ovide de Brouillan, le nouveau gouverneur, n'avait point de munitions; *le Joly*, qui les apportait avec deux douzaines de soldats de renfort et autant de charpentiers, avait fait naufrage, faute d'expérience de son capitaine, Costebelle, « honeste homme qui n'était point marin du tout » (2).

Le 16 septembre 1692, cinq vaisseaux de ligne s'embossaient devant la place et, au signal du commodore Williams, ouvraient un feu d'enfer sur le fort Louis. La pluie de feu dura cinq heures. Stoïques, Costebelle, Brouillan, La Hontan ramassent les boulets rouges pour charger à leur tour leurs pièces et renvoyer à l'ennemi ses présents par la batterie de la pointe du Goulet.

Pour disputer une descente éventuelle, Brouillan a placé sous les ordres du baron de La Hontan soixante « vigoureux Cantabres », empruntés aux terre-neuviers en

(1) Archives Nat., *Colonies*, C^{11c}, vol. I, fol. 101, 104, 125, etc. — Bibl. Nat., Nouv. acq. franç. 9283, fol. 210. — Henry HARRISSE, *Découverte et évolution cartographique de Terre-Neuve*. Paris, 1900, in-4°. — Ch. DE LA RONCIÈRE, *La question de Terre-Neuve. Les droits indiscutables de la France*. Paris, 1904, in-8°, extrait du *Correspondant*. — Rapport de Charles Hawkins. A bord du *Milford*, 4 décembre 1691 (Cecil HEADLAM, *Calendar of State papers. America, 1699, also Addenda, 1621-1698*, n° 1287). — P. W. PROWSE, *A History of Newfoundland*, London, 1895, in-8°.

(2) De Gastines à Pontchartrain, annonçant le départ du *Joly*, de *la Samaritaine* et de *la Cloche*. Nantes, 24 avril 1692 (Archives Nat., *Marine*, B^3 70, fol. 216).

rade, cependant qu'il édifie hâtivement une redoute de pieux sur la colline d'où l'on pourrait « incommoder à coups de fronde » le fort Louis. A la sommation de capituler, Costebelle et La Hontan vont porter à Williams la réponse que le gouverneur se fera plutôt sauter. Ni l'annonce de la défaite de la Hougue, ni l'approche du *Saint-Albans,* qui a soixante-six canons et six cents hommes, ni la présence du *Plymouth,* de la *Galley,* d'une frégate et d'une flûte n'impressionnent ces âmes intrépides. A nos soldats, la petite frégate *l'Anne,* que Frontenac envoyait de Québec en France, a joint son équipage; les officiers des terre-neuviers servent aux batteries avec cent vingt matelots. Le 19, notre feu force le commodore à s'éloigner avec quinze hommes hors de combat et, le surlendemain, à virer de bord (1).

Terre-Neuve était la porte d'entrée du Canada, la base de nos chasseurs de baleines et de nos pêcheurs de morues. Aussi Canadiens, Basques, Malouins s'employèrent-ils à en déloger l'adversaire. Mais ils opérèrent en ordre dispersé, ce qui n'est pas un moyen de réussir.

Les baleiniers basques furent les premiers à s'en apercevoir, au retour du Spitzberg. Les forts de Saint-John's Harbour, à pied d'œuvre, leur parurent impossibles à enlever. Dans la baie du Forillon, le 10 septembre 1694, *l'Aigle,* au moment d'attaquer, s'échoua : quatre batteries et un parti de mousquetaires le maltraitèrent, au point que « le lieutenant et l'enseigne bleus », Tipito d'Aspicouette d'Hendaye et d'Etcheverry de Bidart, s'enfuirent en chaloupe. Le vaillant Coursic, de son vrai nom Johannis de Suhigaraychipi, était blessé. Le capitaine Du Vignau,

(1) « Journal du mouvement des Anglois depuis leur approche du Fort Louis de Plaisance », par Saint-Ovide DE BROUILLAN. Fort-Louis de Plaisance, 29 septembre 1692 (*Mercure historique et politique*, t. XIII (1692), p. 633). — Lettre de La Hontan (François DE NION, *Voyages au Canada du baron de La Hontan*, p. 296).

demeuré sur le pont avec les officiers bayonnais Pierre de Vergès, Léon de Lanne, Miquito, « les inspecteurs » Caussade de Bordeaux et Petit de Libourne, le capitaine des soldats François de Labeyrie, se battit huit heures dans cette position désastreuse, avant d'être remorqué par *le Favori* de Louis de Harismendy (1).

La leçon pour les Anglais n'a pas été perdue. Pour déjouer la menace latente qui pèse sur leur capitale à Terre-Neuve, ils y expédient, en 1695, huit vaisseaux, deux galiotes et trois frégates. Un de nos vaisseaux, *le Charroy*, qui était entré dans Saint-John's Harbour, a à peine le temps de s'esquiver (2).

Sans doute venait-il en éclaireur préparer la campagne de 1696. « Le roy a résolu de faire attaquer cette année par mer et par terre les postes que les Anglois occupent dans l'ile de Terre-Neuve. Elle y a destiné deux vaisseaux avec plusieurs des Malouins que le prétexte de la pesche mène à Plaisance. Ils doivent tous estre commandéz par M. de Brouillan. Sa Majesté a chargé le sieur d'Iberville de l'expédition par terre, qu'il a proposé de faire à ses despens. Il achèvera de prendre pendant l'hiver les forts et les postes que les vaisseaux n'auront pu prendre à cause de la saison avancée. Sa Majesté a permis audit sieur d'Iberville de prendre soixante sauvages de l'Acadie et trois à quatre officiers et quatre-vingts hommes en Canada. Sa Majesté désire que vous luy facilitiez cette levée », écrivait Pontchartrain au gouverneur du Canada (3). Et qu'était ce

(1) Rapport de Saint-Clair, capitaine de *l'Adroit*, commandant la division navale; — Plainte de Saint-Clair et du capitaine de *l'Aigle*, Du Vignau, contre les officiers qui ont abandonné leur bord. Plaisance, 15 septembre 1694; — Enquête à bord de *l'Aigle*. Plaisance, 16 septembre (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 15, fol. 374, 376).

(2) Rapport de Denys de Bonnaventure. Septembre 1695 (B⁴ 16, fol. 371).

(3) Versailles, 31 mars 1696 (*Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1928-1929*. Québec, 1929, gr. in-8°, p. 297).

faible contingent en regard des quinze cents hommes que les Malouins mettaient en ligne.

Par contrat passé avec le roi, le 20 février 1696, un de leurs plus fameux armateurs, L'Espine-Danycan, s'engageait « à réduire les colonies angloises de l'isle de Terre-Neuve à l'obéissance de Sa Majesté ». L'escadre placée sous les ordres de Joseph Danycan du Rocher, son frère, ne comprenait pas moins de six vaisseaux et frégates (1), que renforcèrent des corvettes et des frégatilles capturées en route, puis le vaisseau du roi *le Pélican*. Le 9 septembre 1696, elle appareillait à Plaisance en compagnie du gouverneur Saint-Ovide de Brouillan pour la conquête des colonies anglaises disséminées le long de la côte orientale de Terre-Neuve et peuplées de plus de deux mille colons (2).

Le magnifique enjeu! « Si les Anglois abandonnent entièrement cette isle, les François resteront seuls les maîtres d'un commerce qui, sans exiger d'autres préparatifs que des filets, des bâtimens, des vivres et la main des hommes, produit des sommes immenses, occupe une grande partie de nos matelots et se répand dans toute l'Italie, dans toute l'Espagne et dans tout le Levant » (3).

Les uns après les autres, les postes du Sud, « Rognouse, Fremouse, Aigue-Forte, Forillon, Caplan-Bay, Brigue, Bay-Bull », sont enlevés, le vaisseau *Saphir* incendié. Mais une grossière méprise fait prendre aux assaillants le

(1)

Diamant, Joseph Danycan	50	canons	300	hommes
Harcourt, Guillaume Guyon de La Roullais	40	—	280	—
Comte de Toulouse, Duclos Hubert	30	—	220	—
Phelypeaux, Louis-Paul Danycan	48	—	280	—
Vendôme, Desferrières	32	—	250	—
Marie, Dupré du Cormier	20	—	200	—

(Cunat, p. 275).

(2) 719 hommes, femmes et enfants, 1 331 serviteurs (Cecil Headlam, n° 1287).

(3) « Mémoire concernant les colonies. » 27 mars 1697.

Petit-Havre pour Saint-John's Harbour (1). L'objectif principal n'est pas atteint; une autre troupe va s'y employer.

Le Cid Canadien vient de faire campagne en Acadie en compagnie d'un capitaine familier comme lui avec les stratagèmes de la guerre de Course, nommé Denys de Bonnaventure. « *Le Profond* se met en façon de prise » : attirés par nos salves, des Anglais s'approchent pour le recouvrer. Dès qu'ils sont à portée, nos deux capitaines tombent sur eux : le *Newport*, de vingt-quatre canons, s'est laissé prendre au piège.

Le 7 août 1696, ils rallient à Pentagouët, — aujourd'hui Penobscot dans le Maine, — les trois cents hommes du Béarnais Jean-Vincent d'Abbadie de Saint-Castin, gendre d'un sachem abénaqui. Et huit jours après, ils sont maîtres de Pemquid, la place d'armes des Anglais à l'embouchure de la rivière Kénébec. Sept navires anglais sont en vue. D'Iberville les esquive de nuit par la contremarche. Et le 12 septembre, il est à Plaisance.

Dès lors, à Terre-Neuve, tout change. Les cent miliciens de Brouillan sont ralliés à Forillon, le 21 novembre, par cent vingt-cinq Canadiens du Cid qui ont franchi bois et marais dans un pays inconnu.

Soixante « bons hommes » leur barrent la route au Petit-Havre; les chasseurs de Montigny et d'Iberville se jettent à l'eau, traversent un torrent et les culbutent. Le 28 novembre, à trois quarts de lieue de Saint-John's Harbour, quatre-vingt-huit soldats nous attendent dans une embuscade, derrière les rocs d'un bois brûlé. Nos hommes mettent sac à terre, Brouillan attaque de front,

(1) *Mémoire pour Joseph Danican, sieur Du Rocher, capitaine du* Diamant, *contre Guillaume Guyon, sieur de la Roulais, capitaine du* Harcour; — *Factum pour Guillaume Guyon, sieur de La Roullais* (Bibl. Nat., Thoisy 90, fol. 472, 476). — Burchett, p. 316.



« L'HABILLAGE » DE LA MORUE SUR L'ÉCHAFAUD

(Carte de de Fer, 1698.)

d'Iberville en flanc, et les Anglais sont chargés l'épée dans les reins jusqu'à Saint-John's Harbour.

« Le port Saint-Jean », un havre magnifique où peuvent tenir plus de deux cents navires, est défendu, au goulet, par le fort du roi Guillaume et du côté des bois par un second fort : un troisième fait l'entre-deux; et les Anglais sont sur leurs gardes. Mais que peuvent ces obstacles contre des hommes qui se sentent invincibles, telle la dixième légion romaine, quand ils ont un César à leur tête. Le fort des bois, le second fort sont enlevés. Reste le fort du roi Guillaume, à flanc de coteau sur le goulet. Quatre bastions vont-ils arrêter une poignée d'hommes et donner le temps d'intervenir à deux vaisseaux de soixante-douze et cinquante canons, qu'on aperçoit dans le lointain? Non. Pour permettre au mortier, qu'il a fait venir de Bay-Bull, de tirer à vue, d'Iberville fait incendier les maisons d'alentour. Il va donner l'assaut, quand le gouverneur, terrifié à l'idée d'être scalpé, — car un chef abénaqui à tournure martiale, Nescambouit, combat aux côtés des Canadiens, — se décide à capituler. Cent soixante hommes, femmes et enfants sortirent du fort la veille du jour de l'an. Terrorisée par « la catastrophe de Saint-Jean », la colonie anglaise n'oppose qu'une faible résistance dans les autres postes fortifiés, à Portugalcove, New Perlican, Old Perlican, « Havre Content ». « C'est une chose admirable que cent vingt-cinq Canadiens se soient rendus maîtres d'une si grande étendue de païs dans la saison la plus cruelle. Ils firent plus de sept cents prisonniers et tuèrent plus de deux cents hommes, n'ayant eu des leurs que deux blessés ».

A l'îlot de Carbonnière, deux cents Anglais s'étaient retranchés derrière une enceinte de chaloupes avec une batterie de huit pièces, dont le tir formait barrage. En vain, dans la nuit du 30 au 31 janvier 1697, d'Iberville et

Montigny tentèrent-ils d'enlever « une hauteur capable d'arrêter mille hommes ». Leurs quatre-vingt-dix Canadiens furent repoussés par le dernier carré anglais.

Le gouvernement anglais était mortellement inquiet. L'escadre de Norris reçut l'ordre d'appareiller avec le régiment de John Gibson : le gouverneur du Massachusetts était en même temps invité à prêter main-forte à l'expédition pour sauver à tout prix Terre-Neuve (1).

Les Anglais, à Terre-Neuve même, trouvèrent un autre allié : la discorde. Pour faire sauter le dernier bastion de la résistance anglaise, d'Iberville était venu chercher du renfort à Plaisance. — Part à deux, répliqua Brouillan. Les Canadiens, qui avaient supporté tout le faix de l'entreprise, furent révoltés. « Et le service du Roy en souffrit autant que sa gloire ». Le Moyne d'Iberville brûla un butin qui valait deux cent mille écus. Et comme son frère, Le Moyne de Sérigny, lui amenait de France une petite division navale avec l'ordre de reprendre les forts de la baie d'Hudson, le 9 juillet 1697, il avisait la Cour qu'il appareillait et quittait Plaisance (2).

(1) Dépêche du roi d'Angleterre au gouverneur de Massachusetts, 18 mars v. st. (W.-J. Hardy, *Calendar of State papers. Domestic series* (1697), p. 62).

(2) Lettres et rapports de Le Moyne d'Iberville (P. Margry, *Mémoires et documents pour servir à l'histoire des origines françaises des pays d'outre-mer*. Paris, 1877, in-8°, t. IV et V). — Abbé Beaudoin, *Journal de l'expédition de M. D'Iberville en Acadie et à Terre-Neuve*, éd. Gosselin. Évreux, 1900, in-8°. — Mémoires de d'Iberville (Archives Nat., *Marine*, C^7 146, dossier Iberville; B^4 29, fol. 213; B^4 31, fol. 137, 149). — W.-J. Hardy, p. 62, 71.

IV

CAMPAGNE DE POINTIS DANS LES MERS D'AMÉRIQUE

(Avril 1697).

Prise de Carthagène.

Un jour, Pontchartrain reçut un colis mystérieux, un livre dont les marges étaient couvertes d'une écriture serrée. Un corsaire enfermé à la Bastille pour avoir croisé à l'embouchure de la Gironde et de la Loire avec un bâtiment hollandais qui aidait à l'évasion des protestants, le capitaine Gilles Petit s'était servi de suie et de charbon délayés dans l'eau pour écrire au ministre de cette façon insolite et préconiser la prise du plus riche entrepôt de l'Espagne aux Indes : Carthagène (1).

La proie était tentante. Pour s'en rendre maître, une Société se monta par actions : il n'y eut pas moins de six cent soixante-six actionnaires, qui n'eurent point à le regretter, à part quelques « malotrus » qui se firent traiter plus tard de « croupiers » par l'Argonaute, auxquels ils conférèrent la conquête de la Toison d'Or. Ces mécontents reprochaient à leur mandataire d'avoir joué au « Grand Scipion », parce qu'il avait fait confectionner des habits rouges pour les marins du canot amiral (2).

Ce mandataire était concessionnaire, dans l'île de Saint-Domingue, de l'exploitation « d'une espèce de terre pareille au bronze (3) ». Bernard Desjean, baron de Pointis, com-

(1) Henri Lehr, *Les protestants d'autrefois, sur mer et outre-mer*, p. 198.

(2) « Mémoire servant de soutenemens pour le baron de Pointis contre le s[r] de Guénégaud, Desbrosses et consorts » (Bibl. Nat., Thoisy 91, ol. 515.)

(3) 6 janvier 1694 (Moreau de Saint-Méry, t. I, p. 524).

missaire général de l'artillerie, natif de Loches, « d'une noblesse malaisée, mais recommandable par diverses actions (1) », avait en mains d'importantes forces navales : sept vaisseaux de ligne armés à Brest, trois frégates et une galiote à bombes armées au Port-Louis, une corvette, sept flûtes et traversiers (2), quinze cents soldats, cent officiers de marine et cent bombardiers, des chaloupes en fagots pour les débarquements, des chevaux de frise et des échelles roulantes pour la guerre de siège (3).

Détachée en estafette, la petite frégate de Saint-Wandrille soutint un rude combat contre un grand garde-côtes anglais et, les agrès hachés, « se tira d'intrigue » par un

(1) « Voyages de Louis DE CHANCEL DE LA GRANGE ». Manuscrit du commandant Du Loup, p. 118.

(2) Vaisseaux : *Sceptre,* quatre-vingts canons, Pointis; *Saint-Louis,* soixante-quatre canons, de Lévy, vice-amiral; *Fort,* soixante-dix canons, Coëtlogon, contre-amiral; *Vermandois,* soixante canons, Du Buisson de Varenne; *Apollon, Furieux, Saint-Michel,* cinquante-six canons, Gombault, La Motte-Michel, Marolles; — Frégates : *Mutine,* trente-quatre pièces, *Avenant,* trente, *Marin,* vingt-huit, de Massiac, Francine et Saint-Wandrille; — Galiote à bombes : *Éclatante,* de Mons; — Corvette : *Providence,* de Lescoët; — Flûtes : *Dieppoise* et *Ville-d'Amsterdam,* et cinq traversiers armés chacun d'un canon.

(3) Prise de Carthagène, avril-mai 1697 :

SOURCES FRANÇAISES : *Relation de l'expédition de Carthagène* [par POINTIS]. Amsterdam, 1698, in-12. — *Relation fidèle de l'expédition de Carthagène* [par DU CASSE]. S. l., 1697, in-12. — *Relation de ce qui s'est passé à la prise de Carthagène située aux Indes espagnoles* [par un officier du *Vermandois*]. Bruxelles, 1698, in-12. — Relation expédiée de Brest, le 9 août, par DU BUISSON DE VARENNE, capitaine du *Fort,* et publiée dans le *Mercure galant,* août 1697, p. 202 : cf. aussi *Gazette de France,* 1697, p. 202 : la lettre d'envoi est aux Archives Nat., *Marine,* B⁴ 18, fol. 336. — « La prise de Carthagène », par un officier de *la Dieppoise* (OEXMELIN, t. II, p. 301). — Relation de LA MOTTE D'HÉRAN, capitaine de *l'Apollon,* 20 août (B⁴ 18, fol. 340). — « Relation du siège de Carthagène », par un officier du *Marin* (Service hydrographique de la Marine, ms. 249 (7193), fol. 66). — « Voyages curieux faits ... l'espace de cinquante ans par Mgr Louis CHANCEL DE LA GRANGE, ancien oficier de la marine ... escrit de sa propre main. » Il montait *l'Apollon* (Collection de M. Georges Du Loup, ancien officier de marine). — « Relation véritable par un matelot. Chanson » (Archives Nat., M. 659, n° 25). — « Mémoire [du chevalier DE GALLIFFET] sur les différends entre M. de Pointis et M. Du Casse » (Baron Robert DU CASSE, *L'amiral du Casse* (1646-1715). Paris,

feu de mousqueterie très vif : elle parvint ainsi à porter à Saint-Domingue avis de notre approche.

Là, le gouverneur tenait prêt un contingent de flibustiers et de boucaniers, redoutables combattants « que rien ne pouvait faire reculer » et qui faisaient mouche « dans le rond d'un écu »; mais comme ils n'obéissaient guère qu'au gouverneur, Du Casse s'embarqua avec eux à titre de capitaine de vaisseau. Il montait *le Pontchartrain :* il ralliait le pavillon de Pointis avec le *Christo* pris par Des Augiers, dix petits bâtiments flibustiers et *la Françoise*, corsaire malouin de La Villeauglamats, « un très joly homme qui s'offrit d'être des nostres de la meilleure grace du monde. Toute cette flotte marchoit dans un ordre à faire trembler toutes les Indes ». Outre trois mille matelots, elle portait dix-huit cents soldats commandés par les chefs de bataillon de La Roche du Vigier, de Marolles, La Chenau, de Bresme, Simonnet et Pimont, les flibustiers du major Le Page, les nègres du capitaine Du Paty et les colons de Donon de Galliffet, soit douze cents hommes.

Du Casse préconisait l'attaque de Porto-Bello où se tenait la foire des marchandises d'Europe qu'on troquait contre les trésors du Pérou (1). On y eût surpris des galions chargés de 150 millions, avant que les ennemis eussent pu mettre leur cargaison à l'abri (2). « Si j'avois eu l'honneur

1876, in-8°, p. 189), et Du Casse à l'amiral de France (p. 184). — Mme Du Casse à Pontchartrain (Bibl. Nat., Franç. 5581, fol. 24). — CHARLEVOIX, t. II, p. 323.

« Plan de la ville de Carthagène », avec l'emplacement de nos vaisseaux et tranchées (OEXMELIN, p. 316). — Un plan de Carthagène par le garde-marine DE LA GRANGE fut transmis à la Cour par le capitaine de *l'Apollon*, le 20 août (B^4 18, fol. 340) : Voir un grand plan gravé de nos attaques dans Bibl. Nat., Géographie, vol. 156.

SOURCES ESPAGNOLES : Don Joseph VALLEGO, *Diario historico del sitio...* In-4° de 58 p. — C. FERNANDEZ DURO, *Armada española*, t. V, p. 288.

(1) Du Casse à Pontchartrain. 4 février 1697 (CHARLEVOIX, t. II, p. 299).

(2) [DU CASSE], *Relation fidèle...*, p. 16.

de commander l'escadre (1), disait-il, le Roy Catholique n'en aurait jamais reçu un sol ».

Mais Pointis arrivait avec des ordres impératifs d'attaquer Carthagène. Un plan reçu du ministre indiquait même l'endroit où aurait lieu le débarquement dans le nord-est, de façon à isoler du continent la place forte. Ce plan était sans doute celui qu'avait levé de Gennes lors de la reconnaissance du comte d'Estrées en 1680 (2). Un rivage semé de roches et de brisants rendait la chose impraticable, Pointis le constata le 14 avril 1697. Dans le « rempart invincible » de la presqu'île de Naos, ne s'ouvrait qu'une petite brèche, Boca Chica, gardée par un fort à l'épreuve de la bombe, où « un boulet de trente-six tiré à la portée du mousquet contre les murailles, ne faisait que blanchir ». C'était le goulet d'un lagon qui faisait de Carthagène le plus merveilleux des ports.

Les galions n'y étaient point. Du Casse envoyé en reconnaissance l'apprit d'un paysan et en porta aussitôt l'avis à Pointis, en insistant pour qu'on allât les surprendre à Porto-Bello. Ce fut en vain. Pointis faisait envelopper le fort de Boca Chica. Des demi-galères et pirogues expédiées de Carthagène à travers le lagon ne purent arriver à destination; les flibustiers de Du Casse leur barrèrent la route. Puis, le 14 avril après un vif bombardement dirigé par le vicomte de Coëtlogon, général de l'artillerie, qui démonta vingt-six canons sur trente-quatre pièces en barbette, flibustiers et marins montaient à l'assaut, lorsque Sancho Ximenès de Orozco demanda quartier et jeta son épée aux pieds de Pointis. Laissant les cent soixante-dix soldats et les deux frégates du chef de bataillon de La Roche Du Vigier à la garde du fort, Pointis pénétra le 17 avril dans le lagon.

(1) Du Casse à Pontchartrain. Léogane, 29 juin (Bibl. Nat., Clairambault 878, fol. 81).

(2) Cf. *suprà*, t. V, p. 702.

Carthagène était protégée par deux ouvrages avancés : du côté du continent, à 400 toises, par le fort San Lazaro que dominait le couvent fortifié de la Madre da Pope : du côté du lagon, à une lieue au sud, par le fort escarpé de Santa Cruz que les vaisseaux étaient forcés de ranger à portée de pistolet pour entrer dans le port. Les flibustiers furent détachés contre la Madre da Pope, les marins et les nègres contre Santa Cruz à travers les marécages couverts de manguiers. Les deux positions enlevées, les troupes se portèrent contre San Lazaro, le vice-amiral de Lévy et le colonel de Simonnet en tête. Le fort nous arrêta quelque temps. Mais les flibustiers postés sur la colline délogèrent les défenseurs de leurs créneaux et les démoralisèrent au point que la garnison prise de panique s'enfuit dans le faubourg d'Hihimani. Le fort fut occupé par l'équipage du *Pontchartrain*; et son capitaine, le lieutenant de vaisseau de Mornay d'Ambleville, tourna contre la ville les pièces de rempart.

Le 20 avril, les vaisseaux de guerre qui avaient pénétré dans le lagon en dépit des demi-galères coulées dans la passe, ouvraient le feu sur Carthagène. *Le Vermandois* du capitaine Du Buisson de Varenne épaulait une galiote à bombes et deux traversiers armés chacun d'un mortier. Mais sous le feu d'un bastion « qui le voyait commodément », il ne put tenir; la galiote *l'Éclatante*, très éprouvée dans ses œuvres vives et son équipage, dut se retirer pour se radouber; le traversier du sous-lieutenant de Mareuil coulait bas. *Le Sceptre* et *le Saint-Louis* vinrent alors renforcer notre ligne, qui dès le lendemain reprit son tir.

A terre, les capitaines de vaisseau de Coëtlogon, La Motte d'Héran, Gombaud, La Motte-Michel dirigeaient autant de batteries servies par un bataillon de « faucheurs », c'est-à-dire de matelots armés de « faulx à revers ». Atteint d'un coup de mousquet dans l'estomac, Pointis avait passé le

commandement à son vice-amiral, officier énergique et populaire, auteur de cette boutade : « Les ivrognes ont leurs dieux, et ainsy je ne crains pas l'eau sallée (1) ». Le chevalier de Lévy se mit donc à la tête des troupes d'assaut dont le major général de Sorel avait réglé la marche. Derrière le capitaine de vaisseau de Marolles, qui tomba mortellement atteint de treize blessures le 30 avril, elles « filaient à la suite les unes des autres », couronnant, après une résistance acharnée des lanciers espagnols, les remparts d'Hihimani, faubourg de Carthagène. Les nègres du colonel Du Paty pourchassaient la garnison de bastion en bastion, les flibustiers de Du Casse gagnaient le pont qui reliait le faubourg à la ville, mais qu'un fourneau de mine avait en partie détruit. Deux cents Espagnols furent passés au fil de l'épée. Le gouverneur Francisco de Santarem, qui de sa chaise où le retenait la goutte dirigeait la défense, fut épargné. Nos pertes étaient de soixante tués et de nombreux blessés, dont le contre-amiral de Coëtlogon, l'inspecteur général de la marine de Sorel, le major de grenadiers de Vaujour, les enseignes de Pointis, De Rollon, de Boury, les capitaines de flibustiers Macary et Corneille. Nos gens étaient exténués de fatigue. Seuls, les flibustiers dévalisaient les églises, menaçant de « couler un plom dans la teste » à qui les blâmait.

On se barricada dans la ville basse d'Hihimani pour battre la ville haute de Carthagène. A une colonne de secours qui devait se jeter dans la place par la digue du Nord, les flibustiers de Du Casse barrèrent la route : et nos vaisseaux, à l'aube du 2 mai, recommencèrent le bombardement. Dès les premiers coups, la chamade retentit dans la place, les assiégés hissaient le drapeau blanc. Diego Nuñez de Los Rios obtenait les honneurs de la

(1) *Journal de Jean* Doublet, p. 138.

guerre. Il défila à cheval, le 6, entre une double haye de matelots, de flibustiers et de nègres, à la tête de seize cents hommes : il capitulait, malgré les cent douze canons qui défendaient la place et à la veille d'être secouru par une flotte alliée. Il avait stipulé, mais Pointis n'y consentit point, « que trois hommes sortiraient masqués. C'étaient trois coquins de François ». Pointis fit son entrée dans Carthagène, porté sur un fauteuil, derrière des gardes en uniforme qui assistèrent au *Te Deum*, carabine sur l'épaule, honneur réservé à l'amiral.

Aux termes de la capitulation, les marchands devaient apporter leurs livres de compte, les habitants leur fortune, dont un dixième leur était laissé : en cas de dissimulation, ce dixième constituait une prime pour les délateurs. « Gargantilles d'or, émeraudes, pierreries, vases sacrés », etc., affluèrent « à la contadorie » où siégeait Pointis; bien que les habitants eussent dès la première alarme acheminé vers l'intérieur cent vingt mulets chargés d'or, le butin s'élevait à huit millions à l'estime de Pointis, au double à celle de Du Casse, au triple selon les Espagnols (1). Joignez à cela plus de quatre-vingts canons et les cloches de la ville, lots des officiers d'artillerie.

Alors se produisit un déplorable incident. C'était la coutume des flibustiers de partager le butin au pied du grand mât et d'abandonner nu et sans vivres sur une île déserte le Frère de la côte indélicat. Et la convention signée le 26 mars à bord du *Sceptre* leur laissait croire que la répartition aurait lieu selon leur méthode : « Habitants, flibustiers et nègres de Saint-Domingue partageront au provenu des prises, homme par homme, avec les équipages de Sa Majesté (2) ». Or, Pointis les lésa : trop

(1) Le produit d'une partie de la vente du butin est énuméré dans Archives Nat., *Marine*, B^4 18, fol. 350.

(2) Baron Robert Du Casse, p. 194.

soucieux d'avantager ses commanditaires, il offrit aux flibustiers des gages au lieu de parts, une centaine de mille francs au lieu de deux millions.

Il en résulta un conflit désastreux. Pointis avait songé à occuper Carthagène pour assurer à la France le trafic du Pérou. Le lieutenant du roi à Saint-Domingue, Joseph Donon de Galliffet y devait tenir garnison avec dix compagnies d'infanterie et cent cinquante flibustiers. Mais la zizanie autant que les ravages de la maladie parmi le corps expéditionnaire obligèrent à abandonner ce dessein. Furieux de se voir frustrés, les flibustiers avaient enveloppé *le Sceptre* pour le mettre à sac. Puis ils s'étaient ravisés. Et le 31 mai, en dépit d'une proclamation véhémente de Du Casse qui les adjurait de ne pas « manquer de respect au plus grand roy du monde (1) », malgré la parole donnée, ils étaient retournés au pillage de Carthagène. Du Casse, irrité contre son collègue, avait appareillé pour Saint-Domingue avec *le Pontchartrain* et un corsaire malouin; traité de déserteur par son chef, il en appela à la justice de l'amiral et du roi contre « la perfidie » de Pointis, dont « l'ingratitude, disait-il, sera abhorée de tous les gens d'honneur (2) ». Et de fait, une amnistie complète fut accordée à tous les flibustiers insoumis (3).

Pointis avait dépêché à Porto Bello un aviso pour mander que, si elle ne versait pas une rançon de six millions, elle serait brûlée avec les galions en rade : en cas contraire, les galions recevraient un passeport pour gagner l'Espagne. Mais l'épidémie ne nous permit pas d'at-

(1) A bord du *Pontchartrain*, 30 mai (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 18, fol. 397).

(2) Léogane, 28 juin (Bibl. Nat., Clairambault 878, fol. 79).

(3) Ce fut Nolivos qui la porta (Robert Le Blant, *Un officier béarnais à Saint-Domingue : Pierre-Gédéon Iᵉʳ de Nolivos*. Pau, 1931, in-8°, extrait de la *Revue historique du Béarn*).

tendre. « Les pluyes tombaient si abondamment, mêlées de papillons, petits crapaux, chenilles et autres incestes, que les eaux à boire en furent corompues; le mauvais air engendra quantité de maladies si contagieuses que nos gens mouroint comme mouches : on les enteroit trente et quarante à la fois, ce qui fit prendre la résolution de s'en retourner en France (1) ».

Le 1er juin, ayant fait sauter les forts, « les bastions en oreillons et à casemates », Pointis appareilla avec l'escadre d'Europe. Il gouvernait sur le cap Tiburon quand un brigantin dépêché par le gouverneur général d'Amblimont lui apprit qu'une grosse escadre ennemie le cherchait. Pour éviter la rencontre, le conseil de guerre décida d'obliquer vers le canal de Bahama.

Pointis, au retour, livre combat sur combat.

Dans la nuit du 6 au 7 juin, à cinquante lieues de Carthagène, des fusées jaillirent derrière nous : le fanal, que portait Pointis, avait attiré l'attention de l'ennemi. Et « les premiers feux du jour nous présentèrent l'image d'un malheur affreux et inévitable ». Nous étions tombés au milieu de l'escadre du vice-amiral Neville, une trentaine de voiles : à huit heures du matin, la flûte *la Ville-d'Amsterdam*, chargée de malades, de nègres et de munitions, se rendait au *Warwick* et portait, comme cadeau aux vainqueurs, une épouvantable épidémie de *vomito negro*.

Car notre escadre n'était qu'un « hôtel Dieu sous les armes ». Du vaisseau amiral, la moitié de l'équipage ne pouvait se mouvoir; *le Fort* comptait cent cinquante malades, *le Vermandois* une centaine; *l'Avenant* n'avait que

(1) Louis de Chancel de La Grange, p. 139.

onze matelots valides; les trois quarts des officiers étaient alités (1).

Pourtant, à quatre heures, au signal de prendre ses formations de combat, les malades se traînèrent à leur poste, résolus à périr plutôt que de se rendre. Il en fut des vaisseaux comme des hommes : le mât de hune brisé, *le Fort,* et son matelot *l'Apollon* en serre-file fermèrent la ligne des huit vaisseaux en bataille (2), qui formaient de leurs corps un rempart aux invalides et aux brûlots (3). Un dessin des plus précis (4) montre quelle était alors la situation des flottes en présence : quatre vaisseaux (5), à la hanche des nôtres, courent parallèlement à eux, « en ralingue, nous laissant gagner de l'avant ». Ils attendent visiblement, pour s'engager, l'entrée en action de cinq gros vaisseaux qui suivent à deux lieues, et de dix-sept autres voiles plus éloignées. Ce manque de cran, Pointis l'apprendra plus tard, est dû à la faiblesse des équipages des amiraux Neville, Mees et Ferdinand Van Zyll (6), réduits à trois cent cinquante hommes pour les grands vaisseaux, cent cinquante pour les autres. Et pourtant, ils ont un effectif triple du nôtre : seize vaisseaux anglais, huit hollandais, quatre brûlots, une caïche.

Mais Neville abandonne la course parallèle pour « ouvrir un angle » qui le met en travers de notre route, si nous voguons « vent arrière pour gagner le canal de Bahama ». Par là, il s'éloigne de nous, fausse manœuvre que Pointis

(1) *Relation...*, par un officier du *Vermandois*, p. 103.

(2) *Furieux*, *Sceptre*, *Saint-Louis*, *Vermandois*, *Saint-Michel, Mutine, Fort* et *Apollon* (Rapport de Du Casse, 30 juin. Archives Nat., *Marine*, B⁴ 18, fol. 391).

(3) *Avenant*, *Marin*, *Dieppoise*.

(4) « Rencontre de l'escadre de M. de Pointis par l'armée angloise entre Carthagène et la Jamaïque. » (Bibliothèque du service historique de la Marine, manuscrit 142, p. 16).

(5) *Bristol, Trident, Gosport, Newcastle*.

(6) De Jonge.

met à profit. *La Mutine* longe notre ligne de bataille, en transmettant discrètement l'ordre de revirer à la nuit close.

Une frégate ennemie, aux écoutes, a éventé la consigne, si bien qu'aucun vaisseau n'est aux trousses de nos estropiés, deux vaisseaux de la division bleue, une flûte et deux frégates-brûlots (1), qui continuent de nuit leur bordée par le canal de Bahama et qui rallieront à Terre-Neuve l'escadre de Nesmond. C'est par eux que la France connaîtra les débuts heureux de la campagne et l'angoisse de savoir Pointis en grand danger (2).

A l'aube du 8 juin, quatorze vaisseaux le poursuivent dans l'ordre dispersé. Mais à vingt lieues de Carthagène, dans la nuit du 9, il leur fausse compagnie par la contremarche (3) et, courant à l'ouest vent arrière, gagne à son tour le canal de Bahama.

Dérouté, « dépaïsé », Neville, voiles déchirées, perroquets brisés, ne sait que faire, quand il apprend que les flibustiers sont restés à Carthagène pour la piller. Il les rencontre, chargés de dépouilles, dans le rio Grande. Sept d'entre eux, crânement, se mettent en bataille : *le Christo,* de quarante-quatre canons et deux cent cinquante hommes, sous l'énergique commandement de Cotüy, aborde l'amiral hollandais, le *Bredah,* de quatre-vingts canons, dont il brise l'éperon et le beaupré. « Mais, après avoir fait tout ce que peut le courage, l'habileté et le désespoir de gens qui se voyent à la veille de tout perdre, battus continuellement

(1) *Le Fort* et *l'Apollon*, la flûte *Dieppoise* démâtée et les brûlots, que mène Du Buisson de Varenne.

(2) Relation de Du Buisson de Varenne, 9 août.

(3) Dessinée dans un plan manuscrit (Service historique de la Marine, ms. 142 (16), la manœuvre de Pointis est figurée dans une carte de Le Pautre, *Rencontre de l'escadre de France et de l'armée angloise, et la route que fit le baron de Pointis dans sa retraite* (Bibl. Nat., Géographie, pf. 40, n° 175). — Pointis, p. 165.

par la grosse artillerie holandoise et angloise, ils furent contraints de se rendre, à sçavoir *le Christo* [aux capitaines Justus Van Hoogenhoeck et de Bentheym] (1), *le Saint-Louis* et *la Gracieuse*. Le capitaine Charles se sauvat, lui sixième, dans la rivière de Rio Grande; les capitaines Godefroy, Blous et Montauban se tirèrent d'affaire par la légèreté de leurs battiments, et le capitaine Macary fit eschouer son navire (2) ».

L'absence des flibustiers laisse Saint-Domingue sans défense, Saint-Domingue qui « vaut mille Canada ou Plaisance » (3). Aussi Neville pense-t-il s'en rendre maître. Il déclenche contre le Petit-Goave, le 8 juillet à l'aube, l'attaque de neuf cents hommes conduits par le contre-amiral Mees, qu'épaulent, le lendemain, quatre cents hommes du commodore Henry Martin. Surpris, Du Casse et le flibustier Godefroy se sauvent en chemise, rallient une poignée d'hommes, abattent soixante-dix Anglais, mais ne peuvent empêcher les assaillants de brûler la petite ville (4), aux gracieuses villas.

Ce fut un autre adversaire qui terrassa les Anglo-Hollandais, le *vomito negro*, que leur avait communiqué notre flûte hôpital. Ces « noirs vomissemens emportoint son homme en vint et quatre heures. On le jettoit à la mer avec ses matelats et ses hardes; puis l'on bruloit sur une poèle rouge du vinaigre, du goudron, de la poix ou de l'encens, afin de chasser le mauvais air » (5). Éconduits de la Havane, Neville, Mees, six capitaines de vaisseau, treize

(1) Commandant le *Hollandia*, de soixante-douze canons, et le *Leyden*, de soixante-quatre (De Jonge).

(2) « Voyages de Louis de Chancel de La Grange » (Ms. de la collection Du Loup). — Charlevoix, t. II, p. 351. — Du Casse à Pontchartrain, 30 juin (Archives Nat., *Marine*, B[4] 18, fol. 391).

(3) Du Casse à Pontchartrain. Léogane, 28 juillet 1697 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 18, fol. 399. — Bibl. Nat., Clairambault 878, fol. 85).

(4) Charnock, II, 280.

(5) « Voyages de Louis de Chancel de La Grange », p. 147.

cents Anglais, cinq cents Hollandais moururent : dans l'escadre hollandaise (1), un seul capitaine de vaisseau, Houghenutt, survécut.

Si Pointis n'avait plus rien à craindre de ce côté, ses tribulations n'avaient pas pris fin. Réduits, comme ration d'eau, à un verre par jour, ses équipages, dans une « pressante nécessité de touttes choses », avaient gagné Terre-Neuve. Par une malencontreuse erreur de pilotage, ils abordèrent en territoire anglais, à Concepcion Bay, au lieu de Plaisance. Une nouvelle infortune fit tomber au pouvoir d'une pinasse anglaise commandée par Littleton, le lieutenant et l'enseigne du *Saint-Michel* envoyés à l'aiguade. Or, dans Saint-John's Harbour était mouillée toute une escadre anglaise, commandée par John Norris. Traduits en conseil de guerre le 7 août, les deux officiers de marine, pour ne pas être fusillés comme espions, dévoilèrent l'état de notre petite escadre (2) et racontèrent toutes les péripéties de la campagne. Trois jours auparavant, Norris avait été informé par un billet du capitaine de la frégate *Hawk*, Camberbatch, prisonnier de Pointis, que notre escadre arrivait de Carthagène avec un très riche butin (3).

Au lieu de se porter à l'attaque d'équipages épuisés, qui n'étaient plus aux effectifs indiqués par les prisonniers, John Norris, persuadé qu'il avait affaire à l'avant-garde du marquis de Nesmond, resta barricadé dans Saint-John's Harbour derrière une estacade que défendaient deux galiotes à bombes : ses huit vaisseaux en ligne, le régiment

(1) W. J. Hardy, p. 423.

(2) *Sceptre*, quatre-vingts canons, six cents hommes; *Furieux*, soixante-six canons, quatre cents hommes; *Saint-Louis*, soixante-dix canons, quatre cent cinquante hommes; *Vermandois*, soixante canons, quatre cents hommes; *Saint-Michel*, soixante canons, trois cent cinquante hommes.

(3) Relation de la campagne adressée par Norris à l'amirauté. A bord du *Monk*, Saint-Jean de Terre-Neuve, 12 août vieux style (W. J. Hardy, *Calendar of State papers of the reign of William III. Domestic series (1697)*, p. 301).

du colonel Gibson posté aux batteries de côte, attendaient le choc. Le conseil de guerre, quatre fois réuni, décida de ne point sortir du port, le capitaine de la *Mary Galley* envoyée en reconnaissance n'ayant pu l'édifier sur nos forces réelles (1).

Avec une magnifique audace, Pointis vint le « narguer » en vue de Saint-John's Harbour et, la « rodomontade » faite, vira de bord vers la France. Les éclaireurs anglais déçus n'aperçurent dans le port de Plaisance, où ils croyaient retrouver notre escadre, qu'un de nos vaisseaux : c'était *l'Apollon*, arrivé précédemment de Carthagène avec son équipage réduit de quatre cents hommes à quatre-vingt-dix, ayant perdu ses officiers, ses quatre chirurgiens, son aumônier et tous ses canonniers (2).

L'odyssée de Pointis n'était point terminée. Le fabuleux butin que lui attribuait la renommée, — quatre millions de livres sterling, — avait déchaîné à ses trousses une foule de meutes, dont l'une avait eu un vif engagement à l'entrée de la rade de Brest avec le commandant Robeck de Pallières (3). Le vice-amiral Aylmer espérait le saisir à sa rentrée au gîte, à Brest; et dans la crainte qu'il n'eût pas assez de ses douze vaisseaux de guerre britanniques, une

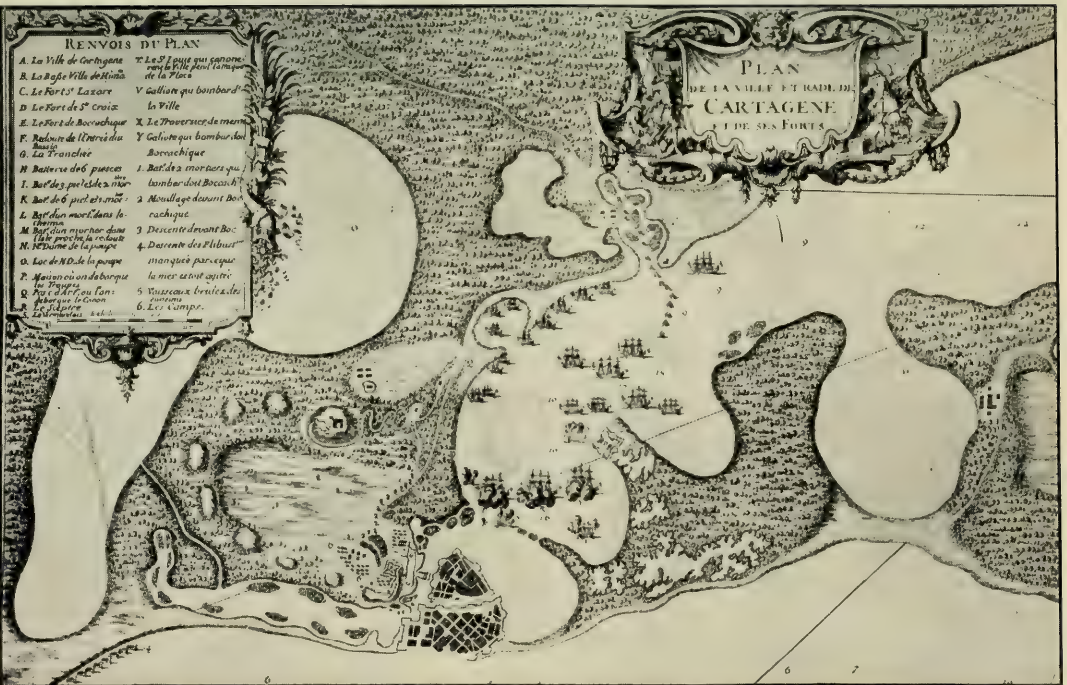
(1) Pointis à Terre-Neuve :

[Pointis], *Relation de l'expédition de Carthagène*, p. 181. — *Relation*... [par un officier du *Vermandois*], p. 122.

Procès-verbaux des conseils de guerre tenus par Norris et Gibson à bord du *Monk*. Saint-John's Harbour, 22-25 juillet vieux style (*The manuscripts of the House of Lords, 1697-1698*, p. 323). — Procès en revision de Charles Desborow, capitaine de la *Mary Galley*, destitué par Norris (*Ibidem*, p. 333). — Rapport de Norris (W. J. Hardy, p. 301). — Rapport du colonel Gibson (Fortescue, *Calendar of State papers, Colonial series, America, 1697-1698*, p. 39). — Burchett, p. 338 — *Life of captain Stephen Martin*, edited by Clements R. Markham. London, 1895, in-8°, p. 31 : Martin commandait la *Blask Bomb*, qui défendait l'entrée de Saint-John's Harbour. — Clowes, t. II, p. 490.

(2) « Voyages de Louis de Chancel de La Grange, » fol. 148, 150 (Collection Du Loup).

(3) Le 15 juillet 1697 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 18).



ATTAQUE DE CARTHAGÈNE PAR POINTIS

(Gravure de Le Paultre, 1698.)

douzaine de vaisseaux hollandais venaient le renforcer (1).

Ce fut une de ses divisions en croisière au large des Sorlingues qui décela nos Argonautes, en apercevant dans la nuit du 24 août nos feux de position. Thomas Harlow avait trois vaisseaux à trois-ponts, un deux-ponts, une frégate (2) et un brûlot, que Pointis prit d'abord pour une escadre française, car ils ne hissèrent leurs couleurs qu'à portée de canon.

« Nous y fûmes en bon ordre (3), écrivait un officier du *Vermandois,* dans le dessein de les attaquer, comme si nous avions été sûrs de la victoire. Or, nous n'avions que sept canons de notre première batterie qui joüassent, n'ayant pas de quoi garnir les autres ; nous n'avions que des gens foibles, qui n'avoient pas la force d'aller sur un pallan pour remettre le canon au sabord ». — « Je ne puis concevoir, écrivait un Anglais (4), ce qui obligea Pointis de s'arrêter et de tenir contre nous ». — « L'honneur des armes », répondra Pointis. Et en ligne (5), Pointis au centre, nous joignîmes Harlow « à la portée du fusil boucanier ».

Harlow avait détaché le *Devonshire* du capitaine John Hubbard pour nous gagner le vent, tandis que, d'une violente canonnade, son *Torbay* cassait le mât de hune du *Vermandois*, sur lequel s'acharnèrent les deux autres navires de ligne anglais. Pointis revira pour couvrir du corps du *Sceptre* le vaisseau blessé. Et à son tour, d'un « assez joly feu, tout le monde y mettant la main », il désempara la *Defiance* de Gabriel Hughes.

(1) W. J. Hardy, p. 287, 297.

(2) *Torbay*, quatre-vingts canons, *Devonshire*, quatre-vingts, *Restoration*, soixante-dix, *Defiance*, soixante-quatre, *Betty*, frégate (Charnock, t. II, p. 315, note).

(3) Un vaisseau de quatre-vingt-dix canons, un de soixante-dix, un de soixante, un de cinquante, au dire des Anglais.

(4) Burchett, p. 344.

(5) Dans cet ordre : *Furieux*, *Vermandois*, *Sceptre*, *Saint-Michel*, *Saint-Louis*.

L'honneur sauf, ayant abattu soixante-cinq Anglais, Pointis vira vers l'est, sans se cacher, feux allumés. Comme « s'ils sentoient nos piastres », nos adversaires nous suivirent jusqu'au 26, puis mirent le cap au large, de crainte de « s'afaler à la côte ». Hauteur prise, « nous nous trouvâmes par celle d'Obusse-Froide. Le 28, nous trouvâmes l'abbaye des Rats et gouvernâmes dessus ». Ils arrivaient si épuisés qu'ils passèrent outre à la défense d'entrer à Brest, où l'on croyait qu'ils ramenaient la peste. Mais l'or qu'ils rapportaient par millions, purifia tout. Et ce fut une autre façon aussi d'en purifier l'origine que de consacrer aux veuves la vente des vases sacrés compris dans le butin (1). Quand on eut la certitude en Angleterre que nos Argonautes étaient « at home », la fureur se déchaîna contre Harlow et ses capitaines, qui furent traduits en cour martiale pour avoir laissé échapper de fabuleux trésors (2).

L'état du butin avoué atteignit, en lingots et monnaies d'or et d'argent, sept millions six cent quarante-six mille neuf cent quarante-huit livres. Les émeraudes avaient un poids de mille neuf cent quarante-sept marcs. Les améthystes étaient au nombre de soixante et onze. Une madone à la robe d'argent constellée de pierreries voisinait avec un coffre rempli d'argenterie religieuse (3). Il y avait, en outre, comme prises, quatre-vingt-deux canons et trente-deux cloches. Contée par Galliffet, l'expédition de Carthagène avait « plus l'air d'un roman que d'une histoire ».

Norris, à Terre-Neuve, était excusable de l'erreur où l'avait induit l'apparition de Pointis. Il venait de capturer, le 15 juillet 1697, deux pinques du convoi escorté par le marquis de Nesmond; et il avait appris de ses prisonniers

(1) Archives Nat., *Marine*, B⁴ 18, fol. 366.
(2) W. J. Hardy, p. 354, 385, 391, 494, 498.
(3) Journal du P. Léonard (Archives Nat., M. 757, p. 12. — Bibl. Nat., Franç. 9097, fol. 27)

que l'escadre française, formée à Brest et Rochefort, comptait onze vaisseaux, quatre brûlots, une galiote à bombes et deux flibots (1).

V

MÉSAVENTURE DE L'ESCADRE DE NESMOND

(Août 1697).

« Monsieur le comte de Frontenac, écrivait Louis XIV le 21 avril 1697, ayant résolu d'envoyer une puissante escadre, sous le commandement du sieur marquis de Nesmond, pour m'assurer la possession de l'isle de Terre-Neuve, j'ay crû que je pouvais aussy l'employer à ruiner les establissements de la Nouvelle-Angleterre et mesme ceux de la Nouvelle-York, s'il reste assez de temps à mes vaisseaux pour l'exécuter. Et pour cet effet, j'ay résolu d'y employer mes troupes du Canada, sans lesquelles celles de mes vaisseaux ne seraient pas suffisantes pour de pareilles entreprises. Aussytost que ledit sieur de Nesmond vous aura donné advis de son arrivée, vous les ferez partir pour se rendre avec diligence à Pentagouet où vous trouverez mes vaisseaux. Je vous laisse la liberté de les conduire vous-mesme, si les affaires du pays et vostre santé vous le permettent (2) ». — « Je me sens assez de force et de santé pour pouvoir être de la partie », répondit l'énergique septuagénaire. Mais il demeura « trois mois dans une continuelle attente », avec le vain espoir d'attaquer Manhattan-New-York. Qui donc avait ruiné nos projets? — « La contrariété des vents (3) ».

(1) Rapport de John Norris. A bord du *Monk,* Saint-John's Harbour, 10 août 1697 vieux style (W. J. Hardy, p. 302; cf. aussi p. 337).

(2) *Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1928-1929,* p. 327.

(3) Frontenac à Pontchartrain, 15 octobre 1697 (*ibidem* p. 339).

« Faire toute la diligence possible », attaquer l'escadre anglaise à Plaisance si elle y était, sinon la quérir à Saint-John's Harbour pour remporter sur elle « une victoire complète », ruiner Boston et New-York, assurer, en un mot, la conservation de l'Isle de Terre-Neuve, le maintien du Canada et la ruine de deux provinces ennemies (1) », le beau programme tracé à André de Nesmond! Mais le ministre de la Marine comptait sans l'instabilité des éléments.

Arrivé le 26 juillet seulement à Plaisance, Nesmond lui écrivait (2) : « Le fascheux contretemps de la traversée nous met hors d'estat d'exécuter l'expédition de Boston ». Restait l'escadre de Norris, que *le Téméraire*, couplé d'une galiote à bombes, alla reconnaître de près, nos douze autres navires restant au large (3). Une estacade renforcée de câbles barrait la passe; derrière elle, les vaisseaux de Norris étaient alignés, sabords ouverts (4); le régiment du colonel Gibson garnissait les batteries nord et sud du goulet et le fort du roi Guillaume. « Le port est hors d'estat d'estre insulté, à moins que de prendre les forts par terre et à revers, ce que nous ne sommes pas en estat de faire », conclut Nesmond; et il rebroussa chemin vers la France.

(1) Instruction du 1er avril 1697 (Archives Nat., *Marine*, B4 18, fol. 237). — Nesmond avait les vaisseaux *Superbe*, *Heureux*, *Bizarre*, *Juste*, *Téméraire*, *Aimable*, *Courtisan*, *Excellent*, *Fleuron* et *Capable*, les brûlots *Impudent* et *Dangereux*, la galiote *Bellonne*.

(2) B4 18, fol. 246.

(3) « Journal de la campagne de Canada ou de Plaisance fait depuis le 15 may 1697 jusqu'au 30 septembre, par M. le marquis de Nesmond. » A bord de *l'Excellent*, île d'Aix, 30 septembre (B4 18, fol. 248). — « Carte dans laquelle est marquée la route des vaisseaux du Roy commandés par M. le marquis de Nesmond pendant l'année 1697 » (Bibl. Nat., Géographie, portefeuille 35, n° 44bis).

(4) Sept vaisseaux de soixante-dix à cinquante-quatre canons, quatre de quarante-quatre à trente-six, deux brûlots, deux galiotes à bombes (B4 18, fol. 268). — Rapport du colonel Gibson (Fortescue, p. 41). — Rapport du capitaine Davis (W. J. Hardy, p. 424).

VI

VICTOIRE DE P. D'IBERVILLE DANS LA BAIE D'HUDSON (Septembre 1697).

En quittant Terre-Neuve, Pierre Le Moyne d'Iberville avait gouverné sur la baie d'Hudson. C'était une fort jolie escadre de cinq navires de guerre, *le Pélican*, *le Palmier*, *le Profond*, *le Wesph* (1) et *le Violent*, que le capitaine de frégate avait à ses ordres (2). Et par une bonne fortune, il avait pour commissaire un écrivain, qui relata les vicissitudes de la campagne. Là, comme à Terre-Neuve, Anglais et Français luttaient de vitesse pour apporter des renforts à leurs garnisons de la baie : nos navires, pour éviter les abordages et se guider en cas de brume, étaient munis d'un code de signaux sonores (3).

Le 19 août 1697, on eut connaissance d'indigènes à barbe hirsute, à toupet sur le front, au « juste au corps comme un domino de chanoine » ; Le Moyne de Martigny, cousin du commandant, conclut avec eux une alliance, en pleine mer, sur la glace. Pour la sceller, le commissaire du bord, Bacqueville de La Potherie, organisa un festin de viandes crues et de cœur de bœuf, dont les Esquimaux, car il s'agissait d'eux, sucèrent le sang avec délices.

(1) La frégate hollandaise *Wesep* prise à Camaret.

(2) Instruction pour le sieur de Sérigny, lieutenant de vaisseau, [commandant *le Palmier*], commandant les vaisseaux que le Roy envoye à Plaisance... où le sieur d'Iberville prendra le commandement de l'escadre ». Mars 1697 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 18, fol. 31). — De Bacqueville de La Potherie, *Histoire de l'Amérique septentrionale*. Paris, 1753, 4 vol. in-8°. — Noël Jérémie, *Relation du détroit et de la baie d'Hudson*. Amsterdam, 1710, in-8°. — Ch. de La Roncière, *Une Épopée canadienne*, p. 96.

(3) J. Tramond, dans la *Revue de l'histoire des colonies*, 1930.

Dispersés par les icebergs, nos navires se présentent un à un à l'ennemi. Le premier engagé, *le Profond*, qui a à son bord les munitions destinées à l'attaque de Fort-Nelson, soutient un violent combat contre trois vaisseaux anglais, le 26 août : s'il succombe, c'en est fait de l'expédition. Ni Sérigny, ni Chartrier, capitaines du *Palmier* et du *Wesph,* emprisonnés par les glaces, ne peuvent le secourir. Après dix heures de combat, les manœuvres hachées, Du Gué force ses adversaires à lâcher prise.

En les accrochant, il a permis à son chef de les devancer d'un jour devant notre ancien Fort-Bourbon, devenu Fort-Nelson. *Le Pélican,* de quarante-quatre canons, que monte d'Iberville, est arrivé le 3 septembre 1697 au mouillage du Trou, à quatre lieues du fort; trois navires paraissent. A ses signaux de reconnaissance, rien ne répond. Ce ne sont point ses conserves : c'est l'ennemi.

— Vous êtes d'Iberville, nous vous tenons; rendez-vous.

D'Iberville est seul, mais bien décidé à périr ou à vaincre : « Nous ne sommes point néz pour nous-mêmes, — écrit son commissaire Bacqueville de La Potherie, qu'il a posté avec des Canadiens au gaillard d'avant, — et rien n'est plus glorieux que de mourir pour sa patrie ». L'enseigne de La Salle à la batterie basse, son frère Le Moyne de Bienville à la batterie haute, d'Iberville fonce sur l'*Hampshire*, de cinquante-six canons et deux cent cinquante hommes, qui est en tête de la ligne ennemie et qui laisse tomber sa grande voile pour éviter l'abordage. Puis il lâche une bordée sur le *Dehring*, de trente-six canons, qu'il désempare, et une autre sur l'*Hudsonbay*, de trente-trois pièces. Mais le vaisseau de tête a reviré et nos trois adversaires, conjuguant leurs efforts, nous accablent de bordées de mitraille à portée de pistolet, si bien que nos mâts sont percés de balles. — « A ce beau visage de Gui-

née », crie un Anglais à notre commissaire qui est noir de poudre.

Le dénouement approchait, tout autre qu'on pouvait l'attendre. *Le Pélican*, qui a perdu dans une seule batterie quatorze hommes, pointe à couler bas tous les canons de la bordée du vent, arrive, passe à l'arrière du *Hampshire,* l'élonge vergue à vergue et, de toute sa volée, lui crève le flanc, si bien que le vaisseau anglais sombre sous voiles. L'*Hudsonbay* amène pavillon. Le *Dehring* prend la fuite. La victoire est complète. Les renforts qu'amène la division anglaise n'existent plus. Mais *le Pélican,* « crevé de coups », s'ouvre et sombre dans la nuit du 7 au 8 septembre : pour conjurer l'esprit de la Lune qui excitait l'ouragan, des Indiens venus à bord avaient vainement jeté par-dessus les bordages ce qu'ils avaient de plus précieux. Notre prise, l'*Hudsonbay*, a sombré aussi; et nos prisonniers, libérés, ont renforcé la garnison de Fort-Nelson.

Mais, le 10 septembre, arrivent *le Palmier, le Profond* et *le Wesph*. D'Iberville installe une batterie dans un bois à portée de Fort-Nelson. Sommé de capituler, le gouverneur Bayley refuse, quand éclatent les terribles cris de guerre, les *Sassakués*, que poussent à la mode indienne nos Canadiens. Par un ministre écossais avec lequel notre commissaire tâcha de se faire entendre en latin, Henry Bayley demande à sortir de la place avec les honneurs de la guerre. Et le 13 septembre, à sa place, Le Moyne de Martigny et Boisbriand prirent la garde montante dans « la dernière place de l'Amérique septentrionale ».

LE TRAITÉ DE RYSWICK

I

LA PAIX DE 1697

Par une entente avec le pape et par une paix séparée avec Victor-Amédée de Savoie (1) qu'avaient séduit la cession de Pignerol et l'appât d'un mariage de sa fille aînée avec le duc de Bourgogne, Louis XIV avait peu à peu désagrégé la coalition. Des pourparlers aboutissaient, le 4 février 1697, à l'acceptation de la médiation suédoise par les belligérants. Tout le monde, « sans aucune exception », — le mot est de Guillaume III, — soupirait après la paix : Louis XIV n'était-il point résigné à le reconnaître comme roi d'Angleterre. Le 20 septembre 1697, la paix était signée à Ryswick avec l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande : elle l'était le 30 octobre avec l'Empire.

« La prise de Barcelone fut l'aiguillon qui rendit effectif et sérieux à Ryswyk ce qui, jusqu'alors, n'avait été qu'un indécent pelotage (2) ». « Le gouvernement espagnol, écrit Macaulay, passa aussitôt d'une apathie hautaine à une terreur abjecte », que redoubla la nouvelle de la prise de Carthagène, magnifique couronnement d'une brillante

(1) Traité secret du 29 juin 1696 (Legrelle, *Notes et documents sur la paix de Ryswick*. Lille, 1894, in-8°).
(2) Saint-Simon, t. IV, p. 233.

guerre de Course. Et pourtant, l'ignorance ou la faiblesse de nos diplomates fit la partie belle à l'Espagne en rendant Mons, Charleroi, Courtrai, tous les Pays-Bas, jusqu'à Luxembourg, faisant ainsi une brèche dans notre frontière orientale. Le traité de Ryswick, par contre, laissait sans solution l'affaire de la Succession au trône d'Espagne, que la santé chancelante de Charles III rendait urgente. Quel serait l'héritier? Tant que la question ne serait pas réglée, l'équilibre européen restait précaire.

La proclamation que Louis XIV fit retentir dans le silence imposé aux démonstrations militaires, n'était qu'un point d'orgue entre deux guerres : « Le moment que le ciel avoit marqué pour réconcilier les nations, est arrivé. L'Europe est tranquille. Strasbourg, un des principaux remparts de l'Empire et de l'hérésie, réuni pour tousjours à l'Église et à ma couronne; le Rhin rétabli pour barrière entre la France et l'Allemagne; et ce qui me touche le plus, le culte de la véritable religion authorisé par un traité solennel chez les souverains d'une religion différente, sont les avantages de ce traité. Mon intention, écrivait-il à un chef d'escadre (1), est que vous fassiez tirer le canon de nos vaisseaux » en signe d'allégresse.

Sois heureux, Maître Charles Lion, armateur de Honfleur, toi qui écrivais, découragé : « Pour moi, je suis bien dégoûté du commerce de la mer. J'ai ici huit navires, je suis en peine où les envoyer ». Toi et tes confrères, vous pourrez expédier sans crainte à travers le monde *le Chien à l'eau*, *l'Offrande d'Abraham*, *la Vierge sans macule, le Repos de la Patrie*, *le Symbole de la Paix* (2)...

La paix! L'âge d'or serait-il venu que même les nations indiennes, au Nouveau Monde, ayent enterré à Montréal

(1) De Cogolin, 15 janvier 1698 (Archives du commandant Vivielle).

(2) Paul Decharme, *Le comptoir d'un marchand au dix-septième siècle*, p. 145, 146 : Année 1697.

en 1701 la hache de guerre, pour former une Société des Nations sous l'égide du gouverneur de la Nouvelle-France (1).

Dans les relations internationales en Europe, on évite les occasions de conflit. La Guerre de la Ligue d'Augsbourg a été, pour Louis XIV, une leçon de modestie. Elle l'a amené à modifier le protocole naval : « La France a presque toujours été en possession d'exiger le salut des autres nations à pavillon égal, excepté avec les seuls Anglais, avec qui on est convenu depuis longtemps de ne rien demander de part et d'autre. En 1700, à la veille des grands événemens pour la succession d'Espagne, où l'on ne voulait pas aigrir les esprits en exigeant les saluts à la rigueur, les commandans des escadres eurent ordre de ne rien demander dans les ports de Cadix, dans la rivière de Lisbonne et même à la mer, aux vaisseaux des têtes couronnées, ni aux Portugais qui porteraient comme eux la flamme au grand mât, et particulièrement aux Anglais, et d'éviter toute affaire à ce sujet. Mais s'ils n'avaient qu'une flamme pareille, quelque forts qu'ils fussent, combattre plutôt que de saluer les premiers (2) ». Et de fait, le capitaine de Modène, sommé, en 1700, de saluer les forts de l'île Nevis sans être assuré qu'on lui rendra le salut, envoie bordée sur bordée sur la batterie anglaise et atteint, par ricochet, les curieux accourus au bruit (3).

(1) Ch. de La Roncière, *Une Épopée canadienne*. Paris, 1930, in-8°.

(2) « Principes de M. de Pontchartrain, fils, sur la marine, 1700-1714 » (E. Sue, t. V, p. 421).

(3) Le P. Labat, *Nouveau voyage aux isles d'Amérique*, t. V, (1722), p. 3.

II

LA POLOGNE NOUS DEMANDE UN ROI ET LE MAROC UNE REINE

Durant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, la France a trop souffert de son splendide isolement pour ne pas tâcher d'en sortir. Une occasion s'offre à elle, avant même que les hostilités ayent pris fin. La Pologne nous demande un roi. Jean Sobieski est mort le 17 juin 1696; et sa veuve, Marie-Casimire de la Grange d'Arquyen, une Française, parente d'un de nos marins, favorise la candidature du prince de Conti au trône (1). Le soin de le porter à destination au travers des croiseurs anglo-hollandais qui bloquent Dunkerque, est dévolu à Jean Bart. Le 6 septembre 1697, à minuit, il appareille avec cinq frégates (2), esquive Benbow, mais tombe le surlendemain au milieu de douze navires de guerre britanniques. — « N'y a-t-il rien à craindre ? demande le futur académicien François de Callières. — Non, répond tranquillement Jean Bart. Si je me voyais près de tomber aux mains de l'ennemi, je mettrais le feu aux poudres (3) ». Il franchit le Sund, à portée du château de Kronenborg, et passe au travers d'une énorme flotte hollandaise qui sort de la Baltique sous l'escorte de cinq vaisseaux de guerre. Le roi de Danemark et la Cour se pressent sur les terrasses du château ; les rives sont noires de monde ; le héros et le futur roi défilent triomphalement, en échangeant des salves de bienvenue avec la

(1) Les négociations, entamées au nom de Louis XIV par l'abbé de Polignac en Pologne, ont été publiées par E. Sue, *Histoire de la Marine fran çaise*, t. V, p. 186-208.

(2) *Jersey*, *Comte*, *Alcyon*, *Milford*, *Railleuse*, et trois corvettes.

(3) Henri Malo, *Jean Bart*. Paris, 1930, in-8°, p. 189.

terre. A Dantzick, l'accueil fut beaucoup moins chaud : on insulte nos marins, on leur suscite mille difficultés pour le ravitaillement, si bien que Jean Bart, exaspéré, saisit en rade sept navires dantzickois et calme ainsi les malandrins. Le parti de l'Empire a suscité au prince français un concurrent, Auguste de Saxe ; et, le 9 novembre, Louis de Bourbon, prince de Conti, renonçant au trône des Jagellons, reprit la route de la France.

Ces Conti, en vérité, semblaient se jouer des trônes, car on offrit à une princesse de leur maison d'en partager un, voici à quelle occasion. Les relations avec le Maroc étaient assez tendues, malgré l'envoi de l'ambassade de Saint-Olon à Fez. Louis XIV avait même dû armer en 1698 sept frégates pour les envoyer, sous le commandement de Coëtlogon, sur les côtes du Maghreb (1). Un armistice fut alors signé.

Et Paris faisait fête, en 1699, à une ambassade marocaine. « L'amiral surintendant général de la marine de l'Empire du Maroc », Abdallah ben Aïcha, que la foule prenait plaisir à contempler à l'heure de ses repas ou lors de son apparition à la Comédie (2), venait de la part de son maître, Moulay-Ismaïl, demander la main de la princesse douairière de Conti ; il ne l'obtint pas (3). Et savez-vous ce qu'était ce grand personnage ? Un pirate qui ne cessait, depuis une douzaine d'années, de capturer, sans risque, nos barques et nos tartanes, dont les malheureux équipages étaient jetés « dans des basses-fosses », dépouillés de tout et réduits, pour toute nourriture, « à deux méchantes

(1) Principes de M. de Pontchartrain (E. Sue, t. V, p. 227).

(2) Gravure à la Bibliothèque Nationale, Estampes Q b. 53. — Tableau d'Antoine Coypel au Musée de Versailles.

(3) Dangeau, t. VII, p. 218. — Saint-Simon, t. VI, p. 139. — R. Thomassy, *De la politique maritime de la France sous Louis XIV* et de la demande que Muley-Ismaël, empereur de Maroc, adressa pour obtenir en mariage la princesse de Conti. Paris, 1841.

galettes » d'orge par jour. Il avait même, pour concussions, été mis à la question au Maroc et forcé, la tête étreinte par les pointes d'un carcan, les yeux exorbités, à verser cinq quintaux d'argent (1).

On avait cru, en France, à son prestige. Un grand armateur malouin, Danycan de L'Espine, avait inauguré, en 1700, une ligne de navigation entre Saint-Malo, Salé (2) et Tunis (3). Mais au bout de deux ans, il dut renoncer à ce trafic, à cause du « trouble y survenu par l'arrivée de l'ambassadeur de Maroc, à son retour en France (4) ». Ses vaisseaux allaient se muer à nouveau en corsaires.

III

LE PROBLÈME COLONIAL

La paix signée, le sort de nos colonies restait précaire. « A la première guerre avec les Anglais et les Hollandais, nous les perdrons, écrivait Vauban (5); et pour lors, nous n'y reviendrons jamais; et notre marine, manquant d'occupation, tombera d'elle-même ». Que faire pour tirer « ces colonies hors de l'enfance et les réhabiliter » ? Les peupler de soldats qui feront souche, créer au Canada et à Saint-Domingue « deux grandes monarchies, capables par leur propre force de balancer un jour toutes celles de l'Amé-

(1) R. Antraygues, Le raïss Abdallah ben Aïcha, corsaire de Salé et amiral de la flotte chérifienne, dans la *Revue Maritime* d'août 1931, p. 194.

(2) Avec *la Comtesse*, *le Comte de La Bédoyère* et *la Marguerite*.

(3) Lettres de Béranger à L'Espine-Danycan, relatives aux cargaisons de *la Marguerite*, du *Phelypeaux* et du *Comte de Toulouse*. Tunis, 1700 (Pierre Granchamp, *La France en Tunisie au dix-septième siècle*. Tunis, 1932, t. IX, p. 353, 355, 358, 360).

(4) Léon Vignols et Henri Sée, Le commerce malouin au Maroc, dans les *Annales de Bretagne*, 1926, p. 368.

(5) En 1699 (Vauban, éd. de Rochas d'Aiglun, t. I, p. 435).

rique ». Ne prévoyait-il pas pour le Canada, « en 1910, six millions quatre cent mille personnes », vision vraiment prophétique à deux siècles de distance, car le recensement de 1911 accusait sept millions deux cent six mille habitants dans le Dominion Canadien.

Mais à qui demander une continuité de vues et des moyens d'action propres à développer des colonies, sinon à des Compagnies privilégiées ! Tel fut l'objet de la Compagnie de l'Acadie, de la Compagnie de Saint-Louis pour Saint-Domingue, de la Compagnie du Castor pour le Canada et la baie d'Hudson (1).

Fondée en 1698, la Compagnie de Saint-Louis répondait précisément aux vues de Vauban, en s'engageant à « transporter une nouvelle et forte colonie dans la partie sud de l'île de Saint-Domingue, qui n'était occupée de personne, et à rendre la colonie assez considérable pour être supérieure aux établissements des Espagnols ». Mais il ne vint que « des misérables sans chemise, des gens usés de vieillesse et de débauche (2) ». Peut-être eût-on mieux réussi en confiant la direction de l'affaire à des Malouins : « J'ose prendre la liberté de vous faire souvenir, écrivait au ministre leur commissaire de marine (3), que toutes les Compagnies que vous avez establies à Paris, comme celles du Sénégal et de Guinée, n'ont presque fait aucun armement ».

Tout autre fut l'impression que ressentit en 1699 en Acadie l'employé d'une Compagnie de commerce. Dans un pays pauvre, mais « aussi bien planté de pommiers qu'en Normandie, la marmaille fourmillait. Deux couples voisins et bien unis par l'amour et par l'hymen, écrivait-il, ont

(1) Henry WEBER, *La Compagnie française des Indes (1604-1875)*. Paris, 1904, in-8°, p. 289.

(2) Lettre de Du Casse, 1er septembre 1698 (Archives Nat., *Colonies*, Correspondance générale, Saint-Domingue C⁹ IV. — P. DE VAISSIÈRE, *Saint-Domingue*, p. 40, 48).

(3) De Gastines, 27 juillet 1698 (Archives Nat., *Marine*, B³ 101, fol. 257).

fait à l'envy l'un de l'autre chacun dix-huit enfans, tous vivants; un autre couple a été jusqu'à vingt-deux et en promet encore davantage », excellent augure pour l'avenir du Port-Royal, des Mines et de Beau bassin, nos trois établissements acadiens. La marine entretenait dans la rivière Saint-Jean des charpentiers et y faisait fabriquer des mâts, qu'emportait *l'Avenant*, au nom symbolique, car le chevalier de Chavagnac avait à bord un musicien, qui donnait des concerts de clavecin, basse et hautbois. Nous avions là-bas des amis fidèles, depuis que l'un des Abénaquis avait été « ennobli par Henri IV pour avoir chassé les sauvages anglois de ses États (1) ».

Cet appoint nous aidait à sauver l'Acadie des convoitises anglaises. « Les Anglais de Boston, écrivait en 1686 Menneval, continuent à se regarder comme maîtres de toutes les côtes de l'Acadie où ils font tout le commerce. Ils ont fait bâtir au Port-Royal de grands magasins où ils tiennent boutique. Ils entretiennent la misère et la gueuserie parmi les peuples. Tout au contraire, lesdits Anglais ne souffrent pas que nous allions chez eux pour y faire commerce, et principalement à Boston, où ils ont fait défense de recourir aux marchandises françaises (2) ». Et nous? En 1698, faute d'avoir reçu aucun envoi de France, c'est de Boston que notre garnison acadienne fit venir du blé pour se nourrir! Cette situation précaire, avec des forts en ruines et des ports sans vaisseaux, allait se dénouer de la façon misérable que nous verrons.

Depuis la dernière expédition de Cavelier de La Salle en Louisiane, si tragiquement terminée en 1687 par l'as-

(1) *Relation du voyage du Port-Royal de l'Acadie*, par M. Diéreville, embarqué à La Rochelle dans le navire *la Royale Paix* (1699). Rouen, 1708, in-12.

(2) Émile Lauvrière, *La tragédie d'un peuple. Histoire du peuple acadien*. Paris, 1923, in-8°, t. 1, p. 135, 148.

sassinat du découvreur, nous n'avions plus repris la route du golfe du Mexique. « Reconnaistre l'embouchure du fleuve de Mississipi, dont la descouverte a esté tentée jusqu'à présent avec si peu de succès, choisir un bon endroit qui puisse être défendu avec peu de monde », mais, si l'on trouve les deux rives occupées, se retirer et revenir en France, telles sont les molles instructions ministérielles du 23 juillet 1698, d'où jaillira l'une de nos plus belles aventures coloniales. Et pourquoi ce contraste? Parce que la platitude de Pontchartrain s'adresse à l'ardeur bouillante des Macchabées de la Nouvelle-France, des onze frères Le Moyne ou de ce qui en reste.

Pierre Le Moyne d'Iberville n'a que deux frégates. Aux Antilles, il recrute le célèbre flibustier Laurent de Graff, « parfaitement bon matelot, qui connoist toutes les roches et tous les ports de ce pays-là ». Il évite Pensacola, le seul port alors occupé en Louisiane par les Espagnols, qui lui refusent de l'eau; il longe l'île du Massacre, ainsi qu'il nomme une île longue où des ossements s'amoncellent auprès d'une pirogue et de pots de terre, et mouille le 31 janvier 1699 dans la rivière de la Mobile. Puis, au fond de la baie de Biloxi, il construit une petite forteresse, où défilent en chantant les tribus voisines, Pascagoulas, Chicachas, Passacolas, qui viennent offrirent à d'Iberville le calumet de paix et lui « frotter, par honneur, le visage », avant de le hisser sur leurs épaules comme sur un pavois (1).

(1) *Journal du voyage fait par deux frégates du Roi* la Badine *et* le Marin, *commencé l'an 1698*, dans *Quebec literary and historical Society publications*, 3e série, 1871. — Lettres et rapports de Pierre Le Moyne d'Iberville publiés par Pierre Margry, *Memoires et documents pour servir à l'histoire des origines francaises des pays d'outre-mer*. Paris, 1877, in-8°, t. IV, p. 593. — Archives Nat., *Marine*, C7 307, dossier Sérigny : *Colonies*, C13 A 5, fol. 59, 148. — Maximin Deloche, *Un missionnaire français en Amérique (Varlet)*. Paris, 1931, in-8°, extrait du *Bulletin de Géographie*. — J.-J. Buisson de Saint-Cosme, *Relation de la*



LE MOYNE D'IBERVILLE

(Exposition rétrospective, Paris 1929.)



PASTOUR DE COSTEBELLE,
DERNIER GOUVERNEUR DE TERRE-NEUVE

(Collection du comte Allard du Chollet.)

D'Iberville ayant eu connaissance d'une rivière — que les Espagnols appelaient la rivière de la Palissade parce que son embouchure était obstruée de troncs d'arbres, — y entra avec ses deux chaloupes biscayennes. A soixante lieues en amont, le 14 mars 1699, une odeur insupportable décela l'approche de la capitale des Bayagoulas : c'était chez eux l'usage de déposer sur des échafauds, à l'entrée des villages, les cadavres enveloppés d'un linceul de nattes. Le cacique du lieu nous accueillit avec une « fierté inconcevable », vêtu des frusques dont l'avait gratifié le chevalier de Tonty, un capot et une cravate rouge! Les Oumas poussèrent l'amabilité jusqu'à prendre nos gens « entre leurs bras comme des corps saints ». En cherchant dans des cabanes indiennes le bréviaire que son aumônier avait perdu, Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville trouva dans un panier les reliques de l'expédition de Cavelier de La Salle, des livres d'Heures signés et une lettre d'avril 1686 où Tonty annonçait à son collègue qu'il avait descendu le Mississipi jusqu'à la mer. Dès lors, plus de doute : la rivière de la Palissade que l'on remontait, n'était autre que le Mississipi.

« La colonie du Mississipy » devint, en juin 1702, une réalité. Le commandement en fut dévolu au capitaine de vaisseau d'Iberville, gratifié en même temps d'un comté qui portera son nom, en bordure de la rivière de la Mobile ... Mais à une condition : « C'est que vous trouvassiez le moyen, lui écrit Pontchartrain, de descharger Sa Majesté de cette despense ». Et pendant des années, de leurs personnes et leurs biens, avec une poignée d'hommes, les Macchabées garderont à la France la colonie nouvelle où ils ont planté notre drapeau. De Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville, un commissaire, Duclos, fera ce por-

mission du Mississipi du séminaire de Québec en 1700. Nouvelle Yorc, 1861. — H.-E. Chambers, *Mississipi Valley Beginnings*. New-York, 1922.

trait enthousiaste : « Je ne saurois trop exalter la manière admirable dont M. de Bienville a su s'emparer de l'esprit des sauvages pour les dominer. Il y a réussi par sa générosité, sa loyauté, sa scrupuleuse exactitude à tenir sa parole, ainsi que par la manière ferme et équitable dont il rend la justice entre les différentes nations sauvages qui le prennent pour arbitre ».

IV

PRODROMES DE GUERRE

En dépit de la Hougue, le bilan de nos pertes en vaisseaux de guerre s'équilibrait avec celles des Anglais, vingt-sept vaisseaux de ligne contre vingt-neuf vaisseaux ennemis (1). Mais alors que nous avions simplement comblé les vides creusés dans notre flotte de guerre, l'Angleterre avait activé ses constructions navales, dont le tonnage passait de cent un mille huit cent quatre-vingt-douze tonneaux à cent cinquante-neuf mille vingt. Cent vingt-six navires de guerre tout neufs sortaient de ses chantiers, au point qu'elle alignait, en 1702, cent soixante trois vaisseaux de ligne et quarante-neuf autres bâtiments de guerre (2).

A cette menace latente, comment faire face? En créant de nouvelles bases pour la guerre de Course. Vauban « rôde la côte », émerveillé d'y « trouver toujours des trésors cachés », des ports de guerre faciles à créer, « un très beau à la Hougue, un port de refuge à Aumonville, un bassin à Saint-Malo, capable de contenir tous les vais-

(1) Burchett.

(2) Derrick, *Memoirs of the Rise and Progress of the Royal Navy*. London, 1806, in-4°, p. 83. — *Manuscripts of the House of Lords*, 1703-1705, p. 470.

seaux du Roi (1) ». Et la terreur d'une guerre prochaine paralyse, dès 1701, le commerce maritime anglo-hollandais (2).

Ce ne fut pourtant point sur mer que commencèrent les hostilités. En juillet 1701, le prince Eugène déclenchait soudain contre nos avant-postes de l'Adige l'attaque de l'armée impériale. « Le pape, fort en brassière par les troupes impériales en Italie, n'osait recevoir l'hommage annuel du royaume de Naples (3) », offert au nom du roi d'Espagne.

Que se passait-il donc? Et pourquoi l'escadre de Relingue, sous couleur de mater les pirates de Salé, avait-elle ordre d'aller à Cadix et d'occuper au besoin le port « aussitôt après la mort de Charles II, qu'on attendait en Europe avec la plus furieuse anxiété (4) ».

(1) Vauban à Maurepas. Saint-Malo, 9 novembre 1699 (Vauban, éd. de Rochas, t. II, p. 481). — Saint-Simon, t. IX, p. 57.

(2) Saint-Simon, t. IX, p. 57.

(3) Principes de Pontchartrain sur la Marine (E. Sue, t. V, p. 388, 389).

(4) Principes de Pontchartrain (E. Sue, t. V, p. 227). — Archives Nat., *Marine*, B² 140, fol. 290, 305.

LA GUERRE
DE LA
SUCCESSION D'ESPAGNE

AU SECOURS DE L'ESPAGNE

UN PETIT-FILS DE LOUIS XIV DEVIENT ROI D'ESPAGNE

Le 22 janvier 1701, à Saint-Jean-de-Luz, dans la jolie ville basque où s'était célébré le mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, deux de leurs petits-fils, les ducs de Bourgogne et de Berry se séparaient, les larmes aux yeux, de leur frère Philippe duc d'Anjou, que le testament de Charles II élevait au trône d'Espagne. Philippe V fut accueilli outre-mont avec allégresse... Six mois après, « le grand amour que le peuple avait pour le Roi Catholique, s'est presque entièrement évanoui ». La reine, Marie-Louise de Savoie, la princesse des Ursins, *camarera mayor*, et le petit nombre de Français venus à la Cour de Madrid « ont le diable au corps et se mangent le cœur » (1); des divisions profondes les discréditent. Louis XIV, avec une douce fermeté d'aïeul, tente d'y remédier. Nos ennemis

(1) Le duc de Gramont à Torcy. 15 octobre 1704 (Alfred Baudrillart, *Philippe V et la Cour de France*. Paris, 1890, in-8°, t. I, p. 162, 213).

d'hier se formalisent de notre intervention, qui, au dire d'un Espagnol, déclencha la guerre : « Peut-être les Anglais et les Hollandais n'auraient-ils jamais pris les armes, si l'Espagne se fût maintenue dans l'indépendance » (1).

I

NOS ESCADRES MISES AU SERVICE DE PHILIPPE V.

Dès le mois de février 1701, « le cas de guerre » fut envisagé par nos marins, angoissés de la situation de notre flotte, réduite à cinquante vaisseaux sans munitions. Encore une méconnaissance absolue des forces adverses les limitait-elle à soixante-dix vaisseaux anglo-hollandais : et l'on tablait, pour rétablir l'équilibre, sur le concours de navires de ligne génois, vénitiens et espagnols (2). Espagnols? — L'intendant Arnoul écrivait, navré : « L'Espagne peut fournir uniquement trois vaisseaux, sçavoir un de quatre-vingts canons à Cadix, *la Trinité*, deux autres en Biscaye, de soixante-dix et cinquante-cinq pièces de canon » (3). Le bilan de sa faillite navale était en réalité un peu meilleur : cinq vaisseaux de fabrication hollandaise, deux de fabrique espagnole, une frégate et une flûte françaises (4) prises par Papachin, un vaisseau confisqué sur les Génois, au total : « treize vaisseaux amarrés debout au rivage (5) ».

(1) *Mémoires du marquis de* SAINT-PHILIPPE [Vincent Bacallar y Sanna, marquis de Saint-Philippe]. Amsterdam, 1756, 4 vol. in-12, t. I, p. 364.

(2) « Projet concernant la marine en cas de guerre avec les Anglois et Hollandois. » Février 1701 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 21, fol. 72).

(3) Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 21397, fol. 375.

(4) *L'Héroïne* et *le Fourgon*.

(5) « Mémoire sur l'arsenal de Cadix et l'estat présent de la marine d'Espagne ». 1703 (B[4] 24, fol. 65). Les Galions avaient péri au Vigo l'année d'avant.

Une servitude allait peser lourdement sur notre marine, obligée de compter exclusivement sur elle-même. « Je croyais l'Espagne bien misérable, écrivait le vice-amiral Victor-Marie d'Estrées, mais je ne la croyais point réduite en un si pitoyable état. Vous ne sauriez vous imaginer à quel point va l'ignorance de ses officiers. Ce sont gens accoutumés au commerce qui n'ont jamais eu d'action, qui n'en veulent point avoir et qui sont incapables d'aucune précaution (1) ». Le comte d'Estrées exagérait sans doute une situation qui ne laissait pas d'être grave et que l'insuffisance de notre ministre de la Marine aggravait encore.

Pourvu à vingt ans, en décembre 1693, de la charge paternelle en survivance, qu'il occupa effectivement en 1699, Jérôme de Pontchartrain devait moins cet honneur aux « preuves de sa capacité » qu'aux longs services rendus à l'État par « son père, son bisaïeul et autres personnes de son nom dont il se trouvait être le septième (2) ». Dans son tour des ports de France, il sera « pour ainsi dire crevé à force de courir », sans arriver jamais à temps : ainsi ne pourra-t-il assister aux attaques de la flotte anglaise (3).

« Mafflé, fort lippu, dégoûtant, gâté de petite vérole, qui lui avoit crevé un œil, [Jérôme de] Pontchartrain, secrétaire d'État de la Marine, en étoit le fléau, comme de tous ceux qui étoient sous sa cruelle dépendance. C'étoit un homme qui avoit de l'esprit, du travail, de l'adresse, mais gauche à tout, désagréable et pédant à l'excès, volontiers le précepteur grossier de tout le monde, suprêmement noir et aimant le mal précisément pour le mal,

(1) Lettre du comte Victor-Marie d'Estrées. Cadix, 12 et 28 juin 1701 (B⁴ 21, fol. 304, 307).

(2) Bibl. Nat., Clairambault 560.

(3) L. Delavaud, *Un ministre de la Marine, Jérôme Phelypeaux de Pontchartrain.*

jaloux jusque de son père, tyran cruel jusque de sa femme, barbare jusqu'avec sa mère, un monstre en un mot, qui ne tenoit au Roi que par l'horreur de ses délations... Un amiral étoit sa bête [Tourville], et un amiral bâtard du Roi son bourreau [le comte de Toulouse]... Méchant et persécuteur jusqu'aux enfers, il disoit aux gens les choses les plus désagréables avec volupté... Un air de supériorité d'état et d'esprit qui faisoit vomir, envieux et jaloux de tout, et dans sa marine, comme un comite sur ses galériens. Aucun officier, même général, même pour des riens, n'étoit couvert de ses sorties en pleine audience publique (1) ».

...A une exception près, celle d'un mentor, auquel Louis de Pontchartrain écrivait : « Je suis très aise que vous soyez satisfait de mon fils et qu'il réponde à ce que vous voulez bien faire pour son instruction (2) ». Cet homme intègre était Vauban : « Je vous conjure, écrivait Jérôme de Pontchartrain, de m'avertir avec la même sincérité des fautes que vous me verrez faire, desquelles je tâcherai de me corriger. » Et Vauban de lui donner comme ligne de conduite la maxime de Colbert : « Démêlez le mérite des prétendants et faites, autant que vous le pourrez, que justice soit rendue à qui la mérite. Par là, vous vous déferez de quantité d'importuns, dont tout le mérite ne consiste plus souvent qu'en recommandations et intrigues (3) ».

Les officiers généraux, chargés du commandement de nos escadres, étaient de valeur inégale. Victor-Marie d'Estrées, vice-amiral du Ponant, bientôt maréchal de Cœuvres, était un « homme méfiant et mystérieux, si remply de luy mesme qu'à peine escoutoit-il, pour la

(1) Saint-Simon, éd. de Boislisle, t. XII, p. 323 ; t. XXI, p. 376.
(2) Archives Nat., Marine, B² 99, fol. 3.
(3) L. Delavaud, p. 33-34.

manœuvre de son vaisseau, les bons officiers (1) ». François-Louis de Rousselet de Château-Renault avait gagné, par « quarante-trois ans d'un succès continuel », la succession de Tourville comme vice-amiral du Levant (2); et le baron de Pointis, le héros de Carthagène, l'apôtre de l'offensive, avait hérité de Jean Bart, presque moribond (3), la tâche de conduire à la victoire l'escadre de Dunkerque.

Tâche écrasante à laquelle le baron de Pointis espérait faire face au moyen d'une machine incendiaire; « la machine inventée par le sieur Thomas de Strasbourg » serait adaptée à une quarantaine de frégates, qui voltigeraient le long de la côte anglaise, avec quatre mille soldats et mille marins armés de faulx, pour désoler Spithead, Portsmouth, Sherness et Chatham (4). Peut-être s'agissait-il des « *nanquerres* », expérimentées vingt-neuf ans auparavant devant Louis XIV, et avec lesquelles Pointis parlait d'incendier toute la flotte réunie dans le port d'Amsterdam (5). A défaut, il formerait en escadre les six vaisseaux que commandait Jean Bart, les six galères du chevalier de La Pailleterie, douze galiotes à fond plat de Condé, et à leur tête, irait brûler l'escadre de Flessingue (6).

Château-Renault avait une mission d'un intérêt plus immédiat. C'était de porter du réconfort à Lisbonne, qui, défendue, pour tout « capital », par la dizaine de vaisseaux faiblement armés de l'amiral de San Vicente, se trouvait à la merci d'une démonstration navale des Anglo-Hollandais. Aussi dès son arrivée à Lisbonne, le 22 septembre 1701,

(1) *Mémoires du marquis* DE VILLETTE, p 150, 152.

(2) Provisions du 1er juin 1701 (B[2] 152, fol. 123 : CALMON-MAISON, *Le maréchal de Château-Renault*, p. 345). Tous les B[2], B[3], B[4], rappelons-le une fois pour toutes, appartiennent aux Archives Nationales, série *Marine*.

(3) Jean Bart mourut le 27 avril 1702.

(4) Mémoire du 25 octobre 1701 (B[4] 21, fol. 170).

(5) « Mémoire touchant le bombardement d'Amsterdam », par le baron de Pointis, 24 décembre 1701 (*Ibidem,* fol. 176).

(6) *Ibidem,* fol. 165.

pour empêcher le Portugal de devenir un brûlot dans le flanc de l'Espagne, se mit-il, avec ses hommes et ses canons, à la disposition de l'amiral portugais (1).

Victor-Marie d'Estrées, lui, alla de Toulon à Cadix, où le rallièrent la division de Villette venue de Brest et les galères du bailli de Noailles arrivées de Marseille. Pour défendre la place, Renau d'Éliçagaray installa des batteries à l'entrée du Trocadéro, à Matagorda et à la pointe de San Esteban. Pourquoi la nonchalance espagnole ne l'écouta-t-elle point, quand il parla de mettre en état de défense une position « d'une terrible importance », Gibraltar (2)!

De Cadix, Victor-Marie d'Estrées fut dépêché à Naples pour prêter main-forte à Louis de La Cerda, duc de Medina-Cœli, aux prises avec des conjurés. Le séjour de l'escadre française en rade de Naples dura deux mois. Les conjurés, le prince de La Riccia, Giovanni Battista de Capoue entre autres, y furent embarqués : et le prince, « un scélérat chargé de toutes sortes de crimes », disait-on, fut enfermé à la Bastille.

Il était nécessaire pour Philippe V de prendre en personne possession de ses royaumes. A Barcelone, où il avait appris à connaître l'âpreté du caractère catalan et son amour de l'indépendance, le petit-fils de Louis XIV s'embarqua à bord d'une escadre française. Le vice-amiral Victor-Marie d'Estrées avait fait tendre de damas cramoisi aux franges d'or la cabine royale à bord du *Foudroyant*. Sept autres de nos vaisseaux l'escortaient (3). L'escadre

(1) Château-Renault à Pontchartrain, 23 septembre 1701 (Calmon-Maison, p. 197). — « Mémoire touchant la deffense de la rivière de Lisbonne, par un officier du *Merveilleux* devant Lisbonne », 18 octobre ; — État de la rivière de Lisbonne par l'enseigne de Galliffet, 11 octobre (B⁴ 21, fol. 110 et 96).

(2) Lettres de Renau, 22 octobre et 11 novembre 1701 (B⁴ 21, fol. 441, 445; B⁴ 22, fol. 156).

(3) *L'Admirable, le Content, le Fortuné, le Lyon, l'Éclair, l'Hirondelle*

française arriva à Naples le jour de Pâques, heureux présage pour des populations superstitieuses. Et pour faire son entrée solennelle dans la ville, le 17 avril 1702, Philippe V se transborda du vaisseau amiral de France sur la capitane de Naples (1).

« En just-au-corps de camelot couleur de feu en brodure d'or, son chapeau monté d'un plumet blanc et retroussé d'un diamant monstrueux », le petit-fils de Louis XIV reçut les hommages du peuple napolitain, impressionné par le déploiement de la pompe royale : la foule s'écrasait devant le balcon du Palais, au cri de « Evviva Filipo V ». Une promenade triomphale le long des côtes italiennes s'organisa en juin 1702. Aux six galères françaises du lieutenant général de Forville, se joignirent des galères du duc de Toscane et de la République de Gênes, pour escorter *la Réale* de Naples, commandée par Ginés de Castro y Portugal, comte de Lemos. Forville lui donna le spectacle d'une illumination *a giorno :* par contraste, « lorsque la galère paroissoit toute en feu, les galériens, tous cachés dans leurs bancs, haussèrent leurs têtes rasées, de sorte que la galère ressembloit à un champ semé de crânes de mort » (2). Livourne, où le grand-duc attendait avec sa garde rouge aux plaques d'argent

et *le Sorcier*. — *Histoire de la dernière Conjuration de Naples en 1701*. Paris, in-12. — M[is] DE SAINT-PHILIPPE, *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V*. Amsterdam, 1756, t. I, p. 126.

(1) Des gravures espagnoles représentant l'embarquement du roi à Barcelone et le débarquement à Naples, ont été reproduites par Cesareo FERNANDEZ DURO, *Armada española*, t. VI, p. 12, 14.

(2) Antoine BULIFON, *Journal du voyage d'Italie de Philippe V*. Naples, s. d., in-12. — Lettres du comte d'Estrées à Pontchartrain. Barcelone, 2 avril; Naples, 17 avril 1702 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 22, fol. 69, 73, 292). — « Journal du départ de Sa Majesté Catholique de la ville de Naples jusques à son débarquement à Final » *(Ibidem*, fol. 76). — « Relation de M. d'Herbaut, intendant de l'escadre du comte d'Estrées ». Naples, 27 mai 1702 *(Ibidem*, fol. 448). — Relation de M. de Forville. A bord de la galère *Valeur* par le travers de Piombino, 7 juin *(Ibidem*, fol. 467).

armoriées, s'illumina à l'approche de Philippe V; et Gênes envoya au-devant de lui sa capitane sous grand pavois.

II

DÉFENSE DE CADIX

(Août-septembre 1702).

Dès son retour, Philippe V eut à prendre de graves décisions. L'Angleterre et l'Empire, le 4 mai 1702, la Hollande, le 15 mai, en déclarant la guerre, l'obligeaient à se concerter immédiatement avec Louis XIV pour une action commune. Sur l'heure, il donna à l'amiral de France des lettres de service pour prendre sous son commandement la flotte espagnole (1), tandis que Louis XIV plaçait des vaisseaux sous les ordres de l'amiral espagnol Fernan Nuñez. Tout matelot qui molesterait un Espagnol, encourrait l'ignominieux châtiment d'une exposition publique « sur un cheval de bois (2) ». Pour ménager la fierté des hidalgos, nos capitaines de galères s'entendaient, sur la modalité des saluts, avec le généralissime des galères, Juan Andrea Doria Carreto, duc de Tursy (3).

Les Anglais avaient immédiatement expédié à leurs amiraux la liste de nos divisions navales et la composition de chacune d'elles :

Château-Renault a dix-huit vaisseaux et quatre brûlots; le comte de Toulouse, six vaisseaux, une frégate, deux brûlots; Forbin, trois frégates et deux brûlots; Du Casse,

(1) Commission donnée, le 18 mai 1702, à l'amiral comte de Toulouse (Bibl. Nat., Clairambault 1010, fol. 125).

(2) Le chevalier de Montolieu à Pontchartrain. Port Sainte-Marie, 1er janvier 1703 (Archives Nat., *Marine*, B4 24, fol. 100).

(3) Le duc de Tursy à Montolieu. Barcelone, 29 septembre 1703 (*Ibidem*, fol. 169).

huit vaisseaux et frégates. Il y a, en outre, quinze vaisseaux à Toulon, deux à Cadix, quatre à Lisbonne, trois au Mexique, neuf autres dans des parages inconnus (1).

Car, de toutes parts, nous avions à couvrir les possessions espagnoles contre les convoitises ennemies, les galions des Indes comme les États d'Italie et des Pays-Bas.

Le 22 août 1702, les amiraux Rooke, Graydon, Fairborne, Van Wassenaer, cinquante vaisseaux de ligne, cent trente transports et bâtiments de service, jetaient l'ancre devant Cadix (2). La péninsule où la ville est située, « coupe en deux une espèce de golfe et forme à sa droite le port et la baie de Cadix ». Couverte du côté du large par un fort, « la ville de Junon » masquait le bassin du Puntal, que défendaient deux redoutes, la Matagorda au Nord, le Puntal au Sud. Le capitaine de vaisseau de Champigny (3) devait épauler des canons du *Parfait* le Puntal; un autre capitaine de vaisseau, apparenté aux Sobieski, Paul de la Grange d'Arquyen, avait pris en main la défense de la Matagorda, « mazure si petite, si basse et si mal faite qu'à peine méritait-elle le nom de fort ». Elle avait en soutien le groupe de batteries que le capitaine de vaisseau Le Motteux avait installées sur un ponton, sur des galions et sur l'îlot de « Crocadaire », qui n'était autre que le Trocadéro. La défense mobile, derrière laquelle se tenaient à l'abri les galions en partance pour les Indes, ne comprenait pas plus de huit galères franco-espagnoles aux ordres de Fernan Nuñez et du chevalier de Montolieu.

Forcer l'entrée du bassin, en dépit des épaves coulées

(1) Avis envoyé aux amiraux Benbow, Rooke et Shovell. Mai 1702 (Robert Pentland Mahaffy, *Calendar of State papers of the reign of Anne. Domestic series (1702-1703)*. London, 1916, in-8°, p. 216).

(2) Dolomieu, notes de voyages en Espagne, publiées par M. Alfred Lacroix dans le *Bulletin de la Section de Géographie*, 1921.

(3) Louis XIV le fit passer en conseil de guerre pour n'avoir pas pris son poste près du fort. 1er octobre (Archives Nat., *Marine*, B4 23, fol. 14).

dans la passe, en dépit des redoutes et des batteries, parut au conseil de guerre des Anglo-Hollandais « une opération déraisonnable et impraticable », encore que le contre-amiral Fairborne offrît de la tenter. A une sommation de reconnaître l'archiduc Charles comme roi d'Espagne, le gouverneur de Cadix, Brancaccio, avait dédaigneusement répondu. Partant, il fallait agir. Un plan de la baie montre comment six mille Anglo-Hollandais débarquèrent, sous la protection d'un détachement de frégates, hors de la portée des canons des forts : leur descente eut lieu à l'ouest de la rade, entre la ville de Rota et le fort Santa Catharina, « dans la baye des Taureaux ». La colonne de Butler duc d'Ormond prenait comme base de départ le port Santa Maria, qu'elle occupa.

Cavalerie en tête, deux mille cinq cents hommes, aux ordres du baron Sparr, se portèrent contre la Matagorda : le 10 septembre, ils ouvraient la tranchée. Le terrain était marécageux. La tranchée était battue de la baie par les galères du commandeur Vento de Pennes, de Louis de Montolieu et de Soissan, sorties du bassin pour prendre l'ennemi à revers, tandis que, de face, du Puntal, d'autres

(1) Défense de Cadix :

Sources françaises et espagnoles : « Journal de ce que les ennemis ont fait depuis leur arrivée jusques à leur départ » (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 22, fol. 283). — Lettre du capitaine de Roanès, 16 septembre (fol. 428). — De Barras de la Penne, « Dissertation critique sur les divers ordres de rames » (Bibl. Nat., Franç. 9176, p. 677). — « Plan de la baye de Cadix. Ordre et disposition des troupes angloises et holandoises sous le commandement du duc de Ormond pour la décente » (Archives du service hydrographique de la Marine, portef. 61. 3. 19 et 20). — Nouvelles de Cadix. Xérès, 18 septembre (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 21397, fol. 41). — Correspondance relative au siège (Archives de la Guerre, vol. 1261). — Adolfo de Castro, *Historia de Cadiz y su provincia*. Cadiz, 1858, in-8°, p. 452. — *Cadis, son port, sa rade et ses environs*, par N. de Fer. Paris, 1702, carte.

Sources anglaises : *The Journal of sir George* Rooke, *admiral of the Fleet (1700-1702);* ed. by Oscar Browning. London, Navy Records Society, 1897, in-8°, p. 177. — *Mémoires de la vie de Milord duc* d'Ormond. La Haye, 1737, t. I, p. 160.

galères, celles de Roanès et Villeront, ouvraient le feu. L'approche de six vaisseaux et galiotes à bombes (1) ne fit reculer ni le commandeur de Pennes, ni le comte Fernan Nuñez. Ils continuèrent à canonner la tranchée. « Jamais action ne fut plus fière ». Le 15 septembre, l'ennemi tenta un dernier effort contre la Matagorda : mais Andrès de la Torre ne se laissa pas entamer; et à la troisième volée des galères franco-espagnoles, Anglais et Hollandais, « qui estoient ventre à terre, se levèrent brusquement et prirent la fuite avec épouvante, à toutes jambes (2) ».

Le lendemain, à la suite d'un conseil de guerre tenu à bord du *Royal Sovereign*, ils décampaient, brûlant les dépôts qu'ils avaient installés à Rota et Santa Maria, et laissant dans les tranchées « une quantité prodigieuse de bras et de jambes, beaucoup de cannes fort ornées et de haussecols ». Cadix était sauvée.

L'alerte avait été salutaire. Pour en éviter le retour, dans une ville où de nombreuses maisons françaises avaient des intérêts et qui nous servait de base navale, l'intendant Arnoul demanda des canons de rempart, puis des mortiers mobiles sur pivot pour les galères et pour les chaloupes carcassières de France (3). Qu'un danger menace Cadix : et un de nos armateurs, en présence d'une flotte ennemie, n'hésitera pas à entrer dans le Puntal pour y débarquer ses armes et ses munitions (4).

(1) *Pool, Lowestoft, Flamborough, Newport* et deux vaisseaux hollandais.

(2) De Barras de La Penne.

(3) Mémoire d'Arnoul pour la défense de Cadix. Avril 1703 (B[4] 24, fol. 43). — Au début de 1705, il s'en occupe encore (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 21397, fol. 66).

(4) En 1704 (Saint-Simon, t. XII, p. 213).

III

DÉSASTRE DU VIGO

(23 octobre 1702).

Cependant, Rooke revenait consterné de son échec; un conseil de guerre réuni à son bord avait déclaré « impraticable et déraisonnable » toute attaque contre Pontevedra et le Vigo, lorsque le hasard d'une conversation lui fournit l'occasion d'une éclatante revanche. Le capitaine Hardy détaché dans la baie de Lagos rapporta une « grande nouvelle. Le consul françois luy avoit dit en goguenardant que les galions estoient arrivés à bon port dans Viguo (1) ». Château-Renault est, en effet, à Vigo avec trente vaisseaux et vingt-deux galions, proie magnifique dont les éclaireurs anglais attestent la réalité. Aussitôt, l'allégresse succède à l'abattement chez les vaincus de Cadix. Le 20 octobre, Rooke lance Byng à la recherche de Clowdisley Shovell vers le cap Finisterre, avec ordre de rallier. Pour lui, il met le cap sur le Vigo.

Rooke avait comme adversaire « le plus heureux homme de mer de son temps, un petit homme goussaut (trapu), blondasse, qui paroissoit hébété et qui ne trompoit guère, disait de Château-Renault cette mauvaise langue de Saint-Simon. Il n'y avoit pas moyen de lui parler, encore moins de l'écouter, hors quelques récits d'actions de mer; d'ailleurs bonhomme et honnête homme... Avec cela, on peut dire qu'il n'avoit pas le sens commun (2) ».

Château-Renault revenait des Antilles. Il y avait mené

(1) « Voyages de Louis de Chancel de La Grange », p. 341 (Ms. appartenant au commandant Du Loup).

(2) Saint-Simon, t. XI, p. 22.



LES GALIONS DU VIGO.

L'ATTAQUE DE L'ESTACADE ET DE L'ESCADRE DE CHATEAU-RENAULT QUI LES COUVRENT (1702).

(Gravure hollandaise : Bibliothèque Nationale, Géographie.)

une forte escadre, trente vaisseaux, cinq brûlots, deux flûtes, douze mille cinq cents hommes, avec tout un matériel de débarquement, chaloupes avec ponts volants, pelles, bêches, chevaux de frise et chaussures à l'épreuve des rudes épines appelées raquettes, car le rivage où l'on devait mettre pied à terre en était bordé. C'était l'île de la Barbade (1). Mais le retour prématuré de Coëtlogon, « capitaine général des mers du Ponant pour le roi d'Espagne (2) », qui avait quitté les Antilles, modifia notre plan de campagne. La conquête de la Barbade, examinée en conseil de guerre (3) le 27 janvier 1702, fut reconnue impossible et la protection des galions indispensable. La division de La Harteloire renvoyée en France, l'escadre de Nesmond laissée à la Havane, Château-Renault alla lui-même « en simple capitaine », quérir à la Vera Cruz la flotte d'argent, qu'il ramena à la Havane. Ici, la fièvre « pourpre » avait fait rage en son absence (4) et couché bas quinze cents des nôtres, y compris le marquis de Nesmond et le chef d'escadre de Rosmadec. Des voies d'eau dans sept de nos vaisseaux avaient dû être bouchées par des plongeurs caraïbes. Ainsi l'escadre de Château-Renault, comme son convoi formé des galions de Manuel de Velasco, cinquante-sept voiles en tout (5), était déjà en mauvais point, quand elle appareilla le 23 juillet 1702. « Gueux au Pérou, gueux on revient », disait le proverbe. Ce fut pis.

(1) B⁴ 23, fol. 215 : Calmon-Maison, p. 349.

(2) Louis XIV à Coëtlogon et au chef d'escadre Du Magnou, qui emportait des soldats et des munitions pour les colonies espagnoles. 20 avril et 20 juillet 1701 (B⁴ 23, fol. 2, 18).

(3) A bord du *Merveilleux* (Calmon-Maison, p. 213).

(4) Lettre d'un officier du *Triton*. Porto-Rico, 28 février 1702 (Cecil Headlam, *Calendar of State papers. Colonial Series. America (1702).* London, 1912, p. 110).

(5) « Mémoire ou Journal de ce quy s'est passé à la Havanne depuis le 25 avril [1702], jour du départ de M. le comte de Château-Renault pour la Vera Cruz » (B⁴ 23, fol. 254).

Une croisière anglaise empêcha d'atterrir au Pasajes. Le général des galions, refusant de gagner Brest ou la Rochelle, proposait Cadix (1). C'était tomber dans les rets de l'amiral Rooke. On préféra s'enfermer dans une souricière. Au conseil de guerre, « M. de Fricambaut, capitaine du vaisseau *l'Oriflamme,* se leva et assura que, si on vouloit entrer dans le port de Vigues en Galice où il avoit esté autrefois, il s'ofroit de l'y conduire, et respondoit que, pour peu qu'on s'y fortifiat, on y seroit à l'abri de toute insulte (2) ».

Château-Renault lui fit confiance : et, arrivé au Vigo, il dépêcha à Versailles son neveu pour se glorifier d'avoir tiré la flotte d'argent « d'un lieu où elle étoit comme abandonnée (3) ». Malheureux, tu l'as conduite au tombeau.

« Vigo étoit une petite ville aux confins de la province de Galice, entourée et flanquée de murailles et de tours à l'antique, qui tomboient quasi toutes par terre, commandée par deux petits forts en désordre, en figures d'estoille à angles saillans. Nous travaillames, écrivait un de nos jeunes officiers (4), à fortifier cette place par de bons retranchements garnis de palissades, avec des canoniers et des munitions ». Défenses de fortune, impuissantes à protéger un port capable de « contenir en seureté de la mer les plus grandes armées navalles (5) », et que Petit-Renau, s'il n'avait été appelé un mois plus tôt en Andalousie, aurait remplacées par « un camp retranché (6) », suivant les traditions de Vauban. Au lieu qu'il dut improviser,

(1) « Avis de Messieurs les Espagnols ». A bord du *Fort,* 6 septembre (B^4 23, fol. 266).

(2) « Voyages de M. Louis de Chancel de La Grange », p. 338 (Ms. de la collection Du Loup).

(3) Vigo, 27 septembre (Archives de la Guerre, vol. 1601, fol. 85).

(4) La Grange-Chancel, p. 338.

(5) Lettre d'Arnoul. 4 juillet (B^4 22, fol. 56).

(6) Lettre de Renau. Madrid, 22 septembre (Archives de la Guerre, vol. 1601, fol. 78).

avec l'aide de l'ingénieur de Combes, une estacade de tonneaux, de mâts et de chaînes, tendue au travers du goulet qui donnait dans le cul-de-sac de la baie du Vigo. C'est derrière cette estacade, rivée, au nord, au terre-plein fortifié de Corbeyron et, au sud, au vieux château de Rande, dit aussi la Tour de Pierre (1), que Château-

(1) Le drame du Vigo. 23 octobre 1702 :

SOURCES FRANÇAISES : Rapports de Château-Renault. Rivière de Vigo, 27 septembre; et Santiago, 17 décembre (Archives Nat., *Marine*, B[4] 22, fol. 368, 394); 28 octobre (Affaires Étrangères, *Espagne* 109, fol. 677); — Procès-verbal dressé à Saint-Jacques de Compostelle par le commissaire-général de Gastines, 30 octobre (E. SUE, t. V, p. 264); — Rapports de Renau d'Eliçagaray, Vigo, 15 décembre (B[4] 22, fol. 361, et B[4] 24, fol. 212); — du président de Castille (B[4] 22, fol. 383). — Polémique entre Renau et Château-Renault. Madrid, 3 mai 1703 (B[4] 24, fol. 212). — Lettre datée de Padron, 24 octobre (Bibl. Nat., Franç. 10209, fol. 167). — « Voyages de Louis de Chancel de La Grange » (Collection Du Loup). — Lettre de Pastour de Costebelle (Collection du comte Allard du Chollet). — « Plan de la rivière de Vigue avec l'explication de l'attaque de l'armée navalle d'Angleterre et de Hollande. Nantes, le 24 novembre 1702, par René Le Breton, pilote sur *le Volontaire* » (Archives du Service hydrographique, portefeuille 59. 15. 6); Autre plan de M. de Beaujeu *(Ibidem)*. — *Mémoires de* SOURCHES, t. VII, p. 398. — DANGEAU, t. IX, p. 23. — SAINT-SIMON, t. X, p. 216. — *Mémoires de* NOAILLES, p. 126. — QUINCY, t. III, p. 717. — Alfred BAUDRILLART, t. I, p. 116.

SOURCES ESPAGNOLES : « Dialogo entre un religioso francisco y un marinero francés escapados del incendio de Vigo » (Bibl. Nat., Espagnol 152, fol. 129). — Fr. Nicolás de Jesu BELANDO, *Historia civil de España (1700-1733)*. Madrid, 3 vol. in-fol. — D. José de SANTIAGO Y GÓMEZ, *Historia de Vigo y su comarca.* Madrid, 1896, in-8°. — Cesareo FERNANDEZ DURO, t. VI, p. 40.

SOURCES ANGLAISES : *The Journal of sir George Rooke, admiral of the Fleet*, 1700-1702, edited by Oscar BROWNING, p. 211, 229. — Autre journal (British Museum, Harleian 7025, fol. 74). — Journal de bord du *Revenge*. Octobre 1702 (Record office, *Admiralty*, Captains logs 4310, *Revenge*). — « Examination of sir Stafford, Fairborne, admiral Graydon, Albert Bourgery and captain John Jennings concerning the expedition to Cadiz and Vigo » (British Museum, Sloane 2638, fol. 1). — *Mémoires de la vie de Milord duc* D'ORMOND, p. 161. — *Memoirs relating to the Lord Torrington* [BYNG], edited by John Knox LAUGHTON. Camden Society, t. 46, 1889, p. 93. — *Life of captain Stephen Martin*, p. 57. — Relation envoyée d'Angleterre à Marlborough; et autre relation apportée par le vicomte Shannon (*Mercure historique*, novembre 1702, p. 556, 561). — Roger FENTON, *A brief account of the trade to the Spanish West Indies... with a history of the capture and destruction of the French men of War and Spanish*

Renault avait rangé ses vaisseaux pour couvrir les galions.

Dans le cul-de-sac de l'anse San-Simon, entre les hautes montagnes où il s'était tapi, Château-Renault se croyait à l'abri de toute insulte.

Dans la matinée du 22 octobre, de la ville du Vigo qui s'étage en amphithéâtre sur la baie, on aperçut de nombreuses voiles, qu'on prit dans le brouillard pour un convoi de vivres attendu de la Corogne. Singulière illusion! Le lendemain, à 9 heures, elles se formaient en colonnes d'attaque. Rooke venait de hisser au mât du *Somerset* l'ordre de prendre ses positions de combat : les vice-amiraux Hopsonn et Van der Goes en tête avec huit vaisseaux et trois brûlots, Fairborne et lui derrière avec six, Callenburgh, Graydon et Pietersen en soutien avec onze, des brûlots intercalés dans chaque division (1). Deux vaisseaux de ligne, l'*Association* de Bokenham et le *Barfleur*

Plate Fleet at Vigo. London. — A. Boyer, *The history of Queen Anne*. London, 1735, in-fol., p. 31.

Sources hollandaises : Rapport du vice-amiral Van der Goes. A bord des *Zeven Provincien*, dans la baie de Vigo, 26 octobre (Archives de la Marine des Pays-Bas : J. C. de Jonge, t. IV B, 228. — *Mercure historique*, décembre 1702, p. 695). — Jan Van Call, *Carte vande Landengh inde Baaÿ van Vigos* als meede het inneemen en twee Casteels en het verooveren der Spaanschesilvre Vloot ten ancker leggende inde Baaÿ den 23 en 24 october 1702. Gravure d'Anne Beeck (Bibl. Nat., Géographie C. 1483). — *Eruberung der Gallionen und Verbrennung der Franz Orlogs schiffe bey Vigos*. Gravure (Bibl. Nat., Estampes, Hennin, t. 76). — *Gazette d'Amsterdam*, 1702, n° XCII, art de Paris, n° XCIV, art. de Madrid. — *Matroos in Vreugd*, over het veroveren en vernielen van alle de spaanse Gallioenen en Franse Oorlogsschepen, onder Mr de Chateau-Renault, in de haven van Vigo, door de gecombineerde Engelsche en Hollandsche Oorlogs Vlooten, op den 22 october 1702. Placard *impr*. (Bibl. Nat., Rés. L b 37 4034).

(1) Vice-amiral Hopsonn : *Mary*, *Grafton*, *Torbay*, *Kent*, *Monmouth*, deux brûlots; vice-amiral Van der Goes, *Dordrecht*, *Zeven Provincien*, *Veluwe*, un brûlot; contre-amiral Fairborne, *Berwick*, *Essex*, *Swiftsure*, deux brûlots; amiral Rooke, *Ranelagh*, *Somerset*, *Bedford*. deux brûlots; amiral Callenburgh, *Muyde*, *Holland*, *Unie*, *Reygesberg*, un brûlot; contre-amiral Graydon, *Cambridge*, *Northumberland*, *Orford*, *Pembroke*, un brûlot; vice-amiral Pietersen, *Gouda*, *Alkmaer*, *Catwick*, un brûlot. En outre, l'*Association* et le *Barfleur* battaient les forts (British Museum, Harleian 7025, fol. 76).

avaient mission de contrebattre les forts du Nord et du Sud, qui étaient les rivets de l'estacade. Corbeyron était garni d'une batterie de seize canons en fer à cheval; la Tour de Pierre était entourée de tranchées et de batteries lourdes, qu'épaulaient trois mille cinq cents miliciens espagnols.

C'est contre elle que se déclencha l'attaque de troupes anglaises débarquées à une demi-lieue de là, fantassins de Jacques Butler d'Ormonde, grenadiers du vicomte Shannon, régiment de Churchill. Notre ouvrage avancé, « le fort de Gazon », armé de trente et une pièces lourdes, fut enlevé, malgré l'énergique défense de Du Plessis-Liancourt, qui se fit tuer. Barbançon, Renau et le général d'artillerie de La Cuna furent bientôt débordés à la Tour de Pierre de Rande : les milices espagnoles avaient pris la fuite, « comme brebis égarées ». Appelés d'urgence du fort Corbeyron, les matelots du marquis de Sorel avaient à peine franchi le goulet et exécuté une sortie que, par une porte ouverte de la Tour, s'engouffraient des grenadiers anglais. Trois cents de nos matelots et cinquante Espagnols, après avoir fait « des miracles », tombaient prisonniers, ainsi que leurs chefs, le capitaine de vaisseau marquis de Sorel et le vice-amiral espagnol Fernando Chacón, et vingt-cinq enseignes ou gardes-marines, la plupart blessés. Le terre-plein de Corbeyron, défendu par le général des galions Manuel de Velasco et par deux compagnies d'infanterie que soutenaient deux cents miliciens, ne tint pas plus d'une heure contre une seconde colonne anglaise.

Les deux rivets de l'estacade ayant sauté, l'estacade elle-même fut enfoncée à deux heures par le vice-amiral Hopsonn; mais son vaisseau de quatre-vingts canons, le *Torbay*, aussitôt pris sous les feux croisés de *l'Espérance* du marquis de La Galissonnière et du *Bourbon* de Montbault, est accroché par le brûlot du lieutenant de vaisseau Halis de L'Escalette. Ce brûlot, *le Favori*, a une cargaison

de tabac en poudre, dont les vapeurs suffocantes prennent à la gorge les matelots anglais d'Hopsonn et de Martin, capitaine du *Mortar-bomb*. Pour y échapper, plus d'un d'entre eux se jettent à la mer. Trois fois blessé, L'Escalette a dû se faire relever par le garde-marine de La Pomarède; et il n'a pas la joie d'avoir réussi. Le capitaine de pavillon d'Hopsonn est parvenu à se rendre maître du feu. A coups de hache, le reste de l'estacade a été disloqué; et les têtes de colonne de la flotte ennemie débouchent dans l'anse de Saint-Simon sous les feux convergents de huit de nos vaisseaux.

Sous le poids de l'avalanche ennemie, nos deux vaisseaux de garde à l'estacade défunte cèdent : La Galissonnière jette à la côte *l'Espérance*, pour ne pas laisser retomber entre les mains des Anglais ce beau vaisseau de soixante-dix canons qui fut jadis pris sur eux et qui porte encore à la poupe les léopards britanniques : lui-même est fait prisonnier. *Le Bourbon* n'eut point la fortune de se briser : malgré la résistance du capitaine de Montbault, il fut enlevé par le vice-amiral Philip Van der Goes (1), qui menait la colonne des Hollandais. Le vaisseau amiral de Château-Renault, *le Fort,* de ses soixante-seize canons, tire sans arrêt jusqu'à son complet embrasement. Car notre officier général, « pressé de tous côtés », a pris un parti désespéré : tous ses capitaines reçoivent ordre de brûler eux-mêmes leurs vaisseaux, afin de ne point les laisser prendre comme des trophées. L'un d'eux, Edme-Élie Certaines de Fricambault, périt même « par la promptitude avec laquelle la fusée et la traînée mirent le feu aux poudres » de *l'Oriflamme*, beau vaisseau de soixante-quatre canons.

Dans l'autodafé de ce gigantesque bûcher, périssent *le Solide*, de cinquante-six canons, *le Prudent*, de soixante-

(1) Commandant les *Zeven Provincien*.

quatre, *la Dauphine,* de quarante-quatre, et la frégate *l'Entreprenante*, de vingt-quatre. *Le Superbe*, de soixante-dix canons, *la Sirène*, de soixante-deux, *le Volontaire*, de quarante-six, se sont jetés à la côte. Six vaisseaux seulement furent la proie de l'ennemi, « ce qui déshonora leurs capitaines dans l'esprit du Roi » : *le Bourbon*, de soixante-seize canons, *le Prompt*, de soixante-seize, *le Ferme,* de soixante-quatorze, *le Modéré*, de cinquante-quatre, *le Triton*, de quarante-deux : le dernier, *l'Assuré,* de soixante-six canons, n'avait plus que cinq hommes à bord, dont le chef d'escadre d'Aligre, quand il fut amariné : le chef d'escadre allait être tué, quand un émigré français, un ingénieur protestant, l'arracha aux mains de ses adversaires. Nos pertes se chiffraient à quinze vaisseaux, trois frégates, trois corvettes, neuf cent soixante-huit canons (1).

L'évacuation de nos équipages avait été tragique. Le gouverneur de Terre-Neuve, Pastour de Costebelle, s'était sauvé en chemise (2). Le capitaine de Grandpré, en quittant l'épave en flammes du *Prudent*, « se trouva environné d'une infinité de morceaux des vaisseaux, tellement enflamméz qu'il crut estre brulé au milieu de l'eau. Il voulut s'attacher à quelques pièces de bois qui avoient cessé de brûler : mais les cloux dont elles estoient remplies, le mirent tout en sang. Il arriva sur le rivage en cet estat pendant la nuit ; sans chemise, il crut qu'il mourroit de froid, n'ayant trouvé personne pendant toute la nuit. Il arrive de tous côtés et à tous momens des matelots français presque nus (3) ».

(1) Bilan dressé par les Anglais (British Museum, Harleian 7025, fol. 15, 76, 97), et sensiblement égal à celui que nous dressâmes (Bibl. Nat., Franç. 10209, fol. 185. — Archives Nat., *Marine*, B 4 22, fol. 366).

(2) Lettre de Pastour de Costebelle. Plaisance, 20 octobre 1703 (Collection du comte Allard du Chollet).

(3) *Mercure galant*, décembre 1704, p. 229. — Procès-verbal de M. de Gastines.

L'horreur du drame va croissant. Les galions, que nos vaisseaux ne couvrent plus de leurs corps, sont à leur tour livrés aux flammes par leurs chefs, le capitaine général Manuel de Velasco et l'amiral Chacón : *Jesus-Maria-Joseph, Santo Cristo de Buen Viaje, Nuestra Señora de la Merced, de las Animas, de las Angustias, de los Dolores* (1)..., dix-neuf galions et pataches sont la proie des flammes ou de l'ennemi. Cinq d'entre eux seront emmenés captifs. L'Espagne perd cinq cent cinquante canons et des richesses telles qu'à la Tour de Londres on ne portera pas moins de 1200000 livres.

La panique a gagné la population; les bombes des galiotes du capitaine Martin augmentent encore le désarroi. Les religieux de Redondella, croix et bannière en tête, s'enfuient nu-pieds, « en jetant des cris pitoyables. La terreur est si grande qu'on ne peut être entendu de personne ». Deux charretiers seulement consentent à transporter dans l'intérieur du pays l'argent du roi et la vaisselle d'argent du feu marquis de Nesmond. Une chaloupe du *Solide*, chargée d'effets précieux que Champmeslin amène à terre, est la proie des vainqueurs. Le canot de l'intendant de Gastines est « pillé par toutes sortes de gens et entre autres deux Provençaux, établis » cabaretiers dans la ville, qui s'approprient « malles, mallettes, coffres et portemanteaux remplis d'argent monnayé et vaisselle d'argent »,

(1) *Jesus-Maria-Joseph*, du général Velasco, quarante-quatre canons, *Buffoona*, de l'amiral Chacón, cinquante-quatre canons, *Capitane de Azogues*, de son frère Fernando Chacón, cinquante-quatre canons, *Santo Cristo de Buen Viaje*, galion marchand, trente-six canons, *Santa Cruz*, trente-six canons, et *Santa Cruz*, trente canons, *Nuestra Señora de la Merced*, trente canons, et *Nuestra Señora de las Mercedes*, douze canons, *Felipe V*, huit canons, *Santa Familia*, douze canons, *Santo Domingo*, trente canons, *Santo Cristo de Maracaibo*, quarante canons, *Santa Susana*, vingt-six canons, *Nuestra Señora de las Animas*, quarante-quatre canons, *San Diego*, douze canons, *Nuestra Señora de las Angustias*, vingt-quatre canons, *Nuestra Señora de los Dolores*, trente et un canons, *Trinidad*, patache, *San Juan*, patache.

dont le bateau était « chargé à couler bas (1) ». Un incident témoigne de l'affolement des fuyards. Une patrouille de marins, qui escorte un convoi de vingt sacs de piastres, prend la fuite à l'aspect de deux Espagnols soudain surgis d'un bois et laisse seuls l'intendant de la flotte, le chirurgien-major, l'écrivain et le sommelier de l'amiral. Les habitants de Moheda se sauvent, curé en tête, dans la montagne.

C'est que, sur Redondella, marche la colonne du duc James d'Ormond, le bataillon des Gardes, les régiments Bellasys, Churchill, Seymour, Colombine, Villers et Shannon, les dragons de Lloyd (2). Une cohue de fuyards, officiers et matelots, « la pluspart des reliques de nostre deffaite », s'achemine vers Saint-Jacques de Compostelle par un « chemin rude et painible de dix bonnes lieues (3) », où Château-Renault s'est engagé à dos de mulet. Il ramasse tout ce qu'il peut de matelots, de soldats et de miliciens pour former un barrage dans les défilés qui précèdent Lugo, et « tâcher de charger les ennemis lors de leur rembarquement ». Car enfin, ceux-ci s'étaient heurtés à un roc.

En vain, James duc d'Ormond avait-il attaqué Vigo : « rudement battu par le château, il y trouva une résistance si opiniâtre qu'il ne put jamais entamer des retranchements ». Et bien que l'escadre de Clowdisley Shovell, apparue le 28 octobre aux îles Ciès, eût apporté de nouveaux renforts, Rooke ne poussa pas plus loin sa victoire. Laissant son collègue en observation dans la baie, il appareilla le 31 avec cent dix voiles, tous pavillons et banderoles au vent, trompettes sonnant; de loin, Château-

(1) Procès-verbal de M. de Gastines. — D. José de Santiago y Gómez, *Historia de Vigo.*

(2) Entre lesquels on partagera le butin pris à Redondella, notamment 5270 livres sterling (British Museum, Harleian 7025, fol. 97).

(3) La Grange-Chancel.

Renault contemplait tristement le spectacle poignant de cette allégresse triomphante près du suaire sous lequel gisaient sa flotte et son convoi.

« Voila comment cette belle escadre de dix-huit vaisseaux de guerre, portant environ neuf mille hommes, après dix-huit mois de campagne, fut entièrement dissipée par la peste, par la faim et par la guerre, et tellement destruite qu'à peine s'en sauva-t-il, y compris ceux qui revinrent des prisons d'Angleterre, la neufviesme partie (1). » « Le soleil a aussi son couchant », *Sole candente cadit*, raillaient les Hollandais, qui figurèrent dans une naumachie à La Haye la sinistre tragédie du Vigo (2).

Un des prisonniers emmenés en Anglerre, le vice-amiral espagnol Fernando Chacón fit une déposition qui allait, pour des siècles, échauffer les imaginations, à l'idée de trésors enfouis sous les eaux (3). Selon lui, « les Espagnols, faute de mulets de bât, n'avaient pu commencer le déchargement que d'un très petit nombre de galions, avant que les Anglais ne forçassent l'estacade ». L'argent du roi d'Espagne, — trois millions de don gratuit et deux millions d'indult, — avait seul pris la route de Lugo. Et l'on disait qu'il restait à bord huit millions. Le cardinal de Porto-Carrero, que la populace accusait d'en avoir empêché le débarquement, « rejetait le blâme sur le Conseil de Séville qui, par défiance, avait refusé de laisser diriger les galions sur Brest ou Port-Louis (4) ».

(1) La Grange-Chancel. — Deux cents rescapés, qui avaient gagné la Corogne, et qui s'étaient embarqués sur *la Jolie*, périrent avec elle à l'entrée de l'Adour.

(2) *Mercure historique* de décembre 1702, p. 695.

(3) Hippolyte Macen, *Les galions du Vigo : ce qui reste dans les épaves et sous les vases de la baie de Saint-Simon*. Paris, 1873, in-12, p. 195 : les vainqueurs s'étaient pourtant emparés de monceaux d'or.

(4) Lettres de Madrid, 2 et 4 novembre (*English Post* des 13 et 14 novembre. — *Mercure historique*, décembre 1702, p. 665); trois galions seulement, les galions amiraux, auraient pu mettre à terre leur cargaison.

Dès lors, on se fit une idée fabuleuse des richesses qui dormaient sous les eaux. Petit-Renau, quelques mois plus tard, n'avait extrait des épaves que des canons (1). Mais l'Anglais William Evans, à l'aide d'une cloche à plongeurs, en retirait, en 1766, plusieurs caisses de piastres ; Dickson, en 1825, de la vaisselle d'argent; et la Compagnie Saint-Simon-Magen, en 1870, des tasses de porcelaine de Chine et des sculptures indiennes. La curiosité, jamais lasse, suscitera sans doute encore des recherches; car l'énigme des galions du Vigo reste un de ces problèmes qui reviennent périodiquement, avec la constance d'un rythme, devant l'opinion.

Philippe V n'avait point subi qu'un dommage matériel, — et encore dut-il payer à son grand-père une indemnité de quatre millions et demi pour « rembourser l'avarie » de l'escadre française (2). Sa cause prenait mauvaise tournure près des Grands d'Espagne et les inclinait vers le parti de l'archiduc. Et le nerf de la guerre allait lui manquer, si, faute de galions, il ne pouvait plus assurer la liaison de son royaume avec les Indes d'Occident.

Pontchartrain s'en rend si bien compte qu'il emploie l'indemnité espagnole à combler les vides creusés dans notre flotte. Il met des vaisseaux en chantier, et il achète quatre long-courriers de notre Compagnie des Indes Orientales (3). Avec sa fertilité d'imagination accoutumée, Pointis lui soumet le programme d'une revanche immédiate contre le Texel, avec incendie de toute la flotte

(1) Renau à Pontchartrain, 14 juillet 1703 : il a retiré des épaves à Vigo cent soixante canons de fer et un de fonte (Archives Nat., *Marine*, B[4] 24, fol. 240)

(2) Encore aurait-il dû payer dix millions, si on avait fait entrer en ligne de compte les frais d'armement et le prix de l'artillerie fournie aux colonies espagnoles (DANGEAU, t. IX, p. 52).

(3) *Le Bourbon, le Phelypeaux, la Princesse de Savoie*, achetés en mai 1703 (François JÉGOU, *Histoire de Lorient port de guerre* (1690-1720), p. 194).

d'Amsterdam : il faudrait armer pour cela trente gros vaisseaux qui contourneraient l'Écosse pour faire une attaque brusquée : ne point négliger non plus de « construire avec précipitation dix ou douze galéasses (1) ».

IV

DÉFECTION DU PORTUGAL

Selon la loi historique si bien développée par Mahan, le Portugal avait suivi les fluctuations de la suprématie maritime de ses rivaux ou voisins. Notre défaite navale des Açores avait consommé son asservissement à l'Espagne en 1582; nos victoires de Guétaria et de Cadix, soixante ans plus tard, avaient sonné le réveil de son indépendance; notre désastre du Vigo décida d'une orientation nouvelle de ses amitiés.

Au début de la guerre de la Succession d'Espagne, le Portugal gardait à notre égard une neutralité bienveillante, au point même d'accepter une station de quatre galères françaises pour protéger Lisbonne contre des attentats. Le commandeur de Valbelle avait ordre de les mettre à la disposition de l'amiral portugais de San Vicente (2).

Le désastre du Vigo ébranla notre prestige : et pourtant, nos marins se sont ressaisis. Douze jours après la catastrophe, le 7 novembre 1702, un simple corsaire malouin tient tête à deux vaisseaux de guerre anglais de cinquante

(1) Pointis à Pontchartrain : « Plan général de marine. » Paris, 26 novembre 1702 (B⁴ 23, fol. 41).

(2) Louis XIV au commandeur de Valbelle, 6 avril 1702, et à l'amiral portugais, 21 juin (B⁴ 23, fol. 21 et 9) : ces galères étaient *la Valeur* de Valbelle, *la Favorite* du commandeur Du Chon, *la Duchesse* du chevalier de Clemens, *la Guerrière* du baron de Saint-Michel (fol. 22). Lettres de Clemens, etc. (B⁴ 22, fol. 531, 527).

et trente-six canons (1), au sud du Portugal, près de Sagres. De surcroît, l'un d'eux est chargé de troupes. Qu'importe! La Chesnais-Gardin, canonné de l'avant par un de ses adversaires, abordé de long en long par l'autre, fait monter tout son équipage sur le pont de *la Ville de Saint-Malo*, et riposte à bout portant, au canon, au mousquet et à la grenade. « La terrible tempeste », qui dure une heure et demie, se termine par la retraite des Anglais vers Lisbonne : ils ont une centaine de tués et blessés, les Malouins ont cinq officiers et trente hommes hors de combat; et vainqueurs, ils apportent à Cadix le réconfort d'une action glorieuse pour nos armes (2).

Les Anglais à Lisbonne ont si bien intrigué que, le 12 mai 1703, la division des galères de France doit quitter les eaux du Tage pour aller à Cadix. Le roi de Portugal a masqué du cadeau d'une agrafe de diamants à son commandant (3), l'attitude sourdement hostile qu'il prenait à notre égard. Quatre jours plus tard, le 16 mai, il signait avec lord Methuen, ambassadeur d'Angleterre, un traité secret qui ouvrait aux flottes anglo-hollandaises les places maritimes du Portugal et, pour soutenir la candidature de l'archiduc Charles au trône d'Espagne, promettait le concours d'une armée de vingt-sept mille hommes. Une maladresse avait servi les menées de l'ambassadeur anglais. Une méprise stupide avait envoyé à Madrid, puis réexpédié à Paris, les instructions urgentes qu'attendait avec angoisse Rouillé, notre ambassadeur à Lisbonne (4).

(1) *Pool* et *Lime* (*Gazette de France*, 1702, p. 623).

(2) Relation de Heurtault de La Villemorin, officier à bord de *la Ville de Saint-Malo*. Cadix, 12 novembre 1702 (*Mercure galant* de février 1703, p. 205). La *Gazette de France* donne au corsaire malouin le nom de *Saint-Michel :* il avait trente canons et cent dix hommes.

(3) *Gazette de France*, 1703, p. 280.

(4) Vicomte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR, *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, Portugal*. Paris, 1886, in-8°, p. 227.

Coëtlogon défait une division hollandaise qui sort du Tage (22 mai 1703).

Une semaine s'était à peine écoulée depuis le fâcheux traité, que le lieutenant-général marquis Alain-Emmanuel de Coëtlogon (1) paraissait, le 22 mai 1703, au large de l'entrée du Tage avec une division hâtivement armée à Brest. Une flotte marchande en sortait; à six heures du matin, une vigie, qui aperçut nos cinq vaisseaux, donna l'alarme. Pour couvrir l'énorme convoi de cent voiles chargé à Lisbonne et à Sétubal, qu'il escortait, le brave Hollandais Roemer Vlacq, un des doyens de la marine des Pays-Bas, le compagnon de l'amiral Binckes à Tabago en 1677, attendit notre choc, bâbord amures. Le commandeur d'Ailly, que le marquis de Coëtlogon avait détaché en éclaireur, hissa cinq fois le pavillon rouge : cinq navires de guerre nous faisaient face. Nous étions à égalité de nombre, mais nantis de vaisseaux plus puissants.

(1) Lieutenant-général depuis le 1er juin 1701, Coëtlogon s'était signalé en 1698 par une croisière contre les corsaires de Salé. Il avait à bord un inventeur qui prétendait « faire marcher les vaisseaux encalminés avec une roue tournante ».

Sources françaises : « Relation du combat que l'escadre du Roy commandée par M. le marquis de Coëtlogon a rendu le 22e may 1703 à quinze lieues N. N. E. et S. S. O. du cap de la Roque contre cinq vaisseaux de guerre hollandais qui excortaient la flotte de Lisbonne et de St-Wal, par le chevalier d'Ally » (Archives Nat., *Marine*, B1 25, fol. 279). Du même, par le travers de Rosas, 7 juin (*Mercure galant*, juin 1703, p. 300). — Lettres d'autres capitaines de l'escadre. Toulon, 10 juin (*Mercure galant*, juin 1703, p. 284, 295). — *Mémoires*... de Sourches, t. VIII, p. 101. — Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 9395, fol. 92. — Liste des prises faites par Coëtlogon et autres (B3 125, fol. 203).

Sources hollandaises : Lettres des capitaines Boreel et Forman à l'amirauté de la Meuse. Toulon, 12 juin; et de Cock, agent de la Cour de Mayence, à bord du *Vainqueur*, 28 mai (De Jonge, t. IV B, p. 268, 270). — *Europeschen Mercurius*, juillet-octobre 1703, p. 46, 52, 106, 272.

Boutefeux parés, nous chargeâmes, chacun des nôtres ayant son adversaire : deux lignes s'affrontaient :

Orgueilleux, cap. Du Palais ;	*Rotterdam*, Samuel Farman ;
Éole, de Mons ;	*Rozendaal*, Adrian Boreel ;
VAINQUEUR, COÉTLOGON ;	MUIDERBERG, Roemer VLACQ ;
Couronne, Dreux de Château-Renault ;	*Beschermer*, Jacob Teengs ;
Monarque, d'Ailly.	*Gaesterland*, Thys de Witt.

Nos trois-ponts, malgré l'agitation de la mer qui les empêchait d'utiliser leur batterie basse, dominèrent rapidement leurs adversaires, qui avaient pour la plupart moins de cinquante canons (1). Le *Rozendaal* fut enlevé l'épée à la main; le *Rotterdam* amena pavillon; le *Beschermer*, la sainte-barbe en feu, se rendit à Dreux de Rousselet, marquis de Château-Renault; le *Gaesterland* capitula devant Coëtlogon.

Restait le *Muiderberg*, dont Coëtlogon avait manqué l'abordage et qu'il criblait de coups, abattant la misaine, le grand mât et le perroquet de fougue. Mais désemparé lui-même, notre lieutenant-général passa la main au commandeur d'Ailly. Le bras et l'épaule emportés, Roemer Vlacq faisait face avec un courage magnifique : « Il auroit esté diable assez pour se faire sauter en l'air plustost que de se rendre; et effectivement, nous trouvâmes par bonheur une mèche allumée près des poudres, qui fut ostée par miracle ». A six heures du soir seulement, ayant le tiers de son équipage, soixante hommes, tués et blessés, et son vaisseau « en si meschant estat » qu'on dut le brûler, Vlacq abattit le pavillon rouge qui flottait au mât d'artimon. Cette longue résistance coûtait à Coëtlogon son capitaine

(1) Les vaisseaux hollandais avaient respectivement quarante-six, trente-deux, quarante-huit, cinquante et quarante-six canons; cent quatre-vingts, cent quarante-trois, deux cents, deux cent trente et cent quatre-vingt-dix hommes.

en second le chevalier de Vauvray, tué au moment où il tentait l'abordage, et en plus une vingtaine d'hommes. Chacun de nos vaisseaux avait perdu une quinzaine de marins, les Hollandais deux cent quatre-vingts : mais ils avaient sauvé leur convoi. A bord des prises, il y avait de riches effets, comme la vaisselle d'argent et les pierreries de l'amiral de Castille, Juan Tomás Enriquez de Cabrera, qui avait embrassé le parti de l'archiduc. Il y avait aussi des agents diplomatiques de nos adversaires en Portugal, le délégué de l'électeur de Mayence et le comte de Waldstein, ambassadeur de l'Empereur, un de nos ennemis les plus « passionnés ». Ils allaient sans doute porter à leurs maîtres la nouvelle que le Portugal venait d'embrasser secrètement leur cause. Trop tardive, la victoire de Coëtlogon n'eut d'autre résultat que d'impressionner la Cour de Lisbonne, qui mit plusieurs mois à rompre en visière.

V

DÉFENSE DE L'ITALIE

Campagnes navales dans l'Adriatique (1702-1704).

Dans la Méditerranée, le commandement de toutes les forces navales, vaisseaux et galères de France, et des navires espagnols, avait été concentré dans les mains d'un jeune fils de Louis XIV et de Mme de Montespan (1), Louis-Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse, amiral de France presque dès son berceau, dès le 23 novembre 1683.

(1) Le 18 mai 1702, il avait reçu commission de Philippe V pour commander les navires espagnols ; le 24 mai, il recevait de Louis XIV pouvoir de commander les galères de France (Archives Nat., *Marine*, dossier : Comte de Toulouse).



UNE FLÛTE ROYALE, PAR HENRI SBONSKI DE PASSEBON

(Bibliothèque Nationale, Estampes.)

A la déclaration de guerre, il s'était rendu à Toulon, où. le 11 juin 1702, il hissait son pavillon, salué par tous les forts, par les vaisseaux du vice-amiral Victor-Marie d'Estrées et par les galères de Forville (1).

Aussitôt la flotte prête, il avait gouverné sur la Sicile. Palerme, le 18 juillet 1702, le salua de trois salves, honneur réservé au roi d'Espagne, et le cardinal de Giudice lui souhaita la bienvenue.

A Messine, la mer se couvrit de felouques pavoisées de pavillons blancs, et la foule, narguant la garnison espagnole qui criait : « *Evviva l'Imperatore* », hurlait avec allégresse : « *Evviva Filippo V della casa dei Borbon* ». Victor-Marie d'Estrées était frappé de l'état d'abandon où étaient les villes fortes : « La place ne tiendroit pas deux jours, disait-il de Milazzo; toutes les places sont dépourveües de tout (2) ». « Je soutiens de tous costés les frais de la guerre, disait Louis XIV à Marcin (3), et bien loin d'être aidé par l'Espagne à défendre ses propres États, je trouve des contradictions de sa part dans tout ce que je veux faire pour elle ».

Dans l'Adriatique, avait été détachée une petite division navale pour coopérer avec l'armée de Marcin et de Vendôme, où Philippe V fit ses premières armes sur les champs de bataille de Santa Vittoria et Luzzara. Le prince Eugène était entré en Italie avec les troupes impériales pour refouler les régiments que nous avions dans le Milanais. Il tirait ses approvisionnements de Fiume, Trieste et autres ports de l'Adriatique. Forbin reçut mission de les intercepter : sa frégate n'avait que seize canons, celles de Clairon, de Beauquaire et de Fougis, huit, dix et douze pièces légères : sa base de ravitaillement, le port turc de

(1) Lettres de l'intendant de Vauvré *(Ibidem)*.

(2) Lettres du comte d'Estrées, à bord du *Foudroyant*. Palerme, 21 juillet; Milazzo, 5 août 1702 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 22, fol. 84). — Lettre de Forville. Naples, 1er août (fol. 478).

(3) 30 octobre 1701 (Alfred BAUDRILLART, t. I, p. 89).

Durazzo, était si démunie « qu'à peine pouvait-on se fournir du pain pour le journalier ». Son collègue, Clairon, qui s'était rendu à la messe dans une île relevant de Venise, tomba dans une embuscade d'Impériaux qui le massacrèrent, lui et une trentaine de ses marins. Et pourtant, dénué de ports de refuge, obligé de mouiller tous les soirs pour se garantir des coups de vent, harcelé la nuit par les navires à rames que les Impériaux avaient armés de belliqueux « *Saignans* », Forbin fit, dans l'Adriatique, une rude besogne de policier.

Venise affirmait sa neutralité. Mais la chose comportait à l'égard des Impériaux des accommodements. Forbin en acquit la preuve le 30 juillet 1702 par la rencontre d'un vaisseau sous pavillon vénitien, qu'il arraisonna : *la Sibylle* allait à Fiume, en port ennemi, avec une cargaison de soixante-dix-huit canons à fond de cale, une quantité de fusils cachés sous son lest et un équipage en partie composé d'Impériaux, ramassés dans l'entrepont. Forbin évacua l'équipage, en gardant comme témoins du viol de la neutralité quelques matelots de Fiume, et il incendia le vaisseau avec sa contrebande de guerre.

Un second incident ne fut pas moins significatif. Un grand convoi d'armes et de munitions à destination de l'armée des Impériaux n'osait sortir de Trieste, que bloquait notre escadrille de frégates, quand, pour le dégager, un vaisseau anglais de quarante-huit canons sortit de Venise et, rendu au port, arbora le pavillon et la flamme de l'Empereur. Sur ces entrefaites, arriva de France un vaisseau de cinquante canons, que Forbin avait demandé. Il en prit le commandement et passa celui de *la Perle* à l'ancien mousquetaire Jean-Baptiste Deschiens de Ressons. Justice allait être faite du bâtiment camouflé (1).

(1) Forbin à Hennequin de Charmont, ambassadeur du roi à Venise. A bord de *la Perle*, en Istrie, les 31 juillet, 6 et 8 août 1702 ; — Charmont à

Le convoi impérial mené à bon port, le pseudo-anglais s'était tapi dans un havre « regardé comme une des portes de Venise », à Malamocco. Forbin vient « en renard » mouiller de nuit en rade. En canot, suivi de deux chaloupes, il s'engage au milieu de l'escadre vénitienne, sans souci des galéasses, des galères et des galiotes, qui peuvent d'un seul boulet le couler. Tous ses hommes ont une cocarde blanche au chapeau, afin de se reconnaître dans les ténèbres : « la mer est calme, l'air pur, la lune dans son plein ». Un matelot prisonnier qu'il emmène pour discerner le vaisseau anglais, indique un gros bâtiment, au tableau de poupe orné d'un lion d'or : « Le voilà ». Mais une sentinelle a donné l'alarme : « Où va la chaloupe? »

Pas de réponse. Les marins de Forbin se sont glissés dans l'intérieur du vaisseau par les sabords de la sainte-barbe, tandis que lui-même bondit sur le pont, la baïonnette au canon, en criant : « Tue! tue! » Il fait à coups de hache une brèche dans la cabine du capitaine qui s'est barricadé avec son gendre et ses fils; et à coups de grenades, il les oblige à demander quartier. Les matelots ennemis se jettent à la mer. Le vaisseau est pris. — « Bon quartier! » crie-t-il aux derniers matelots réfugiés dans la cale; eux évacués, il allume plusieurs chemises soufrées qui enduisent sa prise d'une tunique de Nessus. Et ce beau vaisseau saute dans un fracas horrible, après avoir tiré à boulets de tous ses canons sur l'escadre vénitienne. L'alarme fut telle dans la ville des Doges que les magistrats s'assemblèrent précipitamment en robes de chambre

Forbin. Venise, 4 et 8 août (E. Sue, t V, p. 252 et suiv.). — *Mémoires du comte* de Forbin, éd. de 1729, t II, p. 46, 53, 59, 71, 81, 93, 123. — Le secrétaire d'État Hedge prescrit à l'amiral George Rooke de détruire les croiseurs français de l'Adriatique, 21 août 1702 et 28 mars 1704 (Robert Pentland Mahaffy, *Calendar of State Papers of the reign of Anne. Domestic series (1702-1703)*. London, 1916, in-8°, p. 215; — et *Domestic series (1703-1704)*, p. 584).

et en pantoufles. « Le navire ne me fera plus de mal », disait Forbin, qui n'avait perdu que deux tués et six blessés dans l'action. — « Le chevalier de Forbin continue de faire le diable à quatre dans le golfe », écrivait de son côté notre ambassadeur à Venise, Hennequin de Charmont, qui ne savait comment « calmer les esprits en mouvement ».

La fête continua par le bombardement de Trieste. Forbin n'avait que son vaisseau et la frégate de Deschiens de Ressons : il transforma deux de ses prises en galiotes à bombes, et fit de son canot et de sa chaloupe deux demi-lunes flottantes où ses fusiliers tiraient à l'abri de matelas. Aux premières bombes, les canonniers impériaux abandonnèrent la batterie barbette du môle, la milice urbaine lâcha pied, et une partie de la ville prit feu.

Forbin revint à Toulon, son vaisseau coulant bas, « son équipage sur les dents ». Il fut relevé dans la croisière de l'Adriatique par un capitaine de vaisseau aussi énergique que lui.

Abraham Du Quesne-Mosnier avait jadis, avec une petite frégate, enlevé une frégate anglaise deux fois plus forte, en présence de sept autres navires ennemis. Il a cette fois, deux vaisseaux, *le Fortuné* et *l'Éclair*. A sept lieues dans les terres, l'antique capitale de la Vénétie, Aquilée, regorge d'approvisionnements pour l'armée impériale. Les brûler devient son objectif. Dans la nuit du 22 juillet 1703, des barques, armées de deux petits mortiers, et des chaloupes canonnières s'engagent dans la rivière qui descend d'Aquilée. Dans la partie la plus étroite de son cours, où deux chaloupes ont peine à passer de front, une redoute barre le passage : elle est enlevée. Plus loin est un retranchement « fort gaillard ». Le capitaine de frégate Claude de Beauquaire met pied à terre avec cent vingt grenadiers et soldats qui, par des roselières et des haies vives, avec

une grande « fierté », vont droit aux retranchements, où Du Quesne-Mosnier, amputé du bras droit, n'a pu sauter, mais que bombardent ses chaloupes canonnières. Ces avant-postes emportés, Beauquaire pénètre dans Aquilée et, en dépit de la garnison, incendie les énormes approvisionnements des Impériaux (1).

Enhardi par cet éclatant succès qui eut un grand retentissement, Du Quesne-Mosnier ne parle de rien moins que du bombardement de Fiume et de Trieste « pour interrompre le secours que l'armée de l'Empereur en Italie recevait de l'Adriatique » : deux galiotes à bombes, couplées de deux frégates et de deux galères, lui suffiraient (2).

Eût-il réussi que l'incident n'aurait eu aucune influence sur la marche des événements. Il eût fallu rallier Venise à la cause franco-espagnole. Et ce n'étaient pas ces misérables petites divisions navales qui pouvaient peser sur sa décision. En suite de quoi, « la guerre commença en Italie par la défensive de notre part et continua à y être telle jusqu'en 1706, que des événemens firent perdre à la Monarchie d'Espagne tous ses États d'Italie » (3).

Beauquaire, commandant de nos forces navales dans l'Adriatique, avec deux barques et deux chaloupes canonnières, agissait en liaison avec La Serna, amiral espagnol commandant six galères de Naples, qui bombarda Carlobagno (4).

Général des galères en même temps que commandant d'armée, Louis duc de Vendôme était secondé par une

(1) Rapport de Du Quesne-Mosnier. A la rade de Piran, 24 juillet 1703 (*Mercure galant*, août 1703, p. 97. — *Mémoires de* Sourches, p. 141. — Saint-Simon, t. XI, p. 166). — Il avait, en sus du *Fortuné* et de *l'Éclair*, *la Galathée* (Archives Nat., *Marine*, B[4] 24, fol. 403).

(2) Mémoire écrit à bord du *Fortuné*. Toulon, 22 octobre 1703 (B[4] 25, fol. 115).

(3) *Mémoires de M. le marquis* de Feuquière, *lieutenant général des armées du Roi*. Londres, 1736, in-8°, t. II, p. 262.

(4) Rapport daté de Rovigo, 22 août 1704 (B[4] 26, fol. 270).

flottille fluviale de galiotes qui pivotaient autour de Mantoue. Pour récompenser le zèle du chevalier de Laubespin, il le nomma capitaine de pavillon de *la Réale* (1). Laissant le commandement de la flottille fluviale à Condamin, Laubespin en organisa une autre sur le lac de Garde, qu'infestaient des pilleurs de convois avec des canonnières armées de quatre canons et de cinquante à quatre-vingts hommes. Il eut la bonne fortune de trouver les canonnières abandonnées à Riva et Desenzano, ce qui lui donna la maîtrise du lac et toutes facilités pour ravitailler les troupes du prince de Vaudemont. Qu'on lui envoyât les plans de la machine de Foissy, et il seconderait puissamment l'armée de terre en rompant les estacades (2). Mais ce n'était là qu'épisodes sans conséquences sur l'issue de la guerre. L'enjeu de la rude partie qui se jouait était en Espagne.

VI

BATAILLE DE VELEZ MALAGA

(24 août 1704).

La campagne navale de 1703 dans la Méditerranée avait été des plus ternes.

« Ennuyer » Français et Espagnols (3), porter des armes et des munitions aux insurgés cévenols (4), — qui ne pu-

(1) Camp devant Verrue, 9 décembre 1704 (B⁴ 26. fol. 218).

(2) Rapports du chevalier de Laubespin. Riva, 14 août 1703; Desenzano, 2 septembre 1703 ; Mantoue, avril 1704 (B⁴ 24, fol. 370, 373, 384; B⁴ 26, fol. 444).

(3) Instructions données à Shovell les 7 mai et 29 juin 1703 (*Manuscripts of the House of Lords, 1702-1704*, p. 523, 525).

(4) Ce furent les capitaines Arris et Cooper qui en furent chargés avec le *Pembroke* et le *Tartar* (*Memoirs relating to the lord Torrington*, p. 107).

rent les recevoir, — couvrir les convois du Levant, telles étaient les instructions de Clowdisley Shovell. Dans la nuit du 7 au 8 novembre 1703, notre consul à Gibraltar comptait les silhouettes de soixante-douze bâtiments : Schovell reprenait la route de l'Angleterre (1). Trop faible pour l'attaquer et soucieux de garder des forces en mains pour couvrir « les royaumes de Sicile et de Naples », le comte de Toulouse n'avait osé lui « prêter le collet » : il s'était contenté de faire « un tour à la mer » (2). L'ennemi disparu, il se précipita à la Cour pour obtenir de quoi se mesurer avec lui l'an d'après (3).

Depuis que le désastre du Vigo avait montré l'immense portée d'une indiscrétion, notre service de renseignements redoublait de vigilance pour surprendre à son tour les secrets de l'ennemi. Aux raffinements de l'organisme du bureau d'espionnage dirigé à Rotterdam par l'émigré Caillaud, aux rapports secrets écrits à l'encre sympathique par les espions ennemis, le ministère de Pontchartrain opposait un contre-espionnage discret, dont la famille Chauvel, de Dieppe, semblait détenir le monopole (4).

Les trois corvettes des frères Chauvel rôdaient le long des côtes anglaises, aux aguets d'un signal, ou bien elles allaient à des endroits convenus, « au trou du sieur *B*..., à l'endroit du sieur *Tem Tem*, ou à celluy de *Sowane* », lever des avis contenus dans des boîtes bien dissimulées. L'un de ces agents, *Tem Tem*, gavé d'eau-de-vie, n'avait-il pas

(1) *Mercure galant*, novembre 1703 (I), p. 386.

(2) Saint-Simon, t. XII, p. 312; t. XII, p. 212. — Sourches, p. 233. — Mémoire de Victor-Marie d'Estrées, 1703 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 24, fol. 3).

(3) Saint-Simon, t. XII, p. 212.

(4) Pontchartrain à M. de Beuvron, 2 janvier 1704; — et à Chauvel fils, 2 avril (Archives Nat., *Marine*, B² 174, fol. 31; B² 175, fol. 41 v°; B³ 123, fol. 354; B⁴ 25, fol. 287).

promis un bulletin hebdomadaire des mouvements des flottes anglaises (1) !

La campagne des jonctions.

Louis XIV apprit ainsi le départ d'une escadre ennemie pour Lisbonne, où une autre devait la rejoindre.

La rupture des relations avec le Portugal, l'arrêt de ses vaisseaux, la ruine de son commerce par la Course, décidés par Louis XIV (2), n'étaient point une solution. Le roi penchait pour une guerre de Course à outrance : « Le ministre de la Marine et les officiers généraux, qui ne trouvoient pas leurs avantages particuliers dans ce genre de guerre, firent entendre à Sa Majesté que sa gloire et sa réputation demandoient qu'elle eut encore de plus fortes armées que pendant la précédente guerre : et cet avis l'emporta. Quel en a été le succès? Des dépenses immenses pour avoir une armée navalle qui eut ordre d'éviter toujours celle des ennemis (3) ». La Boullaye, qui écrivait cela un quart de siècle plus tard, ne s'était pas douté à quel point la guerre d'escadre, en une seule campagne, fut proche de la décision finale.

Sous la conduite, en qualité de mentor, du vice-amiral Victor-Marie d'Estrées, maréchal de Cœuvres, un fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, Louis-Alexandre de Bourbon comte de Toulouse, avait pris le commandement de vingt-six vaisseaux, quatre frégates et six brûlots qui, de nos divers ports du Ponant, venaient se rassembler à Brest (4).

(1) Champigny à Pontchartrain, 17 avril ; — Pontchartrain à Le Mesle, 6 février (*Ibidem*, B³ 123, fol. 354 ; B² 174, fol. 329 v°).

(2) Ordonnances des 19 et 20 mars 1704 (B² 173, fol. 40).

(3) « Mémoire sur le commerce et sur la navigation, par M. de La Boullaye, 1730 » (Bibl. Nat., Imprimés Z 1499, fol. 39).

(4) Huit de Rochefort avec Villette-Mursay, quatre de Lorient avec Ferville, deux de Dunkerque (B² 173, fol. 56).

Au jeune amiral de France, — il avait vingt-six ans, — une ligne de conduite très nette était tracée. Rooke était depuis le 7 mars 1704 à Lisbonne avec une trentaine de vaisseaux : Clowdisley Shovell armait en Angleterre pour le rejoindre. « Vous vous trouvez présentement entre deux, écrivait Louis XIV à son fils. Si tous mes vaisseaux vous ont joint à la fin du mois, mon intention est que vous vous teniez à l'ouvert de la Manche pour attendre les vaisseaux commandés par Shovell et que vous l'attaquiez. Si Shovell ne paraissoit point, vous vous rendrez au détroit pour assurer la coste d'Espagne ; à Cadix, vous vous règlerez sur les avis reçus de Lisbonne (1) ».

Le comte de Toulouse, retardé par les divisions de Dunkerque, Lorient et Rochefort dont l'escadre de Brest devait se grossir, n'appareilla que le 14 mai. N'ayant dès lors pas d'autre alternative que de courir au détroit pour couvrir le retour des galions d'Amérique, il mouillait le 25 mai à Cadix. Les galions avaient échappé, à la faveur d'un ouragan, à la flotte de Rooke tendue en éventail ; Rooke avait passé le détroit. Le comte de Toulouse le suivit ; rencontrant ses quarante-cinq bâtiments le 8 juin sous Minorque, il alla, selon sa consigne, quérir le renfort de l'escadre de Toulon, sans que l'ennemi parvînt à l'accrocher (2).

Le soulèvement des Catalans enrayé, l'insurrection cévenole privée des milliers de fusils et de grenades de cinq transports anglais, dont les petites tartanes garde-côtes du marquis des Pennes n'auraient pu toutes seules empêcher le débarquement (3), tel était le gain net de la jonction de nos deux escadres.

(1) Louis XIV au comte de Toulouse, 16 avril (B^2 173, fol. 60).

(2) Pontchartrain au comte de Toulouse, 16 avril, 8 et 14 mai (B^2 175, fol. 116 ; B^2 173, fol. 72 v° ; B^2 175, fol. 453) ; — à M. de Relingue, 14 mai (B^2 175, fol. 452 v°).

(3) Dépêche du maréchal de Villars, 22 juillet (B^3 126, fol. 328).

Elle ne fut pas assez rapide pour la riposte, encore que « tout le monde travaillât plus vivement qu'à l'ordinaire » à Toulon, encore que l'amiral de France avançât 300 000 livres empruntées à gros intérêts « pour armer promptement ». « Les forces des ennemis, gémissait l'intendant de Vauvré, me paroissent bien supérieures à la flotte du Roy dans laquelle il ne laisse pas d'y avoir de petits vaisseaux faibles d'artillerie. Ainsy l'impatience que l'on a de les aller chercher, me fait de la peine (1) ».

Impatience trop justifiée! *La Campagne des jonctions*, comme on qualifia les manœuvres de cette année-là (2), avait tourné au bénéfice des coalisés. Rooke ayant rallié à son tour Clowdisley Shovell le 26 juin, au cap Sainte-Marie, avait frappé nos alliés d'un coup de tonnerre.

« Si les ennemis venoient droit icy, disait-on à Cadix (3), rien ne pourroit les empêcher dèz le mesme jour de se rendre les maistres du Pontal, de l'ixle de Léon et de tous les ports ». Et nulle réaction de la part de Philippe V! Rien à attendre du « mauvais estat de la marine de ce prince qui auroit eu besoin d'en avoir une florissante pour deffense de tant d'Estats maritimes ».

« L'on ne pense à rien, — écrivait notre ambassadeur (4) chargé d'ouvrir les yeux aux Espagnols, — l'on ne donne ordre à rien; tout se gouverne à la fourche. Quand on parle au roy d'Espagne, il ne répond rien du tout; et lorsqu'on s'adresse à la reine, elle dit qu'elle ne se mesle pas d'affaires. Voilà l'Évangile; et nous sommes peut-être

(1) Vauvré à Pontchartrain. Toulon, 17 juillet (B³ 125, fol. 286). — Lettre du comte de Toulouse au duc d'Aumont. A bord du *Soleil Royal*, à la rade de Toulon, le 17 juin 1704 (Bibl. Nat., Franç. 22797, fol. 3).

(2) C'est l'expression du marquis de Villette.

(3) Minute d'une dépêche d'Arnoul. Cadix, 1er janvier 1704 (Bibl. Nat., Nouv. acq. Françaises 21435, fol. 5).

(4) Antoine-Charles de Gramont, comte de Guiche, à Louis XIV. Madrid, 9 et 10 août 1704 (A. Communay, *Le comte de Toulouse et la bataille de Velez-Malaga (documents inédits)*. Angers, 1885, in-8°, p. 15, 16).

à la veille de perdre Gibraltar ». Quelques heures plus tard, le trop clairvoyant duc de Gramont poursuivait :

Perte de Gibraltar.

« C'est avec le poignard dans le cœur, Sire, et pénétré de douleur que je me trouve forcé à vous dépêcher ce courrier pour vous apprendre la triste nouvelle de la prise de Gibraltar par les ennemis, qui n'a duré que deux fois vingt-quatre heures. Voilà l'effet de la belle administration de M. de Canales ».

Gibraltar avait été encerclée, le 31 juillet 1704, par les vingt-deux vaisseaux de Byng et Van der Dussen, Anglais au sud, Hollandais au nord, et, du côté de la montagne, par dix-huit cents hommes du prince Georges de Hesse-Darmstadt. A la sommation de prêter allégeance à l'archiduc Charles, Diego de Salinas avait opposé un énergique refus; mais cinquante-six soldats et une centaine de miliciens étaient toute sa garnison.

Un petit bâtiment français de dix canons et quatre-vingts hommes fut invité à prêter ses canonniers. — « Non seulement mes canonniers, mais tous mes hommes, répondit le capitaine Rigaud, à la condition qu'ils restent sous le commandement de leurs officiers ». Et canons, équipage et munitions du *Saint-Francois*, débarqués dans la nuit, garnirent le Vieux Môle (1). Le capitaine de vais-

(1) Siège de Gibraltar par les Anglo-Hollandais.

Sources françaises et espagnoles : « Journal du voyage du sieur de Rozel, fils », embarqué par M. des Rameaux sur *le Saint-François* (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 27, fol. 323). — « Artillerie de Gibraltar » en mai 1703, soit cent quarante-deux pièces (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 21597, fol. 58). — Le Roux à Daubenton. Port Santa Maria, 11 août (B⁴ 27, fol. 317). — Don Diego de Salinas, gouverneur de Gibraltar, au marquis de Villadarias, 6 août (Fernandez Duro, t. VI, p. 63).

Sources anglaises : Rapport publié dans le *Mercure historique*, septembre, p. 334. — Whitaker à Richard Haddock. A bord du *Dorsetshire*,

seau Whitaker qui s'aventura de ce côté dans la nuit du 1er août, reçut un sévère accueil, perdit du monde et finalement fut repoussé. Mais il réussit le lendemain à brûler notre corsaire.

Le 3 août, voyant que le feu des batteries du Môle Neuf servies par les Espagnols, s'éteignait, les marins de Rigaud offrirent une compagnie de renfort. Leur offre fut déclinée. Pourtant, sous les rafales du *Yarmouth,* du *Lennox* et d'autres vaisseaux, sous la pression des compagnies de débarquement que tous les bateaux de Byng amenaient en foule, les Espagnols pliaient. Une mine qu'un vieux sergent fit exploser, projeta en l'air une centaine d'assaillants sans enrayer l'assaut. Les troupes du prince de Hesse progressaient dans la montagne. Le 4 août à midi, le bombardement de Byng cessa. Diego de Salinas avait capitulé. Il était remplacé comme gouverneur par le prince de Hesse. Pour des siècles, les léopards britanniques détenaient « la clef la plus précieuse des Espagnes » ; les suites d'une grande bataille navale allaient sur l'heure en démontrer l'importance.

A bord du vaisseau de Rooke, un marin prisonnier du *Saint-François* (1) vit avec stupeur affichée, dans la Chambre du Conseil, la liste de notre flotte vis-à-vis de sa rivale.

Rooke se croyait si assuré de la victoire qu'il avait convié un ministre du roi de Maroc à assister à notre « capilotade ». Sur le bruit que nos vaisseaux avaient « quantité de canons de bois », les Catalans venus au bord de notre amiral, alors à Barcelone, n'avaient-ils pas « gratté les canons pour en voir le métal (2) »!

29 juillet-8 août (CHARNOCK, *Biographia navalis*, t. II, p. 368, note). — Relation détaillée de la campagne dans la vie de l'amiral Byng (*Memoirs relating to the lord Torrington* [*Byng*], p. 127)

(1) B4 27, fol. 323.

(2) Lettres de Cadix (*Mercure galant*, d'octobre, p. 284, et novembre, p. 326).

C'est là, devant Barcelone, que des exprès dépêchés au comte de Toulouse, pour l'informer de l'état des forces ennemies, lui apportèrent les instructions royales. « Toute la Cour et la ville en rumeur » attendaient une revanche (1).

Bataille de Velez-Malaga.

Le 22 août, nos chaloupes étaient à l'aiguade de Velez-Malaga, à trois lieues à l'est de Malaga, lorsque les frégates de garde donnèrent l'alarme. Rooke était en vue. Il venait de faire de l'eau à Tétouan. « L'enfoncement de la rade et la hauteur des montagnes de Grenade nous donnaient un calme tout plat qui nous empêcha de sortir » de Velez-Malaga, même avec le secours des galères, avant le lendemain.

L'ennemi profita de ce retard pour envoyer quérir quinze cents hommes de la garnison de Gibraltar, que restèrent défendre des galiotes à bombes hollandaises. Dix autres bâtiments envoyés au-devant de la flotte portugaise du Brésil manquaient aux coalisés, qui alignaient cinquante-trois vaisseaux, trois mille six cent quatorze canons, vingt-deux mille quatre cent cinquante-trois hommes, non compris frégates et brûlots. Notre ligne de bataille, presque égale avec cinquante vaisseaux, trois mille cinq cent vingt-deux canons et vingt-quatre mille deux cent soixante-quinze hommes, abritait de même frégates et brûlots, mais aussi des galères au nombre de vingt-quatre (2).

(1) La Cour avait été informée par le courrier dépêché par le capitaine Des Rameaux, commandant la frégate *Éléonore de Roye*, conserve du *Saint-François* (B² 177, fol. 62; B² 176, fol. 599).

(2) La liste de nos effectifs est donnée avec de légères variantes dans *le Mercure galant* de septembre 1704, p. 340; — par le marquis DE QUINCY, *Histoire du règne de Louis le Grand*. Paris, 1726, in-4°, t. IV, p. 416. La liste des navires ennemis se trouve dans le *Mercure galant* d'octobre,

Au détroit, deux courants se heurtent : les flots superficiels de l'Océan portent vers l'Afrique ; les flots profonds qui viennent de la Méditerranée inclinent vers l'Espagne. Venant du détroit, les Anglais avaient pour eux le flot de l'Océan ; celui de la Méditerranée nous poussait contre terre. Le 24 août, de légers nuages précédèrent le lever du soleil, signes précurseurs du vent d'ouest qui donnait l'avantage à l'ennemi. Servi de plus par le courant, Rooke vint à pleines voiles sur nous, qui gouvernions au contraire « sur la perpendiculaire du vent, les deux huniers sur le ton, afin de nous maintenir plus facilement en ligne (1) ».

p. 312. Pourtant, un « Ordre de bataille du combat de l'année 1704, rendu devant Malaga », élève à quatre mille sept cent quarante-cinq canons et vingt-cinq mille quatre cent trente hommes nos effectifs (Bibl. Nat , Estampes Ic. 6).

(1) Bataille de Velez-Malaga, 24 août 1704 :

SOURCES FRANÇAISES : Rapports et lettres signés :

Avant-garde : Villette-Mursay. « Sous les voiles, à bord du *Fier*, par le travers de Velez Malgue, 25 août » (Archives Nat., *Marine*, B[4] 27, fol. 167 : *Mémoires du marquis* DE VILLETTE, p. 349) ; — de Luns. A bord du *Fier* (*Mercure galant*, septembre, p. 325) ; — Un officier général. [A bord de *l'Éclatant*.] Cadix, 20 octobre (*Ibidem*, novembre, p. 315) ; — un officier du *Saint-Philippe* (*Ibidem*, septembre, p. 349) ; — *Détail fait par M. le chevalier* D'INFREVILLE,... *commandant les six premiers vaisseaux à la tête de l'avant-garde de l'armée*. Paris, 1705, in-12.

Corps de bataille : Comte de Toulouse, à bord du *Foudroyant*, 31 août (Archives Nat., M. 645, p. 1, et *Marine*, B[4] 27, fol. 156 : *Mercure galant*, septembre, p. 302) ; — Piganiol de La Force, gouverneur de ses pages. En rade de Velez-Malaga, 28 août (A. JAL, *Dictionnaire critique*, article Piganiol de La Force. — *Mercure galant*, octobre, p. 285) ; — Grandpré, capitaine du *Vainqueur* (*Ibidem*, décembre, p. 218) ; — un officier du *Serieux* (*Ibidem*, octobre, p. 273) ; — Doria, duc de Tursy. 29 août (B[4] 27, fol. 257) ; — Journal du *Foudroyant*, avec croquis de la bataille (fol. 208) ; — Relation de Montmor. A bord de la galère du commandeur des Pennes, 20 septembre (fol. 275).

Arrière-garde : Marquis de Langeron. A bord du *Soleil Royal*, 31 août (fol. 177) ; — de Forville, chef d'escadre des galères, 29 août, à vingt lieues du Détroit (Bibl. Nat., Nouvelles acquisitions françaises 21345, fol. 237) ; Arnoul de Vaucresson. A bord de la galère *la Valeur*, 6 septembre (B[4] 27, fol. 259).

Lettres diverses, signées : Renau [d'Eliçagaray], adressée au marécha de Cœuvres, 1[er] septembre (Service hydrographique, ms 249 (7193), fol. 80) ; — Sourdeval (E. SUE, t. V, p. 279) ; — A. Massy, pilote (B[4] 27,

« Les armées estoient séparées en trois corps de trois divisions chacun. Villette commandoit l'avant-garde, Shovell celle des ennemis : le comte de Toulouse estoit au corps de bataille, Rooke luy estoit opposé. Le marquis de Langeron commandoit l'arrière-garde, ayant affaire aux Hollandois. Les galères estoient en seconde ligne, sous le vent : le marquis de Roye au corps de bataille avec quatre ;

fol. 287) ; — duc de Gramont, ambassadeur à Madrid, 5 septembre (*Mercure galant*, septembre, p. 253 : A. Communay, *Le comte de Toulouse et la bataille de Malaga (documents inédits)*. Angers, 1885, in-8°, extrait des *Annales de la Faculté de Bordeaux*). — « Ordre de bataille de l'armée navale du roy » (B⁴ 27, fol. 39) : Marquis de Quincy, *Histoire du règne de Louis XIV*. Paris, 1726, in-4°, t. IV, p. 416.

Sources espagnoles : « Combattimento navale frà l'armata di Francia e l'Anglo-Olandese, scritto dal governatore di Malaga. 26 agosto » (British Museum 16466, fol. 271 ; 16473, fol. 293). — Don Vincent Bacallar y Sanna, marquis de Saint-Philippe, *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V*. Traduit de l'espagnol. Amsterdam, 1756, in-12, t. I, p. 275. — Marquis de Quincy, *Histoire du règne de Louis le Grand*, t. IV, p. 416 : un extrait en fut fait et délivré par « Quinci, page du Roi », aux archives de la Marine (B⁴ 27, fol. 181). — Vue de « l'endroit où s'est donné le combat commencé par S. A. S. Mgr le comte de Toulouse » (Service hydrographique, 62. 1. 9). — « Combat naval... Dessigné dans le combat par A. Massy, pilotte hauturier sur les galères » (Service historique de la Marine, ms. 142).

Sources anglaises : Rapports de l'amiral Rooke. A bord de *la Royal Catherine* près du cap Saint-Vincent, 7 septembre (*Lettres historiques* ou *Mercure historique*, t. 26, juillet-décembre 1704, p. 449). — Extraits du Journal de Rooke (Charnock, *Biographia navalis*, t. I, p. 424). — « Lettre écrite, de la flotte commandée par Rooke, » par un officier du meilleur voilier, envoyé reconnaître nos forces navales (Affaires Étrangères, *Espagne. Correspondance*, 137, fol. 169. — *Mercure galant*, octobre, p. 296). — *Memoirs relating to the lord Torrington* [amiral Byng], edited by John Knox Laughton, p. 150. — « Journal of the rev. Thomas Pocock », chapelain du *Ranelagh* que montait Byng, p. 196. — *Life of captain* Stephen Martin [capitaine de pavillon du vice-amiral Leake], edited by Clements R. Markham. London, 1895, in-8°, p. 77 : Printed for the Navy Records Society. — Stephen Martin-Leake, *The Life of sir John Leake, rear-admiral*, ed. by Geoffrey Callender. London, 1920, in-8°, t. I, p. 181 : Printed for the Navy records society.

Sources hollandaises : Relation du lieutenant-amiral G. Callenburgh adressée aux États généraux. A bord du *Catwyck*, hors du détroit, 5 septembre (*Mercure historique*, juillet-décembre 1704, p. 467). — Relation publiée à La Haye et reproduite dans le *Mercure galant* d'octobre, p. 311.

le duc de Tursis, à l'avant-garde avec sept et les cinq d'Espagne; et de Forville, à l'arrière-garde avec huit de France ».

« Il était pour lors dix heures à ma montre », nota le comte de Toulouse, quand il mit l'épée au clair et que le son des trompettes et le bruit strident des cymbales donnèrent le signal du combat. Une demi-heure après, l'action était engagée de bout en bout, sur trois lieues de longueur, à la portée du canon. Nos canonniers, sous le vent d'est, étaient aveuglés par des nuages de fumée et pris à la gorge par les vapeurs sulfureuses d'une poudre meilleure que la nôtre. En tenant le vent et en refusant l'abordage, Rooke nous gardait sous son feu, si nous ne parvenions à le manœuvrer, si notre avant-garde ne réussissait point à le coiffer. Nous, nous serrâmes notre ligne, en éliminant les vaisseaux de dernier rang, trop faibles de canons.

A. — Les avant-gardes étaient ainsi composées : (1)

ESCADRE ANGLAISE DU VICE-AMIRAL BLEU :			ESCADRE BLANCHE ET BLEUE DE FRANCE :		
Yarmouth	70 c.	440 h.	*Éclatant*, Bellefontaine	66 c.	400 h.
Norfolk	80	500	*Eole*, Mons	64	380
Berwick	70	440	*Oriflamme*, Château-Renault	62	360
PRINCE, GEORGE LEAKE	90 c.	700 h.	SAINT-PHILIPPE, INFREVILLE	92	700
Boyne	80	500	*Heureux*, Colbert de Saint-Marc	70	450
Newark	80	500	*Rubis*, Benneville	56	330
ESCADRE DE L'AMIRAL BLANC :			*Arrogant*, Des Herbiers	56	350
			Marquis, Patoulet	56	350
Lennox	70 c.	440 h.	*Constant*, Sainte-Maure	66	450
Tilbury	50	280			

(1) « Ordre de bataille de l'armée navale du roy dans le combat donné à la hauteur de Velez-Malaga » (B⁴ 27, fol. 39). — Marquis DE QUINCY, t. IV, p. 416. — Stephen MARTIN-LEAKE, t. I, p. 162.

ESCADRE ANGLAISE DU VICE-AMIRAL BLEU :			ESCADRE BLANCHE ET BLEUE DE FRANCE :		
Swiftsure	70 c.	440 h.	FIER, VILLETTE-		
BARFLEUR, SHOVELL	90	710	MURSAY	90 c.	800 h.
			Intrépide, Du Casse.	84	600
			Excellent, La Roche-		
			Allard	60	350
Namur	90	680	*Sage*, Montbault	58	330
Orford	70	440	*Écueil*, Arginy	68	380
Assurance	66	440	MAGNIFIQUE, BELLE-		
Nottingham	60	365	ISLE-ERARD	90	630
Warspight	70	440	*Monarque*, Chabert.	84	600
4 frégates,			12 galères, dont 7 de Doria duc de		
2 brûlots en 2e ligne.			Tursis, en 2e ligne.		

« Fort écartée de son corps de bataille, l'avant-garde angloise arrivoit sur la nostre », en ligne, avec quatre frégates et deux brûlots à la hanche du vent (1), pour prendre à revers toute manœuvre d'enveloppement. C'était précisément celle qui se déroulait. « On me cria de main en main de gagner la teste des ennemis », écrivait Villette, et de la doubler. Notre « avant-garde alloit bien joüer son rolle; car elle estoit composée de bons acteurs », dont le doyen était un vieux compagnon d'Abraham Du Quesne. Serrant au plus près le vent, Louis Le Roux de Saint-Aubin d'Infreville, premier chef d'escadre des armées navales, qui conduisait l'échelon de choc, mit quatre-vingt-dix hommes hors de combat au contre-amiral Leake, dont les seconds se laissèrent « culer, les voiles entièrement sur le mast », écrasés par le feu de Colbert de Saint-Marc et François-Louis de Château-Renault. Notre vaisseau de tête, *l'Éclatant*, canonné hors de portée par le *Yarmouth*, avait riposté de très près avec des pièces de 24 pointées par ses officiers et l'avait forcé à se haler hors de la ligne, « les voiles en

(1) *Irondele*, *Pantère*, *Lark*, *Newport* et deux brûlots (*Mercure historique*, septembre, p. 445).

bannières », à l'abri d'un rideau de fumée. Leake « ne laissa pas de revenir à la charge ».

Abandonnant Clowdisley Shovell en partage à Du Casse « qui le receut en galant homme », le lieutenant-général marquis de Villette-Mursay malmenait une foule d'adversaires. Un des matelots de Shovell, écrivait-il, « ne demeura pas plus d'une heure et demie par nostre travers et s'alla mettre derrière son amiral. Un autre, plus petit, nous vint agacer. Nous le renvoyâmes démâté. Un troisième vaisseau de 70 canons prit sa place et nous fit un feu enragé; il nous tua plus de monde; nous avions donc intérest de le renvoyer au plûtost, ce que nous fîmes bien viste, après lui avoir coupé ses masts et mis ses voiles en pantennes. Nous eusmes ensuite affaire au matelot du vice-amiral de leur avant-garde, qui s'ennuya fort de nostre feu et qui nous donna en partage son vice-amiral. Nous en aurions rendu bon compte », lorsque...

A quatre heures, au moment de « gagner la teste à la pointe de l'espée et de revirer ensuite sur l'avant-garde des ennemis, une bombe tomba sur notre dunette, défonça la chambre du conseil, pénétra jusqu'à la troisième batterie, fit sauter l'arrière du vaisseau et mit le feu dans toute la poupe. Nous avions dans la gallerie 5000 cartouches, toutes nos armes de recharge dans les chambres, le feu s'y mit et les coups portèrent sur le gaillard derrière ». Villette tomba à la renverse. Ses officiers, le capitaine de pavillon de Caumont en tête, au péril de leur vie, enlevèrent deux barils de grenades dont l'explosion eût « haché tout ce qui auroit esté sur le gaillard ». Villette avait « cent tués, autant de blessés ou de brûlés, Marillac l'espaule cassée d'un coup de canon, d'Escoulan blessé dans des endroits où il seroit quitte pour n'estre plus propre au mariage, Charme-l'Œuil malade, Boissené, qui estoit à son dix-septième combat, jetté bien loin par le recul d'un canon, un petit

gentilhomme, Plaimbeau, élevé en l'air par la bombe et tombé à la mer ». *Le Fier* fut obligé d'arriver de deux aires de vent pour éteindre l'incendie.

Qu'eût-ce été si la bombe avait été chargée des feux grégeois expérimentés à La Haye, « boulets ardents qui éclairaient comme des flambeaux et que l'eau ne pouvait éteindre ». Les inventeurs s'étaient même engagés à brûler notre flotte avec quatre petits bâtiments sans canons, armés seulement de seringues de cuivre, des fameux siphons à feux grégeois de la marine byzantine, qui projetaient à cinquante pas une eau de feu (1). Et nous, nous n'avions point, pour les contrebattre, ces mortiers à « tirer des boulets creux et des boulets rouges », dont notre grand artificier Landouillette de Logivière, l'inventeur de bombes gigantesques de huit pieds de haut, avait offert de doter notre marine (2).

De même que Villette-Mursay, Jean de Belle-Isle-Érard, battu par six adversaires et mortellement blessé, avait quitté son poste de combat à la tête de la troisième division d'avant-garde et, atteint par une bombe, sortait de la ligne à la remorque de deux galères. Les galères de Doria duc de Tursis se bornèrent à ce rôle d'infirmières : tout ce que Villette avait pu obtenir du noble duc, c'est « qu'il fust spectateur du combat ».

Le double accident du *Fier* et du *Magnifique* isolait nos vaisseaux de tête et les exposait à une attaque enveloppante de toute l'avant-garde anglaise, que Le Roux d'Infreville prévoyait et comptait entraver en se tenant au vent

(1) Mémoire adressé de La Haye à Pontchartrain, 19 avril 1701 (François Jégou, *Histoire de Lorient port de guerre (1690-1720)*, p. 165).

(2) Pontchartrain à Logivière, l'invitant à communiquer sa proposition au maréchal de Cœuvres, puis au comte de Toulouse, 26 mars (Archives Nat., *Marine*, B^2 174, fol. 797). — Sur les bombes gigantesques inventées par Logivière, cf. *la Revue hebdomadaire* du 23 décembre 1916, p. 458.

avec sa division (1). Leake dépécha son capitaine de pavillon à Clowdisley Shovell pour demander l'autorisation de la faire. Mais faute de réponse concluante, « il se tint coi ».

Il nous eût trouvés dans le désarroi. A cinq heures, notre avant-garde « cessa tout à coup, et sans savoir pourquoi, un combat commencé avec beaucoup de valeur et qu'elle soutenoit avec un grand avantage. Les ennemis se trouvoient si batus qu'au lieu de profiter du désordre où nous estions, ils piquèrent le vent et se joignirent à leur corps de bataille; et en chemin faisant, ils tombèrent sur les petits vaisseaux de nostre arrière-garde. C'étoit un coup important de les doubler, car leur avant-garde estoit entièrement perdue, ce qui auroit absolument causé le gain entier de la bataille ».

Un des capitaines de notre corps de bataille s'y essaya.

B. — La disposition des corps de bataille en présence était la suivante :

ESCADRE DU CONTRE-AMIRAL BLEU :		
Burford	70 c.	440 h.
Monk	60	365
Cambridge	80	500
KENT, DILKES	70 c.	460 h.
Royal Oak	80	500
Suffolk	70	440
Bedford	70	440

ESCADRE DE L'AMIRAL ROUGE :		
Shrewsbury	80 c.	500 h.
Monmouth	70	440

ESCADRE BLANCHE DE FRANCE :		
Furieux, Blénac	58 c.	350 h.
Vermandois, Béthune	60	350
Parfait, Châteaumorand	74	470
TONNANT, COËTLOGON	90 c.	700 h.
Orgueilleux, Du Palais	92	600
Mercure, Lannion	50	330
Sérieux, Champmeslin	60	380
Fleuron, Grancey	54	350

(1) *Détail fait par Mr le chevalier d'Infreville,... premier chef d'escadre.... de la conduite qu'il a tenuë dans le dernier combat naval, commandant les six premiers vaisseaux à la tête de l'avant-garde de l'armée.* Paris, 1705, in-16.

ESCADRE DE L'AMIRAL ROUGE :		
Eagle............	70 c.	440 h.
ROYAL-CATHERINE, ROOKE..........	90	730
Saint-George......	90	680
Montagu..........	60	365
Nassau...........	70	440
Grafton...........	70	440
2 vaisseaux en 2e ligne,		
4 frégates,		
6 brûlots,		
2 galiotes à bombes.		

ESCADRE BLANCHE DE FRANCE :		
Vainqueur, bailli de Lorraine....	86 c.	600 h.
FOUDROYANT, comte DE TOULOUSE....	104	950
Terrible, Relingue.	102	900
Entreprenant, Hautefort..........	58	350
Fortuné, Bagneux.	54	350
Henry, Serquigny.	66	400
MAGNANIME, POINTIS............	74	600
Lys, La Luzerne..	88	600
Fendant, Ferville.	58	350
4 galères du lieutenant-général marquis DE ROYE en 2e ligne.		

« Le troisième vaisseau de l'avant de M. l'amiral, toutes voiles dehors, voulut couper la ligne pour mettre toute l'avant-garde [ennemie] entre deux feux ». Ses canons chargés à double charge de boulets à deux têtes, *le Sérieux*, modeste vaisseau de soixante canons, se portait intrépidement contre un capitalship, le *Kent*, du contre-amiral Dilkes. Un matelot du contre-amiral qui nous empêchait de passer, le *Monk*, reçut nos bordées de si près « que l'on n'avoit pas assez de distance pour la longueur de nos refouloirs »; puis il subit trois fois nos attaques à l'abordage, tant le capitaine Charles Desnos-Champmeslin, ancien capitaine de pavillon de Tourville à la Hougue, avait à cœur de venger *le Soleil-Royal*. Ayant quatre-vingt-dix tués et blessés, la « teste de son équipage », il ne lâcha prise qu'en voyant son adversaire en feu. *Le Sérieux* lui-même était en tel état qu'il se traîna hors de la ligne à la remorque des galères du marquis de Roye. Ses charges furieuses, à l'estime des Anglais, étaient dues au désir de notre commandement de savoir

si leurs vaisseaux avaient « beaucoup de monde » (1).

La riposte violente de l'amiral Rooke suffit à nous édifier. Couverts contre une attaque à revers de nos galères par une seconde ligne de vaisseaux, de frégates, de brûlots et de galiotes à bombes, les huit vaisseaux de son escadre homogène, aux prises avec une ligne disparate de frégates et de trois-ponts, cherchaient à enfoncer notre centre, le vaisseau amiral *le Foudroyant* et ses matelots *le Vainqueur* et *le Terrible*, de cent quatre, quatre-vingt-six et cent deux canons. De notre puissance de réaction ou de notre fléchissement sur ce point dépendait l'issue de la bataille.

A bord du *Foudroyant,* l'amiral de France, prince de la Mer au titre espagnol et général des galères en l'occurrence, Louis-Alexandre de Bourbon comte de Toulouse, avait pour second le vice-amiral Victor-Marie d'Estrées, maréchal de Cœuvres : « L'un, avec bien moins d'esprit, était la justesse, la précision et la clarté même, selon Saint-Simon (2) ; l'autre, avec de la capacité, du savoir et de l'esprit, un esprit confus, une bouteille d'encre ». Jugement de Cour que ne ratifie point l'histoire ; mais il explique peut-être la propension de l'amiral à négliger « les sages et vigoureux conseils » du maréchal pour se fier aux lumières de son capitaine de pavillon marquis d'O, son ancien gouverneur, et du vieux compagnon de Du Quesne, Le Roux d'Infreville, qui avait écrit à sa requête une fuligineuse relation des batailles de Solebay et de l'Etna (3).

Sous un ouragan de boulets, dont l'un lui coupa la cravate, la tempe écorchée, le comte de Toulouse « prenoit son tabac et ne sourcilloit pas. On ne sauroit une valeur

(1) *Mercure galant* d'octobre, p. 292. — Affaires étrangères, *Espagne*, 137, fol. 1[illegible]9.

(2) T. XII, p 222.

(3) *Détail fait par le chevalier d'Infreville... des deux combats rendus le 7e juin 1672 et le 22 avril 1676.* Paris, 1703 (Bibl. Nat., Fontanieu 272).

plus tranquille qu'il fit paraître pendant toute l'action, ni plus de vivacité à tout voir et de jugement à commander à propos ». Pourtant, à ses pieds, s'amoncelaient morts et blessés de marque, l'intendant général Antoine-François Phelypeaux d'Herbault, l'académicien Trousset de Valincourt, secrétaire général de la Marine, Gabaret, fils de l'officier général, nombre de pages et l'aide-major Théau, dont la cuisse emportée par un boulet couvrait de sang le visage de l'historien de Paris, Piganiol de La Force.

L'amiral de France n'en continuait pas moins à garder son poste de commandement. « Ayant remarqué M. le marquis de Roye qui se tenoit à la portée de pistolet de luy, il luy envoya dire par un officier de ne pas s'exposer ainsi inutilement ». Le lieutenant-général des galères en question, un La Rochefoucauld, beau-frère du ministre de la Marine et gendre de Du Casse, avait intercalé le nez de son bâtiment, aux lourdes pièces de chasse, entre le vaisseau du comte de Toulouse et celui de Relingue pour contrebattre les galiotes à bombes. « Violent, bien réglé et bien soutenu », le feu du *Foudroyant* avait eu raison de la *Royal Katherine* de Rooke qui « laissa la fusée à démesler à ses matelots ».

« Rooke, las du feu de M. l'Amiral, passa à nous ,» écrivait un rescapé du Vigo, Grandpré, qui venait de prendre le commandement du *Vainqueur*, matelot d'avant de l'amiral. Aux prises avec trois vaisseaux, son chef, Louis-Alphonse-Ignace de Lorraine-Armagnac, prince lorrain et Grand d'Espagne, avait été blessé à mort vers les deux heures et demie. Un boulet lui avait enlevé la moitié du ventre. Et ce chef d'escadre de vingt-neuf ans n'avait point quitté « l'air gay et caressant » d'une âme intrépide. « Ce n'est rien, dit-il, en ramassant ses boyaux : chacun à son poste et augmentez le feu ». Et « comme un Romain de l'ancienne Rome », il montra un visage impassible à la

mort qui vint à minuit le chercher. Grandpré l'avait dignement suppléé, combattant tour à tour trois vaisseaux de soixante-dix pièces, puis la *Royal Katherine*. « Je le receus de mon mieux, écrivait-il en parlant de Rooke; il fut bientost suivi de son matelot, et nous soutînmes leur feu jusqu'à six heures. L'amiral Rooke passa de l'avant. Je pris le parti de jetter tout nostre feu sur son matelot de l'arrière et d'en mettre la voilure en pantenne ». Cent tués et blessés, la troisième batterie forcée de se taire « faute de combattants », mais cinq ennemis tour à tour repoussés avec de sanglantes pertes, « voilà quelle étoit la destinée du *Vainqueur* (1) ».

Le Terrible, l'autre matelot de l'amiral de France, était en aussi bonnes mains. Le lieutenant général Ferdinand de Relingue, qui s'était couvert de gloire, une vingtaine d'années auparavant, en livrant bataille avec son seul vaisseau à trente-sept galères d'Espagne et de Gênes, écrasait de son feu l'*Eagle*, matelot d'avant de l'amiral anglais, quand un boulet lui emporta une jambe. La Roche-Allard le Cadet, son second, continua le combat et força l'*Eagle* à quitter la ligne de bataille avec soixante-quatre tués et blessés.

Nos gros vaisseaux avaient serré les rangs, éliminant les navires trop faibles; le contre-amiral de l'escadre blanche. Coëtlogon, son vice-amiral, Pointis, Béthune, Blénac, Grancey, au vaisseau « criblé de coups », marquaient leur supériorité sur les divisions Byng et Dilkes, dont cinq vaisseaux abandonnaient la ligne de feu. « C'est une des plus dures batailles que j'ai jamais vues, » avouait Rooke, dont la seule escadre accusait quatre cent quatre-vingt-deux tués et onze cent trente-six blessés; tués, les capitaines de vaisseau Josias Crow et Andrew Leake; blessés, les capi-

(1) *Mercure galant* de décembre. — Lettre de Gramont. 5 septembre

BATAILLE DE VELEZ-MALAGA (24 AOUT

(Service histor



4), PAR LE PILOTE HAUTURIER MASSY

le la Marine.

taines John Baker, James Mighels, Jumper, Myngs et Kirkton. Rooke lui-même n'avait pas moins de cent vingt et un hommes hors de combat; son matelot d'arrière, John Jennings, cent trente-huit à bord du *Saint-Georges;* et feu Josias Crow, cent quatre sur le *Shrewsbury;* son voisin John Baker, quatre-vingt-quatorze sur le *Monmouth*; feu Andrew Leake, quatre-vingt dix-sept à bord du *Grafton* (1).

C. — Les arrière-gardes restaient seules aux prises :

ESCADRE DU CONTRE-AMIRAL ROUGE :

Ferme	70 c.	440 h.
Kingston	60	365
Centurion	50	280
Torbay	80	500
RANELAGH, BYNG	80	535
Dorsetshire	80	500
Triton	50	230
Essex	70	440
Somerset	80	500

ESCADRE HOLLANDAISE :

Dort	72	375
Anna v. Vrieslandt	64	325
Leeuwe	64	325
Bavaria	64	325
ALBEMARLE, CALLENBURGH	64	375
Anna v. Utrecht	64 c.	375
Vlissingen	50	238
Nijmeguen	74	440
Gelderland	60	320
UNIE, VAN WASSENAER	90	500
Damiata	50	220
Catwyc	72	440

Frégate, brûlot.
2 galiotes à bombes.

ESCADRE BLEUE DE FRANCE :

Zélande, Forville	60 c.	350 h.
Saint-Louis, Beaujeu	60	380
ADMIRABLE, SÈBEVILLE	92	675
Couronne, Champigny	76	500
Cheval Marin, Pontac	44	260
Diamant, d'Oroigne	58	350
Gaillard, d'Osmont	54	330
Invincible, Rouvroy	68	450
SOLEIL-ROYAL, LANGERON	100	850
Sceptre, d'Ailly	86	600
Trident, Modène	56	350
Content, Phelypeaux	60	350
Maure, Saint-Clair	54	350
Toulouse, Du Quesne-Mosnier	62	380
TRIOMPHANT, LA HARTELOIRE	92	750
Saint-Esprit, Du Quesne-Guiton	74	490
Ardent, d'Aligre	66	400

8 galères de Forville
et 6 frégates ou brûlots.

Plus forts que nous de trois vaisseaux, les Hollandais de Callenburgh « nous firent bien de la peine. Car ayant serré

(1) CLOWES, t. II, p. 399. — Service hydrographique de la Marine, Bibliothèque, ms. 249 (7193), fol. 80bis. — Lettre d'un Anglais (Affaires Étrangères, *Espagne*, 137, fol. 169). — Journal de ROOKE. — POCOCK.

leur ligne, ils tombèrent tout frais sur le marquis de Langeron », aux prises depuis deux heures avec le vice-amiral Jean Gerrit Van Wassenaer et ses matelots acharnés à « chauffer notre pavillon ». Le capitaine de pavillon du marquis de Langeron, Antoine Trullet, « étoit malade à ne pouvoir se tenir. M. de Langeron vouloit absolument le faire descendre au fond de la cale. Trullet le regarda avec indignation, se mit dans un fauteuil, fit venir son fils, à qui il fit une harangue de héros ». Aussi la riposte du *Soleil-Royal* fut-elle sévère. Callenburgh perdit soixante-cinq tués et blessés; et un de ses vaisseaux disparut de la ligne de bataille au bout d'une heure et demie.

Callenburgh fut plus heureux contre nos vaisseaux légers *le Gaillard* et *le Cheval Marin;* « incommodés » par son feu, ils quittèrent la ligne en compagnie de *l'Invincible*, atteint à la flottaison, la soute aux poudres inondée. Par contre, ni le chevalier Henri de Phelypeaux, mortellement atteint, « ni Modène, ni Du Quesne n'arrivèrent d'une ligne ». Gerrit Van Wassenaer cherchait ailleurs notre point faible. Aidés l'un de *la Couronne*, l'autre du *Ferme* perdu par nous au Vigo, Sèbeville et Van Wassenaer se livraient un combat acharné avec des trois-ponts d'égale force, quatre-vingt-douze contre quatre-vingt-dix pièces. Le capitaine du *Nijmeguen,* Lynslager, etait tué.

Dans ce combat d'arrière-garde, les galères de la seconde ligne donnèrent sous la conduite du chef d'escadre Alphonse de Fortia, marquis de Forville. Le chef d'escadre La Harteloire, commandant la dernière de nos divisions, avait mandé à son collègue des galères que des vaisseaux s'avançaient contre lui, sans qu'il « démêlât si c'étaient des brûlots, à cause de la fumée ». Les trois galères du commandeur Du Chon (1) « furent à ces prétendus brûlots, qui se

(1) *L'Amazone* de Du Chon, *la Couronne* de Bourceville et *la Duchesse* de Clément.

trouvèrent vaisseaux de guerre; particulièrement un, de soixante pièces de canons (1), leur tira toute sa bordée », dont elles se garèrent en se plaçant à sa poupe pour riposter.

Quatre autres galères remorquaient en serre-file de la ligne *le Saint-Esprit* et *l'Ardent*, menacés d'enveloppement par six adversaires, et dont la nouvelle position empêcha l'ennemi de nous doubler. Mais, somme toute, l'état de la mer n'avait guère permis aux galères d'intervenir activement dans la bataille. Elles conservaient leurs munitions presque intactes pour une reprise. A l'avant-garde vers cinq heures, au corps de bataille vers sept, et à l'arrière-garde vers la nuit, l'action s'était éteinte. L'amiral Rooke « fit border son mât d'artimon, avancer ses deux basses voiles et tint le vent pour s'en aller : cela s'appelle sur terre abandonner le champ de bataille, ce qui est la marque la plus sûre de la victoire pour celuy qui demeure ». Tous ne partageaient point l'opinion de Piganiol de La Force, témoin l'une des premières lettres que reçut la Cour et que rapporte le marquis de Sourches : « Pour parler au juste et sans complaisance, les ennemis n'ont eu aucun avantage sur nous, ni nous sur eux : tout ce qui peut être à notre avantage, c'est qu'ayant le vent, ils n'ont jamais osé arriver sur nous ». Au contraire, en signe de victoire, tous nos vaisseaux gardèrent tous leurs fanaux allumés.

Aucun navire n'ayant été capturé ou détruit, nous ignorions l'étendue de notre victoire et les énormes pertes subies par les confédérés : deux mille trois cent vingt-cinq hommes pour les Anglais, trois cent soixante-trois pour les Hollandais, qui en perdirent autant dans la nuit par l'explosion de l'*Albemarle*, le vaisseau si rudement étrillé par *le Soleil-Royal*. Nous avions des pertes deux fois moindres, quinze cent quatre-vingt-cinq matelots : mais la mise hors

(1) Probablement le *Gelderland*, de soixante canons.

de jeu de cent soixante-trois capitaines de vaisseau, officiers et « gens de mérite » nous hypnotisa (1).

Une victoire sans lendemain.

« On mande que tous ceux qui ont été blessés considérablement, ont des convulsions et qu'ils en mourront. Que d'âmes perdues! » larmoyait Mme de Maintenon (2). C'est avec une sensiblerie de ce genre, inspiratrice des demi-mesures, qu'une victoire n'a pas de lendemain. Les *Bâtards du cotillon* (3), malheureusement en nombre dans l'état-major général de la flotte, partagaient la mentalité de leur protectrice.

« Avec un air dédaigneux, et une froide, muette et suffisante opiniâtreté qui le dispensait, à la mer, d'esprit et de raisons, comme, à la Cour, la confiance que Mme de Maintenon et le Roi avoient prise en lui, » Gabriel-Claude de Villers, marquis d'O, capitaine de pavillon de l'amiral dont il avait été le gouverneur, en « mentor de la flotte », opina le premier : « Mon sentiment est, après la bataille qui se donna hier, de ne point chercher à attaquer les ennemis, ayant aussi peu de munitions que nous en avons (4) ». Aussi peu! cent vingt-six mille coups de canon à tirer, alors que la bataille, et une bataille acharnée, n'en avait pas consommé plus de cent deux mille huit cent quatre-vingt-six.

(1) Liste de nos pertes, envoyée par Arnoul (Bibl., Nat. Nouv. acq. Franç. 21345, fol. 251; Franç. 10209, fol. 169). — Pertes anglaises, dans CLOWES.

(2) Lettre au cardinal de Noailles. 20 septembre (*Correspondance générale*, t. V, p. 268).

(3) Selon l'expression de l'écrivain de marine CHALLES.

(4) Conseil de guerre du 25 août (Archives Nat., *Marine*, B[4] 27, fol. 224 : SAINT-SIMON, t. XII, p. 222). Il avait épousé sur les ruines de Troie la fille de Guilleragues, notre ambassadeur à Constantinople (SAINT-SIMON, t. II, p. 199).

Mais la présomptueuse affirmation du marquis impressionna Forville, Sèbeville, La Harteloire, Saint-Aubin Le Roux d'Infreville, les marquis de Roye et de Langeron, qui inclinèrent pour la prudence et la réserve, — en gardant l'honneur intact, ajouta le brave Coëtlogon. Il était dans la logique des idées de l'époque de préférer à la décision d'une bataille une victoire de l'étiquette, c'est-à-dire le prestige du pavillon. « La réputation des armes du Roy et de la Marine établie, on n'a plus les mêmes intérests à hasarder une bataille, où il ne s'agit pas moins que de la perte entière de l'Espagne ». Le cousin de Mme de Maintenon, Villette-Mursay, avait parlé.

Fidèle aux vraies règles de la stratégie, le petit-fils d'un de ces Allemands du Rhin qui combattaient dès la guerre de Trente ans avec Gustave-Adolphe pour la cause française (1), le lieutenant-général Ferdinand de Relingue tenta de réagir contre cet abandon. Avec la lucidité que donnent les approches de la mort, il supplia l'amiral « en deux mots de sa main », de continuer la bataille, certain qu' « on battroit les ennemis ».

Il fut soutenu par un élève de Vauban. Commissaire général de l'artillerie de Marine et chef d'escadre, Pointis avait de plus gagné par l'expédition de Carthagène la renommée. Son avis fut net : « Aller, le plus tost qu'il se pourroit, combattre les ennemis et, pour cela, les faire garder à vue par les coureurs».

Le vice-amiral Victor-Marie d'Estrées, maréchal de Cœuvres, opina l'avant-dernier. Et le fils de cet autre vice-amiral d'Estrées qui était retourné de France achever l'escadre hollandaise laissée pantelante à Tabago, témoigna du même esprit de ténacité : « C'est perdre le principal fruit du combat de ne pas attaquer une seconde fois les

(1) Éloge de Ferdinand de Relingue, dans le *Mercure galant* d'octobre, p. 202.

ennemis. Nous avons éprouvé leurs forces. Avec l'avantage du vent, et par un vent et une mer qui n'a pas permis de tirer des galères tout l'usage qu'on en devoit naturellement espérer, non seulement ils n'ont eu aucun avantage sur l'armée du Roy, mais il nous a paru qu'ils eurent un plus grand nombre de vaisseaux incommodés. Il y a lieu de se flatter qu'ayant le vent sur eux et pouvant se servir des galères, on auroit remporté un avantage décisif ».

On ne pouvait mieux dire. Mais, autre loi de l'atavisme, Victor-Marie d'Estrées n'était point plus populaire dans la Marine que son père, entré en intrus de plain-pied dans l'armée de mer comme lieutenant-général. A en croire Villette-Mursay, c'était un « homme méfiant et mystérieux, si remply de luy mesme qu'à peine escoutoit-il pour la manœuvre de son vaisseau » ses officiers, leur causant « d'extrêmes dégouts ». Allait-il être écouté lui-même?

Minute angoissante! Entre la continuation ou l'arrêt de la bataille, l'amiral de France avait à se prononcer. « Il fit valoir, dit Saint-Simon, la lettre écrite par un homme d'une capacité si reconnue [Relingue] et le prix d'une seconde victoire, qui étoit Gibraltar. Il captiva les suffrages; il y mit de la douceur; il y ajouta ce qu'il osa d'autorité ». Mais quelle autorité demander à un jeune homme de vingt-six ans dès sa première campagne : « Je suis de l'avis de M. de Villette », déclara-t-il. « Chacun se retira à son bord, consterné ». « Si le comte de Toulouse eût pu être instruit à quel point les alliés avoient souffert, il n'est pas douteux qu'il n'eût recommencé le combat », écrivait un de ses officiers.

L'angoisse était dans le camp adverse : il n'avait pas plus de dix coups par pièce à tirer, de quoi se battre une heure. Le *Prince George* n'avait même plus que trois bordées à tirer de sa batterie haute, et rien des deux autres. Un Anglais ne cachait point cette détresse : « Si

les ennemis avoient voulu s'engager une seconde fois, nous aurions esté obligéz de les aborder et de les enlever ou bien de couler à fond à leur costé. En un mot, nous estions obligéz de les braver, puisqu'autrement ils nous auroient soupçonné de faiblesse et nous auroient forcé à combattre en désespéréz (1) ».

Rooke bluffa. Deux jours, il resta en vue. Après quoi, « il fit border son mât d'artimont, amurer ses basses voiles et tint le vent pour s'en aller » à Gibraltar. Là seulement apparut avec évidence sa défaite. « Si le combat avoit duré encore trois heures, la flotte ennemie estoit entièrement perdue, — écrivait un de nos compatriotes tombé prisonnier en défendant Gibraltar. Il n'y avoit point de vaisseaux à qui il ne manquast quelques mas ou quelques vergues, ou du moins qui n'eust quelques-unes de ses autres œuvres mortes endomagées. Les plus gros avoient leurs poupes couvertes de toille cirée, pour qu'on ne vit pas le mauvais estat dans lequel M. l'Amiral les avoit mis. Ils s'avouèrent bien batus et nous dirent d'un commun accord que les François estoient de braves gens, qu'ils avoient beaucoup fait paroistre de valeur, mais qne surtout ils avoient esté surpris du feu de M. l'Amiral et de ses deux matelots qui n'avoient pas cessé de servir leur canon aussi vite que la mousquetterie; et ils avouèrent avoir fait une perte très considérable; et nous aprímes de quelques François qu'elle pouvoit bien aller jusques à quatre mille hommes ». « Il étoit difficile de voir une armée plus en désarroi (2) ».

Avisé du fait par des transfuges, le marquis de Villadarias, qui était campé devant Gibraltar, dépêcha un exprès à Madrid. Des courriers tâchèrent de rencontrer le comte

(1) *Mercure galant*, octobre, p. 296. — Rapport de Callenburgh.

(2) Journal de voyage du sieur de Rozel fils, alors prisonnier à Gibraltar (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 27, fol. 337 v°). — Renau au maréchal de Cœuvres, 1er septembre.

de Toulouse. Il était trop tard; l'occasion était perdue. Rooke était à l'abri. Ses navires réparés, la garnison de Gibraltar renforcée de deux mille hommes et quarante-huit canons, il avait viré de bord vers l'Angleterre, laissant à Lisbonne une escadre d'observation dont nous verrons les méfaits (1).

Louis XIV triomphait; le *Te Deum* retentissait partout (2); le comte de Toulouse était accueilli à Toulon au milieu de l'allégresse générale, balcons pavoisés, maisons illuminées, « toute la ville en feu (3) ». Cependant que de la défaite, le vaincu récoltait, à défaut de lauriers, les fruits.

VII

SIÈGE DE GIBRALTAR

(1704-1705).

Vaincre, « ce n'est pas encore là le tout; il faudroit reprendre Gibraltar. Nous nous seignons jusqu'au plus pur de notre sang », pour laisser à la disposition du marquis de Villadarias, chargé de la rescousse, « trois mille hommes d'infanterie, dix pièces de canons de 36, vingt de 24, cent canonniers, quarante bombardiers et une escadre de dix vaisseaux, deux frégates et deux bruslots, le tout sous les ordres de M. de Pointis, chef d'escadre (4). »

(1) Pontchartrain à Poussin, 24 septembre (B^2 176, fol. 734). C'est le 3 septembre que Villadarias avait dépêché un exprès à Madrid (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 21345, fol. 243).

(2) Prescrit par des lettres royales du 17 septembre (B^2 173, fol. 113).

(3) *Mercure galant*, novembre 1704, p. 341. — On démobilisa vingt-huit compagnies franches de la marine, vingt-deux capitaines de vaisseau ou de frégate, quarante-quatre lieutenants, deux mille trois cents officiers mariniers et huit mille quatre cent soixante-quinze matelots, selon une lettre du comte de Grignan du 27 octobre (B^3 126, fol. 517).

(4) Le comte de Toulouse au duc de Gramont. A bord du *Foudroyant*,

C'est « tout le secours et même au delà », que peuvent fournir des équipages affaiblis (1).

« Nous sommes remplis de bonne volonté, et nous apprendrons un mestier où nous autres marins nous sommes fort novices », la guerre de tranchées, écrivait le commandant d'un bataillon de marine (2). Pointis servait, en effet, à terre en qualité de lieutenant général de Villadarias, le comte de Villars et Renau d'Eliçagaray comme maréchaux de camp. Mais de quels moyens disposaient-ils pour reprendre « la clef la plus précieuse des Espagnes ». Un marin disait que, pour y arriver, il aurait fallu armer en secret trente vaisseaux (3).

Comme une galiote à bombes, à couvert du Vieux Môle, nous prenait d'enfilade, le chevalier de Gabaret, capitaine du *Croissant*, arma en brûlot une tartane : et, soutenu des chaloupes de Pointis et Tourouvre, il accosta la galiote par une nuit si obscure qu'il ne la distinguait pas de deux autres bâtiments. A la question qu'il posa, un coup de canon répondit. La lueur lui fit reconnaître son objectif : « C'est vous à qui j'en veux, et vous serez bientost grillés ». Et malgré quarante grenadiers, malgré le canon de la place, malgré une blessure, il réduisit la galiote en cendres (4).

De sa division (5), qu'il avait envoyée hiverner à Cadix,

rade de Malaga, 15-20 septembre (COMMUNAY, p. 28-31). — « Résultat de la conférence tenue à bord du *Foudroyant* au sujet du siège de Gibraltar le 11 septembre » (B[4] 27, fol. 143). — Ordres de Pointis, au camp devant Gibraltar, 6 octobre (*Ibidem*, fol. 388).

(1) Conseil de guerre tenu à bord du *Foudroyant*, 28 septembre (B[4] 27, fol. 232).

(2) Au camp devant Gibraltar, 25 octobre (*Mercure galant*, novembre 1704, p. 348).

(3) Le capitaine de vaisseau de Ricous à Pontchartrain. Brest, 18 janvier 1705 (B[3] 128, fol. 445).

(4) Avis du camp de Gibraltar, 28 octobre, 2 et 3 novembre (*Mercure galant*, novembre, p. 357).

(5) Vaisseaux : *Magnanime, Lys, Éclatant, Arrogant, Marquis, Ver-*

Pointis tira dix-huit cents « surnuméraires », matelots et soldats, encadrés par tous les gardes-marines en deux bataillons; les chefs de bataillon étaient les capitaines de vaisseau Saint-Clair et Caffaro. Cinq attaques seraient déclenchées, par mer, de la pointe d'Europe au môle des Anglais; par terre, à travers la montagne, par le marquis de Villadarias.

La nuit du 10 novembre 1704 était fixée pour l'attaque (1)... « Un coup du ciel » sauva les assiégés. Seize vaisseaux du vice-amiral Leake, alertés à Lisbonne par une dépêche du prince de Hesse (2), avaient subitement paru le 9. Nos frégates de garde, surprises, ne purent, par « vents forcés » du sud-ouest, doubler la pointe d'Europe pour s'échapper : *l'Oiseau, l'Hercule, le Croissant* et *la Sibylle* se jetèrent à la côte où leurs équipages les incendièrent. *L'Étoile* fut prise par le *Swallow* après un rude combat (3). « L'armée subtile » des chaloupes, seule, resta hors d'atteinte (4). Cependant, suivant les conventions, Villadarias déclenchait son attaque par un sentier escarpé de la montagne : la garnison du prince de Hesse et les troupes de débarquement du colonel Borr la repoussèrent, en mettant hors de combat, tués, blessés ou prison-

mandois, Maure, Ardent, Diamant, Éole, Saint-Louis, Rubis, Mercure. — Frégates : *Oiseau, Hercule, Étoile, Sibylle.* — Brûlots : *Croissant, Turquoise*, et deux galiotes à bombes (B[4] 27, fol. 325).

(1) « Relation de M. Des Herbiers sur l'entreprise de Gibraltar ». Décembre (B[4] 27, fol. 404). — D'après un rapport de Guillotin, qui arrivait de Gibraltar, « Pointis comptoit d'estre le maistre de Gibraltar le 20 de ce mois. Il avoit soixante batteaux, il avoit fait équiper une barque en brûlot commandée par le s[r] Gabaret qui avoit brûlé une galiotte à bombes ». Toulon, 16 novembre (B[3] 125, fal. 434 v°).

(2) Du 4 octobre, reçue à Lisbonne dans la nuit du 11 au 12 (*Mercure historique*, juillet-décembre 1704, p. 588).

(3) Lettre écrite à bord de *l'Éclatant*, d'après les nouvelles apportées par Feuquières, qui commandait *l'Oiseau*, 16 novembre (*Mercure galant*, décembre, p. 250). — Martin-Leake, p. 200.

(4) *Mercure galant*, novembre, p. 332.

niers, quatre cents hommes : le colonel marquis de Figueroa était parmi les captifs (1).

Une voix sensée se fit alors entendre : « On ne doit plus espérer de reprendre Gibraltar, écrivait l'intendant Arnoul. Il est important d'en lever le siège ». Pointis irait, avec dix vaisseaux, rallier les volontaires français et espagnols des Antilles pour enlever aux Anglais la Jamaïque (2).

Mais Pointis n'est pas homme à rester sur un échec. Il mobilise à Cadix treize vaisseaux, trois frégates malouines, cinq galions espagnols, quatre brûlots (3), et déclare au capitaine de vaisseau de Feuquières et autres commandants réunis à sa table : « Il faut brusquer l'affaire : elle sera chaude, mais elle ne sera pas longue. Le 7 ou le 8 [décembre], nous ne nous apercevrons pas de l'hyver. Nous nous chaufferons dans les formes. Je compte que ce combat sera très sanglant et qu'on prendra par là Gibraltar. Nous allons demain à la gloire. Les ennemis ont trente vaisseaux en ordre de bataille au cap Carnero. Rien ne nous sera difficile, tant il y a de bonne volonté dans notre petite armée (4) ». De fait, dans le lointain paraît un pavillon bleu d'amiral anglais : mais ce n'est point Leake, ce n'est point une flotte de guerre ; c'est un simple convoi de munitions et de matériaux pour baraquements qu'amène Whetstone : et au prix de trois transports chargés de quatre cents soldats, Whetstone échappe à notre étreinte (5).

« En Espagne, on vit au jour la journée ; et l'on ne met d'emplâtre aux maux qu'après qu'ils sont arrivés », écrivait,

(1) Martin-Leake, p. 201.

(2) Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 21397, fol. 66.

(3) Lettre de Bellefontaine. A bord de *l'Éclatant*. A la rade de Cadix, 4 décembre (*Mercure galant*, décembre 1704, p. 403).

(4) Lettre écrite à bord du *Magnanime* (*Ibidem*, p. 400).

(5) Londres, 14 octobre (*Gazette d'Amsterdam*, 28 octobre 1704). — *Mercure galant*, janvier 1705, p. 372.

« du pié d'une des colonnes d'Hercule », le maréchal de Tessé, chargé au mois de février de diriger le siège de Gibraltar. « La poudre a manqué ; les canons, éventés ou blessés, n'ont pu être rechangés ; Pointis n'a pu ou voulu arriver ; un troisième secours est entré... Votre Altesse me dira : les plus courtes folies sont les meilleures, que ne levez-vous le siège? Il y a une petite difficulté qui n'en vaut pas la peine ; c'est que toute l'artillerie est venue par mer et ne sauroit s'en retourner ni être retirée que par mer. Ceci est un cul-de-sac entouré de montagnes : et soit pour continuer le siège, soit pour le lever, il faut toujours une escadre (1) ». — « Prenez Gibraltar, dit-on : Je le veux, il le faut, je l'ordonne ». « Les vents, les dieux, les planètes, le manque de moyens parlent autrement (2) ». — « Si vingt pièces de canon m'arrivent et que M. de Pointis se présente et nous aide, nous viendrons à bout de ceci, qui est le salut de l'Espagne (3) ». Pointis parut. « Ne vous croyez pas en péril sur des craintes imaginaires », lui a fait dire un Espagnol (4) Or, Pointis n'a plus la division Du Casse, partie au-devant des galions ; et il ne parvient pas à obtenir le concours de la division d'Aire armée en course : « Mesler mes mains dans les cendres du *Constant*, ainsy que vous avez projetté de laver les vôtres dans celles du *Magnanime*, — ce sont vos propres termes, — jamais, » clame, « escandalisé, » le capitaine d'Aire, qui aime mieux aller « écorner une flotte marchande » que de se mesurer avec l'escadre de Leake (5). Il s'est borné à aviser notre

(1) Lettre de Tessé à Condé. Au camp devant Gibraltar, 13 février 1705 (*Mémoires et lettres du maréchal* de Tessé. Paris, 1806, in-8°, t. II, p. 147 ; — éd. Rambuteau, p. 281).

(2) Tessé à Condé, 12 mars (p. 233).

(3) Tessé à Villeroy, 25 mars (p. 235).

(4) Le marquis de Mejorada à Tessé, 5 mars (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 28, fol. 275).

(5) Rapports de d'Aire, qui avait avec lui *le Content*, *l'Oriflamme*, *la Galathée*. A bord du *Constant*, Toulon, 17 février (fol. 203).

chef d'escadre, d'après le rapport d'un prisonnier (1), que les amiraux confédérés appareillent à Lisbonne.

Ainsi mis en garde, Pointis se laissa pourtant surprendre. « Voyez ce que c'est que concerter avec les gens de mer, écrivait le maréchal de Tessé (2). La veille de l'affaire, j'allay à la pointe de Carnero à cheval et fis signe au baron que j'y estois. Nous parlasmes de tout ce qui luy pouvait arriver. Cinq heures après, les vaisseaux ennemis luy tombèrent sur le dos », vingt-trois vaisseaux anglais, huit portugais, quatre hollandais, vent de sud-ouest en poupe. N'en ayant que cinq, Pointis ne pouvait faire autre chose que de couper ses câbles pour se dérober à l'étreinte de John Leake.

Le 21 mars 1705, à neuf heures, *l'Arrogant* de 60 canons, fort avant dans la baie, était rejoint et enveloppé par la division Dilkes (3) ; l'équipage épuisé par les maladies se rendait après une faible résistance. *Le Marquis*, de 56 canons, était capturé par le Hollandais Ockersée. *L'Ardent*, de 66 pièces, repoussait l'abordage tenté contre lui et allait se jeter à la côte, quand un des huit vaisseaux acharnés après lui parvint à le faire virer de bord. Il était captif (4).

(1) Le capitaine du *Dragon Volant*, d'Amsterdam. — D'Aire enleva aussi un « fameux fraudeur » venant de Londres sous pavillon génois avec une cargaison de deux millions (B^3 125, fol. 167).

(2) B^4 28, fol. 275.

(3) La *Revenge* de Thomas Dilkes, le *Newcastle*, l'*Antilope*, l'*Overijssel* du Hollandais Bodaan. Lettre de John Leake, baie de Gibraltar, 31 mars, 10 avril (CHARNOCK, t. II, p. 172.)

(4) Combat du 21 mars 1705.

Lettre de Pointis. Marbella, 22 mars (*Mercure historique*, avril 1785, p. 459). — Lettre d'un officier du *Magnanime*. Malaga, 31 mars (*Ibidem*, p. 354.) — Rapport de Lauthier, capitaine du *Lys*. Marbella, 24 mars (B^4 28, fol. 180). — Relation du siège (Service hydrographique, ms. 249 (7193), fol. 81). — *The life of sir John Leake, rear-admiral of Great Britain*, by Stephen MARTIN-LEAKE, t. I, p. 260 : vues de Gibraltar, p. 209 et 273. — Lettre de John Leake. Baie de Gibraltar, 31 mars/10 avril (CHARNOCK, t. II, p. 172). — « Certificate of French Ships destroyed by

Pourtant, *le Lys*, de 88 canons, le vaisseau le plus fort de l'escadre, avait fait la manœuvre « la plus propre pour favoriser notre retraite. C'est pourquoy, écrivait le brave Lauthier son capitaine, nous restâmes de l'arrière de tous. Les ennemis avoient un sy grand avantage de voilles sur nous qu'ilz nous doublerent le sillage en moins de deux heures. Le premier vaisseau qui vint par notre travers estoit de 66 canons, suivy du contre-amiral hollandais [Van der Dussen, commandant *l'Aemilia*], qui nous firent un grand feu de canon et de mousqueterie. Nous leur en oposasmes un autre qui leur fit pendant un temps ralentir le leur.

« Peu de temps après, il en arriva deux autres (1), des meilleurs voilliers, qui se mirent à bas bord de nous, ce qui nous obligea à partager nostre feu. Et comme nous estions fort faibles d'équipage, ayant par ordre de M. de Pointys mist beaucoup de monde à terre pour rembarquer les canons qui avoient servy au siège, nous fusmes obligéz de désarmer nostre troisième batterie pour fortifier la première et la seconde [commandées par MM. de Monlaur et de Sabran]. Les batteries dans la suite se trouvant afoiblies par les morts et les blesséz, nous fusmes encore dans la nécessité de les renforcer par des soldats de la mousqueterie.

« Pendant que ces quatre vaisseaux nous battoient vivement, les autres nous aprochèrent; et nous nous vismes entouréz devant, derrière et des deux côtéz, ne pouvant aller au *Magnanime* [de Pointis] qu'ils n'eussent auparavant passé par notre travers, estant directement par

admiral Leake » (British Museum, ms. 5440, fol. 40. — Lettres du contre-amiral Van der Dussen et du capitaine Ockersée à l'Amirauté, 12 et 14 avril (De Jonge, t. IV 8, p. 340). — *Europeschen Mercurius*, janvier-juillet 1705, p. 264.

(1) Les vaisseaux qui combattirent aux côtés du contre-amiral hollandais étaient le *Warspight*, le *Canterbury* et le *Leopard*.

ses os *(sic)*. Ce fut dans ce temps-là que je fus blessé à la teste...

« Je lessé la deffense du navire à M. de Tourouvre. Dans le temps que le vice-amiral [Leake, commandant le *Hampton court*], qui nous combattoit, luy cria de se rendre, il fist mettre la barre du gouvernail à venir sur luy et le serra de sy près que le vice-amiral fut obligé de le laisser et de forcer de voilles pour passer de l'avant. Nous estions environnés de toutes parts... Cependant nous observions la manœuvre de M. de Pointis que nous suivions toujours. Enfin voyant qu'il estoit eschoué, *l'Arogant*, *le Marquis* et *l'Ardent* rendus, nous prismes le party de nous aller eschouer auprès du *Magnanime* », qui s'était brisé entre Estapona et Marbella avec tant de violence que l'arrière seul émergeait. « Nous sommes sortis à bon marché de cette affaire, disait un officier du *Magnanime*, c'est-à-dire que nous n'avons pas esté pris ».

« *Le Lys* se distingua au dela de tout ce qui se peut imaginer. Au milieu d'une douzaine d'ennemis, il faisait un si grand feu de toutes parts qu'ils les écarta et se fit faire place pour parvenir à s'échouer ». Deux brûlots, détachés contre lui, durent virer de bord sous ses boulets. Lauthier et Tourouvre, les deux héros de cette splendide défense, avaient cent cinquante tués et blessés : ils envoyèrent demander au baron de Pointis ses ordres : « Il ne reste plus autre chose à faire qu'à se brusler », répondit le chef d'escadre. Il tenait parole. Ayant quitté le dernier l'épave en flammes, il emmena les quatorze cents rescapés à Malaga (2). « Si le roi a fait une grande perte, disait-il en termes sibyllins, au moins la sinagogue a esté

(1) Bodaan commandait l'*Overijssel*, de 52 canons, et Ockersée le *Veere*, de 60.

(2) Rapport de Desconhel. Malaga, 31 mars (Archives Nat., *Marine*. B4 196, fol. 196.)

honorablement enterrée ». Eût-il pas mieux fait de répéter la phrase historique : « Tout est perdu, fors l'honneur ».

VIII

PRISE DE VILLEFRANCHE ET DE NICE (1705).

Comparées aux graves événements qui se déroulaient en Andalousie, nos opérations maritimes sur la côte d'Azur n'avaient qu'un intérêt épisodique. Les galères demeurées en Provence sous les ordres du chevalier de Roanès se distinguèrent pourtant par un violent combat, livré le 8 juin 1704 au large d'Antibes à un vaisseau de ligne anglais. *L'Ambitieuse*, *la Perle* et *la France* (1) le canonnèrent pendant trois heures. Le canonnier du canon de coursie et « ses aydants », blessés, sont remplacés par des forçats. Turcs et forçats, déferrés, vont monter à l'abordage, quand un deuxième vaisseau britannique vient dégager son camarade, qui comptait soixante-cinq tués et blessés. Exposés aux salves d'un navire de haut bord de 54 canons, les chiourmes et les équipages des galères ont deux cents hommes hors de combat (2). Le 29 septembre, les deux vaisseaux anglais sortent de Villefranche « les vents sur le nez » ; mais ils retrouvent devant eux les galères de Roanès, et après un duel au canon, « un des plus beaux feux de joye que Nice ait jamais vû, ils montrent le cul » (3).

Le lieutenant-général des galères, La Rochefoucauld marquis de Roye, avait, dès le 18 mars 1704, reçu le pou-

(1) Commandées par Roanès, de Gessan et de Manse.
(2) Roanès à Pontchartrain. Antibes, 11 juin 1704 (B⁴ 26, fol. 364, 410). — Lettre du commissaire de La Courtière, 11 juin (B³ 125, fol. 566).
(3) Roanès à Vauvré, 30 septembre 1704 (B⁴ 26, fol. 412).

voir de commander vaisseaux et galères pour la réduction des places du duc de Savoie. Le duc de La Feuillade, chargé du commandement des troupes, se plaignait d'être mal secondé par cette « bête brute, incapable de décider la moindre chose (1) ». Ce fut La Feuillade qui s'empara, le 7 mars 1705, de Villefranche, en dépit du concours prêté à la garnison par les deux stationnaires anglais, qui avaient débarqué trente canons : le château, perché sur un roc, capitula le 2 avril. Dès le 17 mars, La Feuillade avait ouvert la tranchée devant Nice, qui capitulait le 10 avril. Postées à Antibes et à Villefranche, les quatre galères du marquis de Roye, au large, les trois vaisseaux de Du Quesne avaient intercepté toute espèce de secours (2). Une suspension d'armes fut conclue pour six mois avec le duc de Savoie, car le château de Nice tenait encore : il succomba en novembre.

IX

PERTE DE BARCELONE

(1705).

Maîtres de la mer, qu'allaient faire nos adversaires? — Attaquer Toulon, comme le proposait le duc de Marlborough; enlever de nuit Cadix, « par la muraille contre laquelle flotte la mer », comme s'en portait fort l'amiral de Castille; faire diversion en Catalogne, selon la proposition du prince George de Hesse-Darmstadt, tels étaient les projets agités au Conseil de guerre tenu sous la prési-

(1) Michel Chamillart, t. II, p. 10. — Saint-Simon, t. XII, p. 420. — *Mercure galant*, mars 1705, p. 363.

(2) Service des vaisseaux et galères commandés par le marquis de Roye pour le siège de Nice (B^4 26, fol. 259). — Rapports de l'intendant de Vauvré pendant le siège (B^4 29, fol. 32 et s.)

dence de la reine Anne; nous en avions été avisés par « un homme bien informé et bien intentionné », un patriote, sans doute, de l'entourage de notre ancien lieutenant-général marquis de Ruvigny, passé à l'ennemi et devenu lord Galloway (1). A Lisbonne, la flotte de Clowdisley Shovell et Van Almonde rallia l'escadre de John Leake : elle avait à bord l'archiduc Charles, qui prit possession de l'Espagne en débarquant, le 20 juillet 1705, à Gibraltar, et en installant un gouverneur à Denia.

Notre escadre de Brest, aux ordres de Coëtlogon, s'était trouvée trop faible pour tenter d'arrêter au passage la grande flotte ennemie. Armés trop tardivement pour tomber sur les divisions qui transportaient en Amérique des troupes et en Portugal la remonte de la cavalerie anglaise (2), ses dix-sept vaisseaux durent désarmer sans le moindre résultat (3) : « C'est le sort de presque tous les conseils qui ont esté tenus dans la marine, de choisir toujours le party le moins avantageux », disait philosophiment Du Guay-Trouin.

Aussi étions-nous réduits à battre l'estrade dans la Méditerranée avec une quinzaine de frégates armées en course et commandées par Géraldin, Beauquaire, Marquisan, Galliffet, Gineste et Forbin (4).

En août 1705, deux de nos corvettes, détachées en reconnaissance sur la côte catalane, nous renseignaient sur les effectifs et sur l'objectif de l'ennemi. Elles avaient appris, par des prisonniers évadés du *Royal Sovereign*, que nos adversaires n'avaient pas moins de soixante-cinq vais-

(1) » Mémoire sus les projets des ennemis, et relation d'un homme bien informé et bien intentionné, que j'entretiens auprès de Milord Gallowai ». 15 avril 1705 (*Mémoires et lettres du maréchal* DE TESSÉ. t. II, p. 169).

(2) Instructions au marquis de Coëtlogon. 5 avril, 20 mai, 11 juin 1705 (B[2] 173, fol. 146, 187, 202).

(3) Instructions au même. 2 septembre (fol. 229).

(4) Septembre 1705 (B[4] 29, fol. 243).

seaux de ligne, huit bombardes, douze brûlots, huit vaisseaux-hôpitaux, cent soixante-dix voiles en tout. A l'un de nos éclaireurs, le gouverneur de Rosas avait déclaré : « Touttes les villes et villages de mon gouvernement sont sous l'obéyssance des ennemis ». Le prince George de Hesse-Darmstadt se faisait tuer devant Tarragone, qui était emportée d'assaut (1).

Le 25 août, les Anglo-Hollandais débarquaient devant Barcelone dix-huit bataillons, huit mille hommes et quinze cents chevaux. Lord Charles Peterborough, qui commandait les troupes de débarquement, était assisté de l'archiduc prétendant au trône d'Espagne, et du fils du roi de Portugal. Le 11 septembre, la tranchée était ouverte et soixante-douze pièces mises en batterie; un détachement de deux mille marins, soutenu par le tir des vaisseaux du capitaine Fairborne, interceptait les communications entre la capitale de la Catalogne et la forteresse de Montjuich (2).

Alerté à Toulon le 2 septembre par un message du vice-roi Francisco-Antonio Fernandez de Velasco y Tobar, l'amiral comte de Toulouse dresse tristement le bilan de nos forces navales : « Point de vivres embarqués, point de munitions », un déficit de deux mille matelots et cinq cents soldats; « en rassemblant tous les officiers mariniers, nous nous trouverons en estat d'armer trente-cinq vaisseaux »,

(1) Rapports de Michel Pierrefeu, capitaine de la corvette du roi *l'Abel-Isaac*. Port-Vendres, 5 août (pour septembre) 1705; et du capitaine de la corvette *la Diligente*, partie le 29 août pour la côte catalane (Archives Nat., *Marine*, B4 28, fol. 260, 263, 282).

(2) Journal de bord du *Revenge*, capitaine W. Kerr, qui prit part avec l'*Essex* de Fairborne, au bombardement de la forteresse de Montjuich (Record Office, *Admiralty*, captain Logs 4310, *Revenge*). — Martin-Leake, *Life of John Leake*, p. 273. — « Journal de siège de Barcelone », depuis le 25 août 1705 (B4 28, fol. 316). — *Capitulaciones que se piden por el Sr Don Francisco Antonio Fernandez de Velasco y Tovar, virrey... de Cataluña, al Exc. Milord conde de Peterborow*. Barcelona, 1705, in-4°.

pas un de plus (1). Avant que notre escadre soit prête, le sort de Barcelone s'est décidé. La ville a capitulé le 23 septembre. Deux semaines plus tard, le 9 octobre, le vice-roi Velasco n'est plus rien : « Toutte la Catalogne est entièrement sous l'obéyssance de l'archiduc ». Ironie des événements! Les conseils de guerre tenus à terre le 29 août par les généraux, à la mer par les amiraux, avaient déclaré à l'unanimité que la prise de Barcelone était impossible : ils n'avaient consenti que sur les instances de l'archiduc à patienter encore dix-huit jours (2).

Infatigable, John Leake rôde autour des côtes d'Espagne, aux aguets de la moindre défaillance des partisans de Philippe V. Il n'a plus devant lui des escadres, mais des corsaires, qui se conduisent, il est vrai, magnifiquement. Si les soixante-dix pièces lourdes de l'*Hamptoncourt* ont raison, en février 1706, de la pauvre petite *Amazone* du capitaine de La Rue, s'il faut deux vaisseaux de ligne pour réduire, poupe emportée, mâts brisés, *le Duc de Bretagne* du capitaine La Bigne, un autre corsaire malouin, *le Comte d'Amelot*, tient tête de ses vingt-deux caronades au *Falcon* et gagne Cadix sous le commandement du capitaine Daniel (3). La présence de nos marins contribue à maintenir dans le devoir les ports andalous. Mais ailleurs, l'ennemi gagne du terrain.

D'un Anglais venu de Gênes, John Leake apprend, le 29 mars, que notre flotte s'achemine, division par division, vers Barcelone. Il attend, pour nous barrer la route, que Byng l'ait renforcé (4).

(1) Le comte de Toulouse à Pontchartrain. Toulon, 3 et 16 septembre 1705 (B[1] 28, fol. 128, 130).

(2) Martin-Leake, *Life of John Leake*, p. 273.

(3) Relation d'un officier du *Comte d'Amelot*. Cadix, 22 février 1706 (B[4] 30, fol. 137). — *L'Amazone* avait trente-huit canons et deux cent quarante-six hommes (Bibl. Nat., Nouv. acq. franç. 10570, fol. 68).

(4) Martin-Leake, t. I, p. 322. — Burchett, p. 689, 692.

Pour « conserver sa couronne », Philippe V, à la tête de ses troupes, « s'exposera à toutes sortes d'extrémités » (1). L'aïeul a expédié à son petit-fils des régiments et des vaisseaux : quarante bataillons, trente-six escadrons aux ordres du maréchal de Tessé, et la flotte de l'amiral comte de Toulouse.

« Je vous ordonne de prendre Barcelone, écrit Louis XIV à Tessé, quand même la flotte commandée par le comte de Toulouse serait obligée de se retirer (2) ». La tranchée ouverte le 5 avril 1706, le fanatisme des moines galvanisa contre Philippe V la populace, qu'ils menaient au combat, leurs barbes de capucins nouées avec des faveurs. Le 26 avril, la forteresse de Montjuich, après un assaut meurtrier, tombait en notre pouvoir. Restait la ville. — « Je regarde le parti qu'on prend comme l'émétique des affaires d'Espagne (3) », avait dit Tessé. Le remède aurait-il réussi? Je ne sais. Il fut mal administré.

Un sieur de Monclus, qui avait assisté à la remise en état des fortifications par l'archiduc Charles, n'avait pas été consulté. Notre canon, échauffé sans qu'il y eût « de vinaigre ny d'eau pour le rafraichir », battait mal le rempart. « Il n'y avoit pas deux mille cinq cents hommes de troupes réglées » dans la place; la brèche était prête, il eût fallu donner l'assaut (4), quand, le 6 mai, un éclaireur, l'enseigne de Selve, arrivé précipitamment de Ceuta (5), apporta une nouvelle imprévue, que, le lendemain soir, le capitaine de Mons confirma. Une cinquantaine de vais-

(1) Louis XIV à Amelot, 25 octobre 1705 (Alfred BAUDRILLART, t. I, p. 237).

(2) Louis XIV à Tessé, 13 février 1706 (*Mémoires*... DE TESSÉ, t. II, p. 213).

(3) Tessé au ministre de la Guerre, 26 février (*Ibidem*, p. 215).

(4) Rapport de Monclus. Perpignan, 26 mai (Archives Nat., *Marine*, B4 30, fol. 63).

(5) Le comte de Toulouse s'était plaint de n'avoir pas de « bâtimens d'avis ». Rosas, 26 mars 1706 (B4 30, fol. 24).

seaux de guerre avaient été aperçus au large. Ils approchaient à toutes voiles. A sept heures du soir, le 7 mai, des signaux parus dans la montagne en avaient avisé les assiégés (1).

Impressionné par le nombre de ses malades, et fidèle à la consigne reçue de ne pas se laisser écraser, le comte de Toulouse décida, le 8, en conseil de guerre, « qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que de se replier sur Toulon », en attirant l'ennemi loin de Barcelone. L'enseigne de Selve, qui observait des hauteurs de Montjuich l'horizon « un peu embrumé », rapporta, à six heures du soir, qu'il ne voyait pas plus de quarante-cinq voiles ennemies ; nous en avions trente-huit (2). — « Leake n'a donc point été renforcé, écrivit du *Neptune* le maréchal de Cœuvres ; changeons la résolution prise et faisons routte pour nous rapprocher des ennemis ». Villars fut seul à soutenir l'avis du maréchal, au conseil de guerre réuni d'urgence à bord du *Parfait* : tous les autres officiers généraux, Langeron, Du Quesne, Du Casse, Bellefontaine, Sèbeville, avaient opiné pour le retour à Toulon (3). Et cette fois, ils avaient raison. La brume avait caché à notre observateur une partie de la flotte ennemie, qui n'atteignait pas moins de cent huit voiles, vaisseaux de ligne pour moitié (4). Notre escadre disparue, lord Peterborough débarqua sept mille hommes et prit à revers l'armée de siège. Et l'on eut la tristesse de voir un maréchal de France détaler dans la nuit du 11 au 12 mai, abandonnant artillerie, munitions et blessés. Phi-

(1) *Diario y veridica relacio de las operaciones... del sitio... de Barcelona*. Barcelona, 1706, in-4°. — *Ecos de la verdad... en el assedio de Barcelona*. Barcelona, 1707, in-4°.

(2) « Liste des vaisseaux et autres bâtimens armés au port de Toulon pendant l'année 1706 sous les ordres de Mgr le comte de Toulouse ». Il montait *le Parfait*, avec le marquis d'O comme capitaine de pavillon (B^4 30, fol. 37).

(3) Le comte de Toulouse à Louis XIV, 11 mai (fol. 26).

(4) Rapport de Monclus. Perpignan, 26 mai (fol. 63).

lippe V accompagnait Tessé dans sa retraite au delà des Pyrénées (1).

X

CADIX ET ALICANTE DÉFENDUES PAR DU GUAY-TROUIN ET DE DONS (1706).

La révolution fait tache d'huile en Espagne. Cadix est en danger. — « Vous avez ordre d'employer les officiers et les équipages, les canons et les munitions à la défense de cette place », écrit Louis XIV à Du Guay-Trouin (2), qui, l'année précédente, a battu l'estrade dans le détroit de Gibraltar et mis à mal une frégate anglaise (3). Avec son « pauvre *Jason* », *l'Hercule* et *le Paon*, le Malouin tombe, le 23 mai 1706, par le travers de la flotte portugaise du Brésil, une centaine de voiles, et deux galions espagnols chargés de millions de piastres qu'emmènent prisonniers six vaisseaux de ligne (4). Un peloton vogue à l'écart sous l'escorte d'un vaisseau de 44 canons.

Du Guay-Trouin le range sous le vent et, après l'avoir battu, laisse à *l'Hercule* le soin de l'amariner. Mais les officiers chargés de l'opération, Murat et Le Moinier, s'attardent au pillage de la prise, puis l'évacuent en criant qu'elle coule. Le lendemain, elle était en ligne. Les officiers furent mis aux fers, en attendant une punition exemplaire,

(1) Alfred Baudrillart, t. I, p. 254. — *Mercure historique*, t. XLVI (1706), p. 544, 619, 663, 670.

(2) 7 avril 1706 (Comte H. Le Nepvou de Carfort, p. 256).

(3) Le *Flamborough*, de 24 canons et cent six hommes; rencontrée le 20 octobre 1705 près du cap Spartel par *le Jason*, la frégate après trois quarts d'heure de combat se rendait, coulant bas. Déclaration de son capitaine Joseph Winder. Nantes, 4 décembre 1705 (B^3 28, fol. 559).

(4) *Mercure historique*, juillet 1706, p. 88.

et leur capitaine, de Ruis, invité à « réparer authentiquement ce mal entendu par une action esclatante ». Ruis aborda « avec toute l'audace possible » l'amiral marquis de Santa Cruz, qui fut tué. Mais lui-même fut fort maltraité par deux autres adversaires : nos vaisseaux, qui n'étaient plus soutenus par le vent, roulaient si fort que Du Guay-Trouin avait peine à riposter aux matelots de l'amiral portugais.

« Il semble que la volonté de l'Estre supréme se fut manifestée au milieu mesme du combat, écrivait-il. Trois boulets consécutifs me passèrent entre les jambes. Mon habit et mon chapeau furent percés de plusieurs balles de fusil, et je fus légèrement blessé de quelques esclats. Partout où je portois mes pas, les boullets venoient m'y chercher. Je me dis : C'est en vain que tu te roidis contre les décrets de la Providence ». — « Encore un coup de collier », répondit le Malouin au capitaine de Ruis qui objectait ses lourdes pertes. Et il allait atteindre le vaisseau à demi ariné la veille, une fortune de deux millions chargée à Goa et au Brésil était à portée, quand la proie s'éventra sur les écueils des Cachopes à l'entrée du Tage. Elle avait encore à bord quatorze matelots de *l'Hercule* qui s'étaient attardés au pillage (1).

Du Guay-Trouin avait « fait humainement tout ce qui estoit possible : c'estoit là un grand coup », écrivait de Cadix Petit-Renau; et il ajoutait : « Je me tiens tout autrement fort depuis l'arrivée de ses vaisseaux. Par là, nous aurons des officiers canonniers pour les batteries et les forts du Pontal. Et comme le commandant est un très brave homme et les officiers de braves gens, c'est un

(1) Rapport de Du Guay-Trouin. Cadix, 31 mai 1706 (Archives Nat., *Mariñe*, B[4] 31, fol. 18 : Comte Le Nepvou de Carfort, p. 261); — Rapport du capitaine de Ruis. Cadix, 6 juin (B[4] 31, fol. 24). — *Vie de M.* Du Guay-Trouin, p. 106. — Rapport de Renau d'Eliçagaray. Cadix, 6 juin (B[4] 31, fol. 117).

secours très considérable ». Renau, laissant à Du Guay-Trouin la défense du front de mer, ne s'occupe plus que de mettre en état les défenses du côté de la terre (1).

Avec son audace ordinaire, Du Guay-Trouin propose au gouverneur de Cadix d'incendier les transports ennemis en rade de Gibraltar (2). Mais ses marins, envoyés aux vivres, ont eu un conflit avec la douane espagnole, dont ils ont subi un feu de salve. Du Guay-Trouin va se plaindre au gouverneur Valdecañas, qui, pour toute réponse, le fait incarcérer au fort San Sebastian. Outré de cette « absurdité » (3), Petit-Renau envoie un exprès à Franco del Castillo-Faxardo, marquis de Villadarias et gouverneur de l'Andalousie, qui arrive dès le lendemain et fait aussitôt relâcher le Malouin.

Irrité d'un procédé qui provoquera, de la part de Louis XIV, une énergique protestation et la révocation de Villadarias et Valdecañas, Du Guay-Trouin prend congé. Il laisse, pour défendre Cadix, la petite frégate *le Paon* de Jean de La Jaille et un brûlot armé par ses soins : formé à son école, l'énergique La Jaille ne médite rien moins que de brûler, avec l'aide du *Duc de Bretagne*, trente-trois transports amarrés à l'entrée du môle de Gibraltar (4).

Du Guay-Trouin n'est pas revenu à Brest les mains vides : s'il a perdu dans l'affaire son second, Fossières-La Treille, il a capturé tout un convoi de munitions pour les colonies anglaises de Guinée et des Antilles, avec la frégate d'escorte, *Gaspard*, de 32 canons et cent trente-

(1) « Plan du front de la porte de terre de Cadix et des ouvrages projetés à faire », par Renau d'Eliçagaray, *alias* Petit-Renau, 3 janvier 1707 (B[4] 32, fol. 244).

(2) B[4] 31.

(3) Lettre de Renau. Cadix, 3 janvier (B[4] 32, fol. 241).

(4) Plan de Gibraltar par Sainte-Colombe, montrant tout le dispositif de l'attaque projetée. Malaga, 21 septembre 1706 (Service hydrographique, portefeuille 62, 6, 11).

cinq hommes, dont « plus de la moitié de l'équipage a été hachée (1) ».

Alicante se trouva tout aussi bien que Cadix de l'intervention de nos marins. Enveloppée en 1706 par les troupes anglaises au service de l'archiduc, elle opposa une vive résistance (2), grâce au concours que lui prêtèrent trois frégates des capitaines Pepinet, Marquisan et De Dons (3). C'était un rude corsaire que le capitaine Barthélemy De Dons. Il s'était signalé, en 1689, sous le pavillon de Monaco, en 1693, sous le pavillon de France, en livrant bataille avec une frégate de 30 canons à un vaisseau anglais de 56 pièces, couplé d'une frégate : quatre fois, il avait tenté de l'enlever à l'abordage (4). Malheureusement il avait l'âme d'un tortionnaire : il avait été jusqu'à faire donner à son lieutenant Calvin « cinq cens coups de baston, qu'il eut la barbarie de compter luy mesme avec un long chapelet à la turque, à luy attacher des mesches allumées entre les doigts, à luy percer luy mesme les jambes et les oreilles avec des fers rouges et à le faire suspendre à l'antenne du vaisseau avec des boëtes de fer aux pieds (5) ». Indigne, dès lors, d'arborer le pavillon français, De Dons naviguait « sous un pavillon déguisé, approchant de celuy des corsaires de Sallé, peint avec des

(1) Rapports de Du Guay-Trouin. Brest, à bord du *Jason*, 23 août 1706, — et de l'intendant Robert, 25 août (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 9395, fol. 162 : Comte Le Nepvou de Carfort, p. 267).

(2) Alicante ne tomba au pouvoir de l'archiduc qu'en 1708 (*Noticia de la rendicion de la ciudad de Alicante*. Valencia, 5 décembre 1708, in-8°).

(3) « Mémoire pour Raphael Calcagno, capitaine du vaisseau génois *le Saint-François Xavier*, contre Barthélemy Dedons, capitaine de bruslot, les sieurs Pepinet et Marquisan, capitaines des frégates *la Fine* et *le Tholoze* ». Pepinet s'appelait en réalité François Du Jay, chevalier de Pepinet (Bibl. Nat., Thoisy 91, fol. 8 et 696 ; et Thoisy 89, fol. 486).

(4) A la vue de l'île Sainte-Marguerite, selon un témoin oculaire, l'intendant Arnoul, qui en envoie le récit à Pontchartrain. Ile Sainte-Marguerite, 2 avril 1693 (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 21337, fol. 16).

(5) *Extrait sommaire du meurtre commis en la personne du sieur Calvin par le sieur De Dons*. In-4° (Thoisy 91, fol. 6).

fers entrelasséz en forme de grapins et de croissans ». Et pour donner davantage le change, sa frégate, de fabrique turque, était approvisionnée de « turbans, bonnets et camisolles à la turque, avec des barbes postiches ». A quelles fâcheuses extrémités était réduite la cause de Philippe V pour accepter un pareil auxiliaire !

Le 25 juin 1706, les Anglo-Portugais entrent à Madrid sous le commandement de lord Galloway, l'ex-marquis de Ruvigny. L'archiduc Charles est proclamé roi d'Espagne. La défaite de Villeroy à Ramillies, le 23 mai, livre à Marlborough les Pays-Bas espagnols. La défaite de Marcin et La Feuillade devant Turin, le 7 septembre, a pour corollaire la perte du Piémont :

Tessé, poltron, vous a perdu l'Espagne,
Tallard, sans yeux, perd les deux électeurs;
Et Villeroi, pour ouvrir la campagne,
Perd la Flandre. Ah Dieux ! les bons auteurs (1)!

XI

DÉFENSE DE MINORQUE PAR LE CHEF D'ESCADRE COMTE DE VILLARS (1707).

La domination de Philippe V branlait de toutes parts. A Minorque, tenait garnison, depuis 1705, un de nos bataillons de marine commandé par La Jonquière. Il avait pour place d'armes à Port-Mahon le fort Saint-Philippe, forteresse taillée dans le roc et à l'épreuve de la bombe, qu'épaulaient deux bastions à l'entrée du port. C'était le seul appui du gouverneur général Diego d'Avila pour contenir les insulaires rebelles, quand parurent, le 1er jan-

(1) *Mémoires*... DE TESSÉ, t. II, p. 229.

vier 1707, les trois vaisseaux du chef d'escadre comte de Villars.

Le chevalier de La Roche-Allard débarque avec le bataillon du *Foudroyant*, Goyon avec une compagnie de grenadiers; La Jonquière les rejoint; *le Fendant* s'embosse, avec la frégate de Chaponay et une tartane, devant le retranchement ennemi de Calle Figuera; le bataillon des vaisseaux débarque avec Villars. Et le 5 janvier 1707, une attaque générale, partie du fort Saint-Philippe comme base, culbute les rebelles qui s'accrochent désespérément aux murettes, à hauteur d'homme, du pays; baïonnette au canon, nos treize cent cinquante hommes mènent, « comme des levriers », les cinq mille rebelles jusqu'aux portes de Mahon. Ils ont quatre-vingt-dix tués et blessés. Le 6, Port-Mahon ouvre ses portes. Le chef de la révolte, un moine, est fusillé. Le 10, Ciudadela se rend. Il a suffi d'une semaine pour faire rentrer l'île dans l'obéissance (1).

Le comte de Villars ne se contente pas de ce premier succès. Il a appris l'existence de croiseurs hollandais dans les parages : « J'iray les chercher, quoy que je n'aye que trois navires, et je leur donnerai de la pratique ».

(1) « Instruction pour M. de La Jonquière, donnée par le maréchal de Cœuvres, vice-amiral ». La Jonquière était chargé de commander le bataillon de marine en garnison à Majorque, 5 octobre 1705 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 28, fol. 324). — Rapport de La Jonquière. Fort Saint-Philippe de Port-Mahon, 27 octobre 1705 (B[4] 28, fol. 329). — Rapport du chef d'escadre de Villars. Minorque, 28 janvier 1707 (B[4] 32, fol. 196). — « Journal et relation du chevalier de La Rochalart de ce qui s'est passé dans l'isle de Minorque depuis le 1[er] de janvier [1707] jusques au 20 » (B[4] 32, fol. 221 : *Mercure galant*, février 1707, p. 198). — Journal de route, signé : Albert de La Balme, des trois galères du marquis de Pontevès, envoyées au secours de Port Mahon, Port Fernell et Ciudadella (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 21397, fol. 405). — *Copia de Carta de Don Diego Leonardo* DAVILA, castellano del castillo de S. Felipe de Puerto Mahon y gobernador superior de la isla de Menorca, noticiando la restauracion de la isla a la obediencia del Rey Felipe V. Enero 23 de 1707. Madrid, in-4°.

Ce furent trois navires britanniques qui parurent, le 30 mars 1707, par le travers de Monaco.

Ils conduisaient à Gênes le comte de Peterborough et l'ambassadeur de l'archiduc Charles. Le capitaine Mordaunt, fils du comte de Peterborough, congédia ses deux conserves (1), chargées de l'ambassade, et tenta de doubler le cap de Bordighera pour gagner Vintimille avec la *Resolution*. Mais déjà, le 31, à sept heures du matin, *le Toulouse* du capitaine Salaberry de Benneville était sur lui et lui coupait la route. Pourtant, Vintimille était en vue, lorsqu'à dix heures un second vaisseau français, *le Ruby*, arrivait à portée de pistolet, tandis que le chef d'escadre de Villars ouvrait le feu à longue portée. A trois heures, la *Resolution,* beau vaisseau de soixante-dix canons et cinq cents hommes d'équipage, se jetait à la côte, et le capitaine Mordaunt, grièvement blessé, y mettait le feu (2).

XII

SIÈGE DE TOULON

(Août 1707).

Avec l'habileté stratégique qui caractérise sa maîtrise, le prince Eugène de Savoie a formé, à Ivrée, Rivoli et Demont, trois camps qui tiennent la menace également suspendue sur nos trois provinces du sud. Mais dans la vallée de Queiras en haute Durance, le maréchal de Tessé

(1) Le *Milford* et l'*Enterprize,* qui abordèrent à Oneglia.

(2) « Journal de la campagne du vaisseau du Roy *le Parfait*, de l'escadre commandée par M. le comte de Villars, chef d'escadre ». Décembre 1706-avril 1707 (Archives Nat., *Marine*, B^4 30, fol. 126). — Rapport du comte de Villars. En vue de Vintimille, le 1er avril 1707 (B^4 32, fol. 203). — Rapport de Salaberry de Benneville. A bord du *Toulouse*, devant Gênes, 2 avril (B^4 32, fol, 118). — Burchett, p. 691.

garde en main « des troupes très alertes, à portée de se rendre en Savoie, ou dans le Dauphiné, ou dans la Provence » (1). Le 22 juin 1707, le vice-gouverneur de Provence, François-Adhémar de Grignan, mande à la Cour que l'ennemi a pour objectif Toulon. Le 10 juillet, le duc Victor-Amédée II et le prince Eugène de Savoie franchissent le Var avec trente-cinq mille hommes, où les Allemands sont en nombre, avec leurs princes d'Anhalt, de Wurtemberg, de Saxe-Gotha et de Hesse-Cassel. Le chiffre imposant de la flotte de Clowdisley Shovell, cinquante-six vaisseaux et quarante-six transports, ne laisse aucun doute sur les intentions de l'ennemi, qui est de détruire notre grand port de guerre.

Le projet datait de trois ans, et le duc de Marlborough l'avait pris à son compte. Un émigré français avait fourni toutes les coordonnées nécessaires pour l'attaque par mer, le plan de la ville et des forts, et le développement des opérations en grande rade, puis en petite rade Assaillie au mouillage, la flotte française subirait le sort de la flotte hollandaise et espagnole devant Palerme : si elle se repliait dans la petite rade, les galiotes à bombes en auraient raison, pendant que les vaisseaux de ligne éteindraient le feu des batteries et des forts (2).

Détaché en éclaireur, un ingénieur ennemi se glissait en décembre 1706 dans la place pour en reconnaître les points faibles, et il concluait : « Le côté par où la ville doit être attaquée en venant de l'Italie est sans défense. Les murailles ne sont pas terrassées partout; le parapet est ruiné; les fossés sont à moitié comblés; les glacis sont au niveau et même plus bas que la campagne ». — Mais la nation française est là, « telle qu'elle n'a jamais été ».

(1) *Mémoires du chevalier* DE QUINCY, t. II, p. 247.

(2) Robert Pentland MAHAFFY, *Calendar of State papers, Domestic series of the reign of Anne (1703-1704)*. London, 1924, in-8°, p. 691.

Dès la menace ennemie, dans ce « paradis terrestre » qu'est la plaine toulonnaise, embaumée de jasmins et d'oliviers, « les femmes, les filles et les petits enfants » aident les soldats à élever des retranchements. « Réduits au pain de munition et à l'eau, de sept à huit jours sans manger un morceau de viande, parce qu'ils n'ont pas de quoi en acheter (1) », les officiers font preuve d'un dévouement sublime (2), dans le concours qu'ils prêtent au lieutenant général marquis Jacques Le Coustelier de Saint-Pater, commandant la garnison.

« La marine fait merveilles de la main et de la tête » (3). Doyen des lieutenants généraux, le marquis de Langeron a l'abnégation de sacrifier ses droits de préséance : « sans aucun caractère, il s'emploiera avec le même zèle et la même activité que s'il était responsable des événements (4) ». Agrès, voiles et mortiers sont évacués à Arles, les archives à Avignon, les galères du marquis de Roye à Marseille; matelots et canonniers sont formés en huit brigades pour garnir les forts et les batteries. Plus de

(1) Tessé à Chamillart, 8 juin 1707.

(2) Correspondance avec Pontchartrain (Archives Nat., *Marine*, B^2 202, fol. 1, 17, 437, 503; B^3 150, fol. 88). — *Mémoires et lettres du maréchal* DE TESSÉ, t. II, p. 237. — *Mémoires du chevalier* DE QUINCY, éd. LECESTRE. Paris, 1899, in-8°, t. II, p. 258. — *Journal du corsaire Jean* DOUBLET, éd. BRÉARD, p. 279. — « Journal de ce qui s'est passé à Toulon pendant que cette ville était assiégée en 1707 par Victor-Amédée, duc de Savoie, et par l'amiral anglais Showel » : manuscrit possédé et utilisé par le Dr Gustave LAMBERT, *Histoire du siège de Toulon en 1707 d'après des documents inédits*. Toulon, 1891, in-8°. — SAINT-SIMON, t. XV, p. 213. — DANGEAU, t. XI, p. 424 — Baron TEXTOR DE RAVISI, *L'invasion de la France 1707*. Paris, 1876, in-8°. — Victor BRUN, *Guerres maritimes de la France : Port de Toulon*. Paris, 1861, in-8°, t. I, p. 117.

« Journal of sir John NORRIS ' s attendant on the duke of Savoy in the expedition to Toulon. 1707 » (British Museum, ms. 28141). — « Account of sir Cloudesly SHOWELL' s proceedings in the unsuccessful attempt on Thoulon. » apud BURCHETT, p. 728. — Rapports de Carel GODIN, capitaine du *Veere*, et de Beeckman (DE JONGE, t. IV B, p. 426).

(3) SAINT-SIMON, t. XV, p. 213.

(4) Louis XIV au comte de Tessé, 19 juin.

vaisseaux. Pour les mettre à l'abri du bombardement, on a ouvert leurs sabords, et ils ont coulé; les uns sont entièrement submergés; seuls, les trois-ponts émergent de leur batterie haute, penchant à bâbord ou à tribord, piquant du nez ou de la croupe; «ce qui avoit fait la beauté de Toulon, était alors ce qu'il y avait de plus difforme à voir».

Une estacade d'épaves protège contre l'attaque des brûlots deux bastions de quatre-vingt-dix canons, *le Tonnant* et *le Saint-Philippe*, batteries flottantes blindées de madriers et de cordages, qui couvrent l'entrée de la darse.

Le 26 juillet, l'avant-garde de l'armée d'invasion n'est plus qu'à une lieue de Toulon. Précipitons l'attaque, propose le général d'artillerie impérial Mattias de Schulenburg : des drapeaux arrivent dans la ville, « mais sans presque aucuns soldats ». Le duc de Savoie tergiverse : le lendemain, il n'est plus temps. Par des chemins de traverse, les bataillons du marquis de Goesbriant ont devancé l'ennemi et couvrent d'un camp retranché au nord-ouest notre port de guerre. Le camp de Sainte-Anne, il est vrai, est dominé par les hauteurs du Faron, d'où a été délogée notre brigade Le Guerchois. La perte du plateau d'Artigues le 30 juillet, puis de la hauteur de Sainte-Catherine, permet à l'armée de siège d'ouvrir une parallèle continue du Faron jusqu'à la mer à l'est de la place. Une centaine de pièces ouvrent le feu sur la redoute de la porte Saint-Lazare : *le Tonnant*, du capitaine de Montgon, riposte vigoureusement, avec l'aide du *Saint-Philippe*, aux batteries de la Malgue. Le 10 août, l'arrivée du maréchal de Tessé avec dix-huit nouveaux bataillons change la situation. Une offensive générale va se déclencher selon les plans du directeur des fortifications La Blottière.

Dans la nuit du 14 au 15 août, six colonnes d'attaque se forment dans la ville : le comte de Dillon, *Frappe-fort*, enlèvera le plateau du Faron; le comte de Tessé, fils du maréchal, assurera la liaison entre Dillon et les brigadiers de Broglie et de Montsoreau, qui ont pour objectif la hauteur d'Artigues; le maréchal de camp de Caraccioli, avec six bataillons de marins et dix compagnies, se rendra maître du plateau de la chapelle Sainte-Catherine; le capitaine de vaisseau de Cadrieux, au sud, se portera contre la colline de la Malgue, et le brigadier de Barville contre le château de Dardennes.

Presque partout, l'assaut réussit. A la chapelle Sainte-Catherine, le prince Jean-Guillaume de Saxe-Gotha tenait ferme. Mais sur les ordres du marquis de Langeron, des renforts, commandés par le capitaine de vaisseau de Court et le capitaine de galère de Galliffet, amenèrent quatre pièces de marine. L'ennemi fut culbuté, le prince de Saxe-Gotha tué. — « *Ah! mein Herr, quartier! Mein Gott, quartier!* » crie un Allemand que le caporal La Rose embroche. — « Est-ce qu'ils nous font quartier, eux autres, lorsqu'ils ont le dessus sur nous », clame le caporal. Dans la poche d'un officier allemand tué, un soldat trouva « la liste très exacte de tous les vaisseaux du Roi qui étaient dans le port de Toulon ». L'espionnage ennemi fonctionnait alors à merveille.

Les assiégeants cherchent une revanche.

Deux forts, en bordure de la grande rade, gênent de leur tir l'avance de la flotte anglo-hollandaise et ses communications avec l'armée de siège. Au château de Sainte-Marguerite, que défendent cent cinquante marins, miliciens et soldats, commandent le capitaine de frégate de Grenonville et le lieutenant de vaisseau Du Chastelier. Pour avoir raison de leur énergique résistance, le 16 août, il ne faut pas moins qu'une attaque combinée des troupes du duc de

Savoie et des dix frégates et galiotes à bombes de Carel Godin et Thomas Dilkes (1).

A l'embouchure de l'Eygoutier, le fort Saint-Louis a pour défenseurs un capitaine du régiment du Vexin et un lieutenant de frégate, Daillon de Rougegoutte et Cavières de Saint-Philippe. Assaillis le même jour par trois vaisseaux, ils ont si malmené le *Swiftsure* du capitaine Griffith, en lui abattant cinquante hommes, que leurs adversaires ont dû couper précipitamment leurs câbles pour battre en retraite (2). Le 18 août, Daillon évacue le fort en ruines, où un « saucisson » qu'il a laissé met le feu aux poudres au moment où les ennemis y entrent; une centaine d'hommes sautent ainsi en l'air.

La chute de ces positions avancées laisse à découvert le port. Six galiotes à bombes, le 21, viennent s'embosser dans l'anse du fort Saint-Louis et ouvrent le feu sur l'arsenal, la ville et les vaisseaux restés à flot. *Le Sage* et *le Fortuné*, qu'on n'a point sabordés comme les autres, prennent feu dans la darse neuve; le pont du *Diamant* est entièrement consumé. Mais dans la nuit du 21 au 22, une batterie hâtivement dressée sur le mamelon qui domine l'anse, force les galiotes à prendre le large.

Les ennemis ont perdu la partie. Le bombardement du port couvre une piteuse retraite. Le prince Eugène a demandé à l'amiral Norris des bateaux pour embarquer de nuit ses malades et ses blessés, plus de trois mille. « Le duc des Marmottes » lève un siège, qui lui a coûté douze mille hommes. « A l'ennemy qui fuit, il faut faire pont d'or (3) ». Ce sera la seule excuse de Tessé de ne pas avoir poursuivi les fuyards l'épée dans les reins.

(1) Le *Veere*, de cinquante-huit canons, le *Landskroon*, de trente-six, et deux galiotes à bombes hollandaises de Godin; trois frégates et des galiotes à bombes anglaises de Dilkes.

(2) « Journal of sir John Norris ».

(3) Journal de Jean Doublet, p. 279.

Toulon est sauf; mais notre flotte est défunte, quelque effort que fassent les chiourmes pour épuiser l'eau des vaisseaux coulés (1). Et les canons et mortiers de l'arsenal sont envoyés à la fonte pour être convertis en une mitraille de sous et de liards à distribuer au personnel de la marine (2).

XIII

L'ENNEMI A LA MAÎTRISE DE LA MER

La guerre d'escadre est finie. Les vaisseaux vieillis qui gisent au fond du port de Toulon, pour la plupart, ne reverront plus la mer. A deux d'entre eux (3), qui sortent en décembre au-devant d'un convoi, une extrême prudence est conseillée : « Profitez des longues nuits où la chasse est difficile, pour faire revenir les bâtiments du Levant », écrit Pontchartrain à leurs capitaines. Deux autres (4) enlèvent, à l'entrée du détroit de Gibraltar, les corsaires flessinguois *Prophète Élie*, de quarante-deux canons, et *Sept-Provinces-Unies*, de vingt-huit, qui, à eux deux, n'ont pas moins de quatre cent cinquante hommes d'équipage.

Mais que peuvent des navires isolés contre une escadre d'une trentaine de vaisseaux (5), car l'amiral John Leake n'a pas moins de navires. Sans doute, *l'Heureux Retour*, de

(1) Novembre 1707 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 32, fol. 140).

(2) V. Brun, *Guerres maritimes de la France. Port de Toulon*, t. I, p. 136.

(3) *Le Duc de Berry* et *l'Entreprenant* (Lettre de Pontchartrain du 7 décembre 1707 : archives de la Chambre de Commerce de Marseille, BB. 83 : Paul Masson, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIIe siècle*. Paris, 1896, in-8°, p. 341).

(4) *Le Toulouse* et *le Content* (Chambre de Commerce de Marseille, BB. 83, 25 janvier 1708).

(5) Quinze vaisseaux, un brûlot, trois galiotes anglais, douze vaisseaux hollandais (Stephen Martin-Leake, *The Life of John Leake*, p. 320. — Burchett, p. 750).

cinquante canons, pris à partie par deux d'entre eux (1), les mettra-t-il à mal. Une autre frégate, de vingt-deux canons seulement, abattra le capitaine du *Faulcon* et une quarantaine d'hommes, puis s'échappera. Mais *la Galathée* s'approche sans défiance, le 19 mai 1708, d'un gros vaisseau qu'elle prend pour une flûte; à portée de fusil, la pseudo-flûte ouvre ses sabords, c'est un vaisseau de ligne anglais; le capitaine de Montault blessé, le garde-marine d'Esparbès tué, vingt-cinq hommes hors de combat, *la Galathée* baisse pavillon (2).

John Leake reste le maître de l'heure. Le vice-amiral Edward Whitaker et lui aident les régiments anglais, portugais, napolitains et espagnols du lieutenant-général Stanhope à réduire Port-Mahon, Port-Fernell et Ciudadella, où tenaient garnison les quatre cent soixante Français de La Jonquière. Trahi par ses auxiliaires espagnols, La Jonquière capitule le 29 septembre 1708 (3). Encore qu'il n'ait pas plus de quatre galères, le bailli de La Pailleterie tâche d'empêcher Pallavicini de ravitailler Piombino (4). Mais la croisière anglaise continue à porter ses fruits. Les îles de la Méditerranée, la Sardaigne et la Sicile, après les Baléares, tombent aux mains des ennemis, « par l'infidélité de ceux qui devoient être les plus attachés au roi d'Espagne » (5). Une armée impériale marche sur les États pontificaux; « et il ne faut qu'un brouillard pour

(1) *Burford* et *Nassau*.

(2) Relation du combat par D'Hugonis. Toulon, 7 juin 1708 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 33, fol. 239).

(3) Bibl. Nat., Nouv. acq. franç. 21397, fol. 405. — L'ordre d'attaque des Anglais est du 7 septembre 1708. — Rapport de La Jonquière. Port-Mahon, 10-29 septembre 1708 (B⁴ 33, fol. 204-224).

(4) Journal de la campagne des quatre galères depuis le 7 juin 1708 (B⁴ 33, fol. 288).

(5) Louis XIV à Amelot. 24 septembre et 8 octobre 1708 (*Lettres de* Louis XIV *à Amelot*, éd. de Girardot. Paris, 1864, 2 vol. in-8°, p. 79, 82). — Baudrillart, t. I, p. 311, 314.

dissiper celle du pape » (1). Ses États livrés aux violences des soudards impériaux, le pape n'a d'autre ressource que de reconnaître l'archiduc comme roi Catholique, il n'y ajoute pas le titre de roi d'Espagne.

L'Italie est perdue. Philippe V conservera-t-il les dernières provinces, restées fidèles, de l'Espagne? Louis XIV en doute tellement que ses lettres ferment à son petit-fils les portes étroites de l'espérance. Lille est perdu, la France envahie; le vieux roi doit abandonner son petit-fils, qui écrit cette lettre désespérée au « plus glorieux Roi du monde : Je suis outré qu'on puisse seulement s'imaginer qu'on m'obligera à sortir d'Espagne, tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines (2) ».

Mais que pourrions-nous faire pour l'aider? Nos armées, l'année de la défaite de Malplaquet, ont peine à repousser l'invasion de la France. Nos derniers vaisseaux, à part une petite escadre, sont bloqués dans Toulon par l'escadre de l'amiral Byng (3). « Le soldat et le cavalier, réduits aux herbes et aux racines, n'en pouvaient plus. L'année 1709 mit le comble à la misère qui régnait dans les ports, depuis les plus bas ouvriers jusqu'aux officiers, réduits pour la plupart à mendier leur pain. On compta dans le seul port de Rochefort plus de six cents hommes morts réellement de faim (4) ». « Les meilleurs se voyaient dans l'obligation de déserter pour ne pas périr de faim (5) ».

(1) Tessé à Mme des Ursins. 14 octobre (Baudrillart, t. I, p. 315; cf. p. 316).

(2) Philippe V à Louis XIV. 12 novembre 1708 (Baudrillart, t. I, p. 323).

(3) Byng à Burchett. *Royal Ann*, devant Toulon, le 24 juin 1709 (Record Office, *Admiralty*, 1/376). Byng avait dix vaisseaux, brûlots et navires-hôpitaux anglais, onze navires hollandais : trois autres étaient détachés à Port-Mahon.

(4) « Principes de M. de Pontchartrain fils sur la marine », publiés par E. Sue, t. V, p. 377, 396.

(5) Disait Torcy.

C'est dans ces conditions tragiques, où sonnait le glas de la France, que Mme de Maintenon eut l'inconscience de préconiser comme remède une guerre contre l'Espagne (1). « L'honneur et la conscience » de Louis XIV, loin d'infliger à son petit-fils cet affront, lui commandèrent une alliance plus étroite avec l'Espagne. Le 9 août 1710, le duc de Vendôme prenait le commandement de l'armée espagnole.

XIV

CASSARD, CORSAIRE NANTAIS, SAUVE DE LA FAMINE LA PROVENCE (1709-1711).

C'était l'instant où nos marins rapportaient du Pérou une toison d'or, d'Afrique une moisson de blé. Huitième enfant d'un marchand de ce vieux quai de la Fosse à Nantes, qui m'est cher, y étant né moi-même, Jacques Cassard allait illustrer dans la guerre de Course sa ville natale. Jamais avancement ne fut plus rapide, à partir du moment où le corsaire passa de *la Duchesse Anne* sur le vaisseau du roi *le Jersey*. Il en a conquis le commandement, avec le brevet de lieutenant de frégate, à la suite d'un rude et victorieux combat contre deux corsaires de Jersey le 9 février 1708 (2). Le 6 mai, sur la côte d'Irlande, il enlève le garde-côtes *Dumbarton Castle*, qui escorte un convoi de Kinsale à Dublin : et ses prisonniers assistent, émerveillés, aux habiles manœuvres de Cassard, que ne peuvent atteindre trois croiseurs britanniques (3). Un fin

(1) Baudrillart, t. I, p. 382.

(2) S. De La Nicollière-Teijeiro, *Jacques Cassard, capitaine de vaisseau (1679-1740)*. Vannes, 1890, in-8°. Extrait de la *Revue historique de l'Ouest*.

(3) Matthew Campbell au secrétaire de l'amirauté britannique Burchett.

manœuvrier, voilà précisément l'homme qui s'impose pour tirer la France d'une situation critique.

Mais comment faire passer des convois à travers le réseau des escadres britanniques qui sillonnent la Méditerranée? Cassard s'en charge. Avec un vieux vaisseau, construit du temps de Seignelay, il escorte à Tunis les navires qui vont quérir du blé. Et le 29 avril 1709, il tombe, dans les parages de Tabarkah, par le travers de quinze vaisseaux anglais. Il fait face. Et durant que son convoi manœuvre pour se mettre à l'abri, *l'Éclatant*, qu'il monte, mitraille un premier adversaire, défonce la batterie d'un second, dont les servants sont déjà montés sur le pont pour se lancer à l'abordage, force un troisième à plier, démâte un quatrième acharné à le suivre, se débarrasse d'un cinquième par des bordées à couler bas, et, n'ayant que soixante hommes hors de combat, entre triomphalement à Porto Farina (1). A quelque temps de là, l'amiral Whitaker avait la mortification de contempler, au palais de Tunis, une aquarelle où la *Mary*, l'*Antelope* et le *Ludlow* pliaient, l'un en flammes, un autre coulant bas, devant l'*Éclatant* (2).

La fortune daigne à nouveau nous sourire. Une pinque de trente-deux canons, le *Fowey*, que l'amiral Byng dépêche à Lisbonne avec des lettres du général Stanhope, tombe au milieu de cinq croiseurs français de vingt-huit à quarante-quatre canons qui battent l'estrade au cap de Gata : elle est capturée (3).

Saint-Malo, 16 et 28 mai 1708 (James GRANT, *The Old Scots Navy from 1689 to 1710*. London, 1914, in-8°, p. 383).

(1) Relation du combat (Archives Nat., *Marine*, B[4] 34, fol. 287). Les batteries de *l'Éclatant* étaient commandées par Soubiras, Toiré, d'Héricourt et L'Espinoy; les officiers chargés de la manœuvre étaient Keralio et Catelin Malbosquet.

(2) Nathaniel TAUBMAN, *Memoirs of the British Fleets and squadrons in the Mediterranean anno 1708 and 1709*. London, 1710, in-12, p. 51.

(3) Byng à Burchett. *Royal Ann*, Port-Mahon, 23 mai 1709 (Record Office, *Admiralty* 1/376).

Et Cassard ravit aux amiraux anglais la satisfaction d'une revanche. Simple capitaine de brûlot, il se porte avec trois vaisseaux contre l'escadre de Whitaker qui bloque au golfe Juan un convoi amené du Levant par Feuquières. De Port-Mahon, deux vaisseaux anglais viennent renforcer le blocus et, croyant rallier leur amiral, font des signaux de reconnaissance, auxquels répondent les boulets de Cassard, le 9 janvier 1710. Le *Falcon*, de trente-six canons, « acculé », son capitaine, Constable, blessé, se rend à Des Hayes; le *Pembroke*, de soixante-six canons, foudroyé à portée de pistolet par Cassard, son capitaine Rumsey tué, cent quarante hommes hors de combat, baisse pavillon devant le chevalier de L'Aigle (1). Cassard rejoint Feuquières et, forçant Whitaker à lâcher prise, amène à Toulon le grand convoi attendu du Levant, cent mille charges de blé, sept mille quintaux de riz. Le brevet de capitaine de frégate et la croix de Saint-Louis le récompensèrent d'avoir vaincu la famine en même temps que l'ennemi.

Douloureuse victoire sur la faim, qui, chaque année, hélas! exige une récidive. Manquant de vivres et de munitiens, bloqué par six croiseurs britanniques, Vendôme, qui a remporté le 10 décembre 1710 la victoire de Villaviciosa, fait appel à Cassard. Et le Breton, répondant à l'appel de Vendôme, « sans faire aucun traité, et sacrifiant plus de deux cent mille livres », accourt avec six navires de guerre (3), balaie la croisière anglaise et amène à Penis-

(1) Cassard commandait *le Parfait*, de soixante-dix canons; Des Hayes, *le Sérieux*, de soixante; L'Aigle, *le Phénix*, de cinquante-deux (« Relation de ce qui s'est passé au sujet du convoy et de la prise de deux vaisseaux de guerre anglois par ceux de Sa Majesté ». Toulon, 15 janvier 1710 : S. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO, p. 38. — *Mercure galant*, janvier 1710, p. 379. — BURCHETT, p. 768). — CLOWES, t. II, p. 523.

(2) Pontchartrain à Cassard, 22 janvier (S. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO, p. 43).

(3) *Le Parfait*, *le Sérieux*, *le Téméraire*, *le Neptune*, *le Fendant* et *le Mercure Volant*.

cola quarante-trois transports chargés à Alicante : « On ne pouvait nous rendre un service plus important, écrivait Vendôme, qui ajoutait : nous sommes dans un temps où de pareilles actions ne sont guère à la mode en France (1) ».

Mais elles étaient à la mode chez Cassard. Que la Cour lui demande d'aller quérir des blés en Turquie, et « sans aucun intérêt », avec toute la diligence possible, il arme quatre vaisseaux (2) d'escorte, obtient du grand-vizir toutes facilités pour acheter du grain en abondance, et, ralliant le pavillon du chef d'escadre Le Motteux, ramène sans encombre dans nos ports une centaine de transports. La reconnaissance qu'il était en droit d'attendre pour son désintéressement, ce fut une invite de la douane à acquitter des droits pour ses vaisseaux de guerre comme s'ils eussent été de simples navires marchands (3). D'où procès avec la ville de Marseille; d'où appel au parlement d'Aix; si la faim est mauvaise conseillère, assouvie, elle est odieuse, quand elle fait litière de la gratitude. Et pourtant, Cassard n'hésitera pas, quelques années plus tard, à proposer une expédition sur les côtes marocaines pour assurer aux marins provençaux la liberté du passage au détroit de Gibraltar (4).

Si peu qu'ils soient dans la Méditerranée, nos corsaires font bonne besogne. L'un, le capitaine Augier, enlève un transport chargé de troupes, qui sort de Cagliari (5). Un

(1) Vendôme à Pontchartrain. Sarragosse, 3 avril 1711 (S. de La Nicollière-Teijeiro, p. 56).

(2) *Le Parfait*, *le Sérieux*, *le Neptune* et *le Fendant* (Richer, *Vies du capitaine Cassard et du capitaine Paulin*. Paris, 1785, in-12, p. 40).

(3) Cassard à Pontchartrain. Marseille, 6 février 1712 (S. de La Nicollière-Teijeiro, p. 45).

(4) En 1720 (F. Charles-Roux, *France et Afrique du Nord avant 1830*. Paris, 1932, gr. in-8°, p. 114).

(5) Un colonel, quatre capitaines, deux cent quatre-vingt-dix soldats. Augier commandait *la Fortune*. Livourne, 3 décembre 1710 (*Gazette de France*, 1710, p. 621).

autre, le chevalier de Rochepierre (1), capture dans le détroit de Gibraltar *la Femme Volante*. Et c'est sans doute lui qui met hors de combat quatre-vingt-dix hommes de la *Defiance* dans les mêmes parages (2).

XV

GLORIEUX COMBAT DU CORSAIRE L'AIGLE A VADO (Avril 1711).

Un des seconds de Cassard, le capitaine de frégate L'Aigle, au nom de légende, montait aussi vers la gloire : *le Phénix* le portait. — « L'Aigle fixe bien le soleil », lui prêtait la renommée comme une réponse faite à Louis XIV surpris de son audace (3). L'année 1710 avait été pour le vainqueur du *Pembroke* un magnifique tableau de chasse : deux navires anglais, la *Galère d'Amsterdam*, un corsaire hollandais, deux cent mille écus de butin en avril, deux vaisseaux de ligne anglais battus et forcés de se réfugier à Malte avec trois cent soixante-dix tués et blessés, un autre navire de guerre capturé en juillet, avaient rétabli le prestige de la bannière de France (4).

Aussi est-ce à lui que Louis XIV confia la délicate mission d'aller à Tunis pour inviter le bey à respecter des traités qu'il n'observait plus, se prévalant de nos embarras maritimes pour éluder leurs clauses (5). L'Aigle a, l'an

(1) Commandant *le Toulouse*, *la Vestale* et *la Méduse*. Toulon, 16 novembre (*Ibidem*, p. 588).

(2) Novembre (Charnock, t. II, p. 391).

(3) V. Brun, *Guerres maritimes de la France. Port de Toulon*, t. I, p. 127. — En 1704, L'Aigle ou Laigue, comme on l'appelait aussi, commandait *la Méduse* (Bibl. Nat., Thoisy 91, fol. 320).

(4) *Gazette de France*, 1710, p. 348, 378, 403, 444, 588.

(5) Instructions au capitaine de frégate L'Aigle. 15 octobre (Archives Nat., *Marine*, B[4] 35, fol. 30).

d'après, quatre vaisseaux (1), quand il surprend, le 2 avril 1711, trois vaisseaux ennemis, *Severn*, *Lion* et *Lyme*, postés en grand'garde à l'entrée de Vado : sept autres arrivent à la rescousse : l'escadre de Norris va être bientôt tout entière en ligne. Mais L'Aigle, ayant sévèrement étrillé les navires de grand'garde et abattu quarante hommes du *Lion* et vingt-trois du *Severn*, rompt le combat. Son collègue, Castelet, a été tué ; sa conserve, *le Pembroke*, est mauvaise marcheuse. L'Aigle la couvre en soutenant le feu de trois vaisseaux anglais et entre le lendemain à Livourne. Mais *le Pembroke* a derrière lui une meute de six adversaires : Marquisan, qui le commande, s'attaque au plus gros, l'*Exeter* de soixante-douze canons, et, pendant trois heures, lui fait subir un si vif feu de mousqueterie que l'équipage anglais n'ose plus paraître sur le pont : le capitaine, Raymond, et une centaine d'Anglais sont hors de combat. Marquisan gagne ainsi la baie de la Spezzia et l'abri de la forteresse Santa Maria, où ses chevaleresques adversaires lui témoignèrent leur estime pour sa vaillance en le « régalant tour à tour (2). »

Quelques semaines plus tard, L'Aigle n'était plus : il tombait mortellement blessé le 5 juillet 1711 dans un combat victorieux livré près de Gibraltar à la frégate hollandaise de Jan Hopener. Il repose à Malaga (3).

(1) *Le Phénix*, *le Pembroke* et deux vaisseaux du chevalier de Castel et *Trident* et *Ruby*.

(2) Rossignol d'Anneville à Colbert de Torcy. Gênes, 11 avril 1711. (Archives de M. d'Hérissé.). — Clowes, t. II, p. 531.

(3) *Gazette de France*, 1711, p. 378.

XVI

CAPTURE DU « TOULOUSE » AU LARGE DE PORT-MAHON (2 décembre 1711).

La victoire de Vendôme à Villaviciosa, l'entrée de Noailles à Girone le 25 janvier 1711 ont rendu à Philippe V l'espérance. De grands projets s'agitent, telle la prise de Barcelone, que Noailles estime impossible avec nos forces de terre et de mer, mais que Vendôme préconise, l'ayant jadis réussie. Il y faut renoncer : « les grandes entreprises ne sont presque du goût de personne », disait le vainqueur de Villaviciosa (1). Philippe V, lui, veut recouvrer le royaume de Naples, à quoi Torcy objecte tristement : « Point de vaisseaux ni pour transporter les bataillons en Sicile, ni pour les escorter dans le trajet. Les galères sont également dans la spéculation. La marine est réduite au point qu'on ne peut venir à bout d'armer quatre autres galères pour naviguer le long des côtes de Catalogne (2) ».

Les Anglais sont maîtres de la mer. John Norris transporte impunément des troupes à Barcelone. John Jennings bloque Toulon, puis conduit à Gênes (3) le rival de Philippe V, l'archiduc Charles, qui va, à la mort de l'empereur Joseph Ier, ceindre à Vienne la couronne impériale. Et quelles forces lui opposer?

Deux vaisseaux de soixante-deux et cinquante-six canons, *le Toulouse* et *le Trident*, aux ordres du capitaine de vaisseau de Grandpré, tombent, le 2 décembre 1711, au

(1) Baudrillart, t. I, p. 437.

(2) Lettre du 22 mars 1711 (*Journal inédit de Jean-Baptiste Colbert, marquis* de Torcy, éd. Fr. Masson, p. 402).

(3) Septembre 1711 (C. Fernandez Duro, t. VI, p. 100. — Baudrillart, t. I, p. 433).

large de Port-Mahon, au milieu des sept vaisseaux de ligne de l'amiral Jennings (1). Galliffet, avec *le Trident*, prend du champ et parvient à leur échapper. Grandpré livre bataille, cinq heures durant, à l'*Hamptoncourt*, de soixante-quatorze canons, qu'un second vaisseau de même force, puis un troisième, viennent rejoindre. Il n'a plus sur la dunette que son maître d'équipage et deux pilotes. Quarante-sept hommes sont tués et blessés, et parmi ces derniers, le lieutenant anglais Rigby. *Le Toulouse* amène pavillon, non pas devant l'*Hamptoncourt* du capitaine Miguel, qu'il a réduit à l'état de loque, mais devant le *Stirling Castle*. Au vaincu, Jennings « fit toutte sorte d'honneurs (2) ».

L'habile amiral anglais a réparti ses forces navales à tous les points vitaux du commerce méditerranéen, Barcelone, Gibraltar, Port-Mahon, Naples, Toulon (3) : si bien que leur réseau nous paralyse. « Le roi, écrit Pontchartrain, ne pourrait s'empêcher d'interdire absolument le commerce (4) », si, « par toutes voies, les marchands ne faisoient naviguer les vaisseaux » royaux de Toulon (5).

(1) *Hamptoncourt, Stirling Castle, Nottingham, Charles Galey, Lynn* (Burchett, p. 795).

(2) Rapport du capitaine de Grandpré. Collioure, 17 décembre 1711 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 35, fol. 144).

(3) 6 avril 1712 (Record Office, *Admiralty*, 1/376).

(4) Pontchartrain à la Chambre de commerce de Marseille, 11 mars 1712 (P. Masson, *Histoire du commerce français dans le Levant*, p. 342).

(5) Pontchartrain au commissaire général Charonnier (V. Brun, *Guerres maritimes*, t. I, p. 130).

L'APOGÉE DE LA GUERRE DE COURSE

« Si j'estois moins vieux et dans un temps abondant comme celuy que j'ay veu du passé, — écrivait l'apôtre de la guerre de Course, Vauban (1), — il ne tiendroit qu'au Roy qu'on ne luy fist un bon port à Calais, un autre à Dieppe, un autre à Quineville sur le milieu de la rade de la Hougue, un très excellent à Saint-Malo, où il y auroit un bassin capable de contenir trois ou quatre cens vaisseaux, encore un à Portrieux et deux à Brest, qui vaudroient mieux que celuy dont on se sert. Après quoy, renonceant à la vanité des grandes armées navalles, qui ne peuvent jamais nous convenir, et employant les vaisseaux du Roy partie à la Course et partie en Escadres pour la soutenir, on feroit tomber dans deux ou trois ans les Anglois et Hollandois de bien haut, à raison du grand commerce qu'ils ont dans toutes les parties du monde ».

Ce programme trouva meilleur accueil dans l'opinion que le projet d'une *dîme royale*, envisagée par le même auteur pour remplir les coffres vides du trésor (2).

La ruée vers les armements en Course, qu'on avait vue à la précédente guerre, se renouvela avec la même promis-

(1) 24 octobre 1706 (A. Jal, *Dictionnaire critique*, art. Vauban).

(2) Réprouvée par Louis XIV en mars 1707, elle amena la disgrâce de Vauban, qui mourut le même mois.

cuité dans les commanditaires. Le maréchal de Cœuvres (1), un membre de l'Académie française (2), l'évêque de Vannes (3), un commissaire de la Marine (4), — qui donnèrent leurs noms au *Valincourt*, au *François-d'Argouges*, au *Luzançay*, — les intendants Barentin, Robert, de Gastines, les duchesses de Ventadour et de La Ferté, la maréchale de La Mothe ne dédaignèrent point d'avoir pour associés des marchands de Paris (5), Simon Coulanges, « entrepreneur de marchandises du Nord pour les arsenaux de Sa Majesté », et un « M. Moisnet », animé du désir de « se sacrifier tout entier » pour le pays (6).

On jugera de la vogue de la guerre de Course par ce fait qu'elle était préconisée par notre ambassadeur en Suisse et financée par un Électeur allemand : « Je chasse de ma tête comme tentations pernicieuses, disait l'un (7), les idées qui me restent de vingt-huit ans de navigation; car je crains de succomber à l'envie que j'aurois de demander au Roi à quoi lui servent tous ses vaisseaux qui pourrissent dans les ports et s'il ne lui seroit pas plus avantageux de les risquer en les confiant aux corsaires, sans autre vue que de nuire aux ennemis et attirer par quantité de prises l'abondance dans le royaume. Rien n'est tel que de se faire craindre. Changez donc votre système, et vous verrez que

(1) Qui arme à Brest *l'Aquilon* et le *Zaamslagh* (Bibl. Nat., Nouv. acq. franç. 10570, fol. 81).

(2) Valincourt, secrétaire général de la Marine, auteur d'un mémoire sur la Course (Archives Nat., *Marine*, G. 144).

(3) Mgr François d'Argouges.

(4) Nicolas-Philippe Carré de Luzançay (François Jégou, *Histoire de Lorient port de guerre (1690-1720)*, p. 213).

(5) Pierre du Sault, marchand de Paris, armateur du *Glorieux* (1707); quatre autres marchands de Paris, armateurs du *Solide* (F. Jégou, p. 303, 306).

(6) Archives Nat., *Marine*, B³ 123, fol. 62.

(7) François de Vintimille, comte du Luc, au marquis de Torcy. Soleure, 3 et 24 mars 1711 (Affaires étrangères, *Suisse*, vol. 229, fol. 148; et 249, fol. 35).

la marine et les galères iront si droit que vous en tirerez quatre fois plus de profit ».

L'évêque-électeur de Cologne, Joseph-Clément de Bavière, « fort content de nostre marine pendant le séjour qu'il avait fait à Dunkerque (1) », s'associait à la commandite de l'escadre de Saint-Pol et s'enquit du jour de son départ, « afin de faire dire des messes pour luy (2) ». Mais, déçu dans ses espérances, Mgr Joseph-Clément de Bavière réclamera par voie diplomatique et obtiendra d'un monarque magnanime un dédommagement, en même temps qu'il recevra (3) cette leçon : « Rien n'est si ordinaire, et je ne vois autre chose que des armateurs qui, après avoir cru gaigner considérablement sur la nouvelle des prises faittes, se trouvent fort loin de leur compte, quand on en fait les liquidations ».

A ces mécomptes, eût paré la formation d'une gigantesque société d'armements en course qui eût mis en commun pertes et profits, mais qui resta dans le domaine des rêves. Elle eût compris une cinquantaine de « navires de force » de Dunkerque à Bayonne, qui eussent patrouillé, avec l'aide des Ostendais, au Dogger-Bank et vers les Shetland. La rafle des convois ennemis était par là assurée (4).

Pour cette guerre fructueuse, les volontaires ne manquaient point : ils embarquaient « pour leur plaisir (5) »,

(1) Pontchartrain à Saint-Pol. 28 mai 1704 (Archives Nat., *Marine*, B² 175, fol. 612).

(2) B² 197, fol. 129.

(3) De Pontchartrain, en février 1707 (Henri Malo, *La Grande guerre des corsaires. Dunkerque (1702-1715)*. Paris, 1925, in-16). L'électeur de Cologne s'était fait construire à Dunkerque une gondole et un canot richement ornés (B² 177, fol. 106, 174 v°).

(4) « Projet pour le Nord. Mémoire secret », signé : de Mariveaux. Dunkerque, 31 août 1705 (B⁴ 28, fol. 27).

(5) « Antoine-Gaspard Godwin, sieur de Grandmaison, âgé de dix-huit ans, s'était embarqué dans *la Découverte* de Boulogne pour son plaisir. » Il

malgré les risques formidables encourus. Mais aussi quels bénéfices! Pendant la guerre de la Succession d'Espagne, les « capres » dunkerquois n'enlèveront pas moins de seize cent quatorze navires, valant trente millions et demi de livres tournois (1). En une seule année (2), les Malouins captureront cent quatre-vingt-un navires montés de sept cent trente canons. « Les mers sont si pleines de corsaires françois, écrivait un marin anglais, que les navires ne peuvent naviguer sans convoi : de sept bâtiments qui venaient isolément de Guinée, six ont été enlevés par eux ».

Dans le partage du butin, les estropiés et les veuves ne sont pas oubliés. Un droit de trois deniers pour livre (3) leur est spécialement affecté, de même que les femmes des terre-neuviers reçoivent une part et demie, sur dix-neuf, des profits réalisés par les armateurs (4). Et c'est justice.

Car le sexe féminin, lui aussi, est à l'honneur comme à la peine. Quand tous les hommes, en Bretagne, se battent en mer, qui protège les foyers, les armes à la main? « Les femmes habillées en hommes; elles sont tousjours sur la coste » à monter la garde, écrivait des insulaires de Batz l'évêque de Léon (5). A Groix, les troupes de débarquement de l'amiral Rooke détalent devant un régiment rangé en bataille. Le régiment, c'étaient des femmes déguisées en matelots, coiffées de goémons en guise de perruques

fut tué en montant à l'abordage. 1703 (Archives de Boulogne-sur-Mer, 2015, 2017).

(1) Description de Dunkerque (Bibl. Nat., Franç. 11606, p. 42).

(2) De mai 1702 à août 1703, selon le rapport d'un prisonnier anglais relâché le 20 août (*Manuscripts of the House of Lords*, *1702-1704*, p. 534).

(3) 1706 (Archives de Boulogne-sur-Mer, liasse 1706).

(4) Octroi aux femmes et familles des terre-neuviers des Sables d'Olonne. 25 mars 1704 (Archives Nat., *Marine*, B[2] 173, fol. 47).

(5) Saint-Pol-de-Léon, 14 juillet 1692 (B[3] 72, fol. 111, 117).

et armées de bâtons en fait de mousquets, avec leur recteur, l'abbé Juzel, pour capitaine : « La bravoure des fames de Groix à guarder leur ille couroit les rües de Paris (1) ».

I

LES GALÈRES GARDE-CÔTES DE DUNKERQUE CAPTURE DE LA « LICORNE »

(4 juillet 1702).

Dès 1701, six galères de Rochefort avaient été acheminées sur Dunkerque « en prévision d'une guerre prochaine ». Le chevalier de La Pailleterie, qui les commandait, avait démontré le service qu'elles pourraient rendre en cas de bombardement ou de blocus des ports du Nord. Au besoin, elles débarqueraient en Angleterre le roi détrôné. Le revers de la médaille, ce fut, « au malheur des pauvres habitants », l'arrivée en ville d'une foule de voleurs, d'assassins et de faussaires plus habiles que « les meilleurs notaires du monde pour faire de faux testaments » : j'ai nommé les forçats (2).

Une action d'éclat les réhabilita et justifia l'opinion formulée par Vauban, dans son « Mémoire sur la Caprerie », qu'on en pourrait tirer le meilleur parti.

La Pailleterie devait porter secours, dès le début de la guerre de la Succession d'Espagne, aux places espagnoles

(1) Lettres de Catherine Le Gall. Paris, 11 juillet 1703; et de Pontchartrain. Paris, 13 juin 1703 (François Jégou, *Histoire de Lorient port de guerre (1690-1720)*, p. 179. — Le P. G. Loyer, *Relation de voyage du royaume d'Issyny*. Paris, 1714, in-12, p. 19).

(2) Toute la documentation relative au séjour des galères à Dunkerque est indiquée dans l'ouvrage d'Henri Malo, *La Grande guerre des corsaires. Dunkerque (1702-1715)*. Paris, 1925, in-16, p. 102.

dans les Flandres, avec le concours de deux vaisseaux de ligne armés à Ostende par le marquis de Bedmar (1). Il n'avait encore que ses galères, lorsque, le 4 juillet 1702, à l'aube, au moment de rallier Ostende, il aperçut douze vaisseaux de ligne hollandais qui se profilaient dans le lointain. L'un d'eux, en grand'garde, tâchait de rallier son chef, Geleyn Evertsen, vice-amiral de Zélande, lorsque La Pailleterie lui barra la route; *la Licorne* (en hollandais *Eenhorn*), du kommandeur Gerrit Nieustadt, était un beau vaisseau de ligne de cinquante-six canons et deux cent vingt hommes d'équipage. — « Préparons nos palans pour embarquer ces six chaloupes sur mon bord », dit dédaigneusement le kommandeur. — « Ne vous y fiez pas », observa son chirurgien, un protestant français du nom de Labadoux. D'une canonnade à portée de pistolet, *la Licorne* avait démonté les canons de *l'Heureuse*, notre capitane, lorsque La Pailleterie manda à la rescousse la division du chevalier de Langeron, *la Palme*, *la Martiale* et *la Marquise*, qui le couvrait du canon d'Evertsen. Et Langeron d'un bord, lui de l'autre, avec *l'Heureuse*, *la Triomphante* et *l'Émeraude*, assaillent le vaisseau hollandais et lui labourent les flancs de leurs éperons.

Dix-huit cents forçats hurlent la chamade en secouant leurs chaînes et en poussant des clameurs épouvantables. Le lieutenant de Malezieu monte à l'abordage, l'épée à la main, au cri de *Vive le roi*; quarante-huit Hollandais sont hors de combat; *la Licorne* est à nous; elle nous a coûté soixante-deux hommes. L'affaire a un retentissement énorme, « estant sans exemple que six gallères se soient meslées parmi douze vaisseaux de guerre et qu'elles en aient pris un ». Un seul de nos vaisseaux,

(1) Les vaisseaux *Reina de Spagna* et *Santa-Maria*, capitaines Bustenbustel et Michel Mansfeld (Van den Bussche, *Inventaire des archives du Franc de Bruges*, t. II).

le Bon, n'avait-il pas tenu victorieusement tête à trente-cinq galères (1). La Pailleterie y gagna le brevet de chef d'escadre (2).

Le nouveau chef d'escadre pensa récidiver. Il apprenait d'un pêcheur, à Ostende, que cinq gros navires, pesamment chargés de denrées des Indes, se traînaient vers un port de Hollande. Alléché par l'appât, il appareilla aussitôt. Des navires, à la file, peinaient effectivement, voiles larguées, carènes si sales, semblait-il, qu'ils ne pouvaient avancer. Le vaisseau d'arrière-garde tirait d'un canon de retraite, dont les boulets ne portaient pas. Nos capitaines, tout joyeux, voguaient en front de bataille. — « Méfiez-vous », leur dit le chevalier de Fontette commandant *l'Émeraude*. — « Poltron ! »

Or, c'est lui qui avait raison. Toute cette mise en scène n'était qu'un leurre. Ornements de poupe couverts, sabords fermés, voiles de hune amenées, de gros câbles traînant à l'arrière pour ralentir leur marche, les prétendus Indiens étaient des vaisseaux de guerre camouflés : le pêcheur rencontré à Ostende était un agent du vice-amiral Van Almonde. Au moment où, sortis des bancs, nos équipages s'apprêtent á l'abordage, l'avant-garde ennemie vire de bord et, sabords soudain ouverts, les cinq vaisseaux vomissent la mitraille. — « Sauve qui peut! » crie La Pailleterie. — « On verra si j'ai peur », répond Fontette qui s'obstine à attaquer. Son chef dut aller le quérir en plein feu. Il nous en coûta deux cent cinquante hommes (3).

(1) Lettre du chevalier de La Pailleterie. Ostende, à bord de *l'Heureuse*, 2 et 5 juillet 1702 (Archives Nat., *Marine*, B4 23, fol. 164, et B2 163, fol. 119 : cf. aussi B3 116, fol. 87; B6 35, fol. 275, 299; C4 266, fol. 122). — « Relation du combat » (Bibliothèque du Service hydrographique, ms. 142, p. 17). — Le P. Daniel, t. II, p. 766. — Henri Malo, p. 109. — Lettres du vice-amiral Evertsen et du contre-amiral Van der Dussen, 5 juillet (J. C. de Jonge, t. IV, B , p. 241).

(2) Pontchartrain à La Pailleterie (B4 23, fol. 16, 21).

(3) [Marteilhe], *Mémoires d'un protestant condamné aux galères de*

La Pailleterie, désorienté, ne fit plus parler de lui. Il fut remplacé, en 1706, par le chevalier de Langeron.

II

SAINT-POL-HÉCOURT

Défaite d'une division anglaise et de deux divisions hollandaises.

(1703).

Jean Bart était mort à cinquante-deux ans, à la veille de « la guerre où l'on allait entrer et que nous touchions du bout du doigt », selon l'expression d'un Dunkerquois, qui ajoutait : « C'est avec toute la douleur possible et telle que doit avoir un bon Français, que je vous annonce la mort du pauvre M. Bart, qui expira hier (27 avril 1702) entre 3 et 4 heures après-midi. C'est une perte irréparable pour la France à cause de sa grande valeur, de son bonheur et de sa grande capacité dans la navigation de ces mers, ici et du Nord, sans oublier la grande réputation qu'il avoit encore plus chez les étrangers que parmi nous : de sorte que le Roi ne peut faire qu'il ne le regrette infiniment, surtout dans les présentes conjonctures (1) ».

Son successeur, Pointis, peu familier avec les mers du Nord, mit en relief la gravité de cette perte.

Au lieu de mettre en défaut par des feintes les vaisseaux anglais de Thomas Fowles qui le bloquaient, au lieu d'agir, Pointis écrivait. Le vainqueur de Carthagène imaginait une attaque brusquée contre le Texel, puis contre Amsterdam, Chatham (2), etc., par douze galéasses cons-

France pour cause de religion (1700-1713). Amsterdam, 1757, in-12, p. 144.

(1) Boursin à Villermont. Dunkerque, 28 avril 1702 (E. Sue, t. V, p. 216).

(2) Pointis à Pontchartrain. Paris, 26 novembre 1702 (Archives Nat., *Marine,* B4 23, fol. 41, 45).

truites « avec précipitation » et soutenues par une trentaine de vaisseaux. Mais l'état de nos finances, la perte d'une de nos escadres au Vigo et l'envoi des autres dans la Méditerranée ne permettaient d'affecter à la mer du Nord qu'une division navale. — « C'est trop peu important pour vous », lui écrivit le ministre (1), qui passa le commandement de la marine dunkerquoise à un compagnon de Jean Bart : Marc-Antoine, chevalier de Saint-Pol-Hécourt (2).

Et tout de suite, la situation changea de face.

Partisan résolu de la guerre de Course à outrance, il envoie au ministre un mémoire sur l'attaque de la flotte de Moscovie, un autre sur une croisière aux Orcades : « *Amen et Okalla*, comme disent les Espagnols », ironise l'intendant de Gastines qui se montre incrédule. Lourde erreur! Dès sa première campagne, Saint-Pol enlève vaisseau de guerre sur vaisseau de guerre. Dans la nuit du 28 janvier 1703, c'est le *Ludlow*, de trente-quatre canons et trois cent vingt marins et soldats, qui succombe, au sortir de la Tamise, sous l'attaque de ses deux frégates (3).

Le 21 avril, Saint-Pol, promu chevalier de Saint-Louis, a toute une division sous ses ordres (4), lorsque paraît un

(1) B^2 162, fol. 140, 380; B^3 116, fol. 92. — Archives de la Guerre, vol. 1550, fol, 43, 55, 150. — Henri MALO, p. 1, 10, 69.

(2) Une excellente biographie lui a été consacrée par Émile MANCEL, *Le Chevalier de Saint-Pol-Hécourt, capitaine des vaisseaux du roi (1665-1705)*. Dunkerque, 1905, in-8°, extrait du *Bulletin de l'Union Faulconnier*.

(3) *L'Adroit* et *le Milford* (Archives Nat., *Marine*, B^2 167, fol. 337; B^3 120, fol. 21. — Guerre, Archives historiques, vol. 1644, fol. 30).

(4)

L'Adroit, Saint-Pol	42 canons,	294 hommes;
le Milford, Damas de Marillac	28 —	189 —
la Dryade, Graton de Villogé	46 —	330 —
la Reina de Spagna, d'Ostende, Paul Beestenbustel	40 —	260 —
la Notre-Dame, d'Ostende, Antoine Cornelissen	10 —	75 —
la Palme couronnée, de Dunkerque, Cornil Meyne	16 —	110 —
l'Espérance, de Dunkerque, Cornil Bernard	20 —	110 —

convoi qui chemine d'Hellvoetsluys sur la Tamise, sous l'escorte de deux vaisseaux de guerre et d'un transport armé. Dès la seconde bordée, Saint-Pol oblige le transport *Muscovia Merchant*, de trente-six canons, à amener pavillon. Le *Salisbury*, de cinquante-deux canons et deux cent cinquante hommes, démâté de son perroquet de misaine, pressé par Saint-Pol et Graton de Villogé, canonné à demi-portée de mousquet, se rend après une heure et demie de combat : Richard Cotton a vu tomber ses deux lieutenants et soixante et un hommes. Et sa conserve, l'*Adventure*, l'a abandonné. La prise du *Salisbury*, l'un des plus fins voiliers de la flotte anglaise, s'agrémente de la capture de huit transports. La victoire rapportait aux heureux équipages près d'un demi-million (1), au maître d'équipage de Saint-Pol une médaille d'or, et à un enfant de dix ans, fils de Jean Bart, à Jean-Louis Bart, le brevet de garde-marine (2).

Saint-Pol, arborant son pavillon sur le *Salisbury*, se fait suivre du *Ludlow* et du *Milford*, autres prises anglaises, et de sa glorieuse frégate *l'Adroit* (3). Trompant le blocus anglais, esquivant à la faveur de la brume une escadre hollandaise, il va où les instructions du roi l'envoient, où il a demandé lui-même à se rendre, à l'attaque des charbonniers, des harenguiers, des flottes de la Baltique et de la Moscovie : allez, lui a dit Louis XIV, « détruire le

(1) 423 259 livres, 16 sous, 7 deniers.

(2) « Relation de M. de Saint-Pol de l'avanture qui lui est arrivée contre une flotte angloise », 2 avril 1703; — « Journal du sieur Couturier [second de *l'Adroit*] sur la campagne qu'il a faite avec M. de Saint-Pol » (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 25, fol. 310, 312; B⁴ 26, fol. 62). — Guerre, Archives historiques, vol. 1644, fol. 146, 151. — Bibl. Nat., Thoisy 91, fol. 447. — Ferdinand Mallet, *Le Chevalier de Saint-Pol-Hécourt*. Abbeville, 1901, in-8°. — Burchett, p. 640. — Clowes, t. II, p. 504.

(3)
Salisbury, Saint-Pol	50 canons,	320 hommes;
Milford, Damas de Marillac	40 —	180 —
Ludlow, Aymard de Roquefeuil	30 —	180 —
Adroit, de Sève	42 —	294 —

commerce de mes ennemis, le mal que vous pourrez leur faire étant le plus sensible et le plus capable de les porter à désirer la paix (1) ».

Le 22 juin 1703, Saint-Pol, en formation de bataille, tombe sur les navires de guerre qui protègent, à trois lieues de Fair island, les harenguiers de Frise. Les forces sont presque égales, même nombre de navires de guerre, mais 162 canons contre 128 (2).

Le combat fut terrible. Accroché par Saint-Pol après avoir tenté d'esquiver l'abordage, le *Soleil Doré* se défend furieusement; mais les gardes-marines de Beaumont et Saint-Pol-Du Fay ont pris pied sur son tillac; Cornil Bart a enlevé son pavillon; le vaisseau, coulant bas, se rend.

Le *Château d'Anvers*, de pareille force, quarante-quatre canons et deux cents hommes, — est aux prises avec *l'Adroit*, qui a quarante-deux canons et deux cent quatre-vingt-quatorze hommes. Le corps à corps dure depuis un quart d'heure, quand une explosion formidable retentit. C'est le vaisseau hollandais qui saute; presque aussitôt, le temps de dire un *Miserere*, son adversaire, le flanc crevé, sombre à son tour avec le capitaine de Sève, le lieutenant de Soissy et l'enseigne d'Authy. De tout notre équipage, on ne sauva que cinquante hommes, du navire hollandais quatre hommes seulement.

Un seul navire de guerre, en définitive, nous demeure comme butin, le *Wolfswinckel*. Encore a-t-il mis, avant de baisser pavillon, une trentaine d'hommes hors de combat à Jacques Aymard de Roquefeuil. La dernière frégate de

(1) 9 mai et 9 juin 1703 (B³ 166, fol. 72; B² 168, fol. 605 : H. Malo, p. 17).

(2)

Soleil Doré	44 canons,	200 hommes;
Château d'Anvers	44 —	200 —
Wolfswinckel	24 —	100 —
Un navire de	16 —	

l'escorte a pris la fuite, laissant à notre merci toute la flottille des busses de pêche (1).

Les pêcheurs se sont éclipsés à travers les Shetland. Au nombre de deux mille, ils se sont retranchés dans un port de Mainland, à couvert d'un fortin armé de huit pièces, qui domine Bressay. Le 30 juin, Jacques Aymard de Roquefeuil les attaque à la tête de toutes les chaloupes de l'escadre et réussit de telle sorte que « jamais flotte ne fut si bien détruite. Il ne se sauva pas vingt busses de cent quatre-vingts qu'elles estoient ». Le brave gentilhomme du Rouergue (2) ajoute à ces prises un nouveau trophée, le *Zaamslag,* de trente-deux canons, qui garde sur les côtes d'Écosse les pêcheurs de la Meuse (3).

Le 9 août, Saint-Pol est rallié par une seconde division (4). François de Briqueville, comte de La Luzerne, son ancien, est impatient de se distinguer aussi. En « jouant le tour » à son collègue de lui laisser « garder les manteaux », il attaque, « sans mettre de pavillon d'ordre de bataille », quatre frégates de quarante, trente-six, trente-deux et trente canons, qui escortent des busses de la Meuse. Il enlève la première, Roquefeuil la seconde, Beaujeu la troisième, « abordée debout au corps » (5). Et encore que le convoi confié à leur garde ait échappé à nos coups, « les

(1) « Journal de la navigation du chevalier de Saint-Pol, » 2 juin-14 octobre 1703. « Abrégé du Journal fait par le sieur de Roquefeuil » (Archives Nat., *Marine*, B[4] 25, fol. 318, 324). — « Relation du combat donné le 22 juin 1703 par les quatre vaisseaux du Roy. A Itlandt, le 2 juillet » (Archives historiques de la Guerre, vol. 1656, fol. 238; 1644, vol. 283). — De Jonge, t. IV, p. 257. — H. Malo, p. 23.

(2) Roquefeuil, dont on peut lire la biographie dans la *Revue bretonne*, t. IV, p. 301.

(3) De Jonge, t. IV, B, p. 259.

(4)

L'Amphitrite, de La Luzerne..........	50 canons	323 hommes.
Le Jersey, de Camilly....................	44 —	356 —
Les Jeux, de Beaujeu....................	36 —	185 —

(Instructions données à la Luzerne et à Saint-Pol, 11 juillet: B[4] 24, fol. 10; B[2] 169, fol. 110).

(5) Ces prises étaient *le Godron, la Sainte-Claire, la Femme-de-mer.*

officiers hollandais sont inconsolables ». Par contraste, les capitaines de la flotte anglaise de la Baltique échangent, à Götheborg, des brindes avec Saint-Pol et La Luzerne. A vrai dire, ils cherchaient à nous leurrer jusqu'à l'arrivée de l'amiral de Beaumont, mandé à la rescousse (1).

Mais Saint-Pol a flairé le piège. Et un prompt retour à Dunkerque enlève à ses adversaires tout espoir d'une revanche. Cette revanche, Saint-Pol leur en fournira, l'an d'après, l'occasion, en reprenant la mer avec une escadre que des bourgeois de Dunkerque ont équipée à leurs frais (2) ; des armateurs lui ont offert une part dans l'armement comme rémunération de sa vaillance (3). Un émule partagera sa gloire : j'ai nommé Du Guay-Trouin.

III

LA CITÉ DES CORSAIRES : SAINT-MALO

Assise sur un roc à l'épreuve des flots, de la sape et de la mine, bordée d'écueils et ceinturée de fer par ses remparts, ville fière et indomptable, Saint-Malo prend alors sur mer le commandement. Du temps des ducs de Bretagne, son

(1) « Journal de la navigation du chevalier de Saint-Pol, 4 juillet au 12 aoust 1703, signé à la veue de Bockenesse. — Suite du Journal, depuis le 13e d'aoust au 14 octobre, en rade de Dunkerque ». — « Journal de la campagne faite dans l'escadre du Roy sortie de Dunkerque le 27 juillet sous le commandement du comte de La Luzerne, du 17 octobre » (B^4 25, fol. 300, 314, 322, 326). — Abrégé du Journal fait par le sieur de Roquefeuil (B^4 25, fol. 318. — Mancel, p. 49). — Déclaration de Gavois, écrivain sur *l'Amphitrite*, 16 octobre (C^4 268, fol. 46). — H. Malo, p. 24 — De Jonge, t. IV, B, p. 255.

(2) Offre par Annas Henry de Lezat, bourgeois de Dunkerque, et par Moisnet d'armer six vaisseaux, montés de deux cent dix canons, avec treize cent soixante-dix hommes d'équipage aux ordres de Saint-Pol. 1704. — Mémoire de Gastines sur cet armement, 21 juillet 1704 (B^3 123, fol. 62, 184).

(3) Pontchartrain à Gastines, 18 juin 1704 (B^2 175, fol. 814).

évêque soutenait qu'il ne devait hommage qu'au pape; sous la Ligue, la ville s'était constituée en république; dans la bataille, ses marins revendiquaient l'honneur de monter le vaisseau amiral (1).

C'est sur eux que repose, dans la déliquescence du ministère des Pontchartrain, notre destinée maritime et coloniale. L'intendant Arnoul ne va-t-il pas jusqu'à proposer au ministre « de donner l'Acadie à la ville de Saint-Malo : il prétend que ce serait un moyen pour rendre cette colonie florissante (2) ». A Terre-Neuve déjà, Saint-Malo réglemente la pêche et fait la loi (3). Ses fils vont nous ouvrir en Arabie Heureuse les trésors de la reine de Saba et nous doter, dans l'océan Indien, de l'île de France. Au sud de l'Atlantique, les Malouines deviendront plus tard une colonie française : et si notre drapeau, dans le Pacifique, flotte sur l'île Clipperton, c'est qu'un Malouin la reconnut dès l'époque de Louis XIV et la baptisa alors l'île de la Passion (4).

Le roi n'a presque plus de vaisseaux : les gars de Saint-

(1) André Savignon, *Saint-Malo nid de corsaires*. Paris, 1931, in-16 : l'épopée de la terre de France.

(2) Note de L. de Pontchartrain, 28 octobre 1693 (Archives Nat. *Marine*, B² 92, fol. 257).

(3) Sur la côte du Petit-Nord. En conséquence, le Malouin La Villebagne-Éon y va, en 1693, avec deux bâtiments montés d'invalides ne faisant plus partie des classes de marins (B² 93, fol. 292).

(4) Les principales sources manuscrites sur les exploits des corsaires malouins sont, en dehors des Archives de la Marine, aux Archives Nationales :

Aux Archives de Saint-Malo, G G. 341 et C C. 380, les Mémoires de Porée-Duparc, particulièrement intéressants pour les campagnes de Du Guay-Trouin, — et B B. 121, lettres relatives aux corsaires.

Aux Archives de la Marine à Saint-Servan, de nombreux rapports de corsaires, utilisés par Cunat, *Saint-Malo illustré par ses marins ;*

Dans la famille Angenard à Saint-Servan, les Mémoires manuscrits du corsaire Angenard (Cf Abbé M.-J. Poulain, *Législation, rôle, mœurs des corsaires au dix-septième siècle. Duguay-Trouin, corsaire, écrivain, d'après des documents inédits*. Paris, 1882, in-8°, p. 5).

Aux Archives du port de Brest : La plupart des rapports que les corsaires déposaient à l'Amirauté ont été copiés par le Dr Corre : les copies se trouvent à la Bibliothèque Nationale, Nouv. acq. Franç. 10570.

Malo en enlèvent à l'abordage. — Plus d'or : ils vont en quérir au Pérou. — La Compagnie des Indes Orientales fléchit, faute d'argent : ils la relèvent et prolongent jusqu'en Chine ses lignes de navigation. — Au Spitzberg, ils pourchassent les baleiniers hollandais. — En Amérique du Sud, ils rétablissent le prestige du pavillon en prenant à l'abordage Rio-de-Janeiro.

Ces héros sont des négociants avisés. Ce qu'ils demandent à la Cour, « pour faire fleurir la Course », c'est la franchise d'entrepôt (1), qui les mettrait à couvert des vexations des fermiers généraux, vexations si importunes qu'ils ont menacé d'abandonner leurs armements en course (2). Et pourquoi Saint-Malo ne serait-il pas un port franc comme Dunkerque (3) et Marseille (4) ?

Mais à proximité de Saint-Malo, l'ennemi dispose d'une aire, d'où il peut fondre sur nos corsaires. « La chose la plus favorable qui pust arriver dans cette guerre », écrivait Pontchartrain, serait la prise des îles anglo-normandes. Dès 1690, après Béveziers, « il fut proposé, dans un conseil d'officiers généraux où j'étois, écrivait Château-Renault (5), d'attaquer les dites isles : la chose ne fut point approuvée ». Elles constituaient pourtant un danger. Le contre-amiral Dilkes, embusqué derrière les Minquiers, avait surpris toute une flottille, dont il avait pris, brûlé ou coulé deux douzaines de navires. Attaquées par trois vaisseaux de ligne le 5 août 1703, les corvettes d'escorte, *la Railleuse* et *la Joyeuse*, de dix-huit et quatorze canons, avaient été

(1) Mémorandum des armateurs malouins, 3 mai 1702 (B^4 23, fol. 108).

(2) Ils réclamaient aussi de l'amiral comte de Toulouse l'abandon de son dixième sur les prises, 3 mai 1702 (Archives de Saint-Malo, BB 121).

(3) Arrêt du 30 janvier 1700 (Bibl. Nat., Clairambault, 290, p. 93).

(4) Arrêt du 10 juillet 1703 (Joseph Fournier, *La Chambre de commerce de Marseille et ses representants permanents à Paris (1599-1875)*. Marseille, 1920, in-8°, p. 51).

(5) Brest, 3 août 1705 (Archives de la famille de Coëtlogon, au Havre).

brûlées (1). Les corsaires de Jersey et de Guernesey allaient jusque dans la Gironde, où il fallut armer contre eux une frégate royale (2). Aussi plus d'un marin demandait-il à les déloger de leurs gîtes.

Les capitaines de Nesmond et de La Caffinière les avaient surpris aux îles Glénans (3). Pour les détruire, un de nos meilleurs éclaireurs, Cochart, proposait d'armer six corvettes canonnières semblables aux bateaux lainiers de Calais, avec deux frégates de soutien. Ainsi épargnerait-on la dépense de plusieurs garde-côtes (4). Et Cochart était capable de diriger l'opération. N'avait-il pas, avec sa frégate, livré bataille, en vue de Wight, à un vaisseau anglais d'une cinquantaine de canons, qu'il avait tenté d'enlever à l'abordage (5).

Mais un conseil de guerre, réuni à Brest pour se prononcer sur l'attaque de l'archipel, déclara à l'unanimité que « la chose étoit impratiquable. Ces isles sont habitées par un grand peuple aguerri, oultre la garnison ordinaire des forts; il n'y a aucune retraitte que par une victoire, nos vaisseaux etants éloignéz et ne pouvants être rejoints par les chaloupes, quand il y aura du vent ou la marée contraire (6) ». Jersey se trouve ainsi à l'abri de nos coups : elle n'aura point à utiliser « les canons qui sont autour de l'isle », pas plus que les corsaires garde-côtes (7), qu'elle a armés.

Les Malouins, au reste, ont de tout autres objectifs.

Il n'a pas été besoin, à Saint-Malo, de « diligenter les

(1) Charnock, t. II, p. 245. — Clowes, t. II, p. 505.

(2) E. Sue, t. V, p. 387.

(3) Archives Nat., *Marine*, B³ 176, fol. 67.

(4) « Projet pour faire la guerre aux corsaires des isles de Gersay et Guernesey et pour les détruire », par Cochart. 13 avril 1706 (B⁴ 31, fol. 28).

(5) Le 6 mars 1706 (B⁴ 31, fol. 33).

(6) Brest, 3 août 1705 (Archives de Coëtlogon)

(7) D'André de Sainte-Croix et de Gruchy, 1708 (Société Jersiaise, *Actes des États de l'île de Jersey (1701-1730)*. Jersey, 1905, in-4°, p. 18 et 33).

armements en course (1) ». Tous les corsaires d'antan, *le Comte de Revel, le Marquis d'O, le Marquis d'Herbault, le Saint-Sulpice, le Brilhac, le Valincourt, le Beringhen, le Marquis de Guémadeuc, le Marquis de Châteauneuf, le D'Arquyen*... (2), reprennent la mer avec d'énergiques capitaines, Jean Rouzier, Le Jolif de Limoilou, Étienne Daniel, La Villecotet, Bertrand et Guillaume Dufresne, Daniel Pradet, Jean Noudil, Julien Marion, Robert Surcouf, Cormier de Bellevent, Laurent Battas, Joseph Le Gentil, Gravé de La Bellière, Gilles Avice, Beaubriand-Lévêque, Philippe Welche, Charles Chapdelaine.

La fortune parfois leur sera infidèle. Beaux noms de France, grands noms de la Marine, ce sera alors votre lot, quelle que soit la valeur des corsaires malouins qui vous ont inscrit à leur tafrail, d'être traînés comme des trophées par les vaisseaux de ligne ennemis qui vous ont pris sous le feu de leurs grosses pièces. Un combat furieux d'une demi-journée n'empêche point *le Comte de Toulouse*, monté de trois cents hommes, de succomber sous les coups du *Dover*, capitaine Trevanion, qui l'a rencontré en janvier 1703 près des Sorlingues (3). *Le Phelypeaux*, malgré la vigueur du capitaine Josselin Gardin de La Chesnais (4), malgré ses deux cent quarante hommes, est impuissant à lutter de ses trente-six pièces contre les soixante-dix canons lourds de l'*Orford*, capitaine John Norris, qui, aidé du *Warspite* et du *Lichfield*, enlève encore, en novembre 1703, le *Hasard*, de cinquante-deux canons (5). *Le Pontchartrain*

(1) Mémoire de Saint-Sulpice. Saint-Malo, 1702 (Archives Nat., *Marine*, G. 144).

(2) 1703 (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 10570, p. 190).

(3) La Chesnais avait tenu tête en 1704 à un vaisseau de ligne, le *Medway* (*Gazette de France*, 3 mai 1704).

(4) Prise du *Phelypeaux*, de trente-six canons et deux cent quarante hommes, dont cinquante sont tués et blessés (Charnock, t. II, p. 345).

(5) Prise du *Pontchartrain* (Record office, *Prize Office*, 19 décembre 1704).

est capturé par *le Canterbury* du capitaine Thompson. *Le Beringhen, le Comte de Revel, le Hocquart, le Maréchal, le Royal* (1) le rejoignent dans une captivité que *le Duc d'Orléans,* autre corsaire malouin, a la chance d'esquiver (2).

Mais en regard d'échecs immérités, que de magnifiques exploits! Après avoir livré bataille à un corsaire hollandais au nord de l'Irlande, La Moinerie-Miniac va à Hambourg, où *l'Auguste,* qui n'a pas plus de vingt-quatre canons, inspire une telle terreur que, pendant six mois, « des vaisseaux de guerre Englois et Hollendois s'entrechangent à l'alternative » pour le bloquer, sans y parvenir (3). Thomas Pépin de Belle-Isle enlève un beau navire de Baltimore et met en fuite deux corsaires de Flessingue (4).

L'aventure de deux autres corsaires montre qu'ils savaient se camoufler. Un Jacobite réfugié en France où il a pris le commandement du *Marquis* de Saint-Malo, hèle en anglais deux frégates suspectes : « Je suis le garde-côtes britannique *Chorom,* réplique l'une d'elles. Et vous? — Navire de Londres. — Chien de Français ! » crie-t-on de la frégate. A tout hasard, avant d'abattre son pavillon anglais et de hisser ses couleurs pour ouvrir le feu, Smith donne en français le « mot du guet ». Et il se trouve que c'étaient trois corsaires malouins, jouant au plus fin, qui avaient failli s'entr'égorger (5).

(1) Liste de corsaires français capturés et incorporés à la Marine britannique en 1705 (Record office, *Admiralty*, 1, liasse 3662). — Journal du *Revenge*. 1704 (*Ibidem,* captain logs 4310, *Revenge).*

(2) Rapport de La Ville-Huchet, commandant la frégate *le Duc d'Orléans,* de trente-quatre canons. Lorient, 4 novembre 1704 (Archives Nat., *Marine*, B[3] 124, fol. 446, 461).

(3) « Abrégé du journal du vaisseau *l'Auguste,* de vingt-quatre canons et soixante-dix-huit hommes », parti de Morlaix le 29 juillet 1702, revenu le 11 mai 1703 (Archives Nat., *Marine,* B[4] 25, fol. 307).

(4) CUNAT, p. 282.

(5) *Le Hardi* de Meillac-Gravé et le *Brilhac* de Lepré-Le Feuvre (Bibl. Nat., Nouv. acq. franç. 10570, fol. 326).

« Comment vous conduisez-vous dans les abordages, demandait Louis XIV à un de leurs compagnons d'armes, et comment disposez-vous vos attaques ?

— Je commence, répondit Forbin, par distribuer des soldats et des matelots à chaque canon, autant qu'il en faut pour les servir. Le reste de l'équipage, armé de fusils et de grenades, est posté partie sur le gaillard d'arrière, partie sur la dunette. Les grappins au bout des vergues, j'avance sur l'ennemi. Au moment où les vaisseaux se joignent, on lâche les grappins attachés à une grosse chaîne, de telle sorte que les bâtiments ne sauraient se séparer sans un accident imprévu. Les soldats font feu sur l'avant et l'arrière de l'ennemi ; sous un orage de grenades jetées sans interruption, celui-ci commence à s'ébranler. Alors au commandement : « Allons, enfants, à bord ! » soldats et matelots sautent sur le pont adverse, et le carnage commence. Ce qui rend ces combats si sanglants, c'est que personne ne pouvant fuir, il faut nécessairement vaincre ou mourir.

Mais ensuite ! Que d'orgies pour les matelots à l'hôtelerie de la rue de la Crevaille, à la Belle Viande, à la Harpe Couronnée ou à l'auberge de la Belle Anglaise, qui était en réalité une Irlandaise. Dans de vieilles maisons aux heurtoirs sonores, auxquelles allaient bientôt s'ajouter, à partir de 1715, les hôtels aux robustes cheminées de la Californie, les armateurs célébraient les exploits de leurs corsaires ou de leurs Argonautes, revenus de la conquête d'une Toison d'Or (1) : et là s'élaboraient des projets grandioses pour ouvrir à la France de nouveaux débouchés.

(1) Étienne Dupont, *Le Vieux Saint-Malo. Les corsaires chez eux*. Paris, s. d., in-8°.

IV

DU GUAY-TROUIN

Campagne au Spitzberg (1703).

« Bien servir le Roy et l'État, — ne compter pour rien la vie quand l'honneur parle, — être désintéressé et fidèle », telles étaient les maximes d'un Malouin, qui écrivait d'autre part : « L'humilité n'est-elle pas la compagne de la vraye vertu, comme la modestie l'est de la véritable grandeur (1) ». Ce Malouin était le roi des corsaires, René Du Guay-Trouin.

Deux vaisseaux du roi et une flûte armés à la légère (2), deux corsaires malouins équipés par Lespine-Danycan et Natale Stefanini (3), voilà tout ce qu'il a, — la division de Roucy (4) n'ayant pas rallié, — pour un raid au Spitzberg, où il va détruire la flotte des baleiniers ennemis. En route, le 7 juillet 1703, par temps de brume, il se fourvoie au milieu des quinze vaisseaux de guerre de Van der Dussen, envoyés à la hauteur des Orcades, au-devant de la flotte néerlandaise des Indes.

(1) « Préface », avec corrections autographes, préparée par Du Guay-Trouin pour ses Mémoires (Archives de Ch. de La Roncière).

(2) *L'Éclatant,* Du Guay-Trouin, cinquante-huit canons, cinq cent vingt-sept hommes; *le Furieux,* Desmarets-Herpin, cinquante-six canons, trois cent quatre-vingts hommes; *le Bienvenu*, Des Marques, trente canons, deux cent cinquante hommes (Comte Le Nepvou de Carfort, p. 211).

(3) *Le Morinet* et *le Natale*, de trente et vingt-huit canons, capitaines Dujardin Daniel et Fouquet, suivant un traité de société passé à Saint-Malo, le 11 avril 1703.

(4) *Le Sérieux*, *l'Alcyon* et *la Nymphe* (Archives Nat., *Marine*, B4 25, fol. 10).

« Nous mismes sans balancer toutes nos voilles au vent affin de les éviter, écrit Du Guay-Trouin (1) : cependant, il se trouva parmi eux cinq ou six vaisseaux frais carennés, allants si bien, contre l'ordinaire des Holandois, qu'ils joignoient à vue d'œil *le Furieux* et *le Bienvenu*. Ce dernier surtout estoit prest à tomber entre leurs mains. Comme *l'Esclatant* que je montois, estoit le meilleur de ma petite escadre, je fis carguer mes basses voilles et restay de l'arrière d'eux pour les couvrir, faisant l'office du bon pasteur, qui veut bien se sacrifier pour son troupeau. Dieu bénit mes soins. Le premier vaisseau ennnemi [*l'Overijssel* du capitaine Bodaan], qui vint me combattre à la portée du pistolet, fut, en trois ou quatre bordées, démasté de tous ses mâts et mis hors de combat. Les quatre vaisseaux le plus prés, qui chassoient sur *le Furieux* et *le Bienvenu*, lancèrent aussitôt de mon costé pour secourir leur camarade. Je les attendis sans me presser, les saluant l'un après l'autre de quelques volées. Mais sitost que je vis mes camarades hors de péril, je fis de la voille et je quittai cette escadre. M. le chevalier de Coursérac, mon capitaine en segond, me segonda de la teste et de la main dans cette occasion scabreuse. Nous n'eûmes qu'environ trente hommes hors de combat. C'est pourtant, de toutes mes avantures, celle qui m'a le plus satisfait et qui m'a paru la plus propre à m'attirer l'estime des cœurs vraiment généreux ».

L'expédition pique droit sur le Spitzberg, par une brume épaisse qui, pendant neuf jours, lui fait perdre le soleil. Or, à force de « manger du sable », en retournant trop tôt l'horloge de sable pour abréger leur quart, les timoniers

(1) Rapport de Du Guay-Trouin, à bord de *l'Éclatant*, 23 août 1703 (Comte Le Nepvou de Carfort, p. 221). — *Vie de M. Du Guay-Trouin*. — Relation publiée dans le *Mercure galant* de novembre [I] 1703, p. 14. — Lettre de Van der Dussen, à bord du *Zeeland*, en vue du Texel, 3 août 1703 (J. C. de Jonge, t. IV. B, p. 246).

ont si bien bouleversé les heures qu'ils ont abouti à faire du jour la nuit et de la nuit le jour. « Cela avoit tellement dérangé les heures des repas et du sommeil, écrit Du Guay-Trouin, qu'en général, nous avions tous envie de manger quand il falloit dormir, et de dormir quand il estoit question de manger ».

Le 30 juillet, il est au Spitzberg. Le vaisseau d'escorte des baleiniers hambourgeois multiplie à son adresse saluts et renseignements. Quatre vaisseaux hollandais de quarante à soixante canons, en croisière entre Klok Bay (Bell Sound) et Voorlandt (île du Prince Charles), protègent une centaine de baleiniers, bien armés eux-mêmes. Leur flotte est en grande partie massée dsns la S'Gravenhagen Bay, à douze lieues au nord de la Klok Bay. Le Malouin va attaquer, il est engagé entre les deux pointes de la baie, lorsque la brume l'arrête et permet aux Hollandais de fuir « à la débandade ». Il n'en capture que vingt-huit. « L'ennuyeux récit! » conclut-il (1).

Aussi songera-t-il à une revanche (2).

V

DU GUAY-TROUIN ET SAINT-POL-HÉCOURT

Campagne dans la Manche

(1704).

Le capitaine de La Rue, en serrant de trop près les côtes d'Angleterre, s'est vu enlever par les Anglais *le Hasar-*

(1) Déclaration du 4 octobre 1703 à l'amirauté de Brest (Comte Le Nepvou de Carfort, p. 218).

(2) Proposition de Du Guay-Trouin d'attaquer avec deux vaisseaux et quatre frégates la flotte des baleiniers au Spitzberg, 28 novembre 1706 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 31, fol. 12).

deux : « le Roy perd un bon vaisseau, ses armateurs leur bien, trois cents hommes leur liberté et la meilleure partie de leur vie », écrit Pontchartrain à l'armateur de Beaubriand (1). — « Cela n'engagera pas le Roy à donner de ses vaisseaux à de jeunes capitaines Maloins (2) ».

Du Guay-Trouin relève le gant. Il contraint un vaisseau de soixante-dix canons, la *Revenge*, à se réfugier dans un port des Sorlingues, puis se jette sur un convoi qui sort de la Manche. Le *Coventry*, de cinquante-quatre canons, est enlevé en moins d'une heure, avec douze navires marchands. Comme le vainqueur fait route sur Brest, il croise sa petite corvette *la Mouche*, qu'emmènent prisonnière deux lourds geôliers, la *Revenge* et le *Falmouth*. « Cet objet me mit tous les sens en agitation, écrit Du Guay-Trouin : quoique je fusse affaibly d'équipage et embarassé de toutes ces prises, je ne balanceay pas à mettre toutes mes voilles au vent pour les joindre. Alors, bien loin de soutenir la gageure, ils prirent la fuite honteusement (3) ».

Ils allaient se trouver aux prises avec une autre division française. Échappant à la croisière de blocus des contre-amiraux Whetstone (4) et Andries den Boer, Saint-Pol-Hécourt a quitté Dunkerque, le 31 juillet 1704, avec six vaisseaux si couturés de blessures que du *Jersey*, « le haut se sépare du bas » et si mal en point que les équipages ont « le dégoust et la crainte d'y estre embarquéz (5) ». Au

(1) 30 janvier 1704 (B[4] 174, fol. 453).

(2) Pontchartrain à Saint-Sulpice, 9 janvier (B[4] 174, fol. 81).

(3) *Vie de M.* Du Guay-Trouin, p. 80.

(4) Instructions au contre-amiral Whetstone, lui mandant de se porter immédiatement avec le *Lichfield*, le *Newcastle*, le *Dover*, le *Winchester*, le *Dragon*, les *Sorlings* et le *Worcester*, contre l'escadre de Dunkerque, 14-24 juillet 1704 (Record office, *Admiralty*, 2/32, fol. 280).

(5) Supplique de Simon Coulanges et de ses associés en « l'armement fait... sous le commandement de M. le chevalier de Saint-Pol » (Archives Nat., *Marine*, B[4] 28, fol. 171). — Saint-Pol monte *le Salisbury*, cinquante canons, deux pierriers, quatre cent treize hommes ; Cornil Bart *la Médée* ;

lieu de rencontrer, à l'ouvert de l'Océan, « tout ce qu'il y a de plus riche et de plus précieux dans la navigation », comme l'espèrent ses armateurs, il tombe sur les deux croiseurs rencontrés par Du Guay-Trouin, qui appartiennent à l'escadre rouge du contre-amiral Byng (1).

Le capitaine Kerr, assailli par deux vaisseaux de Saint-Pol-Hécourt, prend la fuite, malgré les soixante-dix canons de la *Revenge* (2), laissant sa conserve exposée aux coups de trois adversaires. Le *Falmouth*, qui n'a que cinquante-deux canons et deux cent soixante hommes, ne succombe qu'après une vigoureuse résistance. Le comte de Ferrière, « cavalier fort accompli et sans aucune tache », est tué ; son frère a la poitrine traversée ; D'Aulnay, le second de *l'Amphitrite*, est grièvement blessé (3), quarante-huit hommes à bord de *l'Amphitrite*, dix-neuf à bord du vaisseau de Saint-Pol, sont hors de combat. « Il seroit à souhaiter, disent ses commanditaires, que M. de Saint-Pol ne trouvast pas tant de navires de guerre, et plus d'Indiens et de riches interlopes (4) ».

Est-ce sa jonction avec le terrible bretteur malouin qui réalisera ce désir? — Du Guay-Trouin est sorti de Brest le 13 août : il va à la recherche de Saint-Pol, dont le capitaine Quiqueran de Beaujeu lui a apporté les signaux de reconnaissance. Une canonnade éclate le 16 août dans la brume? Est-ce Saint-Pol? Non, c'est le convoi anglais de

Ferrière *l'Amphitrite*; Nesmond de Brie *le Jersey*; Damas de Marillac *le Milford*; Trouin *l'Héroïne*.

(1) Record office, *Admiralty*, 2/32, fol. 92.

(2) Journal de bord de la *Revenge*, capitaine W. Kerr (Record Office, *Admiralty*, captains logs 4310, *Revenge*).

(3) Promu capitaine de vaisseau, d'Aulnay mourait peu de jours après. Il fut enterré le 7 septembre 1704 à Brest. Lettre de Château-Renault du 8 septembre (Archives Nat., *Marine*, B² 126, fol. 297).

(4) Lettre de Gastines. — Journal de Saint-Pol (B⁴ 26, fol. 75; B² 176, fol. 439; C⁴ 268, fol. 248). — Interrogatoire du premier lieutenant du *Falmouth*. Brest, 22 août (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 10570, fol. 190).

Virginie, dont la queue, coupée par le Malouin, laisse entre nos mains trois navires chargés de sucre, d'indigo et de coton pour une valeur de 400000 livres. Mais soudain surgissent au sud du cap Lizard deux vaisseaux de ligne britanniques, le *Rochester* et le *Moderate*, de soixante-quatre et cinquante-six canons. Est-ce Du Guay-Trouin qui supporta, comme il le dit, tout le faix de l'action? « Le combat fut chaud : Des Marques en eut tout l'honneur », prétendait au contraire un brave, qui avait, au cours d'un duel vergue à vergue avec *l'Hirondelle volante*, reçu « une mitraille de canon dans la teste (1) ». Démuni de soixante de ses meilleurs matelots qui formaient les équipages de prise, *le Jason* essuya des deux bords des salves qui hachèrent ses voiles ou les coiffèrent sur le mât, puis d'autres, qui l'enfilèrent de bout en bout. « Par une permission particulière de la Providence », il se dégagea et, rallié par *l'Auguste* de Des Marques, obligea les deux dogues anglais à lâcher prise (2).

Avec sa maladresse coutumière, Pontchartrain écrit à Du Guay-Trouin des lettres hautaines et dures, de nature à le décourager : « La mauvaise conduitte de vostre frère qui commande la frégatte *la Valleur* », exige qu'on le déboute de ses fonctions (3). « Je suis fasché que vostre course est si mal réussi et que vous n'ayez pu rencontrer la flotte de la Jamaïque (4) ».

Voici quelle fut la réponse des deux frères. Le 22 no-

(1) Quiqueran de Beaujeu. Lettre de lui, en date du 13 juin 1704, à Brest (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 26, fol. 118).

(2) *Vie de M.* Du Guay-Trouin, p. 24. — Archives Nat., *Marine*, dossier d'Escoyeux. — Journal du sieur de Beaujeu-Quiqueran, 12-24 août 1704 (B⁴ 26, fol. 111). — Cunat, p. 199, note. — Lettre du maréchal de Château-Renault, déclarant « fort incommodé » le vaisseau de Du Guay-Trouin Brest, 25 août (B³ 126, fol. 289). — Pontchartrain à Du Guay-Trouin, 13 août et 20 août (B² 176, fol. 368 v°, 439).

(3) 2 juillet 1704 (B² 176, fol. 18).

(4) 15 octobre 1704 (B² 177, fol. 147).

vembre 1704, à l'entrée de la Manche, deux grands vaisseaux « arrivèrent vent arrière sur nous, écrit Du Guay-Trouin. Nous leur épargnasmes la moitié du chemin. A bout touchant », le Malouin reçoit la bordée de l'*Elizabeth*, mais riposte avec tant de violence qu'il abat cinquante-sept hommes : le capitaine Cross, bien qu'il ait un équipage de trois cent quatre-vingt-quinze hommes, perd la tête, quitte le pont et ses hommes leur poste de combat, en voyant parées nos compagnies d'abordage. Un vaisseau de ligne de soixante-dix canons est à nous. Cross, à son retour en Angleterre, sera condamné à la prison à vie. Sa conserve, le *Chatham*, de quarante-huit canons, capitaine Bokenham, s'est enfuie (1).

Un corsaire flessinguois, rencontré chemin faisant vers Brest, eut une tout autre attitude. Et pourtant le *Walger* n'avait pas plus de quarante canons, avec deux cent vingt hommes. « Il eut l'audace d'arriver sur moi, dit Du Guay-Trouin. Détachant au plus viste deux sergents pour aller chercher des haches d'armes, des sabres, des pistolets et des grenades, je fis pousser mon gouvernail à venir au vent, affin de segonder le deissin qu'il avoit. Il ne fit que toucher mon bossoir ». Quatre salves à mitraille « le rasèrent comme un ponton. L'épée à la main, teste levée, essuiant une gresle de coups de fusil, ce brave corsaire ne se rendit qu'à la dernière extrémité. Je suis mesme fasché d'avoir oublié le nom d'un si brave homme (2) ». Il s'appelait Jacob Hugge.

Un de ses compatriotes le vengea. Du Guay-Trouin, nonobstant le ministre, avait laissé à son frère Nicolas-François Trouin, « dont l'application promettait infini-

(1) Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 10570, p. 191. — B² 177, fol. 729. — *Vie de* Du Guay-Trouin. — Charnock, t. II, p. 386, note. — Clowes, t. II, p. 507. — Abbé J. Poulain, p. 108.

(2) Déclaration de prise (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 10570. p. 279.) — *Vie de* Du Guay-Trouin.

ment », le commandement de *la Valeur*. La petite frégate, qui n'avait que vingt-six canons, n'hésita pas à livrer bataille à un corsaire flessinguois de quarante-quatre canons, dont « elle essuïa deux abordages successifs sans plier ». Mais passant à l'attaque, François Trouin eut la hanche brisée et dut rompre le combat. Il arriva mourant à Brest (1).

Du Guay-Trouin a failli succomber, lui aussi. Un vaisseau solitaire a esquissé un mouvement de retraite et a pris chasse en voyant briller aux feux du soleil couchant le lion doré du *Jason*. « Le jour s'estant fait », le Malouin se trouve au milieu d'un essaim de quinze vaisseaux britanniques. A la bordée à bout portant du *Worcester*, de cinquante canons, qu'il laisse passer « ventre à terre », il riposte par une meurtrière décharge à mitraille. Mais « harcelé jusques à près de minuit, entouré de toutes parts », les voiles inertes, il attend l'aube du 17 août, résolu de succomber avec honneur, et, « teste baissée, d'aborder debout au corps le commandant de l'escadre, remarquable par trois feux à la poupe et un à sa grande hune... Demie heure avant le jour, il se forma une noirceur à l'orison par le travers de notre bosseoir de tribord. Le vent alloit venir de ce costé-là ». Silencieusement, *le Jason* oriente ses voiles « pour resevoir la fraischeur qui s'avanceoit. Les ennemis qui dormoient en seureté, perdent un temps considérable à revirer ». Le capitaine du *Worcester*, Richard Canning (2), essaie de lui barrer la route; mais Du Guay-Trouin, le saluant de rudes bordées, sort triomphant du cercle de mort qui l'enveloppe.

(1) Archives de Saint-Malo, GG. 66.

(2) Clowes, t. II, p. 508. C'est le navire que Du Guay-Trouin appelle *l'Honster*.



DU GUAY TROUIN EN 1712

(Tableau appartenant à la comtesse Le Nepvou de Carfort.)

VI

MORT GLORIEUSE DE SAINT-POL-HÉCOURT
(31 octobre 1705).

Attristé par les désastres de nos armées en 1705, Saint-Simon écrivait : « La mer auroit esté plus heureuse, par la quantité de riches et de grosses prises de nos armateurs, sans la mort de Saint-Pol, qui s'y étoit le plus signalé (1) ». Saint-Pol-Hécourt n'avait point cessé de courir la mer du Nord. Le 19 mai 1704, *le Salisbury* qu'il montait, livrait bataille à un vaisseau de cinquante canons, le *Wulverhorst*, le désemparait, lui abattait une cinquantaine d'hommes et obligeait le capitaine Mauritz Sels à se rendre (2). Mais sa conserve, *le Protée*, du capitaine de Roquefeuil, fut moins heureuse. Trois fois, la *Raadhuis Van Harlem*, de quarante-quatre canons, repoussa l'abordage en nous mettant quarante hommes hors de combat, dont l'enseigne Du Bois de Laval : il avait lui-même des pertes élevées; mais sous l'énergique commandement de Jacobus Teengs, il parvint à regagner Le Texel, qui n'était qu'à deux lieues. Si bien que les officiers du *Protée* faillirent passer en conseil de guerre pour n'avoir pas réussi (3).

(1) SAINT-SIMON, t. XIII, p. 166.

(2) Lui, il perdait le chevalier de Marillac d'Esternes, un aide-major et six tués. Vingt hommes étaient blessés.

(3) Relation de Roquefeuil (*Mercure galant*, mai 1705, p. 441). — « Journal de la navigation de M. de Saint-Pol, à bord du *Salisbury*, à la mer, le 23e mai 1705 » (Archives Nat., *Marine*, B4 28, fol. 7, 167; B2 173, fol. 155; B2 178, fol. 218; C4 269, fol. 93). — Bibl. communale de Dunkerque, ms. 00, lettre de Barentin. Ypres, 30 mai 1705. — Ordre de faire passer en conseil de guerre les officiers du *Protée*. 3 juin (B2 173, fol. 193 v°). — Lettre du kommandeur Teengs à l'amirauté d'Amsterdam. A bord du *Raadhuis*, 21 mai (DE JONGE, t. IV, B, p. 401). — H. MALO, *La grande guerre des corsaires. Dunkerque (1702-1703)*, p. 43.

En juin, en août, nouvelles croisières de Saint-Pol, qui va au-devant d'une flotte de Saint-Domingue pour la protéger. Il repart en campagne le 30 octobre 1705 avec ses habituels compagnons d'armes et avec le héros du combat livré par *le Téméraire* en 1694, le capitaine Descoyeux, qui remplace, pour cause de maladie, le vicomte de Surgères. Cinq capres et un Malouin se sont associés à lui. Par un étrange pressentiment, il a écrit au ministre qu'il se sent arrivé à « la dernière course » de sa vie. Il vient de prendre huit dogres anglais, quand, le lendemain le 31 octobre 1705, paraissent onze flûtes de la Baltique sous trois convois, le *Pendennis* et le *Blackwall*, de cinquante canons, les *Sorlings*, de trente-deux. Laissant aux corsaires le soin d'amariner les flûtes, Saint-Pol se porte contre le *Pendennis*, qui arbore la flamme du commodore John Foljambe, Roquefeuil contre le *Blackwall* de Samuel Martin, Hennequin contre les *Sorlings* de William Correy. Descoyeux n'entrera en ligne, avec son navire mauvais marcheur, qu'à la fin du combat et pour tomber, le bras emporté (1).

A peine Saint-Pol a-t-il crié : « Enfans, à l'abordage », qu'une balle l'atteint en pleine poitrine et l'oblige, mortellement blessé, à passer le commandement au capitaine de frégate comte d'Illiers.

Foljambe, dégagé d'étreinte, s'est jeté sur Roquefeuil, aux prises avec le *Blackwall*, à demi vaincu et bientôt amariné. « Il n'y eut pas, du règne du Roy, une action pareille à celle du *Protée* : car il est de fait qu'après avoir enlevé

(1) Les vaisseaux français en ligne étaient :

Le Salisbury, Saint-Pol....................	52 canons,	340 hommes :
Le Protée, de Roquefeuil....................	48 —	338 —
Le Jersey, Hennequin....................	30 —	257 —
Le Triton, Descoyeux....................	50 —	308 —

Les corsaires, armés de seize à trente canons, étaient *l'Héroïne*, de François Bart, *la Revanche, le Comte de Toulouse, le Grand Soleil, le Petit Soleil, la Sirène, le Joyeux*.

de bâbord un vaisseau percé pour cinquante-huit canons, il en enleva un autre venu l'aborder de stribord, malgré tout le désordre et la confusion où se trouve un vaisseau qui vient d'en enlever un autre plus fort que luy. Un vaisseau de quarante-six canons en enlevait en une heure et demie deux de cinquante, et quels vaisseaux! Pleins de monde, commandés par des gens de valeur, dont le premier attendit bravement l'abordage et l'autre vint encore plus bravement aborder luy mesme. Cette action qui n'a point de pareille », vaudra au gentilhomme du Rouergue une renommée assez durable pour le maintenir jusqu'à sa mort presque octogénaire dans le service actif.

Les *Sorlings* ont été capturées par Hennequin, si bien qu'au prix de quatre-vingts tués, toute une escadrille de dogres et de flûtes, — dix-huit bâtiments et trois vaisseaux de guerre, — entra prisonnière à Dunkerque le lendemain du jour des Morts. Le glorieux marin qui avait donné le branle à la victoire, Saint-Pol-Hécourt, fut enseveli dans un des caveaux de l'église Saint-Éloi, non loin de son ami Jean Bart. Il mourait pauvre. La cassette qu'il avait remise au gardien des Capucins, contenait une lettre où il recommandait au roi ses neveux : à quoi Louis XIV ne faillit point, en nommant enseigne Saint-Pol-Du Fay (1).

(1) Archives Nat., *Marine*, B² 182, fol. 366, 479, 525, 580; B² 183, fol. 535, 641, 764; B³ 127, fol. 264-315; B³ 133, fol. 12, 15; B⁴ 28, fol. 163-175. — Archives de la Guerre, vol. 1839, fol. 19; et vol. 1900, fol. 31. — *Mercure galant*, novembre 1705. — MANCEL, *Le chevalier de Saint-Pol*, p. 62. — Henri MALO, p. 46.

VII

FORBIN, CHEF DE L'ESCADRE DE DUNKERQUE

Défaite du convoi hollandais de la Baltique (1706), du convoi anglais de Portugal et de la flotte hollandaise de Moscovie (1707).

Qui succédera à Saint-Pol-Hécourt dans le commandement de l'escadre du Nord? — Beaujeu y prétend. Mais une croisière infructueuse vaut au commissaire Du Guay ce compliment ministériel : « Quand vous ferez de pareils projets, ayez attention de mieux choisir votre monde ». Un autre choix fut plus heureux, celui de Claude de Forbin-Gardanne. Il n'existait peut-être pas « dans toute la marine un officier plus propre à la guerre de ce pays; il la possédait en perfection, l'emportant mesme sur feu M. de Saint-Pol (1) ».

Sa tâche s'aggrava d'une défaillance de nos alliés. Les vaisseaux de guerre et les corsaires d'Ostende, qui, sous drapeau espagnol, nous avaient plus d'une fois prêté leur concours (2), bloqués par l'escadre rouge du vice-amiral Stafford Fairborne, tombèrent en son pouvoir, lorsque Ostende capitula le 6 juillet 1706, après un violent bombardement par terre et par mer (3).

C'est le moment où Forbin donne dans l'éventail des

(1) Du Guay à Pontchartrain (B^3 133, fol. 512. — H. MALO, p. 51).

(2) Notamment en 1704, sur les côtes de Galice, *la Reina de Spagna* et deux autres ostendais avaient repris *la Duchesse de Châtillon* (B^3 124, fol. 362).

(3) Trois vaisseaux espagnols de 70, 50 et 40 canons, *Santa Maria*, *Flandria* et *Reina de Spagna*, et cinq corsaires furent capturés (CHARNOCK, t. II, p. 153).

routes suivies par les convois anglais et hollandais qui viennent des Indes, de la Moscovie, de la Baltique, du Spitzberg, long-courriers, baleiniers, charbonniers, dont la capture peut causer « un grand dérangement à Londres (1) ». « Des ennemis devant et derrière », un contre-amiral hollandais en travers de sa route, une escadre anglaise au Dogger-Bank, il va « faire de l'eau, et autres petis besoins », au cap Lindesnaes ou « Derneuse » en Norvège, après avoir expédié à Dunkerque sept prises faites par le travers de la Meuse. Puis il revient, par un crochet inattendu, guetter à Fair island, « à l'isle Féro », les navîres des Indes. Le 12 juillet 1706, à la nuit, Forbin joint la *Ville de Hambourg*, de cinquante-six canons, et le *Pèlerin de Fly*, de dix-huit, les double par une habile manœuvre et les oblige tous les deux à amener. A bord, il y avait dix caisses d'argent monnayé (2).

« Mr de Forbin, vous êtes bien heureux, lui dit le ministre; il n'y a eu en France que Mr de Turenne et vous qui ayez eu carte blanche ». — De Brest où il a mené ses prises, le marin provençal est revenu vers le Dogger-Bank, au travers de grosses escadres ennemies, pour tomber, le 2 octobre 1706, au milieu de l'énorme convoi de la Baltique, qu'illuminent une multitude de feux. « Les vents étaient au sud-ouest, les ennemis, sur une ligne au plus près du vent, l'amure à bâbord, en panne pour nous attendre », étaient dans l'ordre de bataille suivant :

Grypskerke, Hendrik Ravens.	40	canons;
Edam, Thys de Widt	44	—

(1) Instructions du 24 mars 1706 (B^2 173, fol. 316; B^2 189, fol. 609). — Saint-Clair, avec *le Triton*, contournera l'Écosse pour tomber sur les convois des Indes, 5 mai (B^2 173, fol. 333 v°).

(2) « Le chevalier de Forbin-Gardanne à Monseigneur, à bord du *Mars*, à 15 lieues de l'isle de Féro ce 13e juillet » ($B^4$31, fol. 73). — Déclaration de Forbin à l'amirauté de Brest (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 10570, fol. 289). — « Journal de la route qu'a faite le *Blackwal* », par Chasteauneuf, 2 juin-11 août (B^4 31, fol. 77). — H. Malo, p. 55.

Kampen, Martin Corlee	44 canons;
Raaf, Adriaen Braak	44 —
Groningen, Adriaen Gouwenaar	44 —
Hardenbroeck, Jan de Meyer	50 —

« Par la trompette du porte-voix », Forbin crie à ses capitaines qui défilent à sa poupe : « Aux *Sorlingues* et à *l'Héroïne* le navire de queue; au *Jersey*, celui de devant; à *la Dryade*, le troisième; le Mars attaquera le commandant; *le Blackwall*, le matelot d'avant; *le Salisbury*, celui de la tête ». Et le comte d'Hennequin, François Bart, Lanquetot, Van Crombrugghe, Forbin, Tourouvre, dans l'ordre fixé prennent leur poste de combat (1).

Il est huit heures du matin, le vent est frais; il y a de la mer; Forbin a hissé le signal d'abordage. Et sans tirer, il va droit au *Raaf*, qui arrive sous le vent de son matelot pour placer *le Mars* entre deux feux. Forbin tire alors des deux bords, fait pleuvoir sur son adversaire balles et grenades et l'accroche : « Nous sommes les maîtres : j'ai tué le capitaine », crie de l'arrière du *Raaf* le garde-marine d'Escalis, qui a vu tomber à ses côtés l'enseigne de Pallas et le capitaine de frégate de Bresme. Le matelot du kommandeur hollandais tente une rescousse, que *le Blackwall* du chevalier de Tourouvre arrête net, mais en

(1) Combat naval du 2 octobre 1706 :

Mémoires du comte de Forbin, t. II, p. 203. — Rapports du « chevalier de Forbin-Gardanne. A bord du *Mars*, mouillé en dehors des bancs de Dunkerque ». 14 octobre (Archives Nat., *Marine*, B[4] 31, fol. 66), 18 octobre (Sourches, t. X, p. 129); — du chevalier de Tourouvre. « A bord du *Bleckoual*, le 15[e] octobre » (B[4] 31, fol. 51. — Sourches, t. X, p. 203); — du commissaire Soubras. A bord du *Mars*. 14 octobre (B[4] 31, fol. 53; F[2] 24, fol. 47); — du marquis de Lanquetot, du comte d'Hennequin. « A bord du *Sorling*, 13 octobre » (B[4] 31, fol. 61, 63); — de l'ancien officier de marine Du Piloy, embarqué sur *l'Héroïne*. Dunkerque, 15 octobre (*Mercure galant*, octobre 1706, p. 257); autre relation, p. 263; — de François Bart (Bibl. communale de Dunkerque, ms. 00). — Faulconnier, t. II, p. 137. — H. Malo, p. 58. — *Mercure historique*, t. XLI, novembre 1706, p. 581. — J. C. de Jonge, t. IV. B, p. 406.

s'accrochant si malheureusement que les bosses d'une ancre ennemie forment grappin dans ses porte-haubans. A peine les a-t-il dégrafées qu'il doit, ainsi que *le Mars*, s'éloigner en toute hâte; le *Raaf*, à peine amariné par le lieutenant d'Olonne, est en feu et saute en l'air.

Forbin connaît l'autre danger, celui de l'eau : « On nageait entre les ponts. Sans poulaine, sans éperon et sans civadière, toutes les tringles du beaupré emportées, les mâts chancelants, les voiles en morceaux », *le Mars* est pris à partie par deux nouveaux adversaires, dont l'un tire à bout portant. « Présentant au vent le côté malade », il écrase de son feu l'imprudent, qui demande quartier, mais que, faute de monde, Forbin ne peut amariner.

Le Jersey du marquis de Lanquetot a été sévèrement reçu par Adriaen Gouwenaar. Une effroyable décharge du *Groningen* a jeté bas le lieutenant de vaisseau de Barentin, l'enseigne d'Estry, le second maître, le premier contremaître, une trentaine d'hommes. La compagnie d'abordage, saisie de panique, abandonne le pont. Il est impossible aux officiers de la rallier. Les grappins se rompent, alors que le *Groningen* est près de couler bas.

Contre le vaisseau de queue, contre le *Hardenbroeck* de cinquante-deux canons, manœuvraient deux petites frégates de vingt-huit et quatorze pièces, *les Sorlingues* et *l'Héroïne*. « Je rusay avec luy, — écrivait le comte d'Hennequin qui commandait la première, — et ne luy présentay jamais que l'avant. M. Bart l'aborda à l'espaule du vent, ce qu'il exécuta avec beaucoup de valeur. Dans ce temps, mon équipage sauta à bord, se rendit maistre du gaillard derrière et de la chambre du corps de garde. Le capitaine hollandais appellé Jean de Mais [Meyer] a esté tué avec tous ses officiers à la teste de son équipage. J'ay trente hommes tués ou blessés. Nos deux équipages unis n'égaloient pas celuy du Hollandois en nombre ». Le

Hardenbroeck, dont le lieutenant de vaisseau de L'Isle-Kerlo prit le commandement, n'avait pas moins de soixante-dix tués et bléssés. « Les Hollandois sont de bonnes gens, concluait Forbin; ils ne visent guère à tuer les hommes; tous leurs coups s'adressent aux mâts ».

Forbin est vainqueur. Il ne se plaint que d'une de ses frégates, *la Dryade*, « un vray craquelin », qui n'a pu, de ses quarante-quatre canons, mater son adversaire. Quelques semaines plus tard, elle se réhabilitera un peu en livrant bataille à trois navires hollandais, qui, à eux trois, ont plus de cent canons. La rencontre eut lieu le 13 janvier 1707 près de Flessingue. « Je me suis battu depuis cinq heures après midy jusques à une heure après minuyt, écrivait le capitaine Van Crombrugghe (1). J'ay eu quarante-cinq hommes hors de combat. Les dits navires se sont retirés démastés; et si la plus grand part de mon équipage ne m'eut abandonner, tant soldats que matelots, j'espérois d'avoir pris quelques-uns, tout blessé que j'estois à la teste et à l'estomach. Il n'y a que mes officiers majors et officiers mariniers qui se soient quitter de leur devoir ».

Une frégate plus petite encore, *le Zéphir*, de vingt-quatre canons, se couvrait de gloire en livrant victorieusement bataille à deux vaisseaux flessinguois de cinquante-quatre et quarante canons (2). Une autre frégate dunkerquoise de semblable taille, *l'Écureuil*, enlevait, le 22 février 1707, une flûte ventrue, l'*Unité*, qui allait de Dublin à Londres. Et quelle ne fut pas la surprise du capitaine Louis Le Dée de trouver, à côté d'un amas de suif, de cuirs, de beurre et de chandelles « en cueillettes », deux

(1) De Gravelines, le 28 janvier 1707 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 32, fol. 65). — Autre rapport de Delépée, 27 janvier (fol. 63).

(2) « Relation d'un combat rendu par M. de Blanque, commandant la frégate du Roy *le Zéphire* de Dunkerque, armé de 24 pièces de canon, contre un vaisseau flessingois de 54 pièces », *la Grande Perle*, assistée de *la Petite Perle*, de 40 canons (B[4] 32, fol. 53).

atlas, qui n'étaient autres que de précieuses cartes de l'Irlande, dressées par William Petty. L'*Unité* appartenait à lord Petty, comte de Sherburne, fils du savant auteur des Atlas. Ce précieux butin, déposé à la Bibliothèque du Roi, est l'un des joyaux du fonds anglais de la Bibliothèque Nationale (1).

Le 11 mai 1707, Forbin reprenait la mer avec huit vaisseaux et quatre barques longues. A peine a-t-il quitté Dunkerque, qu'une escadrille de corsaires paraît, tirant le canon, pavillon en berne, pour demander du secours. Cornil Saus, commandant les frégates royales armées par la Chambre de commerce (2), vient d'être désemparé par un Flessinguois, qui lui a abattu son second et son gendre. Il brûle de se venger; et justement, l'approche d'une flotte marchande sortie des Dunes va, Forbin aidant, lui permettre de satisfaire sa rancune.

Le 13 mai, le contact était pris à six lieues à l'ouest de Beachy Head, à la hauteur de Quef. Cinquante-six bâtiments transportaient à Lisbonne et aux Indes des munitions, des marchandises et des troupes, sous la protection des trois vaisseaux du baron Wyld, *Royal Oak*, *Grafton*, *Hamptoncourt*, de 76, 70 et 70 canons, et d'une frégate de 40 canons.

« J'avois souhaité avec trop d'ardeur de les joindre pour

(1) Louis J.-J. Goblet, *La transformation de la géographie politique de l'Irlande au dix-septième siècle dans les cartes et essais anthropogéographiques de sir William Petty*. Nancy-Paris, 1930, in-8°, t. II, p. 21. — Léopold Delisle, *le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, t. I, p. 333.

(2)

Victoire, Cornil Saus	24	canons,	180	hommes;
Fortune, Nicolas Baeteman	22	—	150	—
Reconnaissance, André Bart	26	—	124	—
Esperance, Cornil Bernard	26	—	180	—
Comte de Toulouse, Léonard Schrives	28	—	200	—
Chevalier Bart, Jacques Larmès	22	—	153	—
Duc de Vendôme, Jacques Glasson	24	—	185	—
Reine d'Espagne, Cornil Helderson	12	—	50	—

les laisser échapper, écrivait Forbin. Le sieur de Roquefeuil et le chevalier de Nangis eurent ordre d'aborder le vaisseau de l'arrière ; les sieurs de Hennequin et de Vesin devoient faire la même manœuvre sur celui de l'avant-garde; et moi, suivi du comte d'Ilié, je me réservai d'avoir à faire au commandant. Je laissai, pour nous secourir en cas de besoin, les sieurs de Tourouvre, Barth et les quatre barques longues (1). Pour les corsaires, ils avoient ordre d'attaquer les marchands ».

Impatient de la lenteur de Roquefeuil qui se réglait sur son chef, Tourouvre fonce sur le vaisseau de queue, le *Hamptoncourt*, l'accroche mal et reçoit une meurtrière bordée qui couche bas le capitaine de la compagnie d'abordage de Feydeau, l'enseigne de Villiers et une trentaine d'hommes. Roquefeuil et Nangis accourent à la rescousse : le lieutenant de vaisseau de Sainte-Honorine a les deux mains emportées, l'enseigne de Kerloret est blessé au visage, le garde-marine Vincheguerre a une jambe coupée, une trentaine de leurs hommes gisent près d'eux. Mais l'ennemi faiblit : le capitaine du *Hamptoncourt*, Clements, est mortellement frappé : sabré, criblé d'éclats de grenades et de balles, pourchassé de pont en pont, son équipage se rend (2).

(1) Voici l'effectif de l'escadre de Forbin :

MARS, FORBIN	60	canons,	400	hommes;
Salisbury, de Vezins	50	—	330	—
Blackwall, de Tourouvre	54	—	350	—
Protée, d'Illiers	48	—	330	—
Jersey, François Bart	40	—	280	—
Dauphine, Roquefeuil	56	—	380	—
Dryade, Van Crombrugghe	40	—		
Griffon, de Nangis	44	—	320	—
Fidèle, d'Hennequin	56	—	381	—

Quatre barques longues de huit canons, soixante hommes, chacune (Archives Nat., *Marine*, B² 196, fol. 1191; B³ 177, fol. 374; F² 26, fol. 371. — Archives de la Guerre, vol. 2021, fol. 418).

(2) Combat du 13 mai 1707 :

Rapports de « Forbin-Gardanne. A bord du *Mars*, en radde de Dun-

Aux prises avec le *Grafton*, qui l'a « attendu sans branler », Forbin abat de sa main trois canonniers et « un homme vêtu de gris de fer, qui, l'épée à la main, donnoit des ordres » et qui n'était autre que le capitaine de vaisseau Edward Acton. Notre compagnie d'abordage n'a encore qu'une vingtaine d'hommes sur le gaillard ennemi, quand un boulet coupe la chaîne de nos grappins. Isolés, l'enseigne d'Escalis et seize de ses hommes sont massacrés, le garde-marine Geslin percé de balles; le lieutenant d'Olonne, criblé de coups de sabre, lutte désespérément. Mais voilà que deux autres de nos vaisseaux, ceux d'Hennequin et Tourouvre, se portent au secours du dernier survivant. Cette fois, le *Grafton*, démâté, est réduit à abattre son pavillon. Deux vaisseaux de ligne, de soixante-dix canons et quatre cent soixante hommes d'équipage, sont à nous, « deux vaisseaux de la nouvelle construction d'Angleterre et admirables, au dire de tout ce qui les a vus ». Mais il y a tant « de bras et de jambes emportées parmi nos officiers », que Forbin est réduit à confier l'une des prises à un valétudinaire à qui « le laict d'annesse est ordonné pour rétablir sa poitrine », au chevalier de Coursérac. L'aumônier du *Mars*, un Parisien « qui n'avoit jamais perdu de vuë les tours de Notre-Dame », fait le serment de ne plus retourner à la mer, « quand le Roy le feroit amiral » (1).

Le baron Wyld a été plus heureux. *Le Salisbury* qui lui

kerque, 14e may » (Archives Nat., *Marine* B4 32, fol. 68); de Roquefeuil, capitaine de *la Dauphine*. 14 mai (fol. 103); — d'Hennequin, capitaine du *Fidèle*. 15 mai (*Mercure galant*, mai 1707, p. 304); — du garde-marine Du Gué et du chevalier de Nangis (Sourches, t. X, p. 318. — *Gazette de France*, 1707, p. 238). — Autres rapports (B3 142, fol. 225). — Rapports des corsaires (C4 272, fol. 56; F2 26, fol. 623). — *Mémoires du comte de* Forbin, éd. de 1729, t, II, p. 229. — Archives de la Guerre, vol. 2022, fol. 58. — H. Malo, p. 64. — Burchett, p. 718. — Clowes, t. II, p. 511.

(1) B4 26, fol. 134.

livre bataille, a perdu son capitaine Le Vezou de Vezins, tué, son second, le baron d'Acy, grièvement blessé. Hennequin tente vainement de couper la route au fugitif : les canons du *Fidèle*, à chaque coup de roulis, « labourent » la mer, si bien que le *Royal-Oak*, « le Chêne Royal », parvient à s'échapper et à s'échouer, avec onze pieds d'eau dans la cale, à l'est de Dungeness. La frégate de quarante canons s'est dérobée aussi, laissant nos corsaires fourrager à loisir dans le convoi et capturer vingt-deux bâtiments, qui se joignirent, comme butin, aux deux vaisseaux de ligne.

Au prix de deux cent vingt tués et blessés, nous avions fait douze cents prisonniers. La victoire, dont Louis XIV se fit le héraut (1), valut à Forbin et Nangis les brevets de chef d'escadre et de capitaine de vaisseau. « Un homme plein de valleur qui n'avoit ny l'esprit, ny les manières d'un matelot », le maître d'équipage Pomet, fut promu lieutenant de frégate.

Les vides de ses équipages comblés avec les matelots des galères et des barques longues, Forbin reprend la mer pour une croisière que préconise un sieur Pletz. Il s'agit d'aller s'embusquer non loin de la rivière de Kola en Laponie, sur la route des convois hollandais, anglais et hambourgeois qui se dirigent vers la mer Blanche (2).

Et Forbin de monter vers les mers « où il n'y a point de nuit », si peu connues de nos équipages qu'il compte, pour se guider, sur les cartes et les pilotes de ses prises. Dans un manteau de brumes opaques qui l'obligent à tirer le canon, à sonner la cloche et à battre la caisse pour éviter que ses frégates s'entre-choquent, le 21 juillet, non loin des

(1) Louis XIV à Amelot, ambassadeur en Espagne. 16 mai 1707 *(Correspondance de Louis XIV avec Amelot*, éd. DE GIRARDOT, t. I, p. 201).

(2) « Mémoire d'une entreprise à faire par une escadre de dix vaisseaux et deux fluttes du Roy en la présente année 1705 », par Pletz. Dunkerque, 20 janvier 1705 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 28, fol. 64).

îles Lofoten, une éclaircie lui laisse apercevoir la flotte de Moscovie, qu'escorte le *Swallow* du capitaine Haddock : — « Combien êtes-vous? demande Forbin à un capitaine nommé Nenyon, amené à son bord le 19 juillet. — Douze navires, ceux que vous venez de prendre. — C'est faux, réplique Forbin. Je sais que l'amiral Whetstone n'est pas loin des Shetland (1) ».

Le 27 juillet 1707, dans un endroit où il s'est mis « à l'abry du vent, à Kilduin, le feu de joie » de dix-neuf prises célèbre un butin de 1 200 000 livres que *la Dryade* emporte vers Dunkerque. — « Déchiffrez au plus tost », ordonne Pontchartrain en recevant la missive de Forbin.

Afin que les Lapons, « peuple grossier et ignorant, admirent la grandeur du Roy, et se souviennent que les armes du Roy sont à redouter jusques aux extrémités » de la terre, il leur a laissé pour trophées les carcasses des navires brûlés. Mais pourquoi fuyent-ils épouvantés? Un vieillard qui s'approche en tremblant et en multipliant les signes de croix, en donne la raison. Les Anglais nous avaient représenté comme des anthropophages : or, « vieux comme il étoit, il ne seroit pas bon à manger ». « Les Laponois » s'apprivoisèrent si bien, qu'à Wardœhus, où s'étaient réfugiés les débris de la flotte hollandaise de Moscovie, culbutée le 12 août, ils offraient de nous indiquer les cachettes où les fuyards avaient enterré leurs richesses.

« Moralisons, Monseigneur, écrivait Forbin dans une lettre qu'une vedette porta au bureau de poste de Masterland. Voilà dix-sept bâtiments hollandais, quinze anglais, un de contrebande, un ambourquois qui font trente-quatre; cela joint feroit une grosse flotte. Si vous y vouliez joindre les vingt-deux pris dans la Manche, cela feroit cin-

(1) John Entick, *A new naval history*. London, 1717, in-fol. p. 664, note. — Clowes, t. II, p. 512.

quante-six. Quelle perte pour les ennemis, quel dérangement dans leur commerce! Je suis persuadé qu'en Angleterre, la populace est capable de se soulever. C'est votre petite escadre de Dunkerque qui fait tout ce désordre. Si *la Dauphine* et *le Fidèle* et les quatre corvettes eussent esté avec moy, nous aurions doublé la doze (1) ».

Le retour, par une route infestée d'escadres en embuscade, était un problème que Forbin résolut élégamment. « Les Provençaux ont bonne main; ils ne lâchent pas prise aisément ». Une barque longue porte à Götheborg le bruit qu'il s'achemine vers Dunkerque. Tous ses capitaines ont des plis cachetés à ouvrir en cas de séparation; car ce n'est pas vers Dunkerque qu'ils s'acheminent. Ayant donné le change, Forbin « mène son petit thrésor à Brest par la routte du Nord d'Irlande ». — « Toute votre conduitte, lui écrit le ministre (2), a tellement répondu à l'opinion que j'ay de vous, que je ne puis qu'en estre satisfait ».

VIII

BREST EN 1707

Brest, cette année-là, reprit la vie. Depuis l'armement de la flotte du comte de Toulouse en 1704, le port végétait.

(1) Rapports de Forbin et de Soubras. Brest, 24 septembre 1707 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 32, fol. 72-96; C⁴ 272, fol. 96), analysés sous le titre : « Relation ou précis du voyage du Nord que M. le comte de Forbin, chef d'escadre, a fait avec ... neuf frégates de quarante à cinquante-six canons, dont une n'étoit chargée que de vivres » *(Mercure galant*, octobre 1707, 1re partie, p. 159). — Autres relations (B² 173, fol. 520; B³ 142, fol. 273). — Faulconnier, t. II, p. 137 — H. Malo, p. 71. Rapports de Van Buren et de ses collègues Cortenbosch et Van Leeuwen, commandant les vaisseaux d'escorte de la flotte de Moscovie, adressés à l'amirauté d'Amterdam. Arkhangel, 3 septembre (J. C. de Jonge, t. IV, B, p. 457. — Clowes, t. I, p. 512).

(2) 5 octobre 1707 (B² 173, fol. 520).

La misère, par suite de la détresse du Trésor, y était devenue épouvantable. L'intendant Robert écrivait des lettres émouvantes au ministre qui n'avait pas le sou. Au 1er janvier 1707, il était dû aux ouvriers de l'arsenal douze mois de solde; leurs femmes s'attroupaient devant l'hôtel de l'intendance pour demander du pain, ayant dû pièce à pièce vendre leurs meubles (1). Le frère de Du Guay-Trouin n'y trouvait que deux vaisseaux propres pour la course, et quatre aux larges cales (2) pour les voyages au long cours. « Tout cela est bien triste (3) ». Soudain, les millions et les vivres affluèrent. Le 27 février 1707, une petite division entrait dans le port, bien modeste à la vérité, un vaisseau espagnol de cinquante-quatre canons et une patache d'avis de l'amiral Andrès de Pez, escortés de deux navires malouin et nantais. Mais le vaisseau avait à bord cent soixante tonnes d'argent et un présent de treize cent mille piastres que le vice-roi du Mexique, Francisco Fernandez de la Cueva, duc d'Albuquerque, offrait à Philippe V : le petit-fils, partageant avec son grand-père, remit à Louis XIV un million de piastres (4). Six autres millions de livres furent apportés plus tard à Brest par deux navires français (5).

Au début de mars, c'était tout un convoi de quatorze transports anglais qui y entrait, sous l'escorte de cinq vaisseaux de guerre d'Abraham Du Quesne-Mosnier. Il voguait vers Lisbonne sous l'escorte de deux vaisseaux de ligne avec « tout ce qu'il falloit pour raccommoder les troupes

(1) P. Levot, *Histoire de la ville et du port de Brest*. Paris, 1865, in-8°, t. III, p. 43.

(2) *L'Hercule* et *le Griffon*, de quarante-quatre canons ; *l'Élisabeth, le Glorieux, le Brillant* et *la Thétis*. Quatre autres « ne marchaient pas bien ».

(3) La Barbinais-Trouin à Beauvais-Le Fer. Brest, 16 novembre 1708 (Cunat, p. 220, note).

(4) Affaires Étrangères, *Espagne*, 72 et 73. — *Correspondance de* Louis XIV *avec M. Amelot*, t. I, p. 190. — Saint-Simon, t. XIV, p. 284 et 638.

(5) Le 27 juillet 1707 (Archives Nat., G^7 187, à la date).

angloises qui étoient en Espagne », vivres, poudre, boulets, fusils et selles, quand Du Quesne-Mosnier lui était tombé dessus et avait mis l'escorte en fuite (1). Du Quesne était reparti tout de suite en chasse, car les divisions Van der Goes et Dilkes appareillaient pour Lisbonne (2).

Pour avoir été imprudent, un de ses vaisseaux eut une cruelle mésaventure. *Le Bourbon,* de cinquante-quatre canons et trois cents hommes d'équipage (3), autorisé à « chasser de l'avant », sous le commandement de Paul-François de La Grange, comte d'Arquyen, se laissa entraîner à un « corps à corps », le 24 mars 1707, avec le corsaire *Neptunus* de Cornelis Gerrits, armé de quarante canons et de quatre petits mortiers dans les hunes (4). Le combat singulier durait depuis huit « horloges » d'une demi-heure, quand un second adversaire, le *Concordia,* de vingt-huit canons, capitaine Pieter Hamers, entra en ligne avec d'autant plus de vigueur que ses matelots étaient « presque tous François » ; un troisième ennemi se tenait en réserve à portée de canon.

Démâté, le perroquet de fougue à bas, « les sieurs de Polastron et Pontlevois tués, le chevalier de Marigny blessé, le maistre canonnier blessé, le second tué, le premier maistre blessé, le second tué, les contremaistres tués, en un mot presque tous les officiers mariniers et meilleurs hommes ors de combat, l'équipage comensa à s'ébranler. Je ne pouvois que mettre le reste de l'équipage à la boucherye et le faire échiner, écrivait le comte d'Arquyen. Je persay de mon espée deux soldats qui plioient. Je criay :

(1) Avis de Brest du 14 mars 1707 (*Gazette de France*, 1707, p. 144). — Dangeau, t. XI, p. 320, au 18 mars. — *Gazette d'Amsterdam*, nos XV, XVI et XXV. — Saint-Simon, t. XIV, p. 285.

(2) Louis XIV à Du Quesne. 28 février 1707 (Archives Nat., *Marine*, B² 173, fol. 442).

(3) Plus soixante-quinze soldats (F. Jégou, p. 298).

(4) J. C. de Jonge, t. IV, B, p. 474.

Aux armes blanches (1) ». Mais de la batterie, les officiers firent savoir que la résistance était à bout. Un vaisseau du roi se rendait à des corsaires. Ils eurent en récompense des coupes d'or.

Une autre escadre que celle de Du Quesne (2) s'apprêtait à Brest pour une destination plus lointaine. « En faisant beaucoup de mal aux ennemis, écrivait Louis XIV à Du Casse, nous pourrions sauver l'Amérique espagnolle et l'Espagne » ; et il prônait l'attaque de Van der Goes dans la Manche ou des garde-côtes anglais en Irlande, tout en sauvegardant, « par préférence à tout », l'arrivée de la flotte du Mexique (3). Du Casse était à la fois capitaine général d'Espagne et lieutenant général des armées navales de France (4). Pour avoir appareillé à Brest une semaine trop tôt (5), il manquera une occasion que saisiront Du Guay-Trouin (6) et Forbin, ses voisins dans notre grand port de guerre.

(1) Lettre du comte d'Arquyen. Portsmouth, 21 mars (B[4] 32, fol. 186). — *Le Bourbon* devint le *Gekronde Burg*.

(2) Les vaisseaux *Magnanime, Grand, Élizabeth, Glorieux, Achille* et la frégate *la Nymphe,* armés à Brest, que rallièrent les frégates *Diane* et *Atalante* armées au Havre. Instructions de Louis XIV à Du Casse. 31 août 1707 (Archives Nat., *Marine,* B[2] 173, fol. 506; B[4] 33, fol. 197).

(3) Instructions de Louis XIV à Du Casse. 26 janvier 1707 (B[2] 173, fol. 428).

(4) A la vérité, il ne fut nommé que le 25 décembre 1707.

(5) Le 12 octobre 1707.

(6) Du Guay-Trouin revenait d'une croisière assez médiocre où il n'avait capturé que deux bâtiments de vingt-quatre canons, l'*Amérique*, d'Amsterdam, et le *Postillon de Smyrne* (Journal de Du Guay-Trouin, du 1er juillet au 28 août 1707 : B[4] 32, fol. 147).

IX

DU GUAY-TROUIN ET FORBIN

Capture d'un second convoi anglais envoyé en Portugal (21 octobre 1707).

Notre service de renseignements (1) avait appris qu'une flottille énorme allait quitter Portsmouth avec des renforts d'infanterie et de cavalerie pour l'armée anglo-portugaise, que la défaite d'Almanza (2) avait fort éprouvée. Au lieu de risquer un coup de main sur Plymouth ou Wight, comme le proposait Du Guay-Trouin (3), il suffisait donc d'attendre au passage le convoi. Le 19 octobre 1707, Forbin et Du Guay-Trouin quittaient Brest avec six vaisseaux chacun (4). « Beau temps, écrit Forbin; vents d'est; dans l'Iroyse, nous nous sommes séparés; Du Casse a fait

(1) « Journal de Louis Chauvel et de Chauvel de Jonval, commandant les frégattes du Roy *la Flore* et *la Volage*, sortis de Dieppe le 19 juillet pour explorer les côtes angloises ». Dieppe, 26 juillet-29 octobre (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 32, fol. 55, 59).

(2) Le 13 avril. Le vainqueur était le duc de Berwick.

(3) B² 198, fol. 301 : Comte Le Nepvou de Carfort, p. 283.

(4)

Lys, Du Guay-Trouin	69	canons,	631	hommes;
Achille, chevalier de Beauharnois	64	—	525	—
Jason, chevalier de Coursérac	54	—	426	—
Amazone, chevalier de Nesmond	38	—	314	—
Gloire, de La Jaille	38	—	317	—
Maure, de La Moinerie-Miniac	50	—	377	—
Mars, Forbin	54	—	431	—
Griffon, chevalier de Nangis	44	—	349	—
Salisbury, Bart	50	—	353	—
Protée, de Beaujeu	46	—	361	—
Dryade, Van Crombrugghe	32	—	102	—
Blackwall, chevalier de Tourouvre	50	—	374	—

(Chiffres portés dans la liquidation des prises : Archives Nat., *Marine*, F² 66 : Le Nepvou de Carfort, p. 313).

sa route, Du Guay et moy celle des côtes d'Angleterre pour y chercher fortune. »

Le surlendemain, à l'ouvert de la Manche, ils se trouvaient à quatre lieues l'un de l'autre, lorsque Forbin renversa sa manœuvre, en hissant le pavillon de chasse. Le convoi anglais en route pour le Portugal était en vue, à dix lieues du cap Lizard (1).

Mais aucun « arrangement de combat » n'ayant été pris d'avance, Forbin vient en travers, un ris dans ses huniers, au lieu de se couvrir de voiles, « perroquets sur perroquets ». Stupéfait, Du Guay-Trouin, qui accourait, l'imite. Puis « vif comme il étoit », sans attendre sa jonction avec le Provençal, le Breton fonce sur l'escorte, qui est au ferme, couvrant la retraite des cent vingt-cinq voiles du

(1) Combat du 21 octobre 1707 :

Rapports du « comte de Forbin ». Brest, 27 octobre (Archives Nat., *Marine*, B[4] 32, fol. 89) ; — de Du Guay-Trouin, 28 et 31 octobre (fol. 159 ; E. Sue, t. V, p. 293) ; — de Coursérac (fol. 108) ; — de Beauharnois, 26 octobre (fol. 175) ; — de La Jaille, 26 octobre (fol. 178) ; — du chevalier de Nesmond, 28 octobre (fol. 183) ; — de Tourouvre, 31 octobre (Sourches, t. X, p. 420). — *Mémoires du comte* de Forbin, t. II, p. 262. — *Vie de* M. Du Guay-Trouin, p. 125. — « Préface » autographe de Du Guay-Trouin pour répondre aux allégations de Forbin (Archives de Ch. de La Roncière). — « Relation du combat rendu par M. Du Guay-Trouin » (B[4] 32, fol. 153 ; *Mercure galant,* novembre-décembre 1707, p. 243). — Lettre du chevalier de Treffalgan à son père. Brest, 28 octobre (D[r] A. Corre, *l'Ancien corps de la Marine*. Paris, in-8°, p. 479 note). — Bourde de La Rogerie, *Correspondance de la famille Thepault de Treffalgan*, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère,* t. XXVI (1900). — H. Malo, p. 80. — « Déclaration juridique des capitaines du *Ruby,* du *Chester* et du *Cumberland* » devant Guy du Coëtlosquet, lieutenant-général de l'amirauté de Brest, 31 octobre 1707 (Extrait authentique du temps, dans les Archives de Ch. de La Roncière) — Procès-verbal de la visite des prises, 21 novembre (B[4] 32, fol. 98 ; cf. C[4] 272, fol. 216). — L'empereur à Pontchartrain. Saint-Malo, 2 novembre (B[3] 145, fol. 316). — Clairambault à Pontchartrain. Lorient, 28 octobre (B[3] 148, fol. 271). — Arrêt du conseil des prises déclarant de bonne prise *la Providence* par le corsaire malouin *François-Desmarets*. 6 février 1708 (Archives du Finistère, Fonds de l'amirauté de Morlaix, B. 4163, fol. 67). — Comte Le Nepvou de Carfort, *La querelle de Forbin et de Du Guay-Trouin*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1910.

convoi. « Nous ne pouvions, sans une lâcheté qui n'auroit point eu d'excuse, laisser échaper cette flotte, écrira-t-il plus tard; c'estoit une nécessité de commencer le combat avec ce que j'avois de vaisseaux ».

Vite remis de sa méprise, le chef d'escadre Richard Edwards, qui croyait tout d'abord avoir affaire à « une trouppe de pirates », a formé ses cinq vaisseaux en ordre de bataille; le *Cumberland*, de quatre-vingts canons, qu'il commande, a pour matelots d'avant et d'arrière le *Chester* et le *Ruby*, de cinquante pièces, pour vaisseaux de pointe et de queue le *Devonshire*, de quatre-vingts, et le *Royal Oak*, de soixante-seize.

A chacun de ses capitaines, Du Guay-Trouin a assigné son adversaire : Beauharnois, Coursérac, La Moinerie-Miniac attaqueront le *Royal Oak*, le *Chester*, le *Ruby*; Nesmond donnera dans le convoi; le Malouin laisse le *Devonshire* à Forbin; lui, il attaquera le chef d'escadre ennemi, avec l'aide éventuelle de La Jaille.

Son équipage couché sur le pont, dédaigneux de la bordée du *Chester*, Du Guay-Trouin serre de près le *Cumberland*, feint de plier et, comme le chef d'escadre Edwards laisse porter, il revient brusquement au vent et se fait accrocher par ses grands haubans : « Dans cette situation, écrit le Malouin, toute mon artillerie et ma mousqueterie le labouroient de l'avant à l'arrière, sans qu'il put me tirer un seul coup de canon; ses ponts et ses gaillards furent en très peu de temps jonchés de corps morts les uns sur les autres ». La Jaille aborde le *Cumberland* par le travers; une pluie de grenades tombe de nos hunes; la charge bat; un maréchal des logis des gardes de la Marine, La Calandre, et le garde-marine Du Mené sautent à l'abordage; presque aussitôt, l'un d'eux agite un mouchoir blanc. Grièvement blessé, entouré de cent soixante-douze hommes hors de combat, Edwards se rend. Déjà son pavillon de

poupe a été enlevé en plein combat par un contremaître du *Lys,* nommé Toscan, qui s'est jeté à la mer avec le trophée conquis.

Beauharnois va également se rendre maître du *Royal Oak*, lorsque l'explosion d'une caisse de gargousses emporte le second pont et les gaillards de *l'Achille,* en mettant hors de combat cent vingt hommes, dont sept officiers. Libéré par là, « le Chêne Royal », pour la seconde fois dans l'année, nous échappe. Ce fut le seul.

Coursérac a jeté sur le *Chester*, capitaine Balchen, des grappins qui rompent; Nesmond le relève, mais broie son couronnement dans l'abordage; Coursérac retourne à la charge et vient à bout de son adversaire. Le *Ruby,* capitaine Peregrine Bertie, attaqué par La Moinerie-Miniac, dont Forbin a soutenu l'attaque, se rend aussi. Deux vaisseaux de cinquante canons, montés l'un de deux cent cinquante hommes, l'autre de deux cent quarante, sont à nous.

Restait le *Devonshire*, qui fuyait grand largue, en se battant en retraite. Tourouvre avait « brisé son beaupré sur la poupe de ce gros vaisseau dont l'artillerie formidable le hachoit en pièces ». Du Guay-Trouin se mit en travers de sa route; mais l'épaisse fumée de feux d'artifices destinés à nous aveugler empêcha l'abordage : et en trois quarts d'heure d'un feu très vif de mousqueterie, nous eûmes « près de trois cents hommes sur le carreau ». Furieux, Du Guay-Trouin en vient enfin au corps à corps, lorsque précipitamment, sur une observation du lieutenant de Breugnon, il fait couper à coups de hache les manœuvres enchevêtrées : le boute-hors de poupe du *Devonshire* est en feu; le vaisseau s'embrase; en un quart d'heure, tout fut fini. Des neuf cents hommes de Watkins, il nous fut « cruel » de ne pouvoir en sauver que trois, accrochés à « un débris ».

Deux corsaires, l'un malouin, l'autre dunkerquois, *le*

François-Desmarets de Gravé de Bouteville et *l'Amériquaine* de Le Franc, aident les vainqueurs à ramasser le gibier qui s'éparpille affolé. Aux quatre vaisseaux de ligne pris ou brûlés s'ajoute la capture de quinze transports, de cinq à six cents officiers, et d'un millier de chevaux, presque toute la relève et la remonte de l'armée anglaise en Portugal : « L'action était du nombre de celles que la postérité ne pouvait oublier ». Du Guay-Trouin la rehaussa par la noblesse de sa conduite, en traitant à table ouverte ses prisonniers, sans « rien épargner pour les divertir et pour leur faire oublier la situation où se trouvent ceux qui ne jouissent pas de leur liberté. L'émulation, entre gens d'honneur, ne les empesche jamais de se rendre réciproquement justice avec une joie et une satisfaction intérieure que les faux braves ne connoissent certainement pas ». Et de même que Tourouvre, envoyé à la Cour, jure de faire avancer le jeune chevalier de Treffalgan ou d'y « perdre son bonnet », de même Du Guay-Trouin ne s'occupe que d'obtenir des récompenses pour ses capitaines, une médaille d'or pour Honorat Toscan, une pension pour son second, Saint-Auban, qui a eu la cuisse emportée, un commandement en chef pour Tourouvre, qui n'est point cependant sous ses ordres, mais sous ceux de Forbin : « Je n'ai de ma vie connu un guerrier plus intrépide et en mesme temps plus modeste. Feu Ruiter, votre ami, en a-t-il fait autant? » demanda Louis XIV, en se tournant vers M. de Buscas.

— « Que si le Roy me jugeoit digne de quelque grace particulière, écrivait Du Guay-Trouin, j'espérois de sa bonté qu'il voudroit bien m'accorder, et à mon frère aisné, des lettres de noblesse ». « Vingt-huit combats ou actions très vives » livrés « avec beaucoup d'honneur » lui constituaient des titres plus que suffisants pour être adoubé chevalier : il ne le fut pas encore.

Et la gloire de son action lui fut contestée. — « Nous

aurions infailliblement enlevé toute la flotte, si M. Du Gué avoit agi avec un peu plus de circonspection », disait Forbin, qui avait été aussitôt en Cour s'attribuer le mérite de la victoire, alors qu'il n'avait pas plus de dix-huit tués et blessés, et Du Guay-Trouin des centaines. Non seulement il le dit, mais il le publia : ce qui motiva une violente réplique du Malouin dans une préface à la réédition de sa vie (1). Des dépositions des capitaines du *Cumberland,* du *Ruby* et du *Chester,* il résultait clairement que Forbin n'était pour rien dans la capture de l'escadre anglaise, dont l'honneur revenait à Du Guay-Trouin.

La sincérité, tel était en effet le trait dominant du Malouin, assez humble pour s'accuser de libertinage comme d'un vice incurable et parfois, au moment d'une attaque, d'une frayeur qu'il qualifiait de honteuse : « C'est après ce combat de l'honneur et de la nature que mes actions les plus vives ont esté poussées au-dela de mes espérances ». Aussi Du Guay-Trouin, dans la relation de la bataille où les capitaines de Forbin vinrent le rejoindre, n'hésite-t-il point à rendre justice à la bravoure de l'un d'eux : « M. de Tourouvre, suivi du vaisseau monté par M. Bart, s'avançoit pour aborder l'ennemi avec une intrépidité merveilleuse... Cet exemple de valeur me toucha, et je volay aussitost au secours de ce brave chevalier (2) ». Forbin n'avait point le même désintéressement.

En maquillant la vérité dans la relation qu'il fit au roi, Forbin espérait se pousser : « Je suis content de vous et de vos services », s'était borné à dire Louis XIV. Forbin n'était pas satisfait : « Il me paroissoit que la Cour devoit quelque chose à mes longs services. J'étois plein de ces pensées, lorsque le marquis de Villette, lieutenant général, mourut

(1) L'original, avec corrections autographes de Du Guay-Trouin, est en ma possession.

(2) Manuscrit autographe de Du Guay-Trouin. — Abbé Poulain, p. 257.

à Paris. Je souhaitois trop mon avancement pour m'endormir sur cette nouvelle ». — « Je ferois crier trop de gens », répondit Louis XIV au chef d'escadre provençal qui postulait la vacance. — « Si je ne dois rien attendre que dans mon rang, je serai crevé, s'écria Forbin. Je vais prendre le parti de mes anciens. Puisque tous leurs exploits se réduisent à gratter leurs tisons et à boire du vin de Champagne, je suis résolu d'en faire autant (1) ».

Pontchartrain ne le prit pas au mot, mais lui laissa entrevoir le fameux brevet de lieutenant général en cas de réussite d'une mission confidentielle.

X

CAPTURE DU « ROSSIGNOL » PAR LES GALÈRES DE DUNKERQUE

(5 septembre 1707).

L'idée d'un coup de main à faire en Angleterre entrait de plus en plus dans les esprits. Un simple lieutenant de frégate (2) n'envoyait-il pas à l'amiral cette suggestion : « Débarquez à Douvres cinq cents grenadiers vestus de rouge à l'engloize; eslargissez tous les prisonniers françois du Chasteau quy n'est qu'une vieille mazure; bruslez toute la campagne jusques à Cantorbéry avecq les magazins de l'armée navalle. Je conay la populace angloize quy ne se guérit pas facillement de la peur, quand elle est surprize sur son fumier ».

La tâche assignée à la division des galères de Dunkerque fut plus restreinte. Il s'agissait, sous la direction d'un

(1) *Mémoires... de* Forbin, t. II, p. 277.

(2) De La Coste. Poitiers, 19 février 1706 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 31, fol. 48).

capitaine de vaisseau jacobite nommé Thomas Smith, d'aller mettre à sac le port de Harwich. Mais un « Rossignol » se trouva sur sa route...

Le 5 septembre 1707, les six galères du chevalier de Langeron voguaient vers Harwich, lorsque la vigie cria : « Navires. — Et où? — Au nord. — Combien? — Trente-six, dont une frégate ». C'était un convoi de navires charbonniers, qui allait embouquer la Tamise. Il faut agir promptement. Les quatre galères de Valence investiront les charbonniers, les deux de Langeron la frégate *Nightingale.* Celle-ci « nous tournoit le derrière ». Mais au moment où *la Palme* de Langeron va la « clistériser » d'un coup d'éperon dans la poupe, la frégate anglaise nous présente le flanc, montre « les crocs » de ses vingt-quatre canons, et nous régale, à brûle-pourpoint, d'un tir à mitraille et d'une pluie de grenades qui abattent l'enseigne de Saint-Martin, le lieutenant de L'Épinay et vingt-neuf hommes. « La terreur étoit si grande, écrivait un protestant condamné aux galères, que tous tendoient la gorge, pour ainsi dire, à l'ennemi. Langeron hisse le pavillon de secours, appelant par là toutes les galères à son aide. » *La Martiale* se casse le nez, en donnant de l'éperon contre la vaillante frégate. Mais sous l'avalanche de cent cinquante grenadiers, l'équipage du *Nightingale* est refoulé dans le château d'arrière et sous le « caillebottis » du pont, où il tient jusqu'à ce que le convoi qu'il protège soit en sûreté. Alors le capitaine Seth Jermy, un petit bossu tout contrefait, qui s'était barricadé dans sa cabine, demanda quartier. Il avait perdu quarante tués sur les cent cinquante hommes de son équipage. En raison de sa vaillance, Langeron lui laissa son épée (1).

(1) Archives Nat., *Marine*, B[3] 142, fol. 461; B[4] 32, fol. 34. — [MARTEILHE], *Mémoires d'un protestant condamné aux galères*, p. 178. — « Mémoire de M. le chevalier de Langeron sur les services que les galères

Le Rossignol, — c'est la traduction en français de *Nightingale*, — ne resta point longtemps entre nos mains. Commandé par Thomas Smith et par le lieutenant Daniel Mac Donald, deux Jacobites, il poursuivait, en compagnie de *l'Écureuil* de Louis Le Mesle, une flottille marchande du côté de la Tamise, quand il tomba sous le feu du *Ludlow-Castle*, de cinquante canons. Résister, avec ses pièces légères, aux canons de gros calibre du capitaine Haddock était impossible. *Le Rossignol*, l'hiver venu, s'était mué à nouveau en *Nightingale* (1), et Smith avait été pendu.

Un autre corsaire l'avait remplacé dans l'escadrille dunkerquoise. — « D'où est le navire? a crié Mathieu de Wulf, capitaine du *Barentin*, à un bâtiment entrevu une nuit d'octobre 1707. — Et vous? — De Dunkerque ». Une bordée raie l'obscurité. C'est la réponse du capitaine Martin Laurensen, qui commande *le Comte de Toulouse*, tombé aux mains des rudes corsaires de Flessingue. Au jour, son sort est réglé. En vain, pour forcer les siens à combattre en désespérés, a-t-il fait clouer les écoutilles. Ayant perdu soixante-dix hommes sous les coups de notre compagnie d'abordage, Laurensen demande quartier. Mathieu de Wulf a bien mérité l'épée d'honneur que lui offre Louis XIV (2).

XI

ÉCHEC DE L'EXPÉDITION D'ÉCOSSE
(Mars 1708).

Le fils de Jacques II, le Prétendant, n'avait pas abdiqué ses droits sur l'Écosse, où il comptait des partisans. Son

de Dunkerque peuvent rendre avec six brigantins d'augmentation, » 26 décembre 1707 (Henri Malo, p. 114). — *Mercure galant*, septembre 1707, p. 403. — Clowes, t. II, p. 514.

(1) Le 5 janvier 1708 (H. Malo, p. 116).

(2) Bibl. Nat., Clairambault 290, p. 98. — Faulconnier, t. II, p. 145.

père étant dans la lignée des rois d'Écosse Jacques VII, il devint Jacques VIII pour les chefs de clans qui avaient continué leurs relations diplomatiques avec son premier ministre Middleton (1).

Louis XIV lui-même était entré en rapport avec « ses cousins », les ducs d'Hamilton et de Gordon, les marquis de Montrose et de Drummond et avec le grand connétable d'Écosse (2). Il accrédita près d'eux le colonel Nathaniel Hoocke, que le capitaine de frégate de Ligondès eut ordre de transporter à bord de *l'Héroïne*. Mais pour donner le change sur sa destination, *l'Héroïne* était censée aller à Plaisance avec des plis pour Costebelle, gouverneur de Terre-Neuve (3). Débarqué au nord d'Aberdeen, Hoocke obtint du comte d'Errol, grand connétable du royaume, et de vingt-six lords la promesse de trente mille hommes, presbytériens, caméroniens et catholiques, qui entreraient en campagne, dès qu'ils seraient épaulés par huit mille Français, qui leur fourniraient des armes, des munitions et des cadres (4).

L'heure d'agir pour le futur Jacques VIII était arrivée. Deux émissaires, Flemming et Arthnot, prirent sous un déguisement le chemin de l'Écosse. Sous couleur « d'aller à Paris, à l'Opéra », le Prétendant quitterait furtivement la Cour et suivrait de près ses éclaireurs (5). Il débarque-

(1) Correspondance de Simon Fraser, Lord Lovat, chef du clan des Frasers en Écosse, avec Charles comte de Middleton, les Stuart et John Murray, commissaire du gouvernement français dans les Highlands. 1702-1704 (British Museum, Additional Manuscripts 31249-31253).

(2) Lettres de Louis XIV du 17 juin 1705, — des ducs et marquis écossais. Édimbourg. 27 août (Affaires Étrangères, *Correspondance. Angleterre*, supplément, vol. 3, fol. 248, 265).

(3) Pouvoirs donnés par Louis XIV à Hoocke, 9 mars 1707, — Ordres donnés à Ligondès, 11 mars (*Ibidem*, fol. 317, 326).

(4) « Relation de l'exécution des ordres du Roy, confiés au sieur Hook... donnée au marquis de Torcy le 9 juillet 1707 » (Affaires Étrangères, *Mémoires. Angleterre*, vol. 24, fol. 36. — P. Coquelle, Les projets de descente en Angleterre, *Revue d'histoire diplomatique*, 1901, p. 443).

(5) « Dispositions pour le voyage du Roy d'Angleterre », par le marquis

rait en vue d'Édimbourg. Mais Forbin, à qui incombait le soin de le conduire (1), fit des objections :

— « Jeter six mille hommes sur le sable, sans azile et sans retraite, c'est les perdre et les envoyer se faire couper les oreilles. Faisons mieux. Donnez-les moi. J'irai attaquer Amsterdam et, maître de la ville, brûler plus de mille maisons.

— « Vous philosophez trop; il doit vous suffire que le Roi le veut.

— « Quel est donc l'ignorant qui a formé ce projet? » clama Forbin, en voyant le devis du premier commis Latouche, où figuraient de lourds transports pour une expédition armée à la légère. Et encore qu'il les eût remplacés par une trentaine des meilleures frégates dunkerquoises, il continuait à trouver « l'entreprise chimérique ».

— « Je vous souhaite un bon voyage; j'ai des affaires », répondit, sans l'écouter davantage, Louis XIV. Et il arma lui-même le chevalier de Saint-Georges, c'est de ce nom qu'on appelait le futur Jacques VIII (2).

Une rougeole intempestive du Prétendant et l'aménagement des transports prirent du temps. Guerre et Marine eurent peine à s'entendre. Quand on fut prêt, Byng, avec les amiraux rouge et bleu, l'était aussi : prévenu de Dunkerque par un espion du nom de Fonsecre, il était en faction du côté de Gravelines. Forbin parlait de désarmer. La Prétendante courut récriminer à Versailles. Middleton ne répondait de rien. Le comte de Gacé, chef du corps expéditionnaire, était impatient de recevoir le bâton de maréchal de France. On partit.

Le 17 mars 1708, à la nuit close, sept vaisseaux de

de Torcy. 28 février 1708 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 33, fol. 50. — Archives de la Guerre, vol. 2021, p. 230 ; et 2089, p. 1).

(1) Instructions pour Forbin. 6 mars (B[4] 33, fol. 52).

(2) *Mémoires*... DE FORBIN, t. II, p. 280. — Bibl. Nat., Clairambault 290, fol. 99 : Franç. 11606, p. 42.

guerre, vingt-trois transports (1), douze bataillons embouquèrent à Dunkerque la passe de l'Est, que jalonnaient des bateaux-feux. A 10 heures du soir, ils étaient devant Nieuport : « Un coup de vent mit toute la flotte en danger; les Anglois étoient tous malades; tous vomissoient jusques aux larmes » (2).

Séparée de l'escadre par la tempête, la frégate *le Protée* fait directement route sur Édimbourg où elle précède de deux jours Forbin. A l'entrée du Firth of Forth, le lieutenant de vaisseau Daniel-Alexandre de Rambures, qui la commande, se voit entouré d'une foule de barques : des Écossais venaient au-devant du Prétendant pour le piloter et le conduire à Édimbourg, « où tout étoit dans l'espérance et la joie ». Un gentilhomme apprit à notre lieutenant de vaisseau qu'on n'attendait que l'arrivée de Jacques VIII pour le proclamer; vingt mille hommes étaient prêts à marcher sous ses ordres.

Mais alors, le 24 mars, Rambures entendit une violente

(1) Selon la relation de Tourouvre. La liste de l'escadre en rade de Dunkerque le 6 mars comprenait onze vaisseaux et frégates du roi et dix-sept corsaires (Archives Nat., *Marine*, B[2] 206, fol. 391; B[3] 154, fol. 8; C[4] 272, fol. 322 : H. MALO, p. 86). En voici les noms selon le « Journal de navigation teneu par François Gavarry, pilotte dans le vaisssau du Roy *le Mars* » (Affaires Étrangères, *Correspondance. Angleterre*, supplément, vol. 4, fol. 14) : ***Mars***, ***Blackwall***, ***Griffon***, ***Dryade***, ***Barentin***, ***Auguste***, ***Salisbury***, ***Protée***, ***Nayade***, ***Tigre***, ***Zéphyr***, ***Château de Delft***, ***Soleil***, ***Reconnaissance***, ***Comte de Toulouse***, ***Diane***, ***Espérance***, ***Comtesse de Forbin***, ***Revanche***, ***duc de Vendôme***, ***chevalier Bart***...

(2) Relations de l'expédition d'Écosse (Archives Nat., *Marine*, B[2] 205, fol. 12, 18, 25, 137; B[3] 154, fol. 94, 103, 124, 147; C[4] 272; F[2] 24, fol. 140. — Archives de la Guerre, vol. 2089, fol. 54, 110, 121, 148. — Relation de Tourouvre, commandant *l'Auguste* (SOURCHES, t. XI, p. 60). — Relation de Rambures, commandant *le Protée* (SAINT-SIMON, t. XV, p. 416). — FAULCONNIER, t. II, p. 149. — H. MALO, p. 87.

Relation de l'amiral George Byng, à bord du *Medway*. Firth of Forth, 25 mars (n. st.) (CHARNOCK, t. II, p. 203 note. — BURCHETT, p. 245. — Lettres d'Édimbourg des 24 et 26 mars (n. st.) (SEAFIELD, *Correspondence from 1685 to 1708*, ed. by James GRANT. Edinburgh, 1912, in-8°, p. 457, 467 : Scottish history Society).

canonnade en mer, entre Forbin et une grosse flotte de guerre, qu'il perdit bientôt de vue. En vain, *le Protée* essaya-t-il de rallier son chef de file; coupé de sa route par des vaisseaux ennemis, il prit le parti de gagner Dunkerque, où il apporta d'inquiétantes nouvelles, sans pouvoir les préciser. Voici ce qui s'était passé :

Forbin, en arrivant à l'entrée du Firth of Forth, le 23, avait hissé le pavillon anglais et fait les signaux convenus : rien n'avait répondu, et pour cause. Nos affidés, les ducs de Gordon et d'Athol, venaient d'être arrêtés. Et le lendemain à l'aube, cinq coups de canon avaient éclaté dans le sud : « La flotte ennemie! » s'était écrié Forbin, qui reposait tout habillé. — « Non! des navires charbonniers! » avait protesté le chevalier de Saint-Georges, en sautant à bas de son lit à baldaquin au damas cramoisi. Une frégate envoyée en reconnaissance le détrompa. C'étaient bien les amiraux Byng, Baker, Piétersen, Van Buren avec trente-huit navires de guerre. Dépistés au débucher de Dunkerque, ils avaient repris la voie et étaient en chasse.

Alors, nos passagers de s'affoler; à bord du *Mars*, où est le Prétendant, on délibère; on parle de gagner le port d'Inverness; « Middleton crie bien haut que le roi d'Angleterre n'est attendu qu'à Édimbourg ». Affirmation erronée, aux dires de Berwick : « Toute l'Écosse attendoit le jeune roi avec impatience, prête à prendre les armes en sa faveur. L'Angleterre étoit alors entièrement dégarnie de troupes. La consternation étoit si grande à Londres, que la banque royale manqua culbuter, tout le monde accourant pour retirer son argent (1) ».

Forbin va-t-il risquer la partie et mettre à terre le Prétendant, en sacrifiant au besoin ses vaisseaux? — Minute angoissante, d'où dépendit peut-être le sort de l'Angle-

(1) *Mémoires du maréchal* DE BERWICK, *écrits par lui-même*. Paris, 1778, in-8°, t. II, p. 59. Berwick n'était pas à bord.

terre. Mais non : désorienté, il refuse de débarquer son passager, parle de le transborder, en cas de danger, sur une frégate légère, n'en fait rien et lance, selon le journal de son pilote, le signal : « Eschap qui peut! » Déjà, les meilleurs voiliers de Byng sont sur lui. Il est « de la dernière conséquence de couvrir » *le Mars* et sa fortune. Tourouvre, avec *l'Auguste*, se met en travers du *Dover* qui l'accable de mitraille et de boulets ramés. Nangis, « jeune, beau et de bonne race » , à la tête du *Salisbury*, « le meilleur vaisseau de l'armée », force un adversaire à reculer et engage contre la meute des autres « une furieuse bataille ». En se sacrifiant, il va retarder la flotte anglaise. Au *Dover*, au *Ludlow Castle*, s'est joint le *Leopard*. Coupé de l'escadre française, *le Salisbury*, beau vaisseau de cinquante-quatre canons et trois cents hommes d'équipage, est forcé de se rendre. Outre l'équipage, tout un état-major tombe entre les griffes du *Leopard*, capitaine Thomas Gordon : le lieutenant général marquis de Lévis, les colonels des régiments d'Agenais et de Lee, les lieutenants-colonels des régiments d'Auxerrois et de Luxembourg, quinze lieutenants irlandais du régiment O'Brian, et enfin, cinq compagnies du régiment de Béarn.

Avec ses quatre vaisseaux et quelques frégates (1), Forbin était incapable de risquer une bataille. Il regagna Dunkerque, furieux d'un échec que Louis XIV prit fort à cœur, et dont les ministres de la Guerre et de la Marine rejetaient l'un sur l'autre la responsabilité. Chamillard exigeait de Forbin l'attestation que les troupes d'embarquement avaient été consignées à temps; Pontchartrain lui

(1) *Mars*, cinquante-quatre canons, *Auguste*, cinquante-quatre, *Blackwall*, cinquante-deux, et *Griffon*, quarante-quatre; *Dryade*, vingt, *Tigre*, seize, *Nayade*, vingt-deux, *Zéphyr*, seize, *Écureuil*, vingt-quatre. A part *la Sirène*, de trente canons, et *la Reconnaissance*, de vingt-six, les frégates des capres dunkerquois n'étaient que d'une soixantaine de tonneaux et d'une douzaine de canons.

interdisait de rien certifier. Forbin, sur les instances du maréchal de Matignon, passa outre et signa le fatal papier. Sa carrière était brisée. Il se retira dans sa petite maison de campagne à Saint-Marteil près de Marseille, où sept mille livres de pension, gagnées par quarante-quatre années de service, lui permirent de couler « une vie douce et tranquille » dans « le bonheur de soulager les pauvres et de remettre la paix dans les familles » (1).

Cependant, en Écosse, les conjurés nous attendaient avec impatience. Il n'y avait que deux mille réguliers anglais pour les contenir. Jamais occasion plus propice de ressaisir la couronne ne s'était présentée pour les Stuarts (2). L'occasion n'a qu'un cheveu : la retraite de notre petite escadre l'avait à jamais rompu.

Avant de gagner la Provence, Forbin avait participé avec son collègue, le chevalier de Langeron, chef d'escadre des galères de Dunkerque, à un coup de main que leur avait demandé le duc de Vendôme. Soutenus par les brigantins du chevalier de Marsillac et les chaloupes du capitaine de Beaujeu, les officiers des vaisseaux et des galères avaient enlevé, l'épée à la main, le 25 octobre 1708, la position fortifiée de Lessingues, non loin d'Ostende. Quinze cents prisonniers étaient restés entre leurs mains (3). Un des capitaines de nos galères, le chevalier de Fontette, était mis à la disposition de Villars et réclamait en 1709 la cons-

(1) *Mémoires de* Forbin.

(2) Relation du voyage de Flemming en Écosse en mars 1708 (P. Coquelle, p. 450).

(3) Rapports du chevalier de Langeron. Dunkerque, 4 octobre, Lessingues, 25 octobre 1708 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 33, fol. 151, 155). — Belugard, « Relation de l'interruption du convoy des ennemys passant d'Ostende à Lisle, et de l'attaque et prise de Lessingue sur le canal entre Nieuport et Plassendal ». Dunkerque, 2 novembre (B[4] 33, fol. 107). — Par contre, nous avions perdu, le 20 août, la frégate *la Gentille*, commandée par l'enseigne Jules-Henry Dorlodot de la Tomelle, qu'avait enlevée une frégate de Flessingue (B[4] 33, fol. 79, 83).

truction de six galiotes canonnières pour occuper l'inondation tendue entre Condé et Valenciennes et empêcher « la circonvallation » de la première place par l'ennemi (1).

C'était aux heures les plus tragiques de notre histoire, l'année de Malplaquet. Dès 1708, l'un des meilleurs agents de notre service de renseignements, le capitaine de *la Flore*, Louis Chauvel, débarquant secrètement sur la côte anglaise, avait appris de « gens de confiance » la formation d'un camp de quinze mille hommes dans l'île de Wight, on ne savait pour quelle destination (2). Château-Renault avisait la Cour qu'il y avait deux douzaines de vaisseaux et transports, dont trois machines infernales, massés à Jersey. Il redoutait une attaque contre Saint-Malo (3), que Du Guay-Trouin précisément venait de quitter.

XII

LES DÉBOIRES DE DU GUAY-TROUIN

(1708-1709).

« Mon séjour à Versailles ne fut pas long, écrit dans ses *Mémoires* Du Guay-Trouin. J'estois persuadé qu'en cherchant les enemys du Roy, je luy faisois infiniment mieux ma cour qu'en faisant le personnage de courtisan, auquel je n'estois pas propre ». « Une entreprise secrette » se préparait, pour laquelle ses armateurs étaient prêts « à faire des efforts extraordinaires, à condition qu'il plust au Roy d'exempter de tous droits les effets provenant des prises, à l'exception des tabacs et des toiles peintes (4) ». « Le prin-

(1) Juillet 1709 (B^4 34, fol. 27, 33).

(2) Journal de Louis Chauvel, commandant *la Flore*. Cherbourg, 5 juillet-Dieppe, 9 juillet 1708 (B^4 33, fol. 64, 65).

(3) Rapport de Château-Renault. Brest, 13 août (B^4 33, fol. 27).

(4) B^4 33, fol. 260.

cipal objet de mon armement, disait Du Guay-Trouin, était d'aller au-devant de la flotte du Brésil ».

Une escadre hybride d'Anglais, de Hollandais et de Portugais stationnait aux Açores pour la défendre. Avec ses huit vaisseaux et frégates, notre Malouin voulait l'attaquer : « Mais quelque démon, envieux de mon bonheur, empescha tous les capitaines sans exception de déférer à mon avis. C'est le premier conseil de guerre que j'aie tenu de ma vie pour aller ou non combattre les enemis, et ce sera certainement le dernier ». Les récalcitrants vinrent à résipiscence : « Je me rendis à tire d'ailes devant le port de Saint-Antoine, après avoir donné l'ordre que l'on devoit observer dans le combat. Mais je n'y trouvay plus ny vaisseaux portugais ny vaisseaux anglois : ce qui me jeta dans une consternation inconcevable », écrivait Du Guay-Trouin dans son rapport de campagne (1).

Un débarquement dans l'île San Jorge, le 20 septembre 1708, et la prise de la ville fortifiée de Las Velas, que le second du *Lys*, le comte d'Arquyen, attaquait par terre et que la flotte bombardait par mer, nous procurèrent comme trophées les drapeaux des quinze compagnies qui défendaient la place (2).

Maigre satisfaction d'amour-propre pour une catastrophe financière. « La meilleure partie de la fortune » des Trouin était engloutie dans l'opération (3). « Mon frère Du Guay a relâché le 30 octobre à Vigo, n'ayant fait que deux méchantes prises, chargées de quelque fer et merrain, c'est-à-dire rien, écrivait Luc Trouin (4). Tout cela est bien triste ». Le Malouin n'eut pas la chance de rencontrer au retour, pour la bousculer, l'escadre du vice-amiral Dursley,

(1) Daté du Vigo, 5 novembre 1708 (B⁴ 33, fol. 261).

(2) Rapport du comte d'Arquyen. Vigo, 5 novembre; et autres relations (B⁴ 33, fol. 267, 278).

(3) Rapport de Merval. Roscoff, 14 septembre (B⁴ 33, fol. 41).

(4) A Beauvais Le Fer (Abbé J. Poulain, *Du Guaytrouin*, p. 125).

qui l'attendait à l'ouvert de la Manche. Il espèrait, au printemps de 1709, prendre sa revanche.

« La fortune aide souvent la valeur un peu téméraire ». Suivant cet axiome, Du Guay-Trouin n'hésite pas à attaquer avec *l'Achille*, qu'épaulent trois frégates (1), une escadre anglaise de cinq vaisseaux rencontrée à huit lieues du cap Lizard. Deux de ses adversaires, à vrai dire, sont hors de vue. Mais l'*Assurance* de soixante-dix canons, capitaine Anthony Tollet, a à ses côtés le *Hampshire* et l'*Assistance*, tous deux de cinquante canons, et un convoi de navires armés. Du Guay-Trouin le tient deux heures sous un feu violent, qui balaie les ponts ennemis. Anthony Tollet et son premier lieutenant sont blessés; le capitaine en second est tué, le pont est encombré de soixante-dix-huit tués et blessés : déjà les gabiers de notre grand mât ont déchiré le pavillon rouge qui bat à l'artimon de l'ennemi. Tudor, capitaine de l'*Assistance,* que *l'Amazone* a prise à partie, tombe mort; vingt-huit des siens gisent à ses côtés; treize hommes de l'*Hampshire* sont hors de combat; cinq navires marchands sont amarinés. Mais là se borna le succès du grand Malouin : « la violence du vent du sud qui chargeait sur la coste d'Angleterre, l'empêcha de sauter à bord et de profiter de la consternation de l'ennemy ». Faut-il ajouter que Du Guay-Trouin avait trouvé en face de lui des officiers français, des protestants, qui s'étaient distingués par leur bravoure (2).

(1) *L'Achille* avait 66 canons, *l'Amazone* de Coursérac, 36, *la Gloire* de La Jaille, 40, *l'Astrée* de Kerguélen, 22.

(2) Relation d'Harteloire de Betz. Brest, à bord de *l'Achille*, 12 mars 1709. « Relation du combat donné par M. Du Guay-Trouin contre trois vaisseaux de guerre anglais, » 14 mars (Archives Nat., *Marine*, B4 34, fol. 97). — Procès-verbal de l'amirauté de Saint-Malo. 17 mars (René Le Bourdellès et Léon Vignols, *Une prise de Du Guay-Trouin*. Rennes, 1898, in-8°, extrait du *Bulletin de la Société d'études historiques de Bretagne)*. — Lettre datée de l'*Assurance*, 13 mars nouveau style (Clowes, t. II, p. 520). — Burchett, p. 723.

Le 5 mai 1709, *l'Achille* et *la Gloire* croisent à l'entrée de la Manche un vaisseau « beau par merveilles », le *Bristol* qui tâche par une habile manœuvre du capitaine Gore, en brassant ses voiles d'artimon et en « poussant son gouvernail à venir au vent », à enfiler de son feu le pont de Du Guay-Trouin. Mais le Malouin l'aborde de long en long; ses canons, pointés à couler bas, de leurs coups « donnent presque tous dans la carenne ». A peine le *Bristol* est-il amariné par une section de nos marins, que surgit de la brume une escadre de quinze vaisseaux de guerre, « comme si elle estoit tombée des nuës ». Le vice-amiral Dursley, informé par une prise de la présence de Du Guay-Trouin à trente-cinq lieues des Sorlingues, est accouru au canon. Depuis cinq heures du matin jusqu'à la nuit, il ne cesse de talonner *l'Achille*, qui s'esquive avec soixante-dix tués et blessés. Moins heureuse, *la Gloire*, de La Jaille, ne peut échapper à l'étreinte du *Chester*, de Thomas Matthews, qui s'acharne toute la nuit à sa poursuite en tirant des fusées pour appeler d'autres vaisseaux à l'aide. Elle ne se rend qu'après avoir « résisté jusques à l'extrémité » (1).

Les mécomptes se multiplient. Quelques jours plus tard, le 29 mai, l'enseigne Du Bois de La Motte n'hésite pas à attaquer, avec la frégate *l'Argonaute*, un vaisseau de soixante canons. Son jeune frère, La Bédoyère, La Tronchaye tombent mortellement blessés en sautant à l'abordage : refoulés dans leurs batteries, les Anglais continuent à combattre, quand le feu éclate à leur bord et oblige nos gens à prendre le large avec cent tués et blessés (2). La seule compensation de ces pertes réitérées fut la capture, le 6 novembre, d'un vaisseau de soixante canons, le *Glo-*

(1) Rapport de Du Guay-Trouin, à bord de *l'Achille*, Brest, 13 mai 1709 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 34, fol. 71). — *Vie de Du Guay-Trouin*, p. 152. — Burchett, p. 724. — Stephen Martin-Leake, *The Life of John Leake, rear-admiral of Great Britain*. p. 320.

(2) B⁴ 34, fol. 106.

cester, capitaine John Balchen, monté de quatre cent cinquante hommes (1).

Comme Du Guay-Trouin allait débarquer en Irlande ses prisonniers contre un « billet d'honneur » signé de leurs officiers, un autre vaisseau de ligne anglais parut, que Coursérac l'aîné eut ordre de couper de la terre : « Hau du *Jason!* » cria-t-on du navire inconnu, qui ouvrit le feu, dès qu'à l'aube il aperçut nos couleurs. Coursérac l'écrasa de ses salves à portée de mousquet, jusqu'au moment où son adversaire disparut, traîné par des chaloupes, derrière les écueils du cap Clear (2).

« Tout m'est contraire, écrivait découragé Du Guay-Trouin (3), qu'un flux de sang continuel déprimait : et je suis à la veille de n'avoir pour tout bien que la satisfaction d'avoir rempli tous les devoirs d'un bon sujet ». — « Je ne vois pour nous qu'une seule ressource : nous en aller, mon frère et moy, faire avec trois bâtimens la course dans les Indes (4) ». C'était douter de ses armateurs et de leur patriotisme. Malgré des « pertes considérables », ils ne cessèrent de « contribuer à la destruction des ennemys de Sa Majesté, comme doivent faire à l'envy tous ses bons sujets » (5). Ils n'avaient pas affaire à un ingrat : « Je conserveray toujours tous les sentiments de la plus vive reconnaissance, écrivait Du Guay-Trouin, pour tous ceux qui m'ont facilité les moyens de mettre en mer autant de vaisseaux, en s'intéressant avec moy pour des sommes très

(1) Rapport de Du Guay-Trouin. A bord du *Lys*, 19 novembre 1709 *(Ibidem*, fol. 80; E. Sue, t. V, p. 296).

(2) Rapport de Coursérac. Brest, 29 novembre *(Ibidem*, fol. 87.)

(3) Le 19 novembre 1709.

(4) Du Guay-Trouin à Pontchartrain, 23 décembre (B^4 34, fol. 84).

(5) Déclaration signée : « Nous soussigné, intéresséz dans les armemens de M. Du Guay-Trouin : Gallet de Coulange, (trois) L'Hostellier, Beaubrian, J.-B. Bécar, de Langrolay-Gouin, de Carman-Eon, de Bassablon-Vincent, Tanquerel, Gallet, La Saudre-Fluriot, Fougère-Nouel, Boscher ». Saint-Malo, 5 juillet 1709 (B^4 34, fol. 74).

considérables dans des tems où les dépenses de l'État étaient excessives (1) ».

D'autres corsaires avaient été plus heureux. Secondé par une compagnie d'infanterie de marine, Thomas-Auguste Miniac de La Moinerie, qui commandait en 1709 *le Superbe*, de cinquante-six canons, enlevait en une seule campagne un navire chargé de soieries, une frégate qui transportait à Lisbonne trois cents cavaliers du régiment de Lord Galloway, trois bâtiments chargés de denrées coloniales pour un quart de million, et enfin les corsaires flessinguois *West-Cappel* et *Reine d'Ypres*, qui totalisaient quatre cent cinquante hommes d'équipage. Une épée d'honneur fut sa trop juste récompense (2).

Deux capres dunkerquois enlevaient, le 11 novembre 1709, à quelques milles du Texel, notre ancienne prise *le Hardenbroeck*, de cinquante-deux canons, et le houcre *Blikkenburg*, de douze canons, avec lesquels le kommandeur Hartley escortait un convoi (3).

Et qu'était cela en regard d'un exploit accompli par un autre Dunkerquois!

Dans la nuit du 12 mai 1709, *le Barentin* est tombé par le travers de cinq corsaires flessinguois armés de cent soixante-dix canons. Derrière les ballots de laine qui garnissent ses parapets, Pierre Freraert a rangé ses hommes que réconfortent des rasades d'eau-de-vie : « Votre capitaine est-il fou, dit le kommandeur ennemi à des matelots capturés. Ceux de son équipage sont des Césars. Mais je lui promets

(1) Préface, avec corrections autographes, de Du Guay-Trouin pour une nouvelle édition (Mes archives personnelles).

(2) Dépêches de Clairambault, 7 janvier, 6 mai, 18 décembre 1709 (François Jégou, *Histoire de Lorient port de guerre* (*1690-1720*), p. 293, 307).

(3) Lettre du sous-maître d'équipage du *Hardenbroeck* à l'amirauté de la Meuse, 13 novembre 1709 (De Jonge, t. IV B, p. 528) : les deux navires avaient deux cent soixante-dix hommes.

que, dès qu'il sera pris, je le ferai pendre à la vergue de son vaisseau. » Le kommandeur n'eut pas cette satisfaction. Après avoir tenu ses adversaires en respect d'une heure à onze heures du matin, Freraert fonce sur leur chef, lui tue vingt-quatre hommes, lui abat deux mâts et sort du cercle infernal sans autres pertes qu'un tué et cinq blessés (1).

Le Barentin était célèbre dans les annales dunkerquoises par les captures qu'il avait réalisées, les années précédentes, sous le commandement de Matthieu de Wulf (2).

Cornil Saus, l'ancien compagnon de Forbin, commande *l'Auguste*, quand il assaille, en compagnie du *Blackwall*, du *Protée* et de trois corsaires de Calais, le convoi qui arrive de Virginie. Les frégates anglaises de l'escorte prennent la fuite ; deux navires marchands se jettent à la côte ; quatorze autres sont capturés. Six vaisseaux de ligne alertés se jettent à sa poursuite. Saus fait fausse route ; et le lendemain 22 décembre 1710, tandis que ses adversaires le cherchent du côté des Dunes, il entre tranquillement à Dunkerque avec un butin de 700 000 livres (3).

Les Hollandais avaient un instant bénéficié d'une trêve de Dieu commerciale que l'on avait jugée nécessaire pour l'écoulement de nos produits. Mais notre ministre des Affaires Étrangères, après l'échec des conférences de Gertruydenberg, en 1710, l'avait fait cesser. Et comme les Hollandais « serroient si fort le nœud de la guerre que toute démarche vers la paix en devenoit impraticable (4) »,

(1) FAULCONNIER, t. II, p. 155.

(2) Bibl. Nat., Clairambault 290, fol. 98 ; Folio Factum 17296 ; Thoisy 91, fol. 727.

(3) Bibl. Nat., Clairambault, 290, fol. 100. — Lettres de Calais, 20 janvier 1711 *(Mercure galant*, janvier 1711, p. 195), et de Dunkerque, 22 et 28 décembre 1710 *(Gazette de France*, 1711, p. 24 et 60).

(4) *Mémoires secrets de Mylord* BOLINGBROKE *sur les affaires d'Angleterre depuis 1710 jvsqu'en 1716*. Londres, 1754, in-8°, p. 31.

ordre fut donné de ruiner partout leur commerce (1) et de pratiquer contre eux une guerre à outrance (2), qui ne ménagerait même point leurs pêcheurs (3). Pour la prévenir, le contre-amiral Thomas Hardy reprit le blocus de Dunkerque (4). Mais le 22 août 1712, la convention de Fontainebleau mettait fin à la guerre de Course; et c'était, nous le verrons à la fin de ce volume, la vaillante cité des capres dunkerquois qui était immolée en sacrifice sur l'autel de la patrie défaillante.

(1) *Journal inédit de Jean-Baptiste Colbert, marquis* DE TORCY, publié par Frédéric MASSON. Paris, 1884, in-8°, p. 301, à la date du 9 novembre 1710.

(2) Mémoire pour le rétablissement de la course, 1710 (Bibl. Nat., Franç. 16731, fol, 80).

(3) « Mémoire sur les moyens de traverser le commerce et la pesche des Hollandois et des Anglois » (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 22253, fol. 60).

(4) Mai 1711 (BURCHETT, p. 786. — CHARNOCK, t. III, p. 30).

LA GUERRE OUTRE-MER

DANS L'ATLANTIQUE

La Guerre de la Confession d'Augsbourg, guerre d'affaires faite dans l'intérêt des marchands anglais et hollandais que menaçait notre concurrence (1), avait pour enjeu non plus la France, comme au temps de la guerre de Cent ans, mais son empire colonial. La guerre de la Succession d'Espagne y ajoutait comme appât l'empire colonial des Espagnols, que nos adversaires respectèrent pourtant, parce qu'ils soutenaient un autre prétendant au trône de Charles-Quint. Ils s'attachèrent donc à enlever à Philippe V le nerf de la guerre en capturant l'or des galions, tandis qu'ils déchaînaient plusieurs escadres contre nos colonies. Et là, comme dans les mers d'Europe, Anglais et Hollandais furent tenus en échec par des héros : Du Casse, D'Iberville, Subercase, Costebelle, André Brüe.

(1) J. R. Seeley, *L'expansion de l'Angleterre,* traduite par J. B. Baille et A. Rambaud. Paris, 1885, in-12, p. 158.

I

COMBAT NAVAL DE SANTA MARTHA ENTRE DU CASSE ET BENBOW

(29 août-2 septembre 1702).

Saint-Simon, si mordant d'habitude, ne tarit point d'éloges sur le fils d'un marchand de jambons de Bayonne, que la flibuste autant que sa valeur éleva aux plus hautes dignités. Les éloges étaient mérités, autant que les détails étaient fautifs. Né d'un bon bourgeois de Saubusse, près de Dax, et gouverneur de Saint-Domingue, Jean-Baptiste Du Casse n'était ni fils de charcutier, ni flibustier. Sous les dehors d'un corsaire, « il étoit doux, poli, respectueux, affable, fort obligeant, un des meilleurs et des plus généreux hommes que j'aie connus, écrivait Saint-Simon (1). Il aimoit l'État et le bien pour le bien, ce qui est chose devenue bien rare. Il auroit été maréchal de France, si son âge l'eût laissé vivre et servir ».

Promu chef de l'escadre d'Amérique (2), chargé d'assurer la liaison avec les Antilles, les Anglais lui durent par mer échec sur échec. En cours de route, le 8 juin 1702, le commodore John Munden, qui a des forces doubles, n'ose l'attaquer : Du Casse le nargue, ses dix vaisseaux embossés en travers de la passe du port de la Corogne, que commandent deux forts. Les feux croisés des forts, un barrage de chaloupes pour arrêter les brûlots, ôtent à Munden l'envie de tenter l'aventure. Il sera révoqué (3).

(1) T. IV, p. 213; t. XI, p. 334; t. XII, p. 221; t. XV, p. 340; t. XXIII, p. 18; t. XXVI, p. 221. — Le baron Robert Du Casse, *L'amiral Du Casse*. Paris, 1876, in-8°, p. 273.

(2) En juillet 1701.

(3) Croquis représentant la position de l'escadre française : *Thétis*, *Phénix*, *Bon*, *Apollon*, *Agréable*, *Heureux*, à la Corogne (Archives Nat.

Capitaine général de la mer pour l'Espagne, titre qui équivaut au bâton de maréchal, Du Casse est chargé de conduire à bon port les deux mille soldats « galeux et pouilleux » du duc d'Albuquerque, « Madame la duchesse et cent dix-sept duègnes et demoiselles d'honneur, avec une escorte de moines auxquels il falloit à chacun une chambre. Cette peinture me coûte peu de peine à vous faire, écrit-il au ministre; mais je prévois que j'en aurai beaucoup à conduire le cortège au Mexique ». Le 8 août 1702, il arrivait à Porto-Rico et détachait deux de ses vaisseaux pour escorter à la Vera Cruz le duc d'Albuquerque et sa suite.

Or, au moment où il s'affaiblissait ainsi, les sept vaisseaux de John Benbow le cherchaient, après avoir paru devant Léogane, où la flûte *la Gironde* s'était fait sauter pour ne pas laisser de trophée à l'ennemi, et devant le Petit-Goave, qui avait dû son salut aux fortifications de l'art et de la nature dont il était pourvu (1).

N'ayant pas plus de quatre vaisseaux contre sept, deux cent cinquante-huit bouches à feu contre trois cent quatre-vingt-dix-huit, Du Casse accepte fièrement la bataille le 29 août au large de Santa-Martha : une flûte, une frégate marchande et un brûlot feront figure de vaisseaux de ligne. Les deux adversaires sont dans l'ordre de bataille suivant :

HEUREUX, DU CASSE.....	68 can.	*Defiance*, Kerkby......	64 can.
Agréable, Roucy.......	50 —	*Pendennis*, Hudson.....	50 —
Phénix, Poudens.......	60 —	*Windsor*, Constable.....	60 —
Apollon, Demuyn......	50 —	BREDAH, BENBOW.......	70 —
Prince de Frise, Saint-André.		*Greenwich*, Wade......	54 —
Marin, Cauvet, brûlot.		*Ruby*, Walton.........	50 —
Auguste, Saint-Marc, frégate.		*Falmouth*, Vincent.....	50 —
Anne, prise.			

Marine, B⁴ 23, fol. 297). — Procès de Munden (CHARNOCK, t. II, p. 183, note, et p. 501).

(1) Relation de La Boissière de Fenis, 26 août (*Mercure galant*,

La nuit approchait. Benbow, au centre de sa ligne de bataille, attendait que son vaisseau de pointe fût à la hauteur de Du Casse. Mais le capitaine de la *Defiance*, Kerkby, aura la lâcheté de se tenir à plusieurs milles de son chef durant les six jours que durera l'engagement. Le *Greenwich*, commandé par Cooper Wade, ne prendra pas davantage son rang et tirera à coups perdus. Cependant le navire anglais en serre-file, le *Falmouth*, aidé de deux autres, tente d'écraser notre flûte. Mais des trente pièces légères du *Prince de Frise*, avec une audace magnifique, Saint-André « tient son coin, comme s'il avoit eu un vaisseau de soixante canons, et garde si bien son poste que les ennemis le quittèrent ». Demuyn, son voisin, fait de même échec aux autres vaisseaux anglais. Au crépuscule, c'est Benbow qui « accule, chauffé » par le chevalier de Poudens (1).

Du Casse profite de la nuit pour reformer de façon rationnelle sa ligne de bataille, la flûte plus faible au centre, le brûlot en tête prêt à accrocher un ennemi. Le 1er septembre, Benbow attaque par la hanche et le travers *le Phénix*, que seconde *l'Agréable*. Point de mire de

mars 1703, p. 12). — Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, t. II, p. 379. — Journal de Benbow (Charnock, t. II, p. 233, note). — Ordre de Benbow daté du *Bredah*. Jamaïque, 26 juin-6 juillet (Cecil Headlam, *Calendar of State papers, Colonial series, America and West Indies, 1702*, p. 369).

(1) Du Casse, « Relation de ce qui s'est passé entre une escadre de vaisseaux du Roy que j'ay l'honneur de commander, composée de quatre vaisseaux de guerre, d'un bâtiment de charge et d'un brûlot, et une escadre angloise de sept vaisseaux de guerre commandéz par le général Benbow, le 30 aoust au matin jusqu'au 4 septembre au soir » (*Mercure galant*, janvier 1703, p. 13. — Archives Nat., *Colonies*, C⁹ A 6. — Lettre de Saint-Marc, commandant *l'Auguste*, 13 décembre (*Mercure galant*, p. 80). — *Gazette de France*, 1702, p. 623. — Charlevoix, t. II, p. 380.

Journal de Benbow (Charnock, t. II, p. 233, note). — Benbow au comte de Nottingham. *Bredah*, 11-21 septembre (Cecil Headlam, *Calendar... 1702-1703*, p. 82). — Beckford et Whetstone au comte de Nottingham. La Jamaïque, 4-14 septembre et 20-30 octobre. Ils transmettent le procès des capitaines coupables de lâcheté (Cecil Headlam, *Calendar... 1702*, p. 577 et 675).

l'ennemi, environné de feux, « M. de Roussy combat en héros, et M. de Poudens le soutient à merveille », de onze heures du matin à deux heures et demie. Et c'est le *Ruby* anglais qui « se tire de presse », écrasé par notre feu. « En chicaneur et en renard », Benbow rompt une fois de plus le combat.

Le lendemain, Du Casse n'est plus qu'à dix-huit lieues de Carthagène, Roucy en tête, lui en queue, marchant au plus près, bâbord amures, quand Benbow tente un suprême effort. A la nuit, les Anglais ont enveloppé *l'Apollon*, démâté par un coup de vent, délabré, impuissant à « bouliner », privé du capitaine en second, Neuville, qui a été tué. Mais à l'aube, Du Casse fonce, par vent d'orage, huniers hauts, misaines déferlées, cidavières parées pour l'abordage, sur les adversaires de *l'Apollon*, qu'il dégage. Benbow tombe grièvement blessé à la jambe.

Il n'a, près du *Bredah*, que le *Falmouth*, venu de l'arrière à son secours. Au signal de contre-attaquer, deux de ses capitaines, Richard Kerkby et John Constable, viennent lui déclarer, — fait inouï dans les annales de la marine anglaise, — que leurs équipages sont exténués par la poursuite d'un adversaire « dont ils magnifient la valeur ». Et Kerkby fait signer aux autres capitaines, mandés par signal à bord du *Bredah*, une déclaration formelle qu'il y a lieu de rompre le combat. Le lendemain 4 septembre, Du Casse faisait une entrée triomphale dans Carthagène.

La moralité fut que Kerkby et Wade, traduits devant une cour martiale, furent fusillés pour lâcheté, et Constable incarcéré pour insubordination : cependant que Du Casse donnait sa fille en mariage, avec douze cent mille livres de dot, au chevalier de Roucy, dont la bravoure l'avait séduit. Louis de La Rochefoucauld-Roye, chevalier de Roucy et beau-frère du ministre de la marine,

put ainsi acheter, en décembre 1703, la charge de lieutenant-général des galères et devenir le lieutenant-général marquis de Roye.

La frégatille *l'Auguste*, chargée de porter en France la nouvelle de la victoire, soutint un vigoureux combat au fusil, au pistolet et à la grenade contre un corsaire de la Jamaïque, le 12 octobre 1702. Elle n'avait plus qu'une demi-douzaine d'hommes valides, quand elle parvint à destination (1).

II

LA COMPAGNIE DE L'ASSIENTE

Du Casse, ayant sauvé les colonies espagnoles, s'employa à les alimenter. La main-d'œuvre noire était, pour elles, indispensable. Du Casse entra, comme actionnaire, dans une Compagnie dont faisaient partie le Roi Très Chrétien et le Roi Catholique, encore qu'elle eût pour objet la traite des nègres (2). La Compagnie de *l'Assiente* ou *Assiento*, — c'était le nom donné par les Espagnols à la traite négrière, — avait pour siège social Paris, rue Neuve-Saint-Eustache, et pour magasin central Saint-Domingue, d'où la marchandise humaine était réexpédiée dans les factoreries de la Havane, Puerto-Rico, Vera-Cruz, Carthagène, Panama, Caracas. En liant sa fortune à celle de la Compagnie de Guinée (3), elle s'assurait un champ de recrutement à

(1) *Mercure galant*, janvier 1703, p. 80. — Marquis DE SOURCHES, t. VII, p. 433.

(2) « Articles et conditions auxquelles le roy aura agréable de prêter les vaisseaux à la Compagnie de l'*Assiente* ». Versailles, 28 décembre 1701 (Archives des Colonies, F² 7 : George SCELLE, *Histoire politique de la traite négrière aux Indes de Castille. Contrats et traités d'* « *Assiento* ». Paris, 1906, 2 vol. in-8°).

(3) Le 10 novembre 1702. Du Casse, Doublet, Saupin... s'agrégèrent à Crozat, Vanolles, Legendre...

Whydah, Offra et Ardres au Dahomey, et Assinie sur la côte d'Ivoire.

Ici, on tablait beaucoup, pour intensifier notre trafic, sur un prince nègre ramené par Du Casse, élevé en France et devenu capitaine de mousquetaires. Le 12 février 1701, à Notre-Dame de Paris, en présence de Bossuet, Aniaba n'avait-il pas solennellement consacré à la Sainte Vierge le royaume d'Assinie, en fondant l'Ordre de l'Étoile de Notre-Dame (1).

Il retourna dans son pays à bord du *Poli,* commandé par le chevalier de Caupenne d'Amou. A peine le vaisseau fut-il en vue de la côte d'Assinie, le 25 juin 1701, que des nègres vinrent en canot en faire trois fois le tour, « chantans et dansans de joye ». Au nom du roi indigène, le capitaine Yamoké planta une branche d'arbre en terre, qu'il fit toucher à tous nos gens, en signe de prise de possession pour y bâtir un fort. Sous de grands parasols de couleur, notre état-major gagna la capitale, Assoco, à deux lieues de là. Assis presque nu sur son lit, coiffé à la française d'un chapeau galonné d'argent, « sa barbe grise cordelée en vingt petites tresses » enfilées dans des pierres, une pipe d'une brasse à la bouche, le roi Akafiny nous fit une réception solennelle, rehaussée par la présence, à ses

(1) Des missionnaires dominicains avaient débarqué à Assinie le 24 décembre 1687. C'étaient eux qui avaient envoyé en France Aniaba et un autre prince nègre (Le P. Labat, *Voyage du chevalier Des Marchais en Guinée.* Paris, 1730, in-8°, t. 1, p. 229). — Le P. Godefroy Loyer, *Relation du voyage du royaume d'Issyny, côte d'or, pays de Guinée, en Afrique.* Paris, 1714, in-12. — *Mercure galant,* février 1701, p. 205. — Bégon à Cabart de Villermont d'après la lettre d'un dominicain, écrite d'Assinie, 6 mai 1702 (Bibl. Nat., Franç. 22811, fol. 107). — Eugène Griselle, *Lettres inédites du frère de Bossuet.* Paris, 1902, p. 35, n. 3. — Lettre de Claude Chastelain, datée de Paris, 25 février 1701 : *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris,* 1910, p. 170. — Lettre de Jean Snoeck à bord du yacht *Johann Jacoba* à la hauteur d'Axim, 2 janvier 1702 (Guillaume Bosman, *Voyage de Guinée.* Utrecht, 1705, in-8°, p. 519) : Snoeck rencontra à Whydah un nègre qui parlait bien le français (p. 394).

côtés, de ses deux femmes favorites, un sabre à poignée d'or sur l'épaule, « d'où pendoit la figure d'un crâne de brebis d'or, gros comme nature ». Il nous facilita la construction d'un fort à la pointe d'une langue de terre, entourée de rochers.

Le fort fut mis à l'épreuve, l'an d'après. De ses huit pièces, son commandant, le garde-marine de La Vie avait à riposter au feu des quatre vaisseaux de Guillaume de Palme, « général de la Mine d'Or ». Au bout de dix jours de siège, le 13 novembre 1702, le général hollandais lança une colonne d'assaut. L'ingénieur Medeins, qui la conduisait, tombait mortellement atteint. Sous une grêle de boulets, les nègres fondaient sur la colonne des Hollandais, enlevaient drapeau, caisse, trompette et massacraient les soldats. N'avaient-ils pas juré de « mourir tous plutôt que de nous trahir ! ».

Comment, après pareille preuve d'amitié, eut-on l'idée d'évacuer un fort, qui avait fait une aussi magnifique résistance? Car ce fut une division française commandée par le capitaine de Grosbois, qui vint nous priver de cette position : officiers, commissaire, chirurgien se noyèrent en gagnant en radeau la terre. Les nègres avaient refusé de nous aider à déménager, alors que leurs voisins nous invitaient aussi à nous établir chez eux, au cap Apollonia entre autres : « Si vous étiez gens de parole comme vous êtes gens de bien, disait une amazone à la démarche fière, la reine Afamouchou, toutes les côtes d'Afrique seraient sous votre puissance; mais vous promettez tout et ne tenez rien (1) ».

Par un curieux contraste, l'abominable trafic du « bois d'ébène » ne pesait point sur la conscience des négriers de

(1) Le P. Loyer, p. 281, 292. — En 1707, lorsque *la Sphère* relâcha à Assinie, Aniaba et ses nègres supplièrent le capitaine de les libérer des Brandebourgeois établis au cap des Trois Pointes, 1707 (Bibl. Nat., Franç. 11331, fol. 1).

la Compagnie de l'*Assiente.* « Je déjeunerai de l'espagnol, écrivait le passager d'une frégate qui allait charger des nègres à Whydah au Dahomey (1). Après-midi, du pilotage, une heure ou deux de lecture, une demi-heure de charade ou de conversation et quelquefois plus, un chapitre du Nouveau Testament et de l'Imitation, et le Journal, tous ces exercices me mèneront bien jusqu'au souper... Le soir, nos matelots dansèrent au son d'une musette : le bal dura bien une heure. Les Bretons et les Provençaux surtout firent merveille. Ce sont des gaillards qui n'ont pas les gouttes. On joüa à Pettengueule : les matelots dansèrent aux chandelles. Pour nous, nous prîmes de la ponche, espèce de limonade faite avec de l'eau de vie, du citron, du sucre, un peu d'eau et de la muscade. Nous terminons par la priére pour le Roi ». L'expédition, dont il s'agit, allait tenter d'ouvrir à la traite des nègres un nouveau débouché à Buenos Ayres (2).

Les malheureux nègres étaient examinés sur toutes les parties du corps avant d'être reconnus bons comme « pièces d'Inde ». Parfois, les vendeurs les avaient dopés comme du vulgaire bétail pour tromper sur la marchandise. Les fers aux pieds, ils étaient entassés à fond de cale ou dans l'entrepont, où l'air pénétrait à peine, refoulé par des pompes. Les manches à air, inventées par les Danois, n'étaient pas encore en usage à bord de nos négriers. La seule heure où les noirs oubliaient leurs souffrances, c'était l'heure où retentissaient les airs gais du tambourin et du galoubet (3). Mais beaucoup se laissaient mourir de chagrin.

(1) *L'Aigle*, frégate royale de quarante-quatre canons, capitaine Le Roux, accompagnée de *la Badine* (*Journal d'un voyage sur les costes d'Afrique et aux Indes d'Espagne*, avec une description particulière de la rivière de la Plata, de Buenos-Ayres et autres lieux, commencé en 1702 et fini en 1706. Rouen, 1723, in-12).

(2) G. Scelle, p. 364.

(3) *Le commerce de l'Amérique par Marseille,* par un citadin [Cham-

A la relâche de Cabinde, les marins de *l'Aigle* donnèrent audience à un singulier visiteur qui venait, de la part du roi son frère, les inviter à venir à Sougne, à trente lieues dans l'intérieur, pratiquer la traite humaine. C'était un grand nègre, « vêtu à l'arménienne, avec une longue robe d'écarlate fourée de peau, un bonnet de même et, au cou, un écheveau de chapelets, garni de quantité de médailles d'or. Catholique romain, le roi, son frère, se faisait un scrupule de conscience de vendre ses noirs à des protestants ».

Deux ans plus tard, l'accueil fait à une autre division navale de la Compagnie de l'*Assiente* fut tout différent. C'était au cap de Monte, pays d'anthropophages où Jean Doublet, avec ses quatre frégates (1), avait capturé une dizaine de navires anglais, hollandais et portugais. Un Bordelais lui apprit que, dans les villages, des quartiers humains étaient pendus à des crocs et qu'on buvait dans des « crânes où la chair étoit encore fraîche ». Sur cet avis, Doublet se saisit d'un chef de village et d'une dizaine d'autres nègres comme ôtages, en sommant la population de lui renvoyer tous les blancs.

Le 27 septembre 1704, Doublet parvenait à notre comptoir de Whydah au Dahomey. A quatre pattes, un « homme très bien de taille et d'esprit, quoyque noir, et qui parloit françois », le ministre de la marine Assou le précéda dans la salle du trône. Le roi du Dahomey tenait audience, « noir des plus noirs, couché sur une natte : vis à vis son estomac, étoit une jeune noire, assise sur ces talons, tenant un vase de fayence où ledit Roy crachoit; à

BON]. Avignon, 1764, 2 vol. in-4°. — GASTON-MARTIN. *Nantes au XVIIIe siècle. L'ère des négriers (1714-1774)*, d'après des documents inédits. Paris, 1931, in-8°.

(1) *Avenant*, *Badine*, *Faucon* et *Marin*, de trente-six, trente, trente et vingt-six canons (*Journal du corsaire Jean* DOUBLET, éd. CH. BRÉARD, p. 247. — G. SCELLE, p. 302).

nuit fermante, au son du tambour, on enterroit ces reliques. Femmes et filles du sérail chantoient à gorges déployées; d'autres jouaient avec des cornes de bouc parées, et d'espèces de cilintres de fer où il y avoit des bagues de laiton; d'autres, de courges et calbasses ornées de cordes, et de bassins de cuivre sur lesquels on changeoit différents tons ». L'aubade achevée, le roi nous concéda l'emplacement d'une forteresse, dont le corsaire Doublet traça les plans. Des centaines de nègres en pétrirent l'argile en dansant en cadence : une prise hollandaise (1) en fournit l'artillerie et jusqu'au pont-levis. Et à un mât de hune on hissa le drapeau français, avant d'embarquer un millier d'esclaves.

Assou, « le grand capitaine » de la marine dahoméenne, qui avait affermi le trône par sa vaillance, nous resta fidèle et continua à nous soutenir, d'autres capitaines de la Compagnie de l'*Assiente* s'en convainquirent (2), contre la concurrence britannique. Il avait « de la grandeur et de la générosité avec les manières polies des François ».

Doublet avait cherché à nous ouvrir un autre marché d'esclaves au Congo. Il donna son beau manteau écarlate galonné d'or à un pauvre vieux roitelet nègre du cap Lopez, qui grelottait sur un grabat de cendres chaudes, une médaille de plomb doré à l'effigie de Guillaume d'Orange pendant sur l'estomac. Et la traite des nègres s'annonçait dans de bonnes conditions, quand une barrique d'eau-de-vie prit feu à bord de *l'Avenant*, au moment où l'aumônier vêtait sa chasuble, le 8 décembre, pour célèbrer la fête de

(1) La *Rachel* d'Amsterdam, de vingt-quatre canons.

(2) Journal du voyage du vaisseau du roi *la Sphère*, à Buenos-Ayres, par Bigot de La Conté. 1707-1709 (Bibl. Nat., Franç. 11331). — Bigot retourna en 1712 à Whydah et Assinie avec *le François* (Dralsé de Grandpierre, *Relation de divers voyages faits dans l'Afrique, dans l'Amérique et ceux des Indes Occidentales : la description du royaume de Iuda*. Paris, 1718, in-8°).

la Sainte Vierge. « C'étoit une chose épouvantable de voir des noirs et neigresses nager sur l'eau, les fers aux pieds, et les requiens en grand nombre les dévoroient ». On n'en sauva qu'une centaine, « la plupart endomagés par le feu », sur un effectif de cinq cent soixante. Doublet eut lui-même peine à se sauver, en chemise, avec « des bas de fil à étrier ». *La Badine*, qu'il gagna, eut une autre infortune : en faisant route sur Carthagène, elle se jeta, toutes voiles dehors, sur un banc de rochers où elle périt : seuls de l'équipage, huit hommes gagnèrent en canot une île déserte où ils vécurent de lézards et de tortues. Doublet n'y était plus : il était resté à Saint-Domingue, où, tombé en léthargie, on allait l'ensevelir, « lorsqu'un débordement du cerveau lui débonda par le nez par un éternuement ».

Il avait rencontré en route une autre division de la Compagnie de l'*Assiente*, commandée par le capitaine de brûlot Guérin, qui avait enlevé aux Anglais le fort de Sierra-Leone pour le compte du maréchal de Cœuvres et du secrétaire général de la Marine, Valincourt (1).

Ces capitaines de la Compagnie de l'*Assiente*, encore que négriers, ne manquaient pas de cran. L'un d'eux, du nom de Savini, tour à tour moine, avocat et flibustier, avait élu domicile à Annobon (2). Un autre, l'enseigne Langlois, provoqua une émeute à La Havane, en « culbuttant sur le carreau », en janvier 1705, la sentinelle espagnole qui voulait empêcher le débarquement des marchandises de *la Renommée*. Le gouverneur fit sonner le tocsin et tirer le

(1) « Mémoire des conditions accordées au s[r] Saupin, l'un des directeurs de la Compagnie de *l'Assiente*, pour une entreprise de course, » 16 janvier 1704 : Louis XIV accorde à Saupin *l'Aquilon* et *le Samslagh*, que montent deux cent quatre-vingt-seize et deux cent onze hommes d'équipage aux frais de Victor-Marie d'Estrées et de Valincourt. Avril 1704 (Arch. Nat., *Marine*, B[2] 173, fol. 2 : Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 10570, fol. 81).

(2) Dralsé de Grand-Pierre, p. 167.

canon d'alarme. Apprenant que ses matelots étaient tués dans les rues, le capitaine Juchereau de Vaulezard braqua les canons des quatre vaisseaux de la Compagnie sur La Havane, « une très jolie ville et le plus beau port et le plus commode qu'il y eût au monde ». Le gouverneur s'enferma avec la garnison dans le château. Doublet organisa la défense du comptoir de la Compagnie contre l'assaut de la populace, qu'il repoussa avec l'aide du « cuisinier muni de ses broches à rôtir et d'une flandrine nomée dame Catherine, économe de la maison ». La sédition apaisée, Doublet et Vaulezard prirent la route de la France à bord de *l'Indien*, avec des perdrix de La Havane et des pinsons pour le grand écuyer Louis de Lorraine (1).

Doublet se sentait l'urgent besoin d'un protecteur. Un mandat d'amener était lancé, de la main du Roi, contre lui et ses collègues (2), sur des informations venues de la Martinique qu'ils avaient vendu à leur compte une partie des cargaisons de leurs prises. Et malheureusement, leur cas n'était point isolé. Deux navires de la Compagnie (3) revenaient de Buenos-Ayres avec une riche cargaison. Il fallut également mettre en accusation leurs capitaines : l'un d'eux, Du Fay, n'avait-il pas transbordé sur un brigantin bayonnais trente quintaux d'argent monnayé, dont la Compagnie se trouvait ainsi frustrée.

En cette même année 1706, le 2 mars, un autre d'entre eux, Gilles Petit, surgissait devant l'île du Prince : le directeur de notre comptoir de Whydah, M. de Noircourt,

(1) Doublet. — Doublet finit honorablement sa carrière en participant en 1707, à la tête d'une batterie, à la défense de Toulon, puis en dirigeant une expédition dans le Pacifique.

(2) Ordre d'arrestation contre les capitaines de *l'Avenant*, du *Marin* et de *la Badine*. Versailles, 8 juillet 1705 (G. Scelle, p. 401).

(3) *L'Amphitrite*, capitaine Cazalis, et le *Medemblick*, capitaine Du Fay, partis de Buenos-Ayres en novembre 1705, étaient arrivés à la Corogne en février 1706 (G. Scelle, p. 401).

débarquait avec deux cents hommes, mettait en fuite la garnison portugaise, saccageait l'île et rasait les forts et les maisons, obligeant deux navires ennemis de vingt-quatre canons embossés sous les forts à se détruire eux-mêmes par le feu (1).

Les comptoirs de la Compagnie se développaient. Doublet, qui conduisait dans le Pacifique un navire marseillais (2), ne compta pas moins de trois bâtiments de la Compagnie de *l'Assiente* (3) à Buenos-Ayres en 1708.

III

ANDRÉ BRÜE AU SÉNÉGAL

Le Sénégal, passant de main en main, en était à une troisième Compagnie d'actionnaires, créée en mars 1696, quand il eut la chance d'avoir pour directeur de nos comptoirs le Marseillais André Brüe (4). André Brüe n'avait pourtant, dans l'île de Gorée, qu'une bien faible garnison, une cinquantaine de blancs et des « laptots qui servoient la Compagnie moyennant une barre de fer par mois ». Mais il bénéficia, dès le début de la guerre, du prestige

(1) « Relation du voyage du *Faucon Anglais*, armé en course au port de Rochefort, commandé par le sieur Petit, de la Rochelle, le 24 septembre 1705 », arrivé à la Martinique le 29 juillet 1706 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 29, fol. 176). — Gilles Petit fit sa déclaration à la Martinique le 12 juillet 1706, puis revint désarmer à Rochefort (Bibl. Nat., Thoisy 91, fol. 513).

(2) *Le Saint-Jean-Baptiste*, de trente-huit canons, parti de Marseille le 14 décembre 1707 (Durret, *Voyage de Marseille à Lima et dans les autres lieux des Indes Occidentales*. Paris, 1720, in-12).

(3) *La Sphère, l'Atlas, la Ville de Hambourg*.

(4) E. F. Berlioux, *André Brüe ou l'origine de la colonie française du Sénégal*, avec une carte de la Sénégambie. Paris, 1874, in-8°. — Paul Masson, « Une double énigme, André Brue », dans la *Revue d'histoire des colonies*, janvier-février 1932, p. 9.

que nous donna, parmi les nègres, une victoire décisive.

En novembre 1702, deux de nos frégates (1) entraient dans la Gambie et sommaient le fort Saint-James de capituler sur l'heure. Le capitaine de La Roque, qui commandait l'expédition, fut tué d'une balle. Mais le gouverneur anglais, malgré la force de la position, défendue par soixante-six canons et trois cents hommes, mit pavillon bas. La place fut rasée.

Dès lors, les chefs indigènes du Sénégal, damel du Cayor, chef du Baol, siratik des Fouls, apprirent à compter avec nos armes. Et André Brüe, Faidherbe avant la lettre, put s'occuper de créer une ligne de postes fortifiés pour pénétrer dans l'intérieur, le fort Saint-Joseph sur le Haut-Sénégal, le fort Saint-Pierre sur la Falémé; ainsi put-il organiser l'exploration des mystérieuses mines d'or du Bambouk, qui avaient été pendant tant de siècles invisibles pour les blancs, réduits, par un commerce muet, à ne même pas voir leurs vendeurs nègres (2).

IV

ATTAQUE DE LA GUADELOUPE

(Mars-mai 1703).

Le dimanche 18 mars 1703, le vieux fort bâti à la pointe sud de la Guadeloupe tirait le canon d'alarme. Quarante-

(1) *La Mutine*, quarante canons et deux cent soixante-dix hommes, capitaine de La Roque, lieutenant de Sabrevois; *l'Hermione*, vingt-six canons, deux cents hommes, capitaine de Saint-Wandrille. — Lettre de Saint-Wandrille. La Rochelle, 31 août 1703 (Archives Nat., *Marine* B4 25, fol. 356). — « Journal de la frégate *la Mutine*, joint à la lettre de Sabrevois du 18 octobre 1704 (B4 23, fol. 340). — Échange des prisonniers (B3 123, fol. 564).

(2) Ch. de La Roncière, *La decouverte de l'Afrique au Moyen Age*. Le Caire, 1924, in-fol., t. I (Publications de la Société royale de géographie d'Égypte).

cinq voiles suspectes étaient en vue du Baillif. Depuis deux mois, le gouverneur Auger faisait travailler à un réduit sur la montagne du Dos d'âne. Les troupes de débarquement du commodore Walker, les cinq régiments qui avaient participé à l'affaire du Vigo, le régiment de Brégeis et douze cents miliciens des Antilles anglaises aux ordres de Codrington, allaient s'y heurter.

Un nègre portugais, qui servait à boire aux officiers du conseil de guerre réuni à bord de la *Boyne*, ayant entendu leur colloque, s'était jeté à la nage pour nous prévenir que la descente aurait lieu dans l'anse des Habitants et dans celle du Gros François. Malgré la clef du coffre-fort et le cachet du commodore qu'il avait emportés comme preuve de sa désertion, on le prit pour un espion et on ne tint aucun compte de l'avis. Au jour dit, trente chaloupes, protégées par le tir du *Maidstone* et du *Chichester*, débarquèrent impunément Codrington et ses troupes aux points indiqués. « M. Tanneguy Du Châtel, dix-septième du nom, doïen de tous les gardes de la Marine, qui méprisoit tout le monde », arriva trop tard pour s'y opposer.

Un ingénieur faisait creuser en hâte des tranchées, garnissait de bombes et de grenades des fûtailles à exploser sous le pas de l'ennemi, et rêvait, presque, d'avions de bombardement : « Avec un attelage de deux [oiseaux] frégates et une machine à la manière de Cirano de Bergerac, quels voïages n'aurois-je pas été en état d'entreprendre ». — « Celui-là est-il bon ! » criait-il en envoyant un boulet dans la sainte-barbe d'un vaisseau anglais tout proche. Cet ingénieur, ce pointeur n'était autre qu'un « Père Blanc », le Père dominicain Labat (1).

(1) Le P. Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*. Paris, 1742, n-12, t. VIII, p. 1-187.

Boyne's Journal : Journal du commodore Walker durant l'expédition de

Le 25 mars, les Anglais sont maîtres du bourg de la Basse-Terre. Mais le lieutenant de La Malmaison s'est jeté dans le fort qui domine la place : les habitants tiennent le réduit du Dos d'âne : une sonnerie de trompettes, accompagnée de fifres et de tambours, éclate le 4 avril. Ce sont les flibustiers du manchot Julien Lambert et les colons de la Martinique qui arrivent à la rescousse, au nombre de huit cent vingt. « L'occasion est la plus belle du monde d'enlever la batterie des ennemis », en secondant la sortie de la garnison du fort. Une attaque des Anglais contre le Dos d'âne est repoussée et leur coûte deux cents hommes : bien qu'ils se soient fait précéder d'un périscope, — « miroir concave attaché au bout d'un bâton de quinze pieds de longueur, pour découvrir les embuscades », — ils n'ont pu discerner « sur le penchant de la costière » nos deux étages de feux.

Réduit à trente coups par pièce, menacé de l'attaque à revers des quatre vaisseaux du capitaine de Machault, qu'on lui a annoncés, le commodore Walker refuse d'envoyer de nouvelles munitions à Codrington. A peine ébréché par les batteries de campagne et par le tir du *Yarmouth* et du *Sunderland*, le fort de la Basse-Terre est évacué pourtant le 13 avril, malgré le refus de ses défenseurs de le quitter, mais sur l'injonction formelle d'un lieutenant-général « fort caduc et fort incommode », Gabaret.

Nos forces se retirent et se retranchent derrière la rivière des Galions. Les Anglais furent mal inspirés de les y attaquer le 29 avril : vigoureusement reçus par les nègres, pris en flanc par les flibustiers, ils ne durent leur salut qu'à une nouvelle faiblesse de Gabaret. Le 17 mai, ils quittaient l'île, où ils laissaient en flammes la Basse-Terre. Mais

la Guadeloupe, 5 mars-25 mai vieux style = 15 mars-4 juin 1703 (Cecil Headlam, *Calendar of State papers. Colonial Series. America (1702-1703)*, p. 439).

douze cent trente des leurs, la moitié du corps expéditionnaire, étaient hors de combat.

Chassés de l'île de Providence, l'une des Bahamas (1), l'échec des Anglais dans les eaux américaines était complet. Les habitants de la Guadeloupe, dont ils avaient détruit les plantations, s'étaient joints aux flibustiers de la Martinique et de Saint-Domingue pour armer vingt-deux corsaires. A la date de juin 1703, ils avaient déjà fait soixante-dix prises. Les Anglais ne pouvaient aller d'une île à l'autre sans grand risque. « Si une escadre arrive de France, disait l'un d'eux, nos petites colonies d'Antigoa, Nevis, Saint-Christophe, Montserrat seront perdues pour nous (2) ». Un de nos capitaines de vaisseau (3) prétendait même que la grande île anglaise de la Jamaïque était dans l'émoi du soulèvement de quatorze mille nègres.

V

ATTAQUE DE PLAISANCE A TERRE-NEUVE

(Avril 1703).

Non moins que les Antilles, l'éventail des colonies françaises riveraines du golfe de Saint-Laurent, Acadie, Canada, Terre-Neuve, offrait aux coups de l'ennemi des points vulnérables. Dès la première année de la guerre, l'escadre

(1) Dont le gouverneur de Santiago de Cuba, Juan Varon de Chavez, annonçait, le 20 décembre 1703, la destruction à Pontchartrain (Archives Nat., *Marine,* B² 175, fol. 556 bis).

(2) Avis de Nevis, 25 juin 1703; Philadelphie, 21 juillet; autre du 16 novembre (Cecil Headlam, *Calendar of State papers. Colonial Series, America (1702-1703)*, nos 849, 950, 1265).

(3) Rapport de La Caffinière au retour de La Havane. A bord du *Nieuport*, Brest, 2 août 1703 (B⁴ 25, fol. 380).

de John Leake opérait dans la baie des Trépassés à Terre-Neuve, capturait nos terre-neuviers et enlevait le petit fortin de l'île Saint-Pierre, que défendait, avec huit canons et cinquante fusils, un ancien cavalier nommé Lafosse (1).

En avril 1703, au retour des Antilles, Du Casse en croisait une autre qui montait vers Terre-Neuve. Malgré le nombre de ses vaisseaux, malgré la présence à bord du régiment de Colombine, le contre-amiral John Graydon n'engagea point l'action, sous prétexte que ses instructions portaient d'aller, sans s'attarder en route, détruire nos positions fortifiées dans la grande île des Morues (2). Quelque diligence qu'il fît, il fut précédé par deux de nos vaisseaux à Plaisance, la petite capitale de notre colonie de Terre-Neuve, où les bourgeois jouaient aux « petits banquiers ».

Au fond d'une baie immense, que des collines escarpées abritent des vents, Plaisance n'était accessible du large que par un étroit goulet défendu par le fort de la Pointe-Verte et par le Fort-Louis. Secondé par l'énergique capitaine du Fort-Louis, le gouverneur Daniel d'Auger de Subercase fit résolument face aux Anglais : les seize vaisseaux et les deux galiotes du vice-amiral Graydon ne l'intimidèrent point (3). Et j'imagine que les deux déserteurs qui passèrent aux Anglais étaient de connivence avec lui. Ils racontèrent que les deux vaisseaux de soixante canons du capi-

(1) En 1702 (Stephen Martin-Leake, *The Life of sir John Leake, rear-admiral of Great Britain*, t. I, p. 102).

(2) *The Manuscripts of the House of Lords, 1702-1704*. London, 1910, in-8°, p. 465, 486, 491. — Charnock, t. II, p. 161. John Graydon avait trois vaisseaux montés chacun de quatre cent soixante-seize hommes, *Boyne*, *Chichester*, *Cumberland*, trois autres montés de quatre cent quarante-six hommes, *Burford*, *Expedition*, *Edgar*, deux de trois cent soixante-dix et trois cent quarante-six hommes, *Yarmouth*, *Sunderland*, un de deux cent vingt-six, *Anglesey*.

(3) Lettre de Pastour de Costebelle à Fontenu. Plaisance, 20 octobre 1703 (Archives du comte Allard du Chollet). — Robert Le Blant, Daniel d'Auger de Subercase, gouverneur de Plaisance (1703-1705), dans *Nova Francia* de janvier-juin 1932, p. 1.

taine « Barbinais » avaient amené un millier d'hommes, qu'il y avait dans la place trois mille hommes tout prêts à aller attaquer Saint-John's Harbour par terre et par mer (1). Bref, Graydon détala. Et pour cet échec, il passa devant une Cour martiale qui le destitua (2).

Notre colonie de Terre-Neuve, au contraire, est bien en mains. A Subercase succédera Philippe Pastour de Costebelle, qui verra érigée en fief la Pointe-Verte « en considération des services » éminents rendus au Roi (3).

Notre petite garnison de Plaisance prend, en 1704, l'offensive avec l'aide d'Indiens Micmacs venus d'Acadie. Elle perce jusqu'à Carbonière et Bonavista, que Chacornacle prend à revers avec deux brigantins. Deux navires de vingt et quatorze canons, la *Pembroke Galey* de Londres et la *Society* de Pool, sont livrés aux flammes. Seul, le navire du capitaine Gill parvient à échapper à notre étreinte (4). Et pourtant, de quels misérables effectifs pouvions-nous seconder nos colons!

VI

GLORIEUX COMBAT D'UNE FLUTE CONTRE UNE ESCADRE

(26 juillet 1704).

Le 26 juillet 1704, deux flûtes royales (5) et des navires marchands cheminaient à la hauteur des Açores, emportant au Canada des vivres, des soldats et l'évêque de Qué-

(1) Interrogatoire des déserteurs de Plaisance, Laville et Belrose, à bord de l'escadre anglaise, 23 septembre = 3 octobre 1703 (C. Headlam, *Calendar of State Papers. Colonial Series, America* (*1702-1703*), p. 770).

(2) *The Manuscripts of the House*, cité.

(3) Août 1709 (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 9283, fol. 312).

(4) Howard M. Chapin, *Privateer Ships and Sailors*. The first century of American Colonial privateerring 1625-1725. Tarbes, 1926, in-8°, p. 144.

(5) Cf. dans le présent volume, la planche représentant une flûte.

bec, quand l'une d'elles, *la Loire*, hissa et amena trente-deux fois son pavillon rouge. Autant de navires suspects étaient en vue :

— « Que vous en semble? cria le capitaine De Chillais au chevalier de Maupeou, qui commandait *la Seyne*.

— Navires marchands, répondit le chevalier. Et ses passagers canadiens, Denis de La Ronde et Le Gardeur de Tilly, le pressèrent d'attaquer.

— Tenons le vent », dit alors son collègue.

Les navires suspects approchaient. Et bientôt on discerna des vaisseaux de guerre. Ce n'était rien moins que la flotte de Virginie, faisant route vers l'Angleterre sous forte escorte. *La Loire* s'esquiva, ses perroquets sur le ton. *La Seyne*, rejointe par une frégate de trente-deux canons, le *Fowey*, qu'elle accueillit par une bordée, fut barrée de l'avant par un vaisseau de cinquante-quatre, dont elle balaya le pont par une violente rafale de mousqueterie (1). « Fort embarrassé des coffres et des hardes de plus de quatre-vingts passagers », ses trente-six pièces en partie masquées, ses vergues enchevêtrées avec celles de son

(1) Instructions au lieutenant de vaisseau de Maupeou, envoyé au Canada. 14 juin 1704 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 27, fol 20). — « Relation, faite par M. de Farcy, de la prise du vaisseau *la Seyne* ». A bord du *Salisbury*. 12 août (B[4] 26, fol. 96). — Rapport de l'écrivain de *la Seyne*, consigné à l'invite du chevalier de Maupeou et signé de tous les officiers et des principaux passagers. A bord du *Falkland*, le 4 août (B[4] 26, fol. 98 : publié dans le *Mercure galant* d'octobre 1704, p. 163). — Liste des prisonniers (B[3] 123, fol. 589). — Abbé Auguste Gosselin, *l'Église du Canada*. Québec, 1911, in-8°, t. I, p. 237, 240 : lettre de Tremblay à Glandelet. 20 juin 1705. — *Monseigneur de Saint-Vallier et l'hôpital général de Québec*. Québec, 1882, in-8°, p. 180. — Le P. de Rochemonteix, *les Jésuites et la Nouvelle-France au dix-septième siècle*. Paris, 1896, in-8°, t. III, p. 344.

Ordre au commodore Jennings de faire passer en conseil de guerre le capitaine Underdowne, du *Falkland*, et ses officiers pour n'avoir pas fait leur devoir lors de la prise de *la Seyne*. 26 décembre n. st. (Record Office, *Admiralty* 2/32, fol. 592). — Liste des vaisseaux capteurs, *Dreadnought*, *Falkland*, *Fowey* assistés du corsaire *Rainbow* (Record Office, *Admiralty*, 1, liasse 3662).

adversaire, Maupeou redoubla le feu de sa mousqueterie, qui fit vider le pont à l'équipage du *Falkland*, armé pourtant de cinquante canons. Le capitaine Underdowne lâcha prise, ce qui lui vaudra de passer plus tard, avec son état-major, en conseil de guerre. Les agrès hachés, la voilure en loques, le convoi sauvé, notre flûte tâcha de rallier sa conserve, en tenant tête à l'ennemi avec ses canons de retraite. Il était dix heures du soir.

Alors, d'autres adversaires entrèrent en scène, le corsaire *Rainbow*, et surtout un vaisseau de ligne de soixante-six pièces, le *Dreadnought* de John Evans, qui, par nuit claire, à deux heures après minuit, commença une violente canonnade à portée de fusil. Criblé de tous côtés, par le travers, l'arrière et l'avant, le glorieux transport amena pavillon. Si la prise rapporta 1 300 000 livres à l'Angleterre, le bénéfice moral du combat était pour le chevalier de Maupeou.

« La nuit étoit fort claire à cause du grand nombre de flambeaux que les ennemis avoient alluméz pour éclairer leurs pillages. Monsieur de Québec, qui avoit pris d'avance les revenus de trois années de son abbaye pour ses Missions et pour ses hôpitaux, se vit tout d'un coup dépouillé de tous... Dans les vaisseaux ennemis, où nous fûmes renferméz, écrivait un compagnon de Mgr de Saint-Vallier, nous n'avions que du biscuit poury au lieu de pain, que de l'eau infectée et pleine de vers pour boisson, que de méchantes voiles pour lits, et des boulets de canons pour reposer nos têtes (1) ».

Tous les vainqueurs, au reste, n'arriverent pas à destination, à Rochester. Le *Fowey* (2) tombait, quelques jours

(1) Lettre d'un abbé « fait prisonnier avec Mgr l'évêque de Québec » (*Mercure galant*, novembre 1706, p. 148).

(2) De trente-deux canons et cent quarante-cinq hommes, capitaine Richard Browne.

plus tard, au pouvoir de Saint-Pol-Hécourt, qui libéra les prisonniers enfermés à bord.

L'année suivante, une petite division navale de deux vaisseaux et trois flûtes (1) s'acheminait vers les Antilles sous le commandement du chevalier de Saujon, quand elle tomba, le 25 février 1705, au large du cap Finisterre, dans l'escadre du contre-amiral Byng. *La Thétis*, de quarante-quatre canons et deux cent quarante-quatre hommes, n'a que des pièces de 6 livres à opposer aux gros canons de l'*Exeter*, du commodore Swanton, qui a deux fois plus d'hommes. Néanmoins elle livre bataille : Saujon voit tomber à ses côtés les gardes-marines de Nesmond, Sainte-Hermine, La Tour-Landry, Cacqueray-Valmeinier et quarante-trois hommes; mais il en a abattu autant à son adversaire ; et il ne se rend, son vaisseau coulant bas, que devant l'entrée en ligne d'un second ennemi, le *Medway* de soixante-six canons. Les trois flûtes qu'il escorte ont été capturées par le *Medway*, le *Rochester* et le *Deptford* (2).

Seul, *l'Auguste* a pu se dérober. Mais il est rejoint, le 17 août à neuf heures du soir, par le *Chatham*. En vain, le chevalier de Nesmond fait-il fausse route dans la nuit : il a cinq vaisseaux à ses trousses. Rejoint à midi, il abat une quinzaine d'hommes au capitaine Bokenham, du *Chatham*. Mais le 19 août, le *Medway* et le *Triton* entrent en action. « Mortiffié de ce malheur », force est au chevalier de Nesmond d'amener pavillon (3).

(1) *La Thétis*, de quarante-quatre canons, *l'Auguste*, de *la Gloutonne*, *l'Éléphant* et *le Jean et Jacques*.

(2) Dépositions d'officiers de l'*Exeter* (Record Office, *Admiralty*, 1, liasse 3662). — Rapports des capitaines de frégate Brémand et chevalier de Saujon. Plymouth, 25 et 27 mars et 14 avril (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 28, fol. 248, 251, 253). — Les prisonniers français étaient au nombre de quatre cent cinquante (*Mercure historique*, avril 1705, p, 447).

(3) Rapport du chevalier de Nesmond. Plymouth, 21 août 1705 (B⁴ 28, fol. 156). — Clowes, t. II, p. 508). *L'Auguste* avait vingt-huit tués et blessés.

Allions-nous accepter, sans réagir, ces échecs successifs? Non.

VII

PRISE DE L'ÎLE NEVIS PAR LE « CID CANADIEN » (1706).

Un de nos plus grands hommes de guerre, le Cid canadien, dès l'ouverture des hostilités, a proposé de frapper au cœur les colonies anglaises d'Amérique : et avec quels faibles moyens? Un millier de Canadiens, quatre cents soldats et autant d'Indiens quitteraient Québec le 15 novembre, rallieraient les Abénaquis du baron de Saint-Castin et tomberaient sur Boston, qu'ils réduiraient, « avec ses dépendances, à l'obéissance du Roi. Les sauvages [Iroquois], voyant les Anglais battus, — ajoutait Pierre Le Moyne d'Iberville, — viendront au-devant de nous, surtout sachant que cette entreprise serait conduite par moi et mes frères, qui pouvons nous assurer d'avoir chez cette nation un crédit que tout autre n'a pas, étant reconnus d'eux pour les principaux chefs de leur nation ». Et de fait, les Macchabées de la Nouvelle-France, ainsi qu'on appelait les onze frères Le Moyne, avaient été les principaux artisans d'une Paix signée en 1701 à Montréal par une Société des nations indiennes (1).

Les colons de la Nouvelle-Angleterre commencèrent à

(1) Mémoire de D'IBERVILLE sur l'expédition à exécuter contre New-York et Boston, 1701 (*Documents relative to the colonial history of the State of New York*, by J. R. Brodhead. Albany, 1855, in-4°, t. IX, p. 729; et *Bulletin de recherches historiques de Québec*, octobre 1923). — Autres Mémoires de D'IBERVILLE (Archives Nat., *Marine*, C^7 146, dossier d'Iberville; B^4 29, fol. 213; B^4 31, fol. 137, 149; — Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 9296, copies). — Ch. DE LA RONCIÈRE, *Une épopée canadienne*, p. 174.

trembler. En juin 1703, un Hollandais originaire de New-York, capturé par les Français comme il se rendait aux Antilles, puis relâché, jetait l'émoi dans sa ville natale. Le Moyne d'Iberville, disait-il, se proposait de détruire New-York avec ses six cents maisons, sans autres forces que quatre frégates du Roi et une galiote à bombes. Il en avait exploré les abords sous prétexte d'écouler des fourrures et en connaissait assez la rade pour en être sorti sans le secours d'un pilote. Affolée, la population travaille hâtivement à renforcer de deux redoutes l'entrée du port.

L'opération conçue par d'Iberville a encore plus d'envergure. A l'ampleur de ses desseins, on dirait qu'il a bu de la poussière du cœur d'Alexandre. C'est aux colonies les plus diverses de la Nouvelle-Angleterre qu'il veut porter un coup mortel : il attaquera Charleston, où siègent « Messieurs les Palatins de la Caroline », rançonnera Jamestown, capitale de la Virginie, puis quatre villes du Maryland et enlèvera la flotte de Virginie. Deux cents mulâtres renforceront les équipages de ses cinq navires et de ses deux flûtes. Il va prendre la mer pour exécuter ses projets, quand une dépêche de Pontchartrain, le 25 octobre 1703, contremande l'expédition pour employer l'escadre à d'autres fins. D'Iberville en tombe malade à Paris, où il est venu quérir des commanditaires.

A peine rétabli, D'Iberville a réitéré ses offres : il ne demande au roi que trois frégates et deux bâtiments, qu'il renforcera de pareil nombre à ses frais. De La Havane comme base d'opérations, il se portera en février suivant contre la flotte de la Nouvelle-Angleterre, puis contre New-York, et raflera la flottille de Terre-Neuve, causant ainsi à l'ennemi un dommage de quatorze millions.

Cette hardiesse, cette ténacité ont conquis au Cid canadien la faveur de Louis le Grand. Ce n'est point une division de frégates légères que lui donne le roi, c'est toute une

escadre, comme à un amiral. Le vieux monarque lui confiait le salut de nos colonies, comme à Villars le salut du pays. Et le plan de campagne qu'il lui traçait, le 29 août 1705, témoignait des espoirs que la France mettait en lui : Enlevez les bases navales des Anglais aux Antilles, la Barbade et la Jamaïque, en vous aidant des boucaniers et des flibustiers, chassez de la Caroline nos adversaires, de façon à mettre à couvert de leurs coups les Espagnols de San Agustin en Floride et nos colons de la Mobile en Louisiane; insultez New-York; attaquez la Virginie; portez secours à l'Acadie et à Terre-Neuve (1). Louis XIV n'eut qu'un tort : ce fut de donner au Cid un coadjuteur, capitaine de vaisseau comme lui, qui partit de l'avant et gâta tout (2).

Au lieu d'attendre l'arrivée de son chef, le comte de Chavagnac voulut se signaler par une action d'éclat. Saint-Christophe, conquise sur nous par les Anglais, restait pour nos créoles « la plus belle isle de l'Amérique ». Un ancien lieutenant général des îles en préconisait la reprise : dans la montagne, disait-il, « les nègres n'ont pu estre forcés; et ils faisoient encore la guerre aux Anglois quand je suis party : j'y ay laissé deux cents François qui avoient leurs armes cachées » (3). Chavagnac décida, dans un conseil de

(1) « Conditions auxquelles le Roy accorde à M. d'Iberville les vaisseaux *le Juste*, *le Brillant*, *le Glorieux*, *le Phénix*, *l'Apollon*, *le Prince*, *le Fidèle*, *le Milfort*, *la Spère* et une autre flûte pour l'exécution du projet proposé par le sieur d'Iberville, » 26 août 1705 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 29, fol. 217).

(2) « Journal de ce qui s'est passé depuis le départ de l'escadre des vaisseaux du Roy, commandée par M. le comte de Chavagnac, de la Martinique jusqu'à son retour en ladite isle, de l'expédition qu'il a faite à Saint-Cristophle; ladite escadre composée, sçavoir de : *le Glorieux*, M. le comte de Chavagnac; *l'Apollon*, M. Du Coudray; *le Brillant*, M. le comte de Choiseuil; *le Fidelle*, M. Gabaret; *le Ludlow*, M. Du Clerc; la frégate *la Nymphe*, M. le chevalier de Nangis » (B[4] 31, fol. 124). — Rapport du comte de Chavagnac. Brest, 4 juillet 1706 (fol. 111, 132).

(3) « Mémoire — adressé à Arnoul — sur les entreprises à faire à l'Amérique » (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 21345, fol. 251).

guerre tenu le 20 février 1706 à la Martinique, d'opérer une descente à Saint-Christophe. Chaque jour, il aguerrit soldats et matelots par des exercices répétés : le major Poullain, Collard, Du Bucq, Du Parquet lui amenèrent les milices des îles, que renforcèrent encore les flibustiers, « la plus grande canaille que l'on puisse voir », disait-il. La descente eut lieu : on commit « pour plus de trois millions de ravage », mais sans se mettre en peine de réduire les forts britanniques. Chavagnac se contentait vraiment de peu quand il osait conclure ainsi son rapport : « Je me trouve l'homme du monde le plus heureux ».

Il était à peine de retour à la Martinique, que Le Moyne d'Iberville y arrivait avec la seconde de nos divisions navales (1), armée aux frais d'honnêtes particuliers. Notre plan de campagne est compromis, les Anglais sur leurs gardes, les nègres de la Jamaïque, dont nous escomptions le concours, mis hors d'état de secouer l'esclavage. Achever la conquête de Saint-Christophe est « inutile au bien de l'armement ».

Que faire avec la magnifique escadre dont dispose maintenant d'Iberville? Onze vaisseaux et flûtes du roi, vingt-quatre brigantins et corsaires de la Martinique, onze cents aventuriers à l'âme ardente, mais aux « habillemens dépareilléz, plumets magnifiques, perruque et grand ruban or et soie au col d'une chemise bleue, caleçon goudronné sans juste-au-corps, bas ni souliers », ces « canailles » dont parlait Chavagnac et qui étaient les héros de la flibuste. D'Iberville les passa en revue dans les plaines de la Guadeloupe : troupes de la marine et compagnies des îles formèrent quatre bataillons. Et il appareilla pour... Lisez, dans le *Mercure galant*, son Journal

(1) *Le Juste. le Phénix, le Prince, l'Aigle, la Spère,* armés aux frais de la Compagnie Naurois, Boris, Verdalles et Gros, arrivèrent le 7 mars 1706 à la Martinique.

de campagne, un modèle de précision militaire (1) :

1er avril 1706. *La Nymphe* du chevalier de Nangis, détachée en éclaireur, a mis en fuite le garde-côtes d'Antigoa. La route de Nevis est libre : c'est l'objectif de l'expédition. La division Chavagnac, bientôt rejointe par la division Le Moyne de Sérigny, qui a contourné l'île par le nord, se déploie sous le vent devant le fort de la Pointe, qu'épaulent dix batteries côtières, reliées par des retranchements. Le bombardement commence et fixe l'attention des Anglais.

Car ce n'est qu'une feinte. Au large, à sec de voiles pour mieux se dissimuler, d'Iberville attend la nuit, avec deux vaisseaux et seize brigantins chargés de troupes, pour opérer son débarquement sur les derrières de l'ennemi. Dans les ténèbres, les bataillons débarquent, Canadiens et grenadiers en tête. Et au jour, les batteries, prises à revers par d'Iberville, sont enlevées; un détachement de renforts anglais est rejeté dans les cannes à sucre par le chevalier Duderon et Marigny de Longueuil. Avant que le major général de Martinet ait atteint le fort de la Pointe, la garnison affolée a pris la fuite. Vingt-deux bâtiments armés en guerre ou en marchandise tombent entre nos mains. Le colonel Abbott, cerné dans la montagne par nos quatre colonnes, capitule le 4 avril 1706. Les Anglais ont subi une perte d'une quinzaine de millions, dont sept mille têtes de nègres, « de toutes les marchandises, celle qui a le meilleur et le plus prompt débit ».

Le 10 avril, d'Iberville expédie à la Cour un bulletin de

(1) D'Iberville, « Relation depuis mon départ de la Martinique jusques à la prise et capitulation de l'isle de Niève. » Nevis, 8 avril 1706 (Archives Nat., *Marine*, B4 31, fol. 137). — « Journal tenu par M. le chevalier de Maupeou, commandant le vaisseau du Roy *le Phœnix*, de l'escadre de M. d'Iberville » (fol. 154). — Gautier du Tronguet, enseigne, *Journal de la campagne des îles de l'Amérique*. Troyes, 1709, in-12. — *Mercure galant*, juin 1706.

victoire, qu'il espère bien faire suivre de plusieurs autres. Pour tomber sur la flotte de Virginie, il va quérir à Saint-Domingue, où il possède une cacaoyère, le concours d'autres flibustiers. Mais les Anglais l'ont prévenu et le tiennent bloqué à Port-au-Prince. Quand il peut se dérober au blocus, il court à La Havane chercher de nouveaux renforts.

Mais là, le héros, qui n'avait jamais connu la défaite, ne put vaincre un dernier ennemi, « le mal de Siam », qui fauchait nos troupes. Le 9 juillet 1706, à bord du *Juste*, succombait l'une de nos gloires militaires les plus pures, le Cid canadien, Pierre Le Moyne d'Iberville. Ses marins, n'ayant plus leur chef, perdirent trois cents hommes et un navire dans une tentative de débarquement en Caroline. Et New-York, qui tremblait à son approche, passa de la défensive à l'attaque.

VIII

FRUCTUEUSE CROISIÈRE DE DES AUGIERS A L'ILE SAINTE-HÉLÈNE (1706).

Trente millions à gagner, en enlevant la flotte portugaise en provenance du Brésil, voilà le coup de main que proposait à Louis XIV le chevalier Des Augiers. Il demandait six vaisseaux, flanqués d'une frégate et d'une galiote à bombes (1). Le roi lui en concéda quatre (2), sauf

(1) Mémoire daté de Brest, 3 août 1705 (Archives Nat., *Marine*, B^4 28, fol. 107).

(2) *Élizabeth*, soixante canons, quatre cent dix hommes, cap. Des Augiers; *Achille*, soixante canons, quatre cent dix hommes, de Luppé; *Griffon*, quarante-deux canons, deux cent soixante hommes, lieutenant de Fondelin; *Nayade*, vingt-deux canons, cent quatre-vingt-dix hommes, pilote-capitaine Baron.

à les armer en commandite, avec ordre de croiser à l'île Sainte-Hélène et d'y tendre son embuscade (1), où tomberaient par surcroît les long-courriers d'Extrême-Orient.

Après relâche au Sénégal où quelques pots d'eau-de-vie raccommodèrent le damel de Cayor avec notre petite garnison de Gorée, le chevalier Des Augiers gagna donc les parages de l'île Sainte-Hélène. Le 13 avril 1706, trois navires hollandais à destination des Indes Orientales, aperçus la veille, sont l'un après l'autre rejoints. Des Augiers tombe sur le premier, l'*Hochstedt*, de cinquante-quatre canons, se fait « étriller », mais lui tue soixante hommes et force le capitaine Jean Le Roy à se rendre à merci ; Luppé fond, à midi, sur l'*Assendelft*, de cinquante canons, et après sept heures de combat, le prend ; seul, le *Berg* parvient à se dérober à l'étreinte de Fondelin qui a la poitrine trouée d'une balle. L'*Hochstedt*, dont le nom rappelait une de nos récentes défaites, fut brûlé ; l'autre prise, escortée du *Griffon*, prit la route des Antilles (2). *La Nayade* rapatria en Hollande les prisonniers. Des Augiers et Luppé, demeurés seuls, dénombrèrent leur butin, deux cent mille florins de Hollande et soixante mille livres en bajoires ou écus de Flandre, sans comprendre quarante-sept caisses de lingots d'argent. Et ce n'était rien encore (3).

(1) Instructions du 3 février 1706 (B^4 31, fol. 231 ; et B^2 173, fol. 302).

(2) *L'Élizabeth* avait perdu le lieutenant de Ravenel et trente hommes, *l'Achille*, vingt-six hommes ; *le Griffon*, une bonne partie de son équipage.

(3) Rapports du chevalier Des Augiers, à bord de *l'Élizabeth*, par les 2° de latitude nord et 357° de longitude, le 17 avril 1706 (B^4 31, fol. 233), et rade de Brest, 4 novembre (fol. 242) ; — d'un officier de *l'Élizabeth*. Brest (*Mercure galant*, décembre 1706, p. 183). — « Carte et journal de la route qu'a tenue l'escadre des vaisseaux du Roy armée à Brest et au Port-Louis pour le compte des particuliers, commandée par M. le chevalier Des Augiers en l'année 1706 », par M. de Ravenel, lieutenant embarqué sur *l'Élizabeth* (Bibl. Nat., Géographie, portefeuille 35, n° 44 bis). — Campagne de l'escadre du chevalier Des Augiers, avec la vue de la prise de deux vaisseaux hollandais le 13 avril et de deux navires anglais à Sainte-Hélène le 12 juin (Bibl. Nat., Géographie, C. 3711). — « Route qu'a tenue

Après avoir vainement tenté d'atteindre le cap de Bonne-Espérance, pour insulter cette place-forte des Hollandais (1), Des Augiers rebroussa chemin vers Sainte-Hélène, qui était « le lieu de son entreprise ». Jadis, il avait relâché, en revenant de Pondichéry, dans cette « Hostellerie des gens de mer » (2), que gouvernait, sous pavillon britannique, un « honnête homme » de protestant français, Étienne Poirier, de Blois. La place n'était point une sinécure ; car il avait fallu déporter, brûler ou écarteler une partie de la population, cinq cents esclaves nègres, qui avaient cherché à égorger leurs maîtres, — environ cent vingt familles anglaises, — pour « se rendre républicains ».

Le 8 juin, à l'aspect d'un vaisseau lointain, nos deux capitaines, Des Augiers et de Luppé, « mettent toutes voiles dehors ; mais peu de temps après, ce vaisseau est devenu un nuage, et ce nuage est devenu la terre de l'île de Sainte-Hélène ». Ils attendent au grand large que la nouvelle lune leur amène du vent pour entrer dans James Bay. Alors, froidement, sous flamme hollandaise, ils entrent le 12 juin dans le port et saluent un premier fort où ils comptent vingt-cinq canons et d'où on leur crie : « Vous n'êtes pas Hollandais ». Ils ne répondent rien, passent devant une batterie barbette qui commande l'accostage des chaloupes, et découvrent, sous le troisième fort, deux navires à l'ancre. Le *Queen*, de vingt-six canons, et

l'escadre commandée par M. le chevalier Des Augiers, exécutée par le sieur de Lestanduère, embarqué sur *l'Achille* » (Service historique de la marine, ms. 142, fol. 20). — Henri Dehérain, *Dans l'Atlantique. Sainte-Hélène aux dix-septième et dix-huitième siècles*. Paris, 1912, in-12, p. 43.

(1) « Mémoire [de Desnoyers] sur les entreprises qui se peuvent faire, tant sur les places qui appartiennent aux Anglais et aux Hollandais, que pour interrompre leur commerce dans les Indes ». 1701 (Archives Nat., *Colonies*, C² 66, fol. 138). — Léon Vignols, Un projet français formé pour enlever aux Hollandais leur colonie du Cap, dans la *Revue de géographie*, t. XXVII (1890), p. 43.

(2) « Voyages curieux de Mr Louis de Chancel de La Grange », p. 314 (Coll. du Loup).

le *Dover*, de vingt, arrivent, l'un de Madras, l'autre de Sumatra, avec une très riche cargaison.

Alors, nos hommes de hisser le pavillon français et d'engager le feu avec une belle forteresse qui émerge d'un fond de montagne, dans le croquis d'un officier de l'escadre. L'on voit « fuir bien des curieux » ; les lieutenants de Chambre et de Ravenel coupent les câbles des vaisseaux anglais, que nos capitaines prennent en remorque. Le feu à tir plongeant du fort de la montagne et de la batterie de la Rupert's bay n'arrête point notre sortie de la passe, et ne réussit qu'à abattre une trentaine d'hommes à bord du *Queen*. Une fortune était à bord des deux prises.

Les vainqueurs allèrent goûter un repos bien gagné dans l'île déserte de Fernando de Noronha, que les Portugais avaient évacuée devant les descentes répétées des corsaires et des forbans : elle n'était peuplée que de tourterelles, de chats noirs et de cabris. Ayant rallié à l'île de la Grenade Fondelin, ils firent route sur Brest, où ils abordèrent, le 4 novembre, exténués, décimés, mais millionnaires.

Le butin était mirifique. Des milliers de tasses de porcelaine de Chine et du Japon furent dispersées entre les gens de Brest, Port-Louis, Vitré, Quimper et Landerneau, cependant qu'une maison de Lyon achetait en bloc les ballots de toiles fines dites guinées. Quant aux cassettes de diamants que le chevalier Des Augiers avait apportées lui-même à Paris avec une escorte d'archers, elles donnèrent lieu à une vente publique, où tous les joailliers de la capitale avaient pris rendez-vous, dans l'hôtel même du lieutenant général de la police, Marc-René de Voyer d'Argenson : il y avait eu préalablement une exposition publique des diamants, avec apposition « d'un tapis à la porte dudit hostel, pour faire paroistre au public qu'il s'y faisoit vente par autorité de justice ».

Les heureux commanditaires touchèrent trois fois le

montant de leur mise (1), en raison de quoi le dixième du produit fut attribué, comme prime, aux équipages (2). Mais Luppé n'était plus là pour en jouir : succombant aux fatigues de la campagne, il était mort « d'un vomissement de sang ».

Ces fabuleux profits laissaient nos marins rêveurs. D'Aire obtint d'aller croiser entre Madère et les Canaries avec deux vaisseaux (3). Là est « le passage où le projet dont je suis chargé, doit estre exécuté », disait-il dans une lettre. Mais tel le héron de la fable, il laissa passer comme méprisables les débris du convoi de Virginie, — vingt-deux bâtiments pourtant, — restes de la flotte attaquée par Forbin : « Le jeu n'en valoit pas la chandelle ». Et il se borna à opérer une descente, en janvier 1708, dans la petite île portugaise de Porto-Santo, près de Madère : il débarqua avec le chevalier de Beauve, son collègue, les lieutenants de Launay-Gravé et Dalens, l'aide d'artillerie de Montesquieu et des détachements qui forcèrent la garnison à gagner la montagne. De leurs feux, *l'Heureux* et *le Mercure* avaient préalablement « nettoyé le bord de la mer » et détruit les retranchements ennemis. Mais que rapporta le pillage de l'île? — Quelques bestiaux et du grain (4).

(1) La vente des diamants, qui eut lieu le 10 mars 1707, par les soins de « l'huissier priseur vendeur de biens » Jacques Le Roy, produisit 1 254 625 livres 8 sols 3 deniers (Bibl. Nat., Nouv. acq. françaises 10570, fol. 119 v°, 162. — Comte H. Le Nepvou de Carfort, *Histoire de Du Guay-Trouin*, p. 272). — *Journal de* Dangeau à la date du 7 novembre : on estimait à quatre millions la valeur de l'ensemble des cargaisons capturées.

(2) Pontchartrain à Des Augiers, 2 août 1707 (Archives Nat., *Marine*, B² 173, fol. 505).

(3) *L'Heureux*, capitaine D'Aire, *le Mercure*, capitaine de Beauve.

(4) Rapport de D'Aire. A bord de *l'Heureux*, Ténériffe, 29 janvier 1708 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 33, fol. 199).

IX

LES DERNIERS GALIONS

Dans la détresse maritime de l'Espagne, incapable de protéger et de ravitailler ses colonies, au point de songer à l'abolition de son monopole pour faire entrer des Français dans ses Compagnies de commerce (1), Louis XIV, en grand-père magnanime, vint au secours de son petit-fils, en dépit de sa propre pénurie navale. Ses vaisseaux transportent le vice-roi du Pérou avec tout un état-major (2). Une corvette porte à Buenos-Ayres les dépêches de son petit-fils (3). Le capitaine de vaisseau Chabert, promu pour la circonstance « Almirante real », emmène une division navale dans le Pacifique, où Dampier et ses corsaires anglais font rage (4). Partout il était urgent de redresser une situation compromise.

Les Anglais, triomphants, ne faisaient-ils pas courir le bruit que Louis XIV était mort, Philippe V en fuite et l'archiduc reconnu à Madrid pour roi d'Espagne. Telles furent les nouvelles que le chevalier de Ricouart eut à démentir en arrivant à Saint-Domingue avec *le Triomphant* après avoir livré bataille, le 6 décembre 1706, à un navire

(1) « Mémoire sur le commerce d'Espagne aux Indes, pour M[r] le duc de Grammont, ambassadeur du Roy en Espagne ». 27 juillet 1704 (Affaires Etrangères, *Espagne. Correspondance*, 139, fol. 32). — « Mémoire du Roy pour servir d'instruction au sieur Amelot, ambassadeur près de S. M. catholique ». 29 avril 1705 (Archives Nat., *Marine*, B² 173, fol. 157).

(2) Louis XIV à Amelot. 31 mai 1705 (*Correspondance de Louis XIV avec M. Amelot (1705-1709)*, publiée par M. le baron DE GIRARDOT. Nantes, 1864, in-8°, t. I, p. 54).

(3) « Relation du voyage de Cadix à Buenos-Ayres, que vient de faire M. de Terville, lieutenant de vaisseau du Roy », avec *l'Heureuse* de dix canons. 9 novembre 1705-8 septembre 1707 (B⁴ 33, fol. 361).

(4) Cf. le chapitre ci-dessous : *Dans les mers du Sud*.

hollandais au nom symbolique, la *Grande-Bretagne* (1). Un autre « traiteur hollandais », le *Rotterdam*, était enlevé près de la Guayra par deux corsaires bretons (2).

L'année précédente, le capitaine de l'armadille espagnole de Barlovento, Andrés de Pez, avait eu la chance d'amener à Brest une cargaison d'un million de pesos sans autre escorte pour sa capitane et sa patache que deux de nos corsaires. Mais pour le retour, il fallut lui donner le renfort de deux vaisseaux de ligne, que rallièrent des frégates malouines. Grâce à quoi, Andrés de Pez fit route sans encombre, capturant même le 21 juin 1708, au large de la Havane, cinq navires anglais chargés à la Jamaïque. Il gagna la Vera Cruz, y fit le plein de sa cargaison ; mais il eut le mauvais goût, en revenant sans encombre à Cadix, de se montrer ingrat. Il fit incarcérer nos capitaines de frégate parce qu'ils n'avaient pas voulu payer l'indult sur leurs marchandises (3).

Trois autres galions avaient tenté de quitter Carthagène, sans autre escorte qu'un corsaire malouin de trente-six pièces, *le Saint-Esprit*. Ils défilaient au large de l'île Baru, le 8 juin 1708, quand le commodore Charles Wager

(1) *Le Triomphant*, de vingt-six canons, eut onze tués et blessés. Rapport du chevalier de Ricouart, à bord du *Triomphant*. Ile Saint-Louis (Saint-Domingue), 5 février 1707 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 32, fol. 276).

(2) *Le Prince de Conti* de Saint-Malo, commandé par Duchesne-Battas, et *le Salaberry* de Nantes, capitaine Jean Thomas. 25 mai 1706 (André Péju, *La Course à Nantes aux XVIIe et XVIIIe siècles*, p. 287).

(3) Instruction à M. de la Villebagne-Éon, commissaire de l'escadre de M. d'Oroigne, *l'Apollon* et *le Triton*, armés à Brest « pour estre joints à l'armadille de Don André de Pez ». 3 septembre 1707 (Archives Nat., *Marine*, B² 173, fol. 512). — *Arregamento mandado con los dos fregatas que S. M. Christianissima suple para passar a la Nueva España* (Affaires Étrangères, *Espagne. Documents*, 137, fol. 434). — Avec *l'Apollon* de M. d'Oroigne et *le Triton* de Du Dresnay, trois frégates malouines, dont la *Notre-Dame de Règle*, armée par Trouin de La Barbinais et commandée par de La Vigne-Buisson, naviguaient sous pavillon espagnol (Bibl. Nat., Nouv. acq. franç. 10570, fol. 337) : une autre des frégates était *l'Alcyon* à destination de la Vera Cruz (G. Scelle, p. 282).

tomba sur leur ligne de file, où s'encastraient de petits navires marchands. Il avait pareil nombre de vaisseaux et et un brûlot. L'*Expedition*, de soixante-dix canons, qu'il montait, attaqua au centre la capitane de la flotte de Terre-Ferme, *San José*, que secondait intrépidement le corsaire malouin Claude Raoul. Mais la capitane n'en fut pas moins coulée bas, sans qu'il échappât plus de onze hommes sur six cent quarante : le *Gobierno*, de quarante-quatre canons, qui était à l'avant, soutint un violent combat, avant que le capitaine Nicolas de La Rosa, comte de Vega-Florida, baissât pavillon. Le *San Joaquin*, qui formait l'arrière-garde, et le *Saint-Esprit* battirent en retraite (1).

Mais une fois de plus, Du Casse rétablit la situation. En juillet 1708, six navires anglais qu'il rencontre au sortir de La Havane, deviennent sa proie. Et la renommée publie partout qu'à son arrivée à Pasajes, le 28 août, les galions qu'il escorte, sont « riches de cinquante millions de fruits » (2). Quelques mois plus tard, à Brest, on perquisitionnait à bord de ses vaisseaux (3) pour y chercher quelques miettes de cette opulente fortune.

X

LES VÉRIDIQUES AVENTURES D'UN FLIBUSTIER

Parce que Lesage a écrit *le Diable boiteux* et *Gil Blas*, on a classé dans la catégorie des romans, — il n'était

(1) Wager avait l'*Expedition*, de soixante-dix canons, le *Kingston* de soixante, le *Portland* de cinquante, et un brûlot (Charnock, *Biographia navalis*, t. II, p. 441). — Rapport de Claude Raoul, capitaine du *Saint-Esprit*. Brest, 17 novembre 1708 (Bibl. Nat., Nouv. acq. Franç. 10570, p. 317). — C. Fernandez Duro, *Armada española*, t. VI, p. 89, 489.

(2) Saint-Simon, t. XVI, p. 340.

(3) *Le Grand*, du chef d'escadre de Serquigny, et *le Glorieux*, du chelier de Poudens. Brest, 21 avril 1709 (Bibl. du port de Brest, ms. 161).

point encore question de vies romancées, — *les Avantures de Monsieur Robert Chevalier dit de Beauchêne, capitaine de flibustiers,* qu'il tenait de sa veuve (1). Rien n'est pourtant plus véridique. Dates, personnages, exploits, tout peut être contrôlé, tout est d'une exactitude absolue dans cette autobiographie, qui tient, il est vrai, du roman.

Robert Chevalier ne commença-t-il pas son apprentissage dans la flibuste sous le costume sommaire d'un Iroquois. Pris à l'âge de sept ans à Montréal par ces Indiens farouches (2), il s'était attaché à eux et avait gardé leurs habitudes, quand il leur avait été repris. C'est ainsi qu'il connut la Paix Indienne, dont les artisans près des Iroquois furent les frères Le Moyne. Après s'être battu aux côtés des Abénaquis de Saint-Castin, il s'était enrôlé dans l'équipage de Morpain, dont nous verrons ailleurs l'odyssée.

A Saint-Domingue, Beauchêne lie sa fortune à celle d'un flibustier célèbre, le vieux Montauban, dont j'ai conté l'histoire (3), et que le gouverneur, le comte de Choiseul, a décidé à quitter sa retraite pour prendre au Petit-Goave le commandement du *Néron*, de quatorze canons. Fanfares, salves de canon, voilà la frégatille partie. Elle prend sous sa protection un galion espagnol que les Anglais poursuivent, et enlève une frégate de trente-six canons, chargée de nègres. L'amarinage à peine achevé, deux autres adversaires, de vingt-quatre et trente-six canons, paraissent, boute-hors allongés pour esquiver l'abordage. Montauban attaque, mais à peine en joint-il un que l'autre

(1) Paris, 1732, 2 in-12.

(2) En 1693, car son acte de baptême fut dressé à la Pointe-aux-Trembles de Montréal le 23 avril 1686 *(Nova Francia*, vol. V (1930), p. 358) : « Robert Chevalier, dit de Beauchêne, capitaine de flibustiers dans la Nouvelle-France, » par L. Leymarie. Il mourut à Tours, comme le dit Lesage, le 11 décembre 1731. Il est question de lui dans la thèse d'Antoine Roy *Les lettres, les sciences et les arts au Canada sous le régime français.* Paris, 1930, in-8°, p. 109.

(3) P. 241.

lui lâche bordée sur bordée. Le vieux corsaire écume de rage. Un boulet l'emporte. Et ce fut au faux Iroquois Beauchêne, élu capitaine en l'occurrence, que revint la triste mission de rompre le combat. Il ramenait au Petit-Goave *le Néron*, flamme en berne à mi-mât, pavillon en deuil traînant dans la mer, dans le morne silence d'un équipage farci de blessés.

La Sainte-Rose, où il embarque ensuite sous les ordres du Canadien Minet, a pareille malchance : un brigantin chargé des trésors que le mulâtre jamaïquais Charles Gandi rapporte de Caracas, « fait capot » et sombre sous voiles au moment de l'abordage. Une frégate de vingt-quatre canons, qui sort d'un port de la Jamaïque en compagnie de quatre autres navires, a tendu à nos flibustiers un traquenard ; elle se laisse aborder : mais les assaillants se heurtent à des retranchements qui brisent leur élan, pendant que les autres bâtiments les couvrent de mitraille. Il n'en resta que onze debout pour ramener sous une voile de fortune *la Sainte-Rose* au Petit-Goave.

Beauchêne, mandé par le gouverneur de la partie espagnole de Saint-Domingue, cherche une revanche. Il n'a qu'une barque de huit canons et soixante Français, secondés par vingt Espagnols. Et pourtant les prises se succèdent : un navire anglais de vingt-quatre canons ne lui coûte que six hommes, dont le fameux *Tout en muscles*, abattu par un des « bouays » (boys) de notre équipage pour avoir reculé : Tout-en-Muscles voulait sauver sa maitresse, une Parisienne habillée en matelot, tombée à l'eau en sautant derrière lui à l'abordage. Pavillon anglais à son mât, des matelots en habits britanniques sur sa prise, Beauchêne laisse approcher un autre bâtiment de trente-six canons et démasque soudain ses couleurs. Nouvelle capture. Deux frégates, deux cents prisonniers, un butin tel que le dixième des droits d'amirauté atteignit 50 000 écus, voilà

ce que « le chevalier de Beauchêne », — euphémisme nobiliaire de nature à plaire aux hidalgos, — ramenait au port de Saint-Domingue. On imagine à quelles orgies se livrèrent, ainsi lestés d'une fortune, « cinquante mousquetaires parmi la bourgeoisie d'une ville rendue à discrétion ».

Ils rencontrèrent « un parfait philosophe, un méditatif Malebranchiste, qui n'avoit jamais vû d'épées nuës » et qui pourtant devint leur compagnon d'armes. « La justice divine préparoit des châtimens » à ces présomptueux, sûrs, avec leur barque, d'être invincibles. De fait, un navire anglais de quarante-six canons et trois cents hommes, rencontré près de la Tortue et attaqué à l'abordage sous un feu violent, se rend, tant pleut sur l'équipage réfugié dans l'entrepont une grêle « de grenades et des flacons de poudre ». Cinq cent cinquante nègres à bord, un lest fait d'ivoire et de poudre d'or, c'est la fortune.

Elle dura l'espace d'un matin. Le terrible garde-côtes *Jersey*, de cinquante-quatre canons, couplé d'une frégate de trente-six pièces, avait surgi. Philosophe et blessés compris, les flibustiers etaient vingt-cinq sur la barque, quinze sur la prise, que le vaisseau de ligne couvre de mitraille, avant de « leur passer sur le corps ». Les survivants se rendent. Maltraité à la Jamaïque par un protestant français, Beauchêne le sera bien davantage dans les cachots de Kinsale en Irlande, où il est évacué. Là gisent quinze cents prisonniers français, entre autres l'équipage tout entier du *Coventry*, dont la mésaventure mérite d'être contée.

— « Villoutreys, il m'est venu à bord un prisonnier espagnol qui est homme de confiance et de probité, crie par le porte-voix le capitaine du *Coventry*, Monnier, au capitaine du *Mignon*, comme les navires sortaient de conserve de Porto Bello en mars 1709. Il a esté huit jours dans le navire anglais qui est à Bastymente. Celuy qui le com-

mande est un vieil homme fort malade, et son équipage composéz d'enfants. Il n'a que quarante-quatre canons et deux cents hommes ».

Et Villoutreys d'attaquer le *Portland*, de cinquante canons, détaché en éclaireur pour surveiller notre sortie. Mais Monnier, au lieu de prendre l'Anglais entre deux feux, se dérobe, sous le fallacieux prétexte que les ordres de la Compagnie de l'Assiente interdisent de chercher noise à autrui. Son vaisseau mis à mal, malgré la bravoure de l'équipage et de « trente bons noirs qui s'étoient battus aussy bien que les gens de l'équipage les plus aguerris », lui-même blessé au bras, Villoutreys transborde sur *le Coventry* une caisse d'or, vingt-sept caisses d'argent et une partie de son équipage, qu'il accompagne lui-même.

A la longue-vue, le capitaine du *Portland*, Stephen Hutchins, le soi-disant vieillard au chef branlant, a suivi toutes les opérations du transbordement, distinguant jusqu'aux perroquets et aux singes passés d'un navire à l'autre. Et cette fois, le 17 mars 1709, c'est *le Coventry* qu'il attaque. Monnier, en allant et venant sur le passavant sans souci des balles, excite son équipage. Mais il tombe mortellement blessé. Du Coulombier, le second, blessé à son tour, descend se faire panser. Le chevalier de Combles, un volontaire de dix-neuf ans, prend sa place. Il est tué. — « Amène, amène le pavillon. Veut-on nous faire massacrer », crie alors le lieutenant Colluaud en se précipitant affolé dans la cale. Le tiers de l'équipage était hors de combat. Mais notre adversaire était tout aussi éprouvé, ayant soixante-dix hommes hors de jeu. — « Si *le Mignon* avait voulu », l'affaire eût changé de face. Mais le lieutenant Ferret qui avait remplacé Villoutreys, avait payé Monnier de retour (1).

(1) « Relation du combat que rendirent les vaisseaux du Roy le *Mignon* et le *Coventry*, commandéz par M. Villoutreys, lieutenant de vaisseau, et

Villoutreys eut tous les malheurs. Traduit devant la Cour d'amirauté à la Table de marbre, « ledit Villotrays fut déclaré convaincu d'avoir eu part au pillage des vaisseaux anglais à Porto-Velo et d'un vaisseau hollandais à Bastimentos, d'avoir fait donner les mèches [soufrées] au capitaine hollandais et serrer les pouces dans un étau, pour savoir où il cachait son or et se l'appliquer en meilleure partie à son profit (1) ».

Dans les prisons de Kinsale où les rejoignirent les flibustiers de Beauchêne, ses marins n'eurent pas meilleur sort.

« En changeant de prison, lit-on dans *les Avantures de Beauchêne*, nous ne fîmes que changer de bourreaux. Leur plus grande récréation étoit de nous voir souffrir. Ces démons se divertissoient à nous faire battre pour un morceau de pain. On nous assomoit de coups de cannes tous les matins, quand on nous faisoit passer en revuë pour nous compter, et dans les froids les plus rigoureux, on ne nous donnoit ni paille, ni couvertures ».

Tandis que Beauchêne gémit dans les fers, un autre flibustier fait aux Antilles la loi. Un parlementaire français nommé de Malherbe a été capturé par un corsaire commissionné du gouverneur de Saint-Eustache. — « J'us l'honneur de dire à mondit sieur, écrivait le corsaire Philippe Plessis, que je le vengerois et la nation françoise qui se trouvoit insultée ». Plessis ramasse à la Guadeloupe

Monier, capitaine de brûlot, armés pour le compte de la Compagnie de l'Assiente, contre le *Portland*, armé de cinquante-deux canons et de deux cents hommes : envoyé à M. le comte de Pontchartrain par Le Blanc, écrivain du Roy, cy devant sur le *Coventry* » : *le Coventry* y est dit *le Conventry* (Archives Nat., *Marine* B4 34, fol. 409). — Rapport de Villoutreys (*Ibidem*, fol. 413). — Le *Portland* n'aurait eu que vingt et un tués et blessés (Clowes, t. II, p. 520.)

(1) G. Scelle, p. 397.

quatre barques canonnières (1) et trois cent vingt-neuf hommes.

Il débarque à Saint-Eustache dans la nuit du 17 novembre 1709, gravit un morne escarpé et parvient « aux raquettes qui bordent les remparts du fort ». La diane sonnait : « J'aprochay avec tous mes gens ventre à terre à la porte du fort. Et sy tost qu'elle fust ouverte, le gouverneur se présente en robe de chambre pour sortir et aller voir Madame son espouse qui estoit accouchée ». Il est aussitôt saisi, un colonel et les cinquante-deux soldats de la garnison sont désarmés. C'est la punition de l'insulte faite à un parlementaire, Plessis ne le laisse pas ignorer à l'infortuné gouverneur Isaac Lamont. Sa flottille, conduite par le capitaine Marais, entre dans le port et met en fuite deux corsaires. Maître de l'île, Plessis embarque comme butin quatre cent trente nègres, encloue les canons et appareille, le 4 décembre, à la lueur des sucreries en flammes.

Un garde-côte anglais de vingt-huit canons et dix-huit pierriers lui barre la route. Au prix de trente-huit tués et blessés, Plessis s'en rend maître. Et comme une patache accourt d'Antigoa à la rescousse, Plessis met le feu au *Tiger*, qui saute en l'air : « Je sauvay par charité chrétienne, disait-il, cinquante et un hommes, tout ce qui restoit ». Le 29 juin, à la vue d'un autre adversaire, il ne laisse paraître que huit hommes sur le pont. L'ennemi, confiant dans ses quarante-huit marins, approche sans méfiance, jusqu'au moment où des décharges à mitraille à bout touchant, une fusillade nourrie et une pluie de grenades et de flacons pleins de poudre, lui apprennent qu'il a trouvé son maître (2).

(1) *Ruby*, six canons, cent trente hommes; *Fortuné*, quatre canons, soixante-cinq hommes; *Dragon*, quatre canons, quatre-vingt-quatorze hommes; *Gracieuse*, six canons, quarante hommes.

(2) « Relation des campagnes que le batteau corsaire *le Ruby* a faittes,

Beauchêne est parvenu à s'évader et à regagner, assoiffé de vengeance, Saint-Domingue. Le gouverneur, Choiseul, lui donne *le Brave* et quatre-vingt-dix hommes : le coutelas au côté, le captif évadé fonce sur une frégate anglaise de dix-huit canons. Un quart d'heure après, elle est à lui. Les débris d'un équipage de cent trente hommes évacués à son bord, il la fait sauter : « Je vengeray tête pour tête quinze cents prisonniers français qu'on a fait périr misérablement dans les prisons de Kinsale », envoie-t-il dire au gouverneur de la Jamaïque.

Mais pourquoi aller courir les côtes d'Afrique? Exposé au feu de deux garde-côtes anglais de cinquante et trente canons, ras comme un ponton, *le Brave* se rend et renforce des débris de son équipage, au fond de la cale de l'*Escarboucle,* les trois cents hommes du *César* de Nantes, de vingt canons, commandé par le créole Cazalis, qui a succombé lui aussi en février 1711. Beauchêne, les sentant en nombre, fomente parmi les captifs une révolte qui échoue. On le débarque, le jour du mardi gras de 1711, sur une côte déserte, d'où il gagne notre comptoir de Whydah. Là est mouillé un navire de six canons, un *Brave* encore. Il s'y embarque pour aller saccager l'île portugaise du Prince. Trop tard ; « M. Parent » l'a si bien ruinée qu'il n'en peut rien tirer.

En 1709 en effet, Parent avait dévasté la côte d'Afrique, enlevé un négrier anglais en Gambie, un négrier hollandais au cap Sainte-Anne et mis à sac les îles portugaises du Prince et San-Thomé (1).

Passé sur *le François*, de huit canons, Beauchêne remplace comme capitaine le flibustier Dugué, qui a péri en

estant commandé par le capitaine Philippe Plessis ». Novembre 1709-octobre 1710 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 34, fol. 352).

(1) Rapports de Bailly, écrivain aux ordres de Parent, qui avait entre autres vaisseaux malouins *le Fortuné* et *le François*. Gambie, 10 février 1709; Cap Lahou, 26 mars (Archives Nat., *Marine*, B[4] 34, fol. 343).

livrant bataille, près de l'île Sainte-Hélène, à un navire anglais de trente canons. Il pense faire fortune au Brésil. Mais sa « tête pensa faire le voyage du Rio-Janeiro sans le reste du corps ». Pareille à deux mauvaises « semaques » qu'il avait capturées, une frégate arrivait, « manœuvre languissante, sabors fermés, voiles en pantaines ». Beauchêne allait en chaloupe l'amariner avec une douzaine de flibustiers, quand les sabords s'abattirent et une foule de Portugais, mais surtout des canonniers malouins que Du Guay-Trouin avait laissés malades à Rio-de-Janeiro, ouvrirent un feu d'enfer. Beauchêne eut peine à se dérober. La prise d'un galion portugais de trente-six canons, qui arrivait du Pacifique, le dédommagea; car il y avait à bord une quantité considérable de diamants. Riche désormais, notre flibustier rallia Saint-Domingue, puis la Martinique, où venait d'arriver l'escadre de Cassard.

XI

SITUATION TRAGIQUE DES ANTILLES FRANÇAISES

Avec le brio de la flibuste contraste le désarroi de la flotte de guerre franco-espagnole. La Rigaudière-Froger, chargé de porter des dépêches de conséquence au général des galions, à l'amiral Andrés de Pez et au vice-roi du Mexique, trouve désarmée à la Vera Cruz la flotte de Neuve-Espagne, que deux de nos vaisseaux (1) sont impuissants à couvrir contre les croiseurs britanniques (2). Deux autres vaisseaux de Louis XIV, qui se rendent de Saint-Domingue

(1) *Apollon* et *Triton*.

(2) Instruction à Froger de La Rigaudière, commandant la frégate du roi *l'Aurore*. 27 octobre 1708; — Rapports de Froger de La Rigaudière. Fort-Royal de la Martinique, 14 août 1709; et de son écrivain, Du Caillaud, Rochefort, 23 septembre 1709 (Archives Nat., *Marine*, B4 33, fol. 374, et B4 34, fol. 362, 364).

à l'île de la Mona, tombent, le 20 octobre 1709, au milieu de trente navires anglais : l'un, *le Ludlow*, se dérobe à leur étreinte; l'autre, *l'Indien*, la prière faite, livre bataille, perd tous ses officiers de pont, tués, MM. de Clamorgan, de Taransse et de Puthigny, mais parvient à se dégager sous l'énergique commandement du capitaine de Joncoux (1).

Un des rares vaisseaux alors sortis de nos chantiers de construction (2), *le Superbe*, malgré ses soixante canons, n'eut pas la même fortune. Il escortait un convoi vers la Martinique, quand il fut enveloppé par le *Kent*, le *Russell* et l'*Assurance*. Il abattit quarante-deux hommes au premier, en perdit autant et tenta de s'échapper, grâce à sa marche supérieure. Mais sa tentative échoua et il dut amener pavillon le 7 août 1710 (3).

C'était vers le Mississipi que *l'Espérance* se dirigeait, quand elle tomba, le 26 novembre suivant, au milieu de quatre vaisseaux anglais. La croyant abattue par leurs bordées : « D'où est le navire? crièrent ses adversaires par le porte-voix. — De Paris », répondirent des loustics, noirs de poudre. Pilote, maître timonier, quatorze soldats tombèrent morts; le lieutenant de vaisseau Du Plessis-Moreau et son second, Desigou, étaient grièvement blessés; le feu était à bord. Au bout de sept heures d'une lutte acharnée, *l'Espérance* était captive. Parmi les vainqueurs, était un protestant français, le chapelain du bord nommé Surfey, dont la pitié trouva à s'employer pour nos malheureux prisonniers (4).

(1) « Journal de ce qui s'est passé pendant le cours des trois mois de course que j'ay fait », à bord de *l'Indien*, signé : de Joncoux, octobre 1709 (B⁴ 34, fol. 397).

(2) En 1709 (B³ 170, fol. 21, 54, 63, 75, etc.).

(3) *Life of Captain Stephen Martin*, p. 122.

(4) Dralsé de Saint-Pierre, *Relations de divers voyages faits dans l'Afrique, dans l'Amérique et aux Indes Occidentales*. Paris, 1718, in-16, p. 55, 135.

La série noire continuait. *Le Maure,* vaisseau de soixante canons commandé par Du Coudray-Guimont (1), était capturé le 24 décembre 1710, à la suite d'un violent combat contre deux vaisseaux de soixante-dix canons (2), qui coûta du reste la vie au capitaine Long du *Bredah.*

Le gouverneur de Saint-Domingue, le capitaine de vaisseau François-Joseph de Choiseul, baron de Beaupré, cet officier qu'un corsaire algérien sauvé par lui avait arraché à la gueule d'un canon prêt à tirer sur l'escadre de Du Quesne, eut une fin tragique. Il se rendait du Petit-Goave à la Havane à bord de *la Thétis*, de quarante-deux canons, quand il fut rencontré dans la nuit du 5 au 6 mai 1711, à une lieue de la Havane, par le *Windsor*, capitaine Paddon, et le *Weymouth*, capitaine Lestock. Contre ces deux vaisseaux de soixante-douze et cinquante-six canons, *la Thétis* livra une bataille acharnée et perdit soixante-cinq hommes sur cent quatre-vingts. Choiseul, mortellement blessé, alla expirer à la Havane. Quand elle baissa pavillon, les Anglais, touchés de notre vaillance, qui leur avait coûté une perte égale, laissèrent aux passagers leur argent (3).

Chargée de fournir de main-d'œuvre noire les colonies franco-espagnoles, la Compagnie de l'Assiente avait une tâche de plus en plus lourde ; en bons négociants, Anglais et Hollandais offraient de prendre, par personnes interposées, le transport des nègres à leur compte (4). Et pour

(1) Déclaration de Lestang, directeur à la suite du navire du roi *le Maure* (Bibl. Nat., nouv. acq. franç. 10570, p. 347).

(2) *Warspite, Bredah* (Clowes, t. II, p. 525).

(3) Rapport d'Hennequin, 30 mai 1711 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 35, fol. 160). — Lettre du major de Nolivos à Pontchartrain. La Havane, 26 mai 1711 (Robert Le Blant, *Un officier béarnais à Saint-Domingue. Pierre-Gédéon Ier de Nolivos...,* major du Petit-Goave et commandant la partie ouest de Saint-Domingue, 1706-1732. Pau, 1931, in-8°, p. 18 : extrait de la *Revue historique et archéologique du Béarn et du Pays basque).* — Clowes, t. II, p. 527, note.

(4) Dès 1706 (G. Scelle, p. 292).

supprimer la concurrence, leurs croiseurs guettaient au point de départ comme au point d'arrivée nos navires négriers. Une de nos escadrilles, avertie par le gouverneur de Gorée qu'il y avait une petite corvette anglaise dans la Gambie, tombait au milieu d'une division navale : *l'Industrie* fut capturée par deux vaisseaux de ligne ; *la Françoise* s'échappa en jetant par-dessus bord futailles, cordages, vivres, cloisons des cabines et trouva à son arrivée devant Saint-Pierre de la Martinique d'autres croiseurs anglais, qu'elle esquiva avec peine (1).

L'an d'après, *l'Amphitrite* et *l'Indien*, armés par la Compagnie de l'Assiente, livraient bataille à deux vaisseaux de ligne et à deux frégates britanniques rencontrés le 20 mars 1712 devant Baffo en Guinée. Au cri de « Vive le Roy », le capitaine de Boispineau gouverne sur un de ses adversaires, bien que *l'Amphitrite* n'ait pas plus de seize canons contre soixante. Il est couvert de mitraille, à tel point qu'on en « ramassait à pleines mains » les éclats ; enseignes, capitaine d'armes, commis, pilotes tombent, tués ou blessés. De l'entrepont, où ils se sont réfugiés, le gouverneur de Whydah, Du Coulombier, ramène les matelots sur le tillac à leur poste de combat. Boispineau dégage *l'Indien*, dont le capitaine, nommé de Malville, a eu le bas-ventre emporté. Et au prix de soixante-deux tués et blessés, nos petites frégates restent maîtresses du champ de bataille, mais trop désemparées pour continuer leur route sur les Antilles (2).

Un nouveau gouverneur général des Iles était installé au Fort-Royal de la Martinique depuis le 2 janvier 1711.

(1) « Relation de ce qui est arrivé aux frégattes *la Françoise, l'Industrie* et la corvette *la Louise*, commandées par les s[rs] Elias, Verdier et Levier ». Rapport d'Elias, Fort-Royal de la Martinique, 30 mars 1711 (B^4 35, fol. 154).

(2) Rapport de Boispineau. A bord de *l'Amphitrite*, à Loango en Angola, les 5 et 6 août 1712 (B^4 36, fol. 24, 26).

« Phelypeaux était un homme très extraordinaire, avec infiniment d'esprit, de lecture, d'éloquence et de grace naturelle, fort bien fait, point marié, qui n'avait rien, avare quand il pouvait, mais honorable et ambitieux, qui n'ignorait pas qui il était, mais qui s'échafaudait sur son mérite et sur le ministère ». Raymond-Balthasar de Phelypeaux, « fort paresseux et plus propre au cabinet qu'à la guerre », n'avait pour lui que sa parenté avec le ministre de la Marine (1). Il arrivait à un moment tragique, à un moment où de fâcheuses rumeurs circulaient sur l'attitude des Espagnols. Ne disait-on point que les colons de San-Domingo et de Porto-Rico prenaient le parti de l'archiduc Charles contre Philippe V.

A Carthagène où Du Casse s'est rendu avec trois vaisseaux et deux frégates pour quérir les galions, le commodore Littleton est accouru et le bloque avec six vaisseaux. Le 7 août 1711, débouchent de la passe de Bocca-chica quatre navires qu'il prend en chasse : le soir, Littleton est maître de *l'Amirante* des galions et d'une patache. Mais à bord du grand galion, il n'y a pas plus de 150 000 piastres. Qu'est devenu le trésor du roi d'Espagne ? Il est tout entier à bord de nos trois vaisseaux de ligne. Ayant huit millions à sauver, en vieux renard, Du Casse a donné au léopard britannique « un os à ronger ». Et maintenant que les ennemis sont sous le vent, il fait route à son tour et mouille, le 26 août, au Port-de-Paix à Saint-Domingue.

Littleton a été chercher du renfort à la Jamaïque ; et son escadre, grossie du *Medway*, croise à l'extrémité occidentale de Cuba, au débouquement de la relâche de la Havane. Mais Du Casse a gagné la Martinique, après une tempête qui a jeté au large un de ses vaisseaux, dont il reste sans nouvelles. Ce vaisseau, *le Griffon* du chevalier

(1) Saint-Simon, t. XI, p. 277. — I. Guet, *Le colonel François de Collart*, p. 208.

de Tourouvre, aborde en novembre à Pontevedra en Galice avec une cargaison de deux millions de piastres. Mais de l'escadre de Du Casse, l'Europe restera presque tout l'hiver sans nouvelles. « On l'attendoit avec autant d'impatience que de crainte, écrit Saint-Simon. L'Espagne en avoit un extrême besoin ; le commerce languissoit ; le désordre étoit près de se mettre... Anglois et Hollandois la guettoient depuis longtemps ».

Et tout à coup, quand l'émoi était à son comble, un courrier apporta, le 29 février 1712, à Madrid, la nouvelle que Du Casse était arrivé à la Corogne et qu'il avait à bord une quarantaine de millions de livres, sans parler des marchandises (1). Le roi Catholique, le roi Très Chrétien exultèrent. Au marin habile qui avait déjoué les croisières ennemies, l'un décerna la Toison d'Or, l'autre la cravate rouge de commandeur de Saint-Louis. Lui, il leur avait donné le nerf de la guerre (2).

XII

PERTE DE L'ACADIE

(1710).

Ancien gouverneur de Terre-Neuve, le Béarnais Daniel d'Auger de Subercase est, depuis 1706, gouverneur de l'Acadie. Il n'a comme garnison qu'une poignée d'hommes.

(1) Du Casse avait *le Saint-Michel*, *l'Hercule* et un troisième vaisseau.

(2) Le chevalier de Charitte, gouverneur de Saint-Domingue, à Pontchartrain. 23 juin 1711 ; — l'intendant Mithon à Pontchartrain. 18 mai ; — Charitte à Mithon. 7 septembre ; — Berthomier à Pontchartrain. 18 septembre ; — Charitte à Pontchartrain. 23 octobre et 25 novembre ; — le P. Gombault, supérieur général de la Martinique (Robert Du Casse, *L'amiral Du Casse*, p. 357-376). — *Gazette de France*, année 1711, p. 537 et 582 ; année 1712, p. 150 et 161. — Saint-Simon, t. XXIII, p. 18.

Et il ne pourrait résister aux attaques répétées des Anglais, s'il n'avait les troupes auxiliaires que lui amène de Pentagouet, le fils d'un gentilhomme béarnais et d'une Indienne Abénaqui; le célèbre métis Anselme d'Abbadie de Saint-Castin arrive chaque fois à la rescousse avec ses demi-frères, les sauvages. A point nommé enfin, débarquent à Port-Royal des vivres et des marins.

Le petit corsaire *l'Intrépide*, armé par le Basque Pierre de Casamajor de Charritte, gouverneur intérimaire de Saint-Domingue, bien qu'il n'ait pas plus de cinquante flibustiers, est escorté de tout un convoi de prises chargées de nègres et de barils de farine. Il a pour capitaine Pierre Morpain de Blaye (1). C'était un brave. A l'apparition d'une frégate de vingt-quatre canons, les marins de son petit corsaire avaient entonné *le Salve*; et sans se laisser impressionner par les bordées de la frégate anglaise qui avait abattu une vingtaine des leurs, nos « diables » bondissaient à l'abordage, expédiaient une soixantaine d'Anglais et forçaient les autres à se rendre (2).

En précédant d'une huitaine de jours, en août 1707, une flotte anglaise dans la baie de Port-Royal, en apportant des vivres et des munitions, ils ont sauvé la colonie. Subercase renforce des flibustiers de Morpain et des Abénaquis de Saint-Castin sa petite garnison, pointe ses canons sur les navires anglais qui tâchent de remonter la rivière, culbute leurs colonnes de débarquement. Bref,

(1) Placet des flibustiers de *l'Intrépide* au comte de Choiseul, gouverneur de Saint-Domingue (Archives Nat., *Colonies*, C^9 A 8). — « Mémoire des services rendus par les sieurs de Saint-Castin, dans le pays de Canada » (Bibl. Nat., Clairambault 874, fol. 883). — Robert Le Blond, Un corsaire de Saint-Domingue en Acadie, Pierre Morpain, 1707-1711, dans *Nova Francia*, t. VI (juillet-août 1931), p. 193. — Diéreville, *Relation d'un voyage de Port-Royal et de l'Acadie... dans le navire* « la Royale Paix ». Rouen, 1708, in-8°.

(2) *Les Avantures de Monsieur Robert Chevalier dit de Beauchêne, capitaine de flibustiers*, cf. le chapitre X ci-dessus.

écrit-il, « je ne crois pas que ces Messieurs de Boston oublient de longtemps le dernier jour d'aoust de l'année 1707, où nous les fîmes rembarquer avec toute la confusion que peuvent avoir des guerriers, qui forment de grands desseins et qui les exécutent mal ». Un vaisseau de ligne, *l'Annibal*, arrive le 10 septembre avec des troupes de France.

Morpain, la conscience tranquille, peut partir. Il a eu à Terre-Neuve un émule. En cette même année 1707, l'île Saint-Pierre a été ravagée par une flotte anglaise, malgré la vigoureuse défense du capitaine Degrés de Sourdeval.

Et pourtant, les prises affluent à Saint-Pierre et à Plaisance, trois-mâts anglais qui se rendent en Virginie et à Boston, cotre venant de Saint-Christophe avec une cargaison de sucre et de coton, bricks de Londres en route pour l'Amérique. C'est un simple terre-neuvier, monté de soixante-deux hommes d'équipage et armé d'une douzaine de petits canons, qui a accompli ces exploits, avec des paysans bretons en guise de matelots. De sa propre autorité, le Malouin Bertrand Herbert, sieur de Chambéry, a mué en corsaire le terre-neuvier *Géraldin*; et ce jeune héros de dix-neuf ans n'a pas craint de livrer bataille, avec un équipage réduit à trente-six hommes par ses prises, à deux beaux bricks à la fois, qu'il enlève à l'abordage. Une magnifique carrière s'ouvrait à lui : il y mettra fin au cours d'un voyage dans le Pacifique, en entrant dans un couvent à Valparaiso (1).

Entre la capitale anglaise et la capitale française de Terre-Neuve, entre Saint-John's Harbour et Plaisance, une guerre à mort est déchaînée. Encadrés par les officiers du *Fidèle*, les cent soixante hommes de Saint-Ovide de Brouillan marchent, en janvier 1709, sur Saint-John's

(1) Cunat, p. 298.

Harbour, que défendent trois forts, cent vingt soldats, sept cents habitants. En moins d'une demi-heure, tant l'attaque est impétueuse, la place est emportée; les forts sont rasés, la garnison évacuée sur Plaisance, l'artillerie de forteresse embarquée sur *la Vénus*. L'an d'après, Brouillan prend le commandement de *la Valeur*, frégate anglaise dont ses flibustiers se sont emparés dans la baie de la Trinité (1). Mais sa croisière n'est pas heureuse, il tombe prisonnier.

Et c'est à Pastour de Costebelle que revient le périlleux honneur de tenir haut, sans argent et sans vivres, notre drapeau à Terre-Neuve. En vain tâche-t-il de semer la discorde chez ses adversaires en insinuant aux colons de la Nouvelle-Angleterre qu'ils sont les dupes de la Vieille-Angleterre, toute prête à attenter à leurs libertés. Ses lettres sont interceptées par un corsaire anglais (2).

Le gouverneur de l'Acadie fut moins heureux.

« Je n'ai pas un sou, et mon crédit est épuisé. J'ai trouvé à force d'initiative le moyen d'emprunter de quoi faire vivre la garnison depuis deux ans. J'ai payé tout ce que j'ai pu en vendant tous mes meubles. Je donnerai jusqu'à ma chemise. Mais je crains bien qu'après tout, j'en serai pour ma peine, si nous ne sommes pas secourus (3) ». Telles étaient les lignes angoissées qu'écrivait Subercase, à la date du 1er octobre 1710.

Quatre jours après ce cri de détresse, le 5 octobre, surgissait une flotte anglaise de trente-six voiles. Les trois mille cinq cents soldats du général Francis Nicholson enveloppaient la bicoque du Port-Royal, qui ne comptait pas plus de sept cents habitants et soldats. Sommé de

(1) Le 16 septembre 1710 (CLOWES, t. II, p. 527, 537).
(2) En 1711 (Bibl. Nat., Nouv. acq. franç. 9283, fol. 384).
(3) Emile LAUVRIÈRE, *la Tragédie d'un peuple*. Paris, 1923, in-8°, t. I, p. 153.

capituler, Subercase ouvrit le feu et ne se rendit le 13 qu'après avoir épuisé ses munitions. La garnison et une centaine de civils prirent la route de Nantes et la Rochelle, à bord de trois navires de guerre du Connecticut (1). Le reste de la population française en Acadie, deux mille cinq cents âmes, demeura à Port-Royal devenue Annapolis, aux Mines et à Beaubassin, mais sans cesse soumise aux tracasseries des gouverneurs anglais de la Nouvelle-Écosse, car l'Acadie avait changé de nom. Ainsi commençait, pour des gens heureux aux familles fécondes, la tragédie d'un peuple.

XIII

LE SALUT DU CANADA

(1711).

L'Angleterre veut en finir avec la domination française en Amérique, en la frappant au cœur, à Québec. Dans la métropole comme dans la Nouvelle-Angleterre s'arment troupes et vaisseaux; sept régiments, cinq mille trois cents hommes, sont placés sous les ordres du brigadier général Hill comme troupes de débarquement; le contre-amiral Hovenden Walker les appuiera avec une flotte imposante : treize vaisseaux et frégates, deux galiotes à bombes, trente et un transports. Et qui s'opposera à ces forces formidables? Rien. — Si, le corsaire Morpain, le sauveur de l'Acadie, dont une médaille royale comme « marque d'honneur » a récompensé les exploits (2), Morpain, « toujours disposé à ne connaître aucun péril lorsqu'il s'agit du service du Roy », livre bataille avec son petit brigantin à

(1) Howard M. Chapin, *Privateer Ships and Sailors*. Toulon, 1926, p. 157.

(2) Lettre de Subercase, 3 janvier 1710 (*Nova Francia*, année 1931).

une frégate anglaise, lui abat seize hommes et tombe foudroyé (1).

Québec est dans l'émoi. La basse ville est évacuée pour servir de redoute. On s'attend à une attaque conjuguée de la flotte de Walker et d'une colonne qui monte de New-York vers Montréal. A bord de la flotte du contre-amiral Walker, il n'y a pas que des soldats : il y aussi des ouvriers, des artisans, des ménages, des familles entières, les éléments d'une colonie anglaise qui supplanterait la nôtre.

Le 18 août, des coureurs viennent annoncer à Québec qu'ils ont compté plus de soixante voiles dans la baie de Gaspé... Puis, plus rien... Que s'est-il passé? Un événement miraculeux. Ouvrez le journal de Walker à la date du 23 août 1711. Sa flotte a remonté le Saint-Laurent jusqu'aux Sept-Iles, quand éclata le « hurly-hurly » de l'ouragan; les câbles des ancres se rompent; des officiers arrivent affolés; huit transports, huit cent quatre-vingt-quatre hommes périssent sur les récifs de l'île aux Œufs; la ruine de l'expédition est l'œuvre d'une seule nuit; le naufrage, au retour, du vaisseau-amiral *Edgar*, de soixante-dix canons, l'aggravera encore. Mandés par signal à bord du *Windsor*, capitaines, pilotes, colonels opinent à l'unanimité pour battre en retraite, dans l'ignorance où ils sont des courants du Saint-Laurent.

Et bientôt, on apprend que la colonne Nicholson, qui montait vers Montréal, a rebroussé chemin sans livrer bataille au baron de Longueuil. Le Canada, menacé d'encerclement, est libéré d'étreinte (2), *le Héros*, le 7 octobre, lui apporte argent, soldats et munitions.

A la Louisiane, *le Baron de La Fauche*, commandé par

(1) Lettre de Pastour de Costebelle, 25 octobre 1711 (*Ibidem*)

(2) Howard M. Chapin, p. 159. — Charnock, t. II, p. 461 note. — Burchett, p. 775. — *Gazette de France*, 1711, p. 548. — *Mgr de Saint-Vallier et l'hôpital général de Québec*. Québec, 1882, in-8°, p. 206.

le Malouin Magon de La Chipaudière, transporte une cargaison plus précieuse encore, des jeunes filles pauvres de Lorient, qui vont fonder en Louisiane des foyers français. Le financier Crozat vient d'obtenir pour quinze ans (1) le commerce d'une colonie qu'avaient soutenue jusque-là les Macchabées de la Nouvelle-France. Un autre navire, *la Providence*, expédié dans la baie d'Hudson pour secourir une autre conquête de ces Macchabées héroïques, ne parvint pas à destination (2).

N'importe. Jérémie continuera à monter la garde au Fort-Bourbon de la baie d'Hudson, de même que Costebelle à Terre-Neuve. De juin à octobre 1711, puis en 1712, une vingtaine de navires anglais bloqueront Plaisance pour la réduire par la faim. Mais des troupes voudraient-elles débarquer qu'elles seraient jetées à la mer par trois cent cinquante soldats, trois cents marins tirés des navires de pêche et six compagnies de miliciens.

Et le pavillon fleurdelisé flottait toujours à Terre-Neuve, quand, en juillet 1713, une corvette française apporta à l'énergique Pastour de Costebelle, hélas! les conditions navrantes du traité d'Utrecht.

XIV

PRISE DE RIO-DE-JANEIRO

Une folle équipée
(Septembre 1710).

Une petite escadre s'équipait en 1710 à Brest aux frais de la Compagnie Chastelain-de Neuville et sous le com-

(1) Pontchartrain à Clairambault, 19 octobre 1712 (François Jégou, *Histoire de Lorient*, p. 361).

(2) Relation du capitaine de Villiers, commandant *la Providence*. 1712 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 36, fol. 40).

mandement d'un simple capitaine de brûlot, promu en l'occurrence capitaine de frégate et chevalier de Saint-Louis. Jean-François Du Clerc avait à bord de six vaisseaux, frégates et galiote huit cents hommes de troupes (1).

Le 16 août 1710, il paraissait à l'entrée de la baie de Rio-de-Janeiro sous pavillon anglais, mais sans parvenir à donner le change, car il fut accueilli par les boulets du fort Sainte-Croix. Il était quatre heures du soir, trop tard pour engager une action, le conseil de guerre la remit au lendemain, encore que plus d'un officier fût d'avis « de pousser et d'entrer ». La surprise était manquée. Le lendemain, au lieu d'attaquer, l'escadre alla prendre ses quartiers à une douzaine de lieues de là, à l'Ilha Grande, pour rétablir ses malades. En deux mois, les Portugais eurent tout le loisir de renforcer la garnison de Rio-de-Janeiro.

Après diverses tentatives de débarquement dans le district de Guaratiba, Du Clerc, guidé par des nègres, opère sa descente sur une plage déserte que sa difficulté d'accès a laissée sans défenseurs, à quatre lieues de Rio-de-Janeiro. De la Barra Tojuca, il gagne avec douze cents hommes, « le fusil en bandoulière », les rocs presque inaccessibles de la chaîne des Orgues, *serra dos Orgãos*. Mais il se

(1) Sur Jean-François Du Clerc, major à Saint-Domingue en 1701, capitaine de brûlot en 1709, promu capitaine de frégate le 30 janvier 1710, cf. l'alphabet Laffilard (*Marine*, C[1] 161). — Dépêches du ministre de la Marine à Du Clerc, 15 janvier, 5 et 19 février, 19 mars 1710, etc. (Archives Nat., *Marine*, B[2] 220, fol. 363, 444, 622, 809, 980, 1101; B[2] 221, fol. 222). — Rapport de La Marre de Caen sur l'expédition, d'après le père d'un marin de *l'Oriflamme* et un officier de l'expédition (B[4] 35, fol. 262). — Mauclerc, major de l'escadre, « Relation de ce qui s'est passé à Rio-Ianeiro », publiée en tête de la *Relation de l'expédition de Rio-Ianeiro, par* M[r] Du Guay-Trouin *en 1711*. Paris, 1712, in-4°. — Listes des officiers tués, blessés et prisonniers (B[4] 35, fol. 34).

« *Relaçam da vitoria que os Portuguezes alcançarao no Rio de Janeyro* contra os Francezes, em 10 de setembro de 1710. Lisboa, 21 de fevereyro 1711 : rééditée dans les *Annaes da Bibliotheca Nacional do Rio de Janeiro*, t. XX (1898), p. 224.

heurte au fort de la Plage Vermeille, *Praya Vermelha*, défendu par le colonel Joâo de Payva Souto Mayor, tandis que le lieutenant général ingénieur Joseph Vieyra esquisse une attaque à revers.

Résolu « de vaincre ou de périr », Du Clerc fonce sur Rio-de-Janeiro le 18 septembre, sous les charges de cavalerie d'Antonio Dutra da Silva, sous les salves du fort Saint-Sébastien, et marche droit sur le palais du gouverneur Francisco de Castro de Moraes. Il bouscule un barrage d'étudiants; mais, accablé par une pluie de balles qui tombe de toutes les fenêtres et abat ses officiers, il tourne court vers la hauteur fortifiée des Bénédictins. Ses adversaires, le colonel Gregorio de Castro de Moraes, le capitaine de cavalerie Dutra da Silva, tombent frappés à mort.

Mais notre troupe est à bout de forces; quatre fois, son drapeau a changé de main. Devant l'impossibilité de gagner la hauteur, Du Clerc se barricade dans un de ces entrepôts de caisses de sucre qu'on appelle des *trapiche*. Six canons y sont en batterie, de quoi riposter aux pièces de l'île des Cobras et aux batteries postées au coin des rues. Le vieux brave ne veut point capituler. La mission du major Mauclerc, envoyé en parlementaire, a du reste échoué. Menacé d'être brûlé dans son refuge, Du Clerc parle de faire une trouée, baïonnette au canon, au milieu de huit mille adversaires, pour regagner ses vaisseaux. Mais de ses cinquante-trois officiers et cadets, trente et un sont hors de combat; trois cent quatre-vingts des nôtres jonchent de leurs corps les rues. Il faut se rendre.

Parmi les prisonniers, on comptait, outre Du Clerc, le colonel comte de Ruis, le sergent-major de La Rigaudière, le lieutenant-colonel Milord Macnemara, le lieutenant-colonel des gardes-marines de Préfontaine, tous blessés, le sergent-major Mauclerc.

Trois de nos bâtiments parurent le 21 septembre. Comme ils ouvraient le feu, Du Clerc, avec l'autorisation du gouverneur, le fit suspendre en mandant à ses marins son triste sort. Ils durent se borner à le pourvoir de vêtements. Nos malheureux prisonniers allaient connaître la plus dure des captivités et Du Clerc la mort...

A Versailles, le 27 juillet 1711, Louis XIV enjoignait à tous ses capitaines, à tous les corsaires de faire main-basse sur les Portugais.

La revanche. Prise de Rio-de-Janeiro par Du Guay-Trouin

(Septembre 1711).

Du Guay-Trouin n'a point attendu l'appel du roi. Un butin immense à gagner, l'honneur à acquérir dans une entreprise difficile, le châtiment à exercer contre des geôliers inhumains le portent à recommencer l'expédition contre Rio-de-Janeiro. Il s'en ouvre à ses intimes amis, à son frère; et sept armateurs malouins, Beauvais, La Saudrais-Le Fer, Danycan... « mettent hors » pour l'armement une somme de 1 200 000 francs. Un autre associé, le contrôleur général de Coulanges, accompagne Du Guay-Trouin à Versailles et arrache à Pontchartrain le prêt des derniers vaisseaux du roi et de deux mille cinq cents hommes de troupes. L'amiral comte de Toulouse prend lui-même des actions dans l'armement : des corsaires malouins résolus, les Danycan, La Moinerie-Miniac, Le Fer du Chesnay, reçoivent pour la campagne le brevet d'officiers de la marine royale, de même que l'ancien flibustier de La Marre de Caen (1).

(1) Traité passé par l'intendant Robert pour l'armement de l'escadre de Du Guay-Trouin. 15 avril 1711 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 35, fol. 266), sur les propositions de Du Guay-Trouin du 26 janvier (fol. 187). — « Mé-

Le but de l'armement est tenu secret. Des vaisseaux s'équipent à Brest, à Rochefort, au Port-Louis, à Dunkerque, dans un ordre dispersé et, semble-t-il, avec le seul objectif de la course. Mais Du Guay-Trouin, malgré la pénurie des arsenaux, embarque à Brest un matériel de siège.

L'heure du châtiment va sonner. En entrant dans la coalition adverse, le Portugal avait causé à la France et à l'Espagne le plus grave préjudice. Lisbonne et les autres ports lusitaniens servaient d'entrepôts aux armées étrangères, « qui fatiguoient l'Espagne avec les troupes portugaises du costé de l'Estramadoure, tandis que les escadres ennemies allant et venant en Méditerranée trouvoient en Lisbonne tous les raffraichissemens et agrests nécessaires pour se remettre en bon estat ». Infliger au Portugal une dure leçon, tel fut, au témoignage du Malouin Porée-Duparc, l'un des motifs de l'expédition de Rio-de-Janeiro et la raison majeure pour laquelle les Malouins « donnè-

moire et projet pour enlever Rio Janeiro » (fol. 182). — Liste des officiers de l'escadre (fol. 210). — « Relation de ce qui s'est passé pendant la campagne de Rio-Janeiro », 3 juin 1711 (B[4] 36, fol. 61) : publié sous ce titre par Du Guay-Trouin à Brest, Malassis, 1712, in-4° (B[4] 35, fol. 333) et à Paris, 1712, in-4°; réimprimé dans les *Annaes da bibliotheca nacional do Rio de Janeiro,* t. XX (1898), p. 232. — Lettre de Du Guay-Trouin à « Monseigneur » (E. Sue, t. V, *in fine*). — Relation de Ricouart, intendant de la flotte. A bord du *Lys*, 6 février 1712 (B[4] 36, fol. 74). — Du Plessis de Parscau, « Journal historique, ou relation de ce qui c'est passé de plus mémorable dans la campagne de Riogenero, par l'escadre du Roy commandée par M. Du Guay Trouin en 1711 » (Mss. 57 et 115 de la bibliothèque du port de Brest, publiés par A. Doneaud Du Plan, dans *la Revue maritime et coloniale* de décembre 1887, février et juillet 1888). — « Lettre d'un capitaine de vaisseau, qui a esté présent à l'expédition de Rio Janeiro », et autres « Lettres particulières » (*Mercure galant*, février 1712, p. 175, 198). — Rapport du capitaine de Beauve, commandant *l'Achille*, depuis sa séparation avec Du Guay-Trouin. Brest, 10 février 1712 (B[4] 36, fol. 84). — Relation de Porée-Duparc, 1712 (Cunat, p. 227). — *Relation de la prise de Rio de Janeiro*. Paris, Imprimerie Royale, 1712, in-4°. — « Plan de la baye et ville Rio Genairo, prise par les François. Septembre 1711 », ms. (Bibl. Nat., Géographie). — Abbé J. Poulain, *Duguay-Trouin, corsaire*, p. 164.

rent teste baissée dans la célérité de l'entreprise » (1).

Le 3 juin 1711, Du Guay-Trouin précipite son départ, rallie en route ses conserves et déjoue par sa promptitude la manœuvre de l'amiral John Leake, qui se présente le surlendemain devant le goulet de Brest avec vingt vaisseaux pour l'embouteiller.

Simple capitaine de vaisseau, Du Guay-Trouin est à la tête d'une escadre dont se contenterait un amiral : sept vaisseaux de ligne, six frégates, une galiote à bombes, trois traversiers (2), partent « à la conquête d'une toison d'or sous la conduite d'un nouveau Jason ». Le 12 septembre, le « Pain de Sucre » de l'entrée de la baie de Rio se profile à l'horizon. Une brume vient à point nous masquer; le vent souffle de l'Est; Du Guay-Trouin saisit cette occasion inespérée pour s'engager en ligne de file dans la passe, Coursérac en tête, qui connaît les lieux. *Le Magnanime* « manœuvra avec une fierté qui fit l'admiration de toute l'escadre et fit croire aux Portugais qu'il y avoit des pilotes du pays dans le vaisseau ».

Plus étroite que le goulet de Brest, l'entrée de la baie est battue par les feux croisés du fort de Sainte-Croix, — quarante-quatre canons, — à tribord, et des forts de Saint-Jean et de la Plage Vermeille, — quarante-huit pièces, —

(1) Archives de Saint-Malo, CC. 380. — La liste des quatorze intéressés dans l'armement est publiée par l'abbé Poulain, p. 208, note 1.

(2) Vaisseaux de 74 canons : *le Lys*, Du Guay-Trouin (678 marins et soldats), *le Magnanime*, chevalier de Coursérac (673 hommes), *le Mars*, de La Cité-Danycan (480 h.); — vaisseaux de 66 canons : *le Brillant*, chevalier de Goyon-Beaufort (520 h.), *l'Achille*, chevalier de Beauve (559 h.), *le Glorieux*, de La Jaille (552 h.); — vaisseau de 58 canons : *le Fidèle*, de La Moinerie-Miniac (486 h.).

Frégates de 40 à 44 canons : *l'Aigle*, de La Marre de Caen (238 hommes), *le Chancelier*, Du Rocher-Danycan (246 h.), *l'Argonaute*, Du Bois de La Motte (336 h.); — frégates de 34 à 36 canons : *la Glorieuse*, De La Perche (227 h.), *l'Amazone*, Du Chesnay-Le Fer (318 h.); — *l'Astrée*, de 22 canons, Rogon (160 h.).

Galiote de 36 canons : *la Bellone*, de Kerguélen (229 h.); trois traversiers.

à bâbord. Une roche qui pointe au milieu de la passe, « un simple quarré à feu rasant », oblige par surcroît les navires à serrer les forts à portée de mousquet. Sous leur feu, nos vaisseaux n'en défilent pas moins fièrement, Coursérac en tête, et franchissent le défilé.

Derrière le fort de Sainte-Croix, leur côté en travers, sont embossés quatre vaisseaux portugais de cinquante-six à soixante-quatorze canons, et deux frégates de trente-six à quarante. Dès que le chef d'escadre Gaspar da Costa s'aperçoit que nous manœuvrons pour l'aborder, il coupe précipitamment ses câbles, et ses « forces flottantes » vont s'échouer sous les canons de la ville. D'autres forts pourtant formaient tenaille, ceux de Saint-Théodose et de l'île Villegagnon à bâbord, ceux de Notre-Dame-de-Bon-Voyage et de Caravanca étagés sur une hauteur inaccessible à tribord. Du Guay-Trouin n'en a pas plus cure que des premiers. Il a trois cents hommes hors de combat; mais le voilà installé dans une baie telle qu'on n'en pourrait « trouver une plus belle, plus grande, ni plus commode; le mouillage y est parfaitement bon; le vent et la mer n'y entrent presque jamais ».

Mais devant et derrière lui sont massées de nombreuses troupes. Nous sommes encerclés. La défense mobile s'est repliée sur « une place où l'art et la nature se disputent à l'envi à qui la rendra imprenable ». A bâbord, dominée par les hauteurs fortifiées des Jésuites, des Bénédictins et de l'Évêque, s'étale le long de la plage la ville de Rio-de-Janeiro. La ceinture de ses forts, — Saint-Sébastien, Saint-Jacques, Sainte-Alousie et la Miséricorde à gauche, les Bénédictins et la Conception à droite, — est soudée par un front de mer fortifié et, du côté de la plaine, par un camp retranché.

Si maître qu'il soit de lui, Du Guay-Trouin demeure surpris de cet appareil formidable, que les Portugais tra-

vaillent fiévreusement à renforcer : depuis trois semaines, ils ont été avisés de notre venue par un paquebot dépêché spécialement d'Angleterre. L'âme de la résistance est, au reste, un ancien compagnon d'armes des Malouins, le Bas-Normand Du Bocage, passé au service du Portugal et promu capitaine de vaisseau. Il peut compter sur les régiments de vieux soldats aguerris dans les guerres d'Europe, qu'a amenés l'escadre de Gaspar da Costa. La victoire de Du Guay-Trouin n'en sera que plus éclatante.

Le point faible de la place, c'est l'île des Serpents Cobras, — l'île aux Chèvres, disent nos gens, — à portée de fusil de la batterie des Bénédictins. Elle n'a qu'un fortin inachevé. Sur le conseil du capitaine de Terville, qui connaît les lieux, Du Guay-Trouin la fait occuper, à l'aube du 13 septembre, par les troupes du chevalier de Goyon : la petite garnison portugaise a détalé. Mais l'île est aussitôt prise sous le feu du fort Rouge, du fort de la Miséricorde et de la batterie des Bénédictins. Sous l'énergique commandement du lieutenant de vaisseau de Saint-Simon, nos gens n'en installent pas moins sur l'île les dix-huit pièces de siège et les cinq mortiers du chevalier de La Ruffinière.

Vis-à-vis d'eux, à portée de fusil, la batterie des Bénédictins fait rage ; du couvent, mousquets et espingoles font pleuvoir les balles ; un moine, que nos marins ont baptisé frère Jacques, se distingue par sa bravoure. Là commande Du Bocage. Mais soudain des décharges à mitraille « rincent toutes les fenêtres » du couvent ; c'est l'île aux Chèvres qui démasque sa formidable artillerie.

La défense mobile s'effondre. L'un des vaisseaux portugais, *la Maroquine*, échoué à la pointe de l'île aux Chèvres, est amariné, mais, estoqué par le feu des forts, se crève sur un récif. Le vaisseau qui porte la cornette du chef d'escadre, et un troisième navire de ligne se font sauter !

Quatre navires marchands sont capturés par le chevalier de Beauve.

Du Guay-Trouin tourne la place et, le 14 septembre, appuyé par le tir du *Mars*, opère une descente à un quart de lieue de la ville. Il aligne, en plusieurs bataillons, deux mille huit cent quarante-deux marins et soldats. Mais le terrain, coupé de marais et barré de haies impénétrables, ne permet point de couper la retraite aux habitants de Rio-de-Janeiro.

Du haut de la colline de la Conception, du jardin d'orangers de la villa de l'évêque, Du Guay-Trouin découvre un admirable panorama sur la baie, la capitale et le camp ennemi : à ses pieds brûle un vaisseau de soixante-dix canons, le dernier vaisseau portugais, celui de Du Bocage.

Déguisé en matelot malouin, en bonnet, pourpoint et culottes goudronnées, Du Bocage s'est fait conduire entre quatre soldats comme prisonnier dans le cachot où ont été jetées les sentinelles françaises qui se sont laissé surprendre. « Sous ce déguisement, il tire des prisonniers toutes les lumières qui peuvent lui faire connaître le fort et le faible de nos troupes; et cette connaissance fit prendre aux ennemis la résolution d'attaquer notre camp ». Masqués par un troupeau qu'ils poussent devant eux, quinze cents Portugais s'avancent à l'aube jusqu'au pied de la colline occupée par le chevalier de Goyon. Notre corps de garde, une cinquantaine d'hommes commandés par le sieur de Liesta, les contient et donne le temps à toute la brigade de se former en bataille. Du Guay-Trouin avec ses grenadiers accourt : et la colonne ennemie, prise en tête et en flanc, détale en laissant le terrain jonché de tués et de blessés.

Du Clerc va être vengé, lui et ses chirurgiens massacrés, ses hommes morts de misère et de faim. Du Guay-Trouin

n'en laisse rien ignorer dans l'énergique sommation qu'il adresse le 19 septembre au gouverneur de la ville :

Monsieur (1), le Roy mon maistre voulant tirer raison de la cruauté exercée envers ses officiers et ses troupes que vous fittes prisonnières l'année passée, m'a ordonné d'employer ses vaisseaux et ses troupes à vous forcer de vous remettre à sa disposition et discrétion, et me rendre tous les prisonniers français et faire payer aux habitants de cette colonie une contribution suffisante pour les punir de leur inhumanité.

Je n'ay pas voulu vous sommer de vous rendre que je ne me sois veu en estat de vous forcer et de réduire votre ville et votre pays en cendres, sy vous ne vous rendés à la discrétion du Roy. Il m'a commandé d'épargner ceux qui se repantiront de l'avoir offensé dans la personne de ses officiers et de ses troupes. J'aprens que M. Du Clerc, leur commandant, a esté assassiné. Je n'ay point encore uzé de représailles sur les Portugois qui sont tombés en mon pouvoir, l'intention de Sa Majesté n'estant point de faire la guerre d'une manière indigne d'un roi très chrétien. Je veux croire que vous avez trop d'honneur pour avoir eu part à ce honteux massacre ; mais ce n'est pas assés. Elle veut que vous en nommiés les auteurs pour en faire un châtiment exemplaire. En sorte que, si vous refuzés d'obéir à sa volonté, tous vos canons et toute votre nombreuse multitude ne m'empêcheront pas d'exécuter ses ordres. J'attens, Monsieur, votre réponce. Faites-la moy prompte et décizive ; autrement, vous connoistrés que, si jusques à présent je vous ay épargné, c'estoit pour m'épargner à moy même l'horreur d'envelopper les innocens avec les coupables.

— Vous remettre ma place? rugit Francisco de Castro de Moraes. Je suis prêt à la deffendre jusques à la dernière goute de mon sang.

A peine le tambour de *l'Achille* est-il revenu avec la réponse du gouverneur, qu'un feu d'enfer s'abat sur la ville : l'île aux Chèvres, le camp, *le Mars* qui enfile le front de mer, tonnent en même temps; les plus belles maisons s'embrasent ; « l'horrible fracas » sème partout la panique; c'est le moment qu'attend Du Guay-Trouin pour attaquer la ville de deux côtés à la fois. Il a pris ses dispositifs d'attaque, quand, le 21, à une heure du matin, un Français évadé de la place se présente à nos avant-postes : c'est l'ancien aide de camp du capitaine Du Clerc, le cadet

(1) Relation de Du Guay-Trouin aux Archives de Saint-Malo, CC. 380 : Abbé J. Poulain, p. 167.

de La Salle. Et que dit-il? La ville est évacuée, les forts minés; gouverneur, garnison, habitants, dans une indicible épouvante, ont fui dans la campagne.

Le fait est vrai. Tous les forts qui couvrent à l'est Rio-de-Janeiro, le fort de la Miséricorde, les forts Saint-Sébastien, Saint-Jacques et Sainte-Alousie, ne tirent plus. Ils sont occupés sans coup férir. Du Guay-Trouin pénètre dans la ville abandonnée, où se sont répandus les prisonniers français échappés au massacre de la colonne de Du Clerc et évadés de prison « dans un état à faire pitié ». Il lui faut réprimer sévèrement le pillage des maisons, qui alignent leurs étages en pierres de taille dans des rues tirées au cordeau. Au demeurant, ces rescapés renforceront de trois cent soixante hommes sa petite armée.

De la ville et de la mer, on monte par deux rampes magnifiques vers la résidence des Jésuites, voisine du fort de la Miséricorde. C'est dans leur église, d'où l'on a « le plus gracieux point de vue du monde », que sera chanté le *Te Deum* de la victoire, au son des hautbois et des trompettes.

Tour à tour, les forts qui défendent l'entrée de la baie ouvrent leurs portes à l'aide-major général de Beauville. La baie de Rio est tout entière à nous, au point qu'un navire de guerre anglais, jusque-là caché dans un de ses replis, vient se rendre à nous avec le gouverneur de Sumatra qu'il transporte.

Castro de Moraes n'a pas désespéré pourtant d'un retour de la fortune. Il attend, à une lieue et demie de Rio-de-Janeiro, les renforts qu'amène Antonio de Albuquerque. Laissant une brigade à la garde des forts, Du Guay-Trouin se porte avec les deux autres contre le gouverneur récalcitrant, le menaçant de brûler la ville, comme il a brûlé les maisons de campagne des habitants, si la rançon réclamée n'est pas versée. Castro de Moraes capitule enfin le 10 octobre, la veille du jour où Albuquerque lui amène

trois mille Européens et six mille nègres « aussi aguerris que des soldats ».

Une rançon de 615 000 crusades reçue, le butin embarqué, *la Reine des Anges* et *l'Incarnation*, de quarante-quatre et cinquante-six canons, incorporées à sa flotte, tous les vases sacrés rendus aux Jésuites, Du Guay-Trouin appareilla le 13 novembre, à la lueur d'un feu de joie : c'étaient des prises qu'il abandonnait en flammes. L'assassinat de Du Clerc était vengé. Il en coûtait aux Portugais vingt millions et toute une escadre, à nous cinq cents hommes.

Et Louis XIV de mander par circulaire à nos consuls en pays barbaresque, l'expédition triomphale, qui avait « forcé l'entrée d'un goulet réputé inaccessible, pour s'emparer de la plus florissante colonie des Portugais au Brésil ». Ainsi combattait-il la propagande ennemie, qui publiait partout à l'étranger que nos « forces maritimes estoient considérablement affoiblies (1) ».

Un sinistre pourtant assombrit le retour. Hors de vue de leurs conserves, et sans que jamais depuis lors on en eût des nouvelles, périrent, corps et biens, *le Magnanime* et *le Fidèle*, qu'un coup de vent furieux, au large des Açores, avait séparés de l'escadre, le 19 janvier 1712. Ils n'avaient pas moins de onze cent vingt-huit hommes à bord (2), ainsi que 600 000 livres en or et argent, et des marchandises de prix que Du Guay-Trouin avait confiées au brave chevalier de Coursérac. *L'Aigle* sombra également à Cayenne. Officiers et matelots qui revinrent à bord des autres navires, étaient lestés de poudre d'or dont le jeu et la bonne chère eurent vite raison (3).

(1) Circulaire du 24 février 1712 (B^2 232, fol 117).

(2) Dépêche du 4 avril 1713 relative aux réclamations des veuves (B^4 36, fol. 133).

(3) Porée-Duparc (Cunat, p. 237).

Du Guay-Trouin ne recueillit point que des louanges. Ses armateurs lui reprochèrent d'avoir négligé leurs intérêts (1), jusqu'au jour où deux navires qu'il avait expédiés dans le Pacifique, *l'Incarnation* et *la Concorde*, leur rapportèrent 1 600 000 livres (2). Les officiers d'artillerie lui firent grief de n'avoir pas enlevé de Rio les cloches des églises, qui, dans le butin, était leur lot (3). On lui imputa comme un crime de n'avoir pas arrêté Du Bocage, traître à sa patrie : mais en lui donnant un sauf-conduit, il avait engagé une chose sacrée, sa parole.

Du Guay-Trouin aussi avait à se plaindre des pillards : « Je serois content si tous les subalternes avoient suivy l'exemple des chefs, des premiers rolles », dont il magnifiait la valeur (4). La sienne s'était surpassée. Des lettres d'anoblissement, une pension de 2 000 livres, eurent pour corollaire, deux ans plus tard, le brevet de chef d'escadre.

Jamais faveurs ne furent plus méritées. La prise de Rio-de-Janeiro avait eu un retentissement énorme, dont la nation tirait un profit moral immédiat. Les Portugais étaient terrorisés; alarmés, Anglais et Hollandais dépêchaient vers leurs colonies avisos et vaisseaux de ligne; des troupes étaient rappelées de Flandre pour la défense des îles Britanniques.

Du Guay-Trouin avait déployé durant l'action les talents d'un grand chef. « Gagner le cœur des officiers et des soldats, être fort attentif à faire observer une très exacte discipline, à conserver les équipages et à ne jamais

(1) « Faute que des gens mal informés et envieux imputtent malicieusement au sieur Du Guay dans l'entreprise sur Rio-de-Janeiro », avec réponse de l'intéressé, 4 mars 1712 (B[4] 36, fol. 102).

(2) Facture des marchandises embarquées sur *l'Incarnation* (B[4] 36, fol. 76). — Pontchartrain à Coulanges, 1[er] août 1714 (B[2] 238, fol. 518).

(3) Réponse à la plainte du sous-lieutenant d'artillerie Hélyot, 14 mars 1712 (B[4] 36, fol. 104).

(4) Fac-simile de sa lettre à Pontchartrain (E. Sue, t. V, fin).

les exposer que dans la nécessité », telles étaient les maximes qu'il léguait à la postérité comme les fruits mûris de son expérience. Écoutez le noble langage qu'il tenait à l'amiral comte de Toulouse (1) : « Je n'emporteray de tous mes services aucune consolation, si Votre Altesse Sérénissime ne fait pas rejaillir ses bontés sur mes officiers qui m'ont segondé avec honneur et désintéressement ».

XV

RAID TRANSATLANTIQUE DE CASSARD (1712-1713).

Et voici un émule de Du Guay-Trouin. Cassard a appareillé en mars 1712 à la tête de trois vaisseaux, cinq frégates, deux caiches (2), avec la consigne de commettre aux colonies ennemies « tous les actes d'hostilités possibles, faire sauter les travaux et fortifications, maisons, magasins et tous autres bâtiments sans exception » (3). Ses commanditaires lui ont donné blanc-seing : « Vous joignez à vostre valeur une expérience consommée et une probité intacte. Nous n'avons rien à vous prescrire. Nous avons en vous toute la confiance imaginable. Les intérêts du Roy, ceux de Mgr l'amiral, les nostres et les vostres se trouvent confondus ensemble. Vous pouvez les concilier tous avec ceux de vostre gloire et de vostre avancement (4) ».

(1) 22 avril 1712 (Abbé J. Poulain, p. 370).

(2) *Le Neptune*, *le Téméraire* et *le Rubis*, *la Parfaite*, *la Vestale*, *la Méduse*, *le Prince de Frise* et *la d'Aligre*, *l'Anne* et *la Marine* (Richer, *Vies du capitaine Cassard*... p. 42). — Archives des Colonies, F² 9, année 1712. — G. Scelle, p. 331).

(3) Lettre de Pontchartrain du 10 février 1712.

(4) Toulon, 26 mars 1712 (S. de La Nicollière-Teijeiro, p. 65).

Tant pour le guetter que pour couper nos convois, le contre-amiral Thomas Hardy croise avec cinq vaisseaux dans les parages du cap Finisterre. Le 19 août 1712, c'est une petite division française qui paraît : le chevalier d'Aire la mène, à la tête *du Griffon*, de quarante-quatre canons, à la Vera Cruz. Il est confiant dans l'avis, que lui a donné le financier Crozat, qu'une trêve avec l'Angleterre est imminente : il aurait dû même recevoir un passeport anglais de la reine Anne, s'il n'avait dû appareiller précipitamment à Brest. Le lieutenant, qu'il envoie exposer ces raisons à bord du *Canterbury*, ne les voit pas admettre par l'amiral anglais : *le Griffon* est amariné sans résistance. *Le Saint-Esprit*, navire malouin de trente-six canons, atteint par le *Windsor*, se fait sauter. On ne sauva que trente hommes sur cent soixante-quinze. *L'Incomparable*, de seize canons, se rend au *Berwick* (1).

Mais la scène va changer. Ce n'est plus à une pauvre petite division, c'est à toute une escadre que la Compagnie de l'Assiente a confié la mission de transporter quinze cents nègres dans les colonies espagnoles.

Le 4 mai 1712, Cassard mouille devant le fort de la Praya à l'île Santiago, dans l'archipel du Cap Vert. Sommé de se rendre, le fort capitule aussitôt. Le lendemain, deux de nos bataillons commandés par le capitaine de Sorgues sont devant la capitale de l'île; dans un fond entre deux collines escarpées, Ribeira-Grande n'est accessible que par un défilé dominé par un fort. Une douzaine de mille hommes pourraient concourir à sa défense. Néanmoins, à la première sommation, la ville capitule; le gouverneur s'engage à payer une contribution de guerre de 60000 piastres, mais s'enfuit, pour ne pas tenir sa parole : ce qui oblige

(1) Rapport du chevalier d'Aire. Plymouth, 28 août 1712 (B[4] 36, fol. 19). — CHARNOCK, t. III, p. 31. — BURCHETT, p. 788. — *Gazette d'Amsterdam* du 13 septembre 1712. — CLOWES, t. II, 532.

Cassard, pour se payer, à enlever l'artillerie, les munitions, les cloches et les marchandises de la place, dont il fait sauter les forts et brûler les maisons. On évaluait à quatre millions et demi les pertes subies par les Portugais (1).

Cassard trouve aux Antilles des auxiliaires précieux, un millier de colons et de flibustiers, que Phelypeaux et le colonel François de Collart mettent à sa disposition « pour le bien du service ». Le flibustier Beauchêne en est, et aussi le lieutenant-colonel Du Bucq. Du Bucq brûle de venger un échec advenu l'année précédente, en juin. Il a opéré dans l'île de Montserrat une descente qu'appuie un navire de trente-six, *le Roland :* une batterie est tombée en son pouvoir, quand il s'est heurté à une troupe en embuscade qui l'a forcé à battre en retraite (2). Il connaît désormais les lieux. Et c'est sans doute ce qui va orienter les opérations de Cassard.

Le 20 juillet 1712, une attaque brusquée dans la baie de Corne nous met en possession de l'île anglaise de Montserrat : gouverneur et colons, retranchés au fort Dedan en pleine montagne, se rendent au lieutenant-colonel Du Bucq. Le *Speedwell* n'a eu que le temps de couper ses câbles pour nous échapper : de Nevis, de Saint-Christophe, où il a porté l'alarme, les navires marchands, sans parachever leur cargaison, appareillent en hâte pour l'Angleterre. Le gouverneur anglais des îles Sous-le-Vent, terrorisé, refuse à Archibald Hamilton, commandant la station navale des Barbades, l'autorisation de risquer une pour-

(1) « Relation de la navigation de l'escadre des vaisseaux du Roy, commandée par le sieur Cassard, depuis son départ de Toulon jusques aux illes du Cap Vert » (Archives Nationales, *Marine*, B⁴ 36, fol. 152; B² 232, fol. 28, 45, 59, 66, 71, 147, 175, 181, 445). — *Relation de la descente faite par M. Cassard, capitaine des vaisseaux du Roy, à Saint-Yago, isle du Cap-Verd, appartenant aux Portugais.* Paris (1712), in-4°. — Richer, *Vie du capitaine Cassard...*, p. 43.

(2) Dralsé de Saint-Pierre, *Relation de divers voyages*, p. 143.

suite et un combat : Hamilton n'a que cinq navires de guerre (1). L'île d'Antigoa, à son tour, est pillée par Cassard, dont un feu violent d'artillerie a couvert la descente et qui rapporte à la Martinique des richesses immenses.

Les derniers servis par notre corsaire, les Hollandais ne perdront rien à attendre. « Les Hollandois sont gens qu'il faut mener le baston à la main, si on veut en venir à bout, et qui regardent tous les ménagements qu'on a pour eux comme une marque de foiblesse (2) ».

Le 10 octobre 1712, Cassard débarque onze cents hommes dans la rivière de Surinam sous le feu des batteries de côtes hollandaises; ses vaisseaux et ses frégates entrent dans le fleuve, mais se heurtent à un coude dont le passage est défendu par cent trente pièces de canon; des feux allumés des deux bords permettent aux Hollandais de tirer à coup sûr; néanmoins la frégate *la Méduse*, commandée par l'enseigne d'Héricourt, passe et vient se ranger près d'une maison que les grenadiers de Beaudinard ont enlevée.

Les grenadiers d'Espinay s'emparent d'un autre poste sur la rive opposée. Pris entre deux feux, entre le camp où Cassard a massé le gros de ses troupes et les vaisseaux, commandés par Bandeville, qui bombardent la ville et le château de Surinam, le 21, le gouverneur hollandais se résout à verser une contribution de guerre d'un demi-million d'écus, partie en nature, en barriques de sucre, partie en argent. Un détachement commandé par le baron de Moans de Grasse rançonne de même Berbice, qui paie 100 000 écus de Hollande (3).

(1) S. de La Nicollière-Teijeiro, p. 83. — *Mercure historique*, t. 53 (octobre 1712), p. 453. — Burchett, p. 782. — Richer, p. 57. — *Les Avantures de M. Robert Chevalier dit de* Beauchêne, t. II, p. 361.

(2) Lempereur à Pontchartrain. Dunkerque, 21 avril 1704 (Archives Nat., *Marine*, B³ 123, fol. 181).

(3) *Relation de la descente faite par M. Cassard, capitaine de vaisseau*

Pour étendre le champ de ses incursions, Cassard s'assure, par contrat devant notaire, à la Martinique, le concours du colonel François de Collart, qui commande la milice insulaire (1). Six bateaux remplis de volontaires martiniquais, trois autres chargés de volontaires de la Guadeloupe renforcent son escadre, qui mouille le 25 janvier 1713 devant l'île hollandaise de Saint-Eustache; les habitants se sont presque tous enfuis dans les îles voisines. Aussi le but est-il maigre, 13500 livres. Ailleurs, on espère beaucoup mieux.

Curaçao, île heureuse que la destinée protège, que le naufrage du vice-amiral d'Estrées aux îles Aves a jadis sauvée, devras-tu à un nouvel accident ton salut? Un pilote côtier a juré « sur sa tête qu'il n'y a aucun danger » à faire aiguade à la côte de Caracas. Et le 6 février 1713, *le Neptune* de Cassard s'y crève sur un récif, emportant dans l'abîme un millier de bombes et dix-sept pièces de campagne. Lors de l'atterrissage dans la baie de Santa-Cruz à Curaçao, un autre vaisseau, *le Rubis*, est emporté au large par les courants avec « tous les premiers officiers, les deux plus gros mortiers, des bombes et la plus grande partie des fuzées à bombes ». Cassard ne peut jeter à terre que cinq cent soixante soldats et trois cent vingt colons et flibustiers. Au conseil de guerre, huit officiers se prononcent contre le projet de débarquement. Cassard, soutenu par le colonel François de Collart et deux officiers, passe outre : en débarquant le premier le 18 février, il « brusquera » l'ennemi. « D'une muraille de pierre, bordée de sept à huit cents hommes », part un feu roulant qui l'atteint au

du Roy, dans la colonie de Surinam, appartenant aux Hollandais. Paris, 1713, in-4°. — « Relation de la prise du fort de Nassau et pays de Berbiche par M le baron de Moans de Grasse » (Archives Nat., *Marine*, B[4] 36). — *Gazette d'Amsterdam*, 21 février 1713.

(1) La Martinique, 11 janvier 1713 (S. de La Nicollière-Teijeiro, p. 102).

pied et le force à passer le commandement au Parisien Anne-Henry de Bandeville de Saint-Périer, capitaine du *Téméraire*. L'attaque ne progresse pas; nous avons une cinquantaine de tués et blessés; l'état-major est d'avis de se rembarquer.

— « Jamais, s'écrie Cassard : il y va de l'honneur des armes du Roy et du mien » (1). Et il détache, en renfort, cent quatre-vingts de ses meilleurs matelots, avec ordre à l'enseigne d'Héricourt de marcher droit sur la capitale, Wilhelmstadt, à plusieurs lieues dans le Sud.

Le 22 mars, nos troupes se déploient en face d'une montagne où sont retranchés un millier de Hollandais et de nègres : le bataillon de Rutty attaque de front, épaulé à gauche par les volontaires de Collart. Une décharge à mitraille nous ébranle, quand, soudain, l'ennemi est pris par un tir d'enfilade : c'est le bataillon d'Espinay qui a tourné la position en se frayant passage à travers les rocs de Malpain, et qui charge à la baïonnette. Pris de panique, les Hollandais abandonnent armes et munitions, trois drapeaux, neuf canons, et s'enfuient, « des cocardes ou plumes blanches à leurs chapeaux », pour nous donner le change et se faire prendre pour des Français.

Tout reflue vers Wilhelmstadt, la capitale, que protègent quatre bastions et trois vaisseaux en rade. Nous n'avons, pour la bombarder, que les trois mortiers du garde-marine

(1) Contrat passé entre Cassard et le colonel Collart pour l'attaque de Saint-Eustache et Curaçao. La Martinique, 11 janvier 1713 (S. de La Nicollière-Teijeiro, p. 102). — Cassard au commissaire Le Vasseur. Tioupsea, 7 février (p. 107). — « Relation de la dessente à l'isle de Curassol par les troupes du Roy commandée par M. Cassard », écrite par Bandeville de Saint-Périer. « Au camp devant la ville de Corassol, 5 mars » (p. 104). — « Conseil de guerre tenu à bord du *Rubis* le 15 février 1713 » (p. 161). — Vauréal, capitaine de la 3e compagnie du 2e bataillon, Relation de la descente à Curaçao, dans le *Mercure galant,* juillet 1713, p. 217, 239. — I. Guet, *Origines de la Martinique. Le colonel François de Collart et la Martinique de son temps (1625-1720).* Vannes, 1893, in-8°, p. 280. — Lettre de Curaçao, 27 mars (*Gazette d'Amsterdam*, 13 juin 1713).

de Sade, dont les munitions bientôt touchent à leur fin. Bandeville, qui commande les troupes, envoie demander du renfort à bord. Le gouverneur hollandais, menacé de voir « mettre sa ville en poussière », est impressionné et se décide, le 3 mars, à payer rançon ; il lui en coûta cent quinze mille piastres, près d'un demi-million de livres, d'avoir manqué de constance. Nos bombes tiraient à leur fin.

Cassard peut revenir avec la joie d'avoir accompli à la lettre sa consigne : « L'ordre et la gloire de son prince ont été préférables à toutes autres vues », et tout d'abord à ses intérêts. Personnellement engagé pour une somme considérable dans l'armement (1), il ne sera même pas remboursé de ses avances. Si important que soit son butin (2), il s'en faudra de près d'un million (3) que les frais généraux de l'entreprise soient couverts. Cassard, « d'une probité intacte », s'affole à l'idée que beaucoup de gens ont perdu, au lieu de gagner, à se fier à sa parole. Son humeur s'assombrit au point qu'il en perd la raison : il faudra l'enfermer dans un cabanon de fou « au séminaire de Notre-Dame-des-Vertus (4) ! »

(1) 312 000 livres (Factum de Cassard contre Gleize, « pauvre négociant de Marseille ». Bibl. Nat., fol. Fm. 2883).

(2) Dont la vente atteignit 2 291 693 livres 10 sols.

(3) 935 462 livres 8 sols 6 deniers, suivant arrêt du Conseil du 12 août 1715.

(4) S. de La Nicollière-Teijeiro, p. 149.

DANS LES MERS DU SUD

I

LES FORBANS DU PACIFIQUE
(1685-1693).

Des derniers flibustiers français nous avons le compte. Ils sont, en 1684, dix-huit cent soixante-quinze et disposent de dix-sept navires, armés de trois cent vingt-huit canons (1). Leur chef est un Parisien, Grammont, qui fait fi de l'interdiction de courir sus aux Espagnols : « Comment le Roi sçaurait-il notre dessein, gouaille-t-il, pendant que la plus grande partie de la flotte ne le sçait pas encore? » Et il appareille pour Campêche, où, dès les premiers coups de canon, un vaisseau espagnol saute en l'air, pavillon au mât. Huit cents Espagnols en embuscade sont bousculés, les servants de pièces fusillés; la ville est prise; la garnison de la forteresse détale, après nous avoir fait deux prisonniers. — « Rendez-moi mes hommes », intime Grammont au gouverneur de Mérida, lui offrant en échange tous ses captifs; et sur un refus, il en décapite cinq, détruit le fort et, d'un précieux amas de bois de campêche, fait un gigantesque feu de joie le jour de la Saint-Louis 1686 (2).

(1) Recensement fait par le gouverneur Pierre-Paul Tarin de Cussy, 24 août 1684 (Archives Nat., *Colonies*, Saint-Domingue, C 9, vol. I).

(2) A. O. Oexmelin, *Histoire des aventuriers flibustiers*. Trévoux, 1744,

Un autre Parisien, à la même date, participait à une véritable odyssée qu'il nous a contée de façon fort alerte (1). Elle avait pour théâtre le Pacifique ou, comme on l'appelait alors, la mer du Sud. Raveneau de Lussan était parti avec d'autres flibustiers de Saint-Domingue à la recherche des galions espagnols, quand il apprit des Indiens de l'île d'Or qu'une autre troupe traversait l'isthme de Darien pour passer dans le Pacifique Le 1er mars 1685, cent quatre-vingt-deux flibustiers, brûlant leurs vaisseaux, se mettaient en chemin sous le commandement des capitaines Rose, Picard et Desmarais; par un pays affreux, semé de précipices et couvert d'épaisses forêts, où jouaient des singes et où caquetaient les aras; et par une rivière rapide qu'ils descendirent en canot, ils gagnèrent, le 12 avril, le Grand Océan; ils ralliaient devant Panama dix navires ou barques anglo-françaises des capitaines Suams, Touslé et Grogniet. Seules, les frégates de David et Suams avaient des canons.

C'étaient des forbans anglais qui avaient pénétré dans le Grand Océan par le détroit de Magellan. Saisissez ici la nuance. Entre le flibustier et le pirate, il n'y avait que l'épaisseur d'une lettre de marque, de cette commission royale dont les Espagnols, au reste, faisaient fi, en pendant le capitaine corsaire avec sa commission attachée au cou. Le forban, ne pouvant s'avouer de personne, hissait le pavillon « sans quartier », pavillon rouge ou pavillon noir à tête de mort, orné d'un forban, sablier en main, qui

in-12, t. II, p. 285 : le mystère de la personnalité d'Oexmelin vient d'être percé à jour par M. L. C. Vryman, dans le numéro de février 1931 du *Tydschriftchrift voor Geschiedenis*. Alexandre-Olivier Exquemelin était un Normand de Honfleur, qui passa le 26 octobre 1679 son examen final de chirurgien, à Amsterdam.

(1) Raveneau de Lussan, *Journal du voyage fait à la mer du Sud, avec les flibustiers de l'Amérique*, en 1684 et années suivantes. Paris, 1689, in-12.

exigeait la reddition immédiate sous peine d'un massacre général (1).

Le 13 mai, quittant l'île enchantée de Tavoga, « enjolivée » de jardins, la flottille anglo-française parut devant Panama. La flotte espagnole, qui apportait l'or du Pérou, venait d'y entrer. Le 7 juin, elle opéra une sortie, pavillon « sans quartier » en rouge. Sept gros vaisseaux arrivaient grand largue sur de minuscules navires à peine armés. Deux à deux, David et Grogniet allaient s'accrocher à l'amiral, qui en avait quarante; les flibustiers, de joie, jetaient leurs chapeaux par-dessus bord, quand il leur fallut déchanter. Leurs adversaires les « ruinèrent à coups de canon », sans leur permettre de monter à l'abordage. L'entente, au reste, ne dura guère entre les Français, singulièrement dévots, et les Anglais, qui mutilaient les crucifix et tiraient à balles sur les images des saints en dérision du culte catholique.

Au nombre de trois cent trente, nos gens prirent pour quartier général l'île San Juan de Cueblo, d'où ils rayonnèrent, à l'ouest de Panama, sur la Terre Ferme. La baie de Nicoya, « un des plus beaux ports du monde, » bordé de *hattos*, de bourgs, de sucreries et de bananeries, fut mise au pillage. Renforcés de quelques Anglais, ils marchèrent sur Granada, ville retranchée sur le lac de Nicaragua, et « chantans et dansans comme des gens qui vont à un festin, mais en saluant jusqu'à terre, pour les laisser passer, le boulet et la mitraille », ils enlevèrent la forteresse, gigantesque château fort « d'une étendue à pouvoir contenir six mille hommes en bataille ». Moitié d'entre eux, cent quarante-huit Français dont Raveneau de Lussan, vinrent chercher leur revanche à Panama. Un de ces sans-patrie que les Espagnols gageaient sous le nom de « Grecs », essaya

(1) Georges Dupuy, le Musée des Salorges de Nantes, dans *le Sabord* de janvier 1932.

vainement de les attirer dans une embuscade. Ce fut une escadrille de Panama qui devint, le 22 août 1686, leur lot. Accablé d'une grêle de grenades qui mit le feu aux poudres, la frégate amirale des Espagnols perdit quatre-vingts hommes sur cent vingt; une barque, quarante-neuf sur soixante-dix; une barque longue, tout son équipage, une dizaine d'hommes exceptés. Le soir, une pirogue se fit prendre, où étaient des paquets de cordes pour ligoter les prisonniers français. La riposte fut terrible. Exaspérés d'être atteints, contre les lois de la guerre, par des balles empoisonnées, nos flibustiers sommèrent le président de Panama de relâcher cinq de leurs compagnons et, sur son refus, lui expédièrent vingt têtes de ses gens. Avec leurs méchantes barques armées de quatre petits canons, ils avaient pris l'ascendant sur une escadre espagnole qui avait des trois-ponts, montés de quatre cents hommes.

Ralliant la bande du capitaine Grogniet, ils gouvernèrent sur Guayaquil, « la première ville maritime de la côte du Sud en y allant de Panama ». Masqués derrière l'île de la Puna, « faite en chapeau de cardinal », ils préparent l'attaque de la ville et de ses défenses. La petite frégate du capitaine Picard et cinquante enfants perdus auront pour objectif le grand fort; Georges d'Hout aura autant d'hommes à son bord pour enlever le petit fort; une barque longue, montée de vingt-quatre grenadiers, sera en soutien; avec le gros de la troupe, le capitaine Grogniet se rendra maître de la ville et du port.

Au bord de l'eau, retranchés derrière un talus, sept cents Espagnols attendent l'assaut. Ils sont culbutés. De redoute en redoute, ils sont débusqués, sans que leur feu abatte plus de vingt et un flibustiers. Le soir du 20 avril 1687, le *Te Deum* de la victoire retentit dans l'église major, où un aigle de vermeil aux yeux d'émeraude soutient l'Évangile. « Monsieur, pour l'amour de Dieu, ne me mangez point »

sanglote une señorita en s'adressant à l'enseigne Raveneau de Lussan : on nous prenait en effet pour des cannibales. Le gouverneur de Guyaquil convint d'une rançon d'un million : pendant qu'on l'attendait, les flibustiers s'esbaudirent dans l'île de la Puna, où abondaient les vivres et les concerts de luths, théorbes et guitares que leur donnaient leurs prisonniers. Mais l'approche de l'armée du vice-roi de Lima les frustra de la rançon promise.

Ils emmenèrent captifs le gouverneur de Guyaquil et son état-major, qui assistèrent, frémissants, à un furieux combat de nos barques contre deux croiseurs ou « armadilles, les meilleurs boliniers de la mer du Sud ». Et malgré cette habileté de manœuvre, malgré leurs canons de gros calibre, les Espagnols, en un combat de six jours, du 28 mai au 2 juin, ne purent venir à bout des flibustiers.

L'odyssée des cent quatre-vingts Français continua. Dans la baie de Tehuantepec, les Espagnols les attendaient au nombre de trois mille. D'une éminence, nos gens découvrent la ville de Tehuantepec, qui leur paraît immense avec ses huit faubourgs. Ils culbutent, en franchissant la rivière, les postes avancés et s'emparent de l'abbaye fortifiée de San Francisco, qui domine la ville. Mais devant des forces considérables, il leur faut décamper le 3 septembre.

Le 1er janvier 1688, « à nuit fermante », les flibustiers quittaient furtivement la baie de Fonseca et s'engageaient dans les terres. Pour masquer leur retraite, ils laissaient leurs navires éclairés : des mèches, au jour, feraient sauter la sainte-barbe. A distance pourtant, à travers les halliers, cheminaient invisibles, mais trompettes sonnant, des guerriers espagnols : « C'étoit comme la musique du palais enchanté de Psiché, qu'elle entendait sans voir les musiciens ». A Segovia, étaient embusqués quinze cents Espagnols, que les flibustiers prirent à revers, en tombant sur

eux du haut d'une montagne inaccessible. Ces « démons » descendirent ensuite la rivière, à califourchon deux à deux sur des « piperies » en bois léger, et parvinrent, le 9 mars, à l'embouchure du rio Segovia, au cap Gracias a Dios. De là, un navire les rapatria à Saint-Domingue; ils abordèrent au Petit-Goave le 8 avril 1688, après une odyssée de trois ans. Une autre fut plus longue encore.

Tandis qu'ils étaient dans la baie de Tehuantepec, le 17 septembre 1687, un navire avait paru au large, dont ils n'avaient pu distinguer la nationalité. Il était français. Le Bordelais Massertie et le Normand de La Marre de Caen, celui-là même qui accompagna plus tard Du Guay-Trouin à Rio-de-Janeiro, avaient embouqué, le 10 mars, le détroit de Magellan avec une frégate de vingt-quatre canons et un brûlot pour donner sus aux Espagnols. Ils poussèrent jusqu'en Californie et pénétrèrent au fond de la mer Vermeille. Mais la base d'opérations des corsaires était, d'ordinaire, l'archipel des Galapagos, d'où l'on pouvait tomber sur les galions chargés de l'or du Pérou (1).

D'aucuns poussèrent jusqu'au Siam, où ils furent bien reçus du roi; car c'était le temps où les Français étaient encore en faveur dans ce lointain pays (2).

Magnifique observatoire où des sommets culminent à un millier de mètres, les Galapagos tenaient leur nom des tortues géantes qui les peuplent et que poursuivent, aujourd'hui encore, des chiens sauvages, descendants des molosses espagnols débarqués dans l'archipel pour courir sus aux flibustiers (3). Dans la baie de Panama, deux vaisseaux de guerre barrent la route aux compagnons de Mas-

(1) Ducéré, *Journal de bord d'un flibustier*. Bayonne, 1894, in-8°. — « Mémoire des services du sieur La Marre de Caen » (Bibl. Nat., Clairambault 882, fol. 123).

(2) Martineau, *Mémoires de François* Martin, t. III (sous presse).

(3) Marquis de Wavrin, « Les îles Galapagos », dans *la Géographie* de mars-avril 1931.

sertie. Ils ont cinq cents hommes, cinquante-deux canons. « Nous n'étions que quarante et un : et ne connaissant pas la bravoure des Espaignols de ce pays-là, nous estions résou de nous faire sauter; mais grasses à Dieu, nous n'en fumes point à la painne ». L'affaire ne coûta aux forbans que deux blessés. Leur terrible étendard à tête de mort au vent, ils débarquent en Nouvelle-Biscaye et enlèvent le gouverneur de « Capponet », sans que les troupes osent intervenir. Seul, le garde-côtes d'Acapulco parvint à tenir tête à soixante-dix de ces forbans le 31 décembre 1688. Cinquante prises en six ans furent le lot de Massertie, avant qu'il franchît en décembre 1693 le détroit de Le Maire. Le 4 septembre 1694, il abordait à La Rochelle.

Pour la première fois en France, Massertie rapportait des cartes du Pacifique et des notions très exactes sur la richesse des colonies espagnoles, voire sur des îles imaginaires au nombre de trois, disposées en forme de trépied, qu'on disait recéler des trésors. Le fait que ses officiers mariniers avouaient chacun trente mille livres pour leur part et les simples matelots quinze mille, incita le capitaine de vaisseau Jean-Baptiste de Gennes à tenter lui aussi l'aventure, avec un guide aussi expérimenté, dans « un des meilleurs endroits du monde pour la course : la mer du Sud » (1).

C'était un esprit curieux que ce marin. Au dire du Père Labat, Jean-Baptiste de Gennes fabriquait des automates, tel un paon qui digérait. Allait-il montrer la même ingéniosité dans la direction d'une expédition aussi délicate qu'une première campagne navale dans le Pacifique?

(1) Exposé des motifs du voyage projeté par le capitaine de Gennes (E.-W. Dahlgren, *Les relations commerciales et maritimes entre la France et les côtes de l'Océan Pacifique* (commencement du dix-huitième siècle). Tome I. Le commerce de la mer du Sud jusqu'à la paix d'Utrecht. Paris, 1909, in-8°, p. 98).

II

L'ÉCHEC DE L'EXPÉDITION DE GENNES (1695-1697).

Jean-Baptiste de Gennes se posait en libérateur des descendants des Incas, dont « les squelettes couvraient les rivages du Pérou, malheureuses victimes qui demandaient à Dieu la vengeance de leur mort et la liberté de leur patrie ». Mais ce ne fut point ce motif, ce fut l'appât des « trésors immenses de la Nouvelle-Espagne » qui lui valut la confiance de l'armée, de la Cour et de la ville : Vauban, Villars, Petit-Renau, Château-Renault, les ducs de Chaulnes et de Nevers, la princesse de Conti... furent ses commanditaires. Il demandait deux vaisseaux; il en eut trois, et, en plus, trois flûtes, montées de sept cent vingt hommes (1).

Après avoir festoyé à Madère, le 22 juillet 1695, l'expédition entre dans la Gambie, en saluant de trois coups de canon, à la mode anglaise, « un gros arbre fort élevé qui sert de pavillon au roi de Bar ».

Dans la rivière, est une forteresse anglaise armée de cent deux canons. Sommé de capituler sous peine de ne recevoir aucun quartier s'il attend la dixième bombe, le gouverneur du fort Saint-James, John Hambury, évacue sans combat la position, où l'or et l'ivoire sont entassés, ainsi que deux cents nègres. Le capitaine de Gennes va-t-il s'y installer, avec l'aide d'un roitelet nègre au pourpoint rouge et au bonnet d'osier orné de cornes de cerf? Non, il

(1) *Faucon anglais*, de Gennes.........	46 canons,	260 hommes;
Soleil d'Afrique, Du Parc................	32 —	220 —
Séditieux, de La Roque..................	26 —	140 —

La corvette *Félicité*, les flûtes *Gloutonne* et *Féconde*.

n'a pas assez de monde pour en laisser : il fait sauter sa conquête. Mais il emporte à bord une épidémie qui lui couche bas deux cent cinquante malades. Sa fâcheuse escale, par le retard qu'elle a apporté, a eu des résultats plus déplorables encore (1).

Le 3 avril 1696, l'expédition n'a pu dépasser le port Galant dans le détroit de Magellan : « Il n'y a plus d'espérance de trouver des vents favorables pour entrer dans la mer du Sud ». Il faut chercher ailleurs aventure, en remontant vers les Antilles : en route, un coup de main projeté contre la colonie hollandaise de Surinam est déjoué par la présence de deux vaisseaux de ligne ennemis. Aux Antilles, la proposition de tenter l'attaque de la Barbade ou de Caracas est désapprouvée par l'intendant Robert. Si bien que nos gens revinrent en France en avril 1697, déconfits de n'avoir pu « se bien battre pour la gloire de la nation ».

Le Pacifique n'avait pas été atteint. Mais de telles légendes couraient sur ses richesses qu'une nouvelle expédition en prit aussitôt la route. « Suivant les découvertes de plusieurs flibustiers qui ont demeuré aux dites côtes pendant plus de vingt ans, il y a dans les îles des mines d'or, d'argent, de cuivre et autres métaux ; il s'y trouve des émeraudes, améthystes et autres pierreries ; il se pêche sur la côte de grosses perles ; dans ces îles, il y a beaucoup de

(1) Plan de campagne (Archives Nat., *Marine*, B[4] 16, fol. 413). — « Journal de navigation du sieur de La Roque, commandant le vaisseau *le Séditieux*, de l'escadre de M. de Gennes, armé à Rochefort pour passer dans la mer du Sud en l'année 1695. » Rochefort, 11 avril 1697 (B[4] 16, fol. 391). — Froger, ingénieur volontaire sur *le Faucon anglais*, a écrit la *Relation d'un voyage fait en 1695, 1696 et 1697* aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brésil, Cayenne et iles Antilles, par une escadre de vaisseaux du Roy commandée par M. de Gennes. Amsterdam, 1699. — Lettre écrite à bord du *Favory*. Rivière de Gambie, 25 avril [*sic* pour août] 1695 (*Mercure galant*, juin 1696, p. 221). — *Gazette de France*, 1696, p. 115. — Le P. Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*. Paris, 1722, in-12, t. V, p. 463. — Dahlgren, p. 101.

bêtes et animaux dont les fourrures sont exquises; elles sont habitées par des sauvages dociles, capables de favoriser une habitation pour la propagation de la foi ». Tels étaient les termes d'un placet adressé au ministre de la Marine par deux armateurs, qui offraient d'équiper trois navires à destination du Pacifique (1).

III

LA COMPAGNIE ROYALE DE LA MER PACIFIQUE (1698).

Si la petite ville de Saint-Malo doit sa célébrité à ses corsaires et sa vie aux terre-neuviers, elle fut redevable de sa richesse aux hardis négociants qui inaugurèrent, au déclin du siècle de Louis XIV, nos relations commerciales avec le Chili et le Pérou (2).

La paix de Ryswick ayant créé des loisirs aux corsaires de Saint-Malo, l'un des plus riches, Noël Danycan de Lespine, s'était associé au Parisien Jourdan de Grouée ou Groussey pour créer une ligne de navigation, qui devait avoir comme étapes deux positions fortifiées, l'une, Port-Galant, sur le détroit de Magellan, l'autre sur la côte du Chili. Sous la présidence de Pontchartrain et l'adminis-

(1) Placet de Jourdan de Groussey et Noël Danycan de Lespine. 4 mars 1698 (Dahlgren, *Les relations commerciales*, p. 116).

(2) J. Sottas, Les navigations anciennes des Malouins à la mer du Sud, dans les *Annales de la Société historique et archéologique... de Saint-Malo*, 1908, p. 129. — E. W. Dahlgren, *Les relations commerciales et maritimes entre la France et les côtes de l'Océan Pacifique*. Tome Ier : Le commerce de la mer du Sud jusqu'à la paix d'Utrecht. Paris, 1909, in-8°. — E. W. Dahlgren, *Voyages français à destination de la mer du Sud avant Bougainville (1695-1742)*. Paris, 1907, in-8° : extrait des *Nouvelles archives des Missions scientifiques*, t. XIV. — E. W. Dahlgren, L'expédition de Martinet et la fin du commerce français dans la mer du Sud, dans la *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 3e trimestre de 1913.

tration de vingt directeurs, *la Compagnie royale de la mer Pacifique* était formée en septembre 1698. En décembre, quatre de ses navires (1) quittaient la Rochelle; le capitaine malouin de Beauchesne-Gouin était chargé de relever les points où « l'on pouvait faire des établissements avec sûreté. » Outre un équipage de six cent quatre-vingt-neuf hommes, Beauchesne-Gouin emmenait six compagnies d'infanterie et une compagnie de cadets en uniforme bleu à petit galon d'or, avec plume blanche au chapeau. Il avait pour guide le « phlibustier » Jouhan de La Guilbaudière, ancien compagnon d'armes de Massertie dans le Pacifique, et pour hydrographe l'ingénieur Duplessis, dont les levés cartographiques dépassèrent de beaucoup tout ce que l'on possédait jusqu'alors (2).

On ne saurait trop insister sur les résultats de ce voyage d'exploration, hydrographie du détroit de Magellan, étude de la langue des Fuégiens par Jouhan de La Guilbaudière (3), liaison commerciale établie avec les ports du Chili et du

(1) *Le comte de Maurepas*, *le Phelypeaux*, *le Nécessaire* et *la Bonne-Nouvelle*. — Sur la Compagnie de la mer Pacifique, cf. Archives Nat., *Marine*, B³ 101, fol. 242, 250, 269, 272.

(2) « Relation du voyage du s^r de Beauchesne de Chilli, dans la mer du sud de l'Amérique, par le détroit de Magellan » (Bibl. Nat., Franç. 9097, fol. 132 et 142). — « Relation journalière d'un voyage fait en 1698, 1699, 1700 et 1701 par M. De Beauchesne,... par le sieur DUPLESSIS, ingénieur sur le vaisseau *le Comte de Maurepas* » (Bibl. du Service hydrographique, ms. 223 (5617). — « Journal de M. de Beauchesne de sa navigation dans la mer du Sud, son passage par le détroit de Magellan, le commerce qu'il fit avec les Espagnols dans cette mer et au retour » (Archives du Service hydrographique).

« Journal du s^r DE LARAT » (Bibl. du Service hydrographique, ms. 224 (5618). — Registre de bord du navire *le Président du Grénédan* (Archives d'Ille-et-Vilaine, série C). — Pontchartrain à Chamillart. 2 novembre 1701 (Archives Nat., *Marine*, B² 156). — Commissions données aux commandants de la Compagnie de la mer Pacifique. 1698 B³ 104, 12 à 22). — Rôle des officiers de Beauchesne (B³ 105, fol. 173, 178).

(3) Il nota 230 mots, qui ont été publiés par Gabriel MARCEL dans le compte rendu du *Congrès international des Américanistes* tenu à Paris en 1890.

Pérou, Arica, Ilo, Pisco et Guayaquil, où le débit de nos marchandises réussit au delà de toute attente. Les Péruviens s'arrachaient, à prix d'or, les toiles de Bretagne et de Rouen, les chapeaux de castor, les miroirs, les dentelles, les camelots, les serges et jusqu'aux guenilles de la cargaison.

IV

LA COMPAGNIE ROYALE DE LA CHINE

(1698).

Le projet qu'avait eu Colbert « d'envoyer des missionnaires mathématiciens jusqu'au bout du monde », n'avait été réalisé pour la Chine qu'après sa mort. En 1687, le P. Le Comte, quittant le Siam pour le Céleste Empire, installait l'Observatoire de Pékin et le dotait d'une sphère armillaire, d'une sphère équinoxiale, d'un horizon azimutal, tous montés sur des dragons symboliques. Les connaissances en optique, en mathématiques et en astronomie des Jésuites leur conquirent la faveur de l'Empereur K'ang-hi, au point que le P. Bouvet fut expédié en France avec le titre de « délégué impérial », pour recruter de nouveaux savants et des artistes. Les uns furent six Jésuites, nommés pour l'occurrence membres de l'Académie des Sciences (1). Les autres furent un sculpteur et un peintre italien du nom de Giovanni Ghirardini, connu des Jésuites pour avoir montré ses talents dans la décoration de leur église de Nevers et de leur bibliothèque de Paris.

(1) Le P. Louis Le Comte, S. J., mathématicien du Roy, *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*. Paris, 1696, 2 vol. in-12. — Le P. J. Bouvet, S. J., *L'estat present de la Chine en figures*, dédié à Mgr le Duc et à Mme la duchesse de Bourgogne. Paris, 1697, in-fol. — Le P. J.-B. Du Halde, S. J., *Description geographique, historique, politique et physique de l'empire de la Chine*. Paris, 1735, 3 vol. in-fol.

Mais comment les emmener? La Compagnie des Indes Orientales, investie du monopole commercial en Extrême-Orient, se dérobait, malgré la promesse du « délégué impérial » qu'elle recevrait en Chine l'emplacement d'un comptoir. Le grand manufacturier en glaces, Jean Jourdan de Grouée dont nous avons parlé, fut plus audacieux. Entrevoyant le débouché qu'offrait à ses produits l'Empire Céleste, il s'associa au commanditaire de Du Guay-Trouin, Simon de Coulanges, et au directeur général de la Compagnie du Sénégal, Boutin de Couléon, pour former, au capital d'un demi-million, la *Compagnie de la Chine*. Un concordat du 4 janvier 1698 avec la Compagnie des Indes Orientales lui assura le monopole, mais pour deux vaisseaux seulement, du commerce direct avec la Chine.

Benoît de Bénac embarqua comme directeur commercial sur l'ancienne frégate royale *l'Amphitrite*, commandée par le capitaine de frégate de La Roque. Le choix de La Roque n'était pas heureux. Lors de l'expédition de M. de Gennes à la mer du Sud, il commandait *le Séditieux*; et on l'accusait, par son retard intempestif « à faire des illuminations » à Madère, d'avoir été « la seule et unique cause du manque de réussite du voyage ». « Le Beau, » ainsi que le surnommaient ses officiers, s'il était « très galand avec les dames, avait un esprit inquiet et malin, violent et emporté : les fréquens passages de la Ligne Equinoxiale et les chaleurs des Tropiques achevèrent d'ébranler son cerveau, desja en désordre ».

Quand il appareilla à la Rochelle le 7 mars 1698, La Roque avait comme instructions l'ordre de reconnaître « parfaitement » les côtes de la Chine et de s'enquérir des particularités du commerce local. Mais c'était aux Jésuites qu'était réservé le rôle diplomatique, le soin de nouer des relations officielles avec le Céleste Empire, en portant à Pékin les présents de Louis XIV : sabre damasquiné,

fusils et pistolets garnis d'argent, pendules magnifiques, miroirs aux cadres dorés, livres curieux de la bibliothèque du Roi.

A bord, le directeur Bénac avait des plis secrets à n'ouvrir qu'à des points déterminés :

A trente lieues au large, premier pli : Aller droit jusqu'à une centaine de lieues du Cap de Bonne-Espérance, sans se faire reconnaître d'aucun vaisseau.

A cent lieues du Cap, deuxième pli : Mouiller à distance du Cap dans la baie de Saldanha, déguiser en tous cas le but du voyage, en disant que *l'Amphitrite* était armée pour Surate. De fait, le navire dut relâcher dans la colonie hollandaise, dont il reconnut les points faibles, en cas d'attaque.

Au-delà du Cap, ouverture du troisième ordre secret : Aller droit à Batavia. — On se guida, Flambeau de la mer en main : « Nous avions une si foible connoissance de ces terres Orientales, avouait le Périgourdin Louis de La Grange-Chancel, que nous nous trouvâmes diverses fois sans sçavoir où nous estions ».

Quatrième pli à ouvrir à trente lieues de Batavia : Profiter de la mousson et aller à Nimpo, le port le plus proche de la Cour de Pékin : là, on suivrait les conseils du P. Bouvet.

On prit à Achem « un petit monstre de pilote portugais, qui ne voyoit goûte et qui se perdoit dès qu'il perdoit la terre de vûë ». Les parages étaient infestés de pirates; un bâtiment malais, soi-disant chargé de coqs de combat pour le passe-temps des roitelets indigènes, était en réalité rempli de pierriers, de mousquets, d'arcs et de flèches, avec tout un assortiment de pavillons pour déguiser son allure de forban. Un pirate anglais, monté de deux cents bandits, était tapi à Poulo-Condor, alors que, par contraste, l'îlot de Poulo-Verera, peuplé d'oiseaux et de tortues

de mer et pourvu d'une excellente aiguade, se révéla « la plus douce retraite qu'un mortel fatigué du monde pût choisir ». Une éclipse de soleil enfin terrifia nos Chinois : « La Lune mange le Dragon », criaient-ils.

Les Jésuites retrouvaient les traces de leur saint patron François-Xavier, à Malacca, où ils déploraient qu'il y eût deux pagodes chinoises, une mosquée, un temple protestant et pas une église; à l'île de Sancian, où le tombeau de saint François n'était qu'un modeste monument, « traité en demi-cercle par le haut ». « Habillé à la chinoise, le P. Bouvet entra dans la ville au son des fluttes, timballes, hautbois et autres instrumens », cependant que le mandarin « Vanlaoye, gros homme extrêmement gras qui remplissait très bien un fauteuil », se dirigeait vers *l'Amphitrite* avec deux galères pavoisées d'étendards à touffes de crin.

Nous ne reçûmes pas moins bon accueil à Macao, place portugaise dont le sergent-major vint au-devant de notre frégate avec quantité de parasols pour conduire nos officiers à terre. Le 16 octobre 1699, *l'Amphitrite*, franchissant la Bouche du Tigre et la passe du fort des Sept Lanternes, arrivait à destination. « Vous eussiez dit que cette frégatte avoit du sentiment, et qu'elle vouloit donner une belle idée de notre nation. La Chine de son côté se montroit à nous par de beaux endroits : Achem et Malacque ont je ne sçay quoy de barbare et d'inculte auprès de cette entrée de Canton. Icy tout est varié, tout est riant, des prairies à perte de vue, d'un verd exquis; des boccages doux et sombres; de petits côteaux en amphithéâtre, sur lesquels on monte par des degréz de verdure; des rochers couverts de mousse; des villages qu'on découvre entre de petits bois; des canaux qui tantôt forment des isles et tantôt se perdent dans les terres; quantité de petits bateaux qui achèvent le païsage, on diroit que quelques-

uns coulent sur l'herbe sans la froisser. J'étois dans le païs des Fées, écrivait le peintre Ghirardini ; si la Chine est partout aussi belle, on peut bien la nommer *l'Empire des charmes* ». Une ombre au tableau vint du chevalier de La Roque. De sa nervosité maladive, il donna fâcheusement la preuve à Canton. Le *Macclesfield* ayant passé devant *l'Amphitrite* sans saluer nos couleurs, La Roque fit bâtonner l'état-major anglais descendu à terre (1).

Puis, il tourna son ressentiment contre le directeur de la Compagnie, Bénac, qui dut mobiliser ses ouvriers pour repousser une escouade de marins de *l'Amphitrite*. « Dégradé » par un conseil où figuraient directeur, Jésuites et officiers, La Roque cassa le capitaine en second Géraldin de Fitz-Gerald qui lui avait été substitué, reprit son commandement et dépêcha en France l'enseigne de Sabrevois pour se plaindre.

Cependant, le P. Bouvet était descendu à terre, « éclairé par deux grosses lanternes sur lesquelles on lisoit en caractères chinois le titre d'*Envoyé de l'Empereur* ». Un missionnaire des Missions Étrangères, le P. Jean Basset, venu du Siam à Canton, fut à nos gens d'un précieux secours, tandis qu'ils écoulaient miroirs, montres, pendules, pisto-

(1) François Froger, *Relation du premier voyage des François à la Chine*. Herausgegeben von E. A. Voretzsch. Leipzig, 1926. Le manuscrit, à la Bibliothèque d'Ajuda à Lisbonne, avait été publié déjà par Saxe Bannister, *A Journal of the first French Embassy to China (1698-1700)*. London, 1859, in-8° : et, par extraits, par Claudius Madrolle, *Les premiers voyages français à la Chine*. Paris, 1901, in-4°. — Louis de Chancel de La Grange, « Le premier volume des voyages curieux faits dans diverses provinces... » (Ms. appartenant à M. G. Du Loup); et autre manuscrit utilisé par Paul Pelliot, *L'origine des relations de la France avec la Chine : le premier voyage de « l'Amphitrite » en Chine*. Paris, 1930, in-4° : extrait du *Journal des Savants*. — De La Roque, « Abrégé du journal du voyage de la Chine que j'ay fait, commandant *l'Amphitrite* l'année 1698 ». — Gio. Ghirardini, *Relation du voyage fait à la Chine sur le vaisseau « l'Amphitrite », en l'année 1698*. Paris, 1700, in-8°. — *Lettres édifiantes*, t. II. Lettres des PP. Bouvet, Du Tartre, datées de Canton.

lets et sabres contre du thé, des broderies de soie à paysages, des cabinets, coffres, boîtes laquées, éventails de Nankin et encre de Chine. La Grange-Chancel dressait la carte de la rivière dont « l'entrée ressembloit à celle de Brest et son fort à celuy du Mingant dans le Goulet de Brest ». Mais que valaient ces défenses! « Si trente miles Européens entroient dans la Chine, suivis de nos machines de guerre, les quinze grandes provinces qui composent ce vaste Estat, seroient dans peu conquises, mais très difficiles à conserver ».

Il s'agissait de tout autre chose que de conquête. Nos Jésuites s'étaient acheminés vers Pékin avec les présents de Louis XIV et avec le peintre Ghirardini qui remporta un véritable triomphe en portraiturant la famille impériale. En retour, les PP. de Fontenay et Visdelou rapportèrent à Canton les cadeaux de l'empereur. Le 23 janvier 1700, *l'Amphitrite* appareillait pour la France.

Elle relâcha à l'île Bourbon, alors peuplée de centaines d'habitants dans les quartiers de Saint-Denis, Saint-Paul et Sainte-Suzanne. Et le croirait-on! pour maintenir la discipline, le gouverneur n'avait de meilleurs auxiliaires qu'une trentaine de flibustiers mariés, qui avaient apporté la richesse et le bien-être dans l'île.

En plein Atlantique, *l'Amphitrite* fit aiguade dans l'île de l'Ascension, où les Dieppois avaient l'habitude d'aller chasser et saler des tortues pour les colonies des Antilles. Elle y trouva, dans une bouteille, un billet du chevalier Des Augiers qui y avait mouillé en mai. Le 2 août, la frégate était de retour en France avec un riche assortiment de marchandises de la Chine et du Japon, que la Compagnie vendit à Nantes (1).

Les relations nouées avec l'Extrême-Orient, il fallait les

(1) Énumération de ces marchandises dans le *Mercure galant*, sept. 1700, p. 205.

entretenir : à quoi les Malouins s'employèrent en venant au secours de la Compagnie de la Chine, Lespine-Danycan et Natal en lui faisant un apport de 800 000 livres (1), et un autre Danycan en partant (2) comme capitaine du *François*, qu'escortait *le Chancelier*.

V

LE MONOPOLE DES COMPAGNIES EST DÉBORDÉ PAR LES MALOUINS

(1702-1714).

« La nappe mise » par les Compagnies privilégiées, « Messieurs de Saint-Malo », — c'est Danycan qui parle (3), — s'attablèrent en pique-assiette. *Le Comte de La Bédoyère* et *le Président de Grénédan*, les premiers, bénéficièrent du fléchissement qu'amena, dans la rigueur de l'ostracisme espagnol et dans l'interdiction du Pacifique aux étrangers, l'avènement d'un Bourbon au trône d'Espagne (4). Les rochers des Quatre Évangélistes franchis le 8 mars 1702, ils pénétraient dans le Grand Océan. Le dernier jour du mois, à Concepción, sur la côte du Chili, nos

(1) Novembre 1701 (Archives Nat., *Marine*, B² 176, fol. 197).

(2) Saint-Malo, le 9 février 1702.

(3) DANYCAN *et les autres directeurs de la Compagnie de la Chine établie à Saint-Malo : A Monseigneur de Pontchartrain*. Paris, 1713, in-fol.

(4) « Instruction que suivront pendant leur voyage les capitaines des navires *La Bédoyere* et *le Grénédan* », Pierre Perrée du Coudray, capitaine du *Comte de La Bédoyère*, et Jean de Launay, capitaine du *Président de Grénédan*. Saint-Malo, 1er septembre 1701 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 21, fol. 599). — Registre de bord de Jean de Launay (Archives d'Ille-et-Vilaine, série C : DAHLGREN, *Voyages français*, nos 12 et 13; *Les Relations commerciales*, p. 288). — Le général DE LA VILLESTREUX, *Journal d'un navigateur malouin sous le règne de Louis XIV*. Extrait des *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie bretonne*. Rennes, 1931, in-8°; et *Deux corsaires malouins sous le règne de Louis XIV*. Paris, 1929, in-8°, p. 126).

capitaines eurent la surprise de se voir accueillis au débarcadère par le « corrégidor en golille, suivi du mestre de camp général et de tous les officiers et gens de distinction. Au palais royal, on servit un splendide repas, pendant lequel la musique ne fut pas épargnée, non plus que les volées de canon et de mousqueterie, buvant à la santé du roi et des princes des deux couronnes... L'Espagnol, au lieu de vin, avait coutume de boire d'une certaine herbe nommé *maté*, qui était à peu près comme du thé ». Non loin de Concepción, étaient les mines d'or aux lourdes pépites d'Estancia del Rey, qui procurèrent aux navires malouins une riche cargaison (1). Mais l'expédition eut aussi ce résultat, d'ordre diplomatique, d'obtenir l'adhésion du corrégidor Balthazar de Castro, de l'évêque et même des Indiens, au parti de Philippe V, « petit-fils du plus grand héros de toute la terre ». Au retour, à la Corogne, nos gens bousculèrent trois corsaires de Flessingue et rentrèrent, à peu près indemnes, à Saint-Malo.

D'autres Malouins les avaient relevés dans le Pacifique. Ils étaient partis trois, le 25 août 1703, de leur nid d'aigle breton (2). Mais Joseph Trublet de Nermont se trouvait isolé de ses conserves, lorsqu'il tomba, le 11 mars 1704, par le travers de deux navires de guerre, mouillés près de l'île Juan Fernandez L'Anglais William Dampier les commandait. Trublet prit du champ : rejoint le lendemain à l'aube, il livra bataille et mit hors de jeu une vingtaine d'Anglais, avant d'être rallié par ses conserves; Dampier n'insista point. Mais l'affaire eut assez de retentissement pour valoir à Trublet le titre de « Capitan de mar y

(1) Au retour à Saint-Malo en août 1703, la vente de la cargaison produisit 1 270 100 livres.

(2) *Le Baron de Breteuil*, trente canons, J.-B. Bécard Des Aulnais; *le Saint-Esprit*, trente-deux canons, Alain Porée du Breil; *le Saint-Joseph*, vingt-huit canons, Joseph Trublet de Nermont.

guerra de la real armada del mar del Sur », que lui conféra Melchior Porto Carrero, comte de La Monclova, vice-roi du Pérou. A la gloire se joignirent les profits, à telle enseigne que l'escadrille rapporta en mai 1705 une cargaison de 7 175 453 livres (1).

Telle était l'épouvante causée aux Espagnols par le *Saint-George* et le *Cinque-Ports Galley*, de Dampier, qui n'avaient pourtant pas plus de vingt-six et de seize canons, que le vice-roi du Pérou réquisitionna (2) une seconde escadrille malouine, armée par Danycan et commandée par Perrée Du Coudray. Ce ne furent point les Malouins pourtant qui eurent l'honneur d'estoquer le célèbre corsaire anglais, mais l'amiral espagnol Alzamora, dont Perrée Du Coudray honora la bravoure en lui faisant hommage d'un sabre richement damasquiné, destiné à l'empereur de Chine. Dampier dut abandonner, au printemps de 1705, son plus grand navire à l'île de Lobos, tandis que le *Cinque-Ports Galley* se jetait à la côte et que son capitaine, Stradling, était jeté dans les cachots espagnols : juste châtiment de l'abandon qu'il avait fait, dans l'île déserte de Juan Fernandez, du matelot Alexander Selkirk, l'immortel Robinson Crusoé. Ajoutons, pour les âmes sensibles, que l'île était peuplée de chevreaux sauvages et de cochons : le poisson y abondait « en quantité si prodigieuse » qu'un ancien garde du roi Louis XIV, nommé d'Apremont, y allait, dix ans

(1) Bibl. Nat., Ms. français 14296, fol. 59; Factum fol. F³ 162, p. 24. — Archives Nat., *Marine*, G⁷ 1687. — Dahlgren, *Voyages français*, n[os] 14, 15, 16; Dahlgren, *Les Relations commerciales*, p. 296. — W. Funnell, *A Voyage round the World, being an Account of Capt. William Dampier's expedition into the South Seas*. London, 1729, p. 2.

(2) Le 22 mai 1705 avec *le Saint-Charles* de quarante canons, qu'il commandait, *le Murinet* de trente-six canons du capitaine La Fontaine-Fouquet, partis de Saint-Malo le 26 décembre 1703, et *le Saint-Jacques* de Thomas Harrington (Journal du *Saint-Charles*, ms. 1246 de la bibliothèque de la Chambre des députés : Général de La Villestreux, *Journal d'un navigateur malouin sous le règne de Louis XIV*, p. 151. — Le P. Nyel, aumônier du bord, lettre au Père La Chaise, à la Bibliothèque Mazarine).

plus tard, faire le plein de sa cargaison (1). La campagne de Perrée Du Coudray, par ailleurs, aboutit à de si brillants résultats que Lespine-Danycan toucha, pour sa seule part, deux millions (2).

Le succès engendre le succès : Danycan demandait coup sur coup, en 1705 et en 1706, l'autorisation d'envoyer deux expéditions à l'île de Mindanao et en Californie. L'une aurait exploré en passant la Nouvelle-Hollande, que James Cook ne devait reconnaître que soixante-cinq ans plus tard ; l'autre aurait fondé des établissements dans les belles régions californiennes que leurs mines déjà rendaient célèbres (3). S'il ne fut point donné suite à ses propositions, du moins le nom de Danycan fut-il magnifié par un capitaine qui découvrit en 1705, en revenant du Pacifique, un groupe d'îlots au sud des îles Malouines. Au petit archipel qu'on appelle aujourd'hui les Sea Lion I[ds], fut donné le nom d'îles Danycan (4). Ainsi était justifiée l'autorisation spécieuse « d'aller aux découvertes », sans que Louis XIV voulût « donner aucun titre public (5) » à nos expéditions dans le Pacifique.

Mais le roi décernait une médaille d'or, pour « découvertes utiles au pays », au vieux routier des mers du Pacifique, Julien Fouquet, qui avait « plusieurs fois répandu son sang pour les intérestz » de sa patrie et de son patron Lespine-Danycan (6).

De la mer du Sud, il n'était point question dans les con-

(1) Frezier : cf. plus bas.

(2) L'empereur à Pontchartrain. Saint-Malo, 31 janvier 1706 (La Villestreux, p. 161).

(3) Dahlgren, *Les Relations commerciales*, p. 169.

(4) Id., *ibid.*, p. 311.

(5) Chamillart à Pontchartrain, 25 août 1705 (Archives Nat., *Marine*, B[3] 132).

(6) « Factum pour Julien Fouquet contre Dame Marie-Marguerite Le Comte, son épouse », une coquette qui le ruinait (Bibl. Nat., fol. Factum 6219 à 6222)

trats d'affrètement. Une indiscrétion à ce sujet valut à deux navires malouins une fâcheuse aventure.

A la relâche des Canaries, l'écrivain du bord, un polisson du nom de Du Moulin, hurla, ivre-mort, « qu'arrivés dans la mer du Sud, les officiers du bord, tous des canailles, apprendraient qu'il était le maître ». En vain le chef de l'expédition, l'abbé Noël Jouin, l'avait-il supplié de se taire. Les forts de Santa Cruz ouvrirent le feu sur *le Brilhac* et *la Confiance*, qui purent toutefois appareiller et gagner le Chili et le Pérou en 1706. L'abbé y fit de brillantes affaires (1) : mais, à son retour au Port-Louis, il fut incarcéré. Du Moulin, pour se venger d'une destitution, l'avait accusé de détournements au préjudice de la Compagnie de la mer du Sud. Un long procès s'ensuivit. L'abbé Jouin, relâché, couronna sa vie aventureuse par un projet d'apostolat. Il supplia, en 1720, le roi d'Espagne de lui laisser évangéliser les indigènes de la Terre de Feu (2). Était-ce un moyen de faire sa rentrée clandestine dans la mer du Sud !

Une autre expédition, partie de Marseille le 14 décembre 1707, réalisa, en même temps que d'importants profits (3), l'objectif dont elle se couvrait. *Le Saint-Jean-Baptiste* du fameux corsaire de Honfleur, Jean Doublet (4), avait à bord un astronome, le Père Louis Feuillée, « mathématicien et botaniste du Roy », chargé « de la

(1) Rapport de Joseph Girard du Demaine, capitaine de *la Confiance*, 5 mars 1708 (Archives du port de Saint-Servan, C[4] 323, fol. 1. — DAHLGREN, *Relations commerciales*, p. 372, 466).

(2) DAHLGREN, *Abbé Noël Jouin, en Humbert historia fran Ludvig XIV*. Stockholm, 1904, in-8° (Archives Nat., *Marine*, B[3] 170, fol. 231, 239, 249, 264, 280, 284, 288).

(3) 635 000 piastres.

(4) *Journal du corsaire Jean* DOUBLET, publié par Ch. BRÉARD, Paris, 1883, in-8°, p. 11. — *Voyage de Marseille à Lima et dans les autres... Indes Occidentales*, par le sieur D*** [DURRET]. Paris, 1720, in-8°. — Le Journal du *Saint-Jean-Baptiste* est aux archives de la Seine-Inférieure (DAHLGREN, *Voyages français*, n° 59).

construction de nouvelles cartes beaucoup plus justes que celles dont on s'était servi jusques alors, et dans lesquelles on trouvait des erreurs de près de deux cents lieues dans la position des côtes (1) ». Et le religieux minime répondit parfaitement aux instructions royales, en dressant une carte des côtes de l'Amérique méridionale et de ses abords.

Doublet rencontra à la Plata un vaisseau de ligne de soixante canons, *l'Oriflamme*, réduit par la mort ou la maladie de deux cent trente hommes au misérable effectif de soixante-cinq matelots et forcé de rebrousser chemin au lieu d'accomplir sa mission. Il faisait partie de l'escadre armée sous le commandement du capitaine de vaisseau Michel Chabert et expédiée « au Pérou pour le service du Roy d'Espagne (2) ». Comme nous n'avions dans le Pacifique aucune base navale, des négociations furent entamées, mais en vain, pour obtenir la cession de l'île Juan Fernandez (3).

Mais dans les colonies espagnoles, l'apparition du pavillon fleurdelisé provoquait une levée de boucliers. Corps des métiers de Lima, présidents de Panama et du Chili, oidors, gouverneurs et corregidors du Pérou unissaient leurs plaintes à celles du consulat de Séville pour

(1) Le P. Feuillée, *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites par l'ordre du Roy sur les côtes orientales de l'Amérique Meridionale et dans les Indes Occidentales,* depuis l'année 1707 jusques en 1712. Paris, 1714, 3 vol. — G. Saint-Yves, « Un voyageur bas-alpin, le P. Louis Feuillée », dans le *Bulletin de géographie* (1895). p. 302.

(2) « Mémoire pour servir d'instruction au s[r] Chabert ». 8 décembre 1706 (Archives Nat., *Marine*, B[2] 173, fol. 409). — Chabert partit de Brest le 30 août 1707 avec *l'Aimable*, de soixante-dix canons, et *l'Oriflamme*, de soixante. Le Journal de la navigation du sieur Dupin Ayez à bord de *l'Oriflamme* est aux Archives du Service hydrographique, 13, 4. Chabert avait été précédé de la frégate royale *l'Aurore* de Froger de La Rigaudière, qui avait appareillé le 5 décembre 1706 (B[4] 34 : Dahlgren, *Voyages français*, n° 46).

(3) En 1708 (B[2] 207, fol. 790).

réclamer au Conseil des Indes le maintien du privilège du pavillon. Après de longues négociations (1), une formule transactionnelle fut trouvée, qui permettait à nos vaisseaux la libre pratique du Pacifique, moyennant le versement au Trésor espagnol d'un indult de 6 pour 100 (2).

... En France, la détresse était à son paroxysme. « Toute la marine espère de votre charité que vous voudrez bien soulager sa misère », écrivait-on (3) au ministre. Et tout à coup, on apprenait que d'immenses trésors étaient arrivés dans un petit port du Scorff le 27 mars 1709. Sept navires malouins et nantais (4), qu'escortait *l'Aimable* du capitaine Chabert, mouillaient au Port-Louis. Chabert accusait une cargaison de vingt-cinq millions (5). Deux mois plus tard, un autre vaisseau, *la Vierge-de-Grâce* expédiait trois millions et demi de lingots à l'Hôtel des Monnaies (6). Encore capitaines et armateurs avaient-ils eu la faiblesse d'en débarquer clandestinement dans l'île de Groix « et mesme d'en enterrer dans le sable de la coste (7) ». Les Malouins devenaient, dans le désastre de nos finances, les banquiers du roi. Qu'il fût fait de bonne grâce ou non, leur prêt de trente millions de livres sauvait le pays d'une ruine imminente (8).

Par une route nouvelle, par le détroit de Magellan, et non par le cap de Bonne-Espérance, le capitaine de Frondad, parti du Port-Louis avec deux navires, se rendait

(1) *Journal inédit de Jean-Baptiste Colbert, marquis* DE TORCY (1709-1710), éd. Fr. MASSON, p. 47, 293.

(2) Arrêt du 10 avril 1709 (B⁴ 34, fol. 150).

(3) Clairambault à Pontchartrain, 10 juin 1709 (DAHLGREN, p. 456).

(4) *Saint-Joseph*, *Chancelier*, *François*, *Phelypeaux*, *Saint-Charles*, *Confiance*, *Saint-Jean-Baptiste*.

(5) Pontchartrain à Clairambault, 1er avril 1709 (DAHLGREN, p. 441).

(6) DANGEAU, t. XII, p. 475.

(7) Dépêches de Clairambault, 26 avril, 13 mai, 3 juin 1709 (François JÉGOU, *Histoire de Lorient (1690-1720)*, p. 312).

(8) Cf. la bibliographie des auteurs qui ont parlé de ces trente millions dans DAHLGREN, p. 478.

également en 1708 à Canton (1). De là, il appareillait pour la Californie en traversant une nouvelle fois le Pacifique, et redescendait vers la ville de Concepción, au Chili. C'était l'instant où un autre capitaine français, nommé dans les textes espagnols Jean « Presbert », amenait des Philippines un galion amiral : attaqué le 1er janvier 1710 par les corsaires de Woodes Rogers, il se faisait tuer sans pouvoir sauver son vaisseau (2).

En gagnant par le Pérou et par le Pacifique la ville de Canton, le directeur de la Compagnie royale de la Chine, Benoît de Bénac, crut trouver le chemin de la fortune. Mué en commandant, il appareilla le 22 mars 1708 avec *la Princesse* et *l'Aurore* de Dunkerque. Mais la fortune, dès l'abord, le desservit. A l'escale des Canaries, il se vit dans l'obligation de « démonter » le capitaine de *l'Aurore*, Langavan-Crosnier, après comparution en conseil de guerre devant les officiers de la petite division navale, et de lui substituer le capitaine Griel (3). Bénac lui-même fut bientôt hors d'état de commander *la Princesse*, que ravageait le scorbut. Il tenta de se couper la gorge, puis il se jeta à la mer « par folie ou par désespoir » le 31 décembre 1709. Son remplaçant, Mathieu Martin de Chassiron, après escales au Chili et au Pérou, découvrait, le 3 avril 1711, l'île de la Passion,

(1) Campagne de M. de Frondad, commandant le *Saint-Antoine*, parti du Port-Louis avec *les Deux-Couronnes* le 30 janvier 1707 (Bibl. Nat., Ms. franç. 5113). — « Observations de la campagne que vient de faire M. de Frondad », 1707-1709 (Archives Nat., *Marine*, B4 32, fol. 301). — « Journal du vaisseau *le Saint-Antoine-de-Pade*, par M. Giovo, capitaine en second (Archives du Service hydrographique, Ms. Delisle, 10). — « Journal du voyage du Pérou en Chine, par Pierre Moirie » (Bibliothèque royale de Stockholm). — Feuillée, t. III, p. 67, 161. — Dahlgren, *Voyages français à destination de la mer du Sud avant Bougainville (1695-1749)*. Paris, 1907, in-8°, n° 48 : extrait des *Nouvelles Archives des Missions scientifiques*.

(2) C. Fernandez Duro, t. VI, p. 93.

(3) Déclaration de Griel devant l'amirauté de Brest, 28 août 1711 (Archives du port de Brest : copie dans le Ms. français 10570 de la Bibl. Nat., fol. 268, 345). — Feuillée, t. III, p. 67.

aujourd'hui possession française sous le nom d'île Clipperton, touchait l'île Zuider à la pointe du Japon, côtoyait la Californie, puis l'île Juan Fernandez, et ne revenait à La Rochelle qu'en 1715, au bout de sept ans (1).

Entre temps, un incident fâcheux avait compromis nos relations commerciales avec la Chine.

De Canton, le 15 novembre 1713, une plainte ainsi conçue avait été expédiée en France : « Moy Lin Yu, j'ai fait faire un vaisseau à mes dépens à la manière des Européans... De ce que j'ay gagné, j'entretiens ma femme et mes enfants; il y a déjà plus de dix ans que je fais ce commerce; or, cette année, à la première lune, j'ay embarqué dans mon vaisseau des passagers et des marchandises; je suis d'abord allé à Batavia pour y faire mon commerce. Le 4 de la sixième lune, mon vaisseau étant chargé et revenant de Canton, comme j'estois arrivé à l'endroit que nous appelons Iy-pouen, j'ay rencontré un corsaire français où étoient plusieurs centaines de voleurs, lesquels... ont pillé et enlevé toutes nos marchandises... Mépriser l'Empereur et enlever ses droits sont des crimes; ils méritent la mort (2) ». Les corsaires étaient au nombre de deux, *le Saint-Louis* et *le François*, capitaines Bouynot et Le Coq, qui battaient l'estrade aux abords des Indes néerlandaises.

Le Saint-Louis, parti du Port-Louis avec deux cent vingt-deux hommes d'équipage, avait longé les côtes du Pérou, puis gagné les Philippines, où Manille était sa base d'opérations pour écouler ses prises. Hollandais, Portugais et Anglais avaient appris à le redouter. Mais en enlevant le

(1) « Journal de M. Prudhomme, dans *la Princesse*, des routes de la sortie du Caillau pour le port de Mouy à la Chine » (Archives du Service hydrographique. — Toute la bibliographie du voyage a été donnée par E. W. DAHLGREN, *Voyages français*, n°s 62 et 63).

(2) Claudius MADROLLE, *Les premiers voyages français à la Chine*, p. LVII.

navire du Chinois Lin Yu le 22 juillet 1713, Henri Bouynot avait commis un impair dont il supporta les conséquences. Il avait failli provoquer la confiscation, à Canton, de deux de nos navires, qui n'avaient échappé à cette infortune qu'en appareillant en toute hâte. Aussi Bouynot fut-il arrêté à son passage à Pondichéry et expédié en France à bord du vaisseau de guerre *le Mercure*... En 1761, le procès entre les armateurs et les officiers du bord, poursuivi par leurs héritiers, n'était point terminé (1).

Ce n'est point toutefois à cet incident qu'il faut attribuer le ralentissement, puis, en 1719, l'arrêt de nos opérations commerciales en Chine. Une décision du Conseil d'État leur avait porté, en 1714, un coup mortel en interdisant l'entrée en France des soieries de la Chine.

Déjà, l'ordonnance du 18 janvier 1712 avait formellement interdit, sous peine d'une amende de cent mille piastres, les opérations commerciales dans la mer du Sud, à la veille du jour où le Malouin Magon de La Chipaudière rentrait à Lorient, après avoir repoussé un corsaire de Flessingue, avec six millions de piastres (2). Aussi l'envoi d'archers à bord des navires à destination suspecte (3) ne suffit point à intimider des gens qui ne craignaient point d'envoyer dans le Pacifique des vaisseaux de ligne britanniques conquis par eux à la pointe de l'épée : *Falmouth*, *Douvres*, *Ruby*, *Glocester* (4).

Et comment renoncer aux « avantages que le royaume

(1) « Information faite par Jean Le Vasseur, chevalier de Merville, au sujet des vaisseaux *le Saint-Louis* et *le François*, » 1715 (Archives Nat., *Marine*, B² 223 : DAHLGREN, n° 81).

(2) A bord du *Baron de la Fauche* (Fr. JÉGOU, p. 360).

(3) E. W. DAHLGREN, *Le comte Jérôme de Pontchartrain et les armateurs de Saint-Malo (1712-1715)*, traduit du suédois par Lucien MAURY. Extrait de la *Revue historique* (1905).

(4) *Le Glocester*, conquis par Du Guay-Trouin, fut expédié par lui dans le Pacifique (Enquête préliminaire à son anoblissement. Saint-Malo, 13 juin 1711 : Archives de Ch. de La Roncière).

retiroit de ces voyages (1) », alors que les ouvriers des ports mouraient de faim, « se voyant réduits à manger de l'herbe dans les hayes et dans les champs comme les animaux » : il n'y avait plus que les Malouins « pour les faire travailler (2) ». Aussi passant outre, nos Argonautes renouvelèrent le miracle de ramener, à travers les escadres ennemies, de nouvelles toisons d'or.

Et cette constance à braver les instructions ministérielles nous valut de charmantes relations de voyage (3), tel l'ouvrage de Frezier, ingénieur et officier à bord du *Saint-Joseph* de Saint-Malo (4). Lisez-la, si vous voulez connaître les colonies espagnoles du Pacifique, la faune et la flore du Chili et du Pérou, les coutumes des hidalgos, les réceptions des señoras en « chupon et saldellin, en montera et gregorillo », les fêtes religieuses, agrémentées de scènes plaisantes (un cavalier descend, à la corde, d'un clocher pour combattre un taureau de carton), les comédies et les drames en plein air, les courses de taureaux, les mœurs des Indiens, leurs peintures renommées à Cuzco, leur jeu de hockey ou *sueca*, la chasse au *lasso* et les danses au son des flûtes et des trompes en corne de bœuf. Frezier avait également dressé les plans précis des ports : Concepción, Valparaiso, Santiago, Coquimbo; il s'était documenté sur les richesses du sol en métaux produits par « les feux souterrains », les fourneaux de mines chauffés avec des crottes de lamas, l'affinage par des moulins (*trapiche*) semblables à nos vieux pressoirs à l'auge circulaire. Le voile se levait

(1) Lettre de Du Sault, 5 août 1713.

(2) Clairambault à Pontchartrain (Lorient, 21 août 1709 et 14 avril 1710 (Fr. Jégou, p. 330, 353).

(3) Relation, par le P. Labbé, de son voyage de Brest au Chili, 1712 (Bibl. Nat., Imprimé L n 27, 32320.)

(4) *Le Saint-Joseph*, de trente-six canons, était parti avec *la Marie* de Saint-Malo en 1712 (Frezier, *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chilly et du Pérou fait pendant les années 1712, 1713 et 1714*. Paris, 1716, in-8°).

sur les ressources de la mer du Sud. En janvier 1714, on comptait jusqu'à quinze navires français, dont deux venaient de Chine, dans le port de Concepción : jamais autant des nôtres, deux mille six cents, n'avaient été ensemble dans le Pacifique. C'est là qu'ils apprirent la signature du traité d'Utrecht, qui leur fermait l'accès du Pactole.

A entendre celui qui en avait été l'initiateur (1), « ces voyages à la mer du Sud avaient rapporté à la France plus de deux cents millions ».

VI

LES VICISSITUDES DE LA COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES

La paix de Ryswick avait rendu à la Compagnie des Indes Orientales la capitale de ses établissements dans l'Inde, Pondichéry. Le chevalier Des Augiers fut chargé d'aller en reprendre possession et de rétablir, en créant de nouveaux comptoirs, les affaires de la Compagnie (2). L'an d'après, en 1699, le capitaine de Châteaumorant reprit avec deux vaisseaux (3) la route de Pondichéry, avec ordre de courir sus aux forbans anglo-hollandais qui infestaient les côtes du Siam. Ainsi le roi provoqua-t-il, chez les directeurs de la Compagnie des Indes, une recrudescence d'activité que la guerre de la Succession d'Espagne n'interrompit point. Une demi-douzaine de bâtiments firent le va-et-vient entre

(1) « Mémoire des services du sieur La Marre de Caen » (Bibl. Nat., Clairambault, 882, fol. 123).

(2) Instructions à Des Augiers, qui a sous ses ordres *l'Indien*, *le Bon*, *la Zélande* et *le Castricum*, 7 janvier 1698 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 19, fol. 113; B² 130, fol. 34. — KAEPPELIN, *la Compagnie des Indes Orientales*, p. 360).

(3) *L'Agréable* et *la Mutine* (B² 138, fol. 170. — KAEPPELIN, p. 377).

Lorient et les Indes et, parfois, y trouvèrent l'occasion de se couvrir de gloire.

A la tête du *Maurepas* et du *Pondichéry*, le capitaine de frégate de Fontenay et le capitaine de brûlot Mosnier attaquaient, le 20 décembre 1703, sous l'île de Poulo Sambilao deux bâtiments de l'East India C[y] (1). Ils en mettaient un en fuite et rejoignaient l'autre, le *Canterbury*, après une poursuite acharnée, qui aboutit à sa capture en vue de Malacca (2). C'était une prise considérable, dont la vente à Lorient permit de donner quelque argent aux ouvriers du port, « obligéz de demander l'aumosne le soir après avoir finy leur journée ». Autre résultat de cette brillante campagne : le fils du capitaine Mosnier rapportait dix-sept cartes qu'il avait dressées dans l'Océan Indien (3).

Aux deux navires de la Compagnie qui appareillèrent en 1704 (4), le roi adjoignit comme escorte la petite division du baron Robeck de Pallières, *l'Agréable* et *la Mutine*. Le baron aurait à se garer des Arabes de Mascate, qui s'étaient « érigéz en corsaires » et rendus maîtres de Mombasa. Ce ne furent point les Arabes, ce furent deux garde-côtes portugais que notre division rencontra entre Cananore et Goa dans la nuit du 12 novembre 1704. Armés de vingt-huit et vingt-quatre canons, ils avaient près d'eux

(1) Henry WEBER, *la Compagnie des Indes (1604-1875), Thèse pour le doctorat*. Paris, 1904, in-8°, p. 260. — DERNIS, *Recueil ou collection des titres, édits, déclarations, arrêts, règlemens et autres pièces concernant la Compagnie des Indes Orientales*. Paris, 1755-1758, 4 vol. in-4°. — JÉGOU, Lorient, arsenal royal, dans la *Revue maritime* de 1880-1883.

(2) « Voyage des Indes Orientalles par *le Maurepas*, de quarante-six canons, et *le Pondichéry*, de vingt quatre canons ». 1703-1704 (Bibl. Nat., Nouv. acq. françaises 4714). — « Relation de la campagne des vaisseaux *le Maurepas* et *le Pondichéry* aux Indes Orientalles ». 1703-1704. — Rapport du commissaire Biet : A bord du *Maurepas*. Lorient, août 1704 (Archives Nat., *Marine*, B[4] 25, fol. 386, 402).

(3) Clairambault à Pontchartrain. Lorient, 18 août et 24 novembre 1704 (B[3] 124, fol. 379, 382).

(4) *L'Aurore* et *le Saint-Louis*.

un de ces grands bateaux hindoustanis qu'on appelait un *houry*. Le baron de Pallières demanda en anglais, en hollandais et en portugais d'où était l'escadrille. — Envoyez votre chaloupe pour le savoir, répliqua le commandant portugais. Pallières lui envoya une bordée bien ajustée, qui fit aussitôt baisser pavillon au matamore. Mais lorsque le fils du baron se présenta en compagnie du commissaire de Chazel pour amariner le navire, il reçut un coup de sabre et le commissaire un coup de feu. Menacé d'être coulé bas et ses cent quatre-vingts hommes pendus, le portugais se rendit. « Plus mutin que son commandant », le second portugais tenait tête à *la Mutine* du capitaine Du Dresnay et forçait par son attitude les chaloupes venues pour l'amariner à regagner leur bord. Une violente canonnade jeta bas son grand mât, mit le feu à ses artifices, abattit trente-cinq hommes et força le capitaine Salvador de Melo de Silva blessé à venir implorer la cessation du feu. Le plus fort des garde-côtes fut brûlé ; du second, les canons furent jetés à la mer, et les prisonniers s'embarquèrent tous à son bord pour retourner à Goa. Le baron de Pallières ne gardait que le houry hindou, qui s'était rendu au *Saint-Louis*.

Le 13 janvier 1705, par le travers de Gondelour, paraissait un superbe vaisseau sous flamme hollandaise. Le *Phœnix d'Or*, monté d'un équipage d'élite, deux cent trente Européens et trente Macassars, « les meilleures troupes de l'Inde, » amenait à Negapatnam le commissaire général de la côte de Coromandel, « Bernard Phoonsen », ancien gouverneur de Malacca. Un duel s'engagea entre le *Phœnix* qui avait cinquante-quatre pièces, et *l'Agréable*, qui en avait quarante-huit. Le Hollandais visait les agrès : le Français, tirant au corps, coucha bas cinquante hommes; le même boulet emporta le capitaine et le commissaire du bord. Phoonsen amena pavillon. Il nous livrait une fortune,

la valeur d'un demi-million : le coffre-fort seul contenait deux cent cinquante mille livres en or. Quatre jours plus tard, notre escadrille touchait à Pondichéry, qu'elle sauvait d'une attaque imminente (1).

L'an d'après, la Compagnie des Indes Orientales expédiait trois vaisseaux (2) pour un voyage autour du monde par le Pérou, le Siam et les Indes, avec retour par le cap de Bonne-Espérance, en utilisant les cartes de Pieter Goos. Le directeur financier de l'entreprise, honoré de la croix de chevalier de Saint-Lazare, Hébert, commit la faute de destituer l'un de ses capitaines, l'initiateur des voyages de la mer du Sud, La Marre de Caen. Il échoua au Siam, où il avait ordre de rétablir notre crédit (3) : *le Saint-Louis* seul rapporta une cargaison appréciable (4) : les deux autres navires provoquèrent un déficit, que la Compagnie des Indes se garda de renouveler.

Que dis-je ! Dans une supplique à Louis XIV, elle s'avoua « ruinée par le mauvais succès » de l'expédition et

(1) « Mémoire pour servir d'instruction au sieur baron de Pallières, capitaine commandant les vaisseaux du Roy *l'Agréable* et *la Mutine* ». 6 février 1704 (Archives Nat., *Marine*, B² 173, fol. 16; et B⁴ 26, fol. 488). — « Relation du voyage des Indes Orientales, fait par M. le baron de Pallières ». Vigo, 24 septembre 1705 (B⁴ 26, fol. 509). — Relation d'un officier de *la Mutine* (B⁴ 26, fol. 526). — Attribution au comte de Toulouse du dixième de la prise *le Phœnix d'Or*, capturé par le baron de Pallières (DERNIS, t. II, p. 649). — Henri FROIDEVAUX, De quelques publications récentes relatives à l'histoire coloniale de la France : sonderabdruck aus *Vierteljahrschrift für Social-und Wirtschaftsgeschichte* 1907. 4 Heft. Stuttgart, in-8°.

(2) *Le Maurepas*, de quarante-quatre canons, *la Toison d'Or* et *le Saint-Louis*, de quarante, capitaines de La Vérunne, Jean de Boisloré et de La Marre de Caen. — Le Journal de *la Toison d'Or* est conservé au Service hydrographique. Un plan de la baie de Concepción, « tiré du voyage de M. de Boisloré, fait en 1706 », est à la Bibliothèque Nationale, Géographie, Klaproth 636. — DAHLGREN, *Voyages*, numéros 41, 42, 43; *les Relations commerciales*, p. 386.

(3) Lettre de Louis XIV accréditant Hébert près du roi de Siam. 29 mai 1706 (Archives Nat., *Marine*, B² 173, fol. 343).

(4) 1 200 000 livres.

demanda à passer la main aux Malouins (1). Elle leur vendit deux vaisseaux (2) et les autorisa à en expédier quatre à ses comptoirs de Bourbon et de Pondichéry (3). Elle leur ouvrait en même temps un autre champ d'action.

VII

LES MALOUINS A MOKA

(1709-1712).

Une singulière aventure avait attiré l'attention des Malouins sur Moka. Un trouble inopiné dans le rythme des moussons ayant retenu l'un de leurs navires dans le golfe d'Aden, le commis du *Saint-Francois-d'Assise* en chercha « la cause secrette » dans le fait que l'aumônier du bord avait commis un « larcin abominable : il avait pris des œufs d'autruche dans le temple des pauvres idolâtres de Mocala, chose vouée au démon, qui, pour se venger, troublait l'ordre des saisons! (4) » Mocala, c'était Moka, la ville du café. Au moment où « les maisons de cafés » commençaient à pulluler dans la capitale (5), une Compagnie malouine, formée par Le Fer de La Saudre et La Chapelle-Martin, s'avisa de les fournir de la précieuse petite fève, en allant la quérir « en droiture » au pays d'origine.

(1) Du 4 août 1708 (DERNIS, t. II, 288).

(2) *Le Maurepas* et *la Toison d'Or*.

(3) Traité avec Crozat, Beauvais Le Fer et Cie, 22 avril 1709 (DERNIS, t. II, p. 303). — Jourdan avait déjà acheté, en 1706, *la Princesse de Savoie* et *l'Aurore* (t. II, p. 245).

(4) Billet du commis de La Mothe au capitaine Desormas, 31 mars 1686 (*Route qu'a tenu pour aller à Surate et costes de Coromandel le sieur Desormas-Jonchée, capitaine du vaisseau nommé* « le Saint-François d'Assise ». Saint-Malo, in-fol. : Bibl. Nat., Thoisy 91, fol. 135.)

(5) Pierre Silvestre DU FOUR, *De l'usage du caphé*... Lyon, 1671. — Nicolas DE BLÉGNY, *Du bon usage du thé, du café et du chocolat*. Paris, 1687.

Investis par la Compagnie des Indes Orientales de l'autorisation d'envoyer deux vaisseaux dans la mer Rouge et « le Sein Persique », « les plus considérables négociants du royaume » (1) montrèrent tout de suite leur maîtrise. Ils avaient confié deux bâtiments et quatre cent dix hommes au capitaine de vaisseau de La Roque, à qui Louis XIV avait adjoint l'ingénieur Gobert « pour lever les plans, cartes et veüs des endroits où il toucherait » (2).

Des deux bâtiments de La Roque, l'un, *le Diligent,* avait gagné ses chevrons en attaquant et en matant le corsaire l'*Aigle d'Or* d'Amsterdam (3); l'autre, *le Curieux*, fit ses preuves au large de l'île de l'Assomption. L'Irlandais Philippe Walsh, qui le commandait, assaillait le *Grand Vainqueur* de Middelbourg, magnifique long-courrier d'un millier de tonnes et deux cent cinq hommes d'équipage, que les lieutenants Des Cognets de La Lande et Guillaume Serot enlevèrent à l'abordage, en délogeant de la dunette à coups de grenades le capitaine Woodman : il y avait à bord des caisses d'argent, des lingots d'or et des étoffes précieuses à destination de Batavia, une vraie fortune (4).

La suite de la traversée fut aussi heureuse. Partout, nos Malouins reçurent le meilleur accueil : à Madagascar, du

(1) Martin de La Chapelle et autres Malouins (Dernis, t. II, p. 289 : Actes du 5 novembre 1706 et 4 août 1708). — Dr Jules Sottas, *Note sur le rôle des Malouins dans la Compagnie française des Indes Orientales pendant le règne de Louis XIV.* Saint-Servan, 1905, in-8°.

(2) Instruction pour l'ingénieur Gobert, 14 décembre 1707 (Archives Nat., *Marine*, B² 172, fol. 543).

(3) Le 13 juillet 1706 près des îles Féroé (Ch. Cunat, *Saint-Malo illustré par ses marins*, p. 116, 252).

(4) La Roque, *Voyage de l'Arabie Heureuse par l'Océan Oriental et le détroit de la Mer Rouge, fait par les François* pour la première fois dans les années 1708, 1709 et 1710. Paris, 1715, in-12. — Cunat, p. 254. — « Relation dn voyage de Mocca en Arabie, fait par le sieur de La Merveille dans le vaisseau *le Curieux,* » 1708-1710 (Archives Nat., *Marine*, B⁴ 35, fol. 41).

roi de « Massali » vêtu comme un mage, la couronne en pointe sur la tête, une écharpe de gaze de soie sur les épaules et un coffret de figures cabalistiques en sautoir; à Anjouan, du sultan, près duquel un Arabe fort spirituel nommé Abdallah nous servit d'interprète; à l'île Socotora, où le vassal d'un roitelet de l'Arabie Heureuse collectionnait les certificats élogieux des marins étrangers qui lui rendaient visite. Après un crochet en Abyssinie où nos gens espéraient trouver de l'ambre gris, l'expédition parvint au « terme souhaité », un an presque jour pour jour après son départ de Brest.

Le capitaine La Merveille, que la mort de Walsh avait investi du commandement du *Curieux* (1), et Le Brun de Champloret, qui menait *le Diligent*, obtinrent aussitôt, le 16 janvier 1709, du roi du Yémen, licence de trafiquer dans les villes de Moka et « Betelfaguy ».

Moka, « un fort bel objet à cause de ses hautes tours et de ses mosquées toutes blanchies au dehors », devint un comptoir français où s'entassèrent café, encens, myrrhe, nacre, aloès et gomme arabique.

Au retour, l'escadrille s'accrut du *King* d'Amsterdam, de quarante-quatre canons, rencontré le 18 septembre 1709 à l'ouest des Maldives et enlevé, « après une assez bonne défense », avec les deux cent mille écus de sa cargaison. Encore que les maladies coutumières aux traversées des tropiques eussent décimé les équipages, le retour de l'expédition à Saint-Malo, en mai 1710, laissait de tels profits, qu'elle fut aussitôt suivie d'une seconde.

Les capitaines de La Lande et de Briselaine partirent avec deux navires (2). Ils doublèrent leur escadrille par la

(1) La Merveille avait capturé, en 1696, un corsaire anglais, et en 1704, plusieurs autres navires. Il commandait alors *le Conquérant* (*Gazette de France*, 5 janvier 1697 et 5 avril 1704).

(2) *La Paix* et *le Diligent* partirent de Saint-Malo en janvier 1711 et revinrent avec leurs prises en juillet 1713.

prise du *Beau Parterre* hollandais et de la *Duchesse* anglaise, et s'adjoignirent comme collègue le major de la garnison de Pondichéry, l'Angevin de La Grelaudière, « homme d'esprit et de conduite et qui sçavoit assez les langues ». La Grelaudière, escorté de deux chirurgiens de marine, partit de Moka, le 14 février 1712, pour la capitale du Yémen, où le roi avait demandé les soins de nos esculapes pour un abcès à l'oreille.

Ainsi la renommée de nos médecins nous ouvrait les portes du palais de la reine de Saba, comme elle nous avait, deux siècles plus tôt, ouvert celles des rois de Fez. La capitale n'était pas encore Sanaa, mais Mouab, « le palais des Graces », assis sur une colline, à cent vingt lieues au nord de Moka. Guéri par nos chirurgiens, le roi du Yémen, un vieillard de quatre-vingt-sept ans, ne pouvait se lasser de questionner La Grelaudière sur « l'état de la France et la puissance du Roy », dont il fallut lui promettre un portrait, avec une vue de Versailles et un abrégé de notre histoire.

De cette puissance de Louis XIV, deux petites escadres, armées en 1710 et 1711 par la Compagnie des Indes et le financier Crozat (1), donnèrent une légère idée. La seconde, commandée par le capitaine de vaisseau de Roquemador, captura un vaisseau où se trouvaient le gouverneur et le directeur anglais du Bengale (2).

Une troisième escadrille fut armée en 1712 pour aller « faire la course » dans l'Océan Indien (3). Le capitaine de vaisseau Hervé-René Guimont Du Coudray avait, entre autres, le glorieux bâtiment tout couturé de blessures

(1) *Le Saint-Louis* et *la Prospérité de Zélande* en 1710; *l'Éclatant*, *le Fendant* et *l'Adélaïde* en 1711.

(2) François Jégou, *Histoire de Lorient*, p. 356, 362.

(3) Traité passé entre la Compagnie des Indes et le capitaine de vaisseau Guimont Du Coudray et le Parisien Bille, 5 février 1712 (Dernis, t. II, p. 457).

qu'avait monté Du Guay-Trouin : *le Jason* (1). Mais il n'eut pas à le risquer dans de nouveaux combats : retenu à Cadix jusqu'à la paix d'Utrecht, Guimont Du Coudray put ensuite passer pacifiquement en revue, pour y faire la traite, nos derniers établissements dans l'Océan Indien.

La Compagnie des Indes Orientales abdiqua, en 1714, au profit des Malouins. En lui avançant un million deux cent mille livres, Crozat, Beauvais-le-Fer, Coulombier Gris, La Lande-Magon, Granville-Loquet, Chapelle-Martin, La Saudre-Le Fer, Gaubert, Carman-Éon, Fougeray-Nouail, Duval-Baude, La Balue-Magon prenaient en main ses destinées (2). Si la paix n'était pas intervenue entre temps, peut-être eussent-ils donné suite à un projet de vaste envergure, préparé sous main par un sieur Desnoyers, captif au Cap : la conquête de l'Afrique Australe sur les Hollandais (3). Leur conquête fut plus modeste : elle eut lieu sans effusion de sang.

VIII

PRISE DE POSSESSION DE L'ILE DE FRANCE (1715).

En conduisant l'une de leurs captures à l'île Maurice, les Malouins avaient appris que « les Hollandois ne fai-

(1) « Journal pour le voyage des Indes Orientales des navires du Roy : *le Mercure*, *le Jason* et *la Vénus*, tous les trois formant une escadre et commandés par M. Guimont Du Coudray,... commencé depuis le départ de Brest, le 6 août 1712 » (Archives Nat., *Marine*, G^7 680). — H. Binet « la Croisière du *Mercure :* le cap de Bonne-Espérance, Madagascar, Pondichéry, vus par un navigateur français (1713-1714), par l'écrivain Robert », dans le *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques, section de géographie*, t. XLVI (1931), p. XXXI et tirage à part.

(2) Traité passé avec la Compagnie des Indes le 5 décembre 1714 (Dernis, t. II, p. 637).

(3) Léon Vignols, « Un projet français formé en 1716 pour enlever aux Hollandais leur colonie du Cap et leur flotte des Indes », dans la *Revue de géographie*, t. XXVII (1890), p. 43.

soient presque plus de cas de l'isle, depuis qu'il ne s'y trouvait plus d'ambre gris » (1). De fait, l'évacuation de l'île eut lieu l'année suivante, soixante-douze ans après que les Hollandais avaient planté leur aviron sur l'île, en guise de prise de possession (1638). Leur dernier gouverneur, Abraham Mommer Van de Velde, ne laissait derrière lui, comme marque de leur séjour, que les ruines du fort Frederik Hendrik, près du Grand Port (2). Or, Maurice était bien proche de l'île Bourbon, où nos colons étaient neuf cents, « chefs de famille, enfans et noirs esclaves » (3), dans les quartiers de Saint-Denis, Saint-Paul, Saint-Sauveur, et Sainte-Suzanne.

Les Français assurèrent donc la relève de la garde de Maurice, mais sous pavillon fleurdelisé. « Subrogés dans les droits et privilèges de la Royale Compagnie des Indes Orientales, messieurs les armateurs de Saint-Malo » conférent à Guillaume Dufresne d'Arsel, qui revenait de Moka avec *le Chasseur* et *la Paix*, le soin de planter sur l'île notre drapeau. Dufresne devait préalablement s'assurer qu'elle était déserte.

« Pour être plus informé du fait, — déclare son procès-verbal en date du 20 septembre 1715 dressé à Maurice (4), — j'ai dispersé partie de mon équipage dans tous les endroits qui pourraient être habités. En outre, et afin qu'en cas qu'il y eût quelques habitants sur la dite isle, j'ai fait tirer plusieurs coups de canon par distances et différents jours. Et après avoir fait toutes les diligences convenables à ce sujet, étant pleinement informé qu'il n'y a per-

(1) La Roque, p. 174, 199.

(2) Prince Roland Bonaparte, *Le premier établissement des Néerlandais à Maurice*. Paris, 1890, in-4°.

(3) En 1708 (Bibl. Nat., Franç. 11331, fol. 29) : c'est ce que disait « M. de Villers, qui en avoit esté pendant set ou huit ans gouverneur ».

(4) Transcrit, d'après les archives de l'amirauté à Saint-Malo, par Charles Cunat, p. 306.

sonue dans la dite isle Mauritius et islots, nous déclarons, en vertu et exécution des ordres de Sa Majesté, à tous qu'il appartiendra, prendre possession de la dite isle Mauritius et islots; et lui donnons, suivant l'intention de Sa Majesté, le nom d'*Isle de France*, et y avons arboré le pavillon de Sa Majesté ».

La prise de possession de l'île Maurice, transcrite, au retour, sur le registre des rapports des capitaines malouins, fut le legs posthume de Louis XIV à la France.

LE TRAITÉ D'UTRECHT

Six mois après la victoire de Denain, les plénipotentiaires de toutes les nations belligérantes, une seule exceptée, s'attablaient, le 29 janvier 1712, à Utrecht. L'empereur Charles VI, seul, n'avait pas envoyé de délégués. Son accession à l'Empire lui avait fait perdre les alliances qu'il avait récoltées comme archiduc. Le danger de voir renaître l'immense empire de Charles-Quint avait amené un revirement de l'opinion européenne en faveur de Philippe V, qui la gagna définitivement par sa renonciation au trône de son grand-père Louis XIV (1).

A un moment où « la misère était à un tel point que les meilleurs se voyaient forcés de déserter pour ne pas périr de faim, le maréchal de Villars était bien éloigné de croire que le Roi pût faire la paix à de meilleures conditions » que la destruction de Dunkerque. « Le chagrin peint sur son visage », Louis XIV dut s'y résigner (2).

Pour la sécurité de ses marchands, l'Angleterre exigeait la démolition de cette aire de vautours, que nos soldats accomplirent sous les regards narquois des marins britan-

(1) Le marquis DE COURCY, *La coalition de 1701 contre la France*. Paris, 1886, 2 vol. in-8°.

(2) *Journal inédit de J.-B. Colbert, marquis* DE TORCY, éd. Fr. MASSON, (p. 68), à la date du 17 décembre 1709.

niques, débarqués le 19 juillet 1712 des douze vaisseaux de guerre du commodore Hill. Cinq régiments britanniques, par surcroît, occupèrent le Risban, le fort Louis et la ville, tandis que nos bataillons, chargés de la démolition des ouvrages fortifiés et des bassins, furent relégués dans la ville basse et sur les glacis. L'écluse du port fut renversée, les écluses de chasse comblées et le chenal barré par une digue épaisse; la citadelle et les forts de la rade furent rasés. Il ne resta, comme témoin de la grandeur évanouie de la ville de Jean Bart, que les bâtiments déserts de la Marine (1). Ce fut la préface du traité qui fut signé à Utrecht le 11 avril 1713.

De la gloire acquise par ses capres, Dunkerque payait cruellement la rançon.

La nation était venue au secours du vieux roi. Et jamais notre marine de guerre n'avait remporté de victoires plus éclatantes qu'au moment où elle était près d'expirer. Derrière le rideau de nos héroïques corsaires qui masquaient la pénurie de l'État, il n'y avait plus rien. Le recensement de la flotte royale à Toulon révéla qu'on n'avait pas construit plus de deux vaisseaux, et encore de dernier rang, depuis le début du dix-huitième siècle : tous les autres avaient, en 1713, au moins vingt ans de date, l'un même cinquante. Huit magnifiques trois-ponts durent être réformés et vendus pour vétusté (2).

L'une de leurs suprêmes campagnes, au lendemain des traités de paix, aboutit à la prise de Barcelone. L'Empire ayant signé avec la France le traité de Rastadt le 6 mars 1714, les troupes allemandes de Stahremberg avaient

(1) Bibl. Nat., français 6418, fol. 91; — Clairambault 290, p. 103. — Faulconnier.

(2) Vincent Brun, *Guerres maritimes de la France, Port de Toulon*, t. I, p. 145 : treize vaisseaux de 1er rang dataient de 1690 à 1694; sept de 2e rang, de 1687 à 1691; neuf de 3e rang, de 1685 à 1695; un de 1664; deux vaisseaux de 4e rang, de 1704 et 1705. Toulon, 11 mars 1713.

évacué Barcelone : mais Barcelone, avec l'aide des Majorquins, refusait d'ouvrir ses portes à Philippe V, qui dut faire appel à nos derniers vaisseaux : nos lieutenants-généraux Du Casse et Bellefontaine renforcèrent la flotte de blocus (1), commandée par Andrès de Pez, Esteban de Mari, Carlos Grillo et José de los Rios, et secondèrent l'armée de siège du maréchal de Berwick. Encerclés le 8 juillet 1714, les assiégés ne se rendirent que le 11 septembre, après un sanglant assaut.

Le pavillon de la marine royale, en s'effaçant peu à peu des mers, laissait exposé à toutes les convoitises notre empire colonial, déjà bien entamé par le traité d'Utrecht.

A Utrecht, l'Angleterre nous dépouillait de tout ce qui avait été pour nous le nerf de la guerre, fourrures de la baie d'Hudson, traite des nègres, trafic de l'or sur la côte du Pacifique. Les négociations entamées en août 1711 à Londres par le Rouennais Nicolas Messager, directeur de la Compagnie de l'*Assiente*, avaient abouti à des abandons. Une Compagnie anglaise, la South Sea Company, nous supplantait dans le Pacifique; et les Anglais étaient admis, par acte du 26 mars 1713 signé de Philippe V, à introduire des nègres dans les colonies espagnoles (2). Que dis-je! Si, à Utrecht, la France reconnaissait le fait accompli, la perte de l'Acadie, elle sacrifiait des colonies où flottait encore notre drapeau, la baie d'Hudson, Terre-Neuve.

Terre-Neuve! Pontchartrain n'avait pas écouté les armateurs de Saint-Jean-de-Luz, porte-parole des armateurs des autres ports; en lui présentant les avantages de l'île

(1) Lettres de Philippe V les accréditant à son service. Madrid, 21 février 1714 (C. Fernandez Duro, t. VI, p. 112). — *Mémoires du maréchal de* Berwick, éd. de 1778, t. II, p. 173.

(2) Ernest Moret, *Quinze ans du règne de Louis XIV*. Paris, 1859, in-8°, t. III, p. 196. — G. Scelle, *Histoire politique de la traite négrière*, p. 494.

Royale pour y fonder une colonie, l'ancien gouverneur de Plaisance, Saint-Ovide de Brouillan, l'avait sottement incliné vers la cession de Terre-Neuve. En juillet 1713, une corvette française apportait à Pastour de Costebelle l'ordre d'évacuer Plaisance et de transporter ses administrés dans l'île du Cap-Breton. Et le brave soldat, qui avait défendu Terre-Neuve avec une héroïque abnégation, montra la même grandeur d'âme, quand il lui fallut, en septembre 1714, la remettre aux Anglais. A « l'honneur de la nation, il tint table ouverte tant pour les officiers anglais que pour les officiers français, avec tout l'éclat » que comportaient les ressources locales. Et remettant Plaisance aux officiers de deux frégates anglaises en rade, Pastour de Costebelle et ses soldats et colons s'embarquèrent à bord des trois navires du chevalier de Saujon pour l'île Royale. Le sacrifice était consommé (1).

Un écrivain de marine, nous dirions aujourd'hui un commissaire de marine, habitué comme tel à dresser des inventaires, établissait ainsi le bilan de nos abandons coloniaux :

Dans la restauration des Stuarts et l'instauration des Bourbons, « la France qu'a-t-elle gagné, ou plutôt que n'a-t-elle point perdu? Ses forces de mer ont été absolument ruinées à ne s'en remettre jamais, son commerce anéanti, ses richesses épuisées, ses provinces pillées et désolées. Et plus que tout cela, l'île de Saint-Christophe, dans l'Amérique méridionale, l'Acadie, l'île de Terre-Neuve, dans la Nouvelle-France, et la baie d'Hudson, dans le Nord, cédées à l'Angleterre.

« Ces cessions faites par le traité d'Utrecht ne frappent point ou frappent légèrement les Français d'Europe, parce qu'ils n'en aperçoivent pas les conséquences. Mais ceux

(1) Bibl. Nat., Nouv. acq. franç. 9283, fol. 358, 371. — Émile Lauvrière, *La tragédie d'un peuple*. Paris, 1923, t. I, p. 205.

qui, comme moi, ont été dans l'Acadie et le Canada et qui connaissent la pêche de la morue, la fertilité du terroir, l'étendue du pays, ceux-là savent qu'il aurait été plus avantageux à la France de céder la Normandie, la Bretagne et même l'Aquitaine que de lui céder l'Acadie, Terre-Neuve et la baie d'Hudson... Dieu veuille que je sois mauvais prophète; mais je prévois que Québec et le Canada seront bientôt anglicanisés... Le triste traité d'Utrecht certainement sera cause un jour de plusieurs guerres sanglantes ».

Robert Challes avait prévu l'avenir (1).

...Un avenir que le président Hénault dépeignit sous ces sombres couleurs : Le premier ministre de Louis XV enfant, « M. de Fréjus, n'avait aucune idée du commerce ni de la marine. Il avait passé sa vie à Paris. Paris est loin des mers; aussi nulle idée de marine. En vain Louis XIV et Colbert avaient-ils tenté et étaient-ils parvenus à ressusciter cette partie morte de l'administration. C'était forcer la nature; c'était vouloir rendre les Français marins, ce qu'ils n'avaient jamais été. Le moindre accident pouvait détruire ce moment de prodige, et c'est ce qui arriva. Des malheurs sur la mer en dégoûtèrent. Il nous arriva ce qui était arrivé aux Romains. C'est qu'après les désastres, causés par les Carthaginois, ils prononcèrent qu'ils avaient pour toujours renoncé à la mer. On se retourna sur la gloire acquise sur la terre... Et le mot de marine ne fut plus prononcé (2) ».

(1) *Mémoires de Robert* Challes, éd. A. Augustin-Thierry, p. 26.

(2) *Mémoires du président* Hénault, nouvelle édition par François Rousseau. Paris, 1911, in-8°, p. 164.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LES NUAGES S'AMONCELLENT

LA GUERRE DE LA LIGUE D'AUGSBOURG

LA GUERRE DU ROI GUILLAUME

LA GUERRE D'ESCADRE

LA GUERRE DE COURSE

(1) La « descente des Anglais à Camaret, d'après un dessin original du lieutenant de Saint-Villier, aide-major d'artillerie, présent à la defense, » est reproduite dans G. Toscer, *le Finistere pittoresque*. Brest, 1908, in-4°, t. II, p. 179.

LA GUERRE COLONIALE

LE TRAITÉ DE RYSWICK

LA GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE

AU SECOURS DE L'ESPAGNE

L'APOGÉE DE LA GUERRE DE COURSE

LA GUERRE OUTRE-MER DANS L'ATLANTIQUE

DANS LES MERS DU SUD

LE TRAITÉ D'UTRECHT

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1932. 42738.